

VOYAGES
DE
JEAN STRUYS,

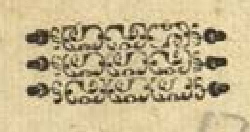
En Moscovie, en Tartarie, en Perse, aux Indes, & en plusieurs autres païs étrangers;

Accompagnés de remarques particuliéres sur la qualité, la Religion, le gouvernement, les coutumes & le négoce des lieux qu'il a vus; avec quantité de figures en taille douce dessinées par lui-même; & deux Lettres qui traitent à fond des malheurs d'Astracan.

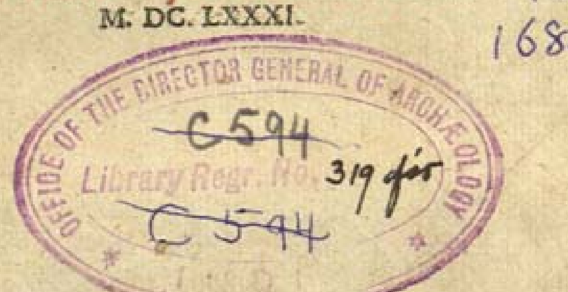
A quoi l'on a ajouté comme une chose digne d'être sûë, la Rélation d'un Naufrage, dont les suites ont produit des effets extraordinaires.

Par

MONSIEUR GLANIUS.



A AMSTREDAM,
Chés la Veuve de JACOB van MEURS.
M. DC. LXXXI.



PREFACE.

CE n'est ni le nom ni la naissance de l'Auteur qui m'a poussé à écrire sur ses Mémoires. L'un & l'autre n'a rien d'éclatant; & si je n'avois consulté que l'opinion commune, qui croit que sans éducation il n'est jamais possible de rien faire de fort éxact, je n'aurois eu garde de les lire. Mais il y a longtemps que le peuple n'est plus mon oracle, & que je m'accoutume à juger de tout par moi même, sans m'en rapporter à son sentiment qui n'est d'ordinaire ni des plus seurs ni des plus droits. Je demeure d'accord que l'éducation est d'un grand secours, & même que sans elle l'esprit est comme enseveli dans d'épaisses ténébres d'où il ne sort guére de lui-même. Mais il faut aussi avoüer que de tout temps il s'est vu des hommes qui se sont distingués par leurs propres forces, & qui d'eux-mêmes ont réussi en tout ce qu'ils ont entrepris. Comme la seule pente naturelle fait agir ces hureux génies; tout ce qu'ils disent a un tour aisé qui plaît à ceux qui ne cherchent en tout ce qu'ils voient que le solide & le véritable. C'est assurément ce qui m'a charmé dans la lecture des Mémoires de notre Auteur. Quoique j'eusse lu avec plaisir les Rélations les plus modernes de plusieurs païs où il a été; & où il sembloit qu'il ne manquât rien; je trouvai dans la sienne des choses si particuliéres, & dites de si bonne foi, que je la crus digne de voir le jour. Ce n'est pas que d'abord la résolution en fût formée; n'étant pas ma coûtume de rien entreprendre de moi-même & sans le conseil de mes amis. Je leur communiquai donc ces Mémoires, & ils m'assu-

rérent que non-ſeulement ils valoient la peine d'être lus, mais qu'ils ſeroient même utiles au public. Ils ajoutérent que les pays où l'Auteur avoit voyagé étoient ſi vaſtes & ſi étendus, qu'il étoit impoſſible que ceux qui en avoient parlé euſſent dit tout ce qui s'en peut dire. Quoi diſoient-ils que quelques-uns y aient été plus d'une fois ils n'ont pas néanmoins tout dit; ils ont laiſſé pluſieurs terres à découvrir, & quantité de choſes ſont échappées à leur vigilance qui ſe trouvent dans ces Mémoires. D'ailleurs ceux qui battent le même pays ne vont pas toujours par la même route, & il eſt bien rare qu'ils ſe rencontrent, ou s'ils ſe rencontrent en quelque endroit ils s'écartent aſſés dans les autres.

Je ne pus réſiſter à des raiſons ſi vraiſemblables: Déſlors je repris ces Mémoires, & me mis à les réduire en l'ordre où on les voit. Dans le prémier voyage l'Auteur décrit toutes les Iles du Cap-Vert, & l'idée qu'il en donne eſt des plus claires qu'on en puiſſe avoir. Delà il paſſe à Madagaſcar, où demeurant aſſés long-temps pour connoître & la qualité du pays & les mœurs des habitans, il en donne un plan ſi exact qu'il ſemble n'avoir rien omis. Ce qu'il dit enſuite de Siam n'eſt pas moins étendu: il en rapporte des circonſtances que l'on n'avoit point encore ſuës; & la deſcription qu'il en fait eſt ſi agréable & ſi juſte, que l'on voit bien qu'il s'en eſt fait un plaiſir ſingulier. Je ne dis rien de Formoſa dont il ne parle que comme en paſſant, quoique ce qu'il en dit nous apprenne que tous les hommes ne ſont pas faits d'une même ſorte. Il finit ce prémier voyage par la deſcription de Nangueſaque & des mœurs des Japonois, dont il ne dit que tres-peu de choſes, ſachant que ſes Compatriotes en avoient fait de gros volumes.

Aprés

Après s'être reposé quatre ans il s'embarque pour l'Italie, dont il donne le plan de toutes les villes par où il passe: Puis il prend parti chés les Vénitiens qui armoient contre les Turcs, & fait d'asses justes descriptions des batailles où il se rencontre. L'avantage des Vénitiens lui donne occasion de voir plusieurs Iles qu'il décrit assés amplement, & dont j'espére que le Lecteur n'aura pas moins de satisfaction que du reste.

Son troisiéme voyage commence par la Moscovie, & je ne pense pas que l'on puisse rien ajoûter à ses remarques; car soit pour l'état du pays, soit pour les mœurs des habitans, il seroit difficile de rien dire de plus achevé. Ses divers esclavages lui ont donné lieu de de connoître le génie des Tartares, & il les a si bien étudiés qu'il les dépeint au naturel. De la Tartarie il passe en Perse où il rend conte de ce qu'il y voit avec la même exactitude. Et comme le négoce étoit le but de ses voyages, il a pris grand soin de s'informer partout où il a passé des lumieres particuliéres qu'on peut souhaiter sur ce sujet. Tout cela est mêlé d'histoires & d'avantures fort propres à délasser l'esprit; de-sorte que sans imiter la plupart des voyageurs qui ne s'arrêtent qu'à ce qui les frappe plus vivement, il a donné le plan des villes, d'écrit la Religion, les mœurs, & les coûtumes des pays qu'il a vus; & n'a pas manqué de parler de palais, d'Eglises, de places publiques, de fortifications, de batailles & de Police, quand l'occasion s'en est présentée.

Pour ce qui est de la maniére dont toutes ces choses sont traitées, j'avouë que j'ai eu plus d'égard à remplir l'esprit du Lecteur de diversités importantes qu'à la politesse du langage, qui néanmoins tout simple qu'il est

ne

ne déplaira peutêtre pas, n'ayant rien négligé pour rendre mon stile agréable, & pour trouver des expressions qui plussent autant que la matiére.

Il ne me reste qu'à avertir que les deux lettres que je fais suivre immédiatement ces voyages y ont beaucoup de rélation, étant comme une suite de ce qui s'est dit d'Astracan, dont l'Auteur parle jusques au temps où les Cosaques l'assiégérent, la prirent, la pillérent, & y commirent tous les desordres qu'ont de coutume de commettre les vainqueurs les plus insolens.



TA-

TABLE des CHAPITRES DES VOYAGES DE JEAN STRUYS.

PREMIER VOYAGE.

CHAP. VI.

CHAP. VII.

CHAP. VIII.

CHAP. IX.

CHAP. X.

CHAP. XI.

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE I.

CHAP. II.

CHAP. III.

CHAP. IV.

CHAP. V.

CHAP. VI.

CHAP. VII.

CHAP. VIII.

CHAP. IX.

TROISIEME VOYAGE.

CHAPITRE I.

CAAP. II.

CHAP. III.

CHAP. IV.

CHAP. V.

CHAP. VI.

CHAP. VII.

CHAP. VIII.

CHAP. IX.

CHAP. X.

CHAP. XI.

CHAP. XII.

CHAP.

CAAP. XXXIV.

CHAP. XXXV.

CHAP. XXXVI.

CHAP. XXXVII.



LES VOYAGES DE JEAN STRUYS,

En Italie, en Grece, en Moscovie, &c.

CHAPITRE I.

La cause des voyages de l'Auteur. Son embarquement, & ce qui lui arrive ensuite. Il arrive à Génes. Description de cette Ville. Suite des voyages de l'Auteur vers Vélez-Malga, & Boa-Vista. Description des Iles du Cap-Verd, qui sont l'Ile de May, de St. Iacques, du Feu, & de Brave. Descente de l'Auteur à Sierra Leona. Le peu d'honnêteté du Roi du Pays, c'estpourquoi il est insulté. Description de Sierra Leona.

Decembre. 1647. La cause des voyages de l'Auteur.

BIen-que je fusse né avec le desir de voyager, il n'y avoit guéres d'apparence que je pusse suivre mon inclination. Mon pére qui n'étoit pas riche considérant que je pourrois lui être utile si j'aprenois un métier honête, ne balança point à m'y pousser: Quelque répugnance que j'y eusse, il falut obeïr; d'abord avec beaucoup de peine, m'imaginant que cet emploi étoit un obstacle invincible au dessein que j'avois formé de voir d'autre Pays que le mien; mais dans la suite avec plaisir, lorsque la raison m'eut fait connoître que ce que je faisois, bien-loin de me nuire, m'ouvroit le chemin aux voyages que je méditois. Depuis que j'eus ouvert les yeux, je fus plus ardent au travail, je devins plus docile, & plus assidu qu'auparavant: je n'entendois parler

Decembre. 1647. de Compas & de Boussole qu'avec une joie extraordinaire; & quand je voyois des Cartes Marines, je ne pouvois me lasser d'y jeter les yeux. La passion de voyager se fortifiant en moi avec l'âge, apeine eus-je atteint dix-sept ans, que je commençai à m'ennuyer de la vie que je menois; il me sembla qu'il étoit temps de songer à partir, mais la difficulté étoit d'en trouver les moyens, & d'y faire consentir mon pére. Le peu de jour que je voyois à le pouvoir fléchir, me rendit melancolique; de jeunes gens que je fréquentois sachant le sujet de ma tristesse, la dissipérent par quelques discours qui relevérent mon espérance à-demi perduë: Et comme depuis ce temps-là je faisois des échapées qui pouvoient avoir de fâcheuses suites; mon pére m'en reprit avec tant de sévérité, que je le quitai sur l'heure, & m'en allai à Amstredam, où par bonheur ayant trouvé qu'on équipoit deux vaisseaux pour Génes, je pris parti sur l'un des deux en qualité de Sou-Voilier, me mettant peu en peine de l'emploi que j'y avois, ni du lieu où j'alois, pourvu seulement que je voyageasse.

Le 26 Décembre de l'Année 1647, ayant mis à la voile, apeine étions nous hors du Téxel, qu'on s'apperçut que ces deux vaisseaux n'étoient pas bien lestés; ainsi, le plus court fut de retourner d'où nous venions, afin d'y ajouter autant d'étain & de caisses de vif-argent qu'il en falloit pour leur donner leur juste pesenteur. Aprés cela, nous fimes route pour la seconde fois, le 4 Janvier de l'Année suivante, dans un temps où les glaces étoient extrémement épaisses.

Le 10. un vent tout contraire nous obligea de donner fond à Dunquerque: & deux jours aprés, le vent étant devenu meilleur, nous poursuivîmes notre route; mais nous n'allâmes pas bien loin, sans être obligés de chercher un Port pour nous mettre à couvert du mauvais temps, & d'une furieuse tempête. L'Ile de Wicht étant assés proche, nous allâmes y mouiller, & y demeurâmes jusqu'au 25. Nous reprîmes ensuite notre chemin, mais nous n'étions pas destinés à le continuer sans obstacle: le lendemain, le vent redevint si contraire, que nous eûmes beaucoup de peine à relâcher à un Port voisin.

Enfin le 6 Février nous mouillâme à Portlandt, d'où trois jours aprés nous fimes voiles; & le 10. les Courans nous portérent à la Baye de Gibraltar, parce qu'ils étoient plus forts que le vent: mais le

le lendemain, le vent nous les fit surmonter, & nous fut depuis si favorable, que quinze jours après nous nous trouvâmes à la vuë de Génes, où nous allâmes donner fond derriére le vieux Môle. Février, 1648.

Le 29 du même Mois, la décharge de la Carguaison des deux Vaisseaux étant faite, tout l'Equipage fut licentié, acause que la Republique acheta ces deux bâtimens, qu'Elle fournit de munitions de guerre & de bouche pour trois ans, & qu'elle monta chacun de cent hommes, tous Allemans, à la reserve de quelques Bandits. Par ce moyen je devins libre bien plutôt que je ne pensois: mais comme cette liberté bornoit la passion que j'avois d'aller plus loin, je m'y r'engageai de nouveau.

Pendant qu'on vaquoit à l'équipement, je satisfis la curiosité que j'avois depuis long-temps de voir cette célébre Ville. Son Port du côté du Midi est ouvert, & semé en quelques endroits de petits rochers à fleur d'eau, qui sont incommodes au temps des bourasques. Elle est bâtie en Amphithéatre autour du Port, & fait une espéce de perspective des plus agréables à la vuë. Elle a de circuit environ six milles; & est entourée de bonnes murailles, mais qui néanmoins n'ont pas la mine de pouvoir tenir contre un long siége; amoins que les assiéges ne fissent pour les défendre des efforts extraordinaires. Leur Milice est composée de quelques Compagnies d'Allemans & de Corses, & de quelques autres de Chevaulegers, entretenus les uns pour veiller le long de la Côte à la découverte de Turcs; & les autres, pour prendre garde qu'il ne se fasse dans la Ville des pratiques & menées sourdes. L'entrée du Port est défenduë par quatre Galéres, toujours prêtes pour le besoin: & il y en a dans l'Arsenal tres-grande quantité, dont les Génois ont souvent fait part aux Vénitiens contre les Turcs. A l'un des côtés de ce Port, s'éléve une tour assés haute, où l'on allume des feux la nuit pour régler la route des Vaisseaux. Il y a au pié de cette tour une grosse piéce de Canon montée sur son affut, & qui n'est jamais sans sentinelle. La Garde du Palais du Prince est de cinq cens hommes tous Allemans, sous un Colonel de même Nation, lesquels y ont leurs logemens. Pour les bâtimens de la Ville, ils sont tous au delà de l'idée qu'on en a conçuë: ce n'est que Palais & que marbre, surtout du côté de la Riviére. Mais la pompe des Eglises

Description de la Ville de Gennes.

Février. 1648. ses efface toutes ces beautés: il y en a trente paroissiales, dans l'une desquelles on montre une Clé d'une juste grandeur d'une Emeraude parfaitement belle. Dans celle de St. Bartelemi, on garde le S. Suaire, où les peuples accourent en foule au bruit des miracles qu'on y publie. Cette Ville est fort peuplée, & les Marchands y sont en grand nombre & fort riches. Leur principal trafic est en velours; & l'on peut juger qu'il est grand, par le grand nombre des ouvriers qui y travaillent: du temps que j'y étois, on m'assura qu'il y en avoit quelque huit mille.

Le 12 Avril nous fîmes voiles vers *Velez-Malga*, où nous nous rendîmes en quatre semaines, d'où après deux jours de repos, nous prîmes la route de *Malgue*, où nous mouillâmes le 24 de Mai. Apeine y fûmes nous que tous les Bandits furent mis à terre, & depuis ce temps-là, nous n'en avons pas oui parler. On sait que le vin de cette contrée est fort renommé; on en mit cent pipes dans notre Bord, & après nous être pourvus des rafraichissemens necessaires pour les malades,

Le 29 Mai le vent secondant nos desseins, nous levâmes l'Ancre, & fîmes voiles vers le *Cap-Verd*, où nous devions relâcher, & nous reposer quelque temps: ce dessein fit juger que la route devoit être longue; mais nul excepté les Officiers, ne savoit où nous allions, ni le but de nôtre voyage.

La nuit du 4 Juin, nous nous trouvâmes auprès de neuf Bâtimens que nous prîmes pour des Corsaires; l'envie de nous en éclaircir fut bientôt satisfaite, car ceux qui les montoient nous ayant demandé qui nous étions & d'où nous venions, nous aprirent qu'ils étoient d'Alger. Cette nouvelle alarma notre Commandant, mais comme il étoit brave, bien-loin de faire paroître que cette rencontre l'effrayât, il dit aux Corsaires de fort bonne grace qu'il n'attandoit que le point du jour pour faire connoissance avec eux, & que s'ils vouloient l'obliger ils viendroient à son Bord, où il auroit soin de ne rien omettre pour les bien régaler. En même temps en se tournant vers nos Officiers, *Vous voyez Messieurs* leur dit-il, *quels hôtes nous avons à traiter, & quels mets il faut préparer pour les bien recevoir; ils sont en grand nombre comme vous voyez, mais la quantité n'y fait rien; & j'espére que votre courage les fera repentir de leur hardiesse, s'ils en ont assés pour nous attaquer.* On ne répondit rien à la harangue du Commandant, mais chacun courant à son

Poste,

Poste, lui fit connoître la résolution où il étoit de se bien défendre. En-effet, le jour venu, bien-que la partie ne fût pas égale, tout étoit disposé de-sorte, qu'on eut une espéce de déplaisir de voir les ennemis qui avoient l'avantage du vent, se retirer sans nous rien dire. Depuis cette heure le Ciel nous fut si favorable, qu'au bout de trois semaines nous nous trouvâmes à l'Ile de *Bonnevuë.* Apeine y eumes nous mouillé, que des Bandis qui l'habitoient, nous *apportérent* quantité de chair salée de boucs & de chévres, & quelques autres rafraichissemens; apres quoi nous chargeâmes quelque dix chaloupes de sel. Cette Ile est si fertile en toutes sortes de poissons, que pour peu qu'on y pêche, on en prend autant qu'on en veut: surtout les truites saumonnées y sont en si grande abondance, que nous en prîmes plus de quinze cens dans l'espace d'un demi jour. Juin, 1648.

Boa-Vista, ou *Bonnevuë* est une des Iles du *Cap-Verd.* Il n'est rien de prés & de loin de plus agréable à la vuë, aussi est-ce pour sa beauté qu'on lui a donné ce nom. Elle est fort montagneuse, & éloignée de quelque sept lieuës de l'Ile du Sel. Elle a environ vingt lieuës de tour, & est fort Méridionable. Elle a vers le Nord un banc de sable de plus d'une demie lieuë de long, contre lequel la Mer fait un bruit effroyable. Il y a quelques autres bancs aussi dangéreux que celui-là, & qui ont été cause du naufrage de plusieurs vaisseaux. Du côté du Midi il y a un banc de la longueur du premier, mais il est deplus semé de rochers, dont on voit quelquefois les pointes s'élever au-dessus de l'eau; son étenduë est plus vers le Nord, & le lieu le plus seur pour l'ancrage au Sud-Oüest, où il n'y a que quinze, seize, & dix-sept brasses d'eau au-plus. *Description des Iles du Cap-Verd.*

En avançant vers le Midi, on trouve l'Ile de *May:* Cette Ile est éloignée de huit à neuf lieuës de *Bonnevuë*, & est sans contredit la plus petite de toutes les Iles du *Cap-Verd*, n'ayant de circuit que sept lieuës. Au milieu s'élévent de hautes montagnes, & vers le Nord on voit une Plaine qui est large de plus d'une lieuë. C'est encore de ce côté-là qu'on voit une grande étenduë de sable qui s'avance fort avant dans la Mer: il y en a encore une autre vers l'Oüest, ce qui rend la mer fort dangéreuse en cet endroit-là. La figure de cette Ile est ronde, sa longueur & sa largeur étant presque égales. Elle est bordée de plusieurs pointes qui font autant de petits Caps. La Rade ordinaire est au Sud- *l'Ile de May.*

Juillet. 1648. Oüest, où il n'y a que quinze ou seize brasses d'eau. Derriére une Pointe assés élevée vers le Nord, on peut néanmoins jeter l'Ancre fort commodément, en un lieu où il ne se trouve que cinq ou six brasses d'eau. Il y a au pié de cette Pointe un petit Village de quelque dix ou douze maisons, dont les Etrangers peuvent tirer quelque secours. On ne voit par tout que Rochers, entre les fentes desquels croissent quelques herbes, en quoi consiste presque toute la verdure du Païs, dont le terroir est généralement fort sec. Cette sécheresse jointe aux chaleurs qui y sont excessives, est cause qu'on n'y voit jamais ni citrons ni oranges, & que tous les arbres fruitiers consistent en certains figuiers dont les fruits ne meurissent presque jamais: ou s'il arrive quelquefois que la couleur en soit passable, le goût en est toujours mauvais. Ces méchans figuiers & quelques arbres qui portent le coton, sont tout ce qui croît dans cette Ile. Mais en récompense il s'y voit une merveilleuse quantité de boucs: aussi ces animaux font-ils tout le trafic du Païs, où il se débité tous les ans une infinité de leurs peaux. Il s'y voit aussi de petits chevaux mais sauvages, & même des ânes & des vaches: mais le gibier y est en grand nombre; il y a entre autres des perdrix, des oisons, & beaucoup d'autres volatiles qui sont inconnus dans l'Europe. En quantité d'endroits il se fait certain sel roussâtre, en partie d'une eau souterraine, & en partie de l'eau de la Mer qu'on fait entrer dans les salines. Les habitans qui sont jaunâtres, vivent de leur chasse & de leur pêche: ils prennent les boucs avec des chiens qui sont fort adroits à cet exercice. Pour le poisson, sur tout les truites saumonnées, les dorades, & quantité d'autres, ils en ont toujours abondamment.

L'Ile de S. Jacques. L'Ile de *S. Jacques* est la plus grande de toutes les Iles du *Cap-Verd*, & peut avoir 45 lieuës dans sa plus grande longueur du Sud-est au Nort-Oüest; dix dans sa plus grande largeur, & 95 de circuit. Ce qu'on appelle la haute Ile, est droit à l'Oüest de la Rade de l'Ile de May, excepté que le milieu, est au Sud-Oüest de *Bonnevuë*, & en avançant vers l'Oüest & Sud-Oüest, quart au Sud de l'Ile du *Sel*, jusqu' à l'espace de 25 lieuës. Depuis la pointe du Sud-Est vers le Sud-Oüest, la terre a deux lieuës d'étenduë. Il y a un village nommé *Paraye*, c'estadire *Rivage*, dont la situation est fort commode, étant entre deux montagnes, & tout entouré

touré de deux riviéres qui se déchargent assés prés delà dans la Mer. Ces deux riviéres forment deux Bayes, l'une desquelles nommée *Port de Praye*, peut contenir plus de cent vaisseaux. Ce Port est situé derriére une Ile, à l'abri de tous les Vents, & hors la portée du Canon. Un peu audelà du *Port de Praye*, en avançant vers le Village, se voit un Cap, que les *Portugais* ont nommé le *Cap de Tubarao*: à l'Oüest duquel est l'autre Baye, nommée le *Port de Ribeirra Corea*. Ce port est situé aussi commodément que l'autre: il est demême entre deux montagnes, au milieu desquelles coule une riviére, dont la source est à deux lieuës delà; & qui se décharge dans la Mer, par une embouchure large environ d'un trait d'arcbaléte. Il y a dans cette Ile une petite ville qui porte le nom de *S. Thomas*, dont la situation est fort agréable. Il y en a encore une autre nommée *S. Jacques* du nom de l'Ile, & située contre une hauteur. Cette derniére est la Capitale, non seulement de cette Ile, mais même de toutes les autres: aussi est-ce le lieu, où l'Evêque des Portugais fait sa résidence ordinaire. Un peu plus à l'Oüest, sur une pointe, à deux lieuës du *Port de Praye*, on a bâti une Fortresse pour la sureté des vaisseaux qui y sont à l'ancre: & vers le Nord-Oüest de cette pointe, il y a le *Port de Canise*, où l'on n'est pas moins commodément.

Juillet. 1648.

Cette Ile est fort fertile; & la riviére de *Corea*, qui est plantée de part & d'autre, de Cocos, d'Orangers de Citronniers, d'autres arbres fruitiers, & de quelques Cédres, forme à mon gré une des plus belles perspectives qui se puissent offrir à la vuë. Il y a deplus quantité de ris, de maïz, & d'autres fruits de toutes les sortes. Pour le bétail, il y en a à tout usage, autant qu'en l'Ile *de Mai*.

Qualité.

L'Ile du Feu, ainsi nommée, acause des flâmes que vomit sans cesse une de ses hautes montagnes, a quelque douze lieuës d'étendue vers le Sud-Oüest de *S. Jaques*. Il y a au Nord-Oüest un petit Fort situé au pié d'une montagne, pour la défense des vaisseaux qui vont mouiller à un Port qui est près delà; dont la rapidité du Courant empêche qu'il ne soit commode. Ceux qui y veulent aller faire fond du côté de l'Est, doivent pointer leur route vers le Nord de l'Ile, par ce qu'autrement ils auroient de la peine à y entrer. Cette Ile est sujette à des tourbillons ou ouragans qui y font beaucoup de fracas: & partout l'eau y est si profonde, qu'on

l'Ile du Feu.

Juillet. 1648. qu'on ne peut mouiller en aucun endroit, que prés du petit Fort dont nous venons de parler.

L'Ile de Brave. A quelque quatre lieuës de cette Ile vers le Sud-Oüest, on rencontre l'Ile de *Brave*, presque deserte & peu cultivée; & vers le Nord, deux ou trois autres fort petites. A l'Oüest de *Brave*, il y a une rade fort commode pour faire aiguade; mais au Sud-Est on en trouve une autre qui l'est bien davantage: sa profondeur est de quinze brasses; c'est pourquoi les plus grands vaisseaux y peuvent rendre le Bord sans danger. Au-dessus du Port est un village fort peuplé, & à quelque distance delà, un Ermitage dont la situation est plaisante. Les fruits de cette Ile, sont des figues, des meures, des melons, & du maïz. Pour le bétail, il y est plus rare que dans les deux autres.

Qualité de toutes ces Iles. L'air de ces Iles est généralement chaud & mal-sain; de-sorte que les habitans y sont tourmentés de fiévres chaudes, de coliques, de disenteries, & de beaucoup d'autres incommodités. Il s'y éléve de certains brouillas fort épais qui paroissent de couleur roussâtre, & dont l'odeur est tres-mauvaise. Ce païs est situé entre la Ligne & le Tropique de l'Ecrevice; ainsi le Soleil y donne à plom deux fois l'année & y fait deux Etés. Sur la fin du mois de Juin, la pluye commence, & dure presque sans discontinuer jusqu'à la mi-Octobre; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que cette pluye est accompagnée, de vents, d'éclairs, & de tonnerres qui font trembler les plus intrépides. Lorsque cette saison approche, l'air s'obscurcit & devient sombre; le sel se résout en saumure, & les vents commencent à se faire craindre.

Départ de l'Auteur. Nous quitâmes ces Iles le douziéme, & le deuxiéme d'Aout nous fûmes à la vuë de *Sierra Leona*. Sans la voir, nous étions certains de n'en être pas éloignés; car à mesure qu'on en approche, on entend sans cesse un certain vent qui sort de cette Montagne, lequel a beaucoup de rapport au rugissement d'un Lyon, d'où lui est demeuré le nom de *Montagne des Lyons*. Le soir nous nous mîmes dans la Chaloupe, & si-tôt que nous fûmes à terre, nous entendîmes un bruit effroyable: il étoit causé par les vagues, qui étant poussées impétueusement entre les fentes d'un rocher; faisoient dans leur chute un fracas qu'il n'est pas aisé d'exprimer. Cette montagne des Lyons commence au Cap de *Virginie*, & finit au Cap *Tagrin* ou *Ledo*, lequel porte aussi le nom de *Sierra Leona*.

Elle

Elle est située sous le 8 degré de latitude, & 13 minutes de longitude. On la découvre de fort loin, parce qu'elle est de beaucoup plus haute que tout ce qui est au Nord de ce Cap: & même acause qu'elle avance fort avant dans la Mer. Ce païs au Sud-Est est montagneux: & bas, plat & marécageux vers le Nord. Il y a jusqu'à treize riviéres, tant dans les montagnes qu'ailleurs, toutes plantées de part & d'autre de citroniers, d'orangers, de grenadiers, & d'autres arbres qui forment en tout temps une admirable perspective. *Aout. 1648.*

Le troisiéme Aout nous donnâmes fond à la Baye de cette Montagne, & en même temps notre Commandant envoya au Roi du Pays cinq barres de fer, un baril d'eau de vie, & un autre de vin d'Espagne. Nos députés furent bien reçus; & leurs presens furent trouvés de si bon gout, que le Roi & ses Courtisans, qui ressembloient à de misérables pécheurs, demandérent le double de tout ce qu'on avoit offert. Ce compliment ne nous plut guéres, mais comme on avoit besoin d'eau, de bois, d'oranges, de citrons & d'autres rafraichissemens qui sont là en grande abondance, on leur accorda ce qu'ils souhaitoient. Depuis cette heure, ces Caffres nous parurent gens traitables & de bonne affaire: ils venoient tous les jours à notre Bord avec des fruits, & s'en retournoient fort contens de nous. Cependant le Roi amorcé par la facilité qu'on avoit euë à lui accorder sa demande, envoya dire qu'il vouloit qu'on lui fit le même present pour la troisiême fois, si nous voulions qu'il nous permît d'aller à terre. Ce procéde choqua si fort notre Commandant, qu'il résolut de s'en vanger: pour y mieux réussir, il dissimula son ressentiment, & lui fit dire que s'il lui plaisoit de venir à bord dans la Chaloupe qu'il lui envoyoit, on tâcheroit de le satisfaire. Le bon Roi persuadé qu'on lui parloit de bonne foi, ne balança point à venir à Bord, où on ne laissa entrer avec lui que cinq ou six de ses Gentilhommes. Il étoit si plein de confiance, qu'apeine y fut-il, qu'il alla droit dans la chambre du Capitaine, où il ne doutoit point qu'on ne l'attandît pour le régaler; mais aulieu de ce qu'il pensoit, il y trouva des gens qui lui mirent assés rudement les fers aux piés & aux mains. Ce qui augmenta la surprise qu'il eut de se voir si mal-traité, ce fut que le Commandant après lui avoir remontré qu'il étoit trop brutal pour une si haute dignité, menaça de le faire pendre; en-effet

Sierra Leona.

Presens faits au Roi du Pais.

Son peu d'honnêteté.

Aout. 1648. effet le supplice eut suivi de près les menaces, si des Officiers de l'équipage n'eussent fait voir que l'exécution pouvoit avoir de fâcheuses suites. A leur instance le Commandant commua sa peine, qui fut d'être jeté dans la Mer. A ce spectacle ceux de sa suite tous troublés se jetérent dans leurs Canos, & se rendirent à terre le plus vîte qu'il leur fut possible. A peine y furent-ils; qu'ils se mirent sur la défensive, ou plutôt en posture de nous empêcher de prendre terre. Notre Commandant indigné qu'ils osassent lui faire tête, ou craignant peutêtre qu'ils ne crussent que c'étoit faute de courage qu'il avoit doublé ses présens remplit deux Chaloupes de soldats, ausquels il ordonna de faire main basse sur ces misérables, s'ils avoient la témérité de s'opposer à leur descente. Ces deux Chaloupes étant soutenuës de deux autres, nos gens écartérent les Cafres, & prirent malgré eux tout ce qui leur faisoit besoin: & pour se vanger pleinement, notre Commandant fit piller leurs jardins & leurs maisons, & mettre le feu à leur Négrerie. Cependant le Roi qui s'étoit sauvé à la nage, voyant que les nôtres avoient l'avantage, & l'état pitoyable où ils réduisoient ses sujets, ramassa toutes ses forces, si-bien qu'on vit en peu de temps quelque mille Canos dont la moitié chargées de fascicines descendirent la riviére, apparemment pour mettre le feu à notre vaisseau & se rendre maîtres de nos vies: mais leur dessein n'eut point d'effet par la diligence que nous fîmes de nous éloigner d'eux, & de poursuivre notre route.

Il est jeté dans la Mer.

Ses Négreries pillées & brulées.

Durant le séjour que nous fîmes à *Sierra Leona*, nous rencontrâmes des Hollandois qui trafiquoient le long de ces Côtes: ils nous dirent que le Roi du Païs avoit eu pour eux le même égard qu'il avoit eu pour nous, & qu'en revanche ils l'avoient payé de la même monnnoye; si-bien qu'en moins de quinze jours, il avoit eu l'affront d'être jeté deux fois dans la Mer. Notre Commandant fut sur le point de donner un de ses vaisseaux pour le bâtiment Hollandois, dans la pensée qu'il étoit plus propre que le sien pour passer les sables de la Mer-Rouge, & pour courir le long de ces Côtes; mais le Pilote l'en dissuada.

Description de Sierra Leona.

Sierra Leona est le lieu du monde le plus propre pour faire d'excellentes aiguades, & pour tout autre rafraichissement, car outre que l'eau douce y est admirable, il y croît du millet, des oranges, des citrons, des bananes, des cocos, des raisins sauvages, des

cannes

cannes de ſucre, du poivre long; en un mot des fruits de toutes les ſortes. Outre cela il y a du bois tres-bon à teindre & à bâtir; nous euſſions pu nous en pourvoir comme nous fimes de toute autre choſe, ſans l'avanture qui nous arriva. Pour le poiſſon, il y eſt fort bon & en quantité, & tous les rochers que nous vîmes, étoient couverts de grandes & excellentes huîtres. Bien-qu'il y ait quantité de fort bonne eau douce; ſa bonté néanmoins n'eſt pas de toutes les ſaiſons: car environ le mois de Mai qui eſt le commencement des pluyes, elle y eſt ſi mal-ſaine, qu'elle cauſe aux Etrangers des fiévres chaudes, des flus de ventre, & d'autres maladies violentes. La malignité de la pluye de ce temps-là eſt telle, qu'autant de goutes, ſont autant d'ampoules ſur la peau, & autant de vers dans les habits. C'eſt pourquoi les Etrangers, qui ſont les ſeuls à qui cette pluye eſt funeſte, ne ſe doivent point fournir d'eau, que quelques mois aprés qu'elle a commencé à tomber; parceque ſur la fin elle eſt plus pure & moins dangéreuſe: ce que nous avons éprouvé, nul de ceux de notre équipage n'en ayant été incommodé. Les habitans de ce Païs ne ſont pas toutafait noirs: leur peau eſt rouſſâtre & bazannée, ſur laquelle ils font diverſes figures avec des fers chauds. Un de leurs plus beaux ornemens eſt de ſe percer les oreilles & les narines, qu'ils embelliſſent d'anneaux d'or & d'autre métail. Les hommes & les femmes y vont tous nus, à la reſerve d'une ceinture faite d'écorce d'arbre, qui leur pend juſques à mi-cuiſſes. Plus on avance dans le Païs, moins on y trouve d'humanité; les habitans en ſont cruels, & ſe mangent même les uns les autres: ceux qui demeurent le long de la Mer ſont un peu plus traitables, acauſe du fréquent commerce qu'ils ont avec les Européens. Le Roi qui fut jeté dans la Mer ſembloit avoir quelque ſoixente ans. Il étoit mal fait de corps & d'eſprit; ſon habit étoit à la Moreſque, ſon chapeau, gris, mais il avoit les piés nus, en quoi ſa ſuite l'imitoit.

Aout. 1648.

Pluyes dangereuſes aux Etrangers.

CHAPITRE II.

L'auteur arrive à Madagascar. Plaisante avanture du Commandant. Mort du Vice-Commandant. Les desordres dont elle est suivie. Division des deux Equipages, mutinés & appaisés par la reddition volontaire du Maitre d'un des deux Vaisseaux. Description de Madagascar. Qualité de cette Ile. Moeurs de ses habitans. Leur Religion & leur Police.

Octobre. 1648. *l'Auteur arrive à Madagascar.*

DEpuis le seiziéme d'Aout qui fut le jour de notre depart de *Sierra Leona*, jusqu'au treiziéme Octobre, qui fut celui de notre arrivée à *Madagascar*, nous n'eumes point d'avanture considérable. Le premier Port que nous renconrrâmes fut celui *d'Antongil*. Sitôt que nous eumes mouillé, nous discendîmes dans une Chaloupe où l'on arbora le Pavillon blanc. Ceux de l'Ile firent le même, mais néanmoins avec précaution, car ils s'assemblérent sur les montagnes armés de fléches & * d'azagaies, ce qui nous fit appréhender qu'ils ne voulussent se saisir de nous, & dans cette pensée nous voulions retourner à bord, lors qu'un des Insulaires qui s'apperçut de notre crainte, nous cria en bon Hollandois que nous eussions à nous rassurer, & que si nous voulions prendre terre, il nous répondoit que nul mal ne nous arriveroit. La parole d'un homme que nous entendions nous rassura: nous descendîmes à terre où nous fûmes fort bien reçus par le Roi en personne escorté d'une longue suite. Le Roi après nous avoir dit que nous étions les tres-bien venus, nous fit mener à son Palais. Il est situé sur une hauteur, & retranché de toutes parts: les dedans en sont propres; & l'on n'y marche que sur des nates extrémement fines. Le Roi demanda au Commandant qui il étoit? où il alloit? & à quel dessein il avoit mouillé à son Ile? A quoi ce dernier répondit que lui & les siens étoient Hollandois, mais qu'ils navigeoient pour le service de la République de Génes. Le Roi l'ayant interrompu pour s'informer de quelque autre chose, le Commandant surpris de le voir parler si bon Hollandois, lui en demanda la raison: J'ai repris le Roi, été Esclave d'un Pilote nom-

Lui & ceux de son équipage y sont fort bien reçus.

* Bâton de cinq ou six piés de long, qu'ils lancent avec adresse contre l'ennemi.

nommé *Jean Maas* originaire de Hollande; la néceſſité où j'étois d'entendre ſa Langue pour lui obeïr, m'obligea de l'apprendre, & j'y réuſſi comme vous voyez. Au retour des Indes où nous étions, nous fûmes batus d'une tempête qui nous rompit nos mats, & nous pouſſa contre cette Ile. Après y avoir pris le radoub, le jour fixé pour le depart, la répugnance que j'avois au nom & à la vie d'eſclave, me fit cacher dans l'Ile où je ſuis reſté depuis ce temps-là. N'eſt-ce pas *Diembro* dit le Commandant, que vous vous appelez? Hé! d'où vient repartit le Roi que vous ſavez mon nom? C'eſt répliqua le Commandant, que j'avois un eſclave aux Indes qui avoit tous vos traits, & dont les avantures avoient bien du rapport aux vôtres: je l'emmenai ici par l'accident que vous marquez, il s'y cacha depeur de me ſuivre comme vous dites que vous avez fait: en un mot je ſuis ce *Jean Mas*, & ſi je ne me trompe, je retrouve en vous ce que je perdis en ſortant de cette Ile. Vous ne vous trompez pas, reprit le Roi en le regardant avec joie, vous retrouvez en moi un homme que vous aviez perdu, & que le Ciel n'a conſervé que pour vous rendre de plus grands ſervices, que ceux que vous pouviez éxiger de moi en ce temps-là: vous me fûtes bon Maître pourſuivit-il en l'embraſſant, il eſt juſte que je m'en ſouvienne, & c'eſt avec plaiſir que je trouve cette occaſion de vous en témoigner mes ſincéres reconnoiſſances. Tout m'obeït ici, & je veux auſſi qu'on vous obeïſſe: faites y ce qu'il vous plaira, & ne craignez pas que perſonne ait la hardieſſe de vous contredire. Le Commandant ſurpris de tant de générosité lui rendit graces de ſes offres qu'il ne méritoit point, & lui dit qu'il ne ſouhaitoit que la permiſſion de changer quelques-unes de ſes marchandiſes pour celles du Pays. Enfin le Roi demeura ferme; il voulut qu'il prît tout ce qu'il voudroit & qu'il gardât ſes marchandiſes. Enſuite ſuivant la coutume qui ſe pratique entre les amis de cette Ile, il lui offrit ſes femmes, & méme à tous ceux de l'Equipage. Comme les femmes de ce pays-là ne ſont pas avares de leurs careſſes, & que les blancs leur ſont un ragout ſingulier, bien-loin de ſe faire prier, elles vinrent audevant de nous, & s'offrirent de ſi bonne grace, qu'on eût fait ſcrupule de les rebuter.

Octobre 1648.

Le Roi & le Commandant ſe reconnoiſſent.

Tandis que nos gens ſe divertiſſoient, & que la joie régnoit par tout, la mort la vint troubler, & cauſa une diviſion qui penſa per-

Octobre 1648. *Mort du Vice-Commandant, dans l'autre Vaisseau nommé S. Bernard.*

dre l'équipage. Le vice-Commandant qui languissoit depuis quelque temps, mourut enfin quelques jours aprés que nous fûmes à Madagascar. Le Commandant mit à sa place le Maître de son Navire, & voulut que celui de l'autre passât sur son Bord; mais aulieu d'obeïr, ce dernier fit dire au Commandant qu'il n'entendoit point qu'on lui ravît une charge qui lui étoit duë; & qu'il ne sortiroit de son vaisseau que par la force: en même temps il fait monter tout le Canon qui étoit à fond-de-cale, & se dispose comme s'il eût eu à combattre. Le lendemain, le Commandant, voyant que ce rebelle avoit arboré le Pavillon rouge, se prépara de son côté, de-sorte qu'on n'attendoit plus que l'heure d'en venir aux mains. Cependant le rebelle envoya sa Chaloupe en un lieu propre pour faire de l'eau: le Commandant qui s'en apperçut, remplit la sienne de soldats, se mit de la partie, & fit en-sorte qu'il la contraignit de se rendre. Il la mena à Bord, & fit tout mettre aux fers jusque à ce qu'il sçût leur dessein. Ensuite il se posta de-sorte, qu'il étoit impossible à l'autre de sortir d'où il étoit. C'est pourquoi le Chef des rebelles se voyant bridé de toutes parts, & d'ailleurs ses gens étant affoiblis par la perte de ceux que le Commandant avoit pris, se repentit de la faute qu'il avoit commise, & crut que le plus court chemin de la reparer, étoit de se rendre à la discrétion du Commandant. Il se fit escorter de quelques-uns de son Equipage en allant au Bord du Commandant, où sitôt qu'il fut arrivé, on lui mit les fers aux piés & aux mains, malgré les crieries de ses gens, qui protestoient que si on ne le relâchoit, ils étoient résolus de se battre jusqu'à l'extrémité, & de ne donner point de quartier. Cette bravoure eut si peu d'effet, qu'à la premiére instance qu'on fit aux deux Pilotes de la part du Commandant de se rendre à son Bord, ils y allérent comme des moutons & y furent traités comme l'autre. Ceux qui restoient, intimidés par la détention de leurs Chefs, perdirent cœur, & se rendirent à discretion. Par arrêt du Conseil de Guerre, il fut demandé aux Officiers qui s'étoient révoltés, à la reserve du Maître, lequel ils aimoient mieux, ou de bruler tous ensemble avec leur vaisseau, ou de se soumettre aveuglément aux ordres du Commandant, quoiqu'il lui plût de leur ordonner? Il est aisé de conjecturer qu'ils aimérent mieux vivre que de choisir une mort si dure. En effet ils promirent d'être plus souples que des gans, & protestérent, aprés avoir demandé pardon, de ne

tom-

tomber plus en pareille faute. Pour le Maître, sa punition fut remise au retour des vaisseaux à Génes; & cependant pour prévenir de pareils desordres, on divisa les deux Equipages, dont la moitié furent obligés de passer d'un Bord à l'autre. Cela retarda beaucoup notre route, car le temps de la continuer étant passé avant que tout fut pacifié, il falut attandre une autre mouson: mais comme en l'attandant on faisoit toujours bonne chére, & qu'on ne s'occupoit qu'à la chasse, à la pêche, ou à cueillir d'excellens fruits dont l'Ile abonde, il fut aisé de s'en consoler. *Octobre, 1648.*

Des côtes de Sofale à Madagascar on conte environ 110 lieuës; & des Mosambiques, 44. Elle est située à l'Orient des Côtes de Zanguebar & des Cafres, entre le 11. & le 16 degré de latitude Méridionale; & s'étend depuis le 72 degré de longitude, jusqu'au 81. tellement qu'elle peut avoir environ 350 lieuës dans sa plus grande étenduë du Septentrion au Midi: 120 dans sa plus grande largeur, & 900 de circuit. L'ile est divisée en plusieurs Provinces, lesquelles sont presque toutes séparées par de belles riviéres. *Description de Madagascar.*

L'air y est sain & tempéré. La terre est tres-fertile en fruits, comme oranges, citrons, limons, melons fort gros & en légumes. Elle produit du riz, du coton, du sucre, du zingembre du safran, l'Igname, & dautres racines fort bonnes. On y recueille de la cire & du miel; plusieurs sortes de gommes, de baumes, d'huiles, & d'herbes dont les effets sont merveilleux. On y trouve quantité de mines d'or & d'argent. L'or y est plus bas qu'au Pérou & par tout ailleurs, mais l'acier y est excéllent. Il y crôit des arbres fort rares; comme l'ébenne; le bois de bresil; le sandal rouge, jaune & blanc: le palmier de quatre ou cinq sortes, dont les Insulaires tirent de tres-grandes commodités; & plusieurs autres qui ne sont pas de moindre profit que ceux-ci. Des pierres prétieuses, celles qu'on y trouve plus communément, sont des topazes, des amétistes, des émeraudes, des saphirs, des hyacintes, & des agates. On n'y voit point de lyons, d'éléfans ni de chevaux; mais bien des vaches privées & sauvages; quantité de boucs, & de chévres qui portent quatre fois l'année. Les moutons y sont si gras, que la queuë en pése vint à vint-cinq livres. Les pourceaux & les sangliers y sont bien plus gras & plus délicats que ceux de l'Europe. Il y a aussi des porc-epis, dont la chair quoique coriace, est d'un gout tout particulier. Ces animaux y dorment six mois de suite & pendant *Qualité du Païs.*

Octobre. 1648.

dant ce long ſommeil, leur peau ſe renouvelle, auſſi-bien que celle des hériſſons, qui ſont fort communs dans cette Ile. Les chiens y ſont aſſés petits, la plupart camus & mal-coiffés. Les ſinges y vont par troupes, dont la moindre eſt de cinquante. Les uns ſont blancs & de la grandeur d'un renard: ils ſont cruels & difficiles à apprivoiſer; mais il y en a de plus petits & de plus bruns, qui ſont de beaucoup plus dociles. Il y en a de grands qui ne marchent que ſur les piés de derriére, la peau de ceux-là eſt blanche & tannée. Ils aiment les femmes de telle ſorte, que s'ils en rencontrent une, ils s'entre aident tous à la violer les uns apres les autres, après quoi ils la mettent en piéces. Il y en a dont les yeux étincellent comme des charbons ardens: ceux-ci paſſent pour les plus beaux; mais ils ſont ſi ſauvages, que dés qu'on les a pris, ils ſe laiſſent mourir de faim. On y voit des foüines, des belettes, & des écureuils en quantité: comme auſſi des ſcorpions, des araignées, des cloportes, & d'autres animaux nuiſibles, dont le venin eſt ſi ſubtil, qu'on tombe en défaillance auſſi-tot qu'on en eſt piqué. Le gibier y eſt fort commun.

Mœurs des habitans.

L'Ile eſt habitée de noirs & de blancs: les cheveux des premiers ſont noirs & crépus; ils ſont la plupart de moyenne taille: Les autres ſont un peu plus grands, & leurs cheveux ſont moins noirs, moins friſés, & plus longs: ceux-ci portent la barbe raze, & ſont traitables & humains parce qu'ils habitent vers les Côtes; Mais ceux qui demeurent au milieu de l'Ile ne ſe coupent jamais ni la barbe, ni les cheveux. Ils ſont brutaux, ſauvages, & ſans foi comme les Cafres. La trahiſon & la vangeance ſont leurs vertus: ceux qui y ſont les mieux inſtruits, ſont les plus eſtimés; mais la charité & la compaſſion, ſont des monſtres qu'ils ont en horreur: pour peu de penchant qu'on y ait, on eſt bafoüé & mépriſé. La pareſſe leur eſt naturelle, & ils paſſent la plupart du temps à chanter & à danſer. Ils ont néanmoins des laboureurs, des forgerons aſſés experts, des charpentiers, des potiers, des cordiers, & des tiſſerans: ils ont quelques orféνres, mais qui ne ſont pas des plus habiles. La pêché & la chaſſe ſont auſſi leur occupation ordinaire.

Leurs maiſons.

Les lieux où ils ſe retirent, ſont de fort chétives cabanes, dont néanmoins ils ont de coutume de prendre poſſeſſion avec autant de joie, que ſi c'étoient de beaux Palais. Lorſque ces hutes ſont

en

en état d'être habitées, les propriétaires fixent le jour de leur entrée, & y font un festin, où ils convient leurs parens & leurs amis: chacun y va avec des présens, car il est défendu de s'y présenter les mains vuides, & ces présens consistent, en or, en argent, en fer, en blé, & en utensiles à leur usage: Quelques-uns donnent des bœufs, des moutons, des chèvres, des fruits; & tout cela se monte si haut, qu'à la fin du régal, le propriétaire se trouve souvent largement remboursé du bâtiment & du festin. La Fête dure quelques jours, pendant lesquels il se commet plusieurs excés. Leur façon de vivre est des plus simples, car ils n'ont ni tables, ni chaises, ni bancs, ni nappes, ni serviettes, ni lits, ni oreillers: si-bien qu'ils n'ont soit pour manger, soit pour dormir, qu'une chétive nate qu'ils étendent sur le pavé. Octobre. 1648.

Le commun peuple va presque tout nu, & souvent sans cacher ce que nous n'osons découvrir. Les gens de qualité ont un caleçon qui leur descend depuis la ceinture jusqu'à mi-jambe: le reste du corps est couvert fort négligemment d'un morceau de coton. Les femmes sont vétuës de certaines robes qui ne vont que jusqu'au genou: à quelques-unes de ces robes il y a des manches, & à d'autres, point. Elles portent dessous, une espéce de caleçon qui différe peu de celui des hommes. Elles ont un mouchoir au cou, semblable apeuprés à ceux des femmes de France & de Hollande. Ces robes sont faites de coton, d'écorce d'arbre, & de soie de plusieurs couleurs, garnies de guipures & de passemens qui n'ont nul rapport à la couleur de l'étoffe. Tous les habitans des deux Séxes vont nu-piés & nu-têtes; à la reserve de ceux qui sont d'une certaine race, dont les hommes se coiffent d'un bonnet qui ressemble fort aux bonnets quarrés des Jésuites; & les femmes, d'un chaperon fait en forme de piramide qui leur descend sur les épaules.

Leurs mariages se font avec tres-peu de cérémonies; & sur de tres-légers prétextes les hommes répudient leurs femmes. Comme ce n'est ni péché ni honte que de se caresser, les hommes & les femmes n'en font pas beaucoup de scrupule; & quand les amans sont pris sur le fait, ils en sont quites pour un présent de peu de valeur. Se prostituer, est pour les filles un trafic honnête: plus elles y gagnent, plus on les estime, & la galanterie outrée, est le grand chemin au mariage. Il semble même que ce soit aux filles Leurs mariages.

Octobre. 1648. une espéce d'opprobre, que de ne savoir ce que c'est avant que d'y être engagées: il faut auparavant qu'elles ayent fait diverses épreuves; & quand elles n'ont pas l'esprit de trouver des galans leurs méres ont la bonté de leur en fournir les moyens, & de leur apprendre à garder ceux dont elles sont les maîtresses. Avec tant de facilité, il n'est rien de si chaste que la Langue des femmes de *Madagascar*; & telle est plus lascive & plus débauchée que Laïs, qu'on prendroit pour une Lucréce si on ne la connoissoit pas.

Leurs enterremens. Quand il y meurt quelqu'un, toute la parenté s'assemble pour laver le corps: ensuite on pare le défunt de ses plus beaux atours; on lui met des bagues, des pendans & des bracelets, puis on l'enveloppe dans des toiles fines, & enfin dans une natte, où il est porté au tombeau. Voilà la maniére du peuple; mais pour pour les gens de qualité, les cérémonies sont tout autres. Lorsqu'on leur a lavé le corps & coupé tous les cheveux, on leur met sur la tête une couronne des plus belles fleurs qui se trouvent, puis les parens & les domestiques pleurent & se lamentent autour du corps avec des grimaces qui font horreur. Après les pleurs on fait une pause, & le plus ancien des parens fait une espéce d'oraison funébre qui contient la vie & les actions les plus mémorables du défunt. Ensuite on frappe terriblement sur des bassins de cuivre, au bruit desquels on fait une danse grotesque; d'où quelques-uns sortent brusquement, & vont entretenir le Mort. Ils lui demandent pourquoi il s'est laissé mourir? Si c'est faute d'argent, de bétail, de pierres prétieuses? Si la vie lui étoit à charge; ou s'il manquoit de quelques choses? Un jour se passe dans ces singeries, où les parens se lassent de-sorte, qu'ils ont besoin de se reposer: c'est pourquoi le lendemain ils se rassemblent chés le défunt, où ils font un repas funébre: ils boivent & mangent de toutes leurs forces, & sans discontinuer, ils jettent quelquefois de profonds soupirs en regardant le Ciel & le Mort, autour duquel il y a des lampes ardentes. Le troisiéme jour, on le met dans un cercueil fait de deux arbres creusés exprés, & qui s'emboëtent fort proprement. Après, on le porte dans une hute toute neuve, où il est mis dans une fosse de six piés de haut; & alentour, un panier de riz: une pipe & du tabac; un plat, un réchaut: un habit; & généralement un peu de toutes les choses dont on croit qu'il aura besoin dans le voyage de l'autre monde. On ferme la hute d'une

grosse

grosse pierre, & l'on offre au Diable quelques animaux, afin qu'il lui soit favorable durant le cours de son voyage. Octobre 1648.

Toute l'année se passe en deuil, & sa mémoire est si pretieuse, que ses parens ne parlent guéres que de lui. C'est lui qu'ils invoquent dans leurs détresses, & qu'ils consultent dans les affaires d'importance: & pour s'en faire mieux entendre, ils vont chercher son ame où ils s'imaginent qu'elle est.

Les uns sont idolâtres, ou sans aucune ombre de Religion, d'autres vers les Côtes sont Mahométans. Les premiers sont superstitieux, & si grossiers qu'ils ont peur de tout. Ils ont quelque idée d'un premier Etre qui a crée toutes choses, mais ils ne se croient point obligés de l'adorer, & ne lui déferent aucun honneur; & cependant lorsqu'ils sont proches de leur fin, soit par vieillesse ou autrement, ils lui confessent leurs péchés, & lui en demandent pardon. Pour le Diable, qu'ils appellent l'Etre malin & invisible, il semble qu'ils en aient une connoissance plus claire. Ils disent que c'est lui qui donne & qui ôte la vie; qu'il est auteur de tout le mal que font les hommes, & de tous ceux qui leur arrivent: c'estpourquoi ils le prient, & lui sacrifient pour le fléchir, & pour détourner de dessus leurs têtes, les maux dont ils sont menacés. Outre ces deux Etres, ils en reconnoissent un trosiéme qu'ils appellent *Dian-Manans*, c'estadire le Dieu des richesses. C'est lui à ce qu'ils pensent, qui rend les hommes heureux, & de qui dépend leur félicité. Ils ont deplus une idée confuse (aumoins ceux de devers les Côtes) des Anges, *d'Adam*, *d'Eve*, de *Noë*, & même du Sauveur, qu'ils tiennent des Européens; mais cela n'opére aucun bon effet, & s'ils ont des fêtes & des jeûnes, c'est par un pur caprice qu'ils retiennent de pére en fils. *Leur Religion.*

C'est peutêtre de la même source que leur vient la circoncision, qu'ils observent fort bizarrement en certaine saison de l'année en la maniére suivante. La veille de la cérémonie toute la parenté s'assemble chés le pére de l'enfant, & s'enyvre d'un certain brevage aussi doux que l'hydromel. Lorsqu'ils en sont un peu échauffés, les uns frappent sur des bassins; d'autres s'escriment avec leurs rondaches & leurs azagayes, pendant que les garçons & les filles dansent au bruit de ces bassins qui leur tiennent lieu d'instrumens. Quand ils sont las, ils reprennent leur hydromel, & s'enyvrent tout de nouveau. A certaine heure de la nuit, la mére prend

 l'en-

Octobre. 1648. l'enfant qui est le sujet de la fête, & va seule coucher avec lui dans une hute bâtie exprès un mois auparavant. Au point du jour, elle se lave tout le corps & en fait autant à son fils, & elle pare comme une poupée, de pendans, de bracelets, & d'un collier de prix conforme à sa condition. Ensuite elle va retrouver son mari & se hôtes, & la sonnerie recommance; mais quelque temps aprés, tout ce bruit fait place au silence, pendant lequel tous ceux qui l'ont fait sont obligés de s'éloigner, & même ceux qui sont soupçonnés d'avoir couché cette nuit-là avec leurs femmes, car tout est mystere en cette rencontre; & si le pére de l'enfant avoit touché sa femme la derniére nuit, on n'auroit garde d'achever la cérémonie: Outre cette précaution, on a encore celle d'éloigner du lieu de la Cérémonie ceux qui portent sur eux quelque chose de couleur rouge; parce disent-ils, que leur présence empêcheroit d'arrêter le sang de la plaie. Tout étant ainsi disposé, le Prêtre approche à pas contés, prend avec respect le couteau destiné à cet usage, & se noue un linge à la jambe gauche: le pére & les oncles de l'enfant s'en nouënt aussi un sous le bras, & dans cet équipage ils entrent à la suite du Prêtre, par la porte située à l'Occident, dans la hute où la mére est couchée avec son enfant. Enfin après la Circoncision, le prépuce est jeté à terre si le Circoncis est esclave; & s'il est libre, le prépuce est mis sur un jaune d'œuf où le pére ou l'oncle de l'enfant le reçoivent de la main du Prêtre: après avoir mis sur la plaie une mixtion de sang de coq & de jus d'herbes, on remeine l'enfant chés son pére, avec des cris de joie, & des acclamations qui durent le reste du jour.

On diroit à voir ces grimaces, que ces Insulaires sont fort religieux, & fort tendres pour leurs enfans; cependant l'on peut dire qu'ils ne sont rien moins que cela, car en effet ils n'ont ni foi ni tendresse, ce qu'il est aisé de prouver. Lorsqu'il leur est né un enfant ils en donnent avis à leurs Prêtres, qui font croire à ces ignorans qu'ils lisent dans les Astres tout ce qui arrive sur la terre. Celui-ci fait semblant de consulter le Ciel sur ce qui lui doit arriver; & selon l'humeur où il est, il parle bien ou mal de ses inclination futures; & s'il dit qu'il est né sous une mauvaise constellation, qu'il sera de mœurs corrompuës, méchant, cruel, & sanguinaire; dés ce moment, l'enfant est porté hors du logis & jeté

dans

dans un buiſſon où il ſert de pâture aux bêtes. Si une femme durant sa groſſeſſe ſe trouve plus mal que de coutume, ils croient ſans héſiter, que c'eſt l'enfant qui la tourmente, & que cela eſt de mauvais augure: c'eſt pourquoi ils donnent à la mére certain brevage qui tuë l'enfant: ou s'ils attandent qu'il ſoit né, il n'a pas plutôt vu le jour, qu'il eſt jeté ou dans une foſſe ou dans l'eau. Cette inhumanité eſt ſi générale, que toute femme libre ou eſclave, ne fait aucun ſcrupule de perdre ſon fruit ſur quelque prétexte que ce ſoit. Tantôt, c'eſt acauſe que la mére eſclave a du dépit de ſe voir chaſſée par ſon maître qui l'a déflorée: Tantôt, c'eſt qu'une fille blanche engroſſée par un Négre, a quelque horreur d'être la mére d'un enfant de couleur différente: Et quelquefois enfin, parce qu'une fille qui a pris gout au libertinage, & qui ne veut point ſe marier, aime mieux tuer ſes enfans que d'avoir la peine de les nourir. Mais ſi les femmes ſont dénaturées, les hommes ne le ſont pas moins; car s'il arrive que la mére expire en accouchant, le pére fait mettre l'enfant dans le même cercueil, diſant que la mort lui eſt plus utile, que d'être élevé par des étrangers. Outre ces malhureux prétextes de ſe défaire des enfans, il y en a cent autres cauſés par la ſuperſtition: ainſi ce n'eſt pas de merveille, que cette Ile toute voluptueuſe qu'elle eſt, ſoit néanmoins ſi peu peuplée. Ceux qui habitent vers les Côtes étant devenus plus humains par le commerce des Etrangers, ſont un peu moins faciles à faire mourir leurs enfans. Lorſque le Prêtre leur en a dit ſon ſentiment, & qu'il n'en promet rien de bon, il y en a qui les font nourir ſecrettement par des eſclaves qui les élévent avec les bêtes, afin diſent-ils, de domter par ce moyen leur mauvais naturel.

Octobre. 1648.

Etrange coutume de ces Inſulaires.

L'Ile eſt gouvernée par pluſieurs Rois qui ſont preſque toujours en guerre. Leurs armes ſont un arc & des fléches, des Javelines, & des Rondaches: le courage ne leur manque pas, mais ils ſe battent ſans régles & ſans art. Leur principale adreſſe conſiſte à ſurprendre l'ennemi dans un lieu avantageux; & à le tenir en haleine, pendant que d'autres battent la Campagne, & brulent tout ce qu'ils rencontrent. Cependant les femmes ſe divertiſſent, & n'oublient pas à ſe bien traiter; mais elles n'oſeroient être infidelles à leurs maris, aumoins celles qui les aiment: croyant que ſi elles faiſoient quelque faveur à leur préjudice, ils ne manque-

Leur Gouvernement.

Octobre. 1648. queroient pas d'être tués, ou dangéreusement blessés : Aulieu qu'en faisant bonne chére sans approcher des hommes, le mari en devient & plus fort & plus courageux.

Pendant notre séjour dans l'Ile, le Roi *Diembro* ayant marché contre ses ennemis à la tête de 7000 hommes, nous allâmes sur une hauteur d'où nous vîmes le champ de bataille. Les deux armées étant en presence, on commença confusément par les javelines ; ensuite tâchant de se joindre, le plus fort terrassoit son homme & le tuoit sans rémission. Le combat fut long & incertain, mais enfin *Diembro* eut l'avantage bien-qu'il fût inférieur en nombre. Ceux qui sont demeurés vainqueurs retournent chés eux en chantant, mais le plus grand bruit vient de ceux qui ont été faits nobles, ce qui se pratique en cette maniére. Quelques jours avant celui du combat, il se fait de part & d'autre des détachemens qui s'escarmouchent ; ceux qui sont les plus forts, coupent la tête à leurs ennemis, & la vont mettre aux piés du Roi qui leur fait de grandes caresses, & leur donne le titre de Nobles : que si dans les guerres suivantes ces Nobles apportent encore des têtes, ils sont qualifiés à proportion, si-bien que les têtes des ennemis sont autant de degrés qui les élévent aux plus hautes charges & dignités.

Quand ils ont envie de faire la Paix, le premier pas pour y parvenir, est de se faire de part & d'autre des présens, & de fixer le jour du Traité. Ce jour venu, les deux Armées se rangent en bataille sur les bords d'une riviére qui les sépare : on tuë un taureau de chaque côté, du foie duquel les Rois s'envoient une portion, dont Eux & leurs Géneraux mangent en présence des Députés : En même temps ils jurent d'exécuter ponctuellement les articles de Paix dont ils viennent de convenir ; lesquels consistent ordinairement à ne plus empoisonner ni les eaux ni le bétail ; à ne point bruler les maisons, & à s'abstenir de tout pillage : souhaitant que le foie qu'ils mangent leur serve de poison, en cas qu'ils parlent contre leur pensée.

CHA-

CHAPITRE III.

L'auteur part de Madagascar, & arrive à Sumatra. Prise de deux Joncs d'Atkin. Brutalité de quelques-uns de l'Equipage, funeste à une pauvre femme. Prise du Vaisseau où étoit l'Auteur par les Hollandois. Les coffres crochetés & pillés. L'auteur s'engage à la Compagnie des Indes. Son Voyage à Siam. Description exacte de ce Royaume.

APrès cinq mois entiers de sejour à Madagascar, nous en partîmes le 16 Mars; & le 12 Juin nous arrivâmes à *Sumatra*. Nous donnâmes fond au Port de *Sillebar*, où nous prîmes du poivre, & quelques autres rafraichissemens. En croisant le long de la Côte, nous prîmes deux Joncs qui s'y rencontrérent. Tous ceux dont elles étoient montées sautérent dans la Mer, excepté une femme, que tous les Italiens violérent malgré nos Officiers, le plus brutalement du monde. Quand leur rage fut assouvie, ils la laissérent aller, mais apeine fut-elle à terre, que son mari lui ôta la vie à coups de javelots. *Juillet. 1648.* *Prise de deux Joncs.* *Brutalité doublement funeste.*

Le 28 nous fimes voiles vers *Indrapoura*, & chemin faisant nous prîmes encore deux Joncs d'Atquin, lesquels étoient chargés de poivre, de bois de sandal, de canfre, & de choses semblables. Le 29, nous arrivâmes à *Indrapoura*, où nous achetâmes ce qui nous manquoit. Nous nous attandions bien à y trouver encore quelques Joncs, mais ils en étoient déja partis.

Delà nous pointâmes vers la *Sonde*, & peu après que nous fûmes dans le Détroit, quatorze vaisseaux Hollandois vinrent fondre sur nous. Ils venoient de *Batavia*, avec ordre de la Compagnie de nous y mener de gré ou de force. D'abord on somma notre Commandant, qui répondit assés fiérement qu'il n'étoit pas homme à se rendre, qu'après s'être bien défendu: & que peutêtre quelques forts qu'ils fissent, ils auroient de la peine à l'y contraindre. Les Hollandois qui ne croyoient pas trouver un homme si résolu, dépêchérent à *Batavia* pour savoir ce qu'ils devoient faire. La réponse fut qu'on nous pressât, & que s'ils se sentoient trop foibles pour en venir à bout, ils se servissent du renfort qu'on leur envoyoit;

Juillet 1649. c'étoit un grand vaisseau de guerre avantageusement équipé, dont le secours n'étoit nullement nécessaire. Cet ordre reçu, les Hollandois nous dirent d'un ton impérieux d'amener le Pavillon, ou qu'ils nous couleroient à fond. Cette menace intimida notre Commandant qui avoit eu le temps de penser à ce qu'il devoit faire: il devint réveur & inquiet, & peutêtre avoit-il raison. Les esprits se sentoient encore du démêlé de *Madascar* : ils savoit qu'ils le haïssoient, & qu'ils n'attandoient que l'occasion de se vanger de l'affront qu'il leur avoit fait. Ces considérations le faisoient pancher à se rendre; mais avant que de s'y résoudre, il prit conseil de ses Officiers, qui opinérent de concert à suivre la loi des plus forts, puisque leur perte étoit infaillible, s'ils s'obstinoient à résister. Cette résolution fut applaudie de tout l'équipage, dont la desunion étoit si visible, qu'on eut eu peine à vivre ensemble plus long-temps. Ainsi les Hollandois furent reçus à bras ouverts, on fut ravi de changer de maître; & jamais personne n'eut plus de joie de sortir de prison, que nos gens en eurent d'y entrer. Si la passion de se séparer n'eût pas été si grande entre eux, il leur eût été bien facile de s'echaper la nuit sur la route de *Batavia*, car notre Vaisseau étoit fin de voile; & ceux des Hollandois si pesans, que nous étions toujours de 24 heures plus avancés qu'eux.

Prise du Vaisseau où étoit l'Auteur.

Le 15 Juillet, le Commandant des Hollandois appelé *Jacob van der Meule*, vint à notre Bord; & de la part du Général de *Batavia*, fit inventaire de tout ce qui s'y rencontra. Après avoir écrit nos noms, & le nom du lieu de notre naissance, ceux qui se trouvérent de leur Nation, furent mis apart au Corps de Garde de *Java*; les autres restérent dans le Vaisseau dont ils crochetérent les coffres, pillerent l'argent qui s'y trouva, & se sauvérent, les Italiens à *Goa* & à *Bantam*, & les Hambourgois à leur païs. Peu de temps après ce pillage notre Commandant fut trouvé mort, & l'on jugea par les signes qu'on vid sur son corps qu'il avoit été empoisonné, apparemment par les Italiens, depeur que le défunt ne les décelât au retour. Pour nous, qui étions prisonniers depuis quatorze ou quinze jours, on nous relâcha au bout de ce temps sur la requête que nous en fîmes; & par ordre du Général, chacun ayant reçu les gages qu'il prétendoit de la République de *Génes*, on lui donna le choix, ou de retourner en son

L'argent s'y trouva, pillé.

pays,

Octobre. 1648.

L'auteur s'engage à la compagnie.

pays, ou de s'engager à la Compagnie. Quelques-uns, j'étois de ce nombre, acceptérent le dernier parti; les autres furent dispersés.

Son voyage à Siam. *Description de ce Royaume.*

Le 15 Janvier de l'année 1650 nous fûmes envoyés à *Siam*, où nous arrivâmes heureusement. Ce Royaume s'étend non seulement dans la presque-Ile deça le Gange jusques au Cap *Sincapura*, mais même il comprend aujourdhui le Royaume de *Martaban* qui est sur le Golfe de Pégu; Celui de *Jangoma*, & celui de *Camboya* sur le Golfe de *Siam*. Il est situé à la partie la plus Orientale de toutes les Indes, & peut contenir 360 lieuës du Midi au Septentrion, & environ 200 dans sa plus grande étenduë d'Orient en Occident, audessus de la presque-Ile.

Situation.

La Mer des Indes le borne de tous côtés, excepté vers le Septentrion, & un peu vers l'Orient, où il est borné par les Royaumes de Pegu & de Cochinchine.

Division.

On le peut diviser en quatre ou cinq parties principales. Celle qui est audessus de la Presque-Ile au milieu des autres, est le Royaume particulier de *Siam*: à son Occident est celui de *Martaban*: à son Orient celui de *Camboya*: celui de *Chiampa* qui est à l'Orient de celui-ci: & la Presque-Ile de *Malaca* qui s'avance vers le Midi. Cette presque-Ile contenoit autrefois plusieurs Royaumes, aujourdhui reduits en Provinces, dont les Princes sont sujets & tributaires du Roi de *Siam*.

Ce Païs est agréable & fertile, étant arrosé de plusieurs grandes riviéres, dont la principale s'appelle *Ménan*, laquelle après avoir baigné *Prom*, *Travai*, & *Bréma*, villes *d'Ava* & de *Pégu*, entre dans celui de *Siam* passant par *Judia* qui en est la Capitale. Cette riviére est si profonde, qu'elle peut porter des bâtimens de 400 tonneaux, & qui prennent douze à treize piés d'eau: & même elle en porteroit qui en prendroient une fois autant, n'étoit qu'il se trouve à l'embouchure, un écueil qui comble le fond auprès duquel il faut passer; ce qui empêche qu'il n'y en entre de plus grands. Sa largeur proche de la ville & dix lieuës audelà, est de deux portées de mousquet, ce qui rend la décharge des marchandises d'autant plus aisée: partout ailleurs, ses bords s'éloignent d'une bonne portée de fusil. Depuis la ville jusques trente lieuës audelà, il y en a quantité d'autres toutes bordées de jardins, de bourgs, de villages, de Monastéres, & d'autres fort beaux bâtimens, dont la

Janvier. 1650. la vuë est des plus charmantes : & ce qui reléve leur beauté, c'est qu'aulieu de montagnes, on ne voit dans tout ce païs qui est plat & uni, que des Tours & des Pyramides qui ont quelque chose de singulier & pour l'art & pour la matiére.

A huit lieuës de la ville on en trouve une autre nommée *Bancok*, où toutes sortes de bâtimens de quelque Nation qu'ils soient, sont obligés de s'arrêter ; de déclarer d'où ils viennent, où ils vont ; quelle est leur carguaison, & de combien d'hommes ils sont montés : ensuite on paye les droits d'entrée dont le Doüanier donne un acquit, qu'on est obligé de montrer à une autre petite ville appelée *Canon-Bantenau*, qui n'est qu'à une heure de *Judia*, & en cas qu'il soit sans fraude, il est permis d'aller où l'on veut, & de négotier librement par tout le Royaume, sans être obligé de payer que les droits de sortie, que tout bâtiment doit payer sur peine de confiscation.

Capitale. Pour *Judia* qui comme j'ai dit, est la Capitale du Royaume, elle est sans contredit une des plus belles qui se voient. Ses remparts sont environ de la hauteur de trois toises, avec des bastions de toutes les sortes, car il y en a de solides, de plats, & de coupés. Les bâtimens en sont admirables ; mais sur tout les Temples, les monastéres, & les Tours dorées, y sont d'une richesse & d'un ornement inexprimables. On y voit couler en huit endroits la Juillet. 1649. riviére *Ménan*, qui apres y avoir formé deux Iles, se va décharger dans le Golfe de *Siam*. Le Palais du Roi est d'une si vaste étenduë qu'on le prendroit pour une ville : il a ses remparts séparés, & les Tours qui l'environnent sont en si grand nombre & si élevées, qu'il n'est rien de plus magnifique. L'intérieur répond aux dehors & je sai de ceux qui l'ont vû, qu'il n'y a que la Chine où il se voie quelque chose d'aussi achevé.

Qualité du Païs. Lair y est fort tempéré pour être si près de la Ligne (car il n'en est qu'à 15 degrés, peutêtre acause du peu de largeur du Païs, qui est rafraîchi par les vents. Le terroir y est gras, & tres-fertile en riz, en orge & en fruits. On y recueille quantité de poivre, de benjoin, de musc, & d'aloës. On y trouve des mines d'or, Animaux. d'argent, de cuivre, d'étain, & d'autres métaux. Il nourrit un grand nombre d'Elefans, & de chevaux. Il y a de grandes forêts vers la Cochinchine, qui servent de retraites à des Tygres, à des Lyons, à des Léopards, & à d'autres bêtes féroces & de venaison.

naison. Mais il faut surtout que le nombre des Cerfs & des Biches y soit incroyable, puisque l'on porte tous les ans au Japon plus de trois cens mille peaux de ces animaux, où la Compagnie a bonne part. Les bœufs, les vaches, les pourceaux, les liévres, les sangliers, les bufles & les lapins, y sont aussi en quantité. Il y a des oiseaux de mille diverses espéces, & même de toutes les sortes, excepté le Cygne & le Rossignol qui n'y ont point encore été vus. Le poisson n'y manque pas, mais surtout on y fait un grand trafic de peaux de Rayes, dont la plupart se vendent au *Japon*, où elles valent cinquante, soixente, & même cent ducats la piéce. J'en ai vu vendre une cent écus, aussi étoit-elle extraordinaire, car quand elles ont le moindre défaut, on n'en donneroit pas cinq sous. Il y a grand nombre de crocodiles, dont les habitans se servent fort heureusement pour guérir quantité de maux. Juillet. 1649.

Les habitans sont tous idolâtres & extrémement superstitieux. Ils ont beaucoup de Temples habités par des moines qui sont en grande vénération.

Ce Païs a été de tout temps gouverné par un Roi ou Empereur, à qui ses sujets rendent une espéce d'adoration. Il conte des Princes entre ses sujets, & ses Etats sont si vastes & si étendus, qu'il est estimé un des plus puissans, & des plus grands Monarques du Monde; ce que nous verrons plus au long aux Chapitres suivans.

CHAPITRE IV.

Suite du même sujet. Moeurs des Habitans. Richesse & magnificence de la Cour du Roi de Siam. En quel état il se montre au peuple. Honneur déferé aux élefans. En quelle estime sont les élefans blancs. Guerre émuë entre les Rois d'Ava, de Pégu, & de Siam pour le sujet de ces Animaux.

SI le Royaume de *Siam* est vaste, il est peuplé à proportion de sa grandeur: ses peuples sont doux, spirituels, & industrieux. Janvier. 1650.

 Tous

Janvier 1650.

Tous les artisans y sont habiles, & quoi qu'il y en ait de toutes les sortes, la plupart néanmoins sont ou pêcheurs ou laboureurs, parce qu'il y en a tres-peu qui n'aient leurs terres en propre; ou certains endroits des riviéres & autres eaux où ils ont droit de pêche, ce qui leur suffit pour leur subsistence: car l'avarice & l'ambition ne sont pas des vices du Païs. L'abondance y est si grande que la plupart des gens de journée n'ont que trois sous par jour, pour leur nourriture & pour leur peine, dequoi ils vivent fort honnêtement, & en ont encore de reste. Les marchands y sont tous riches, peutêtre acause qu'ils savent le fin du négoce, où peu de nations sont plus habiles.

Mœurs des habitans.

Il y a dans chaque ville une Cour Souveraine, dont le Président qui est triennaire, assisté de ses Conseillers prend connoissance du civil & du criminel. On n'y juge pas en dernier ressort, & il n'y a que le grand Conseil qui réside dans la Capitale, qui ait ce privilége. Les procédures y sont plus courtes, & moins sujettes à la corruption qu'en Europe. On y fait justice sans distinction, & quiconque se trouve atteint & convaincu de larcin, de meurtre &c, il n'est point de faveur qui puisse empêcher qu'il ne soit puni suivant l'énormité du crime.

Leur Police.

Il n'est point de Cour plus superbe que celle de cet Empéreur: il ne marche jamais à terre non pas même dans son Palais, où il se fait porter d'un lieu en un autre dans une chaise d'or massif. Les plus grands Seigneurs de l'Empire, qui sont obligés de le suivre à toute heure & en tout temps, ne le voient néanmoins qu'une fois le jour: encore est ce avec tant de pompe & dans un état si brillant, qu'il ebloüit ceux qui le regardent. Lors qu'un de ces Grands lui veut parler, il s'en approche les genoux à terre, les mains jointes, la tête baissée, & commence & finit sa harangue par ces mots, *Jaova Tiauw Perre Boude*; *Tiauw Jaova*, ce qui Signifie, *Roi des Rois, & Seigneur des Seigneurs.* Son Trône qui est d'or massif & tout semé de pierreries, est fort élevé de terre: il y monte par divers degrés de la même matiére, mais c'est un crime de l'y voir monter; & chaque degré de part & d'autre, soutient un animal de differente espéce & d'or fin. Lors qu'il sort de son palais, soit pour quelque raison de devotion ou de plaisir, ce qui arrive deux ou trois fois l'an, il est suivi des plus grands Princes de l'Empire; de ses femmes & concubines qui sont en tres-grand nombre, toutes tres-

Richesse & magnificence de la Cour de l'Emp.

En quel état il se montre au peuple.

triche-

richement vêtuës ; par terre sur des éléfans, & par eau, dans des barques toutes dorées dehors & dedans. Depuis le palais jusque au lieu où va l'Empéreur, les Gardes du Corps sont en haie, tous lestes & montés à l'avantage, principalement les hauts Officiers qui sont sur des éléfans, dont les housses sont d'or & d'argent. Tout le long du chemin on n'entend que fifres, que tambours, que flûtes, & autres instrumens qui font une harmonie passable ; & dés que l'Empéreur paroît, chacun sur peine de la vie, est obligé de sortir audevant de lui, de se prosterner & de l'adorer. En quoi l'on est si rigoureux, que pour peu qu'on attande à s'acquiter de ce devoir, on est puni sur l'heure ; ce que j'ai vu de mes propres yeux. Cette coutume est toute opposée à ce qui se pratique en Perse, car partout où va le Roi avec ses femmes & ses concubines, il faut fermer portes & fenêtres, & demeurer comme en prison jusque à ce que tout soit passé. Tous ceux qui se trouvent sur la route de l'Empéreur, sont obligés de déloger pour faire place à ceux de sa suite ; ce qui est souvent cause qu'il en meurt de faim & de froid ; sur tout quand l'ordre vient de nuit, ceux qui le donnent étant si ponctuels, ou plutôt si durs, qu'ils se font obeïr sans donner le temps de se pourvoir dequoi se vêtir & se nourrir : dure extrémité en toute maniére, puisqu'outre l'incommodité qu'on reçoit de cette surprise, on a le déplaisir de voir sa maison au pillage.

Janvier 1650.

L'or est si commun à cette Cour, qu'on n'y sert point les bêtes en vaisselle d'autre métal. Les éléfans, & sur tout les blancs, y sont traités en Princes ; & de ces derniers, il y en a toujours un en si grande vénération, qu'on attribuë à sa présence la prospérité de l'Empire. De tout temps ces animaux ont servi de prétexte à des guerres de longue durée entre les Rois voisins : car outre qu'ils sont rares de cette couleur, on les révére en mémoire du Dieu Xaca, dont la mére songea une fois étant grosse de lui, qu'il lui sortoit de la bouche, & une autre fois du côté gauche, un éléfant blanc.

Honneur déferés aux élefans blancs.

Ce fut au sujet de ces animaux, qu'en l'an 1548, les Rois d'*Ava* & de *Pégu* se liguérent contre l'Empéreur de *Siam*, sur les terres duquel ils avoient fait de grands progrés, avant qu'il fût en état de leur résister. Enfin avec l'aide de ses Généraux il se trouva à la tête de 200000 hommes, avec lesquels il s'alla camper à demie lieuë de ses ennemis : ceux-ci qui pensoient le surprendre voyant une si forte digue opposée à leurs desseins, firent semblant de se dispo-

Guerre émue pour le sujet de ces animaux.

Janvier 1650.

disposer à une bataille; mais soit que leurs forces fussent inégales, ou que leur bonne intelligence commençât à se refroidir, trois mois se passérent sans rien entreprendre; au bout desquels ces Rois voyant leur Armée périr faute de vivres, abandonnérent le Terrain; & laisserent par ce moyen l'Empéreur de *Siam* possesseur paisible de deux Eléfans blancs dont ils prétendoient se saisir. Ce qui avoit retardé sa marche c'est que d'abord il n'avoit ni soldats ni barques pour aller au lieu où il faloit joindre l'ennemi: il en fit faire plus de vint mille, & pour cela il faloit du temps. Outre les deux cens mille hommes qu'il avoit menés avec lui, il avoit laissé aux frontiéres 50000 bourgeois qui étoient obligés de les garder à leurs dépens. Quelques-uns s'étonnérent qu'il n'eût pas profité de la foiblesse de ses ennemis: mais il disoit avoir plus gagné en les détruisant de la sorte, que s'il les eût contrains de vuider la querelle par un bataille, dont l'issuë étoit incertaine: il prétendoit les avoir vaincus plus finement, & plus hureusement pour ses sujets, ausquels il conservoit la vie & les biens, sans qu'il leur en coûtât une seule goute de sang; aussi fut-il reçu en triomphe dans sa Capitale, comme s'il eût fait de grandes conquêtes. Aprés la mort du Roi, s'il n'a point laissé d'enfant mâle, ou que ce fils n'ait pas atteint l'âge de quinze ans, ce fils perd ses droits à la Couronne, dont le frére aîné du défunt devient successeur légitime. Et pour les Charges qu'occupent les Grands à la Cour, elles sont toutes héréditaires, à moins que celui qui les posséde, n'oblige le Prince à déclarer ses héritiers incapables de lui succéder.

CHAPITRE V.

En quoi consistent les revenus du Roi de Siam. Mœurs de ses sujets. Leur zéle & leur piété. Vie délicieuse des Moines; leurs richesses; & leurs Cérémonies.

Revenus du Roi de Siam.

LE grand nombre des Etrangers qui trafiquent à *Siam*, aident beaucoup à grossir les tresors du *Roi*: il entre & sort sans cesse de ses Etats, une prodigieuse quantité de marchandises, sur lesquelles il y a des impôts tres-considérables: Ses mines d'or, de plom, & d'étain, y contribuent beaucoup; comme aussi de grandes

des forêts d'un aussi beau bois de Sapan que celui du Bresil: le négoce de ce bois se fait le long des Côtes de *Coromandel*, de *Dabul*, de la *Chine*, du *Japon*, & de toutes les Iles voisines. Ajoutez à cela que tous ses sujets étant ses esclaves, il hérite de tous leurs biens, ou du moins des deux tiers, laissant par grace l'autre tiers aux parens du défunt. Une coutume si avantageuse à ce Prince s'étend jusques aux etrangers, dont il hérite comme de ceux qui sont nés dans le Pays: & comme il y en a toujours une multitude incroyable, il est certain que ses finances en sont de beaucoup augmentées. Janvier. 1650.

La plus grande dépense de ce Prince, est le grand nombre de Pagodes, de couvens, d'hopitaux, & de tours qu'il fait incessamment bâtir; tous ces bâtimens sont magnifiques, & ce qu'il coûte à les élever, passe l'idée qu'on en a conçuë. Après s'être appliqué avec un zéle extraordinaire à ce qui touche la Religion, il a soin que ses Arsenaux soient largement munis de tout ce qu'il faut pour la guerre: en effet tout y est dans une abondance surprenante, & dans une propreté qu'on auroit peine à imiter.

Pour ses forces, elles consistent presque toutes en Infanterie qui est assés bonne. La paye des soldats n'est qu'un peu de riz, le reste qui leur fait besoin, il faut qu'ils le gagnent sur l'ennemi, ou à force de travailler à quelque ouvrage que ce soit, car on les traite comme des esclaves, & quoi qu'on leur commande, ils obeïssent aveuglément.

Pour les bourgeois, leur condition n'est guéres meilleure que celle des soldats, car outre les subsides dont on les charge excessivement, & qu'ils n'ont rien en propre, ils sont obligés de travailler aux fortifications, & de marcher comme les soldats dans la nécessité. Nonobstant cela, ils sont si souples & si dociles que jamais on ne les entend ni se plaindre ni murmurer: le Gouvernement a beau être rude, ils vivent contens & hureux, par ce qu'ils ne souhaitent rien. De cette humeur douce & traitable, ils passent aisément à la devotion qui leur est comme naturelle; & soit qu'ils ayent peu d'attache au bien parce qu'ils n'en ont que l'usufruit, ou parce qu'ils le croient indigne de leur affection, ils l'emploient presque tout en aumônes qu'ils font aux *Bonzes*, qui sont les Prêtres du Païs; & à faire bâtir des pagodes & des couvens, où ils annexent tant de revenus, qu'il n'est point de moines plus à

Moeurs des habitans.

Leur vie & leur pieté.

leur

Janvier. 1650. leur aiſe, ni qui ſachent mieux profiter de l'utile ignorance & ſuperſtition des peuples, que les moines de ce pays-là. La haute eſtime qu'on a d'eux, fait qu'ils ſe multiplient plus qu'on ne ſauroit ſe l'imaginer; ces gens affectent un beau dehors, & une modeſtie qui ne ſent rien moins que l'ambition, mais cette apparence eſt bien fauſſe, car ſous prétexte de ſoutenir la gloire de leurs Dieux, auſquels ils ſe vantent d'être plus chers que les laïcs, ils ne ſongent qu'à s'élever; juſques-là qu'il s'en eſt trouvé qui ont fait des brigues ſecrettes pour détrôner le Roi, afin de régner en ſa place.

Ces bonnes gens ſont vétus de jaune, & toutes les nouvelles Lunes ils ſe font razer les cheveux, la barbe & les ſourcils. Ils ne portent ni or ni argent, & n'oſeroient même le toucher, mais ils le reçoivent, & le diſpenſent par procureur; c'eſtadire par les mains d'un homme d'une fidélité éprouvée; & qui ſait les ſecrets de l'Ordre, mais qui ferme les yeux à tout. Ils font vœu de chaſteté, & font ſemblant de l'obſerver rigoureuſement; mais ils voient des femmes en ſecret, & pourvu qu'il ne réſulte aucun ſcandale de ce commerce, ils n'en font guéres de ſcrupule: mais s'il éclate, le criminel eſt puni tres-ſévérement. A cela près, ils ménent une vie délicieuſe, & exemte de tout ſouci; car comme il ne leur manque rien, & qu'ils n'ont pas même le ſoin d'amaſſer des richeſſes, qui pleuvent chés eux ſans qu'ils y penſent, il ne leur reſte qu'à s'étudier à entretenir leurs devots, dans la bonne intention qu'ils ont de les nourrir dans une ſainte oiſiveté. Leur Régle les oblige à prêcher le peuple tous les quartiers de la Lune; à faire des catéchiſmes en tout temps; & à les induire à la paix. La grande modeſtie qu'ils affectent dans ces exercices pieux, attire chés eux tout le peuple, qui en reconnoiſſance des biens ſpirituels que les moines leur communiquent, leur en donnent de temporels qui vont juſque à la profuſion. Sur les quatre heures du matin, ils ſe lévent au ſon des cloches, & vont tous enſemble en un certain lieu deſtiné à la priére. Une partie du jour ſe paſſe à la viſite des malades: le ſoir ils retournent à la priére, où ils ſe ſouviennent des morts, car il croient que leur oraiſons ſont d'un grand ſecours pour les ſoulager & pour les tirer d'un certain lieu où ils diſent qu'ils ſouffrent beaucoup.

Vie delicieuſe des Bonzes.

Leur Purgatoire.

Idoles.

Ils ont un nombre infini d'Idoles qui repréſentent diverſes poſtures

stures d'hommes & de femmes ; la plupart sont d'or ou d'argent, quelques-unes de cuivre & d'étain, & tres-peu de pierre ou de bois. Dans la grande Pagode où le Roi va une fois l'année, il y en a une, qui bien-qu'assise les jambes en croix, a quelque soixante piés de haut ; les autres sont plus riches, mais elles ne sont pas si grandes : celles des autels sont les plus belles ; mais leur beauté n'approche point des Idoles de la Pagode qui est au milieu de la Ville ; où de quatre mille qu'elle contient, il n'y en a pas une qui ne soit ou d'or ou dorée. Pour leurs cérémonies, elles sont apeu-prés conformes à celles de Rome, car à l'entrée de leurs Pagodes, il y a de l'eau bénite, & sans parler de leurs autels qui sont chargés d'images ou Idoles, il y a des lampes toujours ardentes, quantité d'autres luminaires, & partout des troncs pour recevoir les aumônes des pélerins : Les œuvres de surérogation sont en grand crédit parmi eux, & si on les en croit, il n'est point de mort à qui leurs priéres ne soient d'un grand secours, ni de vivans à qui elles ne soient utiles. Quoique les Indiens & surtout, les *Bonzes*, aient d'ordinaire une haine aveugle pour ceux qui sont de Religion contraire à la leur, ceux-ci paroissent assés modérés à cet égard, & bien-loin de s'emporter, lors-qu'on leur représente la vanité des Dieux qu'ils adorent, ils répondent modestement ; protestent qu'ils cherchent la vérité, & que s'ils connoissoient une voie meilleure pour y parvenir, ils quiteroient tout pour la suivre. J'ai oui dire à un de ces *Bonzes*, que les Chrétiens après eux étoient les plus aimés de Dieu & les plus proches du salut : *Je les estime dit-il, d'autant plus, qu'ils semblent aimer la justice, la probité & la bonne foi ; parce qu'ils laissent les consciences libres ; & qu'ils ne nous dénigrent point, aumoins en notre présence, comme font les Mahométans qui ne peuvent souffrir ceux qui ne sont pas de leur créance : orgueil que nous détestons, & qui nous empêche de prier pour leur conversion, comme nous faisons pour les Chrétiens, dont le Dieu est frére du nôtre.*

Janvier. 1650.

Leurs cérémonies sont conformes à celles de Rome.

CHAPITRE VI.

Des bâtimens de ce Pays. De la propreté des habitans. Leurs Mariages. Leurs funérailles, & l'estime qu'ils font des étrangers.

Janvier. 1650. Bâtimens. IL ne manque rien dans ce Royaume des choses nécessaires pour la structure de toutes sortes de bâtimens: surtout il y a quantité de fort belles pierres, & cependant les maisons n'y sont que de bois. La raison de cela est, que les pierres sont réservées pour la construction tant des Pagodes que des Pyramides, dont il y a dans tout le pays un nombre prodigieux. Les bancs, les chaises, ni les tables n'y sont d'aucun usage; & les *Siamois* comme tous les autres Orientaux, ne s'asséient en toute rencontre, que sur des nates ou sur des tapis. Tous leurs meubles qui consistent en quelque batterie de cuisine, sont de cuivre jaune toujours fort luisant & fort net: leurs maisons sont si propres, qu'il n'est rien de tel en *Hollande*; & pour leurs personnes, ils se lavent trois fois le jour depuis les piés jusque à la tête dans de l'eau de fonteine la plus claire qu'ils puissent trouver; puis ils se frotent d'un parfum, où il entre du bois de sandal, de l'aloë, de l'ambre-gris, de l'eaurose, du musc, & choses pareilles dont l'odeur est fort agreable: en quoi ils rencontrent beaucoup mieux que les *Javans*, qui se parfument d'une drogue insupportable aux moins délicats. C'est d'ordinaire immédiatement après ces lavemens qu'ils font leurs visites & leurs dévotions, mais auparavant ils se parent de tout ce qu'ils ont de plus beau; qui consiste à l'égard des hommes, en quantité d'anneaux d'or, & en une veste de toile de coton fort longue, sur laquelle ils ont une ceinture de diverses couleurs, & dessous, une chemise fort déliée de lin ou de coton, qui est tantôt rouge, tantôt blanche, ou d'une autre couleur. Les manches de leurs vestes sont fort larges, la plupart ouvertes audessus du bras, & pendantes jusqu'aux genoux, mais ils vont presque tous la tête nuë & sans chaussures.

Propreté.

Les vêtemens des hommes.

Les femmes font un rond de leurs cheveux qui tiennent derriére la tête avec une aiguille d'or. Leurs pendans d'oreilles sont des lames

mes d'or de la longueur d'un doit, où sont enchassées quelques pierreries; ces lames sont si massives, que la pesenteur y fait des trous à passer le pouce. Leurs bracelets sont aussi d'or & de pierreries, & elles ont aux doits de fort beaux diamans. Pour leurs habits, ils sont de coton comme ceux des hommes, & faits apeuprès de la même sorte; excepté qu'elles ont sur le sein, un voile de lin ou de soye, dont la couleur est arbitraire, & dont la forme a quelque raport aux écharpes qu'on porte en France. Le tein des deux Séxes est basanné: leur taille n'est pas avantageuse, mais elle est bien prise, & dégagée, & généralement le monde y est doux & poli.

Jauvier. 1648.

Ceux des femmes.

Quoique les filles & les jeunes hommes se voient avec assés de liberté, & que ce ne soit pas aux premiéres une honte de consequence de faire quelquefois des faveurs, elles vivent dans le mariage avec tant de retenuë, qu'il n'est point de nation où les femmes en aient davantage: ce n'est peut-être pas qu'elles soient toutes autant de Lucréces, mais comme l'adultére y est sévérement puni, la seule crainte du supplice est capable de les rendre sages. Deplus les méres défendent à leur filles de bonne heure un trop grand commerce avec les hommes depeur de prendre un mauvais pli: ou peutêtre aussi depeur que les hommes ne soient moins âpres à les rechercher en mariage. Cette circonstance rend les filles qui ont envie d'être mariées de difficile accés; & plus elles se cachent, plus les amans y font la presse. Le moyen de les obtenir, est de s'adresser à ses parens, qui sans consulter l'avis de la fille, l'accordent à celui qui leur plaît le plus, pourvu qu'il soit de la parenté, car c'est la coutume des *Siamois* de ne s'allier que dans leur famille, où toute alliance est permise excepté entre le frére & la sœur; encore ceux-ci se peuvent-ils marier ensemble, pourvu qu'ils ne soient que demi-fréres ou demi-sœurs, c'estadire de même pére, & non pas de même mére. Ainsi les intrigues de galanterie sont hors d'usage en ce païs-là, & tel se marie qui n'a jamais vu la personne qu'il doit épouser. Comme l'intérêt régne là aussi-bien qu'ailleurs, les alliances s'y font d'ordinaire en considération du bien: & quand les Partis sont avantageux, depeur qu'ils n'échapent, on marie les filles à neuf ans, & les garçons à douze, si-bien que les mariés ne sont pas tous deux vint-cinq ans, qu'ils se trouvent déja péres & méres. Hors le mariage, il

Leurs mariages.

Janvier. 1650. il est permis aux hommes d'avoir autant de concubines qu'ils en peuvent nourir; & dans le mariage, s'ils n'ont qu'une femme, il leur est libre de la quiter pour de légers prétextes, surtout quand ils n'ont point d'enfans; & alors l'un & l'autre peut se remarier à qui il lui plaît.

Quoi-que les Prêtres soient fort révérés en ce pays-là, ce n'est pas néanmoins quand il s'agit de se marier; & bien-loin de les appeler pour être témoins de l'union, on les fuit au-contraire, & l'on prendroit à mauvais augure qu'ils fussent présens en ce temps-là. Celui qui en fait la céremonie est un des plus proches parens, qui dans la chaleur du festin, fait aux mariés une exhortation à sa mode: & soit que les mariés vivent ensemble jusque à la mort, soit qu'ils se séparent, les clauses du contract de mariage sont religieusement observées.

Pour les enfans, on les éléve avec une grande douceur, & cependant ils sont fort souples, & font ponctuellement sans qu'il soit besoin d'user de rigueur, tout ce que l'on exige d'eux. Ce sont d'ordinaire les Prêtres qui ont soin de les élever, & comme ceux-ci sont hureux, les disciples qui s'en apperçoivent se font Prêtres comme eux pour gouter les mêmes douceurs.

Leurs funérailles. Leur coutume à l'égard des Morts, est de les bruler, & de leur faire des funérailles conformément à leurs moyens. Ce qui se fait en cette maniére. Les parens du défunt élévent un tombeau qu'ils remplissent de bois de senteur qui sert à bruler le cadavre, & où les Prêtres mettent le feu apres avoir dit quelques oraisons. Les riches en conservent les cendres dans des urnes d'or ou d'argent; ou les enterrent sous la Pyramide ou dans la Pagode que le défunt a fait bâtir, car il n'est point de riche *Siamois* qui ne fasse cette dépense pour éterniser sa mémoire; celles des pauvres sont jetées au vent. Ceux qui sont morts denués de tout par un excés de charité, c'estadire pour avoir mis ce qu'ils avoient vaillant ou à fonder des monastéres, ou à faire bâtir des Pagodes, ceux-là dis-je sont brulés aux dépens des prêtres & des moines qui en ont profité, c'est pourquoi la pompe est fort maigre. Pour ce qui est des criminels & des enfans qui finissent leur vie, ceux-là par une mort honteuse, ceux-ci par une mort avancée, on ne brule pas leurs corps, mais on les enterre, n'étant pas raisonnable que ceux qui ont vécu sans honneur, ou qui sont morts avant la connoissance

de

de la Religion & des Dieux, jouïssent des honneurs & des privilé- ges du païs. Janvier. 1650.

La civilité des *Siamois* s'étant jusques aux etrangers, & de quelque nation qu'on soit, on y est reçu favorablement. Ce qui contribuë à ce bon accueil, c'est que plus il y a d'étrangers, plus les naturels du pays sont estimés des Etats voisins, c'est pourquoi il est défendu de les inquiéter en nulle maniére, soit dans le cours de leur négoce, soit dans leurs coutumes, & dans l'exercice de leur Religion. Il est vrai néanmoins qu'il y en a quelques-uns de privilégiés & de tous ceux qui y fréquentent, il n'y en a point de si bien reçus que les *Hollandois*, à qui le Roi a fait des graces toutes particuliéres tant pour le trafic, que pour les doüanes; & même contre sa coutume qui est de ne voir aucun étranger, il leur donne accès dans son palais, & les appelle ses enfans. *Leur accueil aux Etrangers.*

CHAPITRE VII.

Pompe funébre de la fille unique du Roi, & les grands préparatifs que l'on fit pour bruler son corps.

CEs marques sensibles de la bonté du Roi de *Siam* envers notre nation, nous ont suscité des ennemis qui ont tâché de nous détruire, mais bien-loin d'y réussir, leur haine n'a servi qu'à nous faire prendre des précautions, qui nous ont confirmés dans les bonnes graces de ce Prince. Depuis que nous avons l'honneur d'avoir accès dans son palais, il nous a comblés de nouvelles graces; & celle qu'il nous fit de nous permettre d'assister aux funérailles de sa fille unique, est assurément une des plus grandes que les étrangers puissent recevoir, ce qui arriva comme il suit. Cette Princesse étant décédée le 24 Septembre de l'an 1649. six mois apres le Roi fit dire au Sieur *van Muyden* principal commis de la Compagnie, qu'il lui étoit permis de se trouver à ses obséques. *Van Muyden* reçut comme il devoit l'honneur que le Roi lui faisoit, & ainsi il fut spectateur, avec quelques autres dont je fus du nombre, d'une cérémonie qui méritoit bien d'être vuë.

On avoit fait les préparatifs de cette pompe dans une des Cours du Palais, où étoient élevées cinq tours de bois, dont celle du milieu- *Préparatifs funébres.*

Février. 1650.

milieu avoit quelque six vints piés de haut, les autres diminuant à mesure qu'elles s'éloignoient de celle-ci. Ces tours étoient peintes & dorées, & avoient communication par des galeries à balustres enrichies des mêmes ornemens. Devant la plus haute de ces tours, le corps de la défunte reposoit sur un autel tout couvert d'or & de pierreries. Elle étoit debout, les mains jointes, le visage tourné vers le Ciel, dans un cercueil d'or épais d'un pouce. Sa robe étoit traînante & toute semée de pierreries: sa Couronne, son collier & ses bracelets aussi tous couverts de diamans, étoient d'un prix inestimable. Quand chacun eut pris place sur des échaffaux faits exprès, tous les Grands du Royaume lui allérent faire la révérence. Les Dames y allérent ensuite, & les uns & les autres n'étoient vétus que de toile blanche sans parure ni ornemens, chacun répandant autour du corps & de l'autel des fleurs & des parfums d'une contenance fort triste. Ensuite le cercueil fut porté à vint pas delà sur un char dont la richesse égaloit celle de l'autel. Les Grands du Royaume & les Dames lui ayant rendu les mêmes honneurs, tous pleurérent fort amérement, & d'une maniére si lugubre, qu'il sembloit qu'ils eussent perdu ce qu'ils avoient de plus cher au monde. Ces larmes & ces cris ayant duré une demi-heure, les principaux Officiers de la Couronne traînérent fort lentement ce char vers le lieu du bûcher. Il étoit suivi des mêmes Seigneurs & des Dames dont nous avons parlé, toujours pleurans & se lamentans. Devant eux marchoit le fils aîné du Roi frére unique de la Défunte & tous deux nés d'une même mére: il étoit vêtu de blanc comme les Seigneurs qui le suivoient, & monté sur un éléfant, dont la housse étoit en broderie, avec des chaînes d'or au cou. A ses côtés marchoient deux de ses fréres nés d'autres femmes, sur des éléfans semblables au premier; chacun tenant une longue écharpe de soje blanche, dont l'un des bouts étoit attaché au cercueil. Autour du lit marchoient à pié quatorze jeunes fils du Roi, aussi vêtus de toile blanche, & un rameau d'arbre à la main, tous si bien instruits à pleurer, qu'il n'y en avoit point dans la troupe qui le fissent de meilleure grace. A moitié chemin du bûcher, il y avoit de part & d'autre quantité d'échafaux où des Seigneurs moins qualifiés que les premiers attandoient le Convoi; Quand le Corps fut vis à vis d'eux, les uns jetérent plusieurs sortes d'habits au peuple; d'autres des oranges plei-

Pleurs & regrets des Grands du Royaume.

Quelques largesses faites au peuple.

pleines de *Ticols* qui font trente sous de nôtre monnoie ; & quelques-uns certaines piéces nommées *Masen*, qui en valent environ soixente. Février. 1650.

Le Convoi arrivé au lieu où devoit finir la cerémonie, les Grands du Royaume prirent le Corps avec grand respect, & le posérent sur le bûcher au son de plusieurs instruments, dont l'harmonie lugubre mêlée aux cris & aux pleurs de toute la Cour, étoit capable d'ébranler les cœurs les plus durs. Ce triste concert étant fini, on couvrit le cadavre de bois de sandal & d'agor ; & après y avoir jeté quantité de parfums les enfans du Roi & les Seigneurs retournérent au Palais, laissant les Dames auprès du Corps qui ne devoit être brulé de deux jours. Bien-que ce terme destiné aux pleurs parût long à des personnes qui étoient lasses de pleurer, il falut néanmoins continuer ce triste exercice, l'espace de deux jours entiers, sans qu'il fût permis à pas une de quelque qualité qu'elle fût, de s'en exempter un quart d'heure : coutume rude, mais nécessaire à quiconque a de l'ambition, les pleurs en cette rencontre, étant le moyen le plus seur & le plus court pour se rendre recommendable. Quoi-qu'il y allât de l'honneur de faire paroître un grand deuil & une profonde tristesse, il y en avoit néanmoins sur qui ces considérations faisoient si peu d'effet, qu'elles se lassoient de pleurer ; & c'est pour ces ames indolentes, qu'on avoit laissé parmi elles des femmes destinées à les réveiller à coups de petites cordes, faites en forme de disciplines, dont les moines se servent en Europe ; & s'il arrivoit que ces pauvres Dames cessassent un moment de pleurer, parce qu'elles étoient accablées de l'assitude & de sommeil, on les en frappoit de telle sorte, qu'au lieu de larmes feintes, on les obligeoit d'en verser de réelles & de véritables. Deuil importun.

Pendant que ces Dames pleuroient autour de la défunte, les Prêtres étoient sur des échafaux dans la Cour où l'on avoit répandu les premiéres larmes, prians jour & nuit pour son ame. Tandis que le Corps y fut exposé, ils interompoient souvent leurs priéres pour jeter au peuple des habits de toutes les sortes ; des utenciles pour le ménage, des outils pour les artisans, des lits, des nates & autres meubles. A côté de cette Cour, il y avoit vint autres tours faites de roseaux revétus dehors & dedans de papier de toutes couleurs : ces tours étoient remplies de quantité de feux d'artifice qui durérent quinze jours de suite, pendant lesquels le

Roi

Février. 1650.

Roi fit faire de grandes aumônes tant aux pauvres qu'aux Prêtres, dont la dépense fut, y compris les préparatifs, de 5000 *Catti*, qui font de notre monnoie environ 600000 florins, outre les statuës d'or & d'argent, entre lesquelles il y en avoit deux d'or de quatre piés & demi de hauteur & épaisses d'un pouce & demi, qui furent mises à l'honneur de la Défunte dans les plus belles Pagodes du Pays; le tout fait de l'or, de l'argent, & des joyaux que la Défunte avoit reçus durant sa vie, tant du Roi son pére, que des principaux de la Cour.

CHAPITRE VIII.

Suite du même sujet, & les marques qui firent croire que la Défunte avoit été empoisonnée. Dequoi l'on soupçonne ses domestiques, & enfin un fils & une fille du Feu Roi, lesquels furent punis de mort.

LE Corps ayant reposé deux jours sur le bois de senteur qui devoit servir à le bruler, toute la Cour alla relever les tristes Dames, que la fatigue avoit amaigries de moitié. La cérémonie commença par les priéres & oraisons que firent les Prêtres; & quand ils les eurent achevées, le Roi prit un cierge allumé des mains de l'Archiprêtre, & mit lui-même le feu au bûcher, où le Corps fut réduit en cendre dans le cercueil d'or où l'on avoit laissé les richesses dont il étoit orné. Quand on crut le Corps consumé, & qu'on en voulut recueillir les cendres pour les mettre dans une urne d'or, il se trouva un morceau de chair de la grosseur de la tête d'un petit enfant, si beau & si vermeil, qu'il sembla d'abord que le feu l'avoit épargné par respect: mais cette pensée fut suivie d'une autre qui fit répandre bien du sang. Le Roi qui étoit un de ceux qui recueilloient les cendres, regardant ce morceau de chair, *que vous en semble*, dit-il aux Seigneurs qui étoient présens, *est-ce par respect que le feu a épargné ce qui reste du Corps de ma fille?* Le Roi attendant leur réponse, un d'entre eux dit que sa Majesté étoit trop éclairée pour douter de ce qu'elle voyoit. *Ha!* reprit le Roi tout *furieux*, *je n'ai que trop de sujet de ne plus douter d'un soupçon que j'ai eu cent fois, ma fille a été empoisonnée*: en achevant

Cadavre réduit en cendres à la reserve d'un morceau de chair que le feu n'avoit pu bruler.

vant ces mots, il donna ordre qu'on s'assurât de toutes les femmes qui avoient servi la Défunte, & qu'on n'en exceptât aucune. Février 1650.

Les jours suivans on forma de nouveaux soupçons, sur lesquels on emprisonna quantité d'innocens, car quelques tortures qu'on leur fit souffrir, il n'y en eut pas un qui ne desavoüât le crime. Cependant la fureur du Roi augmentoit tous les jours; tous les accusés faisoient paroître qu'ils n'étoient pas coupables, mais les cruautés ne diminuoient point; & quand la Cour fut épuisée, & que le Roi ne trouva plus sur qui décharger sa colére, il manda sur divers prétextes les plus grands du Royaume & leurs femmes qu'il faisoit jeter en prison à mesure qu'ils y arrivoient. Lors qu'il les eut en son pouvoir, il fit creuser autour de la ville quantité d'endroits de quelque vint piés en quarré, où l'on alluma de grands feux gardés par des soldats, qui avoient soin d'empêcher qu'ils ne s'éteignissent. C'est là qu'il envoyoit les prisonniers chargés de chaînes, afin de tirer d'eux par force, ce que les menaces & les promesses, n'avoient pu leur faire avoüer. Lorsqu'ils étoient au lieu du supplice, on le commençoit par les faire entrer dans une cuve pleine d'eau chaude pour amolir leur peau, & la rendre plus susceptible de l'impression du feu; ensuite on leur racloit la plante des piés avec des fers aussi aigus que des couteaux; puis on les menoit devant les Juges qui les interrogeoient sur le prétendu empoisonnement: ceux qui s'obstinoient à nier qu'ils en fussent coupables, on les faisoit marcher les piés nus sur les charbons ardens, & si l'on trouvoit au sortir delà que le feu les eût pénétrés, c'étoit une preuve convaincante qu'ils étoient coupables du fait dont on les accusoit Erreur qui de tout temps s'est trouvée parmi les payens, qui se servoient du feu pour éprouver les criminels; temoins les Vestales des Romains, qui ne prouvoient bien leur chasteté, qu'en empoignant un fer ardent sans se bruler. Pour les *Siamois* dont nous parlons, ceux que l'ardeur du feu faisoit tomber en défaillance, & qui n'avoient pas assés de force pour s'en tirer d'eux-mêmes, ils y périssoient misérablement, ne se trouvant personne qui osât leur donner secours, depeur de courir le même danger: ceux qui en réchappoient, étoient attachés à un poteau, d'où un éléfant instruit à ce genre de mort, les arrachoit avec sa trompe, les jetoit en l'air, d'où ils retomboient sur ses dents, & après plusieurs secousses, il les fouloit aux piés, & Cruel supplice.

Février. 1650.

faisoit sortir toutes les entrailles hors du corps, qu'on traînoit ensuite dans la riviére. Outre ce dur supplice, il y en avoit un qui n'étoit guéres moins à craindre; c'étoit d'être enterré tout vif jusqu'au menton sur le grand chemin de la ville, avec obligation aux passans de cracher sur eux; & défense de les soulager en aucune maniére, & même d'avancer leur mort, qui étoit la grace que ces misérables demandoient avec plus d'ardeur. Ces cruelles éxécutions durérent plus de quatre mois, pendant lesquels on ôta la vie à une multitude incroyable. Un jour en moins de quatre ou cinq heures, j'en vis mourir plus de cinquante. On s'imaginoit que ce jour seroit le dernier des massacres, parce qu'on fut depuis, quelques mois sans faire mourir personne, mais on fut bientôt desabusé; Comme la Noblesse effrayée commençoit à se rassurer & à retourner à la Cour, les supplices recommencérent, & tant de têtes enfin tombérent, que la fleur des plus apparens que le Roi croyoit mal intentionnés pour sa personne & pour ses enfans, périt sur le prétexte d'avoir trempé dans le prétendu empoisonnement, ou d'en avoir eu quelque connoissance. A voir ces cruautés & une injustice si visible, il y avoit dequoi s'étonner qu'il ne se fit point de soulevement: en effet il s'en est vu pour des sujets moins considérables; mais le Roi y avoit pourvu, en mettant sur pié quantité de troupes, dont il avoit rempli ses meilleures Places, en apparance pour les envoyer contre les Chinois, mais effectivement pour brider ceux dont il se défioit, pendant qu'il s'assuroit des autres. Ajoutez que sa haine ne s'étendoit que sur les Grands, dont le peuple voyoit la chute avec joie, acause de leur insolence, & des mauvais traitemens qu'ils en recevoient.

300 domestiques de la Défunte passés par le feu.

Le 28 Février, on fit passer par le feu 300 personnes qui avoient servi la Défunte; mais soit que ce feu fût un feu de paille ou en peinture, il épargna à ce qu'on dit, ces 300 domestiques, qui par ce moyen furent absous & relâches. Quelques jours après on dénonça une des filles du Feu Roi: c'étoit une des plus jeunes de ses enfans, qu'on soupçonna du crime dont il s'agissoit, parce qu'on avoit observé qu'elle avoit ri lorsque tous les autres pleuroient aux obséques de la Princesse. On se fortifia dans ce soupçon par le souvenir des plaintes fréquentes qu'elle avoit fait du Roi, parce qu'il n'avoit pas assés de considération pour elle, & que ses mépris étoient cause qu'on ne la traitoit pas en fille de Roi, en quoi elle n'étoit nullement inférieu-

férieure à ses enfans, qui faisoient toutes les délices & l'admiration de la Cour. Mars. 1650.

Fille du Feu Roi passée par le feu.

Quoique ces conjectures ne fussent que des demi-preuves, on ne laissa pas de s'en servir pour lui faire son procès, ou plutôt on la condamna contre toutes les formes; car sans entendre ses raisons on la fit passer par le feu avec presque toute sa suite: mais comme on n'en vouloit qu'à elle, on fit courir le bruit qu'il n'y avoit eu qu'elle que le feu eût endommagée: c'est pourquoi on la chargea de chaînes d'argent dans un lieu obscur, avec défense à qui que ce fût de la voir ni de lui parler. On n'attandoit que l'heure de la mort de cette Princesse, lors qu'on apprit que le Roi mu de compassion ne demandoit qu'à la sauver; pourvu qu'elle pût se justifier du crime qu'on lui imputoit en présence de son Conseil. Le jour de la comparition; aulieu de s'effrayer des peines qu'on lui préparoit, *Seigneurs* dit-elle, en regardant fiérement ses Juges, *toute enchaînée que vous me voyez, je suis du sang que vous adorez en la personne de votre Roy, & que vous avez adoré en la personne de mon Pére, il est du même prix, il est le même dans mes veines que dans les siennes, & cependant ce même sang est traité en moi comme si j'étois une vile esclave, au même temps qu'on l'encense ailleurs, & qu'on lui rend le même honneur qu'au sang des Dieux. D'où vient Seigneurs, cette différence? est-ce que le sang qui m'anime est un sang corrompu? mais d'où viendroit cette corruption? graces aux Dieux je n'ai ni fiévre * ni vérole, & quand il y auroit eu quelque chose d'impur en moi, le feu où l'on m'a fait passer auroit dû le purger; mais j'ai dit-on ôté la vie à ma Cousine, & par cette action j'ai dégénéré à la Dignité de mes Ancêtres. Je n'examine point les effets du crime dont on m'accuse, ni si nos actions effacent en nous un caractere que la Nature y a imprimé; mais voyons s'il est juste de me condamner sans m'entendre; les plus barbares en usent autrement, & les crimes les plus atroces sont punis chés eux dans les formes. Cependant on feroit conscience de me traiter comme tout le monde est traité, je ne mérite pas que l'on ait cet égard pour moi, & sur les moindres apparences, il faut que je sois condamnée à subir les plus rudes peines. Mais j'ai ri dit-on au-lieu de pleurer aux obséques de ma cousine, je me suis plainte des mépris du Roi. Hé! depuis quand a-t-on condamné les actions les plus innocentes? rire en tout temps quand on est Jeune, & qu'on n'est pas encore en âge de dissimuler, est-ce quelque chose de si coupable? & pour quelques légéres plaintes qui n'étoient pas des plus mal*

Sa fermeté jusques à la mort.

* *Maux infames chés les Siamois, & pour lesquels on est traité avec ignominie.*

Mars. 1650. *mal fondées, ai-je mérité le fer ni le feu, & devoit-on profaner en moi le sang d'un Prince, qui n'a point cherché de prétextes pour répandre le vôtre; sous le Régne duquel cet Empire a long-temps fleuri, & sous lequel il fleuriroit peutêtre encore, si certains ennemis secrets ne lui eussent arraché le Sceptre par une action qu'on louë en eux, parce qu'ils ont eu le bonheur de triompher sans opposition, & qu'on punit lâchement en moi, parce que je suis foible, & que toute l'autorité est entre les mains de ma Partie. Vous voyez donc Seigneurs, l'injustice de ce procédé; mais de la maniére que j'en parle, vous jugez bien que je n'ai pas envie qu'on m'épargne: Eneffet Seigneurs, je hai la vie, & depuis l'affront qu'on m'a fait, je ne souhaite que la mort; non que je sois troublée par les remors de ma conscience, mais parceque j'ai honte de vivre en un siécle si lâche, & que je n'ai personne qui m'aide à repousser les coups d'un Tyran qui ne peut souffrir les tristes restes de vos Rois. Allez Seigneurs lui dire ma résolution, & tâchez de la lui dépeindre d'une maniére à l'effrayer, pour peu qu'on différe ma mort, c'est la grace que je vous demande.*

La hardiesse de la Princesse ébranla les esprits, & si le Roi n'y avoit prevu par la levée des troupes dont nous avons parlé ci-dessus, il est certain qu'il y eût eu quelque revolte; mais la crainte du péril prochain étouffa la douleur des Juges; ils firent leur raport de ce qu'ils avoient entendu; & le Roi dissimulant le dépit qu'il avoit de se voir bravé de la sorte, feignit d'en avoir quelque pitié, & la fit venir devant lui d'un air à faire croire qu'il avoit envie de la sauver. *Hé! bien*, lui dit-il, en entrant, *j'apprens que la vie vous est à charge, & que l'on tâcheroit envain de vous y retenir; mais d'où vous vient cette grande haine pour elle? n'est-ce pas du remors d'avoir empoisonné ma Fille? ou de quelqu'autre encore plus violent, car je ne vous crois point d'humeur à vous borner à un seul crime: mais toute méchante que vous étes je n'ai point d'envie de vous perdre, il ne tient qu'à vous de l'éprouver & vous le pouvez aisément, puis qu'il ne s'agit que d'avoüer quels sont vos crimes & vos complices. Ne pensez pas Seigneur*, reprit hardiment la Princesse, *que les menaces m'intimident, ni que votre fausse bonté soit capable de me surprendre: je suis dans un état à vous parler sincérement: Vous avez perdu une fille, & vous voulez que je sois cause de sa perte; hé, bien soit, j'avouë que c'est moi qui l'ai empoisonnée, mais j'avouë aussi que ce crime n'est point si grand que vous le faites, ou plutôt que cette Victime étoit trop vile pour être immolée à mon juste ressentiment; on sait que c'est par vos menées, que le Sceptre de mes Ancêtres est tombé dans vos mains; & par vo-*

tre ordre que nous ſommes dans la pouſſiére, ai-je pu moins faire que de me vanger d'une perte ſi conſidérable, & d'un traitement ſi indigne du ſang de tant de Rois? J'ai donc cherché à me conſoler dans la mort de mes ennemis, mais j'ai ſi mal réuſſi, que je me crois indigne du jour; & c'eſt pour avoir manqué à vous en priver que je ne le puis plus ſouffrir. Pour mes complices, je vous avouë avec la même ſincérité, que je n'ai eu aucun de ceux que vous avez ſi cruellement maſſacrés. Mais pourquoi vous dire ce que vous ſavez & ce que perſonne n'ignore? Vous les haïſſiez de longue main, vous les appréhendiez, & cherchiez il y a long-temps un prétexte pour vous en défaire, vous avez trouvé cet hureux moment, vous triomphez, le Ciel vous aime, joüiſſez en repos des faveurs dont il vous comble, & s'il vous reſte encore quelque humanité, achevez promtement ce que vous avez commencé, auſſi-bien je ſuis laſſe de reſpirer le même air que reſpire le boureau de mon Sang, & le plus lâche de tous les tyrans. Mars. 1656.

Le Roi ſe fit bien de la violence pour la laiſſer parler ſi long temps, mais enfin affectant de paroître ce qu'il n'étoit pas, c'eſtadire doux & humain, après lui avoir demandé ſi elle n'avoit plus rien à dire, la Princeſſe ne répondant rien, il lui fit couper un morceau de ſa propre chair qu'il lui commanda de manger; *Contente toi* lui dit-*elle d'être mon boureau, tu peux faire déchirer ce corps, mais que peux-tu ſur ma volonté?* Elle alloit continuer, quand la furie du Roi augmentant, *Sa mort.* elle fut miſe en piéces comme elle achevoit ces paroles, & jetée dans la riviére.

De la famille du Feu Roi il ne reſtoit plus que deux enfans, aſſavoir un fils âgé de vint ans, & une fille qui n'en avoit pas encore dix; l'extrême jeuneſſe de celle-ci lui ſauva la vie; mais le fils la perdit de la même ſorte & le même jour que ſon autre ſœur l'avoit perduë. Quelques tourmens qu'on lui fit ſouffrir, il proteſta *Et celle de ſon frere.* que ſa ſœur & lui étoient innocens du crime qu'on leur impoſoit; qu'il n'étoit pas néanmoins fâché de mourir, la vie lui étant inſupportable, depuis qu'il ſe voyoit déchu de l'état où il étoit né; mais qu'il avoit regret que le Tyran lui ſurvécût.

CHAPITRE IX.

Titres que se donne le Roi de Siam, & des Cérémonies qui s'observent pour arrêter le cours des eaux de la riviére de Siam.

Mars. 1650.

NOus avons déja dit que le Roi de *Siam* est un des plus riches & des plus puissans Monarques de l'Orient, mais nous n'avons point encore vu les titres qu'il se donne: Comme la maniére en est singuliére, j'ai cru que le Lecteur me sauroit gré de lui en faire voir deux copies, qui me tombérent entre les mains étant à *Siam*, par l'entremise d'un des plus grands Seigneurs du Pays, à qui je témoignai que je souhaitois qu'il me les laissât. Comme la phrase de cette Langue est un peu barbare, je les ai fait traduire selon le génie de la nôtre.

Alliance écrite en lettres d'or, ou reluit la splendeur divine, & qui est la plus excellente de toutes celles qui sont au monde; qui comprend les sciences les plus sublimes, & qui est la seule capable de rendre les hommes hureux. Elle est la meilleure & la plus sure qui soit au Ciel, & dessus & dessous la terre. Toutes les paroles en sont royales, elles sont douces & délicieuses, mais toutes-puissantes & énergiques: la renommée qui s'en répand par toute la terre, y produit le même effet, que produiroit la vuë des morts ressuscités par une vertu toute divine, & purgés de leur corruption tant spirituelle que corporelle. Aussi toutes personnes constituées en dignité, tant parmi les Nobles, dans le Clergé, que le tiers Etat, ne les voient point sans ressentir certaine joie que nulle autre chose ne peut causer. Ainsi, il n'est rien dans l'Univers qui leur soit comparable, non plus qu'à la source d'où elles sortent, comme étant un Monarque tres-illustre, tres-invincible, tres-puissant, tres-haut, & couronné de cent & une Couronnes d'or, toutes ornéees de neuf sortes de pierres pretieuses: étant le plus grand, le plus pur, & le plus divin Maître des ames immortelles; le Tres-saint qui voit toutes choses, & le Souverain Empéreur, qui tient sous l'ombre de ses ailes, le grand, le riche, & l'incomporable Royaume de Siam*; la splendeur de la belle & célébre ville de* Judia*; dont les portes & les issuës sont habitées par une infinité de peuples; & qui est sans contredit la Capitale de l'Univers. Le seul Trône digne du plus grand des Rois, auquel*

quel est soumis le plus beau, & le plus fertile de tous les pays que le Soleil éclaire; qui est plus grand Seigneur que les Dieux, & dont le Palais n'est que fin or & pierreries: Le Divin Maître des Trônes d'or, de l'Eléfant blanc, rouge & à la queüe ronde: lesquels trois animaux, sont le Souverain Dieu des neuf sortes de Dieux; le Divin Seigneur, en la main duquel est l'épée victorieuse; qui est semblable au Dieu des armées au bras tout de feu; & le plus excellent & le plus noble de tous les Rois. Mars. 1650.

Le second titre étoit apeuprès de la même force, & comme il suit. Le tres-Haut Paducco. Syri Sultaan nelmonam, welgaka, nelmochadiin magiviitha, Jouken der eauten lillaula fylan. *Le Roi des Rois qui fait croître & couler les eaux; le Monarque qui est comme un Dieu: comme un Soleil au plus haut point de son élévation; aussi lumineux que la Lune dans son plus grand éclat: L'elu de Dieu pour être estimé autant que l'Etoile du Nord: dont la naissance est toute Royale, comme étant issu du grand Alexandre, & dont l'esprit est tout parfait, tout-voyant, & tout-pénétrant; semblable à un globe toujours roulant, & fait de maniére à mesurer les abîmes de la Mer. Roi qui a orné les tombeaux de tous les saints trépassés; qui est aussi juste que Dieu, & d'une puissance si vaste, que tout le monde se peut cacher à l'ombre de ses ailes. Roi qui fait justice en toutes choses, comme les Rois qui l'ont précédé, & le plus magnanime de tout les Princes. Roi qui tient de la main de Dieu quantité de mines d'or: Qui a fait bâtir des Pagodes toutes d'or & de cuivre. Qui s'assied sur un Trône qui n'est qu'or & que pierreries. Le Roi de l'éléfant blanc, qui est Roi de tous les autres éléfans; & devant qui plusieurs milliers d'autres éléfans sont obligés de se prosterner: Roi de qui les yeux sont aussi brillans que l'Etoile du matin: Auquel sont soumis des éléfans à quatre dents; des éléfans rouges, de couleur de pourpre & de plusieurs autres couleurs; comme aussi d'un éléfant de* Buytenaque. *Pour lesquels le Dieu tout-puissant lui a fait present de plusieurs sortes de housses en broderies, en tres-grand nombre, & toutes semées de pierres prétieuses. De quantité d'autres éléfans instruits à la guerre, dont les harnois sont à l'épreuve du fer & du feu: d'autres dont les dents sont armées d'acier, & les harnois de cuivre. Roi qui a des chevaux sans nombre ferrés d'or dont les housses sont aussi d'or & toutes semées de pierreries; outre une infinité d'autres qui sont propres à la guerre. Roi qui est audessus de tous les Empéreurs, Monarques, Princes & Potentats de l'Univers, depuis l'Orient jusque à l'Occident: léquel éléve aux honneurs & aux dignités ceux qui ont l'esprit de s'insinuer en ses bonnes graces, & qui fait aucontraire bruler tous vifs*

ceux

Mars. 1650. *ceux qui se revoltent contre lui. Roi aussi puissant que Dieu, & en qui réside le pouvoir de faire tout ce que Dieu a fait & crée.*

Par ces superbes titres, le Roi de *Siam* prétend insinuer à ses sujets qu'il est autant que Dieu, & plus que toutes les Puissances qui régnent sur la terre; & pour le confirmer, il leur fait croire qu'il arrête le cours des eaux, & voici comment il s'y prend. La riviére de *Siam* etant une des branches du Gange, qui croît & décroît réglément en certaines saisons de l'année; le cours & le decours de celle-là est aussi limité. Lorsqu'elle commence à diminuer, ce qui arrive au mois de Novembre, le Roi prend ce temps-là pour faire une de ses sorties publiques dont nous avons parlé: il y est suivi de toute sa Cour, & y fait paroître tout ce qu'il a de plus riche. Sa Galére est toute brillante d'or & de pierreries: il y est assis sur un Trône d'or, couvert d'un Dais semé de diamans. Sa suite est de deux cens galéres d'une prodigieuse longueur, chacune ayant deux cens rameurs, & étant la plupart peintes & dorées. A quelque six lieuës de la ville, le Roi & l'Archiprêtre entrent seuls dans une petite barque, où celui-ci apres avoir prononcé quelques oraisons sur un sabre d'or, le présente au Roi, qui en frappe trois fois la riviére, & lui commande de son autorité divine de se retirer dans la mer. Pendant que le Roi est occupé à cette cérémonie, le peuple à qui les Prêtres font accroire qu'il n'y a que lui qui puisse en arrêter le cours, est prosterné sur le rivage, surpris du pouvoir de son Roi.

CHAPITRE X.

Depart de l'Auteur de Siam. Son arrivée à Formosa. Description de cette Ile, & des peuples qui l'habitent, quelques-uns desquels ont des queuës comme les bêtes.

Le douziéme Avril, nous partîme de *Siam* sur un vaisseau chargé de peaux de cerf, de bois de sandal, & d'amrac, dont les Japonois font le plus beau de leurs vernis, & fîmes voiles vers *Formosa.* Sur la route proche d'un banc nommé *Pracel*, nous découvrîmes un jonc au Pavillon Hollandois qui sembloit venir droit à nous. Plus il approchoit, plus nous crûmes que c'étoit un Pyrate,

rate, c'est pourquoi depeur de surprise, & pour être d'autant plus libres, en cas qu'il nous attaquât, nous songions à jeter dans la Mer quelques marchandises, quand nous nous apperçûmes que c'étoit un vaisseau marchand. Etant délivrés de notre crainte, nous lui criâmes de venir montrer son passeport, mais il s'en excusa sur le mauvais état du jonc qui faisoit eau de tous côtes; nous nous armâmes sept ou huit, & nous mîmes dans la chaloupe pour aller à son Bord. Ceux dont ce jonc étoit monté, étoient *Chinois & Cambodiens*, ils avoient du bois de sandal, des peaux de cerfs & de l'amrac aussi-bien que nous; mais ils étoient deplus chargés de marchandises de contrebande, & n'avoient point de passeport, c'est pourquoi nous nous en saisîmes. Le tout étant dans notre bord pendant qu'on radouboit le jonc; on y fit retourner les *Cambodiens* & les *Chinois*, que l'on exposa à la mer sans voiles, sans mats, & sans gouvernail, pour nous vanger du massacre que ces derniers avoient fait peu auparavant de quelques *Hollandois*.

Février. 1650.

Prise d'un jonc monté de Chinois & de Cambodiens.

Le dixiéme Mai étant arrivés à *Formosa*, nous allâmes mouiller devant le Fort nommé *Zélandia*; d'où peu apres nous vîmes le jonc poussé rudement contre un écueil où tout l'équipage fit naufrage.

Cette Ile est située sous le Tropique de l'Ecrevisse, à 21 degrés de latitude Méridionale, & finissant vers le 25, au Septentrion: son circuit est de 130 lieuës. Le poisson y est de toutes les sortes & en quantité; mais surtout il s'en pêche un nommé *harder*, de la grandeur d'un merlan, lequel étant salé & apprêté comme la moruë, est distribué par toute la Chine, comme en Europe, le harang. On sale apart les œufs de ce poisson, dont les Chinois font un grand ragout. Autrefois cette nation payoit à la Compagnie certain impôt pour la pêche de ce poisson, mais ce droit ne subsiste plus.

Description de l'Ile Formosa.

Le terroir en est tres fertile, mais les habitans qui sont paresseux, n'en tirent pas tout l'avantage qu'ils pouroient. Il produit du riz, du froment, de l'orge, du millet, du gingembre, de la canelle, du coco, des citrons, des oranges, des melons, des citrouilles de l'ananas, & toutes sortes de légumes: des masavinades, du guigavas, du Cadiang, des patates; & le focafocas, qui est un fruit de la forme & de la grosseur d'une poire de bon Chrétien. Ce fruit qui est de couleur de pourpre, rampe à terre comme les melons, &

Qualité du Pays.

Mai. 1650.

eſt d'un tres-excellent goût: Il y a auſſi quelques moutons, mais beaucoup moins que de cerfs, de boucs, de liévres, de lapins, de pigeons, de daims, de chevreuils, de ſangliers, de tigres, d'ours, de ſinges: outre un certain animal nommé par les Hollandois le Diable de *Tayovan*. Il eſt long d'une aune, & large d'environ vingt pouces: il eſt écaillé comme un poiſſon, & a des griffes fort aiguës. Il ne ſe nourrit que de fourmis, qui vont d'eux-mêmes ſur ſa langue quand la faim le preſſe de la tirer. Cet animal eſt fort timide, & ſurtout à l'égard de l'homme: s'il ne peut l'éviter qu'en ſe cachant en terre, il y fait un trou avec tant d'ardeur, qu'en un moment il s'y retranche comme dans un Fort; ou ſi on le ſurprend en ſorte qu'il n'ait pas le temps de s'y mettre, il s'entortille dans ſes écailles, & prend la forme d'un peloton. Il faut que ceux qui l'ont nommé Diable ne le connuſſent pas, ou que ſa figure les effrayât, car quelque mal qu'on lui faſſe, il ſe laiſſera plutôt tuer que de ſe défendre. Il n'y a point de perroquets, mais il s'y trouve beaucoup d'autres ſortes d'oiſeaux, & une infinité de ſauterelles volantes, qui ſont dangéreuſes & fort incommodes.

Mœurs des habitans.

Les hommes y ſont de petite taille, particuliérement ceux qui habitent les montagnes. Les femmes n'y ſont pas plus grandes; & la plupart ont le viſage large, les yeux grands, le nez plat, & le ſein fort plein; & ce qu'elles ont de plus ſingulier, eſt que la barbe leur croît au menton comme aux hommes; & ſans qu'elles ſont fort diligentes à l'arracher, il y en a beaucoup qui en ſeroient bien mieux pourvuës. Ajoutez à cette beauté des oreilles fort longues, qu'elles ont grand ſoin d'entretenir & d'augmenter par la peſanteur de certaines groſſes coquilles qui leur ſervent de pendans. Cet ornement leur paroît ſi rare, que plus les fêtes ſont ſolemnelles, & les gens qu'elles voient, qualifiés, plus elles alongent leurs oreilles, qui leur deſcendent en ce temps-là juſqu'aux tetons, par les contrepoids qu'elles y mettent. Elles ont les cheveux fort noirs & fort longs: les unes les portent apeuprès comme on fait en *Hollande*; d'autres les nouënt à la Chinoiſe, ou en font pluſieurs treſſes, qu'elles arrêtent en rond derriére la tête avec une aiguille de laton. Leurs colliers ſont de verre ou de pierre; & de petites pieces d'argent de figures différentes. Leur tein eſt jaune & noir, & de quelques-unes vers *Kabeland*, jaune & blanc. Celles de *Midag* dont le Roi eſt Maître de la plus grande partie de l'Ile de *Souten*

Nauwe, & de *Lamei* ſont toutafait jaunes. Pour les dons de l'eſprit, tous les habitans en général en ſont aſſés bien partagés. Mai. 1650.

Les femmes ſont vêtuës depuis le cou juſqu'à la ceinture d'un morceau de coton qui flote négligemment; & depuis la ceinture juſque au genou, d'un autre morceau de coton. Leur coiffure eſt d'étoffe de ſoie, ou plus communément de velours, dont elles font deux pointes qui avancent aux deux côtés du front. Elles vont toujours les piés nus, & ſont preſque toujours ſuivies d'un pourceau, qui leur eſt auſſi familier, que le chien l'eſt en Europe. *Leurs habits.*

Les habits des hommes conſiſtent en pluſieurs aunes de coton, dont une partie tombe de l'épaule droite juſqu'à mi-jambe, les deux bouts croiſant ſous le bras gauche, de-ſorte que la moitié du corps eſt toujours découvert. D'ordinaire ils vont les piés nus, excepté en de longues traites, où ils ont quelquefois certaines chauſſures de peaux de bouc ſemblables aux ſandales de nos moines. L'hiver ils s'habillent de peaux de bêtes, comme de tigres, d'ours, & de Leopards. Ceux de la Province de *Soulang* s'habilloient autrefois à la mode des *Hollandois*, aujourd'hui c'eſt à la *Chinoiſe* comme dans le reſte de l'Ile, où tous les habitans alloient nus, avant que les *Eſpagnols* & les *Hollandois* y euſſent mis le pié; ce qui s'obſerve encore aujourdhui par ceux qui habitent les montagnes, excepté qu'ils couvrent groſſiérement ce que l'honnêteté défend de nommer.

Les hommes ſe peignent l'eſtomac, le dos, & les bras d'un certain jus d'herbe, dont l'impreſſion ne s'efface point. Ils ont des bracelets de verre, le collier demême, & des manches de fer ſi étroites, qu'apeine y ont-ils les bras libres. Pour les jambes, ils les parent d'un tiſſu de coquilles blanches travaillées aſſés proprement.

Les habitans de *Tocadeol*, prennent pour ornement ſomptueux, car ils ne s'en parent qu'aux jours de fêtes, un canne longue d'une aune & demie, dont l'un des bouts porte ſur les reins où il eſt attaché; l'autre ſe courbe vers la tête, auquel eſt noüée une bande flotante d'étoffe rouge & blanche, longue d'une demi-aune & large de ſept à huit pouces. Ils ont avec cela une couronne de plume de coq, & des queuës d'ours aux bras & aux jambes. Leurs lits ſont rares comme le reſte, ce ſont deux peaux de cers qui leur ſervent de matelas, de draps, & de couverture: ces lits leur ſemblent ſi délicats qu'ils ont de la peine à les quiter; & quand cela arrive, ce

Mai. 1650.

qui se fait le plus tard qu'ils peuvent, c'est pour toute autre chose que pour travailler, car ils ne sont ni cordonniers, ni tisserans ni menuisiers, en un mot ils font profession de se passer des métiers les plus nécessaires, ou plutôt il les savent tous, chacun étant capable de faire ce qu'il a besoin. Leur adresse particuliére est à tirer de l'arc; & soit en courant, couchés, debout, ou assis, ils ne manquent jamais de donner au but où ils visent, pourvu qu'il soit visible. Ils sont deplus excellens nageurs, mais surtout ils courent d'une vîtesse incroyable, & quand ils l'entreprennent, il n'est point de cheval qu'ils ne passent à la course. Ils ont en courant un morceau de fer de figure ronde, long de six pouces & large de cinq: ils frapent de ces instrument sur les brassals ou manches de fer dont nous avons parlé pour s'animer suivant le besoin qu'ils en ont, se hâtant ou courant moins vîte suivant le nombre des coups qu'ils se donnent. La navigation est un art qui leur est inconnu; & tout ce qu'ils savent en matiére d'eau, c'est de traverser une riviére dans un arbre creusé; mais quoi-qu'ils ignorent la plupart de ce qui fait les délices des autres nations, ils ne laissent pas de vivre hureux, la pêche & la chasse leur fournissant abondamment dequoi se nourir; & s'ils ont besoin ou envie de quelque autre chose, leurs femmes ont un penchant si naturel à l'agriculture, qu'elles trouvent moyen sans le secours des animaux, de disposer la terre à leur produire ce qu'ils y sément. Pour la guerre, ils la font à la maniére des nations brutales & sauvages, c'estadire sans ordre & sans art; & ce qu'il y a de plus inhumain, sans quartier; car ceux à qui le hazard donne l'avantage, n'en font jamais à leurs ennemis, depeur, qu'il ne leur prenne envie de retourner à la charge, ou qu'ils ne deviennent plus hureux la seconde fois que le premiére. Ainsi disent-ils, pour couper pié à toutes les craintes qui peuvent venir de ce côté-là, il en faut user de la sorte.

Quelques habitans de cette Ile faits autrement que les autres hommes.

Avant que d'avoir vu cette Ile, j'avois souvent oui dire qu'il y avoit des hommes à longues queuës comme les bêtes, mais je n'avois jamais pu le croire, & je pensois la chose si éloignée de notre nature, que j'y eus encore de la peine, lorsque mes sens m'ôtérent tout lieu d'en douter par une avanture assés bizarre. Les habitans de *Formosa* étant accoutumés à nous voir, nous en usions ensemble avec assés de confiance pour ne rien craindre de part ni d'autre: ainsi quoi qu'étrangers nous nous croyons

yons en sureté, & marchions souvent sans escorte, lorsque l'expérience nons fit connoître que c'étoit trop nous hazarder. Un jour quelques-uns de nos gens se promenant ensemble, un de nos Ministres qui étoit de la compagnie s'en éloigna d'un jet de pierre pour quelques besoins naturels, les autres cependant marchoient toujours fort attentifs à un recit qu'on leur faisoit; quand il fut fini ils se souvinrent que le Ministre ne revenoit point, & l'attendirent quelque temps; après quoi las d'attandre, ils allérent vers le lieu où ils crurent qu'il devoit être: Ils le trouvérent mais sans vie, & le triste état où il étoit, fit bien connoître qu'il n'avoit pas langui longtemps. Pendant que les uns le gardoient, les autres allérent de divers côtés pour découvrir le meurtrier: ils n'allérent pas loin sans trouver un homme, qui se voyant serré par les nôtres, écumoit, hurloit, & faisoit comprendre qu'il feroit repentir le premier qui l'approcheroit. Ses maniéres desespérées firent d'abord quelque impression; mais enfin la frayeur céda, on prit ce misérable qui avoüa qu'il avoit tué le Ministre, mais on ne put savoir pourquoi. Comme le crime étoit atroce, & que l'impunité pouvoit avoir de fâcheuses suites, on le condamna à être brulé. Il fut attaché à un poteau où il demeura quelques heures avant l'éxécution; ce fut alors que je vis ce que jusques-là je n'avois pu croire; sa queuë étoit longue de plus d'un pié, toute couverte d'un poil roux, & fort semblable à celle d'un bœuf. Quand il vit que les spectateurs étoient surpris de voir en lui ce qu'ils n'avoient point, il leur dit que ce défaut si c'en étoit un, venoit du climat, puisque tous ceux de la partie Méridionale de cette Ile dont il étoit, en avoient comme lui.

Mai. 1650.

CHAPITRE XI.

Depart de l'Auteur de Formosa, & son arrivée au Iapon. Description du magasin des Hollandois en l'Ile de Disma & de la ville de Nanguesaque. Retour de l'Auteur à Formosa, à Siam, & enfin en Hollande où il arrive heureusement.

LE quinziéme Juillet ayant pris la route du *Japon*, nous y arrivâmes le dixiéme Aout. Demi-heure aprés avoir donné le

Aout. 1650. ſignal de notre arrivée, nous vîmes à notre Bord une centaine de *Japonois*, qui nous firent ſigne en y entrant que nous n'avions qu'à nous repoſer, & qu'ils aloient faire notre ouvrage. Quelque envie que nous euſſions de les décharger de cette peine, il falut obeïr, & demeurer les bras croiſés, pendant que les uns ôtoient les voiles, d'autres le gouvernail, ceux-ci les munitions de guerre, ceux-là les cables & les ancres, portant le tout à terre, auſſi-bien que les marchandiſes, qui furent ſerrées dans un magaſin dont le Gouverneur de *Nangueſaque*, qui étoit le lieu où nous prîmes terre, répondoit. Cette façon d'agir n'étoit pas une nouveauté, c'eſt une coutume établie pour tous les étrangers; les *Japonois* qui ſont extrémement défians, en uſans de la ſorte pour ſe mettre l'eſprit en repos, car ils craignent toujours que ce ne ſoit moins le trafic, que l'envie de les ſupplanter qui attire les autres nations. Le magaſin qu'ont les *Hollandois* en cette ville, eſt ſitué en une petite Ile ſéparée de la ville par une riviére large environ de quarente piés. Les rempars de cette Ile, ſont de planches larges d'un pié & demi, longues de douze, & épaiſſes de quatre pouces. Le pont de communication eſt long de cent cinquante pas, & large de cinquante. Du bout du pont on entre dans le magaſin, au-milieu duquel eſt le logis du Chef ou premier Officier de la Compagnie. C'eſt un bâtiment fort régulier, fort grand & bien meublé. Il y a autour du magaſin quantité de maiſons qui forment des ruës de largeur médiocre, & où il y a des places commodes pour les habitans de cette petite ville. Du côté de la Mer, on deſcend par un eſcalier fort étendu, du magazin dans une grande place où l'on décharge les marchandiſes, qui conſiſtent en ſoies écruës & préparées, en velours, en damas, en ſatin, en coton; en peaux de cerf & de kaiman, en vif argent, en ſublimé, en verd d'Eſpagne, en camfre, en cire, en alun, en poivre, en dents d'élefant, & en pluſieurs autres.

Magazin des Hollandois à Diſma.

Trois jours après notre arrivée à Nangueſaque, les *Japonois* trouvant que la liſte de nos marchandiſes ſe raportoit à ce qu'ils avoient déchargé eux-mêmes, vinrent à notre bord, en cachetérent les écoutilles; & pour charmer le déplaiſir que ce procédé nous cauſoit, ils y apportérent ſix petits barils de ſaqui: c'eſt une boiſſon forte faite de grains où le riz domine, & qui enyvre comme le vin. Il y en eut dans notre équipage, qui ſans ſe mettre en peine de ce

qui

qui pourroit arriver, s'en donnérent au cœur joie, & en burent si largement, qu'ils arborérent le Pavillon, autour duquel ils chantérent, ils dansérent, & à qui même ils prétendoient donner la Comédie, lorsqu'il survint un ouragan qui rompit toutes leurs mesures. Il vint avec tant de furie, qu'apeine eûmes nous le temps de descendre à fond de cale, que mats, antennes, vergues, tout fut brisé comme du verre, & jeté bien loin dans la Mer; nos cables rompirent comme des filets: & le vaisseau eut de si furieuses secousses, que nous crûmes qu'il s'alloit ouvrir: cependant il résista; en quoi nous fûmes plus heureux que ceux qui étoient à l'embouchure de la riviére, car ils en furent si maltraités qu'on eut de la peine à les sauver. Ceux qui étoient à terre n'étoient guéres plus en sureté, tous courans risque d'être incessamment accablés sous les ruines des maisons qui tomboient pêle-mêle; ce qui arrive ordinairement en pareille rencontre.

Aout. 1650.

La Ville de *Nanguesaque* est située à 33 degrés de latitude Septentrionale dans un lieu assés agréable. Elle est fort grande & fort peuplée, mais sans murailles comme la plupart des villes du *Japon*: son port est grand & commode. Elle est remplie de beaux bâtimens, sur tout du côté de la Mer; audessus desquels on voit paroître de fort loin les tours des Pagodes qui sont en grand nombre. Les maisons n'y sont que de bois, comme étant moins dangéreuses pendant les tremblemens de terre qui sont fréquens en ce pays-là, que si elles étoient de pierres. Les communes y sont chétives, & fort basses: elles sont couvertes de planches qui avancent les unes sur les autres, & qui débordent au delà de la muraille environ de quatre piés, pour couvrir une galerie qui régne le long des maisons du côté du jardin.

Description de la ville de Nanguesaque.

Les maisons des Nobles & des riches sont plus exhaussées & plus belles, les appartemens y sont divisés, ensorte que celui du mari n'a point de communication à l'appartement de la femme. Toutes les chambres sont peintes & dorées, & généralement les maisons y sont plus riantes & plus agréables qu'en Europe. Audedans, le tour des murailles est garni par étages de toutes sortes de porcelaines, & de boëtes d'un tres-beau vernis; les unes & les autres rangées sur des bordures qui avancent d'un demi pié. Le plat fond est une peinture de quelque excellent ouvrier; & d'espace en espace le plancher est chargé de grands vases de porcelaine remplis de fleurs

de

Mars. 1650. de bone odeur. Les dehors n'en sont pas si beaux, & même à les voir on ne diroit pas que des personnes si délicates que les Gentils-hommes du *Japon* les voulussent habiter, mais pour peu qu'on y entre; on est bientôt desabusé. La ville est coupée de plusieurs canaux apeuprès comme en *Hollande*: on y conte quatre vints huit ruës, toutes tirées à la ligne. & longues de quatre cens pas. Chacune de ces ruës se ferme à clé séparément, & depuis dix heures du soir jusques au lendemain matin, il n'est point de raison assés forte pour la faire ouvrir. On trouve étrange qu'en cas de feu ou autre pareil accident, cet ordre soit rigoureusement observé, mais depuis que les *Japonois* ont pris une résolution, il faut qu'elle subsiste aux dépens même de leurs vies.

La campagne des environs est plaisante & fertile; la plupart des Nobles y ont des maisons qui ne sont faites que pour le plaisir, non seulement pour celui des yeux, mais du gout même & des oreilles: car outre les oranges douces, les excellentes poires & autres bons fruits qui y coissent, les oiseaux y font un ramage qu'on entend rarement ailleurs.

Des habitans. Les habitans de tout le *Japon* ne se piquent pas de blancheur; ils sont communément jaunâtres, mais beaucoup moins à *Nanguesaque* qu'en aucun autre endroit. Ils sont de forte compléxion, leur taille est ramassée, leur visage plat, le nez demême, & leurs yeux petits. *Vêtemens des hommes.* Les habits des hommes, consistent en certaines vestes qui leur descendent jusques aux piés, l'un des côtés croisant sur l'autre, & étant arrété de la sorte avec une ceinture plus ou moins large, simple ou riche, suivant l'humeur & l'inclination d'unchacun.

Ceux des femmes. Les habits des femmes différent peu de ceux des hommes, car les uns & les autres sont apeuprès de même longueur, & portés de même maniére; mais les femmes de qualité en ont d'ordinaire de si riches, qu'il est aisé de les distinguer du commun. Toutes leurs robes sont en broderie d'or & d'argent, aumoins celles de dessus: si les autres ne sont pas si riches, l'étoffe en est si fine, qu'elles en peuvent mettre dix ou douze l'une sur l'autre, & même davantage sans être trop vétuës, ni aucunement embarassées. Toutes ces robes sont trainantes, & noüées d'une ceinture extrémement large, & qui répond à la richesse des habits. Quoi-que ces Dames soient si prompeusement vétuës, elles ne sortent que rarement; &

quand

quand cela arrive, c'est ou en chaise ou en bateau, tant parce que marcher est quelque chose de trop commun pour être à la mode parmi elles, que parce qu'elles n'ont presque point de piés, ayant comme les Dames de la *Chine* la manie de s'imaginer qu'une femme est d'autant plus belle qu'elle a le pié petit. Aout. 1650.

Les *Japonois* ont la plupart le cœur grand: de quelque condition qu'ils soient ils aiment l'honneur & la gloire & sont si sensibles au mépris, qu'ils font toutes choses pour l'éviter, & pour se vanger si on les insulte; jusque-là qu'un artisan laisse son ouvrage imparfait, si celui qui l'emploie prétend le traiter de hauteur. Il n'est point de nation qui sache si bien se contraindre, principalement dans l'adversité; ils la souffrent en Stoïques, & plus leur mal est grand, moins il paroît à l'extérieur. Ils ont des amis comme ailleurs, mais ce n'est jamais ni pour se plaindre, ni pour se consoler de leurs peines; quelques grandes qu'elles soient, on n'entend sortir de leurs bouches ni regrets ni murmures. Mais s'ils sont fermes dans les miséres de la vie, ils sont incapables de vaine joie dans la prospérité: ils y vivent sans attachement & voient des mêmes yeux leur élévation & leur chute. Cette fermeté est une vertu qui passe en eux de pére en fils, & qui leur est devenuë comme naturelle par les fréquentes révolutions ausquelles ils sont sujets; leur fortune est si chancelante qu'ils peuvent tomber en mille maniéres; aussi est-ce de l'expérience qu'ils ont appris à la mépriser, ou dumoins à en joüir sans craindre de la perdre. *Mœurs des Japonois.*

Avec tout cela les *Japonois* ne sont pas sans défauts; & sans parler du mépris qu'ils font du Christianisme, de leur idolatrie, & qu'ils n'ont de piété & de Religion que par intérêt, ils ont peu de sincérité, nulle bonne foi pour personne, & surtout pour les étrangers. Ils sont cruels, fourbes, trompeurs, & si vindicatifs que pour repousser une injure ils violent les plus saintes loix. La charité est une vertu qu'ils ignorent, & ni les pauvres ni les malades ne doivent espérer d'eux ni soulagement ni pitié.

Notre négoce étant achevé à *Nanguesaque*, nous en partîmes pour *Batavia* le trentiéme Décembre & nous trouvâmes au Fort Zélandia le neuviéme Janvier de l'an mil six cens cinquante-un. Apres quelque temps de séjour, s'étant trouvé là un vaisseau qui partoit pour *Siam*, je fus commandé pour y aller, & nous y arrivâmes le

Janvier. 1651. vint-deuxiéme du même mois. Le Sieur *van Muyden* Commandeur pour la Compagnie au Contoir de ce pays-là, fit embarquer huit éléfans dans notre Bord pour *Batavia* où il vint lui-même avec nous. Huit jours après notre arrivée, la flote partit pour *Hollande*, où j'eus permission de retourner. Comme nous avions le vent bon, nous passâmes en tres-peu de temps le détroit de *la Sonde*, & deux mois après notre départ de *Batavia*, nous vînmes à la vuë de *Sainte-Héléne* où ayant jeté l'ancre, nous nous reposâmes quinze jours. Pendant le séjour que nous y fîmes, on y tua quantite de pourceaux sauvages, de boucs & de chévres dont cette Ile est pleine; on y pêcha une prodigieuse quantité de poisson, qui étant salé & séché au vent, sert d'ordinaire à l'équipage le reste de la route; nous y trouvâmes aussi des citrons, & d'une certaine ozeille purgative, qui sans être desagréable, fait le même effet que le séné.

l'Auteur s'embarque pour retourner en Hollande.

Après nous être ainsi rafraîchis nous poursuivîmes notre route, dont la fin étant aussi heureuse que le commencement, nous allâmes mouiller à *Gouré* le premier de Septembre, où finit mon premier voyage.



SECOND VOYAGE DE JEAN STTUYS.

CHAPITRE I.

Comment l'Auteur se trouve engagé dans ce second voyage. Son Arrivée à Livourne. Discription de cette ville, comme aussi de Pise, de Florence & de Bologne.

ETant de retour chés mon pére où je ne prétendois me reposer que quelques mois, j'y fus quatre ans entiers sans pouvoir obtenir la permission de continuer mes voyages. Au bout de ce temps, le bon-homme las de m'éconduire, consentit enfin que je le quittasse pour la seconde fois : Ainsi j'allai à *Amstredam*, où étant connu comme je l'étois, je me promettois trouver parti aussitôt que j'aurois parlé. J'y trouvai néanmois plus d'opposition à mon dessein que je n'avois pensé ; & soit que j'y fusse allé trop tard, ou que ceux à qui je m'adressai ne fussent pas tant de mes amis que je pensois, j'eus le déplaisir de voir partir la flote de *Batavia* sans pouvoir m'y embarquer. Le jour de son départ, j'entrai tout réveur dans un cabaret, où je fus joint un quart d'heure après par un homme de ma connoissance. Après quelques discours je lui fis connoître ma peine, qu'il adoucit en m'apprenant qu'il étoit Maître d'un vaisseau qui alloit faire un long voyage, où j'aurois place si je voulois. Comme nous bevions en parlant, & que le vin commençoit à me rendre gai quand j'apris l'offre qu'on me faisoit, je l'acceptai sans hésiter ; & sans prendre garde de plus prés à quoi je m'engageois, nous bûmes tellement que je m'endormis dans le cabaret, d'où cet homme pendant mon sommeil me fit transporter au Tessel. Le lendemain à mon réveil me trouvant dans un lieu où je ne me souvenois point que je fusse allé de moi-même, la premiére idée qui me vint, fut que

Décembre. 1655.

Décembre. 1655. je revenois des Indes, & que le vaisseau où j'étois appartenoit à la Compagnie; mais les objets étant tout autres, & les fumées s'etant dissipées, je m'apperçus qu'on m'avoit joüé; j'en eus tout le ressentiment dont un honnête homme est capable; mais le mal étant sans reméde, & me voyant enfin sur le point de voyager, qui étoit ce que je cherchois; j'attandis pour punir mon fourbe une occasion plus favorable.

L'Auteur part du Tessel. Cependant j'appris que ce long voyage dont on m'avoit flaté se termineroit à *Jarmuyden* où nous devions nous charger de harans sorets. Le quatorziéme Décembre nous partîmes pour ce lieu-là, & y arrivâmes le vintiéme. Apeine y fûmes-nous que la tempête nous en éloigna: elle étoit si furieuse que notre vaisseau ne put porter nulle de ses voiles, & qu'au bout de vint-quatre heures nous nous retrouvâmes au *Tessel*. Le long de cette Côte il y a des bancs dangéreux, qu'un vieux pilote qui par hazard s'étoit joint à nous, nous fit heureusement parer: & comme notre vaisseau étoit plein de sable, ce qui rendoit nos pompes inutiles, & que d'ailleurs il faisoit eau de tous côtés, il le mit dans un lieu où nous reparâmes ces desordres; apres quoi nous retournâmes d'où la tempête nous avoit chassés, & nous étant chargés de haran en moins de trois semaines, nous fîmes route vers le Détroit de Gibraltar, que nous passâmes le *Et arrive à Livourne.* deuziéme Février de l'an mil six cens cinquante six pour aller à *Livourne*, où nous fûmes huit jours après.

Comme ce voyage ne me plaisoit pas, & que le fourbe qui m'y avoit engagé de mauvaise foi étoit toujours devant mes yeux, il me devint insupportable; si-bien que sans songer aux suites, je l'entrepris un jour, lui reprochai sa lâcheté, & des paroles en venant aux mains je le fis tomber dans la Mer. L'action étant de mauvais exemple, je fus quatre jours en prison, pendant lesquels on crocheta un de mes coffres où j'avois cent ducats, & une vintaine de piastres qui me furent volés: comblé de dépit & de rage je sortis du vaisseau & n'y voulus plus retourner.

Je fus quelques jours à *Livourne* sans savoir à quoi me resoudre, & pendant ce temps-là je m'occupai à considérer ce qu'il y a de plus remarquable. De simple village qu'étoit *Livourne* avant *François* & *Ferdinand*, elle est devenuë depuis ces Ducs une célébre vil- *Description de cette Ville.* le, principalement pour le négoce. Sa situation est avantageuse, & ses remparts sont fortifiés de cinq bons bastions: outre cela il y a deux

deux Forts, dont l'un commande le Port; l'autre la ville. A deux ou trois milles delà, on allume un fanal la nuit pour régler la route des vaisseaux, qui sans cela courroient grand risque de heurter contre les rochers qui sont en grand nombre dans le port. Cette ville a beaucoup d'éclat particuliérement de loin, la face des maisons étant peinte de diverses couleurs: La bourse est toujours pleine de marchans de toutes nations, qui abordent à *Livourne*, où se fait le plus beau négoce de toute l'*Italie*. Sur la pointe du Port on voit quatre statuës de bronze, qu'on a dressées en cet endroit en mémoire de la hardiesse d'un pére & de trois de ses fils. C'étoient quatre Maures de Barbarie qui vinrent enlever une galére dans le port de *Livourne*, à la face de toutes les autres qui y sont toujours en grand nombre. On eut de la peine à les atteindre, mais enfin on en vint à bout; & leurs statuës ont les mains liées derriére le dos, qui est la posture où ils étoient quand on les punit.

Février 1656.

Ne trouvant plus rien à *Livourne* qui satisfit ma curiosité, je résolus d'aller à *Venise*, & de m'arrêter en toutes les villes qui se trouveroient sur la route. Après avoir cherché vainement avec qui je pusse me joindre, je pris seul le chemin de *Pise* où je courus risque de la vie. J'y fus assailli par quatre bandits, qui le pistolet à la gorge me demandérent la bourse; comme j'avois peu de chose à perdre, je ne m'en fis pas beaucoup prier; mais n'en étant pas satisfais, ils me fouillérent, & par bonheur ne trouvérent pas quelques piéces d'or que j'avois cousuës dans la doublure de ma camisole; la maniére dont je leur parlai leur parut ingénuë; si-bien qu'aulieu de me maltraiter, ce qui étoit leur premier dessein, ils se radoucirent & me témoignérent avoir du regret de l'alarme qu'ils m'avoient donnée. Ensuite chacun reprit son chemin, & j'arrivai à *Pise* le vint-deuxiéme Février.

De Pise.

Cette ville est située proche d'une haute montagne à quelque vint milles de la Mer, & arrosée de la riviére d'Arne. Elle est célébre pour le négoce, & pour son antiquité. La valeur des ses habitans a fait bruit dans le monde, & l'histoire parle à leur avantage d'une entreprise qu'ils firent il y a trois cens soixente ans sur l'Ile de Majorque que les Turcs occupoient alors. Toutes les Eglises en sont belles, & ce qu'il y a de plus remarquable est la Tour de S. *Jean* qui panche ensorte qu'on diroit qu'elle va tomber. Ce seroit un Chef-dœuvre si c'étoit un jeu de l'Architecte, mais quelques-uns

Février. 1656. croient qu'elle s'est courbée par son propre poids, ou par un tremblement de terre. Il y a aussi un cimetiere où les habitans se font enterrer par devotion; & c'est dit-on, parce qu'il est fait de la Terre sainte qu'apportérent cinquante galéres à leur retour de ce Pays-là, où les *Pisans* les avoient envoyées au secours de l'Empéreur *Fréderic Barberousse* qui avoit dessein de le conquêter: c'est pourquoi ce cimetiére est appelé *Campo santo*.

Le vint & troisiéme sur le soir, je partis de cette ville; & les trois jours que je mis à me rendre delà à *Florence*, ne me durérent pas trois heures, tant cette route est diversifiée. Quelque part qu'on regarde, c'est toujours quelque nouveauté, mais de ces nouveautés touchantes, & qui plaisent de loin & de près. Ainsi l'esprit plein de mille objets qui m'occupoient agréablement j'arrivai à *Florence* le vint-sixiéme du même mois.

De Florence. Sa situation est une belle & vaste plaine, au milieu de laquelle la riviére *d'Arne* s'est fait un lit où elle coule paisiblement. A l'Occident elle a des campagnes à perte de vuë extrémement fertiles, & fleuries presque en toute saison. A l'Orient ce sont des arbres fruitiers, & d'autres arbres dont la vuë est fort satisfaite. Mais sans nous éloigner de la ville, voyons avant que d'en sortir ce qui mérite d'être vu. Tout y est rare, tout y rit; aussi l'a-t-on surnommée la Belle, & à moins que d'être stupide, on y trouvera assurément dequoi se satisfaire. Si vous aimez la peinture, il n'y en a guéres de plus belle à Rome, & l'on y en voit aussi-bien que là, de la main des plus grands Maîtres. Si vous avez de la passion pour la Sculpture, vous en verrez de tous les temps. Pour des statuës & des piéces fines d'architecture tant anciennes que modernes, il y a là dequoi contenter les connoisseurs; mais j'oubliois à dire que c'est particuliérement dans la Galerie du Grand Duc que se voient toutes ces beautés. Il y a des Bustes & des Statuës au nombre de deux cens cinquante, mais toutes rares, & qui passent jusqu'au prodige. Autour de cette Galerie il y a cinq chambres pleines d'armes toutes exquises tant pour l'ouvrage que pour la matiére, car il s'y voit une Arquebuse toute d'or, & beaucoup d'autres qui ne sont guéres moins prétieuses.

On ne voit dans les autres chambres que vaisselles d'or & d'argent; que bijoux antiques & modernes, & que tableaux de peintres célébres. Le palais où le grand Duc fait sa résidence ordinaire, est

est digne du Prince qui l'habite. Le jardin qui joint le Palais est des plus spacieux & des plus beaux. A l'un des côtés de ce jardin il y a une Grote, & dans cette Grote un bassin d'où sortent des jets d'eau qui font toutes sortes de figure. Elle est toute entourée d'animaux qui jettent de l'eau par la bouche, par les narines & par les oreilles. Au quatre coins sont quatre jeux d'orgues dont l'harmonie est des plus touchantes; & tout l'intérieur de la Grote est de corail & de nacre. La Grote de la Sybille est vis à vis de celle-ci, où celle qui lui donne le nom est representée en marbre blanc, tenant d'une main un livre, & de l'autre, une coquille de nacre de perle qui se remplit d'eau continuellement. Il y a tout autour des Statuës de marbre & d'albâtre; & les eaux qui tombent d'un rocher qui est derriére la Sybille, d'une petite fonteine, & de quantité de jets d'eau, font des cascades fort agréables. Proche de la Grote sont les bains du Prince, & un peu au delà on trouve une troisiéme Grote, où se prend le frais délicieusement au plus fort des chaleurs. Il y au milieu une grande table de marbre, & dans l'enfoncement cinq ou six petites fenêtres, où l'on met des barils de vin qui se tirent par une canette, sans qu'on les voie. Au sortir de cette Grote en avançant un peu à gauche on entre dans une grande allée, que forment des Orangers des plus beaux de l'*Italie*. Au bout de cette allée on trouve des fleurs de toutes les sortes selon les saisons; & un peu au-delà de grandes voliéres peuplées d'Autruches, de pigeons d'*Inde*, de poules de barbarie, & d'autres semblables. Ensuite on passe sur une terrace, d'où l'on descend par un petit escalier dans la grande Chapelle, dont la voûte est plate. Il y a dans cette voûte des ronds de grisaille sur un fonds d'or, dans lesquels il y a des Anges qui répandent des fleurs. Le tableau de l'Autel est de Raphaël; & le pavé de marbre de quatre couleurs. Février. 1656.

La Sale où l'on mange est fort propre; son lambris est partagé par des panneaux à cartouches; le tout doré d'or bruni sur des fonds d'azur: les solives sont peintes de la même sorte. Audessus du lambris il y a quantité de Tableaux, & de bordures remplies des Portraits des Princes de Toscane.

Les planchers de la Chambre du Prince sont enrichis de sculpture en basse taille, tant les poutres & les solives, que les entre-voux des solives, le tout d'or bruni, avec des ornemens peints, dont la variété & le mélange est aussi agréable que riche. Entre la chambre de

Mars. 1656. du Prince & de la Princesse il y a un escalier dégagé. Le plat-fonds de sa chambre, est un compartiment, au milieu duquel il y a une ovale enfoncée, & acolée de festons. L'or & l'azur éclatent partout, & le reste répond à la magnificence de ce que nous avons déja dit. Dans la basse Cour du Palais se voit le Carosse du Grand Duc dont il se servit à son mariage. Les rouës sont d'acier, & l'étoffe presque toute d'or. Pour son trésor, il est dans une petite citadelle pratiquée sur une hauteur dans l'enceinte du jardin. Je ne parle point de la Bibliotheque du Palais, cela n'étant pas de mon métier, mais j'appris d'un homme qui s'y entendoit, qu'elle est des mieux fournies; & que dans celle de la Chapelle de S. Laurens, il y a des Manuscrits qui sont extrémement rares: entre autres un gros volume Grec qui contient la Chirurgie des plus fameux Auteurs de l'antiquité, comme *d'Hypocrate*, *de Galien*, *d'Apollonius*, & de quelques autres, les noms desquels sont échapés à ma mémoire. Cette chapelle où sont les tombeaux des Ducs n'est que porphire, que lapis, & que calcedoine. Les autres Eglises de l'Annonciade, de Sainte Marie, du S. Esprit, & de S. Jean méritent aussi d'être vuës; & ce qui s'y trouve doit être mis entre les plus riches ouvrages de toute l'*Italie*. J'achevai de voir toutes ces merveilles le dernier Février, & le lendemain premier de Mars je poursuivis mon voyage, & me rendis à *Bologne*.

De Bologne. Cette ville est située au pié d'une haute montagne à quarante quatre degrés. Elle a environ deux lieuës de circuit & une demie de longueur: ses rempars sont passables, & il n'y a ni Citadelle ni Château, les habitans grands zélateurs de leur liberté n'ayant pu souffrir qu'on y en bâtit. L'air y est assés tempéré, & le terroir si fertile, que le blé, les olives & autres bons fruits y croissent en abondance. Il y a aussi de bon vin blanc, mais le poisson y est fort rare, & l'on en mange peu s'il n'y est apporté d'ailleurs. On marche presque par toute la ville sous des Portiques, & les couvens y sont admirables. Leurs peintures sont des plus grands Maîtres. Il y a une Tour comme à *Pise* qui panche si fort par le haut, qu'on la croiroit prête à tomber si on ne savoit que l'Architecte a eu dessein d'en faire un chefd'œuvre; c'est assurément, ce qu'ignoroient les moines voisins, lesquels craignans d'en être accablés, présentérent requéte avec chaleur pour la faire abatre.

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE II.

L'Auteur arrive à Venise. Son embarquement & son bonheur dans le naufrage de son vaisseau. Son arrivée en Candie & à l'Ile de Lesbos. Les avantures qu'il eut dans cette Ile.

DE *Bologne* j'allai à *Ferrare* où je fis tres-peu de séjour n'y ayant rien de remarquable. Elle n'est ni riche ni peuplée; les ruës en sont fort larges, peutêtre acause qu'on y respire un mauvais air qui en rend le séjour malsain: on y marche de part & d'autre sous des portiques; & quelques palais le long du Po, sont ce qu'il y a de plus beau. Delà j'eus quelque envie de me rendre par eau à *Venise*, mais mon mauvais sort me mit dans l'esprit de poursuivre comme j'avois commencé. J'allois donc par terre tout réveur sans savoir pourquoi, lorsque je me vis attaqué par deux bandits que je trouvai moins pitoyables que les premiers. Lors que je vis que les paroles ne servoient de rien, je m'éloignai trois ou quatre pas en arriére, & crus les intimider en menaçant de tuer le premier qui avanceroit, d'un pistolet de poche que je portois toujours sur moi; mais l'un des deux qui avoit une carabine m'ayant couché en jouë, je leur jetai ce qui me restoit avec moins de chagrin que je n'eusse fait dans un autre temps, & si j'avois été plus loin de Venise où j'espérois trouver des amis. Ces gens étoient si outrés de ma résistance qu'ils balancérent s'ils me quitteroient à si bon marché: enfin voyant ma résolution ils prirent celle de se retirer; par ce moyen je gagnai *Chioggio* petite ville à quelque trois lieuës de *Venise* où je me rendis en bateau. Mars. 1656.

Comme j'étois dénué de tout, la premiére chose que je fis en entrant dans la ville, fut de m'informer où je trouverois des gens de ma nation. En moins d'une heure ou deux je trouvai ce que je cherchois; & ayant appris que les Vénitiens armoient puissamment contre les Turcs, je pris parti dans l'Armée Navale qui fit voiles peu de temps aprés: cependant je tâchai de voir ce qu'il y avoit de plus singulier.

Avril. 1656. *De Venise.* La *Hollande* & *Venise* ont quelque chose de semblable acause de leurs Canaux ; mais la différence est que celle-ci est dans la Mer ou si vous voulez dans des marais nommés Lagunes par les Vénitiens, & que les villes de la *Hollande* sont en terre ferme. Ainsi les bâtimens n'y ont que le sable & le limon pour fondement, & néanmoins ils ont autant de solidité que ceux de terre ferme ; sans cela comment pourroient-ils y élever de si lourdes masses que le clocher de S. Marc ; lequel est si haut qu'en temps sérain il sert à découvrir jusqu'à douze lieuës d'étenduë. Est-il rien aussi de plus massif que l'Eglise de S. Marc ? cependant on ne voit point qu'elle s'affaisse en aucun endroit. On voit à la façade quatre chevaux de bronze doré que les Vénitiens emportérent au sac de *Constantinople:* elle a un grand Dôme au milieu, & de petits sur les côtés. On célébre surtout la Bibliothéque de cette Eglise, mais je laisse aux savans à faire le détail de quantité de Manuscrits Grecs, dont on dit qu'elle est la mieux pourvuë de l'Europe. Pour moi, je me contentai d'en regarder le vestibule, lequel est orné de statuës, de bustes, & d'inscriptions antiques.

Je vis à la place S. Etienne le Palais Pisani, dont la façade est une des plus belles qui se voyent ; & les deux Hercules qui sont à la porte, les plus beaux d'Italie, ou qui le peuvent aumoins disputer à Rome. Pour les Eglises, elles sont superbes en toute maniére ; devant celle de S. Jean & S. Paul il y a une place, où est à cheval la statuë d'un Général des Vénitiens nommé *Barthelemi* de *Bergamo.* Il me restoit encore une infinité de choses à voir, mais l'Armée Navale alloit partir, & mon devoir étoit de la suivre.

Le dixiéme Avril, l'Amiral donna la route, & faisant voiles en même temps, dix jours après nous fûmes à *Zante*, où notre navire ayant fait de l'eau, nous nous pourvûmes de quelques pipes de vin qui est excellent en ce lieu-là, & deplus à vil prix, y ayant *De Zante.* eu pour un écu ce qui en coutoit six à l'Armée. Les vignes de *Zante* sont dans une tres-belle plaine de douze milles de long, & de quatre à cinq de large, à l'abri des montagnes dont le rivage de l'Ile est bordé, si-bien que les rayons du Soleil y étant rassemblés, ils font parfaitement meurir le raisin dont on fait du vin tres-fort. La Doüane de ce vin porte vint mille écus par an dans les coffres de la République. Il croît aussi dans cette Ile des raisins nommés de Corinthe dont le revenu n'est pas moindre : comme aussi de fort belles

belles pêches, des concombres, des figues excellentes, & enfin de tout excepté le bois qui y eſt cher. L'Ile a cinquante milles de tour, & contient cinquante villages. La ville qui porte le même nom n'eſt point murée, & les maiſons en ſont fort baſſes acauſe des tremblemens de terre à quoi elle eſt ſujette. Avril. 1656.

Le vintiéme nous quittâmes *Zante* & fîmes route vers l'Ile *Milo*, à la vuë de la quelle nous arrivâmes le cinquiême Mai, & pourſuivîmes ſans relâcher juſques à *Argentiére*, où nous mouillâmes ſur un fond de mauvaiſe tenuë, & pour nous achever de peindre, il ſurvint une tempête qui rompit nos cables, & nous jeta de telle furie contre terre, qu'il fut impoſſible de nous relever. Pendant que nous ſongions aux moyens d'en venir à bout, un coup de vent nous enleva, & nous pouſſa contre un rocher avec tant de violence, que le vaiſſeau fut mis en piéces. Il faut avoüer que cet élément eſt quelque choſe de terrible, & qu'on n'y eſt guéres en ſureté: mais tout ce que l'on en peut dire n'eſt rien au prix de ce qu'on éprouve dans le temps du péril. Mourir avec tant de connoiſſance eſt quelque choſe de plus affreux qu'on ne s'imagine: c'eſt la peine où nous nous trouvâmes quand notre vaiſſeau fut briſé, mais elle eût encore été bien plus grande ſi nous euſſions cru la mort ſi proche: ce fut un bonheur que de l'ignorer, car quand le malheur arriva nous avions encore toutes nos forces qu'une vaine crainte eût épuiſées; ainſi perſonne n'ayant eu le temps de perdre l'eſprit, chacun en eut aſſés pour prendre un morceau du débris, ſur leſquels pluſieurs ſe ſauvérent. Pour moi je me ſaiſis du grand Mats, mais comme il rouloit inceſſamment ſans que je l'en puſſe empêcher, je cherchai un autre ſecours, & n'allai pas loin ſans le trouver ſur une écoutille qui nous ſauva le Maître & moi. Il y eut encore quelque vint perſonnes de ſix vints qui eurent le même bonheur, & de ce nombre furent deux femmes, dont l'une étoit la femme d'un Capitaine Venitien, laquelle avoit fait de ſi grands efforts, que tous ſes habits s'étoient déchirés; que tout ſon corps étoit meurtri & couvert de plaies, que lui avoient faits les cloux & les éclats des planches qui flotoient de toutes parts. Peu-après les coffres & les marchandiſes furent jetés à terre avec la femme d'un ſoldat qui étoit prête d'accoucher. Cette pauvre femme avoit luté contre la mort près de trente heures, & l'avoit enfin évitée en ſe tenant ferme ſur une planche que les flots pouſſérent ſur le rivage. Un quart d'heure après elle

Le vaiſſeau où étoit l'Auteur, briſé.

Avril. 1656. elle accoucha d'un enfant mort; pour elle, on en eut tant de soin qu'elle ne fut pas long-temps malade. De quatre femmes de Capitaines que nous avions sur notre Bord, il ne s'en sauva qu'une qui est celle dont j'ai parlé. Par bonheur nous n'étions pas loin d'un vaisseau de notre flote dans lequel nous passâmes, & qui nous porta à *Candie*.

Candie. Nous y arrivâmes heureusement, mais les provisions nous manquérent, c'est pourquoi nous priâmes le Gouverneur de nous en donner. Il nous témoigna qu'il l'eût fait si la chose eût été possible, mais il protesta que la ville étoit alors si dénuée, qu'il ne voyoit point de jour à cela: surquoi nous le priâmes de nous faire trouver une tartane pour aller joindre l'Armée; il le fit & nous partîmes largement pourvus de munitions de guerre, & de bouche seulement pour dix-jours, qui étoit apeupres le temps qu'il falloit pour nous y rendre. Au bout de huit cependant quelque diette que nous eussions faite, elles nous manquérent toutafait: & nous trouvant alors à *Lesbos* située dans le Golfe de *Smirne*, nous résolûmes d'entrer dans le Port pour tâcher de nous en pourvoir. C'étoit beaucoup risquer, cette Ile étant sous la domination du Turc, mais la faim fut plus forte que cette considération. Nous descendîmes vint sept à terre bien résolus de nous défendre si l'on nous attaquoit. Nous n'avions pas marché un quart d'heure que nous découvrîmes des vaches qui paissoient dans une prairie; nous en enlevâmes six que nous neûmes pas beaucoup de peine à faire entrer dans la Tartane, nul ne s'y étant opposé. Cet heureux succés nous donna cœur, & sans balancer nous poussâmes plus avant dans le pays. A une lieuë de notre Tartane nous trouvâmes un hameau de quelque dix à douze feux: nous n'y vîmes pas une Ame, mais quantité de provisions, comme du fromage, du beure, du miel, du vin, de l'huile, de la farine, & choses semblables qui sembloient être là pour nous. Quoique personne ne parût pour nous les disputer, nous n'eûmes garde de nous en charger, que nous ne vissions jour à le faire avec sureté. Après avoir cherché quelque temps, aulieu de ce que nous craignions, nous apperçûmes vint ânes qui sembloient être envoyées exprès pour porter notre butin. Eneffet nous les en chargeâmes, & les chassâmes vers notre chaloupe. A une portée de mousquet du chemin que nous tenions, nous apperçumes un Château, d'où craignant quelque surprise nous nous éloignâmes au plus vîte. Nous

étions

étions à demi sauvés lorsque nous vîmes fondre sur nous un parti de deux cens chevaux. Je les apperçus le premier, & faisant faire alte à nos gens, *Compagnons leur dis-je voilà l'ennemi, mais sans nous effrayer, recevons-le comme il le mérite*: en même temps j'en détachai trois ausquels je dis qu'ils continuassent à conduire notre butin, je rangeai le reste en bataille, & les enfermai entre certains amas de pierres entassées les unes sur les autres, dont le chemin étoit bordé depuis là jusques au port. Etant ainsi à couvert, je leur dis qu'ils prissent bien garde à ne tirer que dans leur rang, & que s'ils observoient cet ordre, je leur promettois de les sauver. Apeine fut-il donné, que nous fûmes approchés & attaqués par les ennemis. Jamais on ne fut mieux obeï que je le fus en cette rencontre, & jamáis assaillans ne furent plus gayement reçus. Car dés la premiére décharge il en tomba cinq, dont leur Capitaine qui étoit Maure fut du nombre. La suite eut le même succès, si-bien qu'en moins de rien il en fut tué plus d'une vintaine, ce qui ôta aux autres l'envie de s'y joüer. S'étant retirés au plus vîte, lorsqu'ils furent fort éloignés, nous marchâmes dans le même ordre, croyant bien qu'ils n'étoient pas gens à nous quitter à si bon marché. Eneffet à vint pas delà ils retournérent à toute bride crians tous ensemble de toute leur force afin de nous mettre en desordre: mais bien-loin de cela nous allâmes d'un sang froid à eux, & les reçûmes comme auparavant. Le nombre des morts augmentant toujours de de leur côté ils perdirent toute espérance, & se retirérent au galop hors la portée de nos mousquets. De notre côté, nous reprîmes notre chemin avec la même précaution, & observâmes que les Turcs nous suivoient au petit pas, ce qui nous fit croire qu'ils attandoient à nous charger lorsque nous serions occupés à nous embarquer. C'étoit où nous les attandions, ayant à notre bord quatre petites piéces de canon qui les eussent éclaircis tout autrement que les mousquets: mais soit qu'ils s'en doutassent, ou qu'ils craignissent quelqu'autre chose, lorsqu'ils nous virent à vint pas de notre chaloupe, ils tournérent d'un autre côté: ainsi nous revinmes chargés de butin, n'ayant que deux morts & trois blessés.

Avril. 1656.

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE III.

L'Auteur arrive à Monte-Santo & à Troye. Un vaisseau Anglois Attaqué & brulé par les Galéres du Bey. L'Auteur est fait esclave. Il se jette en la Mer pour joindre l'Armée Vénitienne & y réussit.

Mai. 1656.

APrès cette heureuse entreprise nous quitâmes l'Ile de *Lesbos*, & arrivâmes à *Monte-Santo*, ainsi nommé parcequ'on prétend que c'est où le Diable porta Jesus-Christ pour lui montrer tous les Royaumes de la Terre. Delà nous donnâmes jusques vers Troye où nous joignîmes l'Armée Vénitienne. Cette fameuse ville n'est plus aujourdhui qu'un méchant village où il ne paroît aucune trace de ce que les Poëtes en ont dit. Il est vrai qu'on y voit les ruines d'une vieille muraille, d'une porte de marbre blanc: de quelques chemins couverts du côté de la Mer, & d'une redoute de terre: mais ce sont de vieilles reliques des travaux que les premiers Turcs avoient faits en ce pays-là.

Le quatorziéme, l'équipage fut distribué sur différens navires: celui où j'étois se nommoit *la petite Princesse*; & le lendemain du partage les Galéres du *Bey* parurent. Leur dessein étoit de passer brusquement dans la riviére, mais nous en défendions l'entrée; & apparemment ce n'étoit pas leur ordre de nous y forcer: car si-tôt qu'elles nous y virent, elles se postérent à l'embouchure qui est du côté de la Gréce. Elles étoient vint & deux en nombre, toutes lestes & bien équipées. Comme elles attandoient nouvel ordre, elles découvrirent un navire Anglois nommé *Midleton* venant de *Zante*, chargé de vivres pour l'Armée. Apeine eut-il paru qu'elles l'attaquérent avec furie. Comme nous étions les plus proches nous voulûmes aller au secours, mais le calme nous en empêcha, ainsi l'Anglois demeura seul & ne laissa pas de se bien défendre. Enfin les Turcs s'étant rendus maîtres de la prouë, les Anglois les en délogérent par une traînée, qui en produisant son effet mit le feu au vaisseau: ceux-ci nonobstant ne perdoient point cœur, & se ba-

Combat naval entre les Anglois & les Turcs.

batoient comme auparavant; mais quand le tillac fut brulé & qu'ils ne purent plus tenir, ils se jetérent dans la Mer, où la plupart périrent; quelques-uns furent faits esclaves, de-sorte que de soixente hommes dont ce vaisseau étoit monté, il n'y en eut que deux de sauvés: le reste fut noyé ou brulé, excepté quelques peu d'esclaves. Nous apprîmes depuis de ceux-ci, que les Turcs s'étoient repentis d'avoir entrepris ce combat, parce que leurs Galéres y avoient été fort endommagées, qu'ils y avoient perdu plus de cinq cens hommes, & qu'un plus grand nombre étoient blessés. Mai. 1656.

Pendant que nous fûmes en ce lieu, les vivres nous manquant & ne sachant où en trouver, le mauvais air & la misére nous firent venir le Scurbut; ajoutez qu'il falloit que nous allassions tous les jours faire de l'eau à la riviére de *Troye*, ce qui ne se pouvoit sans courre risque de la vie ou de la liberté; acause que les Turcs avoient prés de là des chemins couvers, d'où ils se jetoient sur nos gens avec avantage. Un jour y étant avec sept autres, nous vîmes des vignes qui nous tentérent, mais elles étoient à une demie lieuë de nous, & l'avanture étoit dangéreuse: cependant le besoin que nous avions de quelques rafaîchissemens nous fit oublier le péril; si-bien que nous tirâmes au sort, & le Ciel voulut qu'il tombât sur moi. Aprés m'être précautionné autant que le lieu & le temps me le permettoient, je me mis en chemin avec une ardeur incroyable, tant j'étois pressé du desir de manger de ce fruit. J'en étois déja proche, je le voyois, je le sentois, & ne songeois à rien moins qu'aux Turcs, lorsque j'entendis un grand bruit derriére moi: je vis en me retournant que c'étoient les Turcs qui tâchoient de couper chemin à nos gens; mais ils ne purent les empêcher de gagner la chaloupe qui alla échoüer sur un banc de sable. Ceux-ci avoient deux petites piéces de canon, & quantité de cartouches, avec lesquels ils firent sur les Turcs un feu si extraordinaire qu'ils en furent bientôt délivrés, mais je n'eus pas le même bonheur: en fuyant les coups de canon les Turcs m'apperçurent & vinrent à moi. Il étoient si grand nombre que j'eusse résisté en vain. Il falut donc les suivre, d'abord au lieu où avoit été l'ancienne *Troye* puis prés delà sur une Galére où il y avoit cinq cens forças: mais avant que d'y entrer on me fit quiter jusqu'à ma chemise, on me raza barbe & cheveux, & l'on ne me laissa qu'un simple caleçon de toile: ensuite je fus mis à une rame que six hommes avoient peine à manier.

L'Auteur est fait esclave.

Mai. 1656. nier. Je ramois auprés d'un vieux *Moscovite* dont l'entretien acheva de me desoler : il y avoit vint & quatre ans qu'il étoit dans cette misére, & hors d'esperance d'en sortir, acause que les Turcs ne relâchoient pour quelque somme qu'on leur offrît, aucun des esclaves qu'ils avoient pris dans le service des Vénitiens. Cette nouvelle me serra le cœur, & j'avouë n'avoir jamais eu de douleur si sensible : je fus quelque temps sans pouvoir parler, cette pensée d'être pour toujours enchaîné dans une Galére, roüé de coups, mal nouri, presque tout nu, exposé aux rigueurs du froid & du chaud, & jamais couché, m'ôta l'usage de tous les sens. Cette réfléxion ne fut pas longue, car l'exercice de l'esprit fut bientôt contraint de céder à celui du corps.

Ce pénible exercice mélé de coups & d'amertume n'avoit duré que six semaines, que je pensois déja aux moyens de me sauver ; c'étoit néanmoins une pensée que j'étouffois presque aussi-tôt qu'elle étoit née, depeur qu'un malheureux succés ne fît redoubler & le travail & les coups ; mais le vieux *Moscovite* dont j'ai parlé ennuyé de son esclavage avec bien plus de raison que moi, la réveilloit de temps en temps, & m'y excitoit avec chaleur. Un jour étonné que ce bon vieillard eût attendu mon arrivée pour songer à la fuite ; il m'assura que je n'étois pas le premier qu'il eût tâté sur ce sujet, mais que n'ayant trouvé personne qui voulût y entendre, il n'avoit pas eu le courage de s'y exposer tout seul, étant naturellement timide, mais qu'avec un second, il croyoit la chose possible. Je m'avisai de lui demander où étoient ses oreilles, & s'il n'avoit jamais eu de nez ? cette enquête fut sans dessein, mais lui s'imaginant que je savois ses avantures ; *Ha ! camarade reprit-il vous en savez plus que je ne pensois, mais le malheur qui m'est arrivé ne doit pas vous rebuter, j'avouë que j'ai souvent tâché de me tirer de ce triste état & que je n'ai pu y réussir, mais c'étoit faute d'avoir quelqu'un qui voulût tenter la même fortune : on peut beaucoup quand on est deux, mais il est malaisé qu'un seul puisse rompre ses chaînes, & c'est d'où presque tout dépend ; on m'a coupé comme vous voyez le nez & les oreilles, pour avoir tâché de me sauver, mais c'est comme je vous ai dit parceque j'étois seul : pensez étant jeune comme vous étes quel est votre Destin si vous devez passer à la rame le reste de vos jours : songez à ces longues années qui seront suivies par ce moyen de miséres inévitables, & si ce n'est assés pour vous inciter à votre salut, pouvez-vous aimer une vie dont chaque moment est une*

peine bien plus rude que la mort même? D'ailleurs en me ſuivant vous ne riſquez que quelques coups ſous la plante des piés; qu'eſt-ce que cela au prix de la joie que vous goûterez ſi le Ciel bénit notre fuite? & pouvez-vous craindre ſi peu de choſe, ſi le feu dont on me menace encas que j'y ſois ratrapé, n'eſt pas capable de me rebuter? Croyez moi, il n'eſt rien de ſi doux que la liberté, ni rien de ſi amer que la vie que vous allez mener. Enfin vous n'avez qu'à vouloir & je vous répons du ſuccès. Je fus ébranlé par ce diſcours, mais ſes oreilles & ſon nez coupés faiſoient un ſi mauvais effet qu'ils balançoient ma réſolution. Après y avoir bien penſé, les fâcheux objets que je voyois m'échauffèrent tellement, que je réſolus de tout entreprendre; & déja les deſſeins les moins poſſibles, & les plus périlleux me ſembloient aiſés & ſans danger, lorſque le vieillard m'avertit dans un autre entretien, qu'il étoit pourvu d'une lime, d'un fuſil & d'une bougie pour travailler dans l'occaſion. Je lui donnai parole que j'étois réſolu à tout & qu'il pouvoit y faire fond.

Mai. 1656.

Quelques jours après on nous envoya lui & moi ſur les quatre heures du ſoir remplir nos tonneaux d'eau. Cette occaſion nous donna moyen tous enchaînés que nous étions d'aller chercher un lieu où nous puſſions être à couvert. La pluye, la fatigue & la nuit nous obligérent d'entrer dans un lieu ſouterrain, où aulieu de nous repoſer, mon camarade ayant allumé ſa bougie, nous limâmes nos chaînes d'un ſi bon courage, qu'elles furent bientôt coupées. La nuit par ſon obſcurité favoriſoit notre deſſein, & tout étant tranquille une heure & demie avant jour, nous gagnâmes le rivage qui étoit tout couvert de Tentes, où la pluye qui avoit duré preſque toute la nuit, avoit fait entrer les ſentinelles: ainſi nous paſſâmes au milieu d'eux ſans en être apperçus, & nous coulâmes doucement dans l'eau. Nous n'y étions guéres avancés, que nous entendîmes le bruit des fléches que l'on nous tiroit du rivage: on s'y douta de notre fuite par la lueur que jetoit la Mer aux endroits que nous agitions, effet qui lui eſt ordinaire par ſa ſalure naturelle: & comme les fléches dont ils ſe ſervoient aulieu d'armes à feu que la pluye rendoit inutiles, tomboient prés de nous de toutes parts, il étoit malaiſé de les éviter, auſſi y en eut-il une dont la cuiſſe de mon camarade fut percée juſque à l'os. Lorſque nous fûmes hors la portée des ennemis je tâchai de la lui tirer, mais comme elle étoit à trois pointes, le peu d'effort que je fis lui fut ſi ſenſible, qu'il me pria

L'Auteur trouve moyen de s'enfuir.

Il coupe ſes chaînes & gagne l'Armée Vénitienne.

de la laisser. Ainsi tout blessé qu'il étoit il nagea deux heures entiéres, au bout desquelles nous abordâmes un vaisseau nommé *le Sacrifice d'Abraham*. On nous y reçut humainement ; mon camarade fut bientôt guéri de sa playe quoique profonde & dangéreuse, & par la bonté du Ciel, nous nous vîmes enfin délivrés de ce formidable esclavage.

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE IV.

L'Auteur est mené devant le Général. Ordre donné pour encourager les soldats. Liste des Officiers Vénitiens. Chevaliers de Malte venus apropos. Grand courage des Vénitiens & leur victoire.

Juin. 1656.

LE vint-quatriéme de Juin qui fut celui de notre arrivée dans la Flote, le Général nommé *Lorenzo Marcello*, voulut savoir l'état de l'Armée des Turcs, & quelle étoit notre avanture. Je la lui contai comme ci-dessus, & lui dis ensuite que ce même jour étoit destiné au combat : que toute la Flote ennemie ne parloit d'autre chose ; & que les Chefs doutoient si peu de la victoire, qu'ils partageoient déja le butin dont ils se croyoient assurés. Cet avis fut fort bien reçu ; & une bourse de trente ducats qui le suivit par l'ordre de Son Excellence, ne le fut pas moins bien de nous. D'abord les ordres pour le combat furent donnés, & l'un de ceux qui furent reçus avec plus de joie & le mieux exécutés, fut la liberté du pillage qu'il donna aux soldats ; avec défense aux Officiers sur peine de la vie, de leur rien ôter de ce qu'ils prendroient à l'ennemi. Je ne puis exprimer l'ardeur avec laquelle chacun attandoit le signal : elle étoit si grande & si générale qu'on en tiroit un bon augure pour l'avenir. Ces cris publics de réjouyssance ne s'étoient pas toujours entendus dans l'Armée Vénitienne ; il n'y avoit que vint-quatre heures que l'on commençoit d'y bien espérer, c'est-adire depuis la jonction des Galéres de Malte qui étoient venuës le jour précédent, & qui sembloient être envoyées du Ciel pour fortifier le bon parti. Depuis leur arrivée & de quelques Vaisseaux

Hollandois, l'Armée se trouva composée de vint huit navires de guerre, de vint quatre Galéres & de sept Galéasses. Ce petit nombre ne paroissoit rien auprix de l'Armée ennemie dont toute la Mer étoit couverte; mais l'Ame qui les faisoit mouvoir étoit si grande & si éclairée: les Chefs qui commandoient, si braves & si consommés dans le Métier: les soldats si souples & si adroits, qu'ils ne pouvoient manquer de vaincre. Je n'ai ni l'envie ni la force de faire leur éloge; mais je ne puis me dispenser de faire connoître au Lecteur Chretien, les noms de ceux qui ont si bien défendu ses droits contre ses ennemis jurés. Juin. 1656.

LISTE.

Des Chefs qui commandoient l'Armee Vénitienne dans la bataille livrée au Turcs l'Année 1656.

Général, *Lorenzo Marcello.*
Barbaro Badour, *Provéditeur Général.*
Josef Morosini, *Amiral des Galéasses.*
Antonio Barbaro, *Capitaine du Golfe.*
Zuanni Marcello, *Lieutenant Général, & Capitaine d'une Galéasse.*

Les autres Chefs des Galéasses étoient,

Alvise-Foscari.
Antonio-Priuli.
Marco-Riva.
Alvise-Battaglia.
Giacomo-Lorédano.

Amiral des Galéres.

Pietro Contarini.

Capitaines des Galéres.

Antonio-Pasquaglio.
Pietro-Quirini.
Giacomo-Semiticolo.
Nicolao-Muazzo.
Nicolo-Colergi.
Aurelio-Longo.
Dionisio-Disani.
Zorzi-di Mezo.
Zuanni-Venier.
Francesco-Vizzamano.
Angelo-Muazzo.
Alessandro-Dondolo.

Juin. 1656.

Alvise-Baffo.	Tomazo Fradello.
Giacomo-Polani.	Z. Giacomo-Quirini.
Francesco-di-Mezo.	Herolamo-Pésaro.
Pietro-Barozzi.	Alvize-Soscarini.
Zorzi-Mengano.	Cuglielmo-Avogadro.

Chefs des Vaisseaux de Guerre.

Marco-Bembo, *Amiral.*
Zuanni-Contarini, *Vice-Amiral.*
Gerolamo-Malipiero, *Contre-Amiral.*

Capitaines.

Z. Andora-Bragadino.	Zuanni-Corner.
Bernardo-Bragadino.	Faustino-Riva.
Nicolo-Dona.	Zorzi-Zancarat.
Agostino-Marcello.	Francesco-Basadono.
Vincenzo-Quirini.	Francesco-Pisani.
Gerolamo-Loredano.	Bernardino-Vizzamano. } *Volontaires.*
Marco-Barberigo.	Francesco-Quirini. } *Volontaires.*
Nicolo-Zane.	Alessandro-Zane.

Grands Seigneurs, & Volontaires.

Le Prince de Parme.
Zuanni-Antonio-Muazzo. *Jeune Seigneur de 13 ans.*
Andrea-Muazzo. *Jeune Seigneur de 12 ans.*
Dominico-Antonio-Semiticolo.
Marco-Zorzi. Pietro-Gritti. Lazaro-Mocenigo.

Pendant un mois qu'on attandoit de jour en jour l'Armée des Turcs, les Galéres de Malte commandées par le Grand Prieur de la Rochelle, joignirent l'Armée Vénitienne. Avant qu'elles fussent arrivées, les *Vénitiens* croisoient souvent sur celles des Turcs, & d'ordinaire avec avantage. Les forces de ceux-ci consistoient en vint-huit vaisseaux de guerre, en soixente Galéres, & en neuf Galéasses; le tout monté d'un peuple infini, & d'une prodigieuse quantité de munitions de guerre & de bouche. Le vint-troisiéme cette nombreuse flote parut, tâchant de passer par divers endroits vers les Iles de l'Archipel; mais le passage leur fut disputé

puté si vigoureusement, que leurs efforts furent inutiles: D'abord ce fut avec quelque sorte de lenteur, quelques heures s'étant passées à écouter les prétentions des Chevaliers de Malte, qui s'obstinérent à vouloir commander en chef leurs Galéres, indépendemment des *Vénitiens*. Juin. 1656.

Le vint-quatriéme, les Turcs se postérent prés de deux Châteaux situés à l'entrée des *Dardanelles*, d'où ils faisoient un feu continuel, pendant qu'ils dressoient deux Bateries, l'une, du côté de l'Anatolie, l'autre, du côté de la Gréce, afin que donnant de plus prés sur les *Vénitiens*, ils les contraignissent de leur laisser le passage libre. Delà ils insultérent durant trois jours notre Flote par un grand nombre de mortiers qui ne cessoient de vomir des bombes, & des cailloux. Le Général qui étoit partout en fut le plus incommodé: & bien-que le Canon lui enlevât de temps en temps ceux qui étoient prés de sa personne, il demeura ferme néanmoins, & mit si bon ordre partout, que les Turcs ne purent passer.

Le vint-sixiéme, la Flote ennemie étant au vent de la nôtre, fondit dessus dés le point du jour avec tant d'impétuosité, de bruit & de furie, qu'il sembloit que tout dût périr. En-effet, outre qu'ils étoient deux ou trois fois autant que nous, ayant l'avantage du vent, leur joie n'étoit pas sans raison. Cependant nous demeurions fermes, & attandions que l'ennemi que nous ne pouvions joindre ayant vent & marée contraires, se servît de son avantage. Mais au-lieu d'avancer & de se mêler parmi nous, il demeura dans le même poste, d'où il incommodoit beaucoup sans que nous pussions lui rendre le change. Cependant les nôtres las de se voir insultés par les Infidelles, firent ce qu'ils purent pour les joindre, en quoi la marée les seconda; Ils se mêlent donc, ils se joignent, & les uns & les autres animés d'une même ardeur, se cherchent, s'insultent, se poussent: mais cette ardeur ne dure guéres d'un côté. Déja les Turcs épouvantés fuient un ennemi qui les presse; ils cherchent une retraite, & la trouvent entre le Château de l'anatolie & la pointe de Barbarie où ils se croient en sureté. En effet un vent de Nord au-dessous duquel nous étions leur fut quelque temps favorable, & nous empêcha d'achever ce que nous avions commencé.

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE V.

Le vent se tourne de notre côté: Les Turcs s'enfuient; nous les poursuivons. Les Galéres du Bey font ferme. Notre Général est tué. Perte de quelques-uns de nos vaisseaux. Les Turcs entiérement défaits.

Juin. 1656.

Les Turcs postés à leur avantage se contentoient de nous voir de loin; le peu de temps qu'ils avoient été prés de nous leur avoit tant coûté, qu'ils n'osoient plus en approcher: ils se servoient cependant de cet avantage, & nous avions le déplaisir de ne pouvoir les déposter, le vent nous étant trop contraire. Cela n'empêchant pas qu'on n'eût toujours la même espérance de vaincre, on faisoit toujours les mêmes efforts pour en venir à une bataille qui terminât le different. C'est où nous en étions, lorsque le vent, non-seulement cessa de nous nuire, mais nous aida même à les joindre; à quoi notre Flote fut si ardente, qu'elle eut bientôt mis les ennemis hors de combat. Ce ne sont plus ces cris de joie qu'on entendoit parmi eux au commencement, c'en sont de frayeur, d'épouvante, & de desespoir: Les uns se jettent dans la Mer; les autres sautent en l'air: ceux-ci trouvent la mort en fuyant; ceux-là en résistant; le desordre est universel; tout plie; tout succombe; & périt sous la valeur de nos Combatans qui semblent être portés sur les ailes de la Victoire, tant ils sont heureux à commander; à obeïr & à poursuivre ceux qui pensent éviter leurs coups. Dans cette noble ardeur qui les presse d'exterminer un monde d'ennemis, ils se souviennent que l'innocent est joint au coupable; que le sort des pauvres esclaves est confondu dans le malheur de leurs patrons: ils en ont pitié, ils les cherchent: & pendant que les uns ne font nul quartier à ceux-ci; d'autres tendent la main à ceux-là & les empêchent de se noyer; ainsi pouvant suffire à tout, ils abîment les infidelles pendant qu'ils sauvent les Chrétiens.

Le vent tourné à l'avantage des Vénitiens leur aide à gagner la bataille.

Quand la plupart furent en sureté, ils ramassérent toutes leurs for-

forces pour couper chemin aux fuyars que les plus grands vaiſſeaux couvroient : On en coula la plupart à fond, on mit le reſte hors de combat, & de tant de Galéres où conſiſtoit l'eſpérance des ennemis, il n'en échapa que quatorze. Cependant le reſte ſe voyant coupé & forcé à ſe défendre ſe rangea en bataille. Ce fut alors que le combat ſe fit dans les formes, car juſque-là tout s'étoit paſſé en confuſion. L'aile droite étoit commandée par un Chef de Galéaſſe nommé *Antonio Barbaro*; Contarini commandoit la gauche; le Général étoit au milieu; lequel ſoutenu des Galeres & des Galéaſſes rompit l'ordre des ennemis. Ceux-ci ne ſachant où s'enfuir, ſe battirent en deſeſpérés. Cependant le cœur leur manquoit lorſque les Galéres du *Bey* retournérent à la charge & retardérent la victoire. Ce Général étoit brave de ſa perſonne; il avoit de l'acquis, du courage & de la conduite; & fit incomparablement mieux que le Général *Muſtafa*. Celui-ci étoit un faux brave que le hazard avoit élevé: comme il ſavoit que la flaterie etoit le foible de ſon Maître, il ne le voyoit point qu'il n'eût des loüanges étudiées dont ſe repaiſſoit ce bon Prince. Le jour de ſon départ pour cette grande expédition, après un éloge à ſon ordinaire, il lui promit que ſon voyage ne ſeroit pas long, d'où néanmoins il prétendoit ne revenir qu'avec la téte du Général des *Vénitiens*. La ſuite fit voir que ce diſcours n'étoit qu'un vain babil, & qu'il ne méritoit rien moins que la Charge qu'il poſſédoit. Celui qui en étoit plus digne étoit un Baſſa Renégat qui avoit fait merveille pendant tout le cours du combat, & qui ſembloit avoir entrepris d'exécuter la promeſſe du Général. Ce vaillant homme avoit toujours été partout : quelque part qu'allât notre Général il lui avoit toujours fait tête, & l'on peut dire qu'il étoit le ſeul qui lui diſputât la victoire. Dans cette attaque qui étoit le coup de partie, on ne fut pas long-temps à reconnoître ſon deſſein. Quelque digue qu'on lui oppoſât, il forçoit & entraînoit tout; mais ſitôt qu'il vit notre Général, il s'attacha fortement à lui. Celui-ci ravi de trouver le plus brave de ſes ennemis lui rendit vivement le change. Comme il ſe preſſoient avec même ardeur, il vint du ſecours au Général qui fit perdre cœur au Baſſa, & peu s'en faloit qu'il ne ſuccombât, quand *Marcello* fut tué d'un coup de Canon.

Juin. 1656.

Mort du Général des Vénitiens.

Cette perte qui devoit être la perte de toute l'Armée ne fut pas néanmoins ſentie. *Zuanni* Lieutenant du Défunt occupa digne-

Juin. 1656. gnement sa place jusques-à l'arrivée du *Provéditeur Général*, qu'il fit secrettement avertir du malheur arrivé. Cependant les Turcs s'obstinant à vouloir s'enfuir, l'un des plus âpres à les retenir fut *Lazaro Mocénigo*: qu'une jeune ardeur animoit, & qui donnoit un rare exemple de valeur aux autres Volontaires. Mais cette ardeur lui couta cher, car la Sultane où il étoit alla échoüer prés du rivage, où elle fut brulée par le grand feu des ennemis. Les noms des plus braves de ces Volontaires étoient, *Zorzi-Dadich*: *Ebert* Capitaine Lieutenant de M. de Grémonville: & *Bernardino-Canal*; les deux derniers desquels furent mortellement blessés. Des Vaisseaux *Hollandois*, l'un nommé *Les Armes de Nassau* que commandoit *Faustino-Riva*, fut enlevé par ses propres poudres: l'autre *Le David & Goliat* un des plus beaux de toute la Flote, eut aussi la même avanture pour avoir suivi de trop prés les Galéres du *Bey*; mais cinq de ces Galéres ausquelles il s'étoit arrambé, suivirent cet enlevement. Le *Prince de Parme* étoit si ardent à s'exposer, qu'il faloit à toute heure user de violence pour l'arrêter. Le fils *du Général Borri* couroit où étoit le plus grand feu, & ne perdoit nulle occasion de se signaler. Enfin tous couroient à la gloire, & sans doute que dés ce jour ils en eussent aquis une immortelle si la nuit n'étoit survenuë.

Volontaires.

Vaisseaux Hollandois.

Le lendemain dés le point du jour, les nôtres éveillérent les Turcs qui firent encore quelque résistance. La Capitane des Galéres qui etoit le plus en état de faire tête aux nôtres, soutint quelque temps leurs efforts, mais enfin elle se rendit; & par sa reddition le reste au desespoir n'eut plus de recours qu'à la fuite: ils cherchérent mais vainement à se retirer sous leurs Châteaux, car on les suivit de si prés qu'il n'en échapa que tres-peu. Ainsi les Vénitiens domterent l'orgueil Ottoman, & se vangérent glorieusement du mal qu'ils en avoient reçu.

Défaite des Turcs.

Comme ils se consumoient en frais il y avoit long-temps, & que cette vieille querelle les incommodoit extrémement, ils ne respiroient que la bataille & l'occasion de la terminer l'Armée souffroit ayant peu de vivres; & comme il faloit tous les trois jours faire de l'eau chés les ennemis qui la gardoient, on n'en pouvoit avoir qu'au prix du sang de bien des soldats qu'on ne pouvoit perdre sans s'affoiblir : ainsi cette heureuse journée étoit attanduë avec impatiance.

De quatre vints dix-sept Bâtimens tant vaisseaux, Galéres que Galéasses, qu'avoient les ennemis au commencement du combat, il ne s'en sauva que quatorze: le reste fut pris, brulé ou coulé à fond. Les *Hollandois* se rendirent maîtres de dixhuit Galéres: & les *Maltois* d'onze Vaisseaux. De ceux qui furent pris on n'en réserva que quelques-uns pour servir de Trophées: le nombre de leurs morts & de leurs blessés ne fut pas connu. Mais on peut bien juger qu'il étoit extraordinaire par la prodigieuse multitude que la marée suivante entassa les uns sur les autres, outre cinq mille esclaves Chrétiens qui furent délivrés. Du côté des *Vénitiens*, il n'en demeura que quatre cens y comprenant le Général; pour les blessés, ce qu'il y a de plus certain c'est qu'il étoient en tres-grand nombre.

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE VI.

Siége de Ténédos. Reddition des deux Châteaux & de Lemnos. Etat présent de la Gréce. L'Auteur arrive à Patmos. Il y est pris par les Turcs avec six de ses Compagnons; & peu-après delivré.

Quelques jours se passérent depuis le gain de la Bataille à chercher les Morts & les Blessés; on les renvoya à *Venise* avec les Bâtimens qui avoient besoin de radoub, & le reste usant de son avantage marcha contre les Turcs pour les batre jusques chés eux pendant qu'ils étoient effrayés. Le premier objet de notre entreprise fut l'Ile de *Ténédos*, qui n'est proprement qu'une Tour avec un Boulevart muni d'environ quinze canons. Elle est située vers les bouches de *Constantinople*, c'estadire devant le détroit que les anciens nommoient *l'Hellespont*, comme qui diroit Mer de *Hellé*, fille d'Athamas Roi des Thebains; qui fuyant la méchante humeur de sa belle-mére *Ino*, se noya avec *Frixus* son frere en passant cette Mer, qui en avoit retenu le nom. Elles étoient encore appellées détroit de *Sestos & d'Abydos*, du nom de deux villes bâties de part & d'autre sur son rivage, & célébres par les amours

Juin, 1656.

Ténédos.

Juin. 1616. de *Léandre* & de *Héro*. Les deux noms modernes ſont les *Dardanelles*, & le Détroit de *Callipoli*. Il y avoit deux Châteaux qui defendoient l'entrée de la Mer de *Marmora*, ou de la *Propontide*, & parconſéquent celle de *Conſtantinople*; l'un du côté de *l'Aſie*, qui n'eſt qu'une enceinte de murailles, avec un foſſé de cinq ou ſix piés de profondeur. L'autre, du côté de *l'Europe*, qui eſt une Tour ronde avec deux Boulevars avancés en cœur d'une maniére Gothique. *Aſſiégée.* Durant quinze jours nous fîmes un feu continuel de notre canon ſur ces Châteaux, qui ſe rendirent au bout de ce temps, à condition qu'on mettroit les Turcs naturels en terre ferme; & qu'il ſeroit libre aux *Vénitiens* de ſe ſervir des Renégas dans leurs Galéres. *Et priſe.* Ce dernier article ne ſervit de rien, la Garniſon n'étant compoſée que de Turcs & de Maures, les *Grecs* qui en etoient, allant tous les ſoirs coucher ailleurs que dans les Châteaux, où il leur étoit défendu de paſſer la nuit, & qui s'étoient ſervis heureuſement de ce prétexte pour ne ſe point trouver au ſiége. *Qualité de de l'Ile.* Cette Ile eſt fertile en bons vins, dont elle fournit *Conſtantinople*, & les muſcats y ſont excellens. Le bétail y eſt fort commun, & l'on y trouve autant de gibier qu'on en veut, ſurtout des liévres & des perdrix. Elle a environ ſix lieuës d'Allemagne de circuit, & produit abondamment toutes ſortes de fruits. Il y fut laiſſé quelque ſept cens hommes en garniſon, & pour Gouverneur *Girolamo-Lorédano* Gentilhomme Vénitien.

Après avoir pris *Ténédos*, nous allâmes à *Lemnos* autre petite Ile qui n'eſt qu'à cinq lieuës delà, & la prîmes ſans difficulté. Il y avoit dans la Forteresſe une garniſon de ſept cens hommes qui ſe rendirent des la premiére ſommation, parce que les vivres leur étoient coupés, & qu'ils avoient appris la reddition de *Ténédos*. *Et de Lemnos.* L'Ile eſt aſſés belle, & fort fertile en blé, en pois, en féves, en amandes & en autres fruits. Le trafic de laine eſt conſidérable acauſe qu'il y a un tres-grand nombre de moutons. Les habitans ſont Grecs, mais il ne leur eſt pas permis de demeurer en des villes ou Places murées. La Capitale eſt appelée du nom de l'Ile : celles qui lui ſont inférieures ſe nomment *Condea*, *Cochino*, *Palſo*, *Caſtro*, & quelques autres; & l'on y conte jusqu'à ſoixente & quinze villages. Dés qu'on en eut pris poſſeſſion, le Général envoya croiſer toutes les Iles de l'Archipel dont nous étions alors les maîtres, pour leur faire payer le tribut. En quoi certes les In-

Insulaires étoient à plaindre, car outre qu'ils sont fort pauvres, il faloit desormais qu'ils le payassent & aux Vénitiens & aux Turcs. Juin. 1656.

La Gréce n'est plus aujourdhui pour la splendeur & pour les richesses ce qu'elle étoit avant que d'être sous la domination des Turcs, mais elle est encore aussi fertile, & tout y est à fort bon marché. Les habitans y sont toujours fort subtils & fort pénétrans; mais quoiqu'ils aient beaucoup d'esprit, la dureté du Gouvernement leur ôte l'envie de le cultiver. Les hommes se couvrent la tête d'un bonnet rouge, un peu long, & retroussé sur le front: quelques-uns portent le turban blanc & se font razer à la Turque, bienqu'ils ne soient pas Mahométans; tous les autres ont les cheveux longs. *Etat présent de la Gréce.*

Leur habit differe de celui des Turcs, en ce qu'ils ne portent que des vestes étroites de couleur noire ou obscure avec des botines joignant la jambe; aulieu que les Turcs portent des vestes de couleur, & n'ont des botes qu'à la campagne. Sur cette veste étroite ils en ont une extrémement large avec des manches etroites & pendantes, qu'ils portent en guise de manteau. Les paysans portent le bonnet comme on le porte dans la ville, mais leur chaussure est différente, car aulieu de botines ils ont des souliers & des bas. Les habits des femmes consistent en un voile fait apeuprès comme celui des Religieuses: il leur descend un peu plus bas que les épaules où il est fort ample & flotant. Leurs bas sont d'une belle écarlate, dont les pointes sont en broderie: leurs souliers sont fort étroits, & faits apeuprès comme les femmes les portent en France. Celles qui sont de qualité, ont des cors de jupe de drap d'or, & pardessus, des justaucors d'une riche étoffe qui leur descendent jusque à mi-cuisses: leurs jupes sont aproportion, mais un peu plus courtes que leurs chemises, où sont représentés en broderie fine des oiseaux, des arbres, des fleurs, & choses semblables qui font un agréable effet. Quelques-unes ont en certains temps pardessus tout cela une large veste de soie. *Habits des Grecs.* *Ceux des femmes.*

Les filles vivent à la maison comme des recluses, & ne voient personne jusques au jour de leurs noces. Ceux qui les veulent épouser leur font l'amour par procureur, & par quelqu'un de la parenté qui ait accès dans la maison. Ce jour-là elles portent une couronne toute de perles & de diamans; & depuis chés elles jusques à l'Eglise; & de l'Eglise jusque à la maison du mari, leur *Leurs mariages.*

 mar-

Juin. 1656.

marche eſt ſi grave & ſi lente, qu'elle ennuiroit les plus patiens, ſi le bruit de quelques hauts-bois & tambours de baſque qui les précédent, n'amuſoient ceux qui les accompagnent.

L'Ile de Patmos.

La premiére Ile où nous allâmes pour nous faire payer le tribut, fut celle de *Patmos* où S. Jeant fit ſon Apocalypſe. On nous montra à l'ouverture d'une montagne une fort petite chapelle, que les Grecs tiennent par tradition être le lieu où il demeuroit. Il y avoit dans cette Chapelle une pierre creuſe qu'on garde comme une relique, & dont les Grecs vendent de petits morceaux, que les malades pulvériſent & prennent dans un verre d'eau pour ſe guérir de la fiévre quarte. La ville de *Patmos* eſt aſſiſe ſur une montagne, où ce qu'il y a de plus beau, bien-que ce ſoit tres-peu de choſe, eſt un couvent où l'on a dreſſé un mauſolée au Fondateur qui ſe nommoit *Chryſolodos*. L'Ile eſt paſſablement peuplée, & des plus fertiles du Pays. Il y a une Fortereſſe qui en défend l'entrée aux pirates, dont les Inſulaires étoient autrefois incommodés. Ils nous payérent le tribut ſans répugnance: & nous dirent en particulier qu'ils avoient de la joie que les Turcs euſſent été défaits, mais ils n'oſoient la faire éclater parce qu'ils craignoient le Cadis.

Delà nous allâmes à *Samos*, & prîmes chemin faiſant ſur les Turcs quelques Saïques marchandes; & après avoir croiſé quelque temps, nous donnâmes fond au Port de l'Ile, pour y faire auſſi payer le tribut.

Samos.

Comme nous avions beſoin d'eau, la premiére choſe que nous fîmes, fut de tâcher de nous en fournir. Pour ce ſujet nous deſcendîmes dix à terres & dix autres allérent au prochain village, pour acheter quelques vivres qui nous manquoient. Je n'avois encore fait porter que deux tonneaux d'eau en notre chaloupe, lors que j'apperçus deux Brigantins qui ſe hâtoient de venir à nous. Comme la partie n'étoit pas égale, nous courûmes à notre chaloupe, où nous tâchâmes de nous ſauver à force de rames; mais malgré nos efforts, les ennemis prirent le deſſus, & par ce moyen nous empêchérent de regagner notre vaiſſeau, qui étoit éloigné de terre plus d'une demie lieuë. Cet obſtacle nous fit réſoudre à retourner d'où nous venions; mais les Turcs ſuivoient de ſi près, qu'ils furent à terre auſſitôt que nous. Cependant la crainte nous donna des ailes, & nous euſſions fait faire à nos ennemis plus de chemin qu'ils ne penſoient, ſans que nous avions les piés nus,

où

où nous ne pouvions empêcher d'entrer les ronces & les épines que nous trouvions à chaque pas. Durant que les Turcs étoient occupés à garoter mes camarades, je me cachai dans un buisson où je fus percé de mille pointes, que je souffris en vrai Stoïque, & dont je trouvois les picures douces au prix des maux de l'esclavage. Ceux du vaisseau voyant le péril où nous étions, s'approchérent de terre, & tâchérent d'effrayer les Turcs par le bruit du canon; mais ils étoient trop acharnés pour lâcher prise: ils coururent & prirent tout ce qu'ils purent depuis ce bruit comme auparavant. Pour moi, dés que je l'entendis je me crus à-demi sauvé, par ce que j'étois dans un lieu de difficile accès, & où l'on n'eut pas cru qu'un homme presque nu eut eu le cœur de se poster. Cette réfléxion jointe à la frayeur dont je croyois les Turcs suceptibles, me fit un peu hausser la tête pour voir s'ils étoient déja loin. Ma curiosité me couta cher, car apeine me fus-je montré, que je me vis environné de quatre Turcs, qui me menérent à leur Brigantin les mains liées derriére le dos avec six de mes compagnons. *Juin. 1656.*

Le Capitaine ne nous traita pas inhumainement; & pour comble de civilité il ne voulut pas qu'on nous fouillât, dequoi je lui sus tres-bon gré, ayant sur moi vint-cinq ducats que je n'avois nulle envie de perdre: nonobstant cela le trouble & la crainte étoient peints sur notre visage; quelques-uns même se desespéroient, & ce galant homme eut la bonté de les assurer qu'on ne leur feroit aucun mal, & que nous serions aussi-bien traités que ses gens. Eneffet il nous tint parole, mais ce n'étoit pas son dessein de nous garder long-temps. Il nous mena à *Rhodes* où nous fûmes exposés en vente, mais il n'y trouva pas son conte, acause que la peste y avoit fait de si grands ravages, que le prix des esclaves étoit de beaucoup diminué. N'étant pas content de cent piastres qu'on lui offroit par tête, il nous mena à *Sio* où étoit l'Armée des Turcs, & par conséquent où il pensoit nous vendre bien cher; mais bien-loin de cela, on lui offrit encore moins qu'à *Rhodes*. C'est pourquoi nous le priâmes de nous rendre à ceux à qui nous étions, desquels il seroit assurément plus satisfait que de tout autre. Cette proposition lui plut; pourvu dit-il, que j'aie de l'argent, il m'importe peu à qui vous vendre. *L'Auteur pris des Turcs.* *Exposé en vente.*

Ainsi nous retournâmes à *Samos*, où notre Capitaine nous fit

Juin. 1656. savoir qu'il étoit bien-aise de nous racheter, si pour notre rançon il ne faloit que dixhuit cens piastres, qui étoit tout l'argent qui lui restoit dans son vaisseau. Nous raportâmes à notre Patron qu'on vouloit bien nous racheter pourvu qu'il mît notre rançon à un prix raisonnable, & qu'amoins de cela il n'y avoit pas d'apparance qu'on y voulut entendre. Hé! je ne demande dit-il, que deux mille piastres pour vous sept, n'est-ce pas être raisonnable? Sa proposition nous fit frémir, & apeine eûmes nous la force de lui en offrir huit cens. Lui indigné de l'offre que nous lui faisions, fut aussi long-temps à repartir que nous avions été à répondre, si-bien que nous allâmes jusque à mille. Sans tant de discours reprit-il, si dés aujourdhui on ne m'en apporte treize cens, je parts demain d'ici pour vous vendre au premier qui m'en offrira davantage. Le ton de sa voix nous fit croire qu'il étoit homme à le faire comme il le disoit; ainsi nous lui promîmes sur le champ ce qu'il demandoit, & arborâmes le pavillon blanc qui fit venir nos gens à notre bord. Ayant appris ce qui se passoit, ils allérent querir l'argent & par ce moyen nous délivrérent d'un esclavage que nous craignions autant que la mort.

Est delivré. Pour ce qui est de nos camarades; ils avoient évité le malheur où nous étions tombés en se cachant dans des brossailles, d'où ils n'étoient sortis, que lorsqu'ils surent que les Turcs s'étoient mis à la voile.

Nous nous hâtâmes ensuite d'achever notre commission pour retourner à *Venise*, parce que notre bâtiment faisoit tant d'eau par une ouverture, que les pompes qui joüoient incessamment ne la pouvoient épuiser. Comme nos forces ne suffisoient pas à pomper jour & nuit, & que nous ne pouvions éviter d'être gagnés de l'eau, nous relachâmes vis à vis de la ville de *Madonna*, où nous fimes ce que nous pûmes pour arrêter cette voie d'eau; mais nous n'en pûmes venir à bout, acause que le bois étoit pourri en cet endroit. Tout l'Equipage étoit dans une peine extrême, lorsqu'il me tomba dans l'esprit de tenter un moyen auquel l'on n'avoit pas pensé, ce fut de mettre en cet endroit une voile en plusieurs doubles, que j'attachai avec des cloux poussés dans le bois qui n'étoit pas gâté. Lorsque cette toile fut imbuë d'eau, elle se cola fortement au bois; fit un corps solide qui arrêta l'eau, & nous donna le temps d'achever notre voyage sans péril.

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE VII.

L'Auteur s'engage tout de nouveau dans le service des Vénitiens, & part en même temps sur un vaisseau qui alloit joindre l'Armée navale.

LEs incommodités souffertes, & les dangers que j'avois courus dans mon dernier voyage, ne m'avoient pas encore rebuté ; si-tôt que je fus à *Venise* bien-loin d'en quiter le service je m'y r'engageai de nouveau, & en partis peu de jours après. Le Vaisseau où j'étois alloit joindre l'Armée Navale qui étoit encore à l'embouchure des *Dardanelles* ; & comme nous avions dans notre bord un Provéditeur, nous mouillions presque à toutes les Iles qui appartiennent aux Vénitiens : ainsi *Corfou* étant est la premiére que l'on rencontre à la sortie du Golfe de *Venise* ; ce fut aussi la premiére où nous relachâmes. Cette Ile est située à trente-cinq degrés quarente-cinq minutes ; & s'appeloit anciennement *Phæacia:* depuis on l'a nommée *Corcyra*, du nom d'une Nymphe qui y bâtit une ville : les Grecs d'aujourdhui l'appellent *Corsi* ou *Corfou*. Juin. 1656.

La ville qui porte le même nom, est une des plus importantes, & des plus fortes Places qu'aït la République de *Venise* pour tenir en bride toute la Mer Adriatique ; c'est pourquoi il y a toujours quinze ou seize Galéres, quelques Vaisseaux, & quelques Galéaces. Il y a deplus deux Forteresses, dont la vieille est sur deux pointes de rochers escarpés tout autour, avec de bons Bastions au bas. La nouvelle qui est de l'autre côté de la ville n'est pas de cette force, quoi-qu'on n'y ait rien épargné : car elle est commandée par une colline voisine appelée *le Mont-Abraham*. En descendant quelques degrés on se trouve dans un chemin creux qui conduit à l'autre Forteresse qui commande la ville. Celle-ci est munie de quantité de piéces de fonte qui se font sur les lieux, & de toute autre sorte d'armes qui peuvent servir tant à l'attaque, qu'à la défense de la ville. Outre cela il y a encore d'autres travaux qui couvrent le Corps de la Place, & qui la fortifient merveilleusement. Corfou.

Juin. 1655. Il n'y a guéres plus d'un siécle que la Ville de *Corfou* n'étoit autre chose que la vieille Forteresse, & le Faux-bourg de *Castrati*, au bout duquel est l'Eglise de *Pantagiöi*, c'estadire de tous les Saints. Cette Eglise est bâtie en croix, avec un petit Dome au milieu. L'Eglise nommée *Panagia* de Palœopoli, est tres-ancienne: & par l'Inscription qui se lit sur le grand Portail, on apprend que c'est l'Empereur Jovian qui l'a fait bâtir. Le nom de Palœopoli qui est resté à ce qnartier-là, ne signifie autre chose que la Ville ancienne; & enffet c'est là qu'elle fut anciennement bâtie. La grande quantité de marbre qui s'en tire, fait voir que c'étoit une ville grande & magnifique. Elle étoit dans une presque-Ile, qui lui faisoit donner le nom de *Chersopoli*, & elle avoit un fort beau Port, où l'on voit encore l'endroit de la chaîne qui le fermoit, mais il n'a plus de fond que pour les petites Barques. Il y avoit un Aqueduc qui passoit de la Ville au Port, pour fournir les Galéres d'eau, & dont on voit encore la sortie. Il y a quelques années qu'on y trouva une statuë de *Germanicus*, qui fut emportée à *Venise* par le Provéditeur *Valier*. On y découvrit aussi le dessus d'une grande pierre de taille, tout plein de médailles de cuivre de plusieurs Empéreurs, particuliérement de la famille de *Sévére*, avec le nom des Corcyréens au revers, & une Galére pour marquer leur puissance sur la Mer.

De l'autre côté de Palœopoli s'étend une petite plaine arrosée de plusieurs ruisseaux; Parce qu'elle est belle & fertile, on croit que c'est l'endroit des jardins du Roi *Alcinoüs*: On appelle maintenant ce lieu *Pézamili*, acause des moulins qui y sont. La Ville peut être habitée de quelque vint mille ames, & l'Ile de soixante mille. Elle est tres-fertile en vins & oliviers, en cédres & en limons.

La Ganison qui se trouva forte de neuf cens Fantassins, & de quatre cens Chevaulegers. ayant passé montre devant notre Provéditeur, nous levâmes l'ancre de *Corfou*, & fîmes voiles vers *Céphalonie* où nous arrivâmes peu de jours après. Il y a un Port qui est fermé de tous les côtés, mais les ancres n'y tiennent pas bien. Aux bouches de ce Port est un grand village appelé *Luxuri*, où demeurent de riches marchands qui ne font point d'autre trafic que de raisins de Corinthe.

Situation. L'Ile est située à trente huit degrés & vint neuf minutes d'élévation

vation, & est deux fois plus grande que *Corfou*; car elle a environ cent quarante milles de tour, & l'autre n'en a qu'environ soixante & dix. Elle est fertile en huile, en vins clairets, en muscats excellens, & en raisins de Corinthe. Le lieu où est la Forteresse, & la résidence du Provéditeur s'appelle *Argostoli.* Il n'y a présentement qu'une seule ville dans toute l'Ile; mais on y voit encore les restes de deux autres qu'une guerre civile ruina il n'y a pas longtemps. Elle commença par un démêlé de deux familles qui divisa les habitans. Il se faisoit souvent des partis qui se batoient aussi cruellement que les Turcs se batent contre les Chrétiens: & les Gouverneurs Vénitiens n'avoient pas assés de pouvoir pour appaiser ces différens. S'étant enfin lassés de ces divisions qui les avoient presque tous détruits; ils s'accordérent à condition qu'une des deux familles ennemie ne prendroit jamais la liberté de passer dans le quartier de l'autre, sur peine de la vie. Juin. 1656.

La Ville regarde du côté d'Orient, *le Cap de Chiarenza*, qui est une pointe de la *Morée* ou *Péloponése.* Au Septentrion, *le Cap Guiscardo* vers *Sainte-Maure.* Et à l'Occident, le *Cap Sidro* qui est dans la Mer Adriatique. Entre ce Cap & celui de *Chiarenza* du côté du Sud-Oüest, est le Port de la Ville; lequel comme nous avons dit, est de tres-mauvaise tenuë. Au Levant, il y a encore un autre Port nommé *Pescadara*, mais il n'est bon que pour les petits bâtimens. On y voit les ruines d'un Bourg, où il ne reste maintenant qu'une Eglise qui est habitée par quelques moines ou Caloyers.

Juin. 1656.

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE VIII.

Des Iles de Zante, de Cérigo & de Candie. Secours des Turcs défait par les Vénitiens. Prise de la ville de Zouasci. Entreprise des Turcs sur l'Ile de Ténédos, manquée. Seconde bataille entre les Turcs & les Vénitiens, où ces derniers demeurent Vainqueurs.

Zante. NOtre Provéditeur se pressant de jondre l'Armée, fut peu de jours à *Céphalonie*, d'où nous partîmes pour *Zante*, & y arrivâmes bien-tôt apres. La premiére fois que je vis cette Ile, j'y demeurai si peu, que je n'eus pas le temps de l'observer comme celle-ci: ainsi le peu que j'en aï dit ne doit pas empêcher que je n'en parle encore ici. Elle est à trente huit degrés, & n'est éloignée que de huit lieuës de *Céphalonie.* La ville contient quelque quatre mille Cabanes; j'apelle ainsi les maisons des habitans acause qu'elles sont extrémement basses. Elle n'est pas murée, mais elle a sur une éminence une Forteresse assés bien munie de canons. Au-dessus de la Ville en allant à la Forteresse, il y a une Eglise appelée *S. Hélie*, où quelques-uns ont dit qu'on avoit trouvé le tombeau de *Cicéron* & de *Terentia Antonia* sa femme, mais il n'en paroît aucune marque: & pour toute antiquité il ne s'y montre qu'un fond d'Urne de porphire, dont on ne sait point quel étoit l'usage. La Langue Italienne y est presque aussi commune que la Grecque. Ces deux Nations ont chacune leur Evêque apart; & celui qui l'est des Grecs, l'est aussi de *Céphalonie* où il réside le plus souvent. Le terroir y produit abondamment de toutes choses aussi-bien qu'à *Céphalonie*, mais l'eau douce y est bien plus rare; & l'on est souvent obligé d'y pêtrir le pain avec du vin. A deux cens pas de la Mer, & vis à vis de l'écueil *Marathonisi*, est une fonteine dont il se tire tous les ans cent barils de poix, qu'on dit être tres-bonne à calfeutrer les vaisseaux étant mêlée avec du goudron. Les fréquentes descentes que les Turcs ont faites dans cette Ile ont tellement exercé les habitans, qu'ils ont appris à les en chasser: la République ne laisse pas d'y entretenir bonne

Gar-

Garnison, outre quatre vints ou cent Chavaulegers qui jour & nuit gardent le Rivage. Juin. 1656.

De *Zante* nous allâmes à *Cérigo*. Cette Ile est située à trente-six degrés, quarente cinq minutes, vis à vis le *Cap S. Angelo*, devant le Golfe de *Colochino*. De l'autre côté elle regarde l'Ile de *Candie*, éloignée de-là de quarante milles. Il faut monter prés d'une heure, avant que de pouvoir arriver à la Citadelle qui est forte du côté de la Mer. La ville est au pié de ce Roc, on nous y montra des mazures qu'on prétendoit être les ruines du fameux Temple de *Venus* qui nâquit dans cette Ile. A voir ce que les Poëtes en disent, on diroit que c'est la plus belle & la plus délicieuse du monde, & ce n'est rien moins que cela; elle est montagneuse & n'a rien de fort charmant. Son terroir est sec & peu fertile, excepté quelques vallées du côté de *Cérigoto*, autre petite Ile située entre *Cérigo* & *Candie*, où les faucons sont excellens & en quantité aussi-bien qu'à *Cérigo*. Il y a deplus des tourterelles qui étoient les oiseaux de *Venus*, des cailles, des liévres, & des moutons qui sont à grand marché. Cérigo.

De ces petites Iles nous passâmes à une plus grande, appellée par les Anciens *Créte* ou *Curette*, & par les modernes, *Candie*. Elle est située dans la Gréce à quarante sept degrés d'élévation, & comprend en sa longueur de l'Orient à l'Occident environ quatre vints dix lieuës; dix-huit ou vint en sa largeur: & quelque deux cens en son tour: L'Ile appartenoit autre fois aux Empéreurs d'Orient, qui la donnérent à *Boniface de Monferrat* en l'an 1144: c'est de ce *Boniface* que les Vénitiens l'achetérent. Elle est arrosée de plusieurs riviéres & fonteines, & produit les raisins dont on fait la malvoisie. La Métropolitaine porte le nom de l'Ile, & ses habitans parlent Grec qui est la Langue du Pays. Les fortifications y avoient été changées plusieurs fois avant cette année, par les divers Généraux qu'on y envoyoit; mais voici le plan qui fut suivi, & auquel on ne toucha plus depuis la derniére bataille dont nous avons ci-dessus parlé. La Ville formant une espéce d'arc dont le Port faisoit la corde, étoit entourée de sept bons bastions revêtus de pierre dure jusques au cordon; le reste étant de bonnes terraces avec un fossé sec. Outre ces sept bastions il y en avoit encore deux autres du côté de la Mer où l'on n'avoit rien épargné. Ses maisons étoient presque toutes de pierre de taille, & décorées de beaux Candie.

 balcons.

Juin. 1656. balcons. Elles étoient couvertes de même matiére en plates-formes, & les habitans y alloient prendre le frais du soir & s'y promener. Il y avoit cinq Eglises & trois couvens: la Cathedrale étoit magnifique; elle étoit servie par des Chanoines, & les autres par des Prêtres, partie de la Religion Romaine, partie de la Communion Grecque. Leur créance différe, en ce que les Grecs n'admettent point la procession du S. Esprit; ne reconnoissent point le Pape, & n'observent point le Célibat. Leur Supérieur n'a point d'autre titre que celui de *Protopapa* ou premier prêtre; mais il se distingue par ses habits, qui sont une soutanne grise toute chamarrée de galon d'or; & un grand manteau noir fait en fome de robe de chambre. Il a la barbe & les cheveux longs, & un chapeau noir, sur la têtiére duquel est une croix de taffetas bleu. Les autres Prêtres portent la soutane & le manteau noir, & n'ont point de croix sur le chapeau.

Le Port de cette Ville est un des plus beaux de tout le Levant: il est entouré de pierres de taille; & à l'entrée est une grosse Tour quarrée, où sont plusieurs piéces de canon pour défendre l'entrée du Port. Il y a sur le cai cinq ou six grandes & hautes arcades faites de même matiere, pour mettre les Galéres à couvert, ou pour faire des magazins. A deux lieuës de la Ville, il y a deux hautes montagnes: l'une porte le nom de *S. Paul*, l'autre se nomme le *Mont-jouc*, au pié duquel est *Candie Neuve*.

Qualité. L'air est fort net & épuré dans toute l'Ile, mais extraordinairement chaud: il n'y pleut presque point, principalement en Eté; & autant qu'il fait chaud le jour, autant il fait froid la nuit. Le terroir y est si fertile, qu'on y fait la recolte deux fois l'an en beaucoup d'endroits: les légumes y sont excellentes, mais le plus grand soin des Insulaires est de cultiver ses vignes qui leur produisent un vin délicieux. Ils ont de deux sortes de malvoisies, toutes deux fort estimées, mais l'une beaucoup plus que l'autre. La plus exquise vient des environs de *Rétimo*; & ce qui cause sa délicatesse, est qu'on la fait dans cet endroit du raisin cuit dans sa parfaite maturité; aulieu qu'ailleurs on ne veut pas prendre la peine de cuire le raisin; ce qui donne à cette malvoisie un certain gout qui n'approche nullement de l'autre. La plupart des grapes de ce raisin pésent neuf à dix livres; & tous les autres fruits y ont aussi quelque chose de particulier; & deplus ils y croissent si abondamment, qu'il

Fruits extraordinaires.

qu'il y a des forêts entiéres d'abricotiers, d'orangers, de citronniers, de figuiers, d'amandiers, d'oliviers, & même de pommes & de poires, dont les plus chétives ne le céderoient ni à la rainette ni au bon-chrétien. Où il n'y a ni blé ni vignes, ce n'est que thin, que marjolaine que serpolet que romarin, & autres herbes de bonne odeur que les Italiens achétent bien cher: & celles qui ne sentent rien ailleurs, sont en *Candie* toutes parfumées. Les moutons, les liévres, les chevreuils, les lapins & le gibier, dont le nombre est surprenant, se ressentent comme le reste de la bonté du terroir; & comme il produit de toutes choses beaucoup plus qu'il n'en faut pour la subsistance des habitans, on voit à *Venise*, en *France*, en *Angleterre* & en *Hollande* du vin, du vinaigre, du miel, des fruits, de la cire, du coton, de la laine, & de la soie de ce pays-là. Juillet, 1657.

Mœurs. Cette grande abondance rend les habitans paresseux; & de plus *S. Paul* les accuse d'être fourbes, menteurs & gens qui aiment la bonne chére; en effet il semble qu'ils ne se croient nés que pour cela, car ils en font leur principal, & font consister leur félicité à se bien traiter: à quoi ils emploient tant de temps, qu'ils n'en ont pas assés de reste pour faire valoir comme ils devroient la bonté du terroir.

Les riches vivent & s'habillent à la mode des Vénitiens, mais le commun retient encore les coutumes des Grecs; & pour les femmes, elles n'y ont nulle liberté tant les hommes en sont jaloux.

Leurs cérémonies pour les Morts. Quand les personnes riches meurent, elles sont mises dans un cercueil de bois de senteur, & habillées de ce qu'elles avoient de plus beau. Auprés des hommes on met quelques marques de ce qu'ils ont été; & les femmes y sont ajustées comme si elles alloient au bal. Elles sont coiffées à la mode, ornées de perles au cou, à la tête, & en ont même sur leurs mules. Leur doits sont tous pleins de diamans; leur tablier est de toile de soie, garni d'une dentelle fort haute; il y en a jusqu'aux manches de leurs chemises. Si c'est un homme, les hommes font la cérémonie; & les femmes & les filles la font de celles de leur Séxe. De temps en temps quelqu'un se détache de la troupe dont le corps est environné, & dit plusieurs choses à sa loüange, exhalte ses vertus, ses perfections, ses talens; ensuite on s'arrache ou l'on fait semblant

Juillet. 1656. de s'arracher les cheveux, on se bat la poitrine, on pleure, on hurle & l'on se plaint d'avoir perdu une personne si achevée.

Après quelques semaines de séjour dans cette belle Ile nous avançâmes vers la flote, & donnâmes fond à *Standia*, petite Ile située à deux lieuës de la Côte du Nord: elle est inculte & inhabitée, mais il y a un fort beau Port, de bon fond, & de bon abri, c'est pourquoi les Vénitiens ne laissent pas d'y jeter l'Ancre. Delà nous allâmes vers la Flote qui étoit encore aux *Dardanelles*, cherchant l'occasion de livrer aux Turcs une seconde bataille. Il n'y avoit que deux ou trois jours que le Général *Mocénigo* avoit défait un parti de Turcs qui par ordre du *Grand Seigneur* alloient joindre l'Armée Navale. C'étoient seize grands vaisseaux de Guerre, que les Corsaires de *Salé*, *d'Alger*, de *Tunis*, & de *Tripoli* envoyoient à regret; ces gens n'allant pas volontiers où il n'y a rien à gagner. Si-tôt qu'on les eut découverts, le Général alla audevant, les pressa vivement, les batit cinq heures entiéres, pendant lesquelles quatre furent coulés à fond & cinq pris: les autres fort incommodés se retirérent aux Ports voisins.

Prise de Zouasci. Le lendemain de notre arrivée on alla assiéger *Zouasci*. C'étoit une ville de la Natolie habitée par des bandis qui faisoient des courses sur les Vénitiens, & les incommodoient beaucoup. Les nôtres la prirent, la pillérent, & la d'émolirent jusques aux fondemens. Delà on fit voiles vers *Ténédos*, où nous apprîmes que les Turcs avoient été repoussés, bien-que la Flote avec laquelle ils l'attaquérent, fût composée de trente trois Galéres, de trois Galéaces, & de six Galiotes. Ils donnérent assaut par Mer & par Terre, mais ils furent partout si mal reçus des assiégés, qu'ils n'y demeurérent pas long-temps. Dans le dernier assaut (car ils en donnérent plusieurs) il en resta trois cens sur la place, & bien davantage sur les vaisseaux; dequoi tout effrayés ils se retirérent en desordre. Ils n'allérent pas loin tous ensemble, car il survint une tempête qui abîma trois Galéres & quatre Saïques; tout le reste fut dispersé.

Depuis cette journée, les Turcs furent encore quatre mois entiers aux *Dardanelles*, où ils avoient assemblé de nouvelles forces pour une seconde bataille. Ils la livrérent au mois de Juillet, lorsqu'ils se crurent en état d'avoir leur revanche. Ils avoient trente trois Galéres, neuf Mahonnes ou Galéaces, vint-deux vaisseaux, cent

cent cinquante Saïques, & deplus l'avantage du vent: Tout cela les rendit si fiers qu'ils ne doutoient pas de la victoire, mais leur fierté ne dura pas, car notre Flote vira peu après si apropos, qu'elle passa au vent. Depuis cette heure la furie des Turcs se ralentit; & les nôtres le reste du jour les menérent batant jusques au Cap de Troye, où la nuit les sépara.

Juillet. 1657.

Combat Naval.

Le lendemain, les deux Armées se rejoignirent, toujours la nôtre au vent de la leur; ce qui la fit avancer de-sorte que les ennemis reculérent. Le Grand Vizir *Acem* qui avoit fait bâtir deux Forts sur le Cap, pour garder le rivage, où il avoit posté quatre vints mille hommes de pié, & quarante mille Chevaux, fit ce qu'il put pour les rallier; mais ni se ses priéres ni ses menaces, ni la présence du Grand Seigneur qui attandoit sur une éminence le succès du combat: tout cela dis-je n'empêcha pas la déroute des siens, qui abandonnoient leurs vaisseaux & se sauvoient pêle-mêle à terre. La confusion étoit si grande, que notre Général les crut hors d'état de se reconnoître: il les suivit de-sorte, qu'il se trouva à la portée du canon pointé sur le rivage. Delà on lui tira tant de coups que le feu prit à sa Galére: & comme il se batoit toujours avec la même ardeur, Lui & l'Amiral furent écrasés sous la chute te d'une vergue: & peuapres le feu ayant gagné les poudres, la Galére sauta avec plus de quatre cens hommes dont pas un n'échapa. Ensuite une autre fut coulée à fond; & ce fut là tout le dommage que souffrirent les Vénitiens. Les Turcs perdirent deux Galéres, quatre Galéaces, autant de vaisseaux, cinquante saïques, & plus de dix mille hommes; outre six cens qu'on fit prisonniers du nombre desquels étoit un Bassa; & six cens esclaves qu'on délivra; si-bien que ce dernier combat ne fut pas moins glorieux aux Vénitiens que le premier.

Avantage des Vénitiens.

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE IX.

Suite du bonheur des Vénitiens. L'Auteur court risque d'être pris des Turcs: Il prend parti sur un Armateur, & peu-apres retourne en Hollande.

Juillet. 1657. APrès nous être un peu reposés, & avoir donné le radoub à quelques-uns de nos bâtimens qui étoient prêts à couler bas, nous fimes voiles ver *Napoli-di-Malvasia*. La Flote étoit alors de quarante Galéres; de trentre six Navires, & de six Galéaces, tant de *Malte*, de *Rome*, que de *Venise*. En arrivant à cette Place qui est située sur un Rocher du Golfe de la Morée, tout proche de la Terre ferme, le Général fit avancer les Galéaces pour batre une redoute dont la Ville étoit défenduë. Ce petit Fort essuya le feu de tout un jour; au bout duquel ceux qui le gardoient l'abandonnérent aux nôtres, qui y trouvérent douze grosses piéces de canon. Cependant le reste de la Flote fit une bréche considérable aux murailles de la Ville; & tout étoit prêt pour l'assaut, lorsque les assiégés à qui le secours étoit coupé du côté de la Terre par la ruine de leur pont, & la perte de leur redoute: & du côté de la Mer, par notre Flote, arborérent le Pavillon blanc, & demandérent à capituler. Le Général écouta leurs propositions, mais on n'en sut point le détail, au grand regret de toute l'Armée qui ne s'attandoit à rien moins qu'à être privée d'un butin qu'elle croyoit lui être dû. Avoir forcé une Place qui est la clé & le magazin de la *Canée*; être sur le point d'y entrer, lever le siége & s'en éloigner sourdement, étoit quelque chose de mistérieux que nous ne pouvions pénétrer.

Napoli-di-Malvasia.

Zantorini. Delà nous passâmes à *Zantorini*.. Cette Ile est fort fertile, & tout y est à fort vil prix; ainsi le séjour en seroit fort doux, sans que les tremblemens de Terre y font souvent d'étranges ravages. En l'an mil cinq cens sept, il y en eut un qui en bouleversa plus de la moitié. En l'an mil six cens cinquante trois, plusieurs villages & montagnes furent abîmés par un autre, & la Mer s'empara

de

de plus de la moitié de l'Ile. Beaucoup de ceux qui en échapérent (j'en ai vu quelques-uns) devinrent aveugles par la violence des éclairs qui le précédérent. Une autre grande incommodité, est que tout autour de l'Ile il n'y a presque pas de fond, car à un jet de pierre du rivage, apeine en trouve-t-on à soixante & dix ou quatre vint brasses. A cela prés, la demeure en est fort commode; & le vin y est si commun, qu'un baril de quatre vints pots ne coûte qu'une demie piastre. Il s'y fait aussi au métier une si grande quantité de bas, que les plus fins de coton ne coûtent que six sous la paire. Le reste y est aproportion; c'est pourquoi le Maître de notre Navire que le bon marché tentoit, m'envoya à la provision. J'allai pour cela à un village qui étoit éloigné de quelque deux lieuës de la Flote: & apeine y étois-je entré, que l'Amiral fit tirer le coup de partance. Ce fut un coup de foudre pour moi, qui ne savois que devenir, ni quelle voie prendre pour la rejoindre. Du côté des Turcs, je craignois comme ils venoient là incessamment, qu'ils ne me fissent quelque avanie. Eneffet il s'en falut peu que je ne tombasse entre leurs mains, car trois jours après que j'y fus, ils vinrent exiger le carasch. J'en fus averti assés tot pour me sauver dans un bois voisin, mais quelques ames mercenaires leur donnérent avis de ma retraite. Les Turcs voulurent obliger les Grecs de me livrer entre leurs mains; mais un présent de peu de valeur ferma la bouche au Capitaine qui se retira bien-tôt après. Juillet. 1657.

Les Grecs craignans ou qu'il ne revînt sur ses pas; ou qu'il n'en vînt quelqu'autre plus difficile à contenter, me cherchérent une Barque où ils mirent mes provisions, & m'escortérent jusques à *Embro* où notre Flote étoit à l'ancre. Je la rejoignis heureusement, & l'on paya les Grecs de leur peine, qui d'ailleurs n'étoient pas fâchés d'être débarassés de moi, car si les Turcs m'eussent fait esclave, tout le Village l'eût été de notre Amiral: en quoi je trouve que la condition de ces pauvres gens est à plaindre, car comme ils ont deux Maîtres, il est presque impossible de les contenter l'un & l'autre.

Quelques jours aprés l'Amiral donna des commissions pour aller faire payer le Carasch à toutes les Iles voisines. On commença par *Stampalia*, ou *Astypalæa*. Puis on descendit à *Naxia*, qui a quelque douze lieuës de long, & environ autant de large. Au Naxia.

Juillet. 1657. Midi elle eſt fort unie, & montagneuſe du côté du Nord. Cette Ile étoit anciennement dédiée à *Bacchus*, parce qu'elle produit d'excellent vin, qui ne vaut encore aujourdhui qu'un quart de piaſtre le baril. Sur un écueil qui n'eſt qu'à une portée de mouſquet de l'Ile, il y a un beau portail de marbre, que l'on croit être un reſte d'un Temple de ce Dieu. Les habitans ſont Turcs, Juifs & Chrétiens, auſquels le pain & le vin ne peuvent manquer, l'Ile produiſant abondamment le blé & le raiſin. Le Port de la Ville Capitale qu'on appelle du même nom eſt de bon fond & de bon abri. On y trouve une pierre noire comme la pierre de touche, que les Italiens nomment *Smeriglio*.

Metelin. Nous vîmes enſuite mais de-loin les Iles de *Paros*, de *Lero*, *d'Embroa*, & de *Pſara*, & paſſâmes juſques à *Metelin*. La premiére fois que j'y fus, j'y demeurai ſi peu, que je n'eus pas le temps de voir ce qu'il y a de plus remarquable, mais cette derniére, j'obſervai qu'elle eſt à quarante huit degrés près de la Terre ferme de la Gréce; La ville eſt ſituée au Nord-Oüeſt: il y a un Château qui commande ſur les deux Ports, outre quantité d'autres qui ſont ſitués en divers endroits. Au Nord & au Midi ce ne ſont que plaines fertiles; à l'Orient & à l'Occident, que Montagnes incultes & ſtériles. L'Ile contient trente villages; dont les revenus conſiſtent en grains, en fruits, en beurre & en fromage, & payent de Caraſch dix-huit mille piaſtres. La plupart des habitans ſont Turcs, qui n'y donnent que tres-peu d'accés aux Juifs & aux Chrétiens.

S. George de Scyro. Sur la route de *Scio* où nous avions deſſein d'ancrer, nous trouvâmes un pêcheur qui nous avertit que les Turcs y avoient alors quelques troupes, & qu'on y en attandoit d'autres; ce qui nous fit perdre l'envie de la voir: ainſi nous allâmes mouiller à *S. George de Scyro*. C'eſt une petite Ile ſituée à quarante-ſept degrés & vint minutes, où les vins ſont bons & en quantité.

Délos. *Délos* que nous trouvâmes enſuite, appellée par les Grecs, *Dili*, eſt à quarante ſept degrés. Cette Ile eſt deſerte, & ne produit que des liévres & des lapins: mais le marbre y eſt ſi commun, que ſi on y vouloit bâtir une ville, les mazures & les ruines en fourniroient ſuffiſamment. On y voit des colommes debout & couchées en grand nombre; & le tronc d'une ſtatuë qu'on dit être celle *d'Apollon*. Elle eſt ſi mutilée qu'on a peine à la reconnoître; & ſi l'on

si l'on en croit les habitans des Iles voisines, il n'y a pas long-temps que les Anglois lui sciérent la tête; les autres disent que ce fut le Provéditeur de *Tiné*: quoi-qu'il en soit, cette statuë n'est presque plus qu'un tronc sans forme; mais ce qui en reste suffit pour faire connoître qu'elle avoit plus de vint piés de haut. A quelques pas delà, on voit encore d'autres troncs de marbre; on avoit peine à les distinguer, mais nous apprîmes par une vieille tradition, que c'étoient d'un côté, des troncs de lions; & de l'autre, celui d'un Centaure. Juillet. 1657.

C'est entre la Mer & le Temple, & vers le pié du *Mont-Cynthien*, qu'il y a plus de quartiers de marbre entassés les uns sur les autres: ce Mont qui n'est pas fort élevé, est un roc de marbre, d'où apparemment on n'en a jamais tiré. A voir les mazures qui sont audessus, on diroit qu'il y a eu un Temple. Delà en marchant vers la Mer, on rencontre quelques degrés qu'on dit être les restes d'un Théâtre, dont la Scéne étoit soutenuë par neuf voutes, toutes séparées par une muraille.

Entre *Andros* & *Délos*, est l'Ile de *Ténos*, qui n'est célébre que par une fort haute montagne, où l'on avoit bâti un Château pour la défense de l'Ile, lequel fut enlevé l'année passée par ses propres poudres, où le tonnerre avoit mis le feu. On nous dit que cette Ile étoit sujette aux tremblemens de terre qui en avoient abîmé une partie; ce qui est assés vrai-semblable, car comme nos gens levoient l'ancre, ils tirérent un pan de muraille, à quoi elle étoit attachée. Le terroir y produit des raisins, des figues, des noix, & autres fruits; le grand négoce des habitans est de bas soie, & dans tout l'Archipel il ne s'en fait point de si fins, aussi n'y a-t-il point de lieu où les vers à soie & les meuriers soient si communs. *Ténos.*

Milo est à trente sept degrés & vint & une minute. Sa longueur qui n'est que de sept lieuës, est vers le Sud & le Nord. Elle a plusieurs ports tous fort bons, mais le meilleur est du côté de l'Ouëst. Elle a quantité de beaux villages, & n'est pas des plus mal peuplée. La Religion est Gréque & Romaine, mais la plupart y parlent Italien, tant par le moyen du commerce avec les Vénitiens, que parce qu'il y a des écoles où l'on enseigne cette Langue. *Milo.*

En allant d'une Ile à une autre, notre Vaisseau passa tant de fois sur des écueils que nous ne pouvions éviter faute de les connoître, que nous craignions à tout moment qu'il ne s'ouvrît. Cela nous

Juillet. 1657. obligea à reprendre la route de *Venise* où nous arrivâmes avec peine.

Comme le repos n'étoit pas mon fait, j'aimai mieux suivre un Armateur qui en partit quelques jours après pour croiser sur les Turcs, que de m'exposer à m'ennuyer en attandant une occasion plus favorable. Notre Capitaine ayant pris d'abord la route de *Livourne*, j'appris en chemin que son but étoit de pirater, & que pour cet effet il s'étoit pourvu de trois passeports. Comme ce métier ne me plaisoit pas, je résolus de le quiter lorsque nous serions à *Livourne;* & je le quitai effectivement dés le jour de notre arrivée. Cependant le bruit ayant couru qu'il vouloit frauder les marchands qui s'étoient fiés à sa bonne foi, il tâcha de s'enfuir; mais quelques-uns des interressés qui se trouvérent sur les lieux en ayant été avertis, se saisirent de sa personne, & peuaprès de son vaisseau. Tout l'Equipage fut interrogé & trouvé innocent. Pour lui, il fut envoyé en *Hollande*, & mis en prison, d'où je ne sai pas quand il sortit, J'eus le bonheur quelques jours après de trouver un Vaisseau qui retournoit à *Amstredam*; & me servis de cette occasion pour aller revoir ma Patrie où j'arrivai hureusement.



TROISIÉME VOYAGE DE JEAN STRUYS.

CHAPITRE I.

Depart de l'Auteur pour la Moscovie, & des incommodités que souffrent les voyageurs dans la Livonie

AU retour de *Livourne*, je prétendois ne me reposer que peu de jours, mais le hazard voulut que m'étant marié six mois aprés, je fus plus de dix ans sans pouvoir quiter ma famille. Au bout de ce temps ayant su que l'Empéreur de *Moscovie* faisoit équiper quelques vaisseaux à *Amstredam* pour aller en *Perse* par la Mer Caspienne, il n'y eut point d'attachement capable de me retenir. Le but de ce voyage étoit d'attirer en *Moscovie* le négoce des soies de *Perse*, par une voie plus sure, & moins incommode que l'ordinaire, qui souvent aulieu d'être utile ruinoit les interessés. Comme le transport ne s'en pouvoit faire que par un grand détour, il arrivoit souvent qu'outre que les frais étoient excessifs, il en étoit enlevé une partie par les Tartares & autres peuples chés lesquels il faloit passer. Septembre. 1658.

Sa Majesté Impériale étant informée des abus qui se commettoient sur cette route, voulut qu'on en cherchât une autre, & c'est celle que j'ai nommée; & pour laquelle je m'embarquai le deuxiéme Septembre de l'an mil six cens soixante huit, sur un Vaisseau nommé *le Sacrifice d'Abraham*. Le lendemain nous fûmes à *Enchuysen*; & delà au *Vli* où nous attandîmes que le vent fût propre. Au bout de huit jours nous l'eûmes tel que nous le souhaitions, & partîmes avec cinquante autres. Apeine étions nous hors du Port, que le vent devint tout contraire si-bien qu'il nous falut louvier; & pour comble de peine, lorsque nous y pensions le moins, un vaisseau de *Schelling* vint tomber sur nous si rudement, que nous crûmes être coulés à fond; mais par bonheur nous en fûmes quites à meil- Depart de l'Auteur.

Octobre. 1658. à meilleur marché, car il n'y eut de notre côté que la grande voile de brisée; aulieu que l'autre perdit dans ce choc une de ses vergues & le beaupré. Néanmoins comme nous craignions d'avoir quelque chose de pis, nous relachâmes tous deux à *Schelling* pour y regarder de plus-prés.

Le vintiéme nous fûmes en état de poursuivre notre voyage, qui fut secondé par un bon vent, & nous l'eûmes tel jusques à *Riga*; excepté en sortant du *Sund*, où il soufla avec tant d'impétuosité qu'il déchira notre grande voile, mais on y eut bientôt rémédié.

Le premier Octobre nous arrivâmes à *Boldera* port de la riviére de *Riga*, où les Doüaniers trouvant quelques marchandises qui n'avoient pas été déclarées, les enlevérent hors du vaisseau & les emportérent avec eux; mais ils les rendirent bientôt après, le Maître du Vaisseau leur ayant offert un présent dont ils se contentérent. Le lendemain nous pensions entrer dans la Ville, mais nous ne le pûmes qu'à la fin d'un calme qui dura jusque au troisiéme Octobre.

La *Livonie* dont *Riga* est la Capitale, est située au Midi du Golfe de *Finland*, bornée à l'Orient par le canal de Nerva, le lac de *Pibas*, & la *Moscovie*: au Midi par la *Duna*, qui la sépare du Duché de *Curlande*: & à l'Occident par la Mer Balthique. Elle est divisée en deux parties, nommées *Estonie*, & *Lettomie*, l'une, vers le Septentrion, l'autre, vers le Midi.

Riga. *Riga* est située dans une plaine arrosée au Sud-Oüest de la *Duna*. Ses murailles sont accompagnées de tours & de fossés. Elle est fort peuplée, & fort marchande; en Eté le négoce se fait par mer qui y facilite l'abord des étrangers; mais en Hyver ce n'est que par terre & du côté de la *Moscovie*, sur des traîneaux & des charettes. Cette ville, & même toute la Province, a servi plusieurs fois de Theâtre de guerre aux Rois de *Suéde*, de *Pologne* & de *Moscovie*, qui l'ont possédée l'un après l'autre. Le Polonois l'a cedée au prémier par la paix de 1669, & depuis ce temps, elle est devenuë héréditaire à la Couronne de *Suéde*.

Comme notre voyage se devoit achever par terre, nous débarquâmes nos marchandises, qui furent chargées sur trente charettes, Depart de cette ville. avec lesquelles nous prîmes la route de *Pletsco*. Nous allâmes coucher à *Nieumeulen*, où le lendemain nous passâmes de l'autre côté de la riviére, sur des pontons qui sont faits exprés pour passer chevaux & charettes. Depuis l'onziéme, il nous arriva tous les jours quel-

quelque nouvelle incommodité, tant parce que la route est rude, qu'acause que les charettes étoient de beaucoup trop chargées, & où il y avoit toujours quelque chose à refaire. Cette incommodité étoit suivie d'assés pitoyables objets, le pays & les habitans, étans à mon gré des plus tristes qui se puissent offrir à la vuë. Ces misérables tant hommes que femmes ne sont vêtus que d'une chétive couverture dont ils se couvrent grossiérement, surtout les femmes dont la nudité est mal cachée, mais qui n'inspire que dégout. Cet ajustement est suivi d'une coiffure aproportion: elles ont les cheveux coupés en rond deux doits audessous des oreilles, & une guenille sur la tête. Pour leur tein, il est difficile de dire ce que c'est, & il faudroit pour en parler juste, qu'une forte lessive y eût passé huit jours durant. Les palais de ces belles nymphes sont de méchantes hutes dont le dehors fait frissonner, & le dedans, horreur & pitié. Tous leurs meubles consistent en une marmite & deux pots de terre qu'ils ne lavent jamais. Ils n'ont point d'autre lit que la terre; ni d'autre nouriture que du pain cuit avec le son, des concombres & des choux salés.

Octobre 1668.

Etat du Pays.

Pauvres habitans.

La misére extrême de ces pauvres gens vient de la dureté de leurs maîtres, qui les traitent bien plus rudement que les Turcs ne font leurs esclaves. Pour justifier un traitement si inhumain, on dit que les paysans doivent être traités en bêtes, ou qu'on n'en viendroit pas à bout. Quoiqu'il en soit, il me semble qu'on y devroit mettre un peu de différence pour beaucoup de raisons dont ce n'est pas ici le lieu; mais l'intérêt & la force qui réglent tout, inspirent d'autres sentimens qu'il est malaisé d'étouffer. Cette vie pénible & sauvage est accompagnée d'une si profonde ignorance, qu'ils n'ont que la figure & l'usage de la parole qui fassent croire qu'ils sont hommes; ainsi il n'est pas surprenant qu'ils ignorent ce que c'est que Dieu. Le peu de teinture qu'ils en ont, & la connoissance grossiére qu'ils ont d'un Etre qui lui est contraire, les jettent en des erreurs qui leur sont assés pardonnables, puisqu'on ne voudroit pas qu'ils fussent ni moins stupides ni plus éclairés. Ils ont oui dire qu'il y a un Diable qui est le maître des richesses, ils font ce qu'ils peuvent pour lui parler, car tous brutaux qu'ils sont, ils voient bien qu'il y a des hommes plus hureux qu'eux, & que les richesses donnent les moyens de le devenir; c'est pourquoi ils tâchent de lier commerce avec celui qu'on en dit le maître; ils cherchent

Octobre. 1658. chent à se tirer de la misére où ils se voient, ce qui me fait croire qu'ils sont capables de bonnes impressions, mais qu'on ne leur veût pas donner, depeur qu'ouvrant les yeux, ils ne voient le tort qu'on leur fait.

Pour revenir à leur créance, on peut dire qu'ils n'en ont point, & ce qu'ils font par habitude certains jours de l'année, est quelque chose de si fade qu'il ne mérite guéres qu'on en parle; cependant pour ne rien omettre de ce qui fait à mon sujet, voici comment ils célébrent leurs plus grandes fêtes.

Fade & pitoyable idolatrie. Ils s'assemblent ces jours-là sous un arbre qu'ils choisissent fort haut & fort droit; & à certain signal, un des plus alertes de la troupe va couper les plus hautes branches: chacun ensuite y met sa guenille, puis tous ensemble dansent alentour l'espace d'une demi-heure. Après, ils se traînent autant de temps le ventre contre terre, & remuent les lévres comme s'ils prioient: Ils se relévent pour danser: & quand ils ont passé deux ou trois heures de la sorte, le reste du jour est employé à se divertir à leur mode, c'estadire misérablement. Bien-qu'ils n'aient guéres de Religion, ils sont religieux observateurs d'une espéce de serment qu'ils ne font pas en toute rencontre, mais pour des raisons importantes, dont la principale est de s'engager à quelque entreprise. Alors on met sur la tête de l'entrepreneur un morceau de gazon, & dans sa main un bâton de bois sans nœuds: dans cette posture il promet de faire la chose dont il s'agit, souhaitant en cas qu'il y manque, que le feu brule son bétail.

En sortant de ces tristes lieux, nous entrâmes dans un bois où il falut marcher deux jours avec beaucoup d'incommodité. Les chemins étoient si mauvais que les chevaux avoient de la peine à s'en tirer, bienqu'il y eût en quelques endroits de grosses poutres qu'on avoit jetées au hazard, ce qui en rendoit l'assiéte mal-sure.

Wolmar. En sortant de ce bois nous trouvâmes *Wolmer* ou *Wolmar* petite ville où il n'y a que quarante feux, mais qui est néanmoins fermée de bonnes murailles de pierres, & qui a des fossés assés profonds, mais toujours à sec. Elle étoit autrefois en quelque considération, mais les derniéres guerres des *Moscovites* & des *Polonois*, l'ont entiérement ruinée. Elle n'est éloignée de *Riga* que de dixhuit lieuës, mais cette route est si triste & si incommode, qu'il n'est guéres de voyageurs qui n'aimassent beaucoup mieux en faire plus de trente ailleurs.

Le

Le quinziéme, dés le point du jour nous poursuivîmes notre chemin, d'abord par des terres en labour, mais peuaprès autravers des bois & des forêts, d'où nous ne sortîmes que sur le soir. Ces bois sont si épais qu'on n'y voit jamais le Soleil; ainsi ce n'est que bouë & que fange, qui fatigue de-sorte, qu'on ne peut faire auplus chaque jour que quatre ou cinq lieuës; & ce qu'il y a de plus incommode, c'est qu'après avoir bien marché on ne trouve que de méchans gîtes, où l'on est mal traité, mal couché, & persécuté des moucherons qui vous défigurent quelque soin qu'on prenne de les enfumer, ce qui est néanmoins l'unique moyen de les chasser. Octobre, 1668.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE II.

Continuation de la même route depuis Pitsiora premier Village de Moscovie.

LE dixneuviéme nous fîmes si peu de chemin, que la nuit nous prit dans un bois où il nous la falut passer. Nous y fîmes mauvaise chére, mais en revanche nous n'épargnâmes pas le bois, sans quoi je pense que les cousins nous eussent dévorés. Notre sommeil fut si peu profond par la fatigue du jour précédent & l'inquiétude de l'avenir, que nous fûmes tous éveillés avant l'aube du jour. Cette diligence fut cause que nous arrivâmes de fort bonne heure à *Pitsiora*; petit village, mais fort commode, & le premier qui se rencontre en sortant de la *Livonie*. Les habitans y sont à leur aise, la bonté du terroir leur fournissant dequoi faire rouler leur petit commerce. Si-tôt qu'ils surent notre arrivée, ils vinrent demander si nous n'avions ni perles ni diamans à vendre. Cette demande nous fit naître la curiosité de nous promener parmi eux, & nous y vîmes des boutiques & des magazins comme dans les plus grandes villes. Surpris de ce que je voyois, je leur demandai ce qu'ils pouvoient faire d'étoffes de soie & de joyaux; à quoi ils répondirent que la Cour de leur Empéreur étant le centre des richesses, tout ce qu'on y portoit de beau y étoit vendu au centuple; qu'ils y alloient de temps en temps, & qu'ils n'en revenoient jamais que fort satisfais de leur voyage. Pitsiora.

Octobre. 1661. Le vint & uniéme nous passâmes par un grand bois qui nous parut moins ennuyeux que les précédens, peutêtre acause que nous y trouvions quelques fruits qui nous rafraîchissoient, ou du moins qui nous amusoient. Je ne sai si c'est l'exercice qui nous faisoit trouver tout bon, mais nous y mangeâmes des groiselles bleuës, qui nous semblérent plus délicieuses que les meilleures de *Hollande.* Pour moi, je les trouvai si bonnes, que j'avançai insensiblement vers les endroits où il y en avoit le plus, & d'abord que j'y fus, un grand ours partit si brusquement du même endroit, que je perdis l'envie d'en manger. Je rejoignis nôtre troupe tout effrayé, & un paysan des environs qui la suivoit alors par hazard, dit que j'en étois quite à bon marché, & que ces animaux dont ils étoient fort incommodés, dévoroient de jour & de nuit tout ce qu'ils rencontroient. Cet avis m'apprit à ne m'éloigner plus de la troupe dans un pays inconnu, principalement dans les bois qui sont en grand nombre sur cette route. Ce même jour nous arrivâmes de bonne heure à *Pletscou*, où les charetiers de *Riga* furent congédiés, parce que depuis-là, les habitans de tous les lieux où nous irions devoient recevoir ordre de nous loger, & de fournir ce qui nous seroit nécessaire.

Pletscou. *Pletscou* est une grande ville qui a plus de deux lieuës de tour. Ses murailles sont de pierre & de bois, accompagnées de quelques méchantes tours, sans creneaux ni plate-formes, sans bastions ni redoutes, & sans aucune défense. De loin, la ville a quelque apparence par le grand nombre de ses clochers; deprés la vuë en est pitoyable; & toutes les maisons ne sont que des piéces de bois entassées au hazard & malproprement. Pour la matiére, les habitans disent qu'ils l'aiment de la sorte, le bois étant plus sain que la pierre; mais pour l'ouvrage qui n'a ni forme ni beauté, ils alleguent pour raison que c'est une vieille coutume qu'ils ont de temps immémorial; qu'à la vérité cette structure n'est ni fine ni agréable, mais qu'elle est commode & aisée, & qu'ils y dorment plus en repos, que la plupart de ceux qui habitent les plus beaux palais. De ce discours nous tombâmes insensiblement sur l'avanture de l'ours, & l'on s'étonna que cet animal eut quité la partie, contre l'ordinaire de ses semblables, qui est d'attaquer aulieu de s'enfuir. Ils m'en contérent une à ce propos qui étoit arrivée l'année précédente au prochain village, qui est qu'un ours entra la nuit dans une maison,

ſon, où trouvant une femme & ſon enfant ſur un lit, il dévora la mére dont il ne reſta que peu de choſe ; mais pour l'enfant, on ne vid rien par où l'on pût juger ce qu'il pouvoit être devenu. Quelque temps aprés, le même ours que ce bon repas avoit amorcé, retourna au même village, où des payſans l'ayant apperçu, le ſurprirent & le tuérent. En le conſidérant enſuite, ils virent que c'étoit une femelle qui devoit avoir des petits ; le lendemain ils les cherchérent, ne doutant pas que la longue abſence de leur mére ne leur fit pouſſer des plaintes & des cris qui les découvriroient. Ils cherchérent long-temps envain, & ſur le point de s'en retourner, ils entendirent prés d'une montagne les gemiſſemens d'un enfant ; ils y montérent, & l'ayant trouvé, ils le portérent à ſa tante qui le reconnut, & chés laquelle je l'allai voir par curioſité. *Octobre 1668.* *Ours dangereux.*

Comme on vid que j'étois curieux, on me fit voir chés un bourgeois un os de grandeur extraordinaire. Cet os qui étoit celui de la cuiſſe d'un homme qui apparemment n'étoit pas un Nain, avoit cinq piés de long ; je ne vis point les autres, parce qu'on les avoit laiſſés dans un cercueil de pierre où ils avoient été trouvés par des payſans, en arrachant les racines de quelques arbres qu'ils avoient coupés ; mais on me dit qu'ils étoient tous de grandeur & de groſſeur proportionnées à celui-ci. *Os de la cuiſſe d'un Geant long de cinq piés.*

Dés le vint-ſixiéme de ce mois, le froid commença ſi âprement, que nous craignîmes ſi nous diférions à partir, de ne pouvoir achever notre voyage ; mais quelque effort que nous fiſſions pour le continuer, il falut attandre le *Poddewode*, c'étoit l'ordre de l'Empéreur, par lequel Sa Majeſté commandoit à tous ſes ſujets qui ſe trouveroient ſur notre route de nous fournir toutes les choſes néceſſaires. Il ne tarda à venir que trois jours aprés, & cependant tout étoit glacé & couvert de nége : ainſi depeur de pis, nous partîmes dés le vint-neuviéme ſur des traîneaux dont la voiture eſt douce & commode, dequoi nous avions grand beſoin, pour nous remettre un peu de la fatigue que nous avoient cauſé les bouës importunes des marais précédens.

Le trente & uniéme, nous arrivâmes à un grand Lac ſitué auprès de *Novogorod* : comme il n'étoit pas encore glacé, nous le paſſâmes dans des *Knoos*. Ce ſont des bateaux tous d'une piéce, faits de troncs d'arbres, dont la plupart ne contiennent auplus que quatre ou cinq perſonnes. Le Lac a beaucoup d'étenduë ſur quatre ou cinq piés de

Octobre. 1666.

de profondeur ; ainsi nous fûmes si long-temps à le passer, qu'il étoit nuit lorsque nous entrâmes dans les fauxbourgs. Dés les jours suivans je commençai à apprendre le *Moscovite*, & m'y appliquai avec tant de soin, qu'avant qu'il fût peu, j'en savois autant qu'un étranger en doit savoir.

Novogorod.

Novogorod qui signifie *Nouvelle ville*, est un mot composé du Latin & du Moscovite. Les fauxbourgs sont presque aussi grands que la ville même ; & toutes ruinées que sont ses murailles, il paroît par ce qui en reste qu'elle a été extrémement forte & des plus belles de l'Empire. On y batoit autrefois monnoie, & le Prince qui la possédoit & qui y résidoit il y a quelque trois cens ans, en étoit Souverain, & ne relevoit de personne. Alors elle étoit si célébre, que quand il s'agissoit d'une Puissance extraordinaire, on la citoit immédiatement aprés Dieu en ces termes, *qui pouroit résister à Dieu & à Novogorod?* Depuis l'année mil quatre cens soixente & dix sept, où son Prince fut détrôné par *Jean Vasilowits* Empéreur de *Moscovie*, elle a perdu ses priviléges, & presque toute sa beauté, Son commerce qui dans ce temps-là faisoit bruit dans le monde, est fort déchu depuis : & bienque les nations voisines y fassent encore un négoce considérable, ce n'est plus aujourdhui que l'ombre de ce qui se faisoit alors. *Lubec*, *Hambourg*, le *Dannemarc*, la *Suede*, en tirent tous les ans une prodigieuse quantité de toutes sortes de grains, de lin, de chanvre, de fourures, & de cuirs de roussi. Les vivres y sont à tres-vil prix ; & pour peu de chose en tout temps, on y est traité splendidement à chair & à poisson. A l'un des côtés de ses murailles qui ne sont que de bois, est le palais de l'Archévêque qui fait comme un quartier apart, ceint de belles pierres de taille. Ce palais est aussi de pierre, & est accompagné de quelques autres presque aussi beaux, habités par de Grands Seigneurs. De ce Palais on va par un pont bâti sur la riviére, où l'Empéreur *Vasilouwits* fit jeter une infinité de personnes, au couvent de S. Antoine. Ce bâtiment qui n'a rien en soi de singulier, est un des plus beaux de la ville, & le lieu où le peuple court avec plus d'ardeur & de dévotion. L'opinion commune & qui est cruë en ce pays-là comme article de foi, est que ce Saint auquel ils ont une confiance particuliére, descendit de Rome le long du Tybre sur une meule de moulin jusque à la riviére de *Wolga*, & delà à *Novogorod*, où ayant trouvé des pêcheurs, il convint avec eux que ce qu'ils prendroient du premier

Ancienne splendeur de cette ville.

coup de filet, ſeroit pour lui. La premiére choſe qu'ils tirérent, Novembre, 1668. fut une caiſſe pleine d'ornemens dont les Prêtres ſe ſervent à l'autel, de livres, & de quelque argent dont le Saint fit bâtir une Chapelle au même lieu où eſt aujourdhui le couvent. On ajoûte qu'il y vêcut le reſte de ſes jours, & qu'il y a été enterré. On prétend méme que ſon corps, y eſt encore au même état qu'il étoit le jour de ſa mort, & qu'il y fait tous les jours de grands miracles. C'eſt ſur ce pié qu'on a accru le batîment qu'il avoit commencé, que ſa mémoire y eſt révérée, & qu'on y porte en foule des offrandes de conſéquence. L'année mil ſix cens onze, le Comte de la *Gardie* Général de l'Armée de Suéde aſſujettit cette ville au Roi ſon Maître; deux ans aprés les deux Rois ſe racommodérent, & par un Traité fait entre eux, elle retourna à ſon premier Maître.

Le huitiéme Novembre, nous pourſuivîmes notre route, & allâmes coucher à *Bruynitz*, petit village où il n'y a rien de remarquable. Le lendemain nous partîmes d'aſſés bonne heure, mais la nége s'étant fonduë, il falut quiter les traîneaux & reprendre les charettes, ſur leſquelles tout étant chargé, nous continuâmes le dixiéme, & ne pûmes faire que trois lieuës, tant les chemins étoient difficiles. Outre la nége a-demi fonduë, ce n'étoient partout que marais, ſur la plupart deſquels il y avoit de méchans ponts auſſi malaiſés que les chemins mêmes, ſi-bien qu'il y avoit toujours quelque rouë démontée, ou quelque autre choſe à reparer, ainſi la fatigue étoit extrême; mais par bonheur nous voyagions ſous de ſi bons auſpices, qu'on nous faiſoit le ſoir bonne chére, ce qui aidoit à nous délaſſer.

L'onziéme, en ſortant de *Gankrezza* où nous avions couché, nous *Voleurs de grands chemins.* entrâmes dans un bois épais, où nous apperçûmes de loin quantité de cavaliers qui s'arrêtérent dés qu'ils nous virent: d'abord nous les prîmes pour ce qu'ils étoient, mais nous ne laiſſâmes pas d'avancer avec autant de fermeté, que ſi nous euſſions été les plus forts. A meſure que nous approchions, ils nous regardoient fiérement, & ſembloient être réſolus à nous attaquer. Ils ſe contentérent néanmoins de nous demander qui nous étions; à quoi nous répondîmes que nous voyagions pour le ſervice de Sa Majeſté Impériale: & ſoit que cette réponſe leur fît changer de réſolution, ou que le nombre les intimidât, ils ne firent point d'autre enquête, ni ne témoignérent en nulle maniére qu'ils euſſent envie de nous in-

Novembre. 1668. insulter. Mais s'ils y manquérent, ce fut assurément par l'une de ces deux considérations, car nous apprîmes que ce bois étoit fort mal-seur; & que les vols y etoient fréquens. Nous allâmes coucher à *Jasel-Bitza*, dont les habitans eurent grand soin de s'aquiter de leur devoir, c'estadire de nous bien traiter.

Le douziéme la nége étoit si épaisse qu'il falut reprendre les traîneaux, & commencer cette journée par entrer dans un bois qui dura presque jusqu'à la nuit: nous la passâmes dans un village appelé *Gamzinagora*.

Le trézième nous entrâmes encore en quittant le village, dans un bois qui se trouva moins ennuyeux que celui du jour précédent; car nous n'y fûmes que deux heures: le reste du jour se passa dans une raze campagne, où nous trouvions par-ci, par-là quelques misérables cabanes où les habitans sembloient être à-demi enterrés. Ainsi tout ce que nous voyions n'étoit pas des plus agréables, & sans que notre guide parloit assés bon Alleman, & qu'il avoit la civilité de satisfaire aux questions que je lui faisois, j'y eusse passé de fâcheux momens Nous allâmes coucher à *Colomna*, qui est un des plus beaux villages qui soit sur cette route.

Colomna.

Le quatorziéme se passa dans un de ces grands bois dont le chemin estoit plein de bouës, & où il ne s'offroit à la vuë que des objets tristes & stériles. Nous y vîmes des loups par troupes que nous tâchâmes d'approcher à la portée de nos fusils; mais ils nous apperçurent & s'enfuirent. Notre *Pristaf*, c'étoit notre guide, nous dit qu'ils sentoient la poudre de loin, & qu'ils distinguoient aisément ceux qui avoient des armes à feu, ou qui n'en avoient pas: qu'on en voyoit souvent l'expérience; & que ces animaux avoient la hardiesse quand on n'en avoit point, d'attaquer hommes & chevaux; & que sans cela, d'ordinaire ils avoient l'avantage. La violence du froid augmenta si-fort ce jour-là, qu'il falut sortir des traîneaux, & courir même quelque temps pour nous échauffer, tant le froid étoit pénétrant.

Loups subtils.

Et dangéreux.

Le seiziéme, nous nous trouvâmes de grand matin à un petit village nommé *Waizma*, mais parcequ'il étoit encore trop-tôt pour nous reposer, nous gagnâmes *Gam-Woldoka*, où nous passâmes le reste du jour & les cinq suivans; pendant lesquels un autre Hollandois & moi voyant la riviére glacée, nous nous avisâmes de nous servir de nos patins comme on fait en *Hollande*. Apeine y fumes

mes nous, que tout le village sortit pour nous voir, aussi surpris des caracoles que nous faisions, que s'ils eussent vu un miracle. Novembre. 1668.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE III.

Suite de la même route jusque à Moscou où l'Auteur & ses Compagnons arrivent heureusement. Combat d'ours & de loups. Mort de l'Impératrice & ses obséques.

COmme la saison étoit fort rude, & que nous étions tous fort las, nous demeurâmes quatre ou cinq jours à ce village, où comme on avoit fait jusques-là, on nous pourvut de chevaux frais, de traîneaux, & des autres choses nécessaires pour ce jour-là: ainsi le vint & deuxiéme nous poursuivîmes notre route, & entrâmes d'abord dans un bois, où nous souffrîmes les mêmes incommodités que nous avions euës dans les autres, sans que la vuë de quelques faisans & perdrix que des paysans nous offroient à bon marché, fût capable de nous délasser. Quelque ennuyeux & triste qu'il fût, il falut néanmoins s'en tirer: ce que nous fîmes le plutôt qu'il nous fut possible, & néanmoins il étoit fort tard quand nous en sortîmes; & pour comble d'incommodité, il nous falut coucher au plus misérable de tous les villages. Tout y étoit si mélancolique, si chétif, & si pauvre, que je frissonne encore quand j'y pense. Comme il n'y avoit dans notre hute ni pain, ni vin, ni lit, ni table, la plupart de nos gens passérent la nuit à fumer; sur quoi il arriva une assés plaisante avanture, qui est que l'un d'eux trouvant sa tabaquiére vuide, & ne sachant à qui s'en prendre qu'à un des aides de voyage auquel il l'avoit prétée, lui cacha sa hache. Celui-ci la trouvant à dire, s'en prit d'abord à un Moscovite qui goguenardoit aulieu de répondre à ce que l'autre lui disoit. Le premier las de se voir raillé s'échauffa, & l'accusé voyant que c'étoit tout de bon, cassa un morceau de sa pipe & le jeta au nez de l'autre: l'accusateur se revanche par un souflet; l'accusé lui saute au collet; ils se terrassent & se gourment plus d'un quart d'heure. Comme on ne les séparoit point, ils cessérent d'eux-mêmes fort mal-

Nuit passée agréablement.

Novembre. 1668. malcontens du procédé des voyageurs. Cependant celui qui étoit cause de la querelle s'ennuya de ne point fumer, & sans songer qu'il avoit la hache sous lui, il fit quelques pas pour prendre la pipe d'un autre qui ne fumoit plus. D'abord celui à qui elle étoit s'en saisit, l'autre la reprend, & prétend la garder pour le tabac qu'il avoit perdu: le Moscovite ne lâche point prise. Ils se secouent, ils se culbutent & font une scéne aussi plaisante que la premiére. Un des nôtres ayant peur que des coups de poin ils n'en vinssent à quelque autre chose, tâcha de leur ôter la hache; & comme il fit d'assés grands efforts pour cela, un Moscovite crut qu'il étoit temps de prendre parti, & qu'il y avoit de l'injustice à souffrir que deux en batissent un; il se jette donc sur le dernier qui appelle les autres au secours: on accourt, on les sépare; ils s'enflâment tout de nouveau, l'un s'obstinant à r'avoir sa hache & l'autre son tabac. Ils en reviennent aux coups; & comme un de ceux qui les séparoit en reçut un au visage, il le rendit à celui qui l'avoit frappé: celui-ci redouble; les autres se joignent, on ne garde plus de mesure; & tous frappent sans distinction. Comme chacun avoit pris parti, il n'y avoit plus de médiateur: ainsi on se batit jusque au jour qui fit songer à une autre peine; & sans avoir ni bu, ni mangé, ni dormi, nous quitâmes ce maudit village chargés de coups & de meurtrissures.

La plupart du vint & troisiéme se passa encore dans un bois, où nos Moscovites nous firent observer des tombeaux. Ils nous dirent malicieusement qu'ils étoient de huit Hollandois, qui depuis peu avoient été assassinés par des voleurs au lieu où ils étoient enterrés, voulant peut-être insinuer par là, que les bois de *Moscovie* étoient funestes à la Nation; mais sans faire semblant d'être touchés de ce qu'ils disoient, nous marchâmes sans leur répondre, & nous trouvâmes bientôt apres au sortir de ce bois dans une vaste campagne, au bout de laquelle est la petite ville de *Torsioc*, dont la plupart des bâtimens sont des Eglises & des Chapelles qui paroissent belles de loin. Delà nous allâmes en bateau jusque à *Troutzka-Miedna*, où nous achetâmes quelques provisions; & sur le soir nous gagnâmes *Tweer*: c'est une ville un peu plus grande que *Torsioc*, prés de laquelle coule la riviére de *Wolga*, qui se va perdre dans la Mer Caspienne. Elle est située sur le penchant d'une petite colline, prés la riviére de *Tweer* dont on lui a donné le nom. Ses murailles qui sont de bois, sont accompagnées de tours demême; & son artillerie consiste en quatre piéces de canon. Là

Là nous reprîmes nos traîneaux, & r'entrâmes dans un bois, d'où je pensois que nous ne sortirions jamais tant il étoit long & obscur. J'y fus réveur plus d'un quart d'heure, ce qui ne m'étoit jamais arrivé, & je l'eusse été bien plus long-temps, sans que deux honnêtes Moscovites qui le connoissoient mieux que nous, nous abordérent d'un air froid, & demandérent à nous escorter le reste du jour. Nous reçumes leur compliment comme ils nous l'avoient fait, c'estadire assés froidement; dequoi n'étant pas satisfaits, ils nous demandérent si c'étoit chés nous la coutume que de faire si peu de cas de pareilles offres de civilité. Comme nous marchions sans leur répondre, & qu'ils ne trouvoient point de juste prétexte de querelle, ils dirent que pour des étrangers c'étoit un orgueuil insupportable, & qu'ils se sentoient obligés de nous apprendre à vivre; que pour cela, il faloit nécessairement qu'ils nous accompagnassent, espérans que les occasions qui se présenteroient, leur fourniroient suffisamment les moyens de nous corriger. Nous leur repartîmes que ces offres n'étoient point de saison, & que leur babil nous étoit suspect; qu'ils allassent à la bonne heure instruire leurs compatriotes, qu'ils trouveroient peutêtre plus dociles que des étrangers. Comme ils n'avoient guéres la mine de nous insulter n'étant que d'eux, j'avouë que je n'étois pas fâché de les faire un peu discourir: leurs maniéres étoient pour moi quelque chose de nouveau, qui me faisoit trouver le passage du bois moins long; mais notre Capitaine qui n'étoit pas de mon humeur, interrompit le discours à grands coups de canne dont il leur frota les épaules: ils reculérent quelques pas, pour mieux nous fraper avec des haches dont ils étoient armés. Quelques-uns des nôtres les couchérent en jouë pour les punir tout d'un coup de leur insolence: mais notre Capitaine défendit de tirer sur eux, & se contenta de lâcher un de nos dogues, qui d'abord abatit son homme, & l'eût sans-doute étranglé, si nous ne l'avions arraché de force.. Si-tôt qu'il l'eut quité, il courut à l'autre qui s'enfuyoit, & l'eût traité comme le prémier, sans que nous en eûmes la même pitié. Bientôt après nous arrivâmes à *Gorodna*, chetif village où je dormis un peu plus que l'autre nuit, mais je n'y fis pas meilleure chére. Novembre 1668.

Le vint-quatriéme, nous ne passâmes point de bois, mais nous traversâmes deux riviéres, & allâmes coucher à *Sawidowa*, & le

Décembre. 1658. lendemain à *Saulkaspaz*, dont les habitans sont si brutaux, qu'ils refusérent d'obeïr aux ordres de l'Empereur, & de nous donner des chevaux comme on avoit fait jusques-là. Comme on s'obstinoit à les presser, ils s'enflâmérent de telle sorte après nous avoir comblés d'injures, que nous faillîmes à être assommés: enfin par bonheur nous en réchapâmes, & obtînmes ce que nous voulions. Nous n'eumes ce jour-là ni avanture, ni mauvais chemins, ainsi nous allâmes à un gîte plus éloigné que de coutume. Ce village s'appelle *Klein*; il n'a rien de plus beau que les autres, & cependant nous y demeurâmes plus long-temps, parce que l'argent nous manquoit. Nous y attandîmes l'exprés qu'on avoit dépêche à *Moskou* pour en avoir; & quoiqu'il fût bientôt de retour, je ne laissai pas de m'y ennuyer. Mon occupation ordinaire, étoit d'aller sur la glace avec mes patins; mais il pensa m'en couter la vie, car la riviére étant fort rapide, la glace étoit si foible qu'elle fondit un jour sous nos piés: Par bonheur je savois nager ainsi je m'en tirai bien vîte, mais mon Camarade qui n'y étoit pas des plus habiles, se fût noyé infailliblement si je ne l'avois secouru.

Depuis le retour de l'exprès, la nége & le mauvais temps nous retinrent encore quelques jours dans ce triste lieu, d'où nous ne sortîmes que le dixiéme de Décembre: encore ne fîmes-nous ce jour-là que tres-peu de chemin, nous ayant falu passer deux fois la riviére sur de petits pontons qui ne portoient que quatre chevaux à la fois: notre gîte fut à *Serkisowo*, d'où nous partîmes le lendemain à-demi glacés, tant le froid étoit pénétrant.

L'onziéme, nous passâmes encore par un petit bois, au sortir duquel nous entrâmes dans un grand village nommé *Nicolo Direveno*. Delà nous apperçûmes cette grande ville de *Moscow*, où nous avions tant d'envie d'être il y avoit long-temps, & où nous arrivâmes enfin sur le soir.

Nous y passâmes la prémiére nuit dans un des faux-bourgs; & le lendemain nous fûmes logés dans la ville chés une femme à qui la vuë de ses nouveaux hôtes, deplut si fort, quelle n'omit rien pour tâcher de s'en défaire: mais aulieu d'obtenir que nous sortissions de chés elle; elle eut des injures & des coups; & fut obligée de nous loger, de nous fournir de bois, & de toutes les utenciles dont nous avions besoin. Cette pauvre femme revint toute en pleurs au logis, où elle baisa & embrassa une image de S. Nicolas, dont

dont elle implora le ſecours avec beaucoup de ferveur & de dévotion. Elle avoit réſolu de ne point quiter ce bon Saint qu'il ne l'eût éxaucée; mais comme il tardoit trop long-temps à ſe laiſſer fléchir, ſon mari s'ennnuya, & l'incita par bonnes raiſons à faire de néceſſité vertu. Elle obeït, mais à regret, ne doutant pas que ſi elle eût eu le loiſir d'importuner le Saint, elle ne l'eût enfin forcé de faire un miracle en ſa faveur. Nous fûmes quinze jours chés elle, où malgré ſa mauvaiſe humeur nous n'épargnâmes pas le bois, car il faiſoit un ſi furieux froid, qu'à moins que d'être toujours dans un poële fort échauffé, il nous eût été inſupportable. Décembre, 1668.

Le vint-ſeptiéme, nous changeâmes de logement, & laiſſâmes notre hôteſſe en paix. Si elle en fut ravie nous n'en eumes pas moins de joie, car outre que nous étions plus commodément & plus au large, nous avions un grand poële où le feu bruloit jour & nuit. Mais bienque le feu ne nous manquât pas, ce qui eſt le plus grand régal qu'on vous puiſſe faire en ce pays-là, j'y paſſai trois ſemaines du plus mauvais temps que j'aie jamais eu. Eſt-il rien de plus triſte que d'être toujours enfermé, & de n'oſer preſque ſortir qu'on ne s'expoſe à mourir de froid? Pour moi, j'avouë que cette vie ne me plairoit pas, auſſi eus-je une joie extrême, lorsque nous reçûmes ordre de nous tenir prêts pour partir.

Le dix-neuviéme Janvier de l'an mil ſix cens ſoixente neuf, nous fîmes porter notre bagage à une lieuë de *Moſcou*, près d'un village où demeuroit la ſœur de l'Empereur. Le Palais de cette Princeſſe n'étoit que de bois, mais il étoit vaſte, régulier, & embelli de toutes ſortes d'ornemens. Il y avoit dans ce village un parc où étoient enfermés des ours, des loups, & autres ſemblables animaux qu'on faiſoit batre quelquefois les uns contre les autres. Deux jours après que nous y fûmes, il s'y fit un combat d'ours & de loups en preſence de Sa Majeſté. Ce divertiſſement qui ne conſiſte qu'à voir des bêtes acharnées les unes contre les autres, & ſe déchirer cruellement, n'en fut pas un pour moi. Je n'en fais point la deſcription, il eſt aiſé de ſe figurer ce que c'eſt; & quand j'aurai dit que tantôt les ours avoient l'avantage, & tantôt les loups: que l'ours ſembloit plus fort, mais que le loup étoit plus ſubtil; je n'aurai rien dit qu'on ne ſache, & cependant c'eſt tout ce qui s'y paſſa de ſingulier. J'obſervai néanmoins que ces bêtes n'avoient pas les paſſions ni ſi vives, ni ſi aveugles que les hommes: car lorſque

Février. 1669. que ceux-ci ont la bile émuë, & qu'ils sont en train de s'égorger, il n'est point de raison qui puisse calmer leur furie, ni d'ami capable de les arrêter. Aulieu qu'au plus fort de leur rage, ces animaux couroient à leurs maîtres aussi-tôt qu'ils les appeloient.

Comme le jour de notre départ ne vint pas sitôt que nous pensions: deux de nos Camarades s'avisérent de faire l'amour, & de se marier bientôt après à deux filles de leur Religion, qui eurent le courage de s'embarquer avec leurs maris. Pour moi, je m'occupai à m'informer des singularités du Pays dont nous parlerons dans la suite.

Mort de l'Impératrice. Cependant l'Impératrice accoucha d'une Princesse, dont la naissance lui coûta la vie. L'Empereur en eut une douleur extraordinaire, & toute la Cour la pleura comme la meilleure Princesse qui eût jamais été. On n'observa point dans cette rencontre ce qui se pratique à la mort des Grands dans la plupart des Cours de l'Europe: il n'y eut ni lit de parade, ni cette longue suite de cérémonies qui précédent l'enterrement; & dés le lendemain la Princesse fut mise au tombeau. *Ses funérailles.* Depuis le Palais jusques à l'Eglise où devoit reposer son corps qui est un couvent de Religieuses, les Gens de Guerre étoient en haie. Le cercueil étoit sous un riche Dais porté par huit Seigneurs de la premiére qualité. Ceux qui suivoient immédiatement, portoient chacun un grand sac d'argent, que la Défunte avoit ordonné qu'on distribuât aux pauvres, dont elle avoit eu pendant sa vie un soin particulier. Après, marchoient l'Empereur & le jeune Prince à son côté, chacun ayant son Ecuyer. Leur habit étoit une longue veste fourrée de renard noir, qui est la fourure la plus estimée en *Moscovie*. Ils étoient suivis des Princes du sang: ceux-ci des Grands du Royaume; après lesquels marchoient les Ministres & Ambassadeurs des Princes étrangers, & le reste de la Noblesse. Une foule de bourgeois aisés faisoient la clôture de la pompe.

TROI-

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE IV.

Description de Moscow ville capitale des Etats de l'Empereur de Moscovie, & en quoi consiste la différence de ses Provinces.

MOskow Capitale de l'Empire est sur la riviére de *Moska* qui a donné le nom à tout le pays. Elle est située à 50 degrés & 30 m. de latitude Septentrionale; c'est une ville extrémement grande, & la demeure ordinaire de l'Empereur: mais quoi qu'elle ait encore aujourdhui huit ou neuf lieuës de tour, elle étoit une fois plus grande avant l'irruption des Tartares, dont elle fut prise & ravagée. Elle a une infinité de Tours, & d'Eglises fort élevées qui font de loin un fort bel effet. On la divise en quatre parties; qui sont *Kitaigorod* ou moyenne ville: *Zaargorod*, ou Ville Impériale: *Skorodom*; & *Strelitza-Slowoda*. Février 1669.

Kitaigorod est ainsi nommée parce qu'elle est au milieu des autres dans une enceinte de pierres rouges, d'où elle est nommée *Crasna-Stenna*. Elle a au Midi la riviére de *Moska*, & au Septentrion, *Négli-na* qui se joint à celle de *Moska* derriére le Palais Impérial. Ce Palais est si vaste, qu'il contient avec ses chapelles plus de la moitié de *Kitaigorod*, ou *Crimgorod* selon quelques-uns. Il a ses murailles & bastions apart, quantité de piéces de fonte; & grand nombre de bons soldats. Vers le milieu des bâtimens dont ce Palais est environné, est une grande & belle Eglise, dont le principal ornement est le riche lustre d'argent massif qui fut presenté il y a quelques années à Sa Majesté Impériale, par un Ambassadeur envoyé exprés de la part de Messieurs les Etats Généraux. Dans une autre nommée *S. Michel*, sont les tombeaux des Empereurs & de la Famille Impériale: Il y en a encore deux fort belles, outre deux célébres Monastéres pour l'un & l'autre Sexe: dont celui des hommes est consacré à l'éducation de la Noblesse, qui y est élevée avec grand soin jusques à l'âge de seize ans: & en ce temps-là il leur est permis ou d'en sortir ou d'y demeurer. Choix qu'on

Première partie de la ville de Moskow.

Février. 1669.

ne donne point aux filles, qu'on oblige d'y demeurer en quelque âge qu'elles y entrent

Entre les plus beaux ornemens du Palais Impérial, on met une fort haute Tour qu'on appelle *Ivan-Velike*, & qui est couverte de cuivre doré. On dit de l'Empereur *Boris*, qu'y étant un jour monté pour faire voir la Ville à un Ambassadeur de *Perse* venu depuis peu à sa Cour, celui-ci éxaltant le pouvoir extraordinaire que le Roi son Maître avoit sur ses peuples; & le grand zéle que ces derniers avoient pour leur Roi, l'Empereur repartit que ce pouvoir & ce grand zéle n'étoient rien de si singulier: qu'il se croyoit aussi absolu sur ses sujets que le Roi son Maître le pouvoit être sur les siens; & qu'il étoit peut-être plus aimé & mieux obeï. Comme il achevoit ces paroles, un de ses Courtisans parut; *Approchés* lui dit l'Empereur, *il s'agit ici de savoir si mes sujets aiment leur Prince? Seigneur* reprit le Courtisan, *il n'y a que des étrangers qui en puissent douter; je connois le cœur de vos sujets, & je sai qu'il n'en est auçun qui ne s'estimât trop hureux de vous marquer son zéle aux dépens de sa propre vie. Cela est bien-aisé à dire* répliqua l'Empereur, *quand on a du temps à y penser, mais si je disois à quelqu'un d'entre eux se précipiter devant moi du haut de cette Tour, y a-t-il apparence qu'il obeït sans hésiter?* Le Courtisan prenant ces paroles au pié de la lettre, n'y répondit que par les effets; il se jeta du haut en-bas d'un air qui fit paroître qu'il aimoit véritablement. L'Empereur surpris de son zéle en eut de la douleur, & protesta que s'il eût connu sa pensée, il n'eût eu garde de le mettre à une telle épreuve. Sa Majesté fit au Défunt des obséques dignes d'un Roi, en porta le deuil quelques jours, & éleva ses enfans aux plus hautes Charges.

Obeïssante aveugle.

Prés de cette Tour on en voit une autre qui soutient une cloche d'une pesanteur extraordinaire, car on dit qu'elle pése trois cens quatre vints quatorze mille livres. De l'un de ses côtés à l'autre elle a vint & trois piés de Roi; & est épaisse de deux tous entiers. Il faut cent hommes pour la sonner, cinquante de chaque côté; aussi ne sonne-t-elle qu'aux grandes fêtes de l'année, & à l'entrée des Ambassadeurs étrangers.

Un peu au delà du Palais, il y en a quantité d'autres pour les Grands du Royaume: ils sont tous beaux & réguliers suivant le génie du climat, mais tous audessous de celui où demeure le Patriarche. Ce Palais n'est pas loin de l'Eglise de Jérusalem, elle est

sans

sans contredit plus belle que toutes les autres, & l'on veut même qu'elle ait été faite sur le modéle du Temple de *Salomon*, mais je n'y ai rien vu de semblable, ni même qui en approche. Cette Eglise est située sur une fort grande place, autour de laquelle sont les boutiques des plus riches marchands de la ville, où tous les métiers sont distingués, chacun ayant sa ruë apart. La plupart des maisons de ce quartier sont de pierre, afin que le dommage en cas de feu ne soit pas si grand. *Février. 1669.*

Seconde partie de la Ville. La seconde partie de la Ville nommée *Laargorod*, enferme la prémiére: ses murailles sont fort épaisses, & d'une certaine matiére qui a donné occasion de l'appeler *Biela-Stenna*, c'estadire murailles blanches. Cette partie est arrosée de la riviére *Néglina*, & contient les écuries de l'Empereur: les marchés aux bœufs & autres bêtes: les boucheries où se vend jusques à la chair de cheval; & le lieu où se fondent les cloches & les canons.

La troisiéme. La troisiéme nommée *Skorodom*, enferme la seconde, excepté l'endroit qui est au Midi. C'est le quartier des ingénieurs, des Architectes, & des plus excellens ouvriers, c'estadire des charpentiers qui font tout en ce pays-là, & qui sont si adroits qu'ils ne demandent que vint quatre heures pour bâtir une maison. Il est vrai qu'ils ont en tout temps les matériaux tous prêts: mais il est vrai aussi que ces matériaux ne sont que quelques poutres, quelques planches, & autres morceaux de bois informes, qu'ils assemblent si grossiérement, qu'en moins d'un jour ils ont bâti une maison. Cette maniére de bâtir est commode, aisée, & à vil prix; ce qui pourroit faire penser que c'est pour ces raisons qu'elle est en usage chés les Moscovites, mais ce n'est rien moins que cela; c'est qu'il y fait si froid qu'il faut nécessairement faire de grands feux dans les poëles: encore n'en sent-on souvent la chaleur que lors qu'ils brûlent les maisons, ce qui arrive presque tous les jours. On dit aussi que c'est la crapule qui est cause de ces incendies, & que ces peuples étant presque toujours gorgés de vin & d'eau de vie, ils s'abrutissent jusque à ne savoir ce qu'ils font. Quoiqu'il en soit, quand cela arrive ils perdent tres-peu de chose; car outre que ces bâtimens ne coûtent presque rien à faire, & qu'ils sont prêts du matin au soir, les meubles en sont si chetifs, que les plus misérables en recouvrent d'autres aisément: Ajoutez que le feu ne peut pas faire grand ravage, car en moins d'un quart d'heure on a démonté

Février. 1663. té vint maisons que l'on transporte en autant de temps loin du feu.

Précaution aisée & nécessaire dans un pays où les incendies sont si fréquens; mais qui n'empêche pas toujours qu'il n'y ait beaucoup de maisons brulées: surtout lorsque le vent est fort, comme il avoit été cinq ou six semaines avant notre arrivée. Le feu ayant pris à une maison, on en démonta pour lui couper pié une vintaine des environs, mais cela ne servit de rien; car comme le vent étoit impétueux, il porta les étincelles sur les toits de quelques autres, qui n'étant que de sapin, brûloient comme de la paille: ajoutez que l'eau étant rare, on ne put empêcher qu'il n'en fut brulé plus de quarante mille.

La quatriéme. La plus grande étenduë de la quatriéme partie est au Midi, au delà de la *Moska.* C'est où logent les Gardes de l'Empereur, d'où elle est appelée *Strelitza Solowoda.* On conte dans ces quatre parties quatre vints quinze mille feux, outre le Palais de l'Empereur & ses dépendances, & dix-sept cens clochers, tant des Eglises séculiéres que réguliéres. De ce grand nombre de maisons, il y en a tres-peu de pierre par les raisons que nous avons dites. Les ruës sont larges mais inégales, & ne sont point pavées, ce qui cause de grandes incommodités en Eté & en Hiver, principalement au temps du dégel & de la pluie, car alors, on est dans la bouë jusques aux genoux, malgré quelques méchantes poutres & petits ponts jetés au hazard par-ci par-là; c'est pourquoi les hommes & les femmes sont obligés de porter des botes.

Qualité du Pays. L'air des environs de la ville, & surtout du côté du Nord est malsain en tout temps: car en Hiver, il fait excessivement froid; & en Eté, extraordinairement chaud. Le premier est si rude, que pour être fourré depuis les piés jusques à la tête, on ne laisse pas de frissonner, & d'être glacé jusques au cœur. On s'estimeroit bienheureux de ne souffrir que le frisson, mais les voyageurs n'en sont pas quites à si bon marché, car il leur en coûte souvent la vie, & dans les villes même, sans excepter la Capitale de l'Empire, il arrive souvent qu'on perd le nez & les oreilles, surtout quand d'un extrême froid on passe dans un lieu fort chaud; à quoi l'on rémédie, en se frotant les parties gelées avec de la nége: sitôt qu'elle commence à cuire le danger est ôté, & l'on peut s'approcher du feu. L'Eté, la chaleur n'y est guéres moins incommode

de que le froid en Hiver: car pour peu qu'il en fasse, les marais exhalent des vapeurs infectes qui gâtent l'air, d'où suivent de grandes maladies, entre autres une qu'on nomme *le Feu*, parceque ceux qui en sont atteints, sentent à la tête & aux intestins une ardeur brulante qui les consume en deux ou trois jours. Je croirois bien que c'est l'intempérie de l'air qui cause des maux si violens, mais peutêtre aussi que les excès, & l'intempérance des habitans y contribuent beaucoup. Mars. 1668.

Les plaines sont marécageuses, & fort traversées de Lacs & de vastes Forêts vers le Septentrion. Sur la fin de Juin on y séme quelque peu de grains qu'on recueille deux mois après: cela est bien commode, mais peu utile, en ce que ces grains ne viennent jamais à une parfaite maturité. Vers la *Pologne*, le terroir est moins infertile; le lin y croît en grande abondance, & il produit même de bon blé, mais point de vin. On y trouve une tres-grande quantité de miel, même dans les Forêts: des bêtes fauves, du gibier; & du poisson dans les Lacs & dans les Riviéres. Les légumes y sont fort communes, & il y a des citrouilles & des melons du poids de quarante livres. Vers le Royaume de Cazan, il croît une grosse concombre veluë qui semble ronger toutes les herbes qui sont autour de sa tige. On dit que les loups la dévorent avec avidité, parce qu'elle ressemble à un agneau: les Moscovites la nomment en leur Langue *Bonnaret*, c'estadire petit agneau. Il y a aussi quantité de fruits, & certaine espéce de pommes si transparantes, que sans les peler ni les couper, on voit clairement les pepins: le gout en est fade & insipide, comme de la plupart des fruits, aussi sont-elles pleines d'eau. Il n'y a pas long-temps que les fleurs y sont à la mode: ils les traitoient de bagatelles, & disoient que c'étoit un amusement ridicule: mais depuis quelques années, il n'y a point de Gentilhomme qui n'ait dans son jardin la plupart de celles qui sont communes dans l'*Europe*. Il n'y a point de cerfs, mais quantité d'ours & de loups, qui sont dangéreux en tout temps, mais principalement quand tout est glacé & couvert de nége; car alors ils vont déterrer les morts, forcer les étables & les maisons, & dévorent tout ce qu'ils rencontrent. On y voit des perdrix, des hérons, des cygnes, des gruës, & de tous les autres oiseaux qui nous sont connus: mais ce qu'il y a de plus rare, sont les belles fourures, qui font les plus grandes richesses de ses habitans.

Mars. 1668.

Ce qui abonde en chaque Province.

Comme cet Empire est fort vaste le terroir y est inégal, & les Provinces plus ou moins fertiles. Le terroir de *Wolodomir* pour un muid de blé en produit vint & souvent vint-cinq. Celui de la Province de *Rhesan* est encore plus fertile, car chaque grain fait deux épis, quelquefois trois & davantage. Les fruits y sont aussi meilleurs, & en plus grand nombre qu'au reste de la *Moscovie*, les peaux de castors bien plus belles, & les fourures plus exquises. Pour le Duché de *Siberie*, il est plein de bois & de forêts; & il y en a une vers *Branquin*, dont les bornes sont inconnuës. C'est delà que viennent les belles Ermines & les plus prétieuses fourures. Il en vient aussi de fort belles de *Volske*, de *Smolensko*, & de *Beleoser*. Il y a peu de blé en la Province d'*Ustioga*, mais elle est riche en beau bétail & en poisson. Celle de *Rostof* a beaucoup de sel; mais *Dwino* est infertile, & ses habitans ne vivent guéres que de poisson, & ne trafiquent que de fourures. *Viatqué* est aussi une Province fort stérile, mais outre le poisson, elle a de la cire, du miel, & des bêtes fauves. La Principauté de *Petzora* n'est pas non plus fort riche en blé, mais le pâturage y est fort bon, & le bétail en quantité. Ce n'est presque partout que montagnes, dont la plupart sont si hautes, qu'on ne peut monter au sommet en moins de dix ou douze jours.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE V.

Continuation du même sujet, où il est parlé des viandes dont usent les Moscovites: De leurs mœurs: De leurs habits: Et de leurs mariages.

Portrait des Moscovites.

DE ce qui s'est dit jusqu'ici on peut juger ce que c'est que la *Moscovie*; mais pour en avoir une idée exacte il faut connoître ses habitans, que je pense avoir assés étudiés pour en faire le portrait: Et pour commencer par leur taille, elle est ordinairement audessus de la moyenne, mais ils n'en sont ni mieux faits ni plus agréables: ils ont l'air grossier & brutal; & s'ils sont tous forts & robustes, ils n'en ressemblent que mieux aux bêtes, ausquelles ils

ont

ont beaucoup de raport. Le peuple y est né pour l'esclavage, & si accoutumé à la fatigue & au travail, que leur lit ordinaire est un banc ou une table; & leur duvet, la paille. Leur façon de vivre est comme le reste purement naturelle; & vous voyez pére, mére, enfans, valets & servantes péle-méle dans un même poële, où chacun fait son tripotage sans s'informer des régles de la bienséance. Leur baterie de cuisine est de quelques pots & plats de terre ou de bois, qu'ils lavent une fois la semaine: d'une écuelle d'étain où ils boivent leur eau de vie: & d'un gobelet de bois pour leur hidromel qu'ils ne rincent presque jamais. Pour ornement, ils ont deux ou trois tableaux de village, où sont représentés des Saints & des Saintes, devant lesquels ils font leurs priéres; particuliérement devant l'Image de *S. Nicolas*, auquel ils mettent toute leur confiance. Ils sont naturellement si paresseux, qu'ils ne travailleroient jamais, si une extrême nécessité, ou la violence ne les y contraignoient. Comme ce sont des ames de bouë, ils n'aiment que la servitude; & lorsque par la mort ou par la bonté de leurs maîtres ils sont devenus libres, leur premier soin est de se vendre & de s'engager comme auparavant. Comme leur but en se vendant n'est ni d'obeïr ni de travailler, ils ne font rien qu'à force de coups; sans cela il est impossible d'en tirer le moindre service. Avec toute la peine qu'ils ont, ils sont nouris si maigrement, qu'ils se pourvoient comme ils peuvent de ce qui leur manque: aussi ils ne font pas scrupule de voler tout ce qu'ils rencontrent, ni même de tuer ceux qui s'opposent à leur dessein: ce qui rend le pays & malseur & déplaisant; l'obligation qu'on a d'être incessamment sur ses gardes, dans l'appréhension d'être ou volé ou assassiné étant quelque chose de bien rude. Ce n'est pas que les loix ne punissent les moindres vols de peines tres-sévéres: mais leur penchant à ce vice est tel, qu'il n'est point de supplice capable de le réprimer. Mars. 1668.

Pour les personnes de qualité, la vie en est un peu plus douce & leur viande un peu moins grossiére; particuliérement lors qu'ils traitent quelqu'un chés eux; mais quoi qu'ils fassent; il leur en coûte peu de chose, la coutume étant en ce pays-là, que les conviés payent leur écot & font un present dés l'entrée, sans quoi ils feroient mauvaise chére, parce qu'ils seroient obligés de se contenter du repas de l'hôte, qui n'est pas des plus délicats. Toute leur vanité consiste à avoir quantité d'esclaves, & un

 grand

Mars. 1668. grand nombre de chevaux qui engloutissent le meilleur de leur revenu.

Les viandes ordinaires des Moscovites.

Parmi ces peuples de quelque qualité qu'ils soient, on ne parle point de ragouts. Leur viande la plus ordinaire, est du gruau, des pois, des choux aigres, du poisson salé, & du pain de seigle, si lourd, si noir, & si massif, qu'il n'est guéres d'autre nation dont l'estomac le pût souffrir. Tout ce qu'ils mangent est assaisonné de tant d'ail & d'oignon, que leur haleine est insupportable à ceux qui n'en usent pas : ajoutez qu'ils ne mangent guéres que du poisson salé, & des viandes fortes & insuportables aux étrangers. Quelque viande qu'on serve aux Grands, on ne les régale point bien si on ne leur sert un potage ; ne fût-ce que de l'eau bouillie avec deux ou trois grains de sel. J'en ai vu servir sur de bonnes tables, qui n'étoit fait que de l'eau où l'on avoit cuit le poisson, excepté quelques gousses d'ail que l'on y avoit ajoutées. Quand ils ont fait des débauches outrées dont ils se sentent incommodés, ils ont recours au *Pochmélie ;* c'est une drogue composée d'un hachie de chair cruë ; de petits concombres confits dans le sel & le vinaigre, & de beaucoup d'ail & de poivre : ils la dilaient dans de la biére nommée *Quas*, & jurent qu'il n'est rien de si propre pour racommoder l'estomac. Aulieu de *Quas* qui est la boisson ordinaire du peuple, & qui n'est faite que d'orge, d'avoine, & de son ; les personnes de qualité usent d'une biére un peu plus forte, où ils jettent une pierre ardente avant que de la boire : Et quelquefois aussi d'hydromel, où il entre du clou de girofle, du cardamom, beaucoup de poivre, & peu de canelle. C'est dordinaire dequoi ils font leurs plus délicieuses débauches : & quand ils n'y veulent rien épargner, ils y ajoutent de l'eau de vie, dont l'effet leur plaît d'autant plus qu'il est âpre & violent.

Délices des Moscovites.

Cette liqueur est si estimée parmi eux, qu'ils aimeroient bien mieux ne point vivre que de s'en priver : & l'on peut dire, que l'eau de vie fait toutes les délices des deux séxes de quelque condition qu'ils soient. A toute heure & en tout temps, les enfans mêmes en boiven & sans poivre & avec du poivre, sans faire la moindre grimace. Enfin ils y sont si accoutumés, qu'à mesure que le froid augmente, les hommes engagent tout leur vaillant, & aiment mieux aller tous nus, que d'en manquer : les femmes n'ont pas plus de retenuë, & s'il ne tient qu'à se prostituer pour en avoir, elles le font même en public.

Autre

Autrefois ce desordre ne passoit parmi elles que pour une galanterie, & la plupart faisoient vanité de servir à plusieurs, mais par les soins du Patriarche cet excès n'est pas aujourdhui si grand, quoi qu'il le soit encore assés, pour faire voir qu'on ne sait guéres en ce pays-là, ce que c'est que pudeur. Mars 1668.

Outre cela, les Moscovites sont incivils, farouches, & ignorans : ils sont traitres, défians, cruels, & si brutaux dans leurs passions, que la Sodomie ne leur semble pas le plus grand des crimes, joint qu'ils n'en font point de secret. La tromperie dans la marchandise, passe chés eux pour un tour d'adresse & d'esprit. Depuis l'an mil six cens trente quatre, le tabac y est défendu sur peine du foüet; ou d'avoir les narines fenduës si l'on est convaincu d'en avoir pris par le nez. On fit cette défence rigoureuse acause de la quantité incroyable que l'on en prenoit tant en fumée qu'en poudre; & de plusieurs maux dont cette habitude étoit suivie. Les plus visibles étoient les ruines entiéres des familles par la dépense; & l'embrasement des maisons par la brutalité d'un homme enyvré de tabac, qui s'endormoit la pipe allumée: Ce qui n'est pas difficile à croire, puisque comme nous avons dit, les maisons n'y sont que de bois. Leurs mœurs.

Ils sont la plupart tres-mauvais maris, & l'Empereur étoit autrefois accablé des requêtes que lui faisoient les femmes qui en étoient mal-traitées. La peine ordinaire qu'on leur imposoit, étoit d'être relegués dans une Province deserte où ils vivoient misérablement: Mais depuis, il fut ordonné que l'accusateur d'un crime dont il n'y auroit point de témoin, seroit mis le prémier à la torture; & s'il avoit la force de la souffrir, on puniroit l'accusé comme criminel : mais s'il ne l'avoit pas, il faudroit qu'il subît la peine que l'accusé auroit soufferte. Par ce moyen on a coupé pié aux plaintes fréquentes & importunes que plusieurs faisoient légérement. Les Moscovites sont aussi injurieux, séditieux, mutins, & querelleux; ce qui a produit de grands desordres, & qui en produiroit encore sans que depuis quelque temps on réprime ces insolences par une amande pécuniaire.

Leurs habits consistent en deux ou trois vestes fort amples, dont la premiere est d'ordinaire d'un drap verd, brun, violet, ou rouge. Elle est ouverte sur les côtés & au-devant, où il y a de part & d'autre de grands boutons à queuë, & autour du cou, de grands colets couchés comme ceux de nos manteaux : Aulieu que les Leurs habits.

Mars. 1665. vestes de dessous, en ont un droit de la hauteur de quatre ou cinq doits, & faits apeuprès comme les portent les Jesuites: Les manches en sont fort étroites, & une fois plus longues que le bras; si-bien que pour avoir la main libre, il y faut faire dix ou douze plis, qui tombant quelquefois d'eux-mêmes, il est bien difficile, que la manche soit toujours propre. Cette incommodité est suivie d'une autre plus importante, qui est que les filoux mettent des pierres, & des morceaux de fer & de plom dans le superflu de ces manches, auec quoi ils assomment ceux qu'ils croient avoir de l'argent sur eux. Sous cette veste ils en ont une troisiéme nommée *Kastan*; elle est plus étroite que les deux autres, & d'une étoffe un peu moins grossiére. Quoi-que toutes ces vestes soient fort larges, ils ne se servent point de ceintures, soit par négligence ou par habitude; d'où vient peutêtre qu'ils ont plus de froid qu'ils n'en auroient, si elles approchoient de la peau. Les arriére-points du cou des chemises du peuple, sont faits de soie plate, avec laquelle ils font aussi quelques figures sur le dos. Celles des Grands sont ornées en ces endroits-là de fil d'or & d'argent, & de figures faites de semence de perles mêlées de petits diamans. Leur coëffure n'est pas égale, car l'Eté c'est une chapeau gris; & l'Hiver, un bonnet, dont la fourure est plus ou moins riche suivant qu'on est de qualité.

Habits des femmes. Les habits des femmes ne différent guéres de ceux des hommes: leurs robes sont de même longueur, & d'étoffe proportionnée à la condition des personnes, Leur coëfure est aussi de même; c'est adire qu'elles ont un bonnet, & les cheveux flotans comme les hommes, dont on ne les distingue que parce qu'elles n'ont point de barbe, ni le tein si grossier. Audessus de dix ans, les cheveux des filles sont noüés en rond derriere la tête: & audessous, on les coupe aux filles & aux garçons; à la reserve d'une moustache qu'on leur laisse de chaque côté; si-bien qu'on ne sait de quel Séxe ils sont qu'en les regardant aux oreilles, où l'on met aux filles de grandes bagues en guise de pendans. Pour les paysans, ils sont vétus comme en *Livonie*, de simple toile en Eté, & en Hiver, de peaux de mouton: & leur chaussure qui est singuliére, n'est que d'écorce d'arbre.

Quoi-que les femmes y soient ordinairement fort blanches, & qu'elles aient le tein fort uni, elles se fardent néanmoins presque

toutes

toutes, ou plutôt se plâtrent grossiérement, & ne se dispensent non plus d'appeler les fardeuses, qu'on fait les Coëffeuses en nos quartiers. Mars. 1668.

Les Moscovites ne sont pas moins singuliers dans leurs mariages, que dans le reste; car ils n'ont jamais vu celles qu'ils doivent épouser: & quelque précaution qu'on prenne; on ne voit point les honnêtes filles. Quand un jeune homme se veut marier, il s'adresse à sa mére, ou à sa plus proche parente à qui il confie son dessein. Celle-ci en parle aux autres parens qui en conférent tous ensemble; & quand ils ont trouvé un parti sortable dans la famille où ils ont envie de s'allier, ils vont aux parens de la fille, auec lesquels ils s'accommodent à l'insçu du jeune homme. Quand l'affaire est concluë, il y a beaucoup de ces jeunes hommes qui font tout ce qu'ils peuvent pour voir celles qu'on leur d'estine; mais quoi qu'ils fassent, nonseulement ils ne les voient pas; mais méme on les cache à leurs parens; excepté lors que la fille est d'une beauté à ne rien craindre, car alors on la montre par une grace singuliére à la mére de l'accordé; qui sait par ce moyen, quelle est celle qu'il doit épouser. Mais si elle a quelque défaut de corps ou de visage, elle ne paroît qu'au jour de la noce. Et de-là naissent les querelles & les divorces si communs parmi les Moscovites, & souvent même quelque chose de plus fâcheux. Leurs mariages.

Pendant que j'étois à *Moscow*, il se passa une histoire, qui fait bien voir que ce ces mariages par procureur ne sont pas trop commodes. Un jeune homme de cette ville détestant cette coutume, jura de ne se point marier comme on faisoit ordinairement. Il dit qu'il vouloit voir sa maîtresse, & comme aucun de ses parens ne pouvoit s'engager à lui faire avoir cette grace, il pria un de ses amis de lui chercher une femme, & le chargea de faire en-sorte qu'il la vît avant que de l'épouser. Cet ami avoit un parent dont une des filles n'avoit qu'un euil. Il lui fit sa proposition qui fut acceptée avec joie du pêre & de la fille, parceque l'amant étoit riche, bien fait de sa personne, & de fort honnête famille. La moitié du chemin étant faite, & ne s'agissant plus que de procurer une entrevuë aux deux amans, il alla trouver son ami, lui dit qu'il lui avoit trouvé la plus belle fille de *Moskow*; il ajouta qu'elle étoit fort riche & de bonne humeur, & qu'outre le plaisir, il auroit sans-doute avec elle ce qu'il auroit peine à trouver ailleurs. L'a-

mant

Mart. 1668. mant ravi de joie lui saute au cou, lui ouvre sa bourse, & lui demande d'un air plein de feu s'il la peut voir. Ho ! oui lui dit l'autre, aisément : votre maîtresse a la même envie, & avant que de vous aimer, il faut dit-elle, qu'elle vous voie, mais si vous m'en croyez, pour éviter la médisance, vous ne parlerez point ensemble, ni ne vous verrez en particulier. Je sai une petite ruë qui n'est pas loin de chés son pére; elle y passera avec lui à l'heure, dont nous conviendrons, & s'arrêtera vis à vis d'une fenêtre d'où vous la verrez aussi commodément que si elle étoit plus prés de vous. L'amant accorde tout ce qu'on veut; on convient de l'heure & du lieu où il se trouve à point nommé. La maîtresse passe & s'arrête le bon euil de son côté, & parée de ses beaux habits. L'amant la regarde & en est charmé : A ce défaut prés, qui ne parut point en cette rencontre, il ne lui manquoit rien du côté des traits & de la taille, pour être une beauté parfaite. Depuis ce moment il pressa l'union, & jamais homme n'attandit le jour de la noce avec plus d'impatiance. Il vint enfin ce bienheureux jour, & la mariée joüa si-bien son personnage, que le marié ne s'apperçut point qu'elle neût qu'un euil, qu'aprés que le Prêtre y eut passé. Ainsi il falut s'en tenir là, mais ce ne fut pas sans maudire le faux ami, lequel ayant trouvé son conte dans cette union, eut encore la lâcheté d'en rire dans les compagnies.

Cérémonies que les Moscovites observent dans leurs mariages. Pour les cérémonies des Grands, voici celles qui sont le plus en usage. On prend de part & d'autre une femme nommée *Swacha*, qui a l'intendance des préparatifs. Le jour de la noce, la *Swacha* de la mariée, suivie de cinquante ou soixante valets plus ou moins, à proportion de sa qualité; tous vétus de leurs *Kastanes* ou vestes de dessous qui sont celles de leurs livrées; & portans sur leurs têtes les préparatifs necessaires à la cérémonie : la *Swacha* dis-je ainsi escortée, va dans la maison du marié, où elle accommode la chambre & le lit où le mariage se doit consommer. Elle commence par arranger quarante gerbes de seigle, que le marié a eu soin d'y faire porter, avec quelques tonnes d'orge, d'avoine & d'autres grains; & sur ces gerbes elle étend le lit des mariés: ensuite, elle fait mettre toutes les tonnes autour du lit, & prend le même soin du reste. Lors que tout est comme il doit être, le marié escorté de ses parens & d'un Prêtre, va dans la maison de la mariée. Là on le méne dans une chambre, où il

trouve la table couverte de trois sortes de mets différens, mais ausquels il n'est point touché. Pendant qu'on le prie de s'aller mettre dans une chaise qu'on lui a préparée, un de ses valets va l'occuper, & n'en sort point que son maître ne lui ait donné quelque argent. Etant assis, on va querir la mariée, qui entre les cheveux épars, ornée de ses plus beaux habits, & la tête couverte d'un voile rouge, dont les deux bouts sont soutenus par deux valets. Dans cet état on la place auprés du marié un de ses valets entre deux, si-bien qu'il la voit sans savoir si elle est belle ou laide. Aprés, la *Swacha* de l'épousée lui tresse les cheveux qu'elle noüe en rond sur la tête, où elle lui met une couronne semée de perles & de pierreries, dont il en descend une partie sur le sein en forme de bouquet, Toutes leurs robes sont de soie, de drap d'or ou d'argent, dont les replis sont en broderie: & leurs souliers sont si hauts, qu'elles ne sauroient faire un pas sans être apuyées sur deux personnes. Lors qu'on a paré la mariée, on ajuste aussi le marié; puis les *Swaçha* & d'autres femmes dansent quelque temps autour d'eux. Ensuite on apporte dans la chambre, quantité de pains & de fromages fournis par les parens de l'un & de l'autre côté. Aprés que le Prêtre les a bénis on les porte à l'Eglise; puis on met sur la table un bassin d'argent plein de piéces du même métail, d'étoffes de soie, de foin, d'orge, & d'avoine mêlés confusément ensemble. Dés que le bassin est sur la table, on baisse le voile de la mariée, pendant que les *Swacha*, jettent au nez des conviés ce qu'il y a dans le bassin; & il leur est permis de prendre de ce qu'on leur jette. Ensuite les parens changent les bagues des mariés, & par ce moyen concluent le mariage. Mars. 1669.

Si-tot que les bagues ont été changées, l'une des *Swacha* meine la mariée dans un traîneau tiré par un cheval tout couvert de queuës de renard. Le Marié, ses parens, & le Prêtre la suivent à cheval jusques à l'Eglise. Là les deux mariés montent en un lieu destiné à cet usage, l'un & l'autre couverts d'une espéce de dais de taffetas rouge. Ils y sont quelque temps sans que le Prêtre leur dise rien; parce qu'il faut que la cérémonie commence par lui faire un présent, qui consiste en viandes rôties & bouillies, & en quelques pâtés. Aussitôt qu'il les voit il prend les mains des deux époux, ausquels on tient quelques images sur la tête, & leur demande s'ils ont bien pensé à ce qu'ils vont faire, & s'ils s'aimeront véritablement, comme

Mars. 1663. me on doit faire dans le mariage? après avoir fait la même demande trois fois, & qu'on lui a répondu qu'oui, il entonne le Pseaume cent vint-huit dont il chante le premier verset; les mariés le second, & ainsi alternativement jusqu'à la fin, pendant lequel ils dansent tous trois en se tenant les mains. Après, il leur met sur la tête une guirlande de fausses fleurs rouges, en prononçant ces paroles, *Croissez & multipliez : que ce que Dieu a joint l'homme ne le sépare point*. Après ces paroles, on donne aux parens de part & d'autre assis auprés des nouveaux mariés sur des siéges couverts de taffetas rouge, à chacun un cierge allumé. L'un de ceux-ci présente au Prêtre un grand verre de vin clairet; le Prêtre le donne à la mariée qui en boit la moitié: l'époux boit le reste & jette rudement le verre que l'un & l'autre foule aux piés en disant: *Ainsi tombent & soient brisés ceux qui tâcheront d'exciter quelque inimitié entre nous.* Incontinant après, les *Swacha* qui ont dans un plat du lin & du chanvre hachés menus, leur en jettent au visage & sur leurs habits. Ensuite on les va féliciter; après quoi chacun s'en retourne comme il étoit venu. Pendant que les *Swacha* & d'autres femmes vont deshabiller la mariée en sortant du traîneau où elle est revenuë de l'Eglise, le marié se met à table avec ses parens, & tous ensemble se rejoüissent quelque heures. Lorsque la mariée est au lit, on en donne avis au marié qui sort de table pour l'aller trouver: celle-ci avertie de sa venuë se couvre d'une riche robe, qu'on appelle la robe de noce & va à sa rencontre. L'Epoux l'ayant remise au lit, il s'y met peuaprés lui-méme, d'où ils sortent quelque temps après & se mettent à table, où entre les mets qu'on leur sert, on met une poule rôtie, dont le marié arrache une cuisse ou une aile, & la jette pardessus sa tête. Cette action est mistérieuse, ainsi la cause ne s'en dit point aux étrangers quelque envie qu'ils aient de la pénétrer; c'est pourquoi je ne la sus point: J'observai seulement que le repas ne fut pas long, & qu'il sembloit que les mariés eussent quelque chose à faire de plus important que de manger. Etant levés de table, la mariée se remet au lit, pendant que le marié fait à ses valets quelques largesses qui consistent ordinairement en quelques peaux de martres. Ceux-ci éteignent leurs flambeaux dans les tonnes de grain dont nous avons ci-dessus parlé, & se retirent tous, excepté le plus vieux d'entre eux qui demeure dans l'antichambre. Son office est d'é-

couter

couter attentivement du côté des époux, & quand le mari touſ-ſe, c'eſt ſigne qu'il fait une pauſe, pendant laquelle on n'entend que trompettes, que tymbales, & autres inſtrumens de grand bruit, afin que tout le monde ſache que le mariage eſt conſom-mé. Les fanfares finies, on meine les mariés chacun dans une chambre apart, où on les lave dans un demi bain de vin, d'eau, & d'hidromel; après quoi la mariée va donner elle-même à l'époux une precieuſe chemiſe qu'elle a faite de ſes propres mains, & lui fait boire un grand verre de liqueur forte, puis ils retournent tous deux au lit. Le lendemain & les jours ſuivans ſont encore de la fête: & c'eſt alors que les conviés qui juſques-là n'ont preſque été que ſpectateurs, ſont magnifiquement traités. Mart. 1669.

Ce ſont là les cérémonies qui s'obſervent aux mariages des perſonnes de qualité; voici celles des gens du commun. La veille de la fête, le marié envoie à l'épouſe des nippes de peu de va-leur, comme une paire de bottines, un peigne, un miroir, une boëte à fard, & quelques robes. Le lendemain tous les conviés ſe trouvent chés la mariée, où le Prêtre les va bénir auec une gran-de croix. Enſuite l'on ſe met à table, ſur laquelle il y a un miroir devant les mariés, ils s'y font les doux yeux, pendant que les *Swacha* leur jette ſur la tête des poignées de foin haché menu, qui paſſe chés les Moſcovites pour un ſimbole de fécondité. En même temps il entre quelqu'un entouré d'une longue peau, qui ſouhaite aux mariés autant d'enfans, qu'il y a de poils à cette peau. Après, on les meine à l'Egliſe, où le Prêtre les fait danſer comme nous avons dit qu'il ſe pratique à l'égard des Grands.

Les femmes depuis ce jour-là vivent preſque comme des reclu-ſes, & n'ont guéres de liberté; leur ordinaire occupation étant de coudre, de broder, & de faire ſemblables ouvrages dans u-ne chambre retirée, d'où elles ne ſortent que rarement. Quand les maris ont compagnie, elles ſe parent de tout ce qu'elles ont de plus beau, ſans oublier le fard, & vont elles-mêmes verſer l'eau de vie. C'eſt dans cet équipage qu'elles vont auſſi à l'Egliſe, & quelquefois à la promenade, l'Eté en chariot, & l'Hiver en traîneau ſuivies d'un grand nombre d'eſclaves. Hors ces occaſions, elles ſont ſimplement vétuës, & ne paroiſſent preſque point.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE VI.

Du divorce des Muscovites : De la sévérité de leurs loix pour réprimer la Poligamie : Des vœux que font les malades pour recouvrer la santé : Ce qu'ils font à l'égard des Morts : Et leur maniére de les enterrer.

Mars. 1669.

APrès avoir parlé du mariage des Moscovites, il reste à en voir le succès. Les parties ne s'étant point vuës avant que de s'y engager, il y en a fort peu qui vivent en bonne intelligence. La plupart dés les premiers mois ne se peuvent souffrir : ils se haïssent, ils se querellent, & en viennent souvent aux mains. Lors que leur patience est à bout, ils songent aux moyens de se séparer, ce qui se pratique comme il suit. Celui qui se sent le plus grevé, sans s'amuser aux formalités qui se pratiquent ailleurs, va s'enfermer dans un couvent. Il y demeure quelques jours, apparemment par dévotion, mais en-effet pour voir ce que sa fuite aura opéré ; s'il voit qu'on ne s'en soucie pas, il se fait couper les cheveux, ce qui lui sert de profession, car il ne peut plus sortir du couvent. Que si avant que d'être rasé, il est prié de retourner à la maison, & qu'il y retourne, ce n'est que pour faire enrager l'autre, & lui reprocher qu'il ne peut se passer de lui ; ainsi les riotes recommencent, & l'antipatie continuant, celui qu'on avoit rappelé retourne en son couvent, & s'y enferme pour toujours, avec la permission au mari, si c'est lui qui a eu recours à ce triste remède, de se faire prêtre s'il veut. Si nul des deux ne se peut résoudre à la vie monastique, celui qui prévient l'autre, en l'accusant d'adultére devant le Juge, a toujours l'avantage, car quoi-que les preuves n'en soient pas bien claires, on ne laisse pas de condamner l'accusé, & de l'obliger à se faire moine ou moinette sans espérance de retour.

En quoi consiste le divorce des Moscovites

Une autre raison du divorce est lorsque la femme est stérile, & sans autre forme de procès, dés la premiére plainte que lui en fait son mari, il faut qu'elle entre dans un couvent ; & six semaines

après le mari se peut remarier. Coutume si-bien établie que nulle femme n'en est exempte, non pas même l'Impératrice, pour laquelle il semble que cette loi soit plus rude que pour les autres; car pourvu qu'elles aient fils ou filles, on n'a rien à leur reprocher; mais l'Impératrice eût-elle vint filles, si elle n'a point d'enfant mâle, elle est sujette à cette loi. En l'an mil six cens soixente & un on pensa en voir un exemple. Bien-que la Princesse eût eu quatre filles, & qu'elle fût grosse du cinquiéme enfant, elle eût été infailliblement répudiée, si ce dernier n'eût été un Prince nomme en en leur langue *Czaroigd*. Mars, 1669.

Pour réprimer en quelque maniére la légéreté de cette nation qui voudroit changer tous les jours de femme, l'entrée de l'Eglise est défenduë à ceux qui se marient deux fois pour quelque raison que ce soit; & ceux qui le font une troisiéme, sont excommuniés sans rémission. Cette loi est si générale que tout le monde y est sujet, excepté l'Empereur qui est audessus de toutes les loix. Ainsi la condition des femmes n'est pas des plus hureuses, car outre qu'elles sont enfermées rigoureusement; elles sont insultées, batuës, & répudiées pour un léger soupçon, encore n'est-il souvent fondé que sur la mauvaise humeur du mari. *La poligamie défenduë parmi les Moscovites.*

Les Moscovites sont naturellement lascifs, & cependant ils n'ont jamais ni complaisance ni indulgence pour leurs femmes: ils sacrifient tout à leur plaisir, & n'ont pour but que d'assouvir leur infame brutalité: Avec tout cela ils prétendent que le Ciel leur en doit de reste; parce qu'avant que de coucher avec d'autres femmes que les leurs, ils prennent la peine d'ôter la croix qu'ils portent sur eux: de ne le point faire dans les lieux où il y a des Images; ou s'ils ne peuvent s'en dispenser, ne trouvans point d'endroit plus commode, de ne le point faire, qu'auparavant ils ne les aient couvertes d'un voile. Ils croient que cette précaution les met à couvert des foudres du Ciel; & que cela suffit pour éviter les peines duës à la fornication, à l'adultére, & à quelque chose de pis.

Outre cette superstition, ils ont encore celle de s'imaginer que les lavemens extérieurs les purgent de tous leurs péchés quelques énormes qu'ils soient; & que pourvu qu'ils changent d'habit ou de chemise, ils sont aussi purs & aussi nets que s'ils n'avoient touché à rien. C'est pour cela qu'avant que d'entrer dans l'Eglise, ils ont grand soin de se laver, de prendre une chemise blanche, & de n'avoir *Fausses dévotions des Moscovites.*

Mars. 1664. voir rien de souillé sur eux. Il y en a même de si dévots qu'ils demeurent dans les parvis, afin que Dieu qui aime l'humilité ait égard à la leur, & qu'il oublie leurs impuretés. C'est pour cette raison que les femmes qui passent parmi eux pour souillées en tout temps, n'entrent point dans la Nef, pendant qu'on dit la Messe, & qu'elles l'entendent du vestibule.

Pour les Ecclésiastiques qui se sont approchés des femmes, outre les lavemens ordinaires, & le changement de chemise, ausquels ils sont obligés aussi-bien que les Laïques, on leur défend de dire la Messe & de s'approcher de l'Autel durant un certain temps. Cette pénitence est légére, aussi n'ést-elle que pour les péchés commis dans les saisons profanes; mais s'il arrive durant la Carême qu'on succombe à la tentation, on interdit aux séculiers la communion une année entiere; & aux Prêtres la Messe durant ce temps-là. Que si l'Ecclesiastique n'est qu'*in sacris*, une seule chute en ce saint temps, est capable de l'empêcher de parvenir à la Prêtrise.

Outre la fausse révérence qu'ils ont pour les images, ils croient que de coucher avec des femmes étrangéres, agrave beaucoup le péché; mais qu'il n'est pas si grand à une femme de leur nation de s'abandonner à un étranger, acause disent-ils, que si cette femme devient grosse, il est indubitable qu'elle élévera son enfant dans la Religion du Pays: Aulieu que si le pére étoit Moscovite, & la mére étrangére, celle-ci ne manqueroit pas de l'élever dans sa créance.

Bains en usage chés les Moscovites.

Les Moscovites étant comme nous avons dit brutaux à toute outrance, & n'osant néanmoins entrer dans l'Eglise qu'après s'être lavés: delà est venu l'usage des bains, qui sont aussi communs à *Moskou*, & même dans tout l'Empire, qu'en *Turquie* & en *Perse*. Outre les personnes de qualité, il n'est point de riche qui n'en ait en propre, tant pour le plaisir que pour la santé. Pour ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre, il y en a de communs, où ils entrent sans distinction ni d'âge ni de séxe à toute heure, & en tout temps. Comme ils ne se font point de scrupule de la nudité, ils n'en ont point d'y étre péle-méle aussi nus que la main, excepté qu'ils ont en y entrant sur les parties que la coutume défend de nommer, des feuilles d'arbres séchées exprès, qui leur tiennent lieu d'éponge, & qu'ils nomment *Questen* en leur langue. La premiére chose qu'ils font en entrant dans le bain, est de s'humecter quelque temps; ensuite ils

ils s'étendent sur un banc sans en craindre la dureté, parce qu'ils sont d'une compléxion fort robuste, puis avec leur *Questen*, ils se frotent & s'arrosent depuis les piés jusqu'à la tête: & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'ils souffrent l'eau presque bouillante, & qu'immédiatement après, ils vont se plonger dans l'eau froide sans en être incommodés. J'en ai vus même se coucher tous nus dans la nége, & après y avoir été long-temps, se promener de la sorte plus d'une heure sans trembler, ni faire paroître que leur santé en fût altérée. Il y auroit dequoi s'étonner de les voir si peu sensibles au froid, au chaud, & aux autres injures de l'air, si l'on ne savoit que dés le berceau, on les y accoutume en sorte qu'ils s'endurcissent insensiblement, & qu'ils deviennent d'une compléxion si robuste, qu'ils vivroient des siecles entiers, s'ils ne se crevoient d'eau de vie. Pour revenir à leurs dévotions ridicules, s'ils ne sont pas en tout si superstitieux que les Turcs; en matiére de bains ils le sont néanmoins autant, car ils y courent comme s'ils étoient les gens du monde les plus propres, & cependant ils ne sont rien moins que cela; car il n'est point de nation si sale, ni dont l'abord & la compagnie soient plus insupportables.

Mars 1669.

Bains des Etrangers à Moscou.

Nous avons dit que les Moscovites étoient péle-méle dans leurs bains, ce qui insinuë assés que ce sont des gens sans pudeur: en quoi les étrangers ne pouvant les imiter, ils en ont obtenu dont ils ont seuls la possession, & où ceux du Pays nont nul accés. Ces bains sont tout autres en toute maniére, car ils sont propres, nets, & de bonne odeur, chacun portant des herbes dont ils se parfument en se baignant, & qui parfument aussi tout le lieu. Au sortir de ces bains on entre dans de petites chambres, où l'on est essuyé & seiché fort commodément: ensuite on vous apporte ou de l'hidromel, ou quelque autre sorte de liqueur.

Coutumes bizarres des Moscovites.

Comme les Moscovites n'ont ni la douceur, ni l'honnêteté des autres peuples, ils ont des modes & des coutumes si singuliéres, qu'on diroit qu'ils affectent de ne leur ressembler en rien: & que parce qu'on porte ailleurs la chemise immédiatement sur la peau, ils se croient obligés de la porter pardessus le caleçon, qu'ils font descendre le plus pas qu'ils peuvent, acause qu'ils ont remarqué que nous le noüons sur les reins. Les autres peuples se serrent les lévres pour siffler, les Moscovites disent que cela rend la bouche difforme, & pour éviter ce défaut, ils ne sifflent qu'avec les dents. Quand ils ap-

prouvent

Mart. 1669. prouvent quelque chose, ce n'est pas en baissant la tête, ni en souriant comme nous; mais en tournant la tête de côté & d'autre comme nous faisons quand quelque chose nous déplaît. Nous prions à genoux, & croyons cette posture humble, soumise & respectueuse; les Moscovites disent qu'il n'en est point de plus messeante, ni qui déplaise si fort à Dieu, c'est pourquoi ils prient assis ou couchés. En écrivant nous nous appuyons sur une table, les Moscovites y trouvent à redire, & ne sauroient disent-ils écrire si commodément, ni de meilleure grace que sur leurs genoux; ainsi ils ne croient point les tables propres à cet usage. Comme ils aiment le massif en tout, la taille épaisse & gigantine est celle qui leur plaît le plus; & sans se soucier des proportions, on n'est point bien fait à leur gré, si l'on n'a de gros yeux, le nez grand, le menton long, & le visage fort étendu. C'est pour cela qu'ils tirent la peau des enfans, afin de leur faire prendre de bonne heure le pli qu'ils veulent leur donner. Ce n'est pas seulement en cela que les Moscovites ont le goût bizarre, c'est en toute autre chose; & j'en ferois ici le rapport, sans que je crains que le détail n'en fût ennuyeux.

Quels voeux ils font quand ils sont malades.

Quand les Moscovites sont fort malades, du-moins ceux qui craignent la mort acause des peines qui la doivent suivre, ils promettent à Dieu que s'il lui plaît de leur redonner la santé, ils quitteront tout pour le servir; & qu'ils s'enfermeront dans un cloître. Dès ce moment on lui coupe les cheveux, on lui met un froc, on l'oint, & on ne le regarde plus que comme un homme consacré à Dieu auquel on l'abandonne, comme étant obligé d'en avoir un soin particulier, étant plus à lui qu'auparavant. Après ce voeu s'il guérit de sa maladie, il faut qu'il quitte ses biens, sa femme & ses enfans, & qu'il embrasse la vie monastique.

Ce qui se pratique à leur décès.

Lorsque quelqu'un est décédé, les parens & les voisins s'assemblent chés lui & le pleurent. Là chacun lui fait compliment, & lui demande par quelle avanture il est mort? s'il n'avoit pas assés dequoi vivre & se vétir? & ce qui l'a poussé à une si froide entreprise? Après que les parens ont parlé, la femme s'approche à son tour, & commence son rôle par faire semblant de s'égratigner. Ensuite elle fait la possédée, elle éclate, se desespére, & fait d'autant plus l'affligée qu'elle avoit moins de tendresse pour son mari. Elle lui demande de temps en temps pourquoi il l'a abandonnée? si

c'est

Mars 1669.

c'est acause qu'elle n'étoit pas assés belle, assés fardée, ni assés féconde à sa fantasie? ou si l'eau de vie lui a manqué? Pendant qu'on entretient ainsi le défunt, des domestiques les uns courent à l'eau bénîte qu'ils mettent en des bassins; d'autres remplissent des plats de farine & de plusieurs sortes de vivres, dont ils garnissent les fenêtres de la maison, afin que l'ame du défunt en prenne en sortant ce qu'elle en voudra pour son voyage. On pardonne aux Payens ensevelis dans l'ignorance, d'avoir de l'Ame ces pensées grossiéres, mais on ne peut comprendre comment elles sont dans l'esprit de personnes éclairées des lumiéres de l'Evangile: cependant tous Chrétiens qu'ils sont, ils ont cette fausse créance avec les idolâtres, & beaucoup d'autres, dont il n'y a guéres d'apparence qu'ils soient jamais guéris. Après avoir fourni le défunt des provisions qu'ils croient lui être nécessaires, on envoie remercier le Prêtre qui en a eu soin dans sa maladie, c'estadire qu'on lui paye sa peine, & depeur qu'il n'oublie à prier Dieu pour le repos de son ame, on joint au présent qu'on lui fait une bouteille d'eau de vie, sans quoi rien ne seroit capable de lui faire dire un *De profundis*. Après cela on lave le corps, qu'on met ensuite avec une chemise & des souliers rouges dans une cercueil, fait grossiérement d'un tronc d'arbre. Le lendemain les Prêtres le portent à l'Eglise, où il est exposé quelques jours avant que dêtre enterré, pourvu que le défunt soit mort dans les formes, & qu'il soit d'une naissance distinguée.

Ils appellent mourir dans les formes quand on reçoit l'extrême-onction: mais quiconque meurt sans cela, ou de mort violente, ou de froid, ce qui arrive tres-souvent; bien-loin d'étre pleuré & enseveli honorablement, son corps est porté au *Lemski-Precaus*, qui est une place publique, où durant trois ou quatre jours il est permis de le réclamer. Comme cette mort est honteuse, il y en a peu qui le soient, c'est pourquoi au bout de ce temps le corps est porté hors dela ville, & jeté dans un puits qui est l'Hôtel-Dieu des Moscovites, avec deux ou trois cens autres aussi morts de froid le même Hiver. On laisse ce puits découvert jusques vers les grandes chaleurs. Alors les Prêtres y vont dire quelques priéres, & y jeter un peu de terre.

Comment ils portent le corps à l'Eglise.

Pour ce qui est de l'ordre qu'ils tiennent dans leurs funérailles; depuis la maison jusques à l'Eglise, le corps est entouré de Prêtres, dont les uns portent des cierges allumés; d'autres des Ima-

Mars. 1669. ges, & quelques-uns des encensoirs, avec lesquels ils prétendent chasser les Démons. Ces Prêtres sont suivis d'une longue file d'Ecclésiastiques; & ceux-ci, des parens du Mort, qui font un funébre concert de cris & de gémissemens. Ils le commencent & le finissent tous ensemble, & arrivent de la sorte au lieu où le corps doit reposer. Là on l'encense tout de nouveau avec l'Image du Saint ou de la Sainte qu'il avoit pris pour ses patrons: cependant l'on chante & l'on prie, & quand les Prêtres ont achevé; les parens vont baiser le cercueil les uns aprés les autres, & prendre congé du Défunt. Aprés, le Curé lui met entre deux des doits la main droite un Certificat signé & scellé autentiquement, par lequel il proteste que le défunt est mort dans les formes, & aprés avoir eu le viatique & l'extrême-onction. Enfin on le met dans la fosse la face vers l'Orient, où dés que l'on a commencé à le couvrir de terre, tous, tant séculiers que réguliers, courent chés le défunt, où ils boivent & mangent d'un air aussi gai & aussi content, que s'ils n'avoient vu ce jour-là que des objets divertissans. Le régal commence par la distribution d'un pain bénit nommé *Kutia*, dont chacun mange un petit morceau en faisant le signe de la croix & levant les yeux vers le Ciel. Le premier quart d'heure se passe avec assés de retenuë: depuis ce temps-là on s'émancipe peuapeu, jusques à oublier toutafait le sujet pourquoi l'on est là; & sur la fin apeine chacun connoît-il par où il est entré.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE VII.

De la religion des Moscovites. Des habits des Ecclésiastiques, & de leurs Mariages. De leur créance touchant le Batéme. Comment ils font la Céne; Et leur maniére de se confesser.

DÉs l'an neuf cens quatre vints neuf, l'Empereur *Basile* & tous ses sujets abjurérent le Paganisme, & se firent Chrétiens. Depuis ce temps-là le Christianisme est parmi eux, mais assés imparfaitement, n'ayant jamais pu se défaire de quantité de vieil-

les

les erreurs, & de quelques superstitions qu'ils ont retenuës des payens. Mars. 1663.

Les vrais Moscovites professent la créance des Grecs, sans pourtant reconnoître le Patriarche de *Constantinople*; aulieu duquel ils ont à *Moskow* un Métropolitain, lequel est à leur égard, ce que le Pape est à l'egard de ceux qui sont de sa Communion Ce Métropolitain ou Patriarche est dans le spirituel, aussi absolu que l'est l'Empereur en ce qui regarde le temporel; & nul n'ose lui contredire, non pas même le Prince, qu'il ne soit d'abord soupçonné de nouveauté ou d'hérésie, & en ce cas, on tient un Concile, où il est obligé de rendre raison de sa foi. On en vit un exemple en l'an mil six cens soixente & deux en la personne de l'Empereur qui régnoit alors. Ce Prince fut cité pour avoir trouvé à redire au culte des Images, & pour quelqu'autre changement dans la Religion, & fut obligé de subir la peine qu'on lui imposa. La plus ordinaire en cette rencontre est d'être relégué à la campagne dans une de ses maisons, où il vit en particulier, pendant que le Patriarche a l'autorité impériale, & qu'il use de tous ses droits. Les revenus de celui-ci sont immenses, aussi est-il tenu en temps de guerre, de lever & d'entrenir certaines troupes pour le service de l'Etat: en quoi il n'est pas fort grevé, parce qu'il trouve les moyens de se décharger de ce fardeau sur les Ecclésiastiques.

Les Moscovites ont un Patriarche.

Tous les gens d'Eglise sont vêtus d'une soutanne & d'un manteau long & ne différent en cela de ceux de Rome, qu'entant qu'ils ont toujours en main le *Posok* (c'est une espéce de baguette dont il n'y a qu'eux qui se servent) & sur la tête un bonnet fort large, de couleur noire comme la soutane & le manteau, dont le fond ressemble au fond d'une toque. Les Prêtres portent sous ce bonnet une calote, que l'Evêque leur met sur la tête en leur donnant l'ordre de Prêtrise, & qu'ils reçoivent la tête rase; mais depuis ce moment ils laissent croître leurs cheveux comme les Laïcs. Cette calote est l'endroit fatal, car quiconque la fait tomber en secoüant le Prêtre, ou en le batant, il est condamné à une peine, dont il ne peut se relever qu'en payant une grosse somme. C'est pourquoi il est dangéreux de boire avec les Prêtres: car comme ils ne sont ni plus sobres, ni plus modérés que les autres, ils font dans leurs excès des querelles si malfondées, que tous n'ont pas la force de les souffrir impunément; mais pour obvier aux fâcheuses suites que produit la chute de ces calo-

Habits des Ecclésiastiques.

Mars. 1669. calotes : dés qu'on voit ces gens échauffés, & en humeur d'en venir aux mains, ceux à qui ils en veulent tâchent d'abord de s'en saisir, puis ils les frotent sans scrupule, & quand ils les ont bien batus, ils baisent la calote, & la leur remettent avec respect. Ainsi ils réprime nt leur insolence, & évitent une rude peine où ils tomberoient infailliblement sans cette précaution.

Le Mariage est un précepte dont les Prêtres de Moscovie ne se peuvent dispenser. Pour le Mariage, non seulement il est permis aux Ecclésiastiques, mais même ils ne peuvent s'en dispenser ; & parceque l'Apôtre dit *qu'il faut que l'Evêque ne soit mari que d'une seule femme*, on leur défend la bigamie, & d'épouser une veuve. De tous les Moscovites les Prêtres sont les meilleurs maris, aussi quelque part qu'ils s'adressent, ils sont rarement refusés. Ce qui les fait traiter leurs femmes plus humainement que les Laïcs, c'est que lors qu'ils les perdent, non seulement ils n'en peuvent plus avoir d'autre, mais même il leur est défendu d'approcher de l'Autel, & de s'occuper à autre chose le reste de leur vie, qu'à lire & à chanter.

Quelle opinion ils ont du Batême. Les Moscovites croient que le Batême est absolument nécessaire; ainsi dés que l'enfant est né ils se hâtent de le batiser : S'il est trop foible pour être porté à l'Eglise, ils en font chés eux la cérémonie, mais ils n'ont garde de la faire dans la chambre où il est né, parce disent-ils qu'elle est impure par les couches de sa mére, & indigne d'une action si sainte. S'il a la force d'aller à l'Eglise, on l'y porte, & je ne voi rien dans dans cette rencontre qui n'ait rapport à ce qui s'observe par ceux de la Communion Romaine. Car comme chés ceux-ci, l'enfant est porté chés ceux-là à la porte de l'Eglise, où il est introduit par le Prêtre, qui l'interroge de sa créance, & où le parrain répond pour lui qu'il croit en la Sainte Trinité, qu'il renonce au Diable, à la chair, au monde &c. Aprés, le Prêtre commande à l'Esprit immonde de sortir de l'enfant & de faire place au S. Esprit. Ensuite il souffle trois fois sur l'enfant, & lui fait une croix sur la tête : voilà ce que Rome & *Moskow* ont de commun ensemble. Mais en quoi ils différent, c'est qu'un cierge suffit à Rome pour faire la cérémonie, & qu'à *Moskow* il en faut neuf que le Prêtre plante autour des Fons, lesquels il encense en chantant : Et qu'aulieu que chés les Romains, on se contante de verser de l'eau sur la tête de l'enfant ; en *Moskovie*, il y est plongé par trois fois, pendant lesquelles le Prêtre prononce ces paroles ; *Je te batise au nom du Pére, du Fils, & du S. Esprit;* Et

aprés

après qu'il lui a mis une chemise, il lui dit ces paroles, *maintenant tu es net de tout péché.* Cette cérémonie finit par lui mettre au cou une petite croix d'or, d'argent ou d'étain, avec une Image bénîte qu'il doit honorer toute sa vie. Un moment après on jette l'eau où l'enfant a été plongé, parce qu'on la tient impure & souillée. Voilà ce qui se pratique à l'égard du Batême avec tant de superstition, que les Moscovites ne croient pas qu'il soit bon ailleurs que chés eux : C'est-pourquoi quiconque veut vivre à leur mode & suivre leur créance, fût-il Chrétien, il faut qu'il soit rebatisé à leur maniére, & qu'il renonce à son Batême en crachant trois fois pardessus l'épaule. *Mars. 1669.*

Leur maniére de faire la Céne, différe aussi de celle qui est en usage chés les autres Chrétiens ; car ils rompent le pain dans le vin, d'où le communiant le tire lui même avec une cueillêr ; joint qu'ils la donnent aux petits enfans, & à ceux qui entreprennent de longs & dangéreux voyages, disans qu'il n'est pas plus raisonnable de la refuser à ceux-ci, qu'à ceux qui sont en péril mortel, les uns & les autres ayant besoin d'un secours extraordinaire, pour surmonter les extrêmes difficultés où ils se trouvent dans ces occasions. *Leur maniére de célébrer la Céne.*

Ils ont comme en l'Eglise Romaine la Confession auriculaire, où l'on impose des pénitences proportionnées aux péchés commis : mais quand ces péchés sont énormes, les pénitens sont obligés de se laver le jour des Rois. Outre qu'ils s'abstiennent de viande quelques jours de la semaine, ils ont tous les ans quatre Carêmes, dont il y en a trois qui ne sont guére en usage que dans les Cloîtres ; mais pour le quatriéme, qu'ils appellent le grand Carême, & qui commence quarante jours avant Pâque, il est observé généralement. Pour le Carnaval qui le précéde, il est célébré avec la même exactitude, qu'on le célébre parmi les Romains: il n'est point de desordres ni d'insolences qui ne se commettent en ce temps-là. Ceux qui s'émancipent le plus, & qui se plongent davantage dans les débauches, sont ceux qui passent pour les plus dévots dans un autre : Et comme en *Italie*, on court en foule aux grande villes pour se mieux divertir ; il en est de-même en *Moscovie*, alors la campagne est deserte, mais comme la saison est rude, & le froid excessif, c'est surtout ces jours-là, & sur le chemin de *Moskou*, que se trouvent les morts dont nous avons déja parlé. *Leur Confession est auriculaire.*

Mars, 1669. Quelque part qu'on aille aux environs, on ne trouve que des cadavres, les uns ſans têtes, les autres ſans bras, quelques-uns ſans jambes, & pluſieurs à demi rongés par les bêtes. C'eſt de ces miſerables reſtes qu'eſt rempli le Puits nommé Hôtel-Dieu ou *Bogzi-Dome*, où ils ne ſont couverts d'un peu de terre qu'aux approches des grandes chaleurs.

TROISIEME VOYAGE.

CHAPITRE VIII.

Gouvernement de ce vaſte Empire. Titres & revenus du Prince qui le gouverne; avec quelques exemples qui ſont connoître que la Iuſtice y eſt extrémement ſévére.

Gouvernement. CE vaſte Empire eſt gouverné par un Monarque qui prend le titre de Czar, c'eſtadire Empereur. Celui qui régnoit lorsque j'y étois, & qui eſt mort depuis peu, ſe nommoit *Alexie Michailowits Romanow*, c'eſtadire *Aléxis Michel*, *fils du Romain*. Surnom qu'ont pris les Czars, depuis que *Jean Baſilides* eut fait voir qu'il étoit deſcendu des premiers Empereurs Romains. Auſſi ont-ils les mêmes Armes, qui ſont deux Aigles éployées; avec cette ſeule différence, qu'entre les deux têtes de ces Aigles il y a une Couronne, & ſur le tout un S. George à cheval. Le gouvernement de ce Prince eſt deſpotique, parce qu'il a un pouvoir entier de vie & de mort ſur ſes ſujets, qui tiennent à honneur d'être & de ſe dire ſes eſclaves. Les plus grands Seigneurs même ſouſcrivent leurs lettres & leurs requètes d'un nom diminutif, comme Jeannot, Pierrot, &c. pour témoigner leur ſommiſſion. Il fait & défait les Magiſtrats, & nul n'eſt revétu que par lui d'aucune charge ou dignité. C'eſt par ſon ordre qu'on bat monnoie, & qu'elle hauſſe ou baiſſe de prix. Il ne prend conſeil de perſonne pour faire la guerre ou la paix. Enfin il n'eſt point dans l'Europe de Monarque plus abſolu. Pour ſes titres, ils ſont comme il ſuit.

Titres du Grand Czar. Nous Alexis Michailowit Romanow, par la grace de Dieu Grand Empereur & Grand Duc *de la grande*, *petite & blanche Ruſſie*, Seigneur *de Moſcou, de Kiof, de Woldimer*, *de Novogorod: Czar de Caſan*, *Czar d'Aſtra-*

d'Astracan, Czar de Sibérie : Seigneur *de Pletsco* : Grand Duc *de Smolensco, de Twer, de Jugorie, de Permie Weatka, de Bulgarie &c.* Grand Duc & Seigneur *de Novograde* dans les pays-bas *de Zernigou, de Résan, de Rostof, de Jéreslaef, de Belooserie-Udorie, d'Obdorie Condinie* : Et Seigneur absolu de toutes les parties Septentrionales : *Comme aussi des Pays d'Ivérie, de Cartalinie, de Grosinie, de Carbadinie, des Duchés de Circassie & de Georgie; & de plusieurs autres Terres, Provinces & Seigneuries situées à l'Orient, à l'Occident, & au Septentrion; dont il est Héritier de Pére en Fils, Possesseur, & Seigneur absolu.* Mars. 1669.

Si les titres de ce Monarque sont grands, ses revenus ne le sont pas moins; il n'est point de Prince qui en tire plus de ses fermes; puis qu'il y a dans *Novogorod* trois caberèts qui lui rendent chacun dix mille livres pour le droit du bouchon; & comme il y en a un nombre infini dans *Moskou* & dans tout le reste de l'Empire, on peut juger delà que ses richesses sont immenses. Outre cela il y a des impôts sur tout; principalement sur le sel, sur le fer, sur le blé, sur le goudron, sur le vin, sur l'eau de vie; & sur les précieuses fourures qui sont là en abondance. Ainsi ses richesses sont grandes, mais sa dépense l'est à proportion; car outre celle de sa Maison qui est prodigieuse, il a toujours quantité de troupes sur pié, qui sont exactement payées. Ses revenus.

Comme il n'est point de peuples si revèches que les Moscovites, il n'est point de pays où la Justice soit si sévére. Les supplices sont comme ailleurs proportionés aux fautes; mais les plus légéres sont punies de peines tres-sévéres. On punit les moindres du *Battoki* : C'est un supplice que l'on commence par dépouiller le criminel; puis on l'étend tout nu à terre, où deux hommes s'asséient sur lui, l'un sur le cou, l'autre sur les jambes; & lui rouent le dos & les cuisses de tant de coups de bâton, qu'il ne sauroit se relever. Toute cruelle qu'est ceste peine, elle n'approche point de celle qu'on souffre pour avoir fraudé les droits du tabac & de l'eau de vie. On la nomme le *Knut* ou *Knout*, voici en quoi elle consiste. Le boureau découvre les épaules, le dos & les reins du coupable; ensuite il lui lie les jambes ensemble, & les bras derriére le cou pardessus les épaules : quand il est dans cette posture, un sécretaire lui lit sa sentence où le nombre des coups qu'il recevra est spécifié; puis il est fouëtté avec un foüet fait de plusieurs petites bandes de peau d'Elans non préparée. Ces petites bandes sont Cruels supplices.

Mars. 1669. sont si dures, & le boureau frappe si rudement, que chaque coup découvre les os. Depuis les épaules jusqu'à la ceinture il est déchiré de cette maniére, & je croi qu'il faut être Moscovite, pour endurer le quart de ce supplice sans mourir; car la chair & la peau pendent de tous côtés par lambeaux: & quand l'exécution se fait en Hiver, le sang se géle dans les plaies presque aussi-tôt qu'elles sont faites, & devient dur comme de la glace. Un homme en cet état est quelque chose de si affreux, qu'un étranger quelque dur qu'il soit ne peut se résoudre à le voir deux fois; & pour le supplice, je ne pense pas qu'un Hollandois le pût souffrir sans expirer sous la main du boureau; mais soit que le climat endurcisse le tempérament, ou que les Moscovites soient d'une compléxion toute autre que le reste des hommes on ne les voit guére plus émus à la fin qu'au commencement; & bien-loin de fuir l'occasion de retomber dans la même faute; apeine sont-ils délivrés qu'ils la cherchent tout de nouveau. L'année mil six cens soixente neuf j'en vis l'expérience en un homme qui n'étoit pas encore guéri, qu'il fraudoit comme auparavant. Comme je demeurois chés lui, je lui représentai de quelle conséquence il étoit de se ménager, & d'obeïr aux ordres de sa Majesté: bien-loin de m'écouter, *hé! taisez-vous*, dit-il d'un air fier, *ce n'est pas aux gens qui vous ressemblent à donner des avis; vous étes d'une nation lâche, molle, & efféminée que l'ombre des périls alarme, & qui ne cherche que les profits doux & aisés: La nôtre qui a plus de cœur, est plus capable des grandes choses, & fait même gloire d'acheter le moindre gain au prix des tourmens auxquels vous n'oseriez penser: au-reste celui que j'ai souffert depuis huit ou dix jours, n'est pas si rude que vous pensez; voyez* dit-il, en se depouillant, *s'il y paroît, & si l'on mérite de vivre quand on tremble pour si peu de chose?* La fermeté d'un homme que j'avois vu tout déchiré il n'y avoit que quelques jours, m'ôta toute envie de continuer à donner des avis. J'appris cependant qu'outre que ces gens sont d'une compléxion fort dure, ces châtimens ne sont point honteux, & que quiconque les leur reproche, s'expose à souffrir la même peine. Deplus, bien-loin que la charge d'éxécuteur soit abhorée en ce pays-là comme en *Hollande*, les plus riches marchands la briguent & l'achétent, comme une charge & lucrative & honorable.

Ces supplices tous cruels qu'ils sont, ne sont pas les plus inhumains; & l'on s'en croit quite à bon marché quand on n'a ni les

jambes,

jambes, ni les mains, ni les piés coupés, ce qui arrive presque tous les jours. On verse aux faux-monoyeurs du plom fondu dans la bouche: & pour ceux qui font violence à une femme ou à une fille, on les met hors d'état de retomber dans la méme faute, en leur coupant ce qui les rend hommes. Mars 1669.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE IX.

De quelle maniére les Moscovites célébrent le jour des Rameaux. L'Auteur fait voile vers Astracan; & arrive à Nisi-Novogorod. De la Riviére de Wolga. Et du tempérament & des mœurs des Tartares nommés Czérémisses.

IL n'y a guéres de Chrétiens qui célébrent le jour des Rameaux avec plus de pompe que les Moscovites. Je ne sai méme s'il s'en trouve qui le représentent si au naturel que ces peuples ni avec plus de dévotion: quoi qu'il en soit, voici leur maniére de le célébrer. Le Patriarche vétu de blanc, monté sur un cheval deméme représente le Sauveur. Sur un bonnet tout couvert de perles il porte une riche Couronne; & d'une Croix d'or toute semée de pierreries, il bénit le peuple à droite & à gauche. Le harnois du cheval est riche, mais semblable au harnois des ânes, afin de garder en cette entrée quelque uniformité. L'Empereur à pié mais soutenu de deux de ses principaux Ministres, & la Couronne sur la tête, tient les rênes du cheval. Ils sont environnés d'Evêques & de plusieurs autres Ecclésiastiques, tous vétus de blanc, dont les uns chantent, les autres encensent l'Empereur & le Patriarche. Le Clergé est suivi des plus grands Seigneurs de l'Empire, lesquels portent un arbre, chargé de pommes, de figues, de raisins, & dont l'écorce est un tissu de soie au petit point. Le peuple marche ensuite avec des rameaux d'arbres en main, en chantant ces paroles, *Hosanna Fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, Hosanna aux lieux tres-hauts.* Depuis le Palais Impérial où la procession a commencé jusqu'à la Demi-Lune où il y a un Reposoir, tout le chemin est couvert d'un beau drap incar-

 nat.

Mars. 1669. nat. Le Patriarche met pié à terre en cet endroit, & entonne un Himne qui est continué en musique: ensuite on retourne dans le même ordre que l'on a gardé jusques-là; & la cérémonie finit par un présent de deux cens Roubles ou ducas, dont le Patriarche reconnoît la peine que Sa Majesté Impériale a euë de tenir son cheval.

Le jour de Pâque les ruës sont bordées de vendeurs d'œufs de toutes couleurs, que les passans achétent pour donner à ceux qu'ils rencontrent de leur connoissance, & qu'ils baisent en leur disant, *Jesus-Christ est ressuscité.* Comme le Carême finit ce jour-là, ce n'est partout que réjouissances publiques & particuliéres: on ne parle plus que de plaisir, & de reparer par la bonne chére les bréches qu'a fait le Carême. C'est ce jour-là que les cabarêts ont la presse, & qu'il y est bu à toute outrance suivant le génie de la Nation; d'où naissent les querelles, les meurtres, & d'autres crimes si énormes que je n'oserois les nommer.

Départ de l'Auteur vers Astracan. Quoi-qu'il y eût long-temps que nous avions ordre de nous tenir prêts, celui de partir que nous attandions avec impatience ne vint que le quatriéme Mai. Dés le même jour nous nous embarquâmes dans un *Stroug*, qui est un petit bâtiment de trente & deux tonneaux; nous descendîmes le long de la riviére de *Mosquerika*, & arrivâmes le lendemain à *Colomna*, qui est éloigné de quelque trente six lieuës de *Moskou* par le chemin que nous fimes, & de dix-huit seulement par un autre, mais de tres-difficile accès acause des neiges & de la glace. Les murailles de cette ville sont de pierre, accompagnées de quelques Tours, proche desquelles coule la riviére de *Moska*.

Le sixiéme, nous entrâmes dans la riviére d'*Occa*, qui tire sa source des frontiéres de la petite *Tartarie*, assés proche de celle du *Doniec*, & coulant du Midi au Septentrion, se rend dans la *Wolga* à *Nisi-Novogrod.* On ne voit sur cette route qu'un village nommé *Didenof* ou *Gédino*, que nous laissâmes à droite, & arrivâmes sur le soir à notre vaisseau nommé l'*Aigle* par ordre de l'Empereur. Nous y fumes reçus par Messieurs *Boukhoven* & *Stark*, notre Colonel & son Lieutenant, qui nous y avoient précédés avec le Maître du Navire, deux Capitaines, un joüalier, le Chirurgien; l'Ecrivain, & un Trucheman. Comme il se trouve des curieux qui ne veulent rien ignorer, c'est pour les satisfaire que j'in-

j'insére ici les gages de ceux dont notre Vaisseau étoit monté. Mai. 1669.

Gages des Officiers & Matelots.

Le Colonel - - - - - -	100 *écus par mois.*
Le Lieutenant Colonel - -	30
Les Capitaines - - - - -	40
Le Chirurgien - - - - -	20
Le Truchemam - - - - -	10
L'Ecrivain - - - - - -	10
Le Capitaine Butler - - -	160 *Florins.*
Le Maître du Navire - -	100
Le Pilote - - - - - -	60
Le Charpentier - - - - -	80
Le Sou-Charpentier - - -	36
Chaque Matelot - - - -	50
Le Maître Voilier - - - -	57

Tout l'Equipage consistoit en vint Hollandois.

Le douziéme, nous partîmes de *Didenof* où notre Vaisseau avoit été fait, & arrivâmes le méme jour à *Nicolo*, petit village où tout étoit à fort bon marché. J'y achetai deux canars pour un *Kopeké* qui fait un sou de notre monnoie; encore le paysan qui me les vendit y trouva bien son conte.

Le treisiéme, sur le soir nous nous trouvâmes à *Omuta*, village éloigné de *Didenof* d'environ trente & une lieuë. Deux jours après nous fumes à *Preslaf*: c'est une petite ville presque toute bâtie des ruines de *Resanski* qui étoit autrefois célébre. Les Tartares l'ayant surprise, la démolirent, & en transportérent les habitans à *Preslaf*.

Le dix-septiéme, nous aprochâmes de *Resanski*, dont les Reliques faisoient bien connoître ce qu'elle avoit été. Des deux côtés de la riviére on voyoit de belles prairies, & des maisons de plaisance, où de grands Seigneurs du Royaume alloient passer l'Eté.

Le dixhuitiéme, nous vîmes en passant vers *Novosolki* quantité de villages & de couvens fort bien bâtis: entre autres *Schilko*, *Téricho*, *Tinersko-Slavada*, *Kopanow*, & plusieurs autres qui sont le long de cette riviére.

Le vint & deuxiéme, nous mouillâmes à *Kassieme-gorod*, petite

Mai. 1669. ville qui appartient à un Prince nommé *Reskitski*. Ayant appris qu'il y étoit avec sa Mére, nous allâmes au Château pour lui faire la révérence; mais on nous dit qu'il étoit allé à *Moscou*. Nous ne laissâmes pas d'y être fort bien reçus par son Intendant, dont nous reconnûmes les civilités par des présens que nous savions être de son gout. Cette Ville étoit autrefois sous l'obeïssance des Tartares, mais apresent elle reléve de l'Empereur de *Moscovie*, auquel le Prince *Reskitski* soumit sa personne & ses biens qu'il n'avoit encore que douze ans.

Le vint & troisiéme, nous vîmes encore plusieurs villages & monastéres: & le vint & quatriéme, nous fîmes fond à *Leshi*, le plus grand de tous les villages que nous eussions vu jusques-là. De *Leshi*, nous allâmes à *Moruma*; Cette petite ville quoi qu' habitée par les Moscovites & les Tartares appelés *Mordwins*, & frontiére de ces derniers, est néanmoins sous la domination du *Czar*.

Le vint-septiéme nous passâmes entre des villages, le long desquels coulent deux riviéres; l'une à main droite, que l'on nomme *Morsua-Reka*; & l'autre appelée Klesna à gauche, qui prend sa source du côté de *Wolodimer*. L'un des bords de celle-ci, qui s'étend jusqu' à la *Volga*, c'est adire à plus de vint lieuës vers le Sud-Est, est fertile & agréable: mais l'autre qui est au Nord-Oüest, est bas, stérile, & inhabité.

Le vint-huitiéme, nous laissâmes à gauche *Isbuiletz* & *Troiska*, & allâmes mouiller à *Slowoda*.

Le vint neuviéme nous abordâmes à *Dudwina*, où le mauvais temps nous obligea de rester trois ou quatre jours.

Le deuxiéme Juin, nous nous rendîmes à *Nosimki*; & le huitiéme nous fûmes à la vuë de *Nisi-Novogorod*. Cette fameuse ville est sur la pointe de la riviére de *Volga*, & située à trente six degrés, vint huit minutes d'élévation. Ses murailles sont de pierres, & le Grand Czar a soin d'y entretenir en tout temps une forte garnison. Les dehors de la ville sont mieux peuplés que le dedans; & les Tartares & les Moscovites y vivent assés bien ensemble. Il y a eu autrefois beaucoup de Calvinistes & de Luthériens qui professoient ouvertement leur Religion, mais présentement on y en voit peu, la plupart s'étant retirés ailleurs. Il n'y a point de lieu où les vivres soient à meilleur marché; pour deux sous on a de bon poisson comme des perches & des brochets, plus que quatre hommes n'en sauroient

Vivres à bon marché.

roient

roient manger; & si la sausse est maigre, ce ne peut être faute de beurre, car pour douze Francs on en peut avoir un tonneau de cent livres poids de *Hollande*. La toile y est à si vil prix, qu'on en a de belle à deux sous l'aune; & comme on y fait de fort bons cordages, nous eumes ordre de nous en fournir; c'est pourquoi le Lieutenant *Schak* & le Contre-Maître attandirent qu'ils fussent faits pour nous venir joindre à *Astracan*, où le reste fit voiles aprés avoir touché six mois de gages.

Juin. 1669.

Toile à vil prix.

Le vint & uniéme nous descendîmes le long de la riviére de *Wolga*, qui prend sa source dans le pays de *Twer*, & aprés l'avoir traversé d'Occident en Orient, jusques au Royaume de *Cazan*, elle tourne vers le Midi, où ayant passé par les Royaumes de *Bulgar* & d'*Astracan*, elle se partage en plusieurs bras, dont le plus Occidental arrose la ville capitale de ce dernier Royaume, formant plusieurs Iles avant que de se décharger dans la Mer Caspienne, où il a diverses embouchures. Les petites riviéres & les ruisseaux qu'elle reçoit dans sons cours du côté du Nord, la font enfler ou diminuer aproportion de la quantité qu'elle en reçoit. C'est néanmoins ordinairement au mois de Juin qu'elle croît sensiblement; & sur la fin du mois de Juillet, qu'elle baisse tout d'un coup, en-sorte qu'elle a tres-peu de profondeur en plusieurs endroits: Aulieu qu'avant sa chute, elle en a partout suffisamment pour rendre libre le chemin de quantité d'Iles qu'elle arrose. Elle a de largeur en quelques endroits plus d'une demie lieuë: & en deux autres, des gouffres qu'on ne passe point sans danger. Elle nourit de toute sorte de poisson: & sur ses bords on voit quantité de villes & de villages; mais il n'y fait pas seur partout, ni en tout temps; les Cosaques du *Don* ayant coutume de la croiser pendant la paix, & de piller tous les bâtimens qu'ils y rencontrent.

La riviére de Wolga.

Le vint & deuxiéme, nous passâmes prés des deux Iles *Tlevinski* & *Subsinski*; mais sur le soir nous nous arrêtâmes, depeur que le jour nous manquant, nous ne pussions remarquer des bancs de sable qui y gisent en beaucoup d'endroits. Nous y perdîmes une de nos ancres, que nous ne pûmes dégager des racines d'un arbre qui étoit caché sous l'eau.

Le vint & troisiéme, nous vîmes *Diophoy* & *Musa*, & allâmes mouiller à *Kremonski*.

Le vint quatriéme, nous abordâmes au village de *Parmino*, où

 aprés

Juni. 1662. après nous être pourvus de vivres à bon marché, nous passâmes encore de petites Iles, dont les bocages & les prairies nous occupoient agréablement.

Wasiligorod où nous abordâmes le vint neuviéme, est un gros Bourg fort peuplé, & situé au cinquante cinquiéme degré, & cinquante & une minute. Il a la *Wolga* d'un côté: & une petite riviére nommée la *Soura*, de l'autre. Un peu audelà de ce Bourg, on commence à voir les habitans des frontiéres de la petite *Tartarie*. Ces peuples font deux branches, & sont divisés par la *Volga*. Au Midi de cette riviére ce ne sont guére que montagnes presque in-

Tartares. fertiles, dont les habitans se nomment *Czeremissi-Nagornoi*. Au Septentrion le pays est uni & plus agréable. Le pâturage y est fort bon, & le foin y croît si abondamment, qu'il suffit pour nourir le bétail de l'autre côté, dont on appelle les habitans *Czeremissi-logowoi*. Ces peuples sont rudes, grossiers & stupides: & leurs maniéres

Mœurs de ces peuples. toutes brutales. C'est peu de dire qu'ils ne savent ni lire ni écrire, car apeine savent-ils parler. Leur Langue ordinaire est la Moscovite, mais ils entendent le Tartare, & le parlent même en quelques endroits. Ils n'ont ni Prêtres ni Eglises, ni ne célébrent aucun des mistéres de l'Evangile. Quelques-uns croient un Etre invisible, mais l'idée qu'ils en ont est si foible & si grossiére, qu'ils n'en retirent aucun secours pour la conduite de leur vie. Comme ils ont oui dire qu'il y a des Rois qui sont audessus du reste des hommes; Demême ils croient que cet Etre qui ne se voit point, a une Cour semblable à la leur, & que s'il nous gouverne, ce ne peut être qu'à la maniére de ces Princes. Pour une autre vie que celleci, ils disent que s'il y en a, c'est pour des peuples faits autrement qu'eux, ne pouvant comprendre que la mort qui les détruit, soit un passage à quelques chose de meilleur que ce qu'ils voient. Quand on leur dit qu'il y a des Diables, & qu'on leur explique ce que c'est, ils répondent que ce sont des gens qu'ils ne connoissent point, & qu'ils n'ont point envie de connoître puisqu'ils sont si méchans: qu'aureste les hommes le sont assés, & se font assés de mal les uns aux autres, sans qu'il soit besoin que les Diables se mêlent de les tourmenter. Avec tout cela ils admettent une nation invisible, mais ils ne lui donnent point de nom; & ils se contentent de la croire ennemie de la leur, & toujours prête à les insulter, s'ils n'avoient soin de la prévenir, & de calmer sa mauvaise humeur par des

des offrandes qu'ils lui font de leur bétail. Ils ont pour cela des jours consacrés, ausquels ils commencent la cérémonie par attacher à un pôteau, une peau de vache, de mouton ou de cheval ecorché exprès: ils en mettent la chair sur la braise; & quand elle est rôtie, ils la coupent par petits morceaux, dont ayant rempli un plat, ils le prennent d'une main & une tasse d'hidromel de l'autre, puis jettent le tout contre la peau en remuant les lévres, & marmotant je ne sai quoi autant de temps que dure la fumée des viandes. Ils ont pour le Soleil une dévotion singuliére, auquel ils reconnoissent, & même dans le feu & dans l'eau, quelque chose de plus excellent, que dans tout le reste des choses visibles. Juin. 1669.

Leurs habits sont d'une grosse toile fort rude: ceux des hommes sont tous d'une piéce comme nos pantalons, & ils n'en ont jamais de neufs que ceux qu'ils portent ne soient en piéces. Les hommes mariés se distinguent de ceux qui ne le sont pas parcequ'ils ont la tête rase; au-lieu que ceux-ci en laissent croître une touffe sur le haut de la tête, où ils la nouent quelquefois, & quelquefois ils la laissent tomber negligemment sur les épaules. Les habits des femmes sont aussi de toile, mais faits autrement que ceux des hommes & beaucoup plus amples. Elles sont coiffées d'un bonnet qui leur tombe jusques sur les yeux: à quoi les nouvelles mariées ajoûtent un ornement qui leur est tout particulier: c'est une corne longue d'une aune qu'elles se plantent au milieu du front; au bout de laquelle il y a une houpe de soie, & au milieu de cette houpe une clochette, dont le bruit sert à faire souvenir la mariée qu'elle a depuis peu changé d'état. Peut-être aussi que c'est pour faire souvenir le marié que cette armure ne lui siéroit pas mal; la coutume de ces peuples étant aussi-bien que des *Cingalois* qui habitent l'Ile de *Ceylan*, de n'épouser jamais de filles qui n'ayent été déflorées par leur propres péres; ceux-ci allégans pour raison qu'il faut être insensé pour n'en user pas de la sorte, n'y ayant point d'homme qui plante un arbre qu'à-dessein d'en cueillir le fruit; c'est pourquoi dix ou douze jours avant que de marier leurs filles ils se divertissent avec elles, & souvent même ils les épousent, & plusieurs autres en même temps, usans de toutes sans distinction, & sans se soucier si c'est leur sang ou celui d'un autre. Ils n'ont ni Batême ni Circoncision; & six mois après la naissance de leurs enfans, ils avertissent quelques-uns de leur connoissance qu'ils ont choisi un tel

Leurs habits.

Leurs Mariages.

Juin. 1669. Leurs enterrements. jour pour les nommer : ceux-ci les vont voir ce jour-là, & du premier qui entre on donne le nom à l'enfant. Comme ils naissent & vivent sans façon, ils meurent sans cérémonies & sans craindre l'avenir, dont ils ne peuvent croire ni le bien ni le mal qu'on en dit. Ainsi après leur mort on les enterre sans les plaindre, sans les pleurer, & sans être émus de leur sort. Quand le défunt est riche, ses parens s'assemblent & tuent le meilleur de ses chevaux qu'ils mangent ensemble d'une esprit tranquille, & afin qu'on sache que c'est de son bien qu'ils se sont divertis, ils pendent à un arbre ses habits & la queuë du cheval.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE X.

Suite de la même route jusques à Casan. Description de cette Ville, & du Royaume qui en porte le nom. Ce Royaume tombe sous la puissance des Moscovites. Ceux-ci sont batus & mis en fuite par les Tartares. Ces derniers vont jusqu'à Moscou dont ils se rendent Maîtres, & font l'Empereur tributaire. Sa Majesté Impériale est délivrée de ce tribut par un Gouverneur de Rhésan.

LE dernier jour de Juin nous continuâmes notre route, & n'allâmes pas loin sans échouer : Quoique nous fissions pour nous relever sans rien perdre, il nous en coûta deux de nos ancres, & peu après nous retombâmes dans la même peine, & même plusieurs fois de suite, parce que l'eau étoit fort basse, ce qui retarda notre voyage. Enfin avec beaucoup de peine nous gagnâmes *Kusmademianski*, où nous nous pourvûmes des vivres qui commençoient à nous manquer. On voit à la pointe de cette ville quantité de montagnes toutes couvertes de Tilleux, dont les habitans font tout leur trafic, & qu'on achette d'eux, l'écorce apart, pour faire des boëtes & des traîneaux ; & du reste, des plats, des écuelles & autres utenciles qui ne les rendent pas fort riches.

Le premier de Juillet, nous perdîmes encore une de nos ancres,

en

en passant par les Iles de *Turig* & de *Maslof*, où l'eau étoit si basse que nous y échoüâmes plusieurs-fois, de-sorte qu'il étoit fort tard quand nous arrivâmes à *Makrits*. Juillet. 1669.

Le deuxiéme, nous mouillâmes à la rade de *Sabacsar*, où il falut que nous allassions montrer nos passeports. Le Commandant les ayant trouvés dans les formes, nous fit escorter jusqu'à *Astracan* par des hommes de cette ville. C'est assurément une de plus belles & de plus fortes qui soient sur la route. Il y avoit alors une plus forte garnison que de coutume pour tenir en bride les Cosaques qui s'étoient révoltés. Aprés nous y être pourvus de ce qui nous faisoit besoin, nous en partîmes le troisiéme, & passâmes l'Ile de *Kosin* où nous faillîmes encore à échouer: ce que nous evitâmes par l'adresse de l'un des guides qu'on nous donna à Sabaksar. Delà nous passâmes prés d'un village nommé *Sundir*, & allâmes mouiller à *Kokschaga*, où nous demeurâmes jusqu'au lendemain quoique nous y fussions de bonne heure, n'osant aller plus loin ce jour-là, acause d'un banc de sable qui a plus de dix lieuës de long.

Le quatriéme, nous le passâmes à force de bras, & allâmes échouer prés d'un village nommé *Welofka*. Aprés nous en être dégagés avec beaucoup de peine, nous nous trouvâmes sur le soir à *Swiatki*, petite ville, dont les murailles ne sont que de bois; tous les bâtimens en sont aussi excepté le château, les Eglises, & quelques couvens qui sont de pierre.

Le cinquiéme, nous eumes le vent si favorable, que nous entrâmes de bonne heure dans la riviére de *Kasanka*, qui donne son nom à la ville & au Royaume de *Casan*. Nous mouillâmes dés que nous y fûmes, & de petites barques qui nous suivoient y voulant entrer avec nous, furent poussées par les Courans contre notre vaisseau avec tant d'impétuosité, qu'il y en eut quelques-unes de renversées & quelques personnes noyées.

La riviére de Wolga rend tout le pays d'alentour fertile.

Le terroir en cet endroit & même tout le long de la *Wolga* est extrémement fertile, la raison est que cette riviére a la même vertu que le *Nil*. Tous les ans elle se déborde en certain temps, & engrasse merveilleusement tous les lieux qu'elle arrose. Durant plus de cent lieuës en suivant son cours, on ne voit que noyers, cerisiers, groiseliers & semblables arbres, qui croissent pêle-mêle & en tres-grande quantité. Ce Pays qui étoit autrefois assujetti aux Tartares, l'est presentement aux Moscovites par le sort des armes; ainsi la

Juillet. 1669. la langue de ces derniers y eſt plus uſitée que celle des autres: les habitans en ſont plus humains, & ne s'attachent pas à rendre les hommes eſclaves, comme font les *Czeremiſſi-Nagornoi* & *Logowoi*, les habitans du *Nagai*, du *Calmuk* & du *Dagueſtan;* il ne ſont pas dis-je de cette humeur, & bien m'en prit & à deux autres de notre Equipage, avec leſquels je m'enfonçai par curioſité dans le pays, & m'éloignai inſenſiblement de quelque trois lieuës de notre vaiſſeau, & bien-loin de cela, nous en trouvâmes qui eurent la civilité de nous offrir de ce quils avoient.

Le ſixiéme, nous allâmes voir la ville de *Cazan*, où nous nous promenâmes après avoir ſalué le Gouverneur, & lui avoir dit qui nous étions. Deux jours après, lui & l'Archevêque ſe rendirent à notre Bord, qu'ils virent avec admiration, n'ayant jamais vu à ce qu'ils dirent, de bâtiment ſemblable. Le peuple de la ville & des environs y accourut auſſi en foule, & ne parut pas moins ſurpris de cette nouveauté.

Deſcription de la ville de Caſan. Cette ville qui eſt la capitale du Royaume de *Cazan*, eſt aſſiſe ſur une colline à la gauche de la riviére; mais de tous côtés aux environs ce ne ſont que plaines fort vaſtes. Ses murailles ne ſont que de bois, mais celles du Château ſont de bonne pierre & d'une épaiſſeur raiſonnable. Il eſt toujours pourvu de toutes ſortes de munitions, & ce qui le rend extrémement fort, c'eſt que la riviére de *Kazanka* coule tout-à-lentour. Pour la ville, le trafic y eſt paſſablement bon, & ceux qui y contribuent le plus, ſont les Tartares Czeremiſſes qui y portent tout ce qu'ils ont, & même juſqu' à leurs enfans de l'un & de l'autre Séxe, qu'ils donnent pour quelque vint écus à quiconque les veut acheter. Ses habitans ſont Moſcovites & Tartares; leſquels obeïſſent à un Gouverneur établi par le Grand Czar en ce qui regarde le Civil; la Milice étant commandée par un Vaivode qui tient ſa Charge immédiatement de l'Empereur. Pour la garde du Château, les Tartares en ſont exclus, & ils n'oſeroient y entrer ſur peine de la vie.

Le Royaume de *Caſan* qui étoit autrefois gouverné par un Roi *Et du Royaume.* Tartare, s'étend vers le Nord à la gauche de la rivière juſqu'à la Province de *Sibérie*; & vers l'Orient, juſques aux Tartares de *Nagay*. Il étoit ſi peuplé avant qu'il eût changé de Maître, qu'il pouvoit fournir une armée de ſoixente mille hommes. Les longues guerres les affoiblirent peu-à-peu, & les mirent enfin hors d'état

de

de pouvoir résister à *Basile-Ivanowits* qui les défit en plusieurs batailles, & qui leur imposa un joug dont ils n'ont pu se relever. Le premier gouverneur qu'il y établit étoit Tartare; dequoi on blâma sa politique, mais comme il connoissoit son zéle, il ne laissa pas de le préferer à quantité de Concurrens, quoi-que ses sujets naturels. D'abord les Tartares se voyant sous un homme de leur Nation, trouvérent ce joug moins pesant; & conçurent même quelque espérance de pouvoir bientôt s'en défaire. Cependant peu de temps après, ils éprouvérent tout le contraire de ce qu'ils s'étoient figuré. Le gouverneur les desobligeoit en toute rencontre, & ne gardoit nulle mesure en favorisant les Moscovites. Les Tartares outrés de sa conduite, & d'autant plus qu'il étoit leur compatriote, résolurent de le perdre; & pour le faire plus surement, ils appelérent les Czeremisses à leur secours. Ceux-ci levérent une armée nombreuse, & la menérent droit à *Casan*; où ils battirent les Moscovites, détrônérent le Gouverneur, & rétablirent leurs affaires. Delà fiers d'un succès auquel ils ne s'atténdoient pas, ils entrérent dans la *Moscovie* où ils mirent tout au fil de l'épée. Ainsi tout pliant sous leurs coups, ils marchoient droit vers la Capitale, où ils prétendoient entrer sans obstacle, lorsque l'Empereur leur opposa une puissante armée. Comme ils étoient en train de vaincre, ils défirent les Moscovites, continuérent leur marche, & se saisirent de *Moskou*. Après l'avoir traitée comme ont accoutumé de faire des vainqueurs insolens, ils attaquérent le Château, mais ils y trouvérent de la résistance, & durant quelques jours, les assiégés se défendirent en vaillans hommes. Les Tartares indignés que si peu de gens leur fissent tête, les serrérent de si près qu'ils les forcérent de se rendre. Les vaincus demandérent des conditions douces & honnêtes, mais les vainqueurs n'en voulurent point accorder, & protestérent de ne faire point de quartier, à-moins que le Grand Czar ne s'obligeât de leur payer un tribut annuel à perpétuité. Ce Prince qui depuis sa derniére défaite s'étoit retiré à *Novogorod*, eut un dépit sensible de se voir réduit à une si dure extrémité; mais ses finances étant épuisées; ses troupes lasses, foibles & effrayées, il fit de nécessité vertu, & subit la loi du vainqueur. Des deux Chefs Tartares qui étoient fréres, l'aîné nommé *Mendliguerits*, avant que de quitter *Moskou*, s'y fit dresser une statuë devant laquelle l'Empereur seroit obligé de se prosterner, toutes les fois qu'il envoyeroit

Juillet. 1669.

Heureux succès des Tartares contre les Moscovites.

Juillet. 1669. roit querir le tribut. Ensuite ils en sortirent tous deux, *Sapgueri* pour *Casan* où il alla tenir sa Cour, & *Mendliguerits* avec son armée pour aller assiéger Résan. Le Gouverneur ayant abandonné la ville, s'enferma dans le Château, où il fut bientôt assiégé & sommé de se rendre. Le vainqueur ajoûta qu'il ne pouvoit sans témérité s'obstiner à se défendre, puisque son Maître lui étoit soumis par un Traité signé de sa Main, & scellé du Sceau de l'Empire. Le Gouverneur repartit qu'il n'en croyoit rien, mais qu'il dépêchoit vers *Moscou* pour favoir s'il disoit vrai, & qu'il se regleroit sur la réponse qui lui seroit faite. Pour couper pié à des longueurs qui embarassoient le Tartare, il envoya à cet incrédule l'Original du Traité signé de la main de l'Empereur. La suite ne fut pas comme il se l'étoit figurée, & bien-loin d'obeïr, le Gouverneur lui fit entendre qu'il vouloit mourir pour son Prince; & qu'il ne crût pas que rien fût capable d'ébranler sa resolution. *Mendliguerits* étourdi de cette réponse, encouragea ses gens à se rendre maîtres d'un homme qui avoit la témérité de s'opposer à leurs conquêtes; mais il n'y trouva que de la mollesse; & soit qu'ils fussent las de le suivre, ou que le repos qu'ils avoient goûté les tentât, ils n'attaquoient plus que négligemment, & faisoient bien connoître qu'ils n'avoient plus la même ardeur qui les avoit poussés jusques-là. *Mendliguerits* étonné de ce changement résolut de lever le siége; & pour le faire le moins honteusement qu'il pourroit, il fit dire au Gouverneur qu'il l'assuroit de son amitié, s'il vouloit se mettre à la raison, & lui rendre le Traité fait entre l'Empereur & lui, avec autant de bonne foi qu'il le lui avoit envoyé. La réponce fut, *Que le Traité étant tombé en de meilleurs mains que les siennes, on ne pouvoit l'en arracher qu'avec la vie de celui qui le possédoit. Que pour ceux qui l'avoient porté, il vouloit qu'ils fussent témoins avec quel zéle il révéroit la Main & le Sceau de son Prince, pour lequel il étoit ravi de trouver l'occasion de répandre la derniére goute de son sang.* La fermeté du Gouverneur confirma le Tartare dans le dessein qu'il avoit de lever le siége: il l'éxécuta dés le lendemain, & retourna dans son pays chargé de honte & de confusion aulieu des trophées qu'il esperoit.

Quand on sut à *Moscou* que le Tartare s'étoit retiré, & qu'on y vit le Traité fatal, la joie y fut si générale, que tout retentissoit des loüanges du Gouverneur. Les uns disoient qu'il méritoit les plus hautes charges de l'Empire: D'autres qu'il étoit leur liberateur;

teur; & quelques-uns qu'il faloit briser la statuë de *Mendliguerits* & mettre la sienne en sa place. Dans cette ferveur impetueuse on mit en piéces celle du Tartare, mais on n'acheva pas le reste, la nécessité des affaires faisant songer à quelque chose de plus important. L'Empereur profitant du zéle & de l'ardeur de ses sujets, se hâta de lever des troupes, & les fit marcher vers *Casan*. *Spaguéri* fût surpris de voir son ennemi si-tôt relevé de sa chute, mais il ne manqua pas de cœur, & ne laissa pas de se bien défendre, bien-qu'il sût que son Frére étoit hors d'état de le secourir. De l'autre côté, son ennemi pressa le siége, mais tous ses efforts furent inutiles, le Tartare se ménagea, & fatigua la patience du Moscovite, qui fut contraint de se retirer sans rien faire. Peu de temps aprés l'Empereur mourut, & son Fils *Ivan Basilowits* reprit l'affaire à cœur, & retourna assiéger *Casan*. Ayant été prés de deux mois devant la ville sans y avoir pu faire bréche, & craignant que *Mendliguerits* ne vînt au secours de son Frére, il fit des offres avantageuses aux assiégés quon ne daigna pas écouter. Ce refus l'obligea de faire miner les rampars, & l'ayant fait avec succès contre l'attente des assiégés qui ne s'attandoient à rien moins, il se rendit Maître de la Place où il usa des droits du vainqueur. Juillet. 1669.

Pour revenir où nous en étions, Le Gouverneur & l'Archevêque ayant été régalés dans notre Bord, s'en retournérent fort satisfaits; & tandis que nous fûmes-là, le peuple fit des réjouisances, & témoigna beaucoup de joie de notre vuë.

Le dixiéme fut employé à charger du plom pour *Astracan*; & les jours suivans je fus dans la ville où je fis faire trois ou quatre mille biscuits pour peu de chose, n'y ayant point de lieu où le blé soit à meilleur marché : précaution utile dans les voyages, & qui nous vint fort à propos comme l'on verra par la suite.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XI.

Départ de Casan. Comment pêchent les Moscovites. Ville ruinée par Tamerlan. Le Vaisseau échouë. Ennuyeuse navigation. Ville bâtie contre les voleurs. Reliques des desolations causées par Tamerlan. Grande quantité de reguelice aux environs d'Astracan. Commencement du Pays des Calmuques.

Juillet. 1669. LE dixseptiéme, quelques heures aprés que nous eûmes quitté *Casan*, nous échouâmes sur un banc de sable, d'où apeine étions nous sortis que nous retombâmes sur un autre, dont par bonheur nous nous dégageâmes aisément.

Le dixhuitiéme nous arrivâmes à l'Ile de *Staritzo*, où nous vîmes quantité de pierres, qui avoient la figure & la couleur d'oranges & de citrons; & la dureté & la pesanteur du fer. Nous en rompîmes quelques-unes, au milieu desquelles nous trouvâmes des étoiles de toutes couleurs, les unes ayant celle de l'or, quelques-unes celle de l'argent, & d'autres du jaune ou du brun. Cette Ile est située à la hauteur de cinquante quatre degrés trente & une minutes, & a quelque trois lieuës de longueur.

Le dixneuviéme, nous abordâmes à *Potenski*, où le mauvais temps nous obligea de demeurer deux jours entiers.

Le vint deuxiéme, nous passâmes la petite riviére de *Buytma*, qui est un des bras du Fleuve *Lama* ou *Kama* éloigné de *Cazan* d'environ dix ou douze milles, où aprés avoir reçu le *Viatka*, il se décharge dans la *Wolga* entre *Cazan* & *Bulgar*. Nous y rencontrâmes des pêcheurs à qui nous vîmes prendre quantité de fort belles truites: Ces gens nous dirent que ce poisson étoit l'unique qui s'y pêchât, mais qu'il y en avoit une prodigieuse quantité; en-effet nous en vîmes prendre plein deux grands panniers en un quart d'heure & en achetâmes à grand marché. Leur maniére de pêcher est fort simple, & si commode, qu'ils n'ont la peine que de tirer les truites qui mordent sans cesse à l'hameçon. On met vint ou trente de ces hameçons à autant de brasses de fisselle, noüées à une corde de la

Maniére de pêcher aisée.

la grosseur du petit doit, qui est attachée à un rocher: l'hameçon est garni d'un petit poisson à quoi les truites sont fort âpres, ce qui rend la pêche plus aisée. Juillet. 1669.

Le vint & troisiéme, nous passâmes le long des masures d'une ville ancienne nommée *Simberska-Gora*. La situation de cette Place est fort avantageuse, l'air y est doux, & la vuë assés agréable. Cette ville fut ruinée par le grand *Tamerlan*, dont le coup d'essai fut de se rendre les Moscovites tributaires de cent mille ducats, après leur en avoir fait payer trois cens mille autres pour les frais d'une guerre, où ces derniers s'étoient engagés par un pur droit de bienséance, & sans avoir reçu aucune injure de leurs voisins qui sont en deçà de *Cazan* & d'*Astracan*, & qui eurent recours à la protection de ce Prince. En cet endroit le vent devint si impétueux que nous n'osâmes lever l'ancre les trois jours suivans, pendant lesquels nous nous promenâmes aux environs. Sur la montagne d'*Arbuchim*, où il y a eu autrefois une ville du même nom, nous trouvâmes une grosse pierre qui n'avoit rien de considérable qu'une inscription en caractéres à-demi usés. Un Moscovite assés curieux trouva moyen de la déchifrer; voici ce qu'elle contenoit: *Qui que tu sois qui as le bonheur de me rencontrer, sache que ta fortune est faite: si tu as la force de m'ébranler.* Quelques-uns de nos gens ne crurent pas la chose impossible, & au péril d'être trompés, ayant du temps à perdre, ils employérent quelques momens à la rouler de l'autre côté; & pour les payer de leur peine, aulieu du trésor qu'ils cherchoient, ils ne trouvérent que ces paroles: *Ce n'est pas la premiére fois que tu as pris de la peine en vain.* Partout où nous allions le terroir nous sembloit fertile, & cependant il étoit desert n'ayant point été habité, depuis que l'armée de *Tamerlan* y avoit tout mis à feu & à sang, pour se vanger de l'insolence des Moscovites, qui avoient pillé & brulé une de ses villes frontiéres.

Ville détruite par Tamerlan.

Le vint septiéme; nous passâmes la riviére d'*Adrobe*, & une fort petite ville qui porte le même nom. A un jet de pierre de cette ville nous échouâmes sur un banc de sable si dangéreux, que nous ne pûmes nous en dégager: Nous commencions à croire que notre vaisseau demeureroit-là, lors qu'un de ces grands coups de vent dont les orages sont précédés, le mit à flot, & nous délivra de notre crainte.

Le vint-neuviéme, nous côtoyâmes une montagne d'où l'on tire le

Aout. 1669. le sel. Le Soleil le prépare dans les cavités de cette montagne, d'où les Moscovites le tirent en masses, & le font bouillir dans des chaudiéres, où il achéve de se préparer : puis on le transporte en *Moscovie*, où il s'en fait un grand débit.

Le trentiéme le vent fut si foible que nous avançâmes fort peu ; encore eûmes-nous le malheur d'échouer si rudement que nous pensâmes y demeurer. Nous perdîmes en nous dégageant une de nos ancres, & un gros câble, long de plus de quatre vints brasses.

Le trente & uniéme, le vent étoit bon, mais il devint si fort que nous n'osâmes faire voiles. Comme cette route est semée d'écueils, on est à toute heure en danger ou de se briser ou d'échouer : le peu ou le trop de vent étant également à craindre ; car s'il en fait peu on n'avance pas ; & s'il en fait trop on est obligé de demeurer à l'ancre jusqu'à ce qu'il soit plus commode, ce qui rend la route ennuyeuse. C'est par cette raison que nous demeurâmes-là quatre jours avec beaucoup d'incommodité.

Route ennuyeuse.

Le cinquiéme, nous fîmes route, mais le vent souflant avec violence nous jetâmes l'ancre de bonne heure, & y demeurâmes deux jours : par bonheur c'étoit en un lieu où nous eûmes le plaisir de la pêche, & celui de manger du poisson à fort grand marché.

Le septiéme, nous entrâmes dans l'Ile de *Kistowato* où la riviére est fort étroite. La petite riviére d'*Ussa* coule aussi dans cette Ile : Après avoir passé derriére celle de *Samara*, elle conduit ses eaux dans cette Ile, d'où elle se rend dans la *Wolga*. Des deux côtés de cette petite riviére le pays est extrémement beau ; mais au rapport des Moscovites il n'est pas seur pour les voyageurs, parce disent-ils que les *Cosaques* y sont cachés par troupes dans les bois, où ils ne leur font nul quartier. Le pays est uni en quelques endroits, mais la plupart consiste en montagnes, dont l'une appelée *Sariol-Kurgan*, si l'on en croit la tradition des Moscovites, a été faite d'une maniére fort étrange. Ce lieu disent-ils, étoit autrefois une vaste plaine, où un Empereur de *Tartarie* étant descendu avec soixente & dix Rois & un armée innombrable pour se s'emparer de la *Moscovie*, il y fut battu & défait avec tous ceux qui l'accompagnoient ; & c'est disent-ils, de leurs os qu'est composée cette montagne. Il y a des forêts dans quelques-unes de ces montagnes ; mais la plupart ne sont que rochers, les uns blancs, les autres jaunes, & quelques-uns de couleur obscure.

Montagne d'une structure extraordinaire.

Le

Le huitiéme, nous donnâmes fond à *Samara*, ainsi nommée de la riviére du même nom qui coule prés delà. Cette ville est située à la gauche de la *Wolga*. Elle est de figure quarrée, & tous ses bâtimens sont de bois, excepté les Eglises & quelques couvens qui sont de de pierre dure. Août, 1669.

Le neuviéme, nous passâmes prés la montagne des *Cosaques*. Lieu célébre par la défaite d'un nombre infini de Cosaques, que les Moscovites taillérent en piéces en cet endroit, dans une bataille que ceux-ci livrérent aux premiers, pour réprimer leurs insolences, & couper pié aux grands dégats qu'ils faisoient dans le pays: Cette montagne est vaste & deserte; mais celles qui sont de l'autre côté de *Samara*, sont toutes couvertes de forêts. Sur le soir nous passâmes la petite Ile de *Bantzina;* & le lendemain, *Sangueninsko.*

L'onziéme, nous vîmes l'Ile de *Zagra*, où pour tres-peu de chose nous eumes de fort bon poisson. Les pêcheurs qui nous le vendirent, nous donnérent avis que mille Cosaques qui habitoient le le long du *Doniec*, étoient dans l'Ile de *Satiri-boggére*, située à l'embouchure de la *Wolga*, d'où elle se rend dans la *Mer-Caspienne*, où ils attendoient les passans, qu'ils insultoient, qu'ils pilloient, & qu'ils traittoient inhumainement.

Le douxiéme, nous passâmes *Ossino*, *Schipnamago*, *Koltof*, & autres Iles qui n'étoient pleines que de brossailles, de haies, & de buissons.

Le treisiéme, nous vîmes la montagne de *Smiowa*, c'estadire des Serpents. Ce ne sont partout que tours & détours, & je crus que c'étoit par cette raison qu'on l'avoit nommée de la sorte, mais un Moscovite tâcha de me faire croire le contraire. Il me dit que ce nom venoit de quantité de serpens monstrueux, dont elle étoit autrefois peuplée, & qu'un vaillant homme de sa Nation avoit détruits. Il ajouta que le terroir étoit si propre à la production de ces animaux, qu'on n'y voyoit presque point de pierres qui n'en eussent la figure. C'est dit-il, ma pensée, mais ce n'est pas celle d'un de nos anciens Historiens, qui dit que ces monstres détruits furent changés en pierres, pour célébrer la mémoire de leur destructeur. *Serpents changés en pierres.*

Le quatorziéme, nous jetâmes l'ancre à *Saratof*. C'est une fort petite ville située dans une belle plaine, & arrosée de l'un des bras de la riviére de *Wolga*. Le voisinage des Cosaques, & des Tartares

Aout. 1665. nommés Calmuques, oblige d'y entretenir en tout temps une forte Garnison. C'est en ce lieu qu'on commence à voir de ces derniers, qui sont à mon gré les plus laids, & les plus affreux de tous les hommes. Ils ont presque tous la face large d'un pié en quarré; le nez est large aproportion, mais si peu élevé & si peu distingué des jouës, qu'à dix pas d'eux on jureroit qu'ils n'en ont point. La bouche & les yeux sont d'une grandeur excessive, & tous les traits extraordinaires en laideur. Ils ont les cheveux ras, à la reserve d'une touffe qu'ils laissent floter sur la tête. Pour leurs habits, ils sont comme dans la figure où nous les avons représentés avec un Tartare de *Circaßie*, ainsi que nous verrons en son lieu. Ils sont presque toujours à cheval, & ne se servent guéres d'autres armes que de l'arc & des fléches. Les Calmuques & les Nagayens sont presque toujours en guerre, & n'ont presque point d'autre emploi que de se voler les uns aux autres non seulement le bétail, mais les hommes même, qu'ils vont vendre toutes les semaines aux marchés d'*Astracan*. Ces deux nations quoique sujettes de l'Empereur de *Moscovie* sont néanmoins Mahométanes, & n'oseroient s'assembler en un même lieu pour l'exercice de leur Religion. Ils n'ont point de demeures fixes; mais quand ils ont campé certain temps dans un lieu, ils vont dans un autre, qu'ils habitent autant de temps que la commodité du lieu le permet. Ils ont des chevaux, des chameaux, & des dromadaires, des bœufs, des vaches & autre bétail, mais de toutes les viandes, celle de cheval est plus à leur goût. Tout l'aprêt qu'ils y font, est de la mettre sous la selle, où étant un peu amollie par la chaleur du cheval, ils l'en retirent, & en font leurs meilleurs repas.

Calmuques. ou Kalmouchs.

Le quinziéme, nous passâmes au milieu de deux Iles nommées *Kriusna* & *Sapounoska*: prés de la *Montagne d'or*, que ceux du Pays appellent *Salottogori*. Les Tartares l'ont ainsi nommées depuis la rencontre d'une Caravane qu'ils y devalisérent, dont les richesses étoient si grandes, que celui qui eut le moins de part au butin, en remporta son chapeau plein d'or.

Le seiziéme, nous laissâmes à gauche la riviére de *Ruslan*, & à droite le mont *Urakofskarul*, ainsi nommé du nom d'un Prince appelé *Urak*. Cette riviére entre dans le *Don*, ou *Tanaïs*, qui sort du grand Lac *Ivanow-osero* dans la Forêt d'*Epiphanow* proche de *Rézan*, & continuë son cours fort sinueux d'Occident vers l'Orient, puis

se

se recourbe du côté de sa source, & coule toujours en serpentant, pour se décharger dans les Palus Méotides ou Mer de *Zabache*. C'est de ce lieu que les Cosaques sont originaires, & où nâquit *Stenko-Radzin*, que ses cruautés ont rendu célébre. On voit à l'embouchure de la riviére de *Ruslan* la ville de *Kamuschinka*: les Moscovites la firent bâtir l'année mil six cens soixente huit, pour couper chemin aux Cosaques, lesquels passant par la *Rußelane* pour entrer dans la *Wolga*, pilloient tout ce qui s'y trouvoit. Mais nonobstant cette précaution, s'ils n'entrent pas dans cette riviére si aisément qu'auparavant, ils ne laissent pas d'y entrer, en transportant leurs barques sur des machines à quatre rouës l'espace de six ou sept lieuës, au bout desquelles ils trouvent moyen de croiser autour des Iles qui sont le long de la *Wolga*.

Aout. 1669.

Kamuschinka.

Le dix-septiéme, le mauvais temps nous obligea d'être à l'ancre jusqu'au lendemain. Nous allâmes ce jour-là à *Czaritza* ou *Impératrice* qui est située à la droite d'une colline. Cette ville n'est pas des plus grandes, mais elle est passablement forte, étant ceinte de bonnes murailles, accompagnées de tours & de bastions où rien ne manque, pour arrêter les irruptions des Tartares & des Cosaques.

Le dix-neuviéme, nous pasâmes prés des ruines de *Czaresgorod* ou Ville Impériale, qui fut détruite par *Tamerlan* pendant la guerre dont nous avons ci-dessus parlé. Elle étoit bâtie de pierres dures dont on voit encore quelques restes, mais la plupart furent portées à *Astracan*, & servirent à la construire.

Le vintiéme, après avoir passé hureusement plusieurs écueils, nous échouâmes enfin sur un banc de sable où nous pensâmes demeurer, & d'où nous ne sortîmes qu'après trois heures de travail. Depuis-là à *Astracan* on ne voit que de la reguelice, tous les environs de la *Mer Caspienne* n'étant que du sable stérile, où il seroit inutile de rien semer.

Le vint & uniéme, nous fûmes dans l'Ile de *Wesawoy*: elle est située à la droite de la *Wolga*, & plus élevée que toutes les autres. Delà nous gagnâmes *Tzornogar* ou *Tzornojar*, petite ville dont les murailles sont faites à la mode du pays, c'estadire de planches fort épaisses. Elle est longue d'un quart de lieuë, & la Garnison y est si forte, que les soldats font la moitié des habitans. Le pays est uni aux environs, & l'on ne voit bien loin au-delà ni forêts ni

Septembre. 1669. montagnes. Ce qui obligea l'Empereur à faire bâtir cette ville, fut l'insolence des Cosaques, qui pilloient & massacroient tout ce qui passoit prés delà. La plus hardie de leurs entreprises fut sur une Caravane de Moscovites bien escortée. Quatre cens Cosaques l'ayant découverte, se tinrent cachés pendant que passoient les barques du convoi, puis ils se jetérent dessus, la dépouillérent, & en tuérent la plus grande partie. Les cris de ces misérables étant parvenus jusques aux barques, elles retournérent vers eux, mais comme la riviére est fort rapide en cet endroit; les Cosaques avoient eu le temps de charger leur butin & de remonter à cheval, avant qu'elles fussent en état de les en empêcher. Un peu au-delà nous trouvâmes un Ambassadeur du Roi de *Perse* qui alloit à *Moscou*; nous le saluâmes de quelques coups de canon, & il vint en personne nous en remercier à notre bord.

Le vint & deuxiéme, nous laissâmes à gauche la montagne de *Polown*, & allâmes mouiller à *Kitziar*; & le vint & troisiéme, nous fûmes de bonne heure à la vuë d'*Astracan*.

Le vint-quatriéme, nous la saluâmes de toute notre Artillerie, & en demeurâmes un peu éloignés tout le reste du mois.

Le premier de Septembre nous en approchâmes, & descendîmes à terre avec toute la joie qu'on a de se voir au port souhaité.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XII.

Description de la Ville d'Astracan : De ses habitans : Et comment elle est gouvernée. Description des Tartares du Nagai : De leurs mœurs & de leurs coutumes.

LA ville d'*Astracan* est dans l'Ile de *Delgoï* qui sépare l'*Europe* de l'*Asie*, & qui fait partie du pays des Tartares du *Nagai* : Elle est située sous le quarente sixiéme degré & vint deux minutes, & éloignée de la Mer Caspienne d'environ cinquante lieuës. Ses murailles sont de bonnes pierres où il y a toujours environ cinq cens piéces de fonte, & dans la ville une Garnison tres-considérable, sans quoi l'on auroit peine à tenir en bride les Tartares

&

& les Cosaques. Elle est plus belle de-loin que de-prés, acause du grand nombre de ses tours & de ses clochers. Pour son commerce, on peut dire qu'il est fort grand ; & non seulement les Buchars, les Czérémisses, les Nagayens, les Kalmuques & autres Tartares, mais les Persans même, les Arméniens, & les Indiens contribuent à la faire fleurir. Les Indiens y vont par la Mer Caspienne sur des bâtimens du port de quatre vints tonneaux. Ils n'ont guéres de vaisseaux plus grands, acause qu'ils n'ont pas l'industrie des Européens qui peuvent naviger à-demi, & même à un quart de vent. Pour eux, s'ils n'ont le vent en pouppe, ils sont sujets aux fausses routes. Son plus grand trafic est de soie de *Perse* & de quelques autres endroits. Septembre. 1665.

Cette ville étoit autrefois aux Tartares du *Nagai*, qui obeïssoient à un Roi. Entre ce Prince, les Czérémisses, & les Tartares de *Cazan*, il se fit une alliance offensive & défensive qui causa la perte des uns & des autres. Ce Traité portant que nulle raison ne pût dispenser les Alliés de s'assister de toutes leurs forces, en-cas qu'ils fussent attaqués par quelque puissance étrangére, ceux de *Cazan* se voyant pressés par les Armes de l'Empereur *Basilowits*, eurent recours aux Nagayens qui les secondérent de bonne foi ; mais leur secours n'empêcha pas le Moscovite de s'emparer de leur pays. La prise de *Cazan* ayant rendu le chemin libre, le Vainqueur alla devant *Astracan* qu'il emporta avec la même facilité, & dont il chassa les Tartares. Alors la Ville n'étoit ni si belle, ni si grande qu'elle est aujourdhui : elle fut augmentée d'un tiers par le Feu Empereur, lequel voulut que ce Quartier fut celui de la Garnison ; c'est pourquoi il se nomme *Streitza-Gorod*, ou la ville des gens de Guerre. Depuis sa mort elle a encore été accruë, de-sorte qu'elle est aujourdhui tant pour sa grandeur que pour sa beauté des plus célébres de *Moscovie*. L'Empereur en tire de grands revenus, acause qu'il y entre & qu'il en sort incessamment des marchandises de toutes les sortes, où il y a de grands impôs. L'air y est assés tempéré, & le terroir en est passablement fertile : Il produit des citrons, des pommes, des poires, des cerises & autres bons fruits. L'an mil six cens treize un marchand de Perse s'avisa d'y porter quelques seps de vigne, dont il fit présent à un moine Alleman habitué en *Moscovie* : Celui-ci qui avoit un enclos fort vaste hors de la ville, les y planta avec succès ; si-bien que peu d'années après,

Septembre. 1569. sa vigne lui fournit dequoi envoyer tous les ans à l'Empereur deux cens pipes de vin, & plus de cinquante d'eau de vie.

Tartares du Nagai misérables. Les Tartares du *Nagai* quoique naturels du pays, n'ont pas la liberté de demeurer dans l'enceinte de la Ville, mais on leur permet de bâtir de méchantes hutes aux environs, où ils ont été long-temps exposés aux insultes des voleurs. Les grands dommages qu'ils en recevoient, leur ont fait présenter requête à la Cour de l'Empereur, d'où ils ont obtenu permission de planter des pieux autour de leurs hutes, par le moyen desquels ils sont apresent plus en seureté qu'ils n'étoient auparavant. Leurs hutes sont bâties en rond & ont d'ordinaire dix piés de diamêtre: elles ne sont faites que d'écorce d'arbre ou de roseaux entrelacés, ni couvertes que de feutre grossiérement joint. Le toit est ouvert en forme de trape, & leur tient lieu de cheminée; quand ils ont froid ils font du feu au-dessous, de ce qu'ils amassent dans les buissons, & de fumier de bœuf desseiché, dont la fumée étant dissipée, ils ferment la trape d'un morceau de feutre pour empêcher la chaleur de s'évaporer; puis ils se rangent pèle-mèle autour des cendres, & souvent même au beau milieu, sans se soucier ni de bienséance ni de propreté. Quand le froid est extrême, ils garnissent de feutre ces misérables logemens, où leur vie & leurs maniéres ne différent guéres de celles des brutes.

La fertilité du terroir est cause que les vivres y sont à fort vil prix: on a pour un sou douze beaux melons, & les autres fruits aproportion. Vous y avez pour le même prix une carpe du poids de trente livres, & vint cinq harans plus gras & meilleurs qu'en aucun autre endroit. Les perches, les tanches, les brochets, & le sandiac qui est un poisson semblable au merlan, y sont aussi en quantité. Le bœuf & le mouton y sont excellens, & cependant ils ne coûtent qu'un liard la livre. Pour la volaille, elle y est à tres-grand marché; surtout certaines oies sauvages, & de grands canars rouges dont sont pleines les Iles voisines, & qui se prennent par le moyen des faucons & des éperviers, si-bien instruits à cet exercice, qu'il s'en debite tous les jours une merveilleuse quantité. Comme les forêts sont toutes pleines de sangliers, & que les Tartares qui les tuent n'en mangent point parce qu'ils sont Mahométans, on les a aussi pour peu de chose, & généralement tous les vivres. Avec tout cela les Moscovites ne se plaisent pas à *Astracan*; & quelques bons mets qu'on leur y donne, les eussent-ils pour rien, si l'on n'y ajoute l'eau de vie,

ils

ils se croient toujours mal-traités. Cette boisson est si rare dans cette ville, qu'il ne s'en trouve presque point, & par conséquent elle est fort chére, & cependant il en faloit aux Moscovites de notre équipage, lesquels ne pouvoient se lasser de regreter *Nisi-Novogorod*, où ils en avoient eu beaucoup plus pour vint-cinq sous, qu'on ne leur en donnoit pour vint-cinq francs à *Astracan*. Septembre, 1669.

Vers la partie Occidentale de la *Wolga*, on trouve la Plaine de *Step*; qui est d'une vaste étenduë, mais inculte & inhabitée. Cette Plaine produit une grande quantité de sel, entassé d'espace en espace comme des couches de cristal. Il est permis à chacun d'en prendre en payant à l'Empereur deux sous & demi pour le poids de quatre vint livres. C'est cette Plaine qui fournit de sel tout le long de la *Wolga*: & où croît le *Boranez* ou *Bornitsch* dont nous avons déja parlé. Ce merveilleux fruit a la figure d'un agneau, avec les piés, la tête & la queuë distinctement formés, d'où lui est demeuré le nom qu'il porte; *Boranez* en Moscovite signifiant petit agneau. Sa peau est couverte d'un duvet fort blanc & aussi délié que de la soie: Les Tartares & les Moscovites en font grand état, & la plupart le gardent avec soin dans leurs maisons où j'en ai vu plusieurs. Ce qui me fit l'observer avec attention, c'est que j'avois vu un de ces fruits entre les raretés du célébre M. de *Swammerdam*, dont le cabinet est rempli de ce qu'il y a de plus curieux dans les pays les plus éloignés; & chès qui tous les étrangers qui vont à *Amstredam*, quelques délicats qu'ils soient, trouvent dequoi se satisfaire. Cette prétieuse plante lui fut donné par un matelot, qui l'ayant trouvée dans un Bois, en avoit pris la peau dont il s'étoit fait une camisole. J'appris à *Astracan* de ceux qui la connoissent le mieux, qu'elle croît sur une tige d'environ trois piés de haut: que l'endroit par où elle y tient est une espéce de nombril; & qu'elle se tourne & se baisse vers les herbes qui lui servent de nourriture, se seichant disent-ils & se flétrissant sitôt que ces herbes lui manquent. Je répliquai à cela que sa langueur pouvoit venir de ce que c'est le propre des plantes de se faner en certains temps: On me repartit qu'on l'avoit cru aussi-bien que moi avant qu'on eût fait plusieurs expériences qui prouvent le contraire, comme de couper l'herbe qui est alentour, ou de la gâter; après quoi on m'assura qu'elle tomboit en langueur & périssoit insensiblement. Ils ajoutoient que les loups l'aiment & la dévorent avec avidité parce qu'elle ressemble à un agneau;

Beau sel dans un pays desert.

&

Septembre. 1663. & qu'en-effet elle a des os, du sang, de la chair, c'est-pourquo ils l'appellent *Zoophité*, c'estadire plante animale; & plusieurs autres choses qui paroissent peu vrai-semblables à ceux qui ne les ont pas vuës.

Déscription des Tartares tant Nagayens que Czérémisses. Pour les Tartares tant Nagayens que Czérémisses, ils sont de forte compléxion, & d'une santé vigoureuse. Les hommes ont tous les yeux enfoncés & fort petits; le visage extrémement large, & le tein basanné. Ils ont la tête rase & tres-peu de poil au menton: ainsi ce ne sont pas des personnes fort agréables. Mais tous laids qu'ils sont, ce sont des Anges au prix des Calmuques, dont la figure *Mœurs de ces peuples.* a quelque chose d'éffroyable. Les habits des premiers sont des vestes d'une grosse étoffe grise, sous lesquelles ils portent des camisoles de peau de mouton, dont la laine est en dehors: leurs bonnets en sont faits aussi. Les femmes sont vétuës de longues robes de grosse toile, & coiffées d'un bonnet qui ressemble fort à un casque. Pour pendans d'oreilles elles ont des *copéques*, qui sont de petites piéces de monnoie qui n'ont de cours qu'en *Moscovie.* Ces peuples ont coutume de voüer à Dieu quelques-uns de leurs enfans, même avant qu'ils soient nés: & dés l'âge de sept ou huit ans, les garçons voüés de la sorte, portent en guise de pendans d'oreilles des rubis ou des turcoises: au lieu que les filles les ont à la narine droite.

Durant l'Eté, ces peuples ainsi que les Calmuques, campent & décampent à mesure qu'ils ont besoin de vivres & de fourage: & pour le transport de leurs meubles, ils ont des chameaux, & mettent leurs hutes sur de grands chariots faits exprès, errans ainsi toute leur vie de place en place, sans jamais avoir de demeure fixe. L'Hiver, ils s'approchent d'*Astracan*, autour de laquelle chaque famille se poste à certaine distance, en-sorte qu'ils puissent se secourir mutuellement en-cas d'alarme; les Calmuques leurs ennemis irreconciliables, ne les laissant guéres en repos, particuliérement lorsque la *Wolga* est glacée, cette commodité leur donnant entrée dans leur camp. Pour repousser les insultes qu'ils en reçoivent, le Gouverneur d'*Astracan* qui les protége, leur préte des armes tous les Hivers, & les reprend tous les Etés, depeur qu'en les leur laissant, ils ne prissent delà occasion de s'en servir contre leurs propres bienfaicteurs. Et même on se fie si peu en eux, que pendant qu'ils ont des armes, il faut qu'un de leurs *Mirses* ou Princes qui se relévent de temps en temps, demeure en ôtage dans le château.

La

Septembre. 1669.

Leurs coutumes & leurs manieres.

La chasse, la pêche, & la garde de leur bétail, font leur ordinaire occupation. Leurs bœufs & leurs vaches sont apeuprés comme en *Hollande*, mais leurs moutons sont bien plus gras. Ces animaux ont le nez tortu & relevé; les oreilles longues & pendantes comme celles des épagneuls, & la queuë si lourde, que la plupart ne pésent pas moins de vint livres. Leurs chevaux ne paient pas de mine, mais ils sont forts & endurcis à la fatigue. Pour des chameaux, ils en ont fort peu. Leur nouriture est du poisson sec dont ils usent comme nous du pain. Ils font aussi des gâteaux de ris & de miel, qu'ils fricassent dans l'huile ou dans le miel. Toute sorte de chair leur est bonne, mais il font un cas singulier de celle de cheval. Leur boisson est de l'eau & du lait, & surtout du lait de jument. Pour la Religion, ils professent la Mahométane & suivent l'opinion des Persans. Ils ont des Princes & des Magistrats de leur nation, ausquels seuls ils obeïssent: & ils ne paient même aucun tribut à l'Empereur, qui les en exemte à condition d'être toujours prêts à marcher au premier ordre qu'il leur en donne. A quoi ils sont fort portés d'euxmêmes, & peutêtre moins par reconnoissance que par inclination, la guerre leur donnant moyen de voler impunément, qui est leur passion dominante: ainsi ils y trouvent leur conte, & le Czar en est mieux servi.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XIII.

De deux sortes de Cosaques, les Saporokski, & les Donski. Histoire de Stenko-Radzin: Sa naissance. Sa revolte. Et ses ruses. Il est mis en fuite par le Gouverneur d'Astracan, & rappelé par l'Empereur. Ses bonnes & mauvaises qualités: Et comment il reçut une visite que lui fit l'Auteur.

Le vint & troisiéme Septembre nous reçûmes visite de plusieurs Officiers Allemans, qui aprés nous avoir félicités d'être heureusement arrivés en cette ville, nous priérent de les aller voir. Ils le firent de si bonne grace, que nous ne pûmes nous en dispenser. Nous allâmes chés eux dés le lendemain, & y fûmes fort bien

Septembre 1669. bien reçus. De notre côté, nous tâchions de reconnoître leur civilité quand ils venoient à notre Bord. Cependant comme en ce temps-là on ne parloit que de la revolte des Cosaques, contre lesquels le Gouverneur avoit envoyé un Flote quelques jours avant notre arrivée, c'est ici le lieu d'en parler: Mais avant que de dire quel fut le succès de ce démêlé, il est apropos que le Lecteur en sache le sujet. Et parce que celui qui le causa étoit Cosaque, nous commancerons par faire voir quels sont les peuples dont cette nation est composée.

Deux sortes de Cosaques, les Saporokski. Il y a deux sortes de Cosaques, les *Saporokski* & les *Donski*. Les premiers étoient autrefois assujettis à la *Pologne*, & ils demeurent ordinairement dans les Iles du *Boristhénes* ou *Niéper*, qui aprés avoir passé à *Smolensko*, traverse un bout de la Lituanie; puis ayant reçu les eaux du *Pripecz* dans la *Volhinie*, passe à *Kiow*, aux environs duquel ils habitent aussi quelquefois. Cette riviére est remplie de plusieurs rochers nommés *Porog* dans la Langue des habitans, c'estadire montées ou degrés, par lesquels ses eaux sont séparées & forment plus de cinquante petites Iles; d'où ses habitans sont nommés *Saporokski*, c'estadire derriére les montées. Ces Cosaques sont obligés de veiller à la garde de la *Pologne*, & d'empêcher de toutes leurs forces les irruptions de ses ennemis, principalement des Tartares. On leur a donné le nom de *Cosaques*, parcequ'ils sont légers à la course: *Cosa* en leur langue signifiant *chévre* ou *esprit*, présupposant que l'un & l'autre est extrémement agile, sans se mettre en peine du plus ou du moins.

Et les Donskis. Les *Donski* habitent le long du *Don* ou *Tanaïs*, & sont sous la domination de l'Empereur de *Moscovie*, non pas néanmoins de droit naturel, mais d'une maniére volontaire: ces peuples s'étant donnés à sa Majesté Impériale, à condition de pouvoir vivre selon leurs propres loix, & sous un Chef de leur Nation, dont ils font eux-mêmes le choix. Ils ont beaucoup d'autres priviléges que les naturels du pays n'ont pas; entre autres celui-ci, qui est qu'un esclave d'un grand de *Moscovie* s'étant refugié parmi eux, devient tellement libre, que son Maître perd son droit sur lui, & ne peut user de violence pour l'en retirer. C'est de ceux-ci qu'étoit issu

Origine de Stenko-Radzin. le célébre *Stenko-Radzin*, lequel a eu l'audace d'affronter les forces de l'Empereur qui régne aujourdhui, nommé *Aléxis Michalowitz*.

Ce brave Cosaque prit pour prétexte de sa revolte, le dépit

qu'il eut de savoir que le Général des Moscovites nommé *Jurii* *Aléxwitz Dolguérouki*, eût condamné son frére à mort pour le sujet suivant. L'année mil six cens soixente cinq, la *Moscovie* & la *Pologne* étant en guerre; le frére de *Stenko-Radzin*, mena des troupes de sa nation dans l'Armée de l'Empereur, & les commanda pour son service. A la fin de la Campagne, ce Chef des Cosaques demanda au Général la permission de se retirer avec ses Troupes: mais soit que le Moscovite ne s'en pût encore passer, ou qu'il eût quelque autre raison, il lui refusa ce qu'il demandoit. Les Cosaques impatiens se mocquérent de ce refus, & ne laissérent pas de s'en aller sous la conduite de leurs Officiers, à l'insçu du frére de *Radzin*. Le Général outré d'une action qui choquoit son pouvoir, & qui flétrissoit les loix de la Guerre, s'en prit au Chef de ces infracteurs, & le condamna à être pendu. *Radzin* en fut vivement touché, & protesta de vanger son frére, lui en dût-il coûter la vie. Quelques-un disent que *Radzin* couvrit de ce beau prétexte l'envie qu'il avoit de se revolter, afin de voler impunément: A quoi il y a quelque apparence, ayant eu la même audace à l'égard du Roi de *Perse*, qui ne lui avoit fait aucun tort, que pour l'Empereur de *Moscovie*.

Septembre. 1669.

Cause de la revolte de Radzin.

Quoiqu'il en soit, l'année mil six cens soixente sept, il fit éclater son ressentiment sur la riviére de la *Wolga*, en prenant & pillant toutes les *Nassades* ou Barques qui se trouvoient en son chemin. Sur terre il fit la même violence dans plusieurs monastéres, dépouillant les autels, & n'épargnant ni séculiers ni réguliers. De *Jeroslauw* & *Wollagda* qui éprouvérent les premiers traits de sa furie, il s'alla saisir de *Jaïk*, où il laissa bonne Garnison, & qu'il fortifia comme une Place qu'il vouloit conserver. Ensuite il retourna sur la riviére où il avoit déja été; alla jusqu'à la *Mer Caspienne*, & remplit tout d'horreur & d'effroi. Aprés avoir saccagé les villes & les villages qui sont le long de cette riviére; il marcha vers *Terku*, ville frontiére de la *Perse*; & la traita comme les villes de *Moscovie*. Il s'étoit rendu si redoutable, que lorsqu'il approchoit d'un lieu, les habitans lui cédoient la place; ce qui lui ôtoit l'occasion d'exercer ses cruautés: c'est-pourquoi pour les retenir, il usa d'une ruse qui lui réussit en plusieurs villes de *Moscovie*, de *Médie* & de *Perse*. Lors qu'il étoit prés de quelqu'une; il envoyoit dire aux habitans qu'ils n'eussent point de peur, & que bien-loin d'aller dans leurs villes pour les insulter, c'étoit pour acheter les choses dont son Armée avoit besoin.

En quel temps elle éclata.

Septembre. 1669.

soin. Ses Députés sembloient parler d'un air si sincére, qu'on se fioit à leur bonne foi. Ainsi, ceux qui s'étoient enfuis ou sur les montagnes ou ailleurs, retournoient dans leurs villes: & ceux qui n'avoient pas encore eu le temps d'en sortir, y demeuroient sur sa parole. Après les avoir rassurés, il alloit parmi eux: leur parloit amiablement; & pour leur ôter tout soupçon, il achetoit, & faisoit acheter aux siens plusieurs sortes de marchandises qu'il faisoit bien payer. Ayant ainsi calmé les esprits qui se croyoient en sureté; il tournoit son bonnet d'une maniére qui servoit de signal à ses troupes pour faire main basse sur les habitans, qui étoient égorgés sur l'heure, leurs biens pillés & enlevés.

Il est poursuivi par une Flote d'Astracan.

Le bruit de ces desordres s'étant répandu à *Astracan*, le Gouverneur se crut obligé de les arrêter; pour cet effet il équipa trente-six vaisseaux, montés de plus de quatre mille hommes, dont il donna la conduite à la troisiéme personne du Conseil, qui se nommoit *Simeon Ivan Owits Geboof*, avec ordre de chercher *Radzin* quelque part qu'il fût, & de lui livrer bataille. La flote ennemie étoit composée de vint-deux vaisseaux & de quelque six cens hommes, dont le rendez-vous étoit aux environs de *Satiri-Boggére*, petite Ile située à l'embouchure de la riviére, où sur une de ses hauteurs ils avoient fait un Corps-de garde pour veiller à leur sureté. Joint que la situation de l'Ile la rendoit forte par elle-même, & que l'on n'y pouvoit entrer que par un endroit qui étoit le seul où il n'y eût point de roseaux. Ce grand avantage & leur précaution ne les empêchérent pas de craindre & de fuir dés qu'ils apperçurent la Flote qui les alloit trouver. Le soin qu'ils prirent de l'éviter, leur réussit en-sorte qu'on les suivit long-temps en-vain. Cependant le Gouverneur reçut la grace de ce Rebelle, & la lui fit offrir de la part de l'Empereur, qui lui pardonnoit le passé pourvu qu'il reconnût sa faute, & qu'il rentrât dans son devoir. *Radzin* qui ne s'attendoit pas à un si grand bonheur, dans

l'Empereur lui envoye sa grace.

un temps où il commençoit à ne trouver plus dequoi subsister, accepta l'offre & fit ce que l'on souhaitoit. Lorsqu'il reçut sa grace ses gens étoient réduits à une telle extrémité, qu'ils ne savoient que devenir, lorsqu'ils auroient mangé des chevaux que le Roi de *Perse* envoyoit à sa Majesté Impériale, dont ils s'étoient saisis sans se soucier ni d'où ils venoient, ni à qui on les envoyoit: Ainsi jamais grace ne vint à personne plus à-propos. Aussi-tôt qu'ils l'eurent reçuë, ils allérent camper aux environs d'*Astracan*, d'où ils

se-

ſe rendoient par troupes à la ville, tous ſi ſuperbement vétus, que les habits du plus chétif étoient de drap d'or ou de ſoie. La plupart même portoient des Couronnes, toutes couvertes de groſſes perles & de pierreries; & l'on ne connoiſſoit *Radzin*, que par le reſpect qu'on lui portoit, nul ne l'approchant qu'à genoux, & le viſage contre terre. Et quand on lui parloit, il étoit défendu de le nommer autrement que *Batské*, c'eſtadire Pére en leur langue; affectant ce titre pour imprimer dans l'eſprit de ſes ſujets plus de tendreſſe & de reſpect. Il avoit l'air grand, le port noble, & la mine fiére. Sa taille étoit avantageuſe, & ſon viſage un peu gâté de la petite vérole. Il avoit le don de ſe faire craindre, & celui de ſe faire aimer: & quoiqu'il commandât, il étoit obeï ſans répugnance & ſans murmure. Ses gens ſe défaiſoient peu-à-peu parmi les marchands de la ville, de ce qu'ils avoient volé durant quatre ans, aux Moſcovites, aux Perſans, & aux Tartares; & ils le donnoient à ſi bon marché, qu'il y avoit à faire un profit tres-conſidérable. Ils ne vendoient la livre de ſoie que trois ſous, & le reſte à-proportion. Je ne leur payai d'une chaîne d'or longue d'une braſſe, que quarante *roubles*, qui font de notre monnoie environ ſoixante & dix florins; d'où l'on peut juger combien gagnérent les Perſans & les Arméniens qui achetérent preſque tout ce qu'ils avoient de butin. Comme on ne parloit que de *Radzin* que ſon audace rendoit célébre, & qui le faiſoit regarder comme un homme extraordinaire, notre Capitaine eut envie de le voir de-prés, & je fus du nombre de ceux qu'il choiſit pour l'accompagner. Nous le trouvâmes dans ſa tente avec ſon Confident appelé *Mouſtaches de Diable*, & quelques autres Officiers. D'abord il nous fit demander quelles gens nous étions. A quoi ayant ſatisfait, notre Capitaine lui fit préſent de deux bouteilles d'eau de vie qu'il reçut avec joie, y ayant long-temps qu'il n'en avoit bu: & quand il ſut qui nous étions, & que nous voyagions pour le ſervice de Sa Majeſté, il nous fit ſigne de nous aſſeoir, & nous porta ſa ſanté: après lui avoir fait raiſon, nous attandions qu'il nous fit quelqu'autre enquête, pour nous donner lieu de l'entretenir; mais comme il ne dit preſque rien, & qu'il ne témoigna nulle envie de ſavoir plus préciſément ce qui nous menoit en ce pays-là, ni par quelle avanture l'Empereur ſe ſervoit de nous, nous prîmes congé de lui, & il nous fit dire qu'il ſeroit bien-aiſe que nous retournaſſions

Septembre 1669.

Son Portrait.

L'Auteur lui fait viſite.

Septembre. 1669. naſſions le voir. Nous y retournâmes en-effet, & le trouvâmes ſur la riviére dans une Barque peinte & dorée, bevant & ſe rejouiſſant avec quelques-uns de ſes Officiers. Il avoit auprés de lui une Princeſſe Perſane, qu'il avoit enlevée avec ſon frére dans ſes derniéres courſes. Il fit préſent de ce dernier au Gouverneur d'*Aſtracan*, & garda la Princeſſe qu'il aimoit. Ayant conſacré tout ce jour à la débauche, il s'enyvra; & cet excès coûta la vie à la miſérable Perſane. Au fort de l'yvreſſe il s'appuya ſur le bord de la Barque, d'où regardant d'un air réveur l'eau de la *Wolga* après quelques momens de ſilence: *Il faut avoüer* s'écria-t-il, *que nulle Riviére ne t'eſt comparable, & qu'il n'en fût jamais de ſi digne d'être célébrée. Que ne te doi-je point pour m'avoir fourni tant d'occaſions de me ſignaler; & pour m'avoir donné les moyens d'entaſſer tréſors ſur treſors? Je te dois ce que je poſſéde, & même tout ce que je ſuis. Mais lorsque tu fais ma fortune, & que tu me combles de bienfaits, j'ai le déplaiſir d'être ingrat: Et bien-que ce ſoit par impuiſſance, cela ne me juſtifie point, & tu ne laiſſes pas d'avoir droit de te plaindre de moi. Auſſi peutêtre le fais-tu; & à l'heure que je te parle, il me ſemble que j'entends tes plaintes, & que tu me reproches le peu de ſoin que j'ai eu de te rien offrir. Ha! pardon aimable Riviére, j'avouë que je t'ai offenſée, & ſi cet aveu ne ſuffit pour appaiſer ta juſte colére, je t'offre de bon cœur ce que j'ai de plus cher au monde. Il n'eſt point de plus digne marque de ma reconnoiſſance; & rien ne ſauroit mieux prouver l'eſtime que je fais des faveurs dont tu m'as comblé.* En achevant ces mots, il court à la Princeſſe & la jette dans la Riviére avec ſes habits de drap d'or, & toute parée qu'elle étoit de perles & de pierreries. Cette pauvre Princeſſe méritoit ſans doute un meilleur ſort, & il n'y eut perſonne qui ne la plaignît dans ſon cœur. Bien-qu'elle fût d'un rang diſtingué, & qu'elle eût un chagrin mortel de ſe voir à la diſcrétion d'un homme cruel & brutal, elle avoit néanmoins pour lui une complaiſance infinie, & ne lui témoigna jamais le reſſentiment qu'elle avoit de ſa captivité. Quelque brutal que fût *Radzin*, il eſt à croire qu'à moins que d'être fou, il n'eût pas commis cette cruauté; & juſques-là il avoit paru plus équitable qu'inhumain. Pendant que je fus à *Aſtracan*, je vis un exemple de ſa haine contre l'adultére. Un homme ayant couché avecque la femme d'un autre, le mari lézé s'en plaignit; & pour le vanger, *Radzin* fit venir les coupables, & s'étant informé du fait, il fit jeter l'homme dans la riviére, & commanda

Brutale ingratitude de Radzin.

Sa haine contre l'adultére.

manda qu'on pendît la femme par les piés. Cette paure femme vécut de la sorte deux jours & deux nuits & bien-que sa tête devînt aussi grosse qu'un boisseau, elle ne fit pas de grands cris, & ne témoigna pas sentir de cuisantes douleurs. Septembre. 1669.

Comme ses gens se trouvoient partout, je ne perdois point d'occasion de les entretenir pour m'informer de leur conduite; & ne pouvant comprendre que trois ou quatre cens personnes eussent mis l'alarme partout, je demandai à quelques-uns comment cela se pouvoit faire: ils me répondirent qu'à la vérité ils n'étoient qu'environ ce nombre lors qu'ils retournérent à *Astracan*, mais que peu auparavant, ils faisoient un corps de six mille hommes. Que lorsqu'ils étoient tous ensemble, ils s'étoient rendus Maîtres de *Nisabats*, de *Scabaran*, de *Mardow*, & de *Tachusi*, tous Ports de Mer qui appartenoient aux Persans, & qui n'étoient guéres éloignés de la montagne de *Barmach*. Que delà ils étoient allés à *Astrabats* & à *Bachu*, où ils avoient tout mis à feu & à sang. Que dans cette derniére Ville ils avoient trouvé de fort bon vin dont ils s'étoient tous enyvrés: & que les habitans ayant profité de l'occasion, les avoient tous taillés en piéces, à la reserve de quatre ou cinq cens qui s'étoient sauvés dans leurs Barques: & que si les gardes de *Radzin* n'eussent fait pour le garantir des efforts extraordinaires, il ne pouvoit éviter de perdre la vie, ou d'être fait prisonnier. Que cette fatale journée les avoit affoiblis en-sorte, qu'ils n'osoient plus tenter d'entreprises de conséquence: joint que les Persans, les Cosaques, & les Tartares du *Daguestan*, faisoient si bonne garde le long de leurs côtes & sur les montagnes, qu'ils étoient réduits à ne savoir de quel côté tourner; & que dans cette incertitude ils s'étoient rétirés dans l'Ile de *Satiri-Boggére*, où ils attandoient l'occasion de se relever d'une si dangéreuse chute.

TROIS-

Septembre, 1673.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XIV.

Radzin retourne en son pays, où des Moscovites le suivent. Etant sommé de les renvoyer il s'en mocque. Il gagne les soldats d'une Flote qu'on envoie contre lui. Son orgueil & son insolence. Ses Ambassadeurs jetés aux chiens à la Cour de Perse. Hureux succès de ses stratagémes. Ville trahie en sa faveur.

Retour de Radzin dans son Pays.

RAdzin & les siens sétant remis des maux soufferts durant leur revolte, s'ennuyérent de ce long repos, & songérent à se retirer aux environs du *Don*, où *Radzin* étant tout-puissant, il devoit trouver de nouvelles forces. Pendant qu'il fut à *Astracan*, il vivoit d'un air à gagner les plus indifférens. Comme l'argent ne lui manquoit pas, il s'en étoit servi pour mettre dans ses interêts quantité d'Officiers qui le suivirent dans sa retraite. La plupart du peuple & des soldats, qui couroient en foule après lui lorsqu'il paroissoit dans les ruës, & ausquels il jetoit souvent des poignées de ducats, avoient pour lui la même tendresse, & beaucoup se donnérent à lui, jurant de lui être fidelles, & de ne le quitter jamais.

Ainsi il partit d'*Astracan* à l'insçu du Gouverneur parfaitement bien escorté. Cette retraitte pénetra les bons sujets de l'Empereur, ne doutant pas que ce ne fût pour faire de nouveaux dégats, & pour répandre le sang de ses peuples. Comme le mal étoit pressant, le Gouverneur crut le prévenir en intimidant le Chef des Rebelles. Il dépêcha vers lui le Capitaine *Wederos*, qui lui représenta d'abord la grandeur du péril où il se jetoit de gaieté de cœur, n'ayant reçu aucun déplaisir depuis la grace qu'on lui avoit faite. Que cet avis lui étoit donné en ami; mais que s'il le méprisoit, & qu'il continuât dans son dessein, on le sommoit de renvoyer les sujets de l'Empereur, faute dequoi, on l'assuroit de sa disgrace, & qu'il ne devoit plus espérer de le fléchir. A ce Discours

Radzin tout ému de colére, demanda à ce Capitaine comment il avoit eu l'audace d'accepter cette commission ? s'il avoit bien songé au péril où il s'exposoit ? & s'il connoissoit l'humeur de *Radzin* ? Plus il parloit plus il s'enflâmoit, & peu s'en falut qu'il ne mît le Capitaine en piéces ; mais par bonheur pour celui-ci, sa bile à force de jurer s'étant un peu évaporée : *Oses-tu bien* poursuivit-il, *me faire une proposition si honteuse à ma gloire, & si funeste à mes Amis ? Me crois-tu assés lâche pour les sacrifier à la rage de celui qui t'envoye ? Si tu le crois, sur quoi fondes-tu de si bas sentimens ? Qu'ai-je fait d'indigne d'un homme de ma qualité & de mon rang ? Tu ne parles point, tu te tais, quoi ! tu as eu l'effronterie de te présenter devant moi avec tes avis ridicules, & tu n'as pas l'assurance de me répondre ? Va misérable, je te fais grace par pitié. Retourne à ton Maître & lui di que je ne me soucie ni de lui ni de l'Empereur. Il me conseille de lui remener mes Amis : di lui que c'est mon intention ; qu'il me reverra plutôt qu'il ne croit, & que j'irai bientôt le punir de son insolence. Cependant tu peux lui donner un avis meilleur que le sien, qui est que je suis Prince, né libre, & indépendant ; & que peutêtre son pouvoir a moins d'étenduë que le mien. C'est assurément ce qu'il ignore, aussi est-ce pour le lui apprendre, que je me prépare à l'aller voir.* Il ajouta plusieurs autres choses dont le Capitaine attandoit la fin avec une impatiance extrême, craignant toujours que *Radzin* ne changeât d'avis, & ne lui ôtât les moyens de retourner d'où il venoit. Après avoir été long-temps dans des frayeurs mortelles, il eut enfin permission de se retirer ; ce qu'il fit à l'heure même avec toute la diligence dont est capable un homme qui craint. Septembre. 1669.

Sur la réponce de *Radzin*, le Gouverneur se tint sur ses gardes, & songea aux moyens de réprimer son insolence. Apeine y avoit-il pensé, qu'on vit paroître une Flote de quatre vints voiles. D'abord on ne put croire que ce fût celle de *Radzin*, acause du peu temps qu'il avoit eu pour l'équiper, mais on sut bientôt que c'étoit lui-même, & l'on jugea à sa contenance qu'il n'avoit pas dessein de s'en retourner sans rien faire. Tout son Equipage étoit en bon ordre, & chaque barque étoit montée de deux pierriers & de bons soldats, tous âpres au butin, & impatiens de trouver des occasions conformes à leur dessein. Leur Maître néanmoins ne leur permit de faire aucun acte d'hostilité, n'ayant alors pour but que de reconnoître l'état des affaires d'*Astracan*. De l'autre côté, le Gouverneur attandoit une Flote que l'Empereur lui envoyoit, & sans cela, il n'avoit garde de rien entreprendre. Cependant *Radzin* par ses es- *Nouvelles forces de Radzin.*

 pions

Septembre 1663. pions apprit tout ce qui se passoit, & ménagea si bien les esprits, qu'il ne craignit point les préparatifs qu'on faisoit contre lui. La Flote attanduë étant arrivée, le Gouverneur plein de confiance l'envoya contre l'ennemi, qui bien-loin de s'en effrayer, témoigna en être bien-aise. On s'imaginoit à *Astracan* que la seule ombre de cette Flote étoit capable de le faire fuir; ou de l'abîmer dés l'abord s'il avoit l'audace de l'attandre. En-effet la Flote Impériale étoit composée de beaucoup plus de bâtimens que n'en avoit *Radzin*, & de six mille bon soldats, qui sans-doute l'eussent défait si l'on en fût venu aux mains; mais *Radzin* qui étoit habile, usa d'une ruse qui lui réussit. Il avoit dans ses troupes quantité de Moscovites qui lui étoient affectionnés; il leur proposa de se glisser parmi les ennemis, & de leur promettre tout ce qu'ils voudroient pour prendre son parti. Ceux-ci ne cherchant que les occasions de l'obliger, coururent où il les envoyoit, & gagnérent la soldatesque, qui coupa la gorge aux hauts Officiers, & lui livra les autres & la Flote. Ce nouveau Maître leur fit des caresses extraordinaires; il leur fit donner deux mois d'avance, & leur tint ce discours: *Enfin mes amis vous voilà libres, & ce que vous venez de faire vous affranchit du joug des tyrans. Ce joug est si lourd & si rude, qu'il y a dequoi s'étonner que vous l'ayez porté si long-temps sans en être accablés. Mais le juste Ciel ne l'a pas permis, il a été touché de vos larmes, il vous envoie un Libérateur, qui après vous avoir tirés de l'oppression où vous gémissiez, vous aimera comme ses enfans, & n'aura pour vous qu'un cœur de pére. Je ne vous demande pour reconnoissance qu'une affection sincére, une fidélité inviolable, & une constance à l'épreuve des artifices de vos ennemis. C'est pour les détruire que le Ciel vous a mis sous ma protection: Secondez mes efforts, & ne doute pas qu'il n'achéve ce qu'il a si-bien commencé.* A ce discours, les Moscovites que ses largesses avoient ébranlés, lui jurérent qu'ils étoient prêts de le suivre partout, que leur zéle seroit éternel; & qu'il verroit dans les occasions quelles gens il s'étoit acquis. Ces paroles furent suivies des applaudissemens de toute l'armée, & d'un cri général de *vive le Prince, vive le Pére des soldats: fasse le Ciel qu'il détruise tous les Tyrans.*

Flote Impériale envoyée contre lui.

Dont il se rend Maître par adresse.

Trouble du Gouverneur d'Astracan.

Durant que *Radzin* triomphoit, on étoit triste à *Astracan*, où le Gouverneur tout surpris de la lâcheté de sa Flote, songeoit mais vainement aux moyens de la retirer. Il apprit pour comble d'ennui que le peuple le méprisoit; qu'il n'avoit plus de loüanges que pour *Radzin*; & que dans les villes voisines, on ne parloit que de sédition

&

& de revolte. Partout les ſoldats murmuroient, & diſoient hautement qu'ils alloient quiter le ſervice: qu'il n'y avoit plus dequoi les payer, & que l'argent qu'on leur deſtinoit étant employé à d'autres uſages, il n'étoit pas juſte qu'ils continuaſſent à vouloir expoſer leurs vies dont on avoit ſi-peu de ſoin. Quelques-uns diſoient être certains qu'ils ne ſeroient payés d'un an; qu'on abuſoit de leur bonne foi, & qu'ils étoient bien fous de ſe laiſſer mener de la ſorte. Tous ces diſcours tendoient à une revolte apparante, mais on n'oſoit rien dire depeur d'irriter les eſprits. *Septembre. 1669.*

Cependant *Radzin* ſe voyant fort de quinze à ſeize mille hommes, en envoya une partie à *Czaritza*, une autre à *Czornojar*; & demeura au milieu du reſte, où on lui rendoit les mêmes honneurs qu'à un Roi. Soit que ſa fortune l'aveuglât, ou qu'il fût vain de ſon naturel, il s'endormit dans les délices, & commit d'abord des cruautés qui l'euſſent fait haïr s'il n'avoit eu ſoin d'y pourvoir. Dans ſes débauches il prenoit plaiſir à faire égorger devant lui ceux qu'on accuſoit de la moindre faute; & ſouvent même il les maſſacroit de ſa propre main; mais avec cette diſtinction, qu'il épargnoit toujours les ſoldats, & qu'il ne ſacrifioit que les Officiers qui lui étoient ſuſpects. Il permettoit même à ceux-là de ſe plaindre de leurs Capitaines, qu'il faiſoit punir ſévérement ſans s'informer s'ils étoient couplables: & cajolant ainſi les ſoldats en toute rencontre, il en étoit tellement aimé, que quoiqu'il leur commandât, ils l'éxécutoient avec joie, & publioient partout qu'il étoit le ſeul homme au monde qui méritât d'être obeï. L'indulgence qu'il avoit pour eux, ſe répandit de-ſorte, qu'il ſe vit en moins de cinq jours une armée de vint-ſept mille hommes. On ne rencontroit ſur les chemins que troupes d'eſclaves & de payſans de toutes nations qui couroient ſe donner à lui. On n'entendoit parler que de meurtres de perſonnes nobles. Chaque payſan, chaque eſclave égorgeoit ſon maître, & en portoit la tête à *Radzin* qui leur applaudiſſoit, & leur donnoit des récompenſes, pour les inciter à purger la terre de tels monſtres (c'eſt ainſi qu'il nommoit les perſonnes de qualité) & à ne point ſouffrir que ces gens-là leur fiſſent la loi. Ainſi la campagne étoit deſerte; & comme la naiſſance étoit un crime capital, il faloit aux Nobles quiter leurs châteaux s'ils vouloient vivre, & ſe ſauver dans les villes en habits d'eſclaves. *Forces de Radzin.*

L'Armée de *Radzin* croiſſant tous les jours, il en devint ſi fier, qu'il *Son orgueil.*

Septembre. 1665. qu'il crut tout au-dessous de lui, & ne douta pas qu'il ne fût bientôt sur le trône de ses voisins. Quelque dissimulé qu'il fût, il étoit aisé de connoître que c'étoit-là son ambition; mais le peuple peu pénétrant, ne pouvoit croire qu'un homme qui refusoit le titre de Roi, d'Empereur, de Maître; & qui affectoit celui de frére, d'égal, & de compagnon, eût envie de régner. C'est par cette feinte modestie qu'il attiroit les simples; par le mépris qu'il disoit avoir pour les Sceptres, & pour ceux qui les possédoient. Dans cet esprit d'orgueuil secret, il se mit en tête de s'égaler aux Têtes Couronnées; en apparance pour avoir sujet de les flétrir, mais en-effet pour accoutumer ses sujets à lui déféter les mêmes honneurs. Lorsqu'il se crut en état de les insulter, il commança par le Roi de *Perse*, auquel il envoya des Ambassadeurs avec des lettres qui étoient conçuës en ces termes: *Mon Frére, Dieu qui régit les Princes autrement que les particuliers, m'inspire aujourdhui de t'aimer, & de rechercher ton Alliance pour nous unir contre les Tirans. J'ai jeté les yeux sur mes voisins, & n'en ai point trouvé de plus digne de mon amitié, que Toi. C'est pour te l'offrir que je t'envoie mes Ambassadeurs, & je te croi de trop bon sens pour ne pas accepter une offre si avantageuse: ainsi sans attandre ta réponse, je te considére déja comme un Ami sur qui je fais fond. J'ai des Troupes sans nombre, & des richesses à proportion, mais j'ai besoin de munitions de guerre & de bouche; si tu en as plus qu'il ne t'en faut, fais en part à ton Allié & je te les paierai contant. Je ne puis croire que tu sois si mal conseillé, que de ne m'en pas envoyer; mais en-cas que cela soit, fais état de me voir bientôt à la tête de deux cens mille hommes, pour prendre de vive force, ce que tu peux faire de bon gré: Et si ce n'est assés pour t'instruire de ton devoir; je veux bien que tu saches la résolution où je suis de te faire payer de ton sang, la peine que j'aurai d'aller en personne chés Toi.*

Le Roi de *Perse* donna audiance à ces Ambassadeurs, qui eurent l'insolence d'appuyer ce que ces Lettres contenoient. Aulieu de leur répondre, le Roi commanda qu'on les assommât, à la réserve de l'un d'entre eux, ce qui fut fait sur l'heure, & l'on jeta leurs corps aux chiens. Après l'éxécution, le Roi faisant venir celui qu'il avoit épargné: *Je te laisse la vie*, lui dit il, *pour te renvoyer a ton Maître; Di lui que je n'attandrai pas qu'il me vienne chercher, & que j'envoierai au-devant de lui de si bons piqueurs, qu'il sora bien fin s'il leur échape, & s'il peut éviter de finir comme tes compagnons.*

Ses Ambassadeurs jetés aux chiens.

Ce pauvre Député s'étoit vu si près de la mort, qu'il eut de la peine

peine à se croire en vie, quoiqu'il fût bien loin de la Cour de *Perse*. Au récit qu'il fit de son Ambassade, son Maître devint tout furieux; & ne sachant à qui se prendre du mépris qu'on faisoit de lui, il déchargea sa rage sur ce malhureux Député, qu'il massacra à coups de sabre. Ses gens achevérent de le mettre en piéces, & le jetérent à la voirie. Septembre. 1669.

Quelques jours aprés *Radzin* apprit que plusieurs troupes étoient en marche pour l'aller joindre. Comme cela ne se pouvoit sans porter leur Barques par terre, il songea aux moyens de leur épargner cette peine, & en vint à bout comme il suit: Sachant que *Kamuschinka* étoit située à l'embouchure de *Russane*, qui se joignoit au *Tanaïs*, & celui-ci à la *Wolga*; il jugea que cette Ville étoit fort à sa bienséance, & qu'il faloit s'en rendre Maître. Ce dessein étoit bien conçu, mais il étoit difficile à éxécuter, la Place étant forte d'assiéte, toujours bien munie & bien gardée. Pour éviter les longueurs d'un siége & d'une entreprise dans les formes, il eut recours à un stratagême qui réussit. Des Moscovites qui le suivoient il en choisit une partie, & les envoya dans la Ville. Ceux-ci adroits & bien instruits, firent les zélez pour la Patrie, & s'offrirent de si bonne grace, qu'on les crut bien intentionnés. La plupart de la Garnison étant de leur connoissance, ils s'assurérent de leur secours, & tous ensemble sur le minuit gagnérent les portes & les corps de gardes; égorgérent le Gouverneur & les principaux Officiers, tout le reste suivit leur parti. Ensuite ils tirérent un coup de canon pour donner avis du succès; surquoi *Radzin* envoya des Troupes, qui prirent possession de la Ville & la lui gardérent. *Kamuschinka surprise & pillée par les troupes de Radzin.*

Septembre 1669.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XV.

Grande consternation à Astracan. Les Cosaques maîtres de Czaritza & de Tzornojar. Seconde Flote envoyée contre les Rebelles, & gagnée par eux comme la premiére. Fermeté du Gouverneur. L'Auteur & ses compagnons fuient le péril où la Ville est prête de tomber. Ils font route pendant la nuit.

Lorsque l'on sut à *Astracan* que les Rebelles Moscovites avoient trahi *Kamucschinka* en faveur de *Radzin*, on se crut perdu sans ressource. On ne savoit plus à qui se fier, & l'on ne doutoit presque pas qu'on ne changeât bientôt de Maître. Le Gouverneur voyant que le trouble étoit général, assembla Son Conseil, où il exposa l'état des affaires, & représenta l'obligation où chacun étoit de lui dire quels moyens il croyoit & les plus courts & les plus seurs pour les rétablir. Plusieurs disoient que le mal étoit dans son plus haut point: & que le Chef des Revoltés n'étant pas de force à se soutenir, son crédit ne dureroit pas; & qu'il subsisteroit d'autant moins qu'il n'étoit suivi que du petit peuple, qui n'a rien de plus essentiel que la légéreté & le changement: Que par cette raison il suffisoit d'être sur ses gardes, & d'empêcher que le peuple ne se mutinât. La plupart étoient d'opinion contraire. Ils disoient qu'en user ainsi, étoit donner pié aux Rebelles, & encourager les chancellans à suivre leur parti. D'où ils concluoient qu'il les faloit attaquer dans leur propre Camp; & que pour peu qu'on eût d'avantage, les uns se dissiperoient; & les autres intimidés seroient retenus dans leur devoir. Ce dernier avis fut suivi. Et comme la fidélité des simples soldats étoit suspecte, parce qu'ils étoient amorcés par la licence que leurs camarades avoient sous *Radzin*, plusieurs Gentilshommes s'offrirent de prendre leur place, & furent acceptés avec éloge.

On ne songea donc plus qu'à l'éxécution du projet qu'on venoit d'arrê-

d'arrêter ; & parce qu'il étoit à craindre que *Czaritza* ne fût des premiéres assiégées, on commança par y envoyer sous la conduite d'un Gentilhomme nommé *Levonti Bogdanof* huit cens Maîtres, moitié Moscovites, moitié Tartares de *Nagaï*, lesquels devoient chemin faisant escorter un Convoi de munitions de guerre & de bouche dont cette Place avoit besoin. Elle est éloignée d'*Astracan* de quelque quatre vints lieuës, & s'étend jusques au *Don*, les environs duquel sont habités par les Cosaques ; comme nous avons déja dit. Plusieurs ont cru que cette Riviére se déchargeoit immédiatement dans la *Wolga* : mais j'ai l'expérience du contraire, & je puis assurer avec tous ceux de notre Equipage, que ces deux riviéres n'ont nulle communication, & qu'il faut aux Cosaques plus d'une journée de chemin par terre, pour porter leurs Barques de l'une à l'autre : Ce qu'ils n'auroient garde de faire, s'il étoit vrai, que la liasion de ces deux riviéres les pût exemter de cette peine. Septembre. 1669.

Depuis le départ de ces huit cens Maîtres, *Bogdanof* manda au Gouverneur, qu'il venoit d'apprendre d'un Cosaque fait prisonnier par les Moscovites, que les Rebelles étoient entrés dans *Czaritza*, où ils avoient tués plus de douze cens hommes de la Garnison. Il ajoutoit que les Tartares étoient divisés, & se tuoient les uns les autres sans quartier ; & que puisque le secours qu'il menoit, étoit allé trop tard, il se retiroit à *Tzornojar*, où il espéroit être avant l'arrivée de l'ennemi. Il mandoit aussi que les Moscovites avoient si cruellement tourmenté ce pauvre prisonnier Cosaque, que les plus brutaux de ses ennemis en avoient compassion.

Les desordres augmentant toujours, on équipa toutes les Barques des environs, & quelques jours aprés il s'en trouva quelque quarante, chacune desquelles étoit montée d'une petite piéce de fonte. Il y avoit deplus deux mille six cens Moscovites, & cinq cens hommes d'*Astraratai*, que commandoit *Knées Simeon Ivanowits Elbof*. Ce détachement étoit tiré de la Garnison d'*Astracan*, dont le Colonel étoit Polonois, & se nommoit *Jean Rusinski* : son Lieutenant, *Windrong* Ecossois. Les autres Officiers Etrangers s'appeloient *Paul Rudolf* Capitaine Alleman : *Robert Heut*, Capitaine Anglois : Et *Nicolas Scaak*, qui de Lieutenant qu'il étoit dans notre Bord, avoit été fait Capitaine par les Moscovites. Il y avoit encore deux Lieutenans & deux Enseignes Allemans : Les autres étoient ou Moscovites ou Polonois.

Cette

Mai. 1670. Cette Flote partit d'*Astracan* le vint-cinquiéme Mai, qui étoit le jour de la Pentecôte : & pour intimider les soldats, & les retenir dans leur devoir, en tirant le coup de partance, on fit pendre le pauvre Cosaque, qui étoit déja à demi mort à force de tourmens, à la vuë de toute la Flote. Sitôt qu'elle eut fait voiles, le petit peuple d'*Astracan* qui jusques-là s'étoit contenté de murmurer, éclata insolemment contre la conduite du Gouverneur, blâma ses Officiers, & fit même quelques menaces. Mais quoiqu'ils fissent le Gouverneur ne fit pas semblant de les entendre, remettant à les punir aprés le retour de la Flote, dont on ne doutoit pas que le succès ne fût tel qu'on le souhaitoit ; ajoutez que la Garnison étant plus foible que de coutume, on craignoit qu'en-cas d'émotion le peuple ne fût le plus fort. Sur ces entrefaites on apprit d'un Gentilhomme qui s'étoit enfui, que l'ennemi s'étoit emparé de *Tzornojar*, & l'avoit emportée d'assaut le jour que la Flote s'en approcha : qu'on avoit tout mis au fil de l'épée, sans donner quartier à personne : & qu'en même temps les soldats de la Flote Moscovite avoient égorgé tous leurs Officiers, & s'étoient rendus au Vainqueur, quoi-qu'un quart d'heure auparavant, ils eussent juré d'exposer leurs vies pour l'intérêt du Prince.

Juin. Tzornojar emportée d'assaut.

Et la Flote renduë aux Rebelles.

Cette nouvelle qui alarma les Magistrats, accrut l'insolence du peuple ; ce n'étoient plus des plaintes sourdes & cachées ; on éclatoit effrontément contre le Gouverneur, on le calomnioit, on l'insultoit en toute rencontre : Et il y en eut même qui eurent l'audace de lui dire, qu'il avoit régné assés long-temps, & que c'étoit desormais le tour d'un Maître mieux instruit, & plus digne de les gouverner. Les riches & les Nobles n'osoient plus paroître en public, & ils craignoient à tous momens que le peuple ne les assommât.

Peuple insolent.

Fermeté du Gouverneur.

Cette mutinerie dont la plupart étoient effrayés, n'empêcha pas le Gouverneur de mettre ordre à tout. Ils s'assura des Allemans qui étoient dans la Ville : & en attendant le secours qu'on lui envoyoit de *Moscovie*, il leur commit les premiéres charges, leur donna la garde de l'Artillerie, & les approcha de sa personne. Dans l'état où étoient les choses, il crut que les étrangers seroient plus fidelles que les habitans, & qu'il risquoit moins en leur confiant la garde de la Ville qu'à un peuple mal intentionné, & qui ne cherchoit que l'occasion d'obliger l'ennemi du Prince. Avec toutes ces précautions

tions, nous jugeâmes que le Gouverneur ne pourroit dissiper l'orage qui alloit fondre sur la Ville; L'Armée de *Radzin* croissoit tous les jours: il faisoit de grandes conquêtes, & le bonheur le suivoit partout; le moyen de lui resister? Comme nous crûmes la chose impossible, nous suppliâmes le Gouverneur qui vouloit nous retenir, de nous laisser la liberté dont nous joüissions quand nous abordâmes à *Astracan*: & de considérer que nous avions d'autres ordres à suivre pour le service de Sa Majesté Impériale. Quand nous n'eussions pas eu dessein de suivre nostre route, nous n'eussions eu garde de nous engager, ne doutant pas que *Radzin* qui nous connoissoit, & qui savoit que nous étions devoüés au Prince, ne nous traitât plus cruellement que les autres. C'est pourquoi nous resolûmes non-seulement de demeurer libres, mais même de chercher l'occasion de nous retirer.

Encore qu'il y eût dans la ville assés de munitions pour résister à une Armée de cent mille hommes, & que quelque fort que fût l'ennemi, il ne pût sans témérité entreprendre de l'assiéger, le bruit vint néanmoins qu'il s'approchoit à grandes journées, & que ses troupes étoient innombrables. Plus ce bruit augmentoit, plus le peuple étoit insolent: ce qui fit croire qu'il y avoit de part & d'autre de secrétes correspondances. N'y ayant donc plus de sureté ni pour le Gouverneur, ni pour nous; car on nous menaçoit d'être des premiers sacrifiés à la cruauté du Rebelle, notre Capitaine nous fit assembler; & nous ayant représenté qu'en differant de quiter la Ville, uous courions risque d'y être enfermés, il conclut qu'il faloit que chacun se rendît à Bord dés le même jour avec ses meilleurs hardes, & qu'on se tînt prêt pour aller en *Perse*. Il ajouta qu'on ne manquât pas de se trouver dans le Vaisseau quelque temps avant qu'on fermât les portes de la Ville, parce qu'il étoit resolu de n'attandre personne, depeur qu'étant découverts on ne s'opposât à notre retraite. Bienque le temps fût court, la joie de sortir de ce lieu nous en fit trouver assés pour obeïr ponctuellement; tout fut prêt à l'heure marquée, & le bagage mis entre les mains de notre Pilote. Il y avoit dans notre Equipage deux de nos gens qui avoient leurs femmes & des enfans, l'un nommé *Corneille Brak*, & l'autre *Jacob Trappen*, que notre Capitaine avoit défendu d'avertir, ne voulant pas se charger d'eux dans un si long voyage. Cependant je crus que cette défence étoit contre la charité, &

L'Auteur & ses compagnons déliberent de quiter la Ville à l'insçu des Moscovites.

 que

Juin 1670. que c'étoit une espéce de cruauté d'abandonner nos compatriotes à la rage d'un peuple qui ne leur feroit nul quartier: Je les avertis donc de l'ordre reçu, & fis en-sorte que le premier vint à Bord avec sa femme & son enfant. Pour *Jacob Trappen*, il dit que l'argent lui manquoit, & que ne sachant où en prendre, il n'osoit tenter une entreprise de cette importance. Il m'exposa sa peine avec tant de marques de douleur, que j'eus un regret tres-sensible de ne pouvoir lui en préter, pour le tirer d'un lieu où il alloit être exposé à la derniére misére, & au péril d'être à tous momens envelopé dans les ruines de la Ville, ou massacré par le peuple, qui s'enflammoit de jour en jour contre le Gouverneur, le menaçant impunément, & commançant même à l'outrager: A quoi il n'y avoit nul remede, particuliérement si *Radzin* assiégeoit la Ville, dequoi on ne doutoit presque plus, toutes les nouvelles assurant qu'il n'étoit pas loin, & que ses forces étoient audelà de toute créance. Ainsi ce pauvre homme avoit à combattre la rage des Rebelles, l'insolence des habitans, & les horreurs de la pauvreté. Nonobstant cela il falut céder à la nécessité, & s'abandonner à la Providence divine à qui nous le recommandâmes. En le quitant nous nous mîmes dans la chaloupe au nombre de quinze personnes. Notre Capitaine ne s'y trouvant point, ni deux autres de l'équipage nommés *Brandt* & *Termunde*, nous les attandîmes si long-temps qu'on appréhenda d'être surpris. En-effet il étoit à craindre que nous ne fussions décelés, & en ce cas, il est certain qu'on nous eût mal traités, le Gouverneur ayant fait entendre qu'il ne prétendoit pas que nous allassions à notre Bord que le tumulte ne fût appaisé. Ces considérations & quelques autres troublérent les esprits, & réveillérent l'impatience de quelques-uns, qui craignant les suites fâcheuses d'un plus long retardement, voulurent absolument partir; Le Maître du Vaisseau remontra qu'ils ne le pouvoient en conscience, & qu'on les blâmeroit d'avoir si lâchement abandonné leur Capitaine, auquel ils étoient obligés en tant de maniéres. Ces paroles les adoucirent, on attandit jusques à Minuit, mais depuis cette heure, on convint qu'il n'y avoit point d'apparance d'attandre plus long-temps le péril étant infaillible, outre qu'on pouvoit présumer ou qu'il avoit pris un autre bateau pour s'en fuir, ou qu'on l'avoit fait prisonnier. Ajoutez qu'il étoit à craindre que la femme du pauvre *Trappen* dont nous avons parlé, n'ayant pas la for-

Et y réussissent.

ce

ce de se taire, ne découvrît où nous étions. Ainsi nous quitâmes le rivage avec d'autant plus de confiance, que notre Vaisseau étant entre nous & la Ville; il déroboit aux habitans la vuë de la chaloupe, ce qui favorisoit notre fuite: joint qu'on étoit fort éloigné de nous croire assés hardis pour nous exposer à la Mer dans un si fréle bâtiment. Notre patience étant épuisée & notre espérance inutile, nous resolûmes enfin de prendre la route de *Perse*, bienque nous ne doutassions pas que ce dessein ne fût suivi de mille dangers inévitables, & de beaucoup d'incommodités. Juin. 1670.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XIII.

Départ de l'Auteur. Le Pilote fait fausse route. Inquiétude de l'Equipage pour ce sujet. Ils courent en droiture & se remettent hureusement. Description de Satiri-Boggére. Hauteur extraordinaire des roseaux de cette Ile. Sable luisant. Barque de Tartares échoüée. De la Circassie, & des mœurs, des coutumes, & des maniéres de ses habitans.

LE douziéme Juin nous fimes voiles, mais par malheur notre Vaisseau s'écarta d'abord de sa course pour avoir suivi malapropos un des bras de la Riviére. Nous voyions bien par-ci par-là des hutes de Tartares qui eussent pu nous redresser, mais nous n'osions pas nous y fier, la coutume de ces gens-là étant de prendre les étrangers, & de les vendre comme des esclaves. Ce pays n'est pas des plus agréables, mais le terroir en est fort bon, les chameaux, les dromadaires, les chevaux, les moutons, & semblables animaux, y trouvent abondamment dequoi paître. Nous y vîmes aussi quelques petits bois pleins de sangliers & de marcassins; mais rien de tout cela n'étoit capable de nous consoler du chagrin que nous avions de ne pouvoir courir en droiture. Nous ne fimes durant deux jours qu'aller d'un parage à un autre, sans savoir si nous avancions ou si nous reculions, ce qui nous causa une peine & une inquiétude extrême: Et ce qui combla notre déplaisir, fut un des plus violens

Juin. 1670. lens orages dont on ait jamais oui parler. Les coups de tonnerre & les éclairs étoient si fréquens & si rudes, que nous crûmes tous que ce jour seroit le dernier de notre vie. Ne pouvant plus tenir contre tant de maux à la fois, nous nous mîmes à l'abri dans une des Iles voisines, où nous laissâmes passer l'orage. Ensuite nous portâmes au Sud, & quelques heures après, nous rencontrâmes des Tartares qui nous demandérent où nous allions? Nous leur répondimes en Moscovite, qui étoit la Langue dont ils se servoient que nous cherchions un passage vers la Mer: A quoi ils repartirent que nous ne portions pas à route, & que celle que nous tenions nous meneroit chés les Tartares Czérémisses. Nous remerciâmes les Tartares du bon avis qu'ils nous donnoient, & les priâmes de nous mettre où il faloit que nous fussions, en leur payant leur peine; dequoi nous convînmes pour un ducat. Sur la route ils nous dirent qu'un peu au-delà de l'endroit où ils nous avoient rencontrés, nous fussions tombés infailliblement entre les mains des Tartares qui nous eussent faits esclaves, & traités inhumainement. Nous ne doutions pas de ce qu'ils disoient, & quoi-qu'ils parussent plus humains que ceux dont ils parloient, nous n'avions garde de nous y fier. C'est-pourquoi avant que de les suivre, nous fîmes passer dans notre Bord un de leurs gens pour nous répondre de la bonne foi des autres. Ils nous menérent à l'embouchure de la Riviére où se pêche l'éturgeon, nommé en langue du pays *Outsiougue*, & un autre appelé *Biélogue*, des œufs duquel se fait le Caviar, connu dans l'*Europe* & dans l'*Asie*.

Pour la commodité de la pêche, on a planté dans la Riviére quantité de pieux qui forment un triangle fort ample, où ce poisson étant une fois enfermé, ne peut reculer ni avancer, ni même se tourner en si peu d'espace, étant ordinairement long de vint cinq à vint six piés. Lors qu'il est pris, les pêcheurs le tuent à coups de javelots, & font le caviar des œufs qu'ils en tirent. Ces œufs qui pésent quelquefois trois ou quatre cens livres, sont la seule chose qu'ils estiment; car pour le poisson, ils en font si peu de cas, qu'ils ne le salent que quelquefois: & quand ils le font, c'est pour l'envoyer en *Moscovie* où le menu peuple l'achéte. Le trafic du caviar n'est pas moins grand en ce pays-là, que celui du beurre en *Hollande*; dont les Moscovites ne mangeant point durant leur Carême, ils usent de ce caviar & en font toutes leurs sauces,

Maniére extraordinaire de pêcher.

ces,

ces, c'est-pourquoi il s'en consume une prodigieuse quantité. Juin. 1670.

Ce fut en cet endroit que les Tartares nous quitérent, disant qu'ils n'osoient nous mener plus-loin, par la crainte qu'ils avoient d'être rencontrés de ceux de leur Nation, qui ne leur pardonneroient pas le bon office qu'ils nous rendoient: Ils assurérent qu'en allant tout droit depuis ces pieux, sans courir sur des croisiéres, nous ne pouvions manquer de trouver le lieu où la Riviére se décharge dans la Mer. Et en leur payant le prix accordé, ils ajoutérent qu'ils craignoient que les soldats d'un Corps-de-garde posté exprès en cet endroit-là, ne nous empéchassent de passer. Ce dernier avis nous fit tomber dans une inquiétude extrême, n'ayant point prévu cet obstacle: mais quelque péril qu'il y eût, nous résolûmes ou de passer, ou de périr en nous défendant. Et dans cette résolution nous suivîmes notre route, le long d'un espace fort étroit, les deux côtés de la Riviére étant occupés de ces pieux. Au bout de ce chemin nous trouvâmes la redoute dont les Tartares nous avoient parlé; mais par bonheur il n'y avoit point alors de soldats; ainsi nous passâmes plus hureusement que nous n'avions pensé. A l'appréhension que nous avions euë, succéda le soin de chercher du pain; dont nous ne mangions plus que chacun deux onces par jour, tant nous en avions peu. Pour cet effet nous tournâmes la prouë vers des pêcheurs, qui étoient là aux environs, & leur représentâmes l'extrémité où nous étions; mais ils s'en mirent si peu en peine, que nous les quitâmes aussi avancés après plusieurs instances, que si nous n'avions point parlé.

Le quatorsiéme, nous entrâmes en Mer, par un endroit où la *Wolga* qui s'y décharge, a plusieurs bras qui font plusieurs petites Iles toutes environnées de roseaux, excepté *Satiri-Boggére* qui l'est d'une chaîne de rochers. Nous vîmes sur l'un de ces rochers une petite hute, que *Radzin* avoit fait bâtir pour épier les passans: & & dés que ses gens découvroient quelques bâtimens, ils couroient après, & le pilloient. Nous navigeâmes depuis là jusques aux montagnes de *Circassie*, sur un fond de deux où trois brasses. Des oiseaux de cette Côte les uns ont le bec long, & fait en forme de cueillèr, & d'autres ressemblent au pélican. A quelque distance du rivage, nous vîmes une forêt de roseaux aussi hauts que les plus grands arbres; entre lesquels & le rivage, il y a autant de profondeur qu'en pleine Mer: c'est-pourquoi on y est à couvert du vent, dont la for- *Roseaux aussi hauts que des arbres.*

Juin. 1670. ce se rompt contre les roseaux. Ce qui peut être d'un grand secours pour les voyageurs durant la tempête; car en mouillant un peu audelà, ils y peuvent être à l'abri; & en sortir après l'orage, en tirant sur le cable où leur ancre est attachée. Dumoins nous nous trouvâmes fort bien d'en avoir usé de la sorte; car prés delà nous fûmes batus d'une tempête, qui nous eût sans doute abîmés, si nous n'y avions eu recours: & avant que d'y être, deux hommes ne suffisoient pas à puiser incessamment avec des seaux, les vagues qui entroient dans le Navire. Ce mauvais temps dura jusques à cinq heures du matin; & dés qu'il fut passé, nous portâmes au Sud quart à l'Oüest, le vent étant alors au Sud-Est. Je goûtai de l'eau de ce parage, & je pensois la trouver salée, comme en-effet elle devoit l'être; & cependant elle étoit douce, & fort bonne à boire, nonseulement à mon goût, mais même au goût de tout l'Equipage, qui en but plusieurs fois, & qui trouva toujours que cette eau n'étoit nullement salée. Nous prîmes aussi hauteur, & trouvâmes que nous étions par les vint & deux degrés & quatre minutes de la bande du Sud.

Le quinziéme, nous prîmes le large, & tirâmes si fort à la Mer, que nous perdîmes la vuë des Terres dés l'entrée du Golfe *Kisilarque*, dont la largeur est d'environ quarante lieuës. Autour des Iles de ce Golfe, il y a du sable qui ressemble à l'or, & qui éclaire dans les ténébres comme la flame d'un grand feu; c'est à cause de sa couleur que les habitans l'ont nommé *Kisilarke-oltKhoek*, c'estadire Golfe d'or. De temps en temps je goutois l'eau, & la trouvois tantôt comme du salpêtre; tantôt amére; quelquefois souffrée; & enfin douce comme auparavant: D'où j'inférai que ces changemens ne pouvoient venir que du fond, dont les qualités se communiquoient à l'eau qui y reposoit. La riviére de *Kisilar* est un des bras du fleuve *Bustro*, qui prend sa source huit lieuës audessus de *Terki*, d'où elle se répand plus de soixente cinq lieuës le long de la *Wolga*. Cependant notre appréhension croissoit de moment en moment, & avec assés de raison: notre chaloupe étoit si chargée qu'il ne s'en faloit pas un pié qu'elle ne fût toute sous l'eau: il ne nous restoit plus que six ou sept livres de pain pour toute provision: & pour comble de misére, vn coup de vent qui dura toute la nuit, fit grossir la Mer de-sorte, que nous desespérâmes de pouvoir approcher de Terre; joint qu'il falut pomper & puiser toute

la

la nuit, encore étions-nous à demi néyés, les vagues entrant incessamment dans notre Barque. Le lendemain le vent continuant, & ayant perdu la vuë de Terre, nous perdîmes toute espérance, & bornâmes nos soins à nous laisser conduire au Ciel, ne pouvant plus rien de nous-mêmes. Juin. 1670.

Le jour d'après, nous fûmes portés d'un bon vent, qui nous fit faire beaucoup de chemin en peu d'heures. Sur le Midi, nous vîmes Terre; & peuaprès ayant découvert une Barque, nous tirâmes de ce côté-là. Cette Barque étoit échoüée; & les Tartares du *Daguestan* à qui elle appartenoit, se jetérent dans l'eau lorsqu'ils virent que nous approchions. Nous leur criâmes qu'ils ne devoient point s'épouvanter, & que nous étions leurs amis. Ces paroles les rassurérent, & les firent rentrer dans leur Barque. Après quelques enquêtes qui ne tendoient qu'à les apprivoiser, nous leur demandâmes du pain, que nous promîmes de leur payer ce qu'ils voudroient. D'abord ils dirent qu'ils n'en avoient point; mais un ton de voix fort plaintif: quelques soupirs; & des euillades vers le Ciel leur firent connoître que nos besoins étoient pressans; & les incitérent à nous offrir six petits pains, & quelques prunes & poires seiches, dont nous leur fîmes de fort tendres remercimens. Cette Barque étoit chargée de bales de soie, que ces Tartares alloient vendre à *Astracan*; mais quand nous les eûmes informés du misérable état où nous avions laissé la Ville, dont nous ne doutions pas que *Radzin* ne se fût rendu Maître, ils changérent d'avis, & résolurent de les porter à *Terki*, où si le profit n'étoit pas si grand, ils étoient certains qu'ils ne risquoient rien. Pour nous, qui étions dénués de tout, & qui ne savions où aller pour acheter ce qui nous manquoit, nous crûmes ne pouvoir mieux faire que de leur tenir compagnie. Le Ciel nous fut si favorable que nous y fûmes en tres-peu de temps & sans beaucoup d'incommodité. En abordant, dix ou douze soldats vinrent à nous, je ne sai pas à quel dessein, mais ils furent long-temps à nous observer sans rien dire. A tout hazard nous fîmes parade de nos armes, & témoignâmes peutêtre plus de résolution que nous n'en avions: & les soldats jugeans de l'intérieur par l'apparance; se contentérent de nous demander qui nous étions & d'où nous venions? Nous leur fîmes la même réponse que nous avions déja faite ailleurs; qui est que nous étions Hollandois, & que par ordre de Sa Majesté Impériale nous allions en *Perse* par

Barque de Tartares échouée.

Mer;

Juin. 1670. Mer ; Que nous cherchions les lieux dangéreux avec ce petit Bâtiment, pour les éviter au retour avec les vaisseaux destinés à cette entreprise ; & que c'étoit là le seul but de notre voyage. Ils repartirent que s'il étoit vrai que nous fussions tels, il faloit que nous allassions devant le Gouverneur. Nous répliquâmes que nous n'avions garde d'y manquer, mais qu'étant trop tard ce jour-là, nous remettions à le faire au jour suivant. A cette réponse ils se retirérent & nous laissérent en repos, mais nous n'en eûmes pas beaucoup, craignans à tous momens qu'on ne vînt se saisir de nous. Ayant eu la simplicité d'avoüer aux Tartares que nous avions trouvés en chemin, que nous étions sortis d'*Astracan* à l'insçu du Gouverneur, nous avions peur & avec raison, qu'ils ne publiassent notre secret, & qu'on ne prît ce prétexte pour nous arrêter : c'est-pourquoi dés le point du jour, nous levâmes l'ancre & fîmes voiles.

Description de Terki. La ville de *Terki* est située à quarante trois degrés vint sept minutes de longitude ; & éloignée de la Mer d'une petite lieuë. Elle a été accruë par trois fois du même côté : La premiére, par les Moscovites : La seconde, l'année mil six cens trente six par un Ingénieur Hollandois appelé *Corneille Claas.* Ce fut aussi lui qui designa le plan du rempart, où l'on n'a rien changé depuis. Ce rempart est haut de trois toises & épais de dix : & ses bastions ont leur Terreplain égal à la hauteur du Rempart. Le reste des Travaux met la Place en tel état, que chacune de ses parties découvre l'Ennemi de front & de flanc, & peut résister avec avantage à une Armée considérable. *Thomas Belli* Colonel Anglois, y fit aussi quelques changemens l'an mil six cens soixente & dix. La riviére de *Timenki* ou selon les Moscovites, de *Terki* arrose l'un de ses côtés. De l'autre qui est vers la Mer, tout est rempli de grands roseaux qui en ôtent presque la vuë. Du côté de la Terre, il n'y a ni bois ni montagnes qui empêche la vuë d'aller aussi loin qu'elle peut s'étendre : Et comme la Ville est frontiére, & la derniére de ce côté-là qui appartient à l'Empereur, elle est toujours pourvuë de toutes sortes de munitions, & de deux mille soldats effectifs.

La nuit du dix-septiéme, le vent fut encore extrémement fort : Et le lendemain, nous eûmes la vuë des Terres de part & d'autre, ayant à gauche l'Ile de *Meinders*, ainsi nommée du nom de celui qui en a fait la découverte. Nous fimes vint lieuës dans ce parage ; au bout

bout desquelles nous nous trouvâmes au lieu qui confine aux Monts fameux de *Caucase* & d'*Ararat*. Là nous pensions doubler la pointe, mais d'abord nous nous apperçûmes qu'en le faisant, nous n'eussions pu nous parer du Terrain dangéreux qui gît un peu au-delà; ce qui nous fit changer de dessein. Après avoir fait quelques lieuës, nous mouillâmes sur deux brasses, fond de bonne tenuë & excellent pour l'ancrage. Sur le soir nous fîmes route, & environ un quart d'heure après, nous decouvrîmes une grande Barque montée de soixente & deux hommes, qui venoit tomber sur la nôtre. Si-tôt que nous la vîmes, nous nous préparâmes à repousser l'insulte de ces gens, qui se contentérent d'approcher de nous à la portée du pistolet; d'où observant que nous étions & mieux armés & plus résolus qu'ils ne s'étoient imaginés, se retirérent un peu à l'écart, & ne nous suivirent que de loin. Pour nous, voyant que la partie étoit trop inégale, nous ne jugeâmes pas apropos de les attaquer les prémiers, mais en faisant toujours bonne mine, nous courûmes au large le plus que nous pûmes; & allâmes mouiller entre la terre ferme & l'Ile de *Syrlân*, où nos ennemis n'osérent nous suivre. Nous avons su depuis, que ces gens étoient dépêchés par le Gouverneur de *Terki*, pour nous tailler en piéces, quelque part qu'ils nous rencontrassent, & pour lui mener notre Barque avec ce qui s'y trouveroit; mais par bonheur ils avoient si peu de cœur qu'ils n'osérent nous attaquer. Juin. 1670.

Le dixhuitiéme, nous levâmes l'ancre, & nous tînmes un peu sur le vent pour approcher de Terre, & nous l'apperçûmes sur les deux heures après Midi. Ensuite étant portés d'un bon vent, nous rangeâmes la Côte, & sortîmes du Domaine de l'Empereur. Il est séparé de la *Circassie* par la Riviére de *Timenki* ou *Terki* qui est un des bras du Fleuve *Bustro*. Le Prince du Pays a toujours sur pié un Corps de quinze mille hommes, pour être prêts en toute rencontre à courir au pillage, qui est leur ordinaire emploi. Ces voleurs à gage vendent leur butin à *Terki*, où il y a deux jours de marché par semaine; & où le Prince qui se nommoit *Knes Boulat*, lorsque j'y passai, tient sa Cour. Le Czar & lui sont d'ordinaire en bonne intelligence.

La *Circassie* qui commence à *Timenki*, est séparée par le Fleuve *Step* du *Nagai*; & du *Daguestan* par le *Bustro*. Ce Pays est fertile en blé, en fruits, & en legumes; & le pâturage y est excellent. Ses habitans sont forts & robustes, & ont le visage fort large, mais toutefois un

De la Circassie & des Tartares qui l'habitent.

Juin. 1670. un peu moins que les Calmuques & les Czérémisses. Ils ont d'ordinaire tous les traits grands, & le tein fort basanné. Ils ont le haut de la tête ras à la réserve d'une touffe: & depuis-là, ils laissent croître leurs cheveux autour de la tête, tantôt flotans & tantôt tressés; Leurs habits. & tous les ont noirs comme du geai. Leurs habits consistent en une longue veste de couleur grise, par-dessus laquelle ils portent un manteau à peluche, attaché au cou avec un bouton. Leurs bonnets sont de drap, & faits apeuprès comme ceux des Prêtres. Ils ont peu de civilité, & néanmoins de tous les Tartares ce sont les plus honnêtes & les moins brutaux. Comme ils ne vont jamais guéres à piés, ils sont tous bons hommes de cheval, & le travaillent avec jugement. Leurs armes ordinaires sont l'arc & la fléche; & ils usent aussi quelquefois du fusil & d'autres armes à feu.

Si les hommes de ce pays-là sont des plus grossiers & des plus Beautés achevées. mal-faits, les femmes ne sont pas deméme; elles ont toutes de l'agrément, & je ne sai quoi qui les fait aimer: & ce que je ne puis comprendre, c'est qu'il y ait en ce pays-là si peu de proportion entre elles & les hommes; ceux-ci comme nous avons dit, étant laids & basanés; & les femmes belles & fort blanches: & cette blancheur est mêlée d'un si beau coloris, que ce n'est que lis & que roses aux endroits où il faut qu'ils soient pour faire une beauté parfaite: Leur front est grand & uni; & sans le secours de l'art elles ont si peu de sourcils, qu'on diroit que ce n'est qu'un filet de soie recourbé. Elles ont les yeux grands, doux, & pleins de feu: le nez bien tourné, les lévres vermeilles; la bouche riante & petite: & le menton comme il doit être pour achever un parfait ovale. Le cou & la gorge ont la blancheur & l'embonpoint que demandent les connoisseurs dans une beauté achevée: & sur un dos plein & blanc comme neige, tombent de longs cheveux de la couleur du plus beau geai, tantôt flotans, quelquefois tressés; & qui accompagnent toujours agréablement le tour de leur visage. Elles sont coiffées d'un petit bonnet d'étoffe noire, sur lequel est attaché un bourlet de velours deméme couleur qui ne fait pas un mauvais effet: Mais ce qu'il y a de ridicule, c'est que les veuves aulieu de bourlet ont une vessie de bœuf ou de vache des plus enflées, qui bien que couverte de quelque étoffe, les défigure merveilleusement. L'Hiver, elles ont des robes fourées; & l'Eté la simple chemise, ordinairement bleuë, jaune, rouge, ou verte. Et comme la sévére bienséance n'a point de lieu en ce pays-

là; cette chemise est ouverte jusques à mi-corps, que les yeux regardent avec plaisir, sans que ces belles y trouvent à redire. La liberté de se produire de la sorte n'est que pour les femmes du commun: celles qui sont de qualité ont deux légéres vestes sans manches sur la chemise; & par-dessous, un caleçon qui leur descend jusques à mi-jambe, & même jusques aux talons. Elles portent au cou des colliers d'ambre, ou des chaînes d'or, d'argent, ou d'étain: & des bracelets de coquilles fines, ou de petits cailloux proprement taillés. En parlant de leur sein, j'ai passé vîte comme on fait les choses communes, & cependant il n'est rien de si rare, ni qui mérite plus d'attention. Les deux globes y sont bien placés, bien taillés, & d'une fermeté incroyable; & je puis dire sans exagérer que jamais rien ne fût si blanc, ni plus propre; un de leurs plus grands soins étant de les laver tous les jours; depeur disent-elles, de se rendre indignes par trop de négligence, des graces que le Ciel leur fait. Leur taille est belle, grande, & aisée, & toute leur personne pourvuë d'un air libre & dégagé.

Juin, 1670.

Habits des femmes de Circassie.

Avec de si beaux dons elles ne sont pas fort cruelles, & ne s'effraient point de l'abord d'un homme de quelque pays qu'il soit: & soit qu'il les approche ou qu'il les touche, bien-loin de le rebuter, elles feroient scrupule de l'empêcher de cueillir ce qu'il faut de lis & de roses pour un bouquet de juste grosseur. Mais si les femmes sont faciles, les maris sont si bons, qu'ils voient d'un air froid cajoler leurs femmes, dont ils ne sont ni foux, ni jaloux; allegans pour raison qu'il est des femmes comme des fleurs, dont la beauté seroit inutile, s'il n'y avoit point d'yeux pour les regarder, ni de mains pour les toucher. J'en ai vu de si peu farouches, qu'elles m'appeloient en passant, en apparance pour voir de près mes habits qui leur plaisoient: ou pour s'informer des maniéres & des coutumes de mon Pays, mais en-effet pour demander quelque nippe, ou quelque bijou, qu'il eût été difficile de refuser à de si aimables personnes. Quand je les voyois près de leurs maris, je ne pouvois croire qu'étant si bien faites, elles pussent aimer de si laids mâtins. Ces derniers me pardonneront si je n'ai pas pour eux autant de tendresse que pour leurs femmes: Et si je les louë un peu moins, c'est en vérité qu'autant que leurs femmes me plaisent, autant j'ai de dégoût pour eux. Hé! qui pourroit dire du bien de ces faces hideuses, de ces hommes faits en loups-garous, dont l'air, les maniéres &

Ce ne sont point des beautés farouches.

Juin. 1670 & les habits, sont à mon gré les choses du monde les moins supportables : Mais pour leurs femmes, j'avouë que jamais je n'ai rien vu de plus engageant, de mieux fait ni de plus aimable. Elles sont libres, comme j'ai dit, mais je ne croi pas que la pudeur y soit intéressée, & j'ai vu quelquefois de mes camarades s'y ttomper.

Lorsqu'ils s'emancipoient à de légéres privautés, ces femmes les leur pardonnoient, comme des choses qui ne sont chés elles de nulle importance; mais s'ils prétendoient abuser de leur facilité, ils étoient rebutés d'une maniére qui leur ôtoit toute confiance.

Religion de de les Tartares.

Il semble que ces peuples soient Mahométans, parce qu'ils parlent quelquefois de l'Alcoran, par lequel ils disent qu'il leur est permis d'avoir plusieurs femmes; mais ils n'usent pas de ce privilége, & ils se contentent d'en prendre une, depeur qu'un plus grand nombre ne leur coûtât trop à entretenir, & de se voir accablés d'enfans. J'ai dit qu'il semble que ces peuples soient Mahométans, car ce n'est pas une chose fort assurée : & à dire ce que j'en pense, ils ne croient ni en Dieu ni en *Mahomet*, & s'ils ont quelque ombre de Religion, elle est si frêle, quil est probable qu'ils n'en ont point. Outre qu'ils vivent dans une profonde ignorance, ils n'ont ni Mosquées, ni Moullas, ni aucune marque de créance, excepté certains jours de fêtes, principalement celle d'Elie, que je leur ai vu célébrer. Un jour allant à terre pour acheter des provisions, à cinquante pas d'un pré par où il faloit que j'allasse, je fus arrêté par des Tartares, qui me dirent ne pouvoir admettre aucun étranger à leurs mistéres; & qu'y étant actuellement occupés, je ne pouvois approcher du lieu de la cérémonie. Comme de celui où j'étois, je distinguois ce qu'ils faisoient, presque aussibien que si j'eusse été dans le pré, je n'insistai pas pour en approcher. Lorsque le peuple fut assemblé, un des premiers d'entre eux prit un bouc, & lui coupa les parties qu'il jeta sur un buisson; d'où étant tombées d'elles-mêmes, on rejeta ce bouc, comme étant mal-propre pour l'usage auquel il étoit destiné; & l'on en tua un autre dont l'opération fut plus hureuse. Etant trouvé digne d'être consacré, on commença par l'écorcher; puis on en étendit la peau sur un bâton qu'on suspendit à une perche, qui fut plantée au milieu du pré. Ensuite une partie de cet animal étant rôtie & l'autre bouillie, chacun en prit sa portion & la mangea en témoignant une joie extraordinaire. Le repas achevé, les hommes allérent l'un après l'autre se mettre à genoux devant

la peau, & firent de courtes priéres. Après, les femmes s'étant retirées, les hommes demeurérent seuls & s'enyvrérent d'eau de vie; ce qui fut la fin de la fête. Pour leur Morts, ils les mettent en terre sans façon, & marquent d'une pierre l'endroit où ils sont enterrés. Ensuite ils les pleurent pendant quelques jours, & s'égratignent jusqu'au sang les bras & l'estomac, suivant que la tristesse est grande.

Juin 1670.

Leurs enterremens.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XVII.

Fausse route de l'Equipage. Rencontre de quelques Cosaques. Commencement du Pays des Tartares du Daguestan. Description de ces Tartares. Une tempête fait échoüer la Barque de nos Voyageurs. Ils sont épiés, pris, & pillés par les Tartares. Etant échapés de leurs mains, ils sont repris par d'autres qui les traitent plus cruellement. Ils sont menés devant le Prince, & enchaînés separément.

LE dixneuviéme, nous fimes voiles vers l'Ile de *Tzetzien*, près de laquelle nous passâmes sans la voir & sans la connoître, a-cause qu'il s'étoit élevé une brume si épaisse, que nous ne savions ni où nous étions ni où nous allions. Le lendemain, le brouillard s'étant dissipé, nous vîmes par prouë les montagnes de *Circassie*, & y fimes route, pour aller le long de la Côte & la ranger le plus long-temps que nous pourrions. Après avoir été de la sorte pendant six horloges, nous apperçûmes à Stribord une grande étenduë de terre que nous prîmes pour une Ile, & peu-après nous en vîmes une autre à Basbord. Nous gouvernâmes entre ces deux Iles pensans que ce fût notre route; mais un de nos gens qui en doutoit étant monté au haut du mats, dit que nous étions dans une Anse d'où nous aurions peine à sortir. En-effet, nous y étions déja si à l'étroit, qu'il n'y avoit d'un rivage à l'autre qu'une portée de pistolet. Nous revirâmes donc, & avec beaucoup de peine, nous nous trouvâmes sur le soir à l'embouchure de cette Anse, où nous allions

Juin. 1670. allions mouiller ſur un fond de bonne tenuë, quand nous fûmes priés par ſigne par quelque ſoixente Coſaques, d'aller à leur ſecours.

Barque de Coſaques. Ces gens-là nous faiſoient entendre que leur Barque faiſoit tant d'eau de tous côtés, qu'ils ne pouvoient plus tenir la Mer; & que nous les obligerions de leur aider à la mettre à Terre. Mais nous eûmes peur d'être pris pour dupes, & nous jugeâmes qu'il valoit mieux nous éloigner de telles gens, que d'en approcher. Notre opinion ne nous trompoit pas, leur appréhenſion étoit une feinte, & un piége qu'ils nous tendoient. Lorsqu'ils crurent que nous fuyions, ils nous ſuivirent, & furent bientôt près de nous, leur bâtiment étant plus léger, & plus fin de voiles que le nôtre: mais aulieu de nous allarmer, nous tournâmes la prouë, & feignîmes de courir ſur eux, & de les vouloir attaquer. Cette bravoûre fit un bon effet, & intimida tellement nos ennemis, qu'ils s'en allérent plus vîte qu'ils n'étoient venus. Ce petit Corps étoit un parti de l'Armée de *Radzin*, qui n'ayant pas de cœur, avoit uſé de ruſe pour nous attirer à ſon Bord, & ſe rendre maître du notre avec peu de riſque & de péril.

Après leur avoir donné chaſſe, nous reprîmes notre route, & allâmes mouiller à *Lyrlan* ſur quatre braſſes de profondeur. Cette Ile eſt ſituée à quarante trois degrés & ſept minutes: Et du lieu où nous étions, nous vîmes ſans peine le Mont d'*Ararath*, qui eſt bien plus haut que le Mont-Caucaſe, dont nous parlerons dans la ſuite. Nous fîmes les ſondages de tous les environs de l'Ile, & trouvâmes preſque partout fond de coquillage & de tres-mauvaiſe tenuë. Delà nous courûmes ſur la profondeur de ſix braſſes, & y trouvâmes un fond de vaſe, excellent pour l'ancrage. Cette nuit nous eûmes un orage, qui penſa nous faire périr: & le vent avoit ſi fort groſſi la houle, que notre Barque étoit pleine d'eau. Le lendemain nous mîmes à la Mer, & ſerrant de voiles nous cherchâmes les montagnes de *Circaſſie*, pour faire route Terre à Terre autant que nous pourrions. Nous en vinmes à bout, mais ce ne fut pas ſans beaucoup de peine, car le gros

Gros temps. temps ayant continué nous y courrûmes riſque de la vie, & eſſuyâmes tout le jour, le bruit effroyable des vagues qui briſoient contre le rivage. En paſſant entre deux montagnes où il y avoit une ville, nous fûmes rencontrés d'une Barque, où il y avoit quelques perſonnes de notre connoiſſance, & à qui nous avions ſouvent parlé, lorsque notre vaiſſeau étoit à l'ancre prés d'*Aſtracan*. Ces bonnes gens nous priérent de fort bonne grace de dîner avec eux, & nous

traité-

traitérent parfaitement bien. Ce bon repas nous redonna cœur, & nous fit passer le reste du jour plus gayement. Le long de la Côte que nous rangeâmes, nous parut fertile & agréable: Et comme il y avoit trois jours & trois nuits que nous n'avions dormi, nous mouillâmes de fort bonne heure, & nous remîmes un peu des fatigues de la Tempête. Juin. 1670.

Le vintiéme, nous nous trouvâmes à quinze lieuës de *Derbent*, située à la Côte du *Daguestan*, ainsi nommé du mot *Dag*, c'estadire montagne, les Tartares qui l'habitent étant presque tous dans des montagnes, qui commencent à *Terki*, & ne finissent qu'à *Derbent*: & ces deux Villes sont éloignées l'une de l'autre de quarante lieuës & davantage. Ces montagnes sont fort sinueuses, & s'écartent de la Mer en quelques endroits, de deux ou trois lieuës; pays sablonneux & infertile de ce côté-là; mais vers la Terre, ce ne sont que plaines & campagnes fort agréables, que nous vîmes depuis malgré nous. *Commencement du Pays des Tartares du Daguestan.*

Les habitans de ces montagnes sont de bonne constitution, & paroissent durs à la fatigue, mais après les Calmuques je n'ai point vû d'hommes plus laids. Il y a peu de différence entre leurs habits, & ceux des Tartares de *Circassie*. Leurs bonnets sont faits de drap noir, & leurs souliers, de peau du cheval ou de mouton, dont la coûture est sur le pié. Leurs armes sont l'arc & la fléche, avec un sabre, un dard, ou un javelot. Quelques-uns portent des fusils, & la plupart ne marchent en campagne que le casque en tête & la cuirasse sur le dos. Ils font grand commerce d'esclaves, ou d'hommes qu'ils volent à toute outrance, jusqu'aux enfans de leurs amis mêmes, qu'ils vendent aux Turcs ou aux Persans à fort vil prix. Si leur pays n'est pas des meilleurs, ils y vivent en repos, & ne craignent d'être insultés ni des Persans ni des Moscovites, acause que leurs montagnes sont de tres-difficile accès. Ils suivent la loi de Mahomet, mais d'une maniére fort aisée, & sans se mettre en peine de l'observer à la rigueur. Les femmes ont soin du bétail, tandis que les hommes vont au pillage qui est leur meilleur revenu, le terroir qui n'est partout que chaux & coquilles, ne leur fornissant pas suffisamment dequoi subsister. *Des Tartares du Daguestan.* *Leur Religion.*

Le vint & uniéme, nous fîmes voiles avec bon vent. Nous laissâmes sur notre gauche la Ville de *Boynac*; & peuaprès le vent commença à se renforcer; la Mer s'enfla, & une terrible tourmente nous mit *Stérilité de leur Pays.*

Juin. 1670. *Furieuse tourmente qui fait échouër nos Voyageurs.*

mit tous en desordre. Les tempêtes des jours précédens nous avoient beaucoup fatigués, mais celle-ci nous déconcerta, & nous en fûmes si épouvantés, que nous prîmes la parti d'aller échouër contre Terre. Lorsque le vent se renforça, nous tâchions de nous parer d'un banc qui gît à l'Oüest de cette Anse, mais cela nous fut impossible, & quand nous l'eussions évité, nous ne pouvions manquer de nous briser contre les batûres de ce Parage, quelque peu de voiles que nous portassions : Ainsi le parti que nous prîmes, & qui réussit assés bien, étoit sans doute le meilleur.

Lorsque nous fûmes hors de péril, nous résolûmes de ne nous y plus engager, avec d'autant plus d'assurance, qu'il n'y avoit que cinq lieuës delà à *Derbent*, où nous pouvions aller par Terre sans nous incommoder. Suivant cette résolution, chacun ayant fait son paquet dont il étoit assés chargé, nous cachâmes dans le sable le bagage du Capitaine, & la valise de *Termunde*, dans le dessein de les faire porter à *Derbent* par les prémiers Persans en qui nous pourrions nous fier. Les hardes couvertes & l'endroit marqué, apeine avions nous fait vint pas, qu'une troupe de Cavaliers coururent au lieu où nous avions caché les hardes, & les emportérent au prochain village. Jls se contentérent d'abord de ce petit butin, ou plutôt ils craignirent qu'en nous poursuivant, d'autres n'allassent le déterrer à leur insçu, & ne les en frustrassent. Cependant nous jugeâmes qu'ils n'en demeureroient pas-là ; & qu'ils reviendroient bientôt après nous, depeur que le reste ne leur échapât. Le peu de temps que nous avions à délibérer, nous fit résoudre à nous cacher dans les buissons ; & sitôt que nous y fûmes, nous apperçûmes nos voleurs, à la tête desquels étoit leur Chef ou leur Prince nommé *Ali-Sultan.* Ils ne passérent pas loin de nous, mais nous vîmes bien qu'ils ne croyoient pas que nous fussions si proches d'eux, car ils alloient à toute bride. Une heure après ils retournérent sur leurs pas en regardant de tous côtés ; mais nous étions si bien cachés, qu'il étoit difficile de deviner où nous étions. Par ce moyen nous leur échappâmes, & sur la fin du jour nous sortîmes de nos buissons résolus d'employer la nuit à nous tirer d'un si mauvais pas, & de nous reposer le jour. Nous passâmes trois nuits de la sorte avec une peine incroyable, marchans dans les ténébres, par un chemin rude & inconnu, accablés du poids de nos hardes, & toujours dans l'appréhension d'être surpris par

les Tartares. Le jour nous demeurions dans les haies, où nous ne mangions qu'un morceau de pain fort dur sans boire, n'osant aller chercher de l'eau. Juin. 1670.

Le quatriéme jour, mes camarades las & recrus d'une fatigue dont ils ne voyoient point la fin; voulurent marcher ouvertement, étant disoient-ils, impossible de trouver *Derbent* sans y voir, & sans s'informer du chemin qu'on devoit prendre pour y aller. Je leur représentai qu'il faloit encore deux ou trois jours pour faire croire à nos ennemis que nous étions sauvés: Que c'étoit trop risquer que de nous produire avant ce temps-là, & qu'enfin je craignois que le jour ne se passât pas qu'on ne s'en repentît. Mes raisons furent inutiles; ils dirent qu'ils étoient résolus à tout événement, & que le sort en étoit jeté. Durant cette contestation le pauvre *Brak*, sa femme, & son enfant dormant encore, ils vouloient partir sans les éveiller, afin de marcherplus vîte, & de se sauver plus commodément en-cas qu'ils fussent poursuivis. Je fus pénétré de leur dessein, & ne pus l'apprendre sans leur reprocher qu'ils étoient pires que les Tartares qui nous cherchoient; & qu'ils oublioient qu'ils étoient Chrétiens, puisqu'ils avoient le cœur d'abandonner leurs compatriotes & leurs fréres à la merci d'un peuple sans foi, sans loi, & sans pitié. Ce discours fit si peu d'effet, que je fus contraint de changer ton, & de les menacer que s'ils faisoient un pas sans eux, je ferois tant de bruit que les Tartares m'entendroient, & les empêcheroient d'exécuter leur cruelle résolution. J'étois d'autant plus obligé de rendre à *Brak* ce bon office, qu'il m'avoit été recommandé, & que j'avois promis à son pére de ne le point quiter. J'insistai donc qu'on l'éveillât, & ils y consentirent enfin, moins par charité que par la crainte d'être décelés par le bruit dont je les menaçois. Etant tous ensemble nous marchâmes cinq ou six heures le long des montagnes qui nous cachoient à nos ennemis. Au bout de ce temps elles nous manquérent, & nous entrâmes dans une plaine, où nous ne fûmes pas long-temps sans être envelopés de quinze ou seize Cavaliers, qui nous firent signe de loin de ne pas avancer. D'abord la crainte nous saisit, & mes camarades se repentirent de n'avoir pas suivi mon conseil. Je leur remontrai qu'il étoit trop tard; & qu'il faloit vîte aviser si nous nous rendrions, ou si nous ferions résistance. Mon avis étoit que nous le devions, étant tous armés de bons fusils, & en nombre égal: Mais

Fâcheuse rencontre de nos Voyageurs.

Juin. 1670.

les autres opinérent que quand nous aurions l'avantage nous n'en serions guéres plus avancés, étant à craindre qu'au bruit de nos coups il n'en vînt un plus grand nombre, auquel nous ne pourrions résister. Je me rendis à leurs raisons, les Tartares approchérent; & sans nous lier, ni nous traiter inhumainement, ils nous menérent devant leur Prince nommé *Osmin.* Sitôt que nous y fûmes ils nous regardérent d'un air qui nous fit croire que l'on nous alloit massacrer. Le Prince néanmoins n'avoit pas la mine cruelle, & j'en eusse bien auguré, si l'euil farouche de ses gens ne m'eût fait craindre un mauvais succès. *Osmin* nous ayant regardés, & considérés l'un aprés l'autre, fit un signe de la tête, qui apparemment étoit l'ordre qu'il donnoit de nous dépouiller; car aussitôt nos hardes furent étalées, & ce qu'il y avoit de meilleur, pris. J'avois dans un linge ma chaîne d'or audessous du genou, & mon argent étoit cousu dans mon justaucorps. Ces voleurs étoient si humains, qu'ils me laissérent l'un & l'autre, & j'en fus quite pour un paquet d'étoffes de soie, & de quelques autres que j'avois achetées à *Astracan.* Les autres eurent le même sort, mais ni eux ni moi ne fûmes insultés en nulle autre chose; & quand on nous eut déchargés & des hardes & des marchandises qui nous incommodoient en chemin, on nous laissa aller; encore eut-ont la charité de nous montrer par où il falloit que nous allassions.

Ils tombent entre les mains des Tartares qui les dépouillent.

Le *Daguestan* est gouverné par plusieurs Princes & Seigneurs, audessus desquels est celui que ces peuples nomment *Semkal.* La Ville où ce Prince tient sa Court est appelée *Boynac*, & son éléction se fait comme il suit: Le Grand-Prêtre de la Nation covoque une assemblée, où sont obligés de se trouver tous les *Mirses* ou Princes, & les Grands Seigneurs du Pays. Le jour de l'éléction, le Prêtre fait un cercle, sur lequel se mettent les *Mirses*, au milieu desquels il jette une pomme; & celui qui en est touché, ce qui n'arrive pas au hazard, le Prêtre la faisant tomber auprés de qui il lui plaît, est proclamé *Semkal.*

De quelle maniére les Tartares élisent leur Prince.

Depuis que nous fûmes dans le chemin où les Tartares nous avoient mis; à chaque pas nous croyons en voir ou en entendre d'autres; & dans cette crainte mortelle nous fîmes environ une demie lieuë; au bout de laquelle nous tombâmes entre les mains de gens plus cruels, & plus inhumains que les prémiers. Ils nous ôterent jusqu'à la chemise, sans épargnér la femme de *Brak*, qu'ils violé-

On leur ôte ce qui leur restoit.

violerent l'un après l'autre. J'en eus tant de pitié, que je sentois moins mon mal que le sien, mais toute ma douleur ne l'empêchoit pas de sentir la sienne, qui sans-doute n'étoit pas des moindres. Comme ces bonnes gens m'avoient laissé par grace ou fortuitetement deux caleçons que je portois ordinairement l'un sur l'autre, je lui en donnai un dont elle couvrit sa nudité. Dans le triste état où nous étions, nous crûmes que nous ferions mieux de nous diviser en plusieurs bandes, qui étant plus petites seroient moins exposées, & se cacheroient plus aisément, joint que nous n'étions plus en état de nous assister les uns les autres. Chacun s'associa comme il put, & prit une route au hazard, mais toute opposée l'une à l'autre. *Els Pieterz*, *Jacob Tolk* & moi, ne fûmes pas des plus hureux dans le choix de celle que nous fîmes. A peine avions nous marché un quart d'heure, que nous y fûmes maltraités par les gens du Sultan *Osmin*, auquel on avoit dit que nous pouvions être à *Radzin* qui étoit haï de ces barbares; qui pour se vanger sur nous de la haine qu'ils avoient pour lui, nous attandoient où ils nous trouvérent. Ces cruels commancérent à nous faire sentir leur rage, par nous lier les mains derriére le dos: après quoi ils nous attachérent à la queuë de leurs chevaux, nous faisant suivre à reculons & les piés nus, au-travers des ronces & des épines dont le chemin étoit tout couvert. Cette maniére de marcher, & la longueur des mauvais chemins, nous fatiguérent tellement, que nous tombâmes en défaillance; si-bien que nous fûmes réduits à nous laisser traîner aux chevaux, que ces barbares piquoient avec d'autant moins de pitié qu'ils nous voyoient souffrir constamment, ou sans faire des cris qui marquassent une douleur aiguë; car c'est où ils nous attandoient. Mais nous n'avions garde de nous plaindre, le cœur nous manquoit à tous momens, & nous n'avions presque plus l'usage de la voix ni de la parole. Lorsqu'il nous revenoit un peu, nous les prions d'avoir la bonté d'achever ce qu'ils avoient si-bien commancé, & d'abréger en nous assommant nos peines & leur cruauté. Mais ces boureaux qui prenoient peu auparavant notre silence pour une marque d'insensibilité, bien-loin d'être touchés de la priére que nous leur faisions, nous reprochérent que l'on ne babilloit point tant dans les grandes douleurs: Et quelques-uns d'entre eux étant descendus de cheval, me detachérent avec furie pour me rattacher à un arbre, où ils me percérent à coups de fléches dont ils avoient émoussé le fer, afin que je fusse plus long-temps

Juin. 1670.

L'Auteur est traité cruellement

Juin. 1670.

le triste objet de leur cruauté. Après m'en avoir donné plusieurs coups, ils s'avisérent de me demander où étoient mes compagnons; & quand je leur eus répondu que je n'en savois rien, ils redoublérent si cruellement, que mon corps étoit tout couvert de plaies & de meurtrissures. Quoique je fusse dans un état à faire pitié aux plus barbares, ils protestérent de continuer jusqu'à ce que j'eusse indiqué le lieu où ils étoient; & les effets suivant les menaces, je leur dis pour les contenter qu'ils s'étoient sauvés dans les montagnes, où ils les trouveroient infailliblement s'ils se dépêchoient de les suivre. Je m'imaginois les payer de ce charitable mensonge, car je savois qu'ils avoient pris un chemin tout opposé, où qu'ils étoient encore cachés aux environs du lieu où nous nous étions séparés. Mais ces inhumains ne me crurent pas, ils me poussérent encore quelques coups de fléche, & plus furieux qu'aparavant, ils me liérent avec *Els-Pieterz*, nous chassérent devant eux, & nous firent courir aussi vîte que leurs chevaux. Durant le chemin, ces brutaux nous chargérent d'opprobres, & nous dirent qu'on nous préparoit les plus cruels tourmens dont nous eussions jamais oui parlé. Ils ajoutérent qu'on nous apprendroit à voler sur les grands chemins, & à commettre des cruautés, dont *Radzin* seul, dont ils disoient que nous étions les émissaires, étoit capable: & qu'enfin le supplice que nous allions souffrir, seroit d'être hachés par morceaux, en commançant depuis les piés jusqu'à la tête. J'avouë que j'attandois la mort avec quelque sorte d'impatiance, mais celle dont on me parloit ne m'accommodoit point du tout. Quoique je fusse fort affoibli, & dans une langueur mortelle, je craignois d'avoir encore trop de force pour ne mourir pas dés les prémiers coups. J'envisageois les pauses que les boureaux faisoient pendant ces sortes de tourmens, comme autant d'années de supplices où ma raison pouvoit succomber. Ainsi les maux que je sentois, ceux que j'allois souffrir, & que je souffrois par avance, me mirent en un état que je ne saurois exprimer.

Il est mené devant le Prince.

Pendant les troubles dont mon esprit étoit agité, nous entrâmes dans le village, & l'on nous mena devant le Prince, lequel étoit environné de sabres tous nus, & des ferremens dont ils se servoient dans les tortures. A ce spectacle je sentis un frisson mortel, & tombant à-demi pâmé, je jetai les yeux sur mon camarade, qui me regarda en même temps, mais d'une maniére si affreuse, & qui témoignoit tant d'égare-

garement, que je crus son esprit aussi malade que son corps. Je ne me trompois pas son esprit n'étoit plus dans sa situation naturelle, & depuis ce temps-là il n'y a presque point été. Lorsque nous fûmes devant le Prince la face contre terre, *D'où étes-vous* dit-il, *misérables? d'où venez-vous? Et que cherchez-vous sur mes Terres? Seigneur,* lui dis-je, *nous sommes tous deux Hollandois: nous venons d'Astracan, d'où nous sommes sortis pour éviter la furie de Stenko-Radzin. Et nous pensions que ce fût ici le chemin pour aller à Derbent. Je sai le contraire* repartit le Prince, *vous étes nés Cosaques, & sujets du traître Radzin, qui après s'être saisis d'Astracan, vous envoie épier mon Pays, & chercher les moyens de l'y faire entrer en triomphe. Seigneur,* répliquai-je, *nous sommes tels que je vous ai dit, & si nous sommes tombés sur vos Terres, c'est en cherchant un passage en Perse par la Mer Caspienne, que l'Empereur de Moscovie nous envoie reconnoître, pour faciliter le transport des soies qui se débitent sur les siennes.* Le prince ayant dit qu'il étoit aisé de savoir si nous disions vrai, fit venir d'entre ses esclaves cinq ou six Moscovites, qui nous ayant envisagés & pris garde à notre langage, dirent que nous n'étions point Cosaques, & qu'ils nous croyoient Hollandois. *A la bonne heure*, répondit le Prince, *leur témoignage vous sauve la vie, n'apréhendez plus de la perdre:* En même temps il donna ordre qu'on nous enchaînât séparément. Juin. 1670.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XVIII.

L'Auteur est envoyé à Mahomet fils d'Osmin. Il passe par une forêt dont tous les arbres sont chargés de fruits differens. Son arrivée à Urwan, où il se trouve à la vente de quelques Esclaves. Il fait rencontre de quelques moines sur la montagne d'Ararath. Il y marche cinq jours de suite. Il y guérit d'une descente un Ermite, qui lui fait present d'une chaîne, de quelques reliques, & d'une attestation qui prouve qu'il a été sur cette montagne.

LE vint & uniéme on vint m'avertir que le Prince *Osmin* m'envoyoit à Sultan *Mahomet* son fils; en sortant du Palais je ren-

Juin. 1670. contrai mon camarade, qui me voyant partir, *ha! cher ami* s'écria-t-il, *où me laissez-vous, & que deviendrai-je?* Ensuite il parut si affligé, & si pénétré de douleur que j'eus de la peine à le consoler. Quoique ma peine ne fût pas moindre que la sienne, dans la pensée que nous ne nous reverrions plus & que nos parens n'entendroient jamais parler de nous, ni nous d'eux, je feignis d'espérer que notre esclavage ne seroit pas long; & que j'avois appris que les Tartares qui nous détenoient, étoient les moins cruels de tous ceux qui portoient ce nom; & quand je le crus un peu rassuré, je suivis mon patron qui me fit monter une mule, & partis accompagné de quelques renégats, qui me menérent au fils d'*Osmin*, qui tient sa Cour à trois lieuës d'*Urwan* ou d'*Ervan*.

Ce jour nous allâmes coucher à un village nommé *Tzurbag*; Il est situé sur une montagne fort haute qui n'a rien de particulier. Comme nous y fûmes de bonne heure, tous les habitans me voulurent voir, & principalement les femmes, qui témoignoient être fort surprises de me voir autrement coëffé que les hommes de leur pays, qui bien-loin de porter les cheveux longs comme je les avois, se les font raser deux fois le mois.

Forêt commode en toute maniére. Le vint & deuxiéme, nous partîmes de grand matin, & entrâmes quelques heures après dans une forêt où les sangliers n'étoient pas rares. Cette Forêt est assurément un pays de cocagne pour ces animaux, puisqu'ils y trouvent presque en tout temps autant de fruit qu'il en faut pour leur subsistence, s'ils sont d'humeur à s'en contenter. Ce n'est partout que cerisiers, que poiriers que pommiers, qu'amandiers, que figuiers, que châtaigniers, que pêchers, que meuriers, outre quantité d'autres dont les noms m'étoient inconnus. Ainsi jamais les fruits n'y manquent: & quoique tous les habitans y aient le même droit, nul d'entre eux n'osant se marier qu'il n'ait attestation d'y avoir planté plus de cent arbres, dix fois autant de peuples ne consumeroient pas la centiéme partie des fruits qu'ils portent: & ce qu'il en tombe suffiroit pour beaucoup plus de sangliers qu'il n'y en a, quoi qu'il y en ait un nombre incroyable. Le pâturage y est excellent, aussi le bétail y est fort gras, principalement les moutons, dont la queuë est large d'un demi pié. Il y a du blé en quantité, & de toutes sortes de grains; & la volaille y est commune & à grand marché.

Le trentiéme, nous arrivâmes à *Urwan* ou *Ervan*. Cette Ville est

assise au pié de la montagne d'*Ararath*, & confine à la *Médie*, étant éloignée de la Mer Caspienne de quelque...... lieuës. Cette Ville n'est pas des plus grandes, mais elle n'est pas des moins fortes, & ses murailles sont de pierre dure. Il s'y voit en quelques endroits des Mosquées à la Persienne, & un couvent de Carmes. Le plus grand négoce qui s'y fasse, est celui des esclaves, que les Tartares du *Daguestan* y vont vendre de toutes parts. On y méne un si grand nombre, qu'on a un jeune homme fort & robuste pour dix écus, & souvent pour moins: quelques-uns de mes camarades y furent vendus à ce prix-là. Les habitans d*Urwan* sont pour la plupart Arméniens qui ne sont pas fort à leur aise; & la montagne qui est mal peuplée, ne l'est que de gens qui professent la Communion Romaine. Juin. 1670.

Cette montagne est située entre la *Médie* & l'*Arménie*. Elle confine à l'une & à l'autre, & est comme une suite des montagnes du *Daguestan*. Les Arméniens l'appellent *Messine*, & les Persans *Agri*. Elle est beaucoup plus haute que le mont *Caucase* ou *Taurus*; & même qu'aucune montagne de *Perse*, de *Médie*, & d'*Arménie*. Les pierres y sont d'un brun clair, & tirant un peu sur le bleu; & j'y ai vu quelques minéraux les uns roux, les autres jaunâtres, & tous fort lourds & fort luisans. J'avois pris un peu de chacun, & d'un certain sable roussâtre dont la lueur étoit surprenante pour l'examiner de plus près lorsque j'en aurois le loisir; mais les Anglois me déchargérent de cette peine, en m'ôtant tout ce que j'avois, lorsqu'ils me firent prisonnier, comme nous dirons en son lieu. *Description de la Montagne d'Ararath.*

Le dessein de mon Patron étoit de me vendre à *Ervan*, mais les habitans témoignérent n'avoir pas envie de m'acheter. Comme il n'y songeoit plus, deux Carmes vinrent me demander si je n'étois point Chirurgien, & m'assurérent que si j'avois quelque intelligence en cet art, ils me donneroient de la pratique, dont je serois fort bien payé, si l'on voyoit que j'y réussisse. Je répondis que la Chirurgie n'étoit pas mon métier, & que jamais je ne m'y étois appliqué. Ces bonnes gens ne me crurent pas; aprés avoir quelque temps conféré ensemble, je vis bien à leur mine, qu'ils me prenoient pour un habile homme, mais que je n'osois l'avoüer en présence de mon Patron. Ils le prirent donc en particulier, & le priérent de leur dire quel étoit mon talent. Sans lui donner le temps de répondre, sachez Patron lui dit l'un des deux, que ce que nous *L'Auteur operateur malgré lui.*

vous

Juin. 1670. vous demandons n'est pas à négliger, mon frére est malade d'une descente, & si votre esclave le peut guérir, je vous fais présent de cinquante écus. Laissez-moi faire reprit mon Patron, je vous répons que votre frére guérira; il feignit d'avoir su d'un de mes camarades, que c'étoit effectivement en cela que j'excellois; mais qu'ils s'en allassent à leur couvent, & lui laissassent le soin du reste: Savez-vous me dit-il, qu'il se presente une occasion de recouvrer la liberté; prenez-la si vous étes sage, car peutêtre jamais ne l'aurez-vous ni si belle ni si assurée, ensuite il me dit ce que c'étoit, & qu'il faloit que j'entreprisse cette cure, qui peutêtre me réussiroit. Cette proposition me mit dans une peine extrême: je savois que mon Patron étoit l'homme du monde le plus âpre au bien & le plus avare. Il étoit tenté d'un gain si visible & si peu ordinaire: Je ne l'étois pas moins de la promesse de ma liberté; mais je craignois les coups de baton qui ne me pouvoient fuir, en-cas que cette opération ne réussit pas à son gré. Après y avoir un peu pensé, je résolus de faire tout ce qu'il voudroit: Il loüa ma resolution, courut au couvent & promit merveille. Le moine & lui convinrent du prix, & dés le lendemain nous partîmes pour aller trouver le patient qui vivoit en Ermite sur la montagne d'*Ararath*. Son Ermitage étoit si éloigné de terre, que nous n'y fûmes qu'au bout de sept jours, chacun desquels nous fîmes cinq lieuës. Nous trouvions tous les soirs une hute où nous reposions; & l'Ermite qui l'habitoit nous donnoit le lendemain un paysan & un âne: le premier pour nous conduire, & celui-ci pour porter des vivres & du bois. Cette derniére provision est si utile, que sans cela la montagne est inhabitable: Et le froid y est tel, qu'un Cavalier peut courir sans risque à toute bride sur de la glace de trois heures. De-plus, on ne s'y chauffe que du chauffage qu'on y porte, car il n'y croît ni arbres, ni haliers, ni ronces; & dans toute la montagne il n'y a pas un pouce de terre. Les premiers nuages que nous passâmes étoient & obscurs & épais. Les autres étoient extrémement froids, & pleins de neige: quoiqu'un peu plus bas la chaleur fût grande, & les raisins & autres fruits dans une parfaite maturité. Dans le troisiéme nuage nous pensâmes mourir de froid, nous avions beau courir; rien ne nous pouvoit échauffer; & si cet espace glacé avoit duré encore un quart d'heure, je croi que nous y fussions morts: Mais lorsque nous n'en pouvions plus, nous ren-

Voyage de l'Auteur sur la Montagne d'Ararath.

contrâ-

contrâmes hureusement une de ces hutes Erémitiques dont j'ai déja parlé: on nous y fit grand feu, & cependant je fus plus d'une heure sans le sentir. Les jours suivans plus nous avancions, plus nous respirions un air tempéré; & cette douceur continua jusqu'à la Cellule de notre Patient, où nous arrivâmes le septiéme du mois de Juillet. Juillet. 1670.

Cette Cellule est grande & proprement taillée dans le roc, & ce bon Ermite me dit qu'il n'y avoit jamais senti ni plus de chaud, ni plus de froid qu'il faisoit alors; & il ne faisoit ni l'un ni l'autre. Il ajouta que depuis vint cinq ans qu'il y demeuroit, il n'y avoit senti ni le moindre souffle de vent, ni vu tomber une goute d'eau: Avec tout cela poursuivit-il, l'air est encore bien plus tranquille sur le sommet de la Montagne, puisque jamais on n'y a vu le moindre changement; aussi est-ce pour cette raison que l'Arche ne se corrompt point, & qu'elle y est depuis tant de siécles aussi entiére que le prémier jour qu'elle y demeura.

Après ce discours pendant lequel j'examinois attentivement mon malade, je le fis mettre sur sa couche, lui tâtai le pous & son mal: Je trouvai qu'il étoit rompu, & que sa descente approchoit de la grosseur d'un gros œuf de poule. Depuis quand lui dis-je, avez-vous cette incommodité? Il n'y a qu'un mois reprit-il. Bon répliquai-je, le reméde ne vient pas trop tard, & je vous répons du succès. Je lui retâtai la partie blessée, & lui dis en riant que dans une semaine ou deux il se porteroit aussi-bien que moi. Le bon Religieux en eut tant de joie qu'il m'embrassa, & me dit cent choses obligeantes; entre autres qu'il voyoit bien que j'étois un homme consommé dans ma profession, & qu'il étoit hureux d'être tombé entre mes mains. Comme il m'importoit qu'il le crût, bien-loin de le desabuser par une feinte modestie, je fortifiai ses conjectures de plusieurs exemples de bons succès dans des cures bien plus difficiles; & le mis en si bonne humeur qu'il étoit à-demi guéri avant que j'eusse commancé à faire mon opération. L'ayant disposé de la sorte, je me fis apporter deux cens œufs de poule que je fis durcir, & ne me servis que des jaunes dont je tirai de l'huile: Ensuite je fis un bandage qui n'étoit pas des plus réguliers, mais dont l'application ne fut pas des plus malhureuses. Le tout étant prêt, j'oignis mon patient de cette huile, & continuai quatre fois le jour durant deux semaines. Aprés, je lui mis le bandage, & lui or- *Heureuse opération de l'Auteur.*

Juin. 1670. donnai de demeurer sur sa couche tout ce temps-là. Le patient docile exécuta ponctuellement mon ordonnance, aussi fut-il récompensé de sa docilité, & de la confiance qu'il avoit en moi, car au bout de quinze jours l'ayant fait lever de dessus sa couche, il dit qu'il sentoit bien qu'il étoit toutafait guéri, & que sa descente ne reviendroit plus. Je voulois qu'il se contentât de se tenir un peu debout pour la prémiére fois; mais il voulut faire quelques pas, après lesquels rien ne tomba comme de coutume. Les jours suivans il continua à se mieux porter: si-bien que pouvant se passer de moi, je pris congé de lui, après lui avoir ordonné de ne point quiter son bandage qu'au bout de l'an. Ce bon Ermite me témoigna tant de reconnoissance, que j'en eus de la confusion; à quoi il ajouta que sa profession lui défendoit de me faire de riches présens, & qu'il n'avoit rien de plus précieux qu'une croix attachée à une petite chaîne d'argent; il l'ôta de son cou pour me la donner; avec un petit morceau de bois rouge & brun, & un peu du roc sur lequel l'Arche reposoit. Il éleva si haut la valeur de ces deux morceaux de pierre & de bois, qu'à l'en croire j'étois trop riche si je les pouvois conserver; Ou si je les voulois porter à l'Eglise de *S. Pierre* à *Rome*, il m'assura d'une récompense qui feroit ma fortune. Ensuite il me dit qu'il étoit Romain, qu'il se nommoit *Domingo Alexander*, & qu'il étoit fils d'un des plus riches & des plus apparens de Rome: qui après avoir donné tout son bien à *S. Pierre*, lui avoit enjoint de se rendre Ermite, & de finir ses jours sur la Montagne où il étoit, & où il vivoit plus content & plus hureux que le plus riche des mondains. Sur le point de nous séparer, il me vint en pensée que je ne ferois peutêtre mal de lui demander une attestation du sujet que j'avois eu d'aller sur la Montagne d'Ararath: ce qu'il m'accorda volontiers dans les termes suivans.

Attestation de l'Ermite guéri par l'Auteur.

Postquam non potui intermittere ad petitionem Joannis Jansonii, *qui precabatur, ut testimonium ipsi darem scriptum, quòd supernominatus* Joannes Jansonius *fuerit apud me in monte sancto* Ararath, *circiter triginta quinque milliarium sursum eundo; ubi prænominatus* Joannes *me sanavit ab una magna ruptura. Propterea ipsi magnas gratias ago propter magnam diligentiam suam, quam mihi præstitit: & ipsi pro hac benevolentia donavi unam crucem, quod fuit frustum ligni de vera* Archa Noë, *ubi in persona intus fui, & illud de quo ista crux est facta, propriis meis manibus ab una*

came-

camera scidi. Ubi ego Joanni Janson *perfectius veritatem narravi quomodo illa* Archa *est facta. Super hoc ipsi lapidem etiam dedi, quem ipsemet manibus meis decerpsi infra* Archam, *ubi* Archa *quiescit. Hoc omne fateor esse verum, tam verum, quàm verè ego in ista mea sancta Eremitica habitatione de facto vivo.* Juillet. 1670.

Datum in Monte Ararats, *die* 22. *Julii* 1670.

DOMINICUS ALEXANDER ROMANUS.

Bienque mon Traducteur m'ait dit que ce Latin n'est pas des meilleurs, je n'ai pas néanmoins jugé qu'il le fallût changer, puisque tel qu'il est on l'entend, & qu'il s'agit moins ici des paroles, que de la vérité du Fait. Le voici traduit en Langue vulgaire.

J*Ean Jansz. m'ayant prié de lui donner une attestation, qu'il a été dans ma Cellule sur la Montagne d'* Ararath*, où il est parvenu après y avoir fait en montant quelque trente & cinq lieuës de chemin, je n'ai pas cru qu'il fût raisonnable de la lui refuser. Ainsi je déclare qu'il y a été, & deplus qu'il m'a gueri d'une rupture fort incommode: Dequoi je lui suis fort obligé; comme aussi du soin qu'il a pris de moi pendant le cours de l'operation. Pour lui témoigner ma reconnoissance, je lui ai fait présent d'une croix de la vraie* Arche de Noë, *où j'ai été; & dont j'ai coupé le morceau dont sa croix est faite; assavoir d'une des chambres de cette* Arche. *J'ai aussi spécifié audit* Janson *les particularités, & la maniére dont elle est faite: Et lui ai deplus donné un peu de la pierre sur laquelle repose l'*Arche*, d'où je l'ai détaché moi-même. Toutes lesquelles choses je certifie être véritables, & aussi véritables qu'il est certain que je suis encore vivant dans ce saint Ermitage.*

*Sur la Montagne d'*Ararath, *le* 22. *Juillet* 1670.

DOMINIQUE ALEXANDRE ROMAIN.

Chargé de ces saintes Reliques, avec lesquelles on me promettoit de ne manquer de rien, & fier du bon succès de ma premiére opération, je descendis de la Montagne escorté d'un âne & d'un guide. Ce fut par le même chemin que j'avois fait en la montant; mais j'y fus bien plus incommodé que la premiére fois; surtout pendant

Juillet. 1670. pendant que durérent les nuages froids, où le sentier étoit si rude, si glissant & si escarpé, qu'à chaque pas, nous courions risque de rouler. Vers la fin de la Montagne, le vent, la pluie, & le chemin qui étoit encore bien plus difficile que les autres, me firent presque desepérer d'y pouvoir parvenir. J'y arrivai pourtant, mais ce ne fut pas sans jurer de n'y retourner de ma vie: Et que jamais l'Arche, ni la pierre qui la soutient au raport de mon Ermite, n'auroient la force de m'y attirer. Ainsi je vis le célébre Mont d'*Ararath*, & mon voyage sert de preuve, que si la route en est malaisée, elle n'est pas inaccessible, comme plusieurs se l'imaginent.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XIX.

L'Auteur est remis à la chaîne, & fort pressé de se rendre Mahométan. Moyens dangéreux dont son Patron se sert pour le réduire à sa volonté. Il est délivré de la chaîne & vendu à un Persan. Description de quelques Côtes de la Mer Caspienne. De deux Goufres tres-dangéreux au Golfe de Guilan. Entretien de l'Auteur & de quelques Marchands Arméniens sur le négoce de la soie.

SItôt que je fus de retour, mon Patron toucha les cinquante écus qu'on lui avoit promis, mais je n'en fus pas plus hureux. Bien-loin de me mettre en liberté, ce brutal me serra les jambes avec deux chaînes qui penférent me briser les os. Je fus si surpris de ce traitement, que j'eus de la peine à le croire; J'avois bien oui dire que les Infidèles n'étoient pas gens de bonne foi, surtout à l'égard des Chrétiens, mais il me sembloit que mon Patron étoit plus honnête homme que le reste des Musulmans. J'eus un dépit extrême de me voir tombé entre les mains d'un si méchant homme, & perdis presque toute espérance de redevenir jamais libre. Comme j'examinois les circonstances de mon sort, & par quelle fatalité je me voyois chargé de chaînes, lorsque j'avois le moins de sujet de les craindre, ce Barbare entra où j'étois, & me demanda en souriant

riant si je les trouvois lourdes, & si elles m'incommodoient? D'abord je ne lui répondis que d'un euil irrité; mais ensuite faisant réfléxion que c'étoit un peu trop de fierté pour un esclave, & pour un esclave enchaîné, je me contentai de lui répondre qu'il en savoit le poids avant moi, & qu'il devoit savoir aussi qu'elles siéroient mieux à ses domestiques, qu'à un homme libre, ou du-moins qui le devoit être s'il lui eût fait justice. Il me répliqua sans s'émouvoir que s'il avoit enchaîné mon corps, c'est qu'il avoit pitié de mon ame; & pour me faire songer à la délivrer de la captivité où ,, ma créance la mettoit. Ouvre les yeux dit-il, & sui la voie la ,, plus certaine; c'est assurément celle où je suis, & le grand Pro- ,, phéte qui l'a montrée, est le seul infaillible, & le seul digne d'être cru au fait du salut. Il ajouta plusieurs autres choses, dont la conclusion fut, qu'en attendant les biens dont je jouïrois dans l'autre monde, il avoit résolu, en-cas que je voulusse embrasser le Mahométisme, de m'en faire dans celui-ci; Qu'il m'avoit déja destiné pour mes femmes deux des plus belles filles du pays: & pour ma subsistence, un fonds dont je serois content. Quelque peine que je souffrisse, & quelque amertume dont mon cœur fût alors comblé, je lui répondis que ses promesses ébranleroient peutêtre une ame moins ferme que la mienne; mais que j'étois si persuadé que ma créance étoit la meilleure, que les plus grands biens de la vie, ne m'induiroient pas à la changer. Que je renonçois à la liberté s'il ne me l'offroit qu'à ce prix; & que c'étoit ma derniére résolution. Il me quitta assés froidement, mais sans me menacer comme je pensois qu'il eût fait; mais aussi sans m'ôter mes chaînes, depeur que je n'usasse du droit que j'avois de m'enfuir. Trois jours après, je fus visité par deux jeunes filles assés bien faites: Elles étoient suivies d'un Moscovite qui leur servoit de Trucheman, & qui me dit de leur part le sujet qui les amenoit. J'appris que c'étoient les deux femmes dont le Patron m'avoit parlé. Il me les envoyoit pour achever de me seduire, car il ne pouvoit croire que ses promesses ne m'eussent tenté, ni que je pusse résister à deux si aimables personnes. Après m'avoir entretenu de choses indifférentes d'un air libre & enjoüé: Elles me firent demander si leurs personnes me plaisoient, & si je les voulois pour femmes; & sans me donner le temps de répondre, elles se saisirent de mes deux mains & les baisérent, en me regardant d'un air que j'entendois mieux que leur Langue. C'étoit un

Juillet. 1670.

L'Auteur pressé de renoncer à sa créance.

Juillet. 1670. objet assés bizarre, qu'un esclave dans les chaînes cajolé par deux belles filles: L'une me serroit d'un côté; l'autre se panchoit sur mon bras; & toutes deux me regardoient d'un euil si tendre, qu'il étoit aisé de juger que le cœur étoit de la partie. Mais leur adresse fut inutile, quand je n'eusse point été marié, ce qui suffisoit pour m'empêcher de répondre à leurs desirs, mon aversion pour l'Alcoran, auroit produit le même effet. Je leur fis donc dire que ma Loi me défendoit d'épouser deux femmes;que j'en avois une en mon pays que je ne pouvois oublier, & que quelque part que je fusse, je lui serois fidèle au péril même de ma vie. Elles me repartirent que quel-„ que sévére que fut ma loi, elle ne me pouvoit obliger qu'aux cho-„ ses possibles; & que le Ciel ayant permis que je devinsse esclave „ d'un homme qui étoit résolu à me garder autant qu'il vivroit, j'è-„ tois dispensé d'aimer une femme que je ne reverrois jamais. Que „ la grace qu'on me faisoit étoit si peu commune, qu'il y avoit de-„ quoi s'étonner, que j'aimasse mieux gémir sous les fers le reste „ de mes jours, que de les passer doucement avec des personnes qui „ n'étoient peutêtre pas indignes de mon amitié. Qu'au reste il fal-„ loit ménager le temps, & que notre Patron ne seroit pas toujours „ d'humeur à me faire la même grace. Je leur répliquai que j'étois ferme dans ma résolution, & que ni la faim, ni la nudité, ni les chaînes,ni la mort même ne me la feroient pas changer. Cette réponse les surprit si fort qu'elles me regardérent sans rien dire; & voyant que mes yeux & mes paroles s'accordoient, elles cessérent de m'importuner. Apeine étoient-elles sorties de ma chambre, que mon Patron en y entrant „ Hé! bien dit-il, est-il donc vrai que tu t'obstines à ta „ perte, & n'auras-tu jamais l'esprit de connoître le bien qu'on te „ veut? Je te fais des offres avantageuses; croi moi, profite de ma „ bonne humeur, & te rends digne en les recevant de l'amitié d'un „ Prince qui t'aime.Si ce que je t'ai dit ne suffit paspour te le prouver, „ je te fais Capitaine d'une Compagnie de soldats qui t'obeïront „ comme à moi, & te ferai d'ailleurs tant de bien, que tu béniras le „ moment où tu tombas entre mes mains. Je lui répondis assés froi-„ dement que quoiqu'il me promît, il ne m'obligeroit jamais à em-„ brasser le Mahométisme; que j'avois pour lui une aversion qui du-„ reroit autant que ma vie; & que si pour la lui prouver il ne falloit „ que répandre la derniére goute de mon sang, il m'y trouveroit tou-„ jours disposé. Quoi répliqua-t-il brusquement, est-ce donc là com-

„ me

„ me tu répons à ma bonté ? Et ne crains-tu point les traits de ma „ haine ? Je les crains si peu repartis-je, qu'il ne m'importe pas que „ tu me sois bon ou méchant, si l'une & l'autre n'a pour but que le „ changement de créance : J'ai déja tant souffert depuis que je suis „ ton esclave, & j'ai si-bien appris à souffrir, que je ne croi plus de „ tourmens capables de m'intimider. A ces derniers mots il fit une pause, après quoi il me demanda si tous les Allemans me ressembloient ? Je répondis qu'oui, & que je n'en connoissois point qui fût assés lâche pour abandonner la Religion où il étoit né pour une autre, principalement pour la sienne. Il avoüa qu'il en avoit vu à *Astracan* de si braves, qu'un seul faisoit tête à quatre, à six, & même à huit ; qu'il étoit charmé de leur bravoure, & qu'il eût bien voulu en avoir quelqu'un à son service à condition de les bien payer. Je lui repliquai que quand les Allemans ne seroient pas aussi zélés pour leur Religion qu'ils l'étoient, ils n'auroient garde de prendre parti dans son pays, depuis qu'on avoit égorgé les Ambassadeurs de Pologne & toute leur suite devant les portes de cette Ville. „ Dequoi me parles-tu reprit-il, ces brutaux-là méritoient-ils un trai„ tement plus doux ? Eux qui refusérent de me payer les droits qui „ me sont dus, & qui eurent l'effronterie de coucher en joüe mes „ Officiers qui les leur demandoient, disant que si on les prétendoit, „ c'étoit au bout de leurs mousquets qu'on les devoit chercher. Fal„ loit-il donc que je souffrisse cette insolence impunément dans mon „ propre pays ? & pouvois-je moins en cette rencontre que de les fai„ re massacrer, afin d'aprendre aux étrangers le respect qui m'est „ dû ? Il prononça ces paroles avec émotion, & me quitta en les „ achevant.

Juillet. 1670.

Cependant le poids de mes chaînes m'incommodoit extrémement, & je ne savois par quelle avanture il se pouvoit faire que j'en pusse être déchargé. Un jour accablé de tristesse, & du mal qu'elles me faisoient, je songeois fort sérieusement aux moyens de m'en défaire, quand je vis entrer les deux filles qui demandoient à être mes femmes. „ Elles „ commencérent par me demander si les chaînes & l'esclavage a„ voient plus de charmes pour moi, que deux jeunes personnes qui „ venoient pour m'en tirer si je voulois y consentir, qu'il ne tenoit „ qu'à moi d'être hureux ; & que j'étois peutêtre le seul, qui pré„ ferât la captivité & la peine, aux honneurs, aux biens & aux plai„ sirs que l'on m'offroit & dont dés l'heure même je pouvois pren-

„dre

Juillet. 1670. „dre possession. L'importunité de ces femmes me parut si dangéreuse, que je cherchai d'autres moyens que la douceur pour couper pié à leur babil. „Je leur reprochai donc que leur effronterie étoit sans „exemple, & que nous n'étions point accoutumés à voir des femmes se prostituer de la sorte: qu'on aimoit la pudeur dans leur sexe; „& que celles qui n'en avoient point, étoient en horreur parmi „nous. Elles me répliquérent que chaque pays avoit ses coutumes „que l'usage rendoit familiéres: que leur prix ne dépéndoit pas du „jugement que nous en faisions; que le secret étoit de suivre celles des lieux où l'on vivoit; & que si les Chrétiens étoient d'humeur „à se contenter d'une seule femme, quoiqu'ils en fussent éloignés „de deux mille lieuës, il ne s'ensuivoit pas que tout le bon sens fût „de leur côté, ni qu'on dût condamner les Turcs, les Tartares, „les Persans, dont la Loi permettoit la multiplicité des femmes, „peutêtre avec autant de raison que la mienne la défendoit. Ensuite „elles se rétirérent, & ne revinrent plus me voir, dequoi je leur sus „fort bon gré.

Depuis ce moment je fus quelques jours sans revoir mon Patron, pendant lesquels j'appris d'un esclave qui avoit soin de veiller sur moi, qu'il régnoit souverainement dans la ville où nous étions; & qu'il avoit trois bains, l'un à *Derbent*, où demeuroient trois de ses femmes; l'autre à *Scamachi*, & le troisiéme à *Ispahan*, lesquels faisoient le plus beau de ses revenus, chacun lui valant dix écus par jour. La raison d'un si grand profit, est que tous les jours ces bains ne desemplissent pas, tout le matin étant occupés par les hommes, & le reste du jour par les femmes. Ce qui rend l'usage des bains si fréquent en ce Pays-là, c'est que la loi déclare l'approche des deux séxes impure, & qu'elle ne permet l'entrée des Mosquées qu'après s'être lavé. Dés qu'il paroît en une femme des marques de grossesse, on n'oseroit plus la toucher, & c'est un précepte que gardent les hommes inviolablement, afin disent-ils que la conception en soit plus sure; mais peutêtre qu'ils n'en seroient pas si religieux observateurs, si la même Loi qui les éloigne des femmes grosses, ne leur permettoit d'en voir d'autres: Ajoutez que ce moyen n'est pas un des pires pour peupler, un seul homme pouvant avoir en une même année plusieurs enfans de plusieurs femmes.

Bains d'un grand revenu.

Le dixiéme, mon Patron vint voir en quelle humeur j'étois:

il m'aborda amiablement, & me rebatit les mêmes choses, mais avec un peu plus d'ardeur. Je lui répondis comme auparavant, & lui reprochai aigrement l'injustice de son procédé. „ Je lui soutins „ qu'il n'y avoit point de barbare qui ne fût plus humain que lui, & lui „ demandai si c'étoit un trait de *Musulman* de tenir si mal sa parole? „ S'il n'étoit pas vrai qu'il m'eût promis la liberté, en-cas que je pus- „ se guérir l'Ermite, & qu'il touchât les cinquante écus? S'il n'en avoit pas été payé? & s'il ne faisoit point de conscience de charger „ de chaînes un homme libre, ou dumoins qui le devoit être. Il fut touché de ces reproches, & commanda que l'on m'ôtât la plus pesante de mes chaînes. Lorsque je le vis ébranlè. „ Hé-bien! lui dis-je, „ est-cela tout ce que vous me devez? Et par quel droit rendez-vous „ ma condition pire que celle des autres esclaves: ils vont où il leur „ plaît, & je n'ai pas la liberté de sortir de ce triste lieu: craignez- „ vous plus de me perdre qu'eux? Ce n'est pas-là le moyen de me con- „ server: & si vous pensez continuer à me traiter si cruellement, à „ me tenir dans cette misére; je vous déclare ma résolution, qui est „ de m'en tirer moi-même, & de me servir de mes propres mains „ pour m'ôter une vie qui m'est devenuë insupportable depuis que „ j'ai eu le malheur de tomber entre les vôtres. Juillet. 1670.

Ce reproche étoit un peu fort, mais il ne pouvoit l'être moins dans le dessein que j'avois de l'intimider. Je savois qu'il étoit avare, & que lui parler de m'ôter la vie, c'étoit le prendre par son foible, qui étoit de craindre de perdre l'argent qui lui reviendroit de ma vente: Joint que la maison où quelqu'un se tuë est maudite par la Loi qui ordonne de la démolir. C'est dans cette considération que je feignis d'avoir résolu de me tuer, ne voyant point de jour à ma délivrance que par une semblable feinte. Le succès en fut si hureux, que dés le lendemain je fus vendu à un Persan nommé *Hadgi Mahumet Sala* pour vint cinq *Abassis*, chaque *Abassis* revenant à quatorze sous de notre monnoie. C'étoit si peu d'argent, vu le prix où sont les esclaves en *Turquie* & en *Barbarie*, que je ne doute pas qu'il ne me crût homme à lui faire perdre sa maison en m'y ôtant la vie de mes propres mains, s'il différoit à me donner la libérté ou à me vendre. Mon dernier Patron me traita d'abord fort humainement, & me dit en Moscovite qu'il parloit parfaitement bien qu'il me meneroit à *Ispahan*, où il y avoit quantité de Francs qui sans-doute m'acheteroient, & que par ce moyen mon esclavage finiroit bientôt.

Juillet. 1670.

Le dousiéme, il me fit le suivre à *Derbent*, & comme il trafiquoit en garance & autres racines propres à teindre qui ne sont pas rares en ce pays-là, nous étions souvent sur la *Mer Caspienne* où il en en trouvoit le débit. Tous les environs de la ville étant pleins de rochers & par conséquent fort mal-seurs lorsque la Mer est agitée, sa Barque étoit à une demi-lieuë delà dans une Baie de bon fond & de bon abri, où nous portions ses marchandises. Depuis *Boynac* jusqu'à *Masanderan*, qui est une espace de quatre lieuës, ce ne sont que Dunes & hauteurs de sable, d'où l'on découvre les montagnes du D*aguestan*. Partout le terrain est propre à mouiller, tant pour la nature du fond, que pour la raisonnable profondeur de l'eau, & la commodité de l'abri. Devant *Scabaran* qui est une petite ville, & le village de *Nisabath*, on trouve partout un fond de vase, excepté en quelques endroits, où l'on mouille sur deux, trois, quatre & cinq brasses, fond de coquillage & où le vaisseau peut arer. Devant *Bachu* jusqu'à la portée du canon, le fond est de même nature, & le mouillage sur trois, quatre, & cinq brasses d'eau. Depuis cette ville jusques au Golfe de *Guilan*, il est de deux & de trois brasses, & en quelques endroits de huit: & tout le long de cette Côte il y a de belles riviéres, des Bains & autres eaux, dont quelques-unes sont assés larges & profondes pour de grands bâtimens.

De quelques Côtes de la Mer Caspienne.

Les droits du poisson de cette Mer & des riviéres voisines qui sont au nombre de quatre vints cinq, appartiennent au Roi de *Perse*, & ne sont pas un de ses moindres revenus. Depuis Avril jusques à Septembre certain espace de la Côte est affermé en particulier, & séparé du reste avec des pieux, au-dedans desquels il est défendu de pêcher sur peine de la vie. Hors de ces barriéres le poisson est rare, aussi est-il permis d'y pêcher excepté depuis Septembre & les six mois suivans, pendant lesquels la permission est générale. On y prend des carpes, du saumon, de l'éturgeon & du haran beaucoup plus gras & plus grand que ceux qui se pêchent vers nos Côtes. J'y ai vu des carpes de plus deux aunes de long; & un poisson nommé *Bérint* qui en a près de trois, mais qui n'est bon que lorsqu'il n'est long que de demi-aune. Il y en a aussi plusieurs dont je n'avois jamais oui parler: entre autres un qui a la tête extrémement grosse, & dont la force est telle, qu'il n'est point de Barques qu'il ne renverse avec sa queuë. Les Persans le nomment *Nachay*, c'estadire *Glouton*, parce qu'il dévore tous les autres.

Pour ce qui est du nom de Mer qu'on donne à cette étenduë d'eau qui

qui eſt appelée *Mer Caſpienne*, celui de Lac lui conviendroit peutêtre mieux ; n'étant en-effet qu'un baſſin qui ſe remplit des quatre vints cinq riviéres dont nous avons parlé, & qui ne peuvent ſe décharger en nul autre endroit que l'on ſache, ſi ce n'eſt peutêtre dans le Golfe de *Guilan*, dont le bruit eſt tel que pendant le calme on l'entend de cinq à ſix lieuës. Ce qui me fait ſoupçonner qu'il pourroit y avoir dans ce Golfe, deux abîmes ou lieux ſouterrains, où ce grand amas d'eau tombant toutacoup, & avec impétuoſité, forme en ces deux gouffres ce bruit terrible que l'on entend de ſi loin. Ils ſont ſi dangéreux, que les Perſans ne vont dans ce Golfe qu'en tremblant, encore faut-il être habile pour les éviter. Les Bâtimens les plus propres pour y naviger, ſont ceux qui ſont larges de varangue, & de quatre vints à cent tonneaux : ceux qui ſont plus grands & ronds de caréne, courant grand riſque de toucher.

Juillet. 1670.

Gouffres dangéreux.

Depuis l'embouchure de la *Wolga* juſques à *Aſtrabat* tirant vers le Sud & le Nord, la *Mer Caſpienne* a de longueur quelque cent vint-neuf lieuës : & de *Tarku* juſqu'à la riviére de *Jemla* vers l'Eſt & l'Oüeſt, environ ſoixente de largeur. A ſix & ſept lieuës de la Côte, & même à huit & à neuf, tantôt l'eau en eſt toute douce, & tantôt à demi ſalée, ſur un fond depuis douze juſqu'à cinquante braſſes d'eau ; mais à meſure qu'on s'éléve & qu'on tire à la Mer, elle eſt entiérement ſalée ; c'eſt-pourquoi on la nomme en cet endroit *Mare de Sala*, pour la diſtinguer de ſes eaux qui ſont douces ou preſque ſalées. Il s'y voit quantité de Langues de terre ; & de ſes Golfes le plus étendu eſt celui de *Guilan*. Ce Golfe commence à la pointe de *Scabaran*, & continuë juſques à *Sengar Haſam*, par un eſpace de trente huit lieuës. De tous côtés cette Mer eſt environnée de montagnes, dont les unes ſont de Coquillage ; les autres de pierre de taille, & de toute ſorte de Marbre, ce qui la rend toutafait ſtérile du côté du rivage. Depuis la grande riviére de *Jem* qui ſépare les Calmuques d'avec les Tartares du *Gwin*, ce ne ſont que plaines & vallées, dont la plupart ſont habiteés par les Tartares de *Circaſſie*, du *Dagueſtan*, de *Bochar*, & par les *Calmuques*. Le reſte eſt occupé par les Perſans & par les Médes, qui ne s'éloignent guéres de la Côte depeur de tomber entre les mains de leurs voiſins. L'envie de ne rien ignorer de ce qui concerne cette Mer, me fit ſouvent prier mon Patron d'aller plus loin que de coutume, mais il me rebuta toujours ; & me dit un jour qu'il n'étoit pas homme à hazarder ſes biens & ſa vie

Juillet. 1670.

pour satisfaire à ma sote curiosité ; ni si fou que de quiter un chemin qu'il connoissoit, pour en chercher un inconnu dont la route étoit dangéreuse. Mais quoique j'aie manqué de la bien connoître par son moyen, j'ai eu tant d'autres occasions de m'en éclaircir, tant par les fréquentes courses que j'y ai faites avec mon Patron, que par les bonnes instructions que m'en ont donné d'habiles pilotes de *Perse*, de *Tartarie*, & *d'Arménie*, que je ne pense pas avoir rien omis d'essentiel dans la Carte que j'en ai faite.

Lorsque je sus de cette Mer tout ce que l'on en peut savoir, je ne songeai plus qu'aux moyens de recouvrer ma liberté ; & comme j'en parlois sans cesse, un jour mon Patron me demanda pour qu'elle raison je la souhaitois avec tant d'empressement, ajoutant qu'il ne voyoit point la même ardeur aux autres esclaves, ou s'ils l'avoient, qu'ils ne la faisoient pas paroître si ouvertement que moi. Je repondis que j'avois envie de gagner quelque chose, & que j'avois quelque certitude qu'il me reverroit bientôt sur un vaisseau chargé de marchandises de *Hollande*. Vous étes donc riche reprit-il ; Il ne s'en-suit pas répliquai-je, mais le génie de notre Nation étant de trafiquer partout, je ne doute pas que nos marchands ne me donnent des commissions vers la *Mer Caspienne*, quand ils sauront que j'ai reconnu le * gisement de ses Côtes, & que j'ai appris à gouverner à la vuë de tous ses ports, & de ses rades. Deux ou trois jours après s'entretenant avec des Marchands Arméniens qui négotioient en soie, il se souvint, & leur parla de ce que je lui avois dit ; & ces marchands ayant témoigné avoir envie de m'entretenir là-dessus, ils me demandérent en Italien si j'étois d'*Amstredam*, & si j'y connoissois des marchands qu'ils me nommérent ? A quoi ayant satisfait, ils m'assurérent que les bâtimens qui partiroient de *Hollande* pour la *Mer Caspienne*, ne pouvoient mieux faire que de se charger de plom, d'étain, de vifargent, de draps, de serges, & choses semblables, qui se vendroient fort bien à *Derbent*, à *Scamachi*, & à *Ardeuil*, où par ce moyen l'on attireroit tout le commerce de la soie. Qu'il leur seroit bien plus facile de faire descendre leurs marchandises par la *Wolga* à *Arcanguel*, & delà en *Hollande*, que de les envoyer par terre à *Smirne*, où ils ne pouvoient les faire tenir sans les exposer à de grands périls, outre que les frais de cette voiture étoient immenses ; & qu'en passant par l'Ocean, & par la Mer Méditer-

Entretien de l'Auteur sur le négoce de la soie.

* *Terme de marine qui signifie situation.*

diterranée, elles couroient risque d'être prises par les corsaires de *Barbarie*. Ajoutez disoient-ils, qu'il faut payer au Grand Seigneur des droits excessifs, lesquels seroient modérés sans doute par l'Empereur de *Moscovie*, qui seroit bienaise d'attirer ce riche négoce dans son Empire. Deplus, ils dirent qu'on pouvoit tirer tous les ans plus de trente mille bales de soie des Provinces de *Guilan*, de *Scirwan*, & de quelques autres. Qu'il y avoit de fort belles peaux à *Bochare*: & à l'Orient de la *Mer Caspienne*, de fort beau chagrin, du saffran, de la rubarbe, & plusieurs autres marchandises où il y a beaucoup à gagner. Juillet, 1670.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XX.

Description de Derbent. Cour du Sultan. Vieilles ruines & quelques autres antiquités. Vente des esclaves. L'Auteur ayant changé de Patron il lui sauve la vie, & gagne les bonnes graces d'une de ses femmes qui lui propose de s'enfuir avec lui. Quelques-uns de ses compagnons arrivés à Derbent, & par quelle avanture ils échapérent des mains des Tartares. L'Auteur tente la délivrance d'un de ses compagnons dont un Prince avoit épousé la femme.

DErbent est la prémiére ville de *Perse* près de la *Mer Caspienne*: elle est située à quarante & un degré & quelque cinquante minutes. Du côté de Terre vers l'Est & l'Oüest, elle a environ une demi-lieuë de longueur, & la moitié moins de largeur. De l'autre côté, la Mer bat contre ses murailles, & par un temps de Mer passe même souvent par-dessus. Toute la Côte d'alentour etant bordée de montagnes inaccessibles, cette Ville est la seule par où l'on puisse entrer dans la *Perse*: c'est d'où lui vient le nom de *Derbent*, c'est-a-dire la Clé du Royaume: demême que *Gameron* aux *Indes*, est aussi appelée *Bender*, dont les syllabes quoique transposées ont la même signification; *Der* en Langue du pays signifiant une *Clé*, & *Ben* ou *Bent*, un *Etat*, un *Pays*, un *Royaume*. Chaque pierre des murail- *Description de la Ville de Derbent.*

Juillet. 1670. murailles a cinq ou six piés de diamétre. *Alexandre le Grand* y a demeuré autrefois, & les fit bâtir pendant son séjour. Il ne reste plus de ce grand Ouvrage que le Château, & ce qui regarde le *Sud*; & c'est un fameux Roi de *Médie* appelé *Nauwschirwan* qui a fait bâtir la partie qui regarde le Nord sur une chaîne de rochers. Ces deux murailles sont d'une hauteur extraordinaire, & épaisses aproportion. Il y a sur l'une des pierres de la muraille d'*Alexandre*, une Inscription en caractéres Syriaques & Arabesques que l'on ne put me déchifrer. On a divisé cette Ville en haute & basse ville; & l'espace qui est entre deux en fait la troisiéme partie. La haute est assise sur la montagne, aussi-bien que le Château, dont la Garnison lorsque j'y passai étoit de mille hommes effectifs, outre qu'il étoit bien pourvu de toutes sortes de munitions; & c'est aussi où le Sultan tient ordinairement sa Cour. Les Persans occupent le milieu qui est en tres-mauvais état, & tout plein de vieilles mazures qui sont peutêtre conservées comme de précieuses reliques, mais à mon sens elles feroient ailleurs un plus bel effet. La basse ville n'est point habitée; & durant mille pas qu'elle a de longueur, on ne voit que jardins & Terre en labour. On l'appelle *Scaber Junan*, c'estadire *ville des Grecs*, ce qui fait soupçonner que les Grecs y ont demeuré. Un peu audessus de la Ville, on voit les ruines d'une muraille qui alloit jusqu'au *Pont Euxin*; & il est aisé de juger que cet ouvrage fut d'un grand travail & d'une dépense excessive. Sur des hauteurs qui régnent autour de la Ville, il y a plusieurs Redoutes, six desquelles favorisent les sorties de la Garnison, & sont défenduës en tout temps par trente ou quarente hommes. On y voit deplus de fort beaux restes de Châteaux & autres bâtimens, qui servent de preuve autentique que cette Ville fleurissoit durant l'ancienne Monarchie des Médes & des Perses. Il y a autour des murailles de hautes tours de bois qui servent à faire les découvertes du Pays. Un peu plus loin sont les tombeaux des premiers Chefs de l'Armée des Médes, qui fut défaite par les Tartares du *Daguestan*, sous le Régne du Roi *Cassan*. Ces tombeaux forment un demi cercle, & sont presque tous à hauteur d'homme. Vers la Mer on trouve un cimetiére entouré de murailles, où il y a quarente tombeaux, qu'on dit être des Saints & des Princes de la Nation. De distance en distance on a planté sur ces murailles des étandars qui se voient de loin: & la porte en est occupée par un vieillard qui reçoit les aumônes de ceux qui y vont par dévotion. Chés les Persans la visite des sé-

Cour du Prince.

pulcres est une œuvre fort méritoire; & la seule marque de piété qui paroît dans les femmes. Comme l'entrée des Mosquées leur est défenduë, c'est le seul acte de Religion qui leur soit permis: & si leurs maris ne les instruisent, elles ne savent guére à quoi elles sont obligées. Juillet 1674.

Tous les habitans de *Derbent* sont ou Mahométans ou Juifs qui se disent descendus de la Tribu de *Benjamin*. Le négoce de ces derniers consiste en hardes vieilles & neuves qui leur sont venduës par les Tartares du *Daguestan*; & les autres vont par toute la *Perse* vendre & acheter des esclaves. A *Derbent* on les expose certains jours de la semaine aux lieux destinés à cet usage. Ils sont depouillés & tâtés sans distinction de séxe, comme on tâte les animaux avant que de les acheter. Le traitement qui leur est fait est quelque chose de si triste qu'il faut être né Turc ou Barbare, pour le voir sans pitié; & le peu de cas qu'on fait de leur vie est tel, qu'ils sont à toute heure & à tous momens en danger de la perdre; principalement en ce pays-là, où les hommes sont promts, jaloux, & si délicats, qu'un pauvre esclave ne rit jamais impunément en présence de leurs femmes. En toute autre rencontre il courroient la même fortune, n'étoit que les Patrons craignent de perdre leur argent: ainsi c'est à leur avarice que les pauvres esclaves sont redevables de la vie. Pour moi, dans mes malheurs j'ai eu l'avantage de ne point tomber entre les mains de Patrons jaloux; & par bonheur le premier que j'eus à *Derbent* l'étoit encore moins que les autres. Un de ses voisins l'étoit si fort qu'il pensa m'en couter la vie: C'est la coutume en ce pays-là que les esclaves couchent sur les toits des maisons; c'est-pourquoi je passois la nuit sur celle de mon Patron, d'où je voyois les femmes du voisin jaloux, qui badinoient ordinairement dans la cour tantôt seules, tantôt avec lui: & comme leurs badineries étoient extravagantes, elles regardoient souvent vers mon toit, où elles me virent ou crurent me voir. A ce soupçon l'homme s'enflamma, & courut un matin fort échauffé chés mon Patron, auquel il dit que pour un esclave je m'émancipois un peu trop; & que je me divertissois à leur jeter de petites pierres, ce qu'il n'avoit pas envie de souffrir. Pour ce qui est de les regarder, j'avouë que cela m'arrivoit lorsque je ne pouvois dormir; mais le reste étoit faux, & le galant me l'imposoit pour me noircir le plus qu'il pourroit. Mon Patron sachant que l'esclavage m'ôtoit toute envie de me divertir, lui dit qu'il ne le croyoit pas, & que cè pouvoit être une des visions de ses femmes. Et bien lui dit

Comment les esclaves sont vendus.

Juillet. 1670. l'autre, vision ou non, ou faite-le coucher ailleurs, ou j'aurai soin de le bercer. Notre Patron m'ayant averti de ce qui se passoit, & de la mauvaise humeur de l'homme, la nuit suivante je voulus voir quelle précaution il avoit prise, & japperçus autour de la cour quantité de fusils, l'un desquels on tira sur moi; quoi-que ce fût inutilement, je ne laissai pas de perdre l'envie de retourner au même lieu; le plaisir que j'y avois ne valant pas la peine de m'exposer à perdre la vie. Mais quelque dureté qu'aient les Persans pour leurs esclaves, il faut avoüer qu'ils sont plus doux, & bien plus humains que les Turcs: & s'ils leur font quelquefois du mal, c'est moins par cruauté que pour les induire à renoncer à leur créance. La plupart néanmoins sont fiers & glorieux, & font grand bruit de l'antiquité de leur origine: ils la tirent disent-ils, des Médes, dont ils prétendent que la gloire & la splendeur ne sont ignorées de personne. D'ailleurs leurs soldats ou *Kisilbasses* sont faits d'une maniére à les rendre presque insociables; & si on leur dit quelque mot qu'ils n'entendent pas, ils l'interprétent comme il leur plaît, & s'en choquent souvent de-sorte, qu'ils vous donnent cent coups après avoir dit mille injures; c'est dequoi je parle comme savant, & j'en ai fait quelquefois la triste expérience.

Le trentiéme, je fus revendu à un riche marchand de cette Ville. Il faisoit négoce en pierreries & autres fines marchandises; & avoit cinq femmes à *Derbent*, & quatre à *Scamachi*. La principale de ces femmes se nommoit *Altine*, & étoit née de parens Chrétiens, assavoir de *Jean Flusius* Hollandois, qui étant Capitaine de Cavalerie dans les Armées du Roi de *Pologne*, se maria en ce Pays-là, & eut de sa femme quatre enfans du nombre desquels étoit *Altine*. Comme ce pays-là est sujet aux irruptions des Tartares qui ne vivent que de brigandage, *Altine* n'avoit que douze ans lorsqu'elle tomba entre leurs mains. Ceux-ci la vendirent à *Biram Ali* qui étoit mon dernier Patron; & toute jeune qu'elle étoit alors, elle étoit si bien faite, que *Biram* qui aimoit le séxe l'épousa peu de temps après, & l'établit sur toutes ses femmes. Elle avoit quelque vint six ans lorsque son mari m'acheta; & soit que ce fût par jalousie, ou qu'elle s'ennuyât de vivre avec lui, elle résolut de le quiter, & me confia son dessein après une avanture où son mari faillit à périr, voici de quelle sorte cela se passa.

Cet homme ayant oui dire que l'eau de la Mer étoit saine, il alloit

loit tous les jours s'y baigner, & me menoit avec lui pour tenir son cheval. Le dernier jour que je l'y suivis, apeine y avoit-il fait deux pas, que je l'apperçus aller à fond. De la maniére qu'il y alla, je crus que c'étoit malgré-lui : en-effet m'y étant jeté, je trouvai que c'étoit un gouffre où l'eau tournoit impétueusement. D'abord j'eus peine à l'y trouver, & tout autre que moi se fût peutêtre moins hazardé; mais comme je nage assés bien, & qu'il y alloit de ma vie s'il arrivoit qu'il y demeurât, j'allai si avant que j'eus le bonheur de le trouver & de le tirer. Lorsque nous fûmes hors de l'eau je ne lui vis nul signe de vie, & ce qui m'affligeoit le plus, c'étoit de lui voir couler le sang par le nez & par les oreilles. Comme je songeois aux moyens d'éprouver les derniers remédes, je vis près du lieu où nous étions une grosse pierre où je le roulai si long-temps, qu'il vomit peuapeu environ un demi seau d'eau; après quoi il commença à ouvrir les yeux & à respirer. Je l'envelopai le mieux que je pus, le remis à cheval, & le r'ammenai au petit pas. On en eut tant de soin, qu'au bout de quinze jours il se trouva toutafait guéri : dequoi je n'eus pas moins de joie que lui; car s'il se fût néyé, ces peuples sont si soupçonneux, qu'ils n'eussent pas manqué d'en jeter la faute sur moi, & & de m'ôter la vie par les plus durs supplices qui soient en usage parmi eux. Depuis ce tems-là mon Patron me traita fort humainement, & me dit des choses fort obligeantes & qui témoignoient sa reconnoissance : Entre autres il me promit de me mener à *Ispahan* & de m'y rendre la liberté. Ce n'est pas qu'avant ce temps-là je ne vécusse en homme libre, mais je ne devois être estimé tel qu'en ce lieu-là, où il prétendoit que je trouverois plusieurs marchands de ma Nation, ausquels il vouloit me recommander. C'étoit en l'état où j'étois ce que je pouvois espérer de plus avantageux; cependant *Altine* qui me jugeoit propre au dessein qu'elle méditoit, faillit à rompre ce projet.

L'Auteur sauve son Patron du péril de se néyer.

Dés qu'elle sut la résolution de son mari, & qu'elle put trouver l'occasion de me parler : *Il est vrai dit-elle en bon Hollandois (car elle le parloit fort bien) que* Biram Ali *se prépare pour le voyage d'*Ispahan, *mais son but n'est pas d'en demeurer-là : Il doit aller en pélerinage au sépulchre de* Mahomet, *où il fera une offrande de vint mille francs; en vertu de laquelle, lui & son fils aîné seront mis au catalogue des Saincts, & par ce moyen réputés la gloire & l'honneur de leur race. Ce voyage étant entrepris sur un prétexte de dévotion,*

Juillet. 1670. *votion, vous avez tout à craindre étant de Religion contraire; & dans ces rencontres les Mahométans croient fort honorer le Prophéte en lui sacrifiant des Chrétiens : Puis donc qu'il y va de la vie, refusez l'offre qu'il vous fait, ou feignez d'être malade lorsqu'il sera prêt à partir. Que deviendrai-je* lui repartis-je, *en suivant l'avis que vous me donnez? puis-je éviter d'être toute ma vie esclave si je ne vais pas à* Ispahan? *Aulieu que si j'y vais je suis assuré de ma liberté, d'autant plus qu'il me la promet avant que d'aller à la* Mecque, *dont le seul retour est à craindre. Je voi bien* reprit-elle, *qu'il n'est pas aisé de vous persuader, aussi ai-je pour y réussir des raisons plus fortes que les conjectures. Sachez donc qu'en manquant la belle occasion qu'il vous offre de recouvrer la liberté, vous en retrouverez une autre qui n'est peutêtre ni moins sure ni moins avantageuse; mais il faut du secret, & qui me répondra que vous ne me trahirez point? Hé poursuivit-elle, cette rougeur cautionne votre probité, & je ne doute plus que je ne puisse vous fier un secret de cette importance. Je suis lasse de vivre avec un homme que je n'aime pas, j'ai donc résolu de le quiter, & comme je ne le puis seule, je vous ai choisi pour m'accompagner; c'est à vous à me dire ce que vous pensez de mon choix: mais sachez auparavant, que je n'entreprends rien qu'après y avoir bien pensé: J'ai pourvu aux frais du voyage, & je ne croi pas qu'il nous coûte les dix mille ducats que voilà: Et en-cas que cela soit, voyez les bijoux de ce coffret, examinez-en les joyaux, & m'en dites votre pensée. Pour le trajet, il n'est pas si long d'ici en* Moscovie, *qu'on n'y puisse être dans huit ou dix jours, delà nous passerons en* Hollande, *où si votre femme ne vit plus, je m'offre avec joie à remplir sa place; sinon j'irai à Amstredam, où j'ai un oncle & d'autres parens qui ne me rebuteront pas.*

J'avois été tenté à *Ervan* par des femmes tres-dangéreuses, mais j'avouë qu'*Altine* l'étoit davantage. Outre que ses charmes étoient tout autres, elle étoit Chrétienne & ne parloit que de choses justes & faisables: Deplus ses joyaux se montoient à plus de trois cens mille francs; les dix mille ducas étoient effectifs: elle me fit voir les uns & les autres, & je ne voyois rien de plus aisé que de faire ce qu'elle disoit pendant l'absence de mon Patron. Il avoit une Barque dont nous eussions pu nous servir: je connoissois la Mer Caspienne, je savois la route qu'il faloit tenir; & je me sentois assés de cœur pour une entreprise si hardie; mais il y avoit un obstacle que je crus invincible. *Radzin* étoit dans *Astracan*, ses troupes étoient répanduës partout & nous ne pouvions les éviter. Un jour étant occupé de ces réfléxions, qu'avez vous dit *Altine* dont le mari venoit de sortir, vous

me

me paroissez tout rêveur? Je le suis en-effet Madame, lui répliquai- Juillet. 1670.
je d'un air triste, & je souhaiterois n'avoir pas tant de sujet de l'être. Hà, reprit-elle, cette rêverie ne me semble pas de saison, je n'en augure rien à mon avantage, & si vous balancez, vous étes à-demi résolu de ne point faire ce que je souhaite. Il n'est rien lui dis-je, de plus juste, ni de mieux fondé que votre projet, mais savez-vous Madame, que les Cosaques occupent la route que nous devons faire, & puis-je sans témérité vous exposer à la rage de ces Barbares? Je le sai reprit-elle, mais je sai bien aussi que l'obstacle dont vous parlez, n'est qu'un orage qui sera bientôt dissipé; c'est pour cela qu'il vient de *Moscou* une armée de deux cens mille hommes, qui dans deux mois (car je ne veux pas partir plutôt) auront écarté ces rebelles, & rendu tous les chemins libres. Je n'eus pas le temps de lui dire alors qu'en-cas que cela fût, j'étois prêt à lui obeïr, mais je l'en assurai ensuite, & la disposai à ne pas croire que les affaires d'*Astracan* pussent être sitôt rétablies. J'appris cependant que le sujet du chagrin d'*Altine*, étoit que son mari avoit acheté deux belles Georgiennes d'onze à douze ans, qui avoient toutes ses caresses. Comme elle étoit encore jeune & belle, ce changement lui parut si rude, qu'elle ne put le voir d'abord sans en être altérée: mais le temps qui adoucit tout la rendit moins sensible, & le bonheur de *Moscovie* n'ayant pas suivi son inclination, elle n'osa plus me parler d'une entreprise si périlleuse, & dont je l'avois si fort dissuadée.

Le vint-deuxiéme deux hommes de notre Equipage ayant trouvé moyen d'échaper des prisons de *Boynac* se rendirent à *Derbent*, aux portes de laquelle ils faillirent à être repris par les Tartares qui les poursuivoient, & qui étoient prêts à les rammener, lorsqu'un des soldats du Corps-de-garde qui parloit Moscovite, représenta à ces Tartares qu'il n'y avoit point d'apparence de maltraiter des gens qui avoient des lettres pour le *Sultan*, & moins encore de les traîner dans une autre Ville, qu'ils n'eussent délivré ces lettres dont ils disoient être chargés: qu'ils devoient songer à ce qu'ils faisoient, & que s'ils négligeoient son conseil, ils pourroient s'en repentir. A ce discours les Tartares lâchérent prise, & ces pauvres esclaves furent menés devant le *Sultan* qui leur demanda qui ils étoient & d'où ils venoient. Après qu'ils l'eurent satisfait, où sont les lettres reprit le *Sultan*, que vous dites avoir pour moi? Ces pauvres gens se prosternérent devant lui, & le suppliérent *d'excuser la hardiesse* *qu'ils*

Deux des Compagnons de l'Auteur s'enfuient des prisons de Boynac.

Juillet 1670.

qu'ils avoient prise d'user de cette ruse pour se tirer de la misére où ils étoient, & qu'ils n'avoient point trouvé de moyen plus seur pour se venir mettre sous la protection d'un si généreux Prince. Ils ajoutérent *qu'ils étoient de ceux qui s'étoient enfuis d'* Astracan *pour se mettre à couvert de la cruauté des Cosaques: Que leur Barque ayant échoüé, ils étoient tombés entre les mains des Tartares du* Daguestan, *qui les avoient pillés, mal-traités, & mis dans les fers. Qu'il y avoit trois nuits qu'ils marchoient, demeurant le jour dans des haies pour éviter la rencontre de leurs ennemis; & qu'ils espéroient que Son Altesse auroit la bonté de leur accorder l'asile qu'ils lui demandoient.*

Et se sauvent à Derbent où le Prince leur fait bon accueil.

Le *Sultan* leur promit de ne les point abandonner, les exhorta à reprendre cœur, & les fit loger dans une maison où ils étoient fort bien traités. Ces pauvres gens y demeurérent quelques jours, au bout desquels la peur qu'ils eurent que leur dépense ne montât trop haut, les obligea de changer d'Auberge, & d'en prendre une où des Persans & des Indiens leur fournirent dequoi subsister. Le *Sultan* s'étant informé des maux que nos gens avoient soufferts depuis qu'ils étoient prisonniers, en eut tant de pitié, qu'il promit d'écrire au Roi de *Perse* pour la délivrance de ceux qui l'étoient encore à *Boynac.* Et quand le frére de leur Patron qui étoit Seigneur de cette ville vint prier le *Sultan* de lui rendre les deux qu'il avoit pris en sa protection; bien-loin de l'écouter, il lui dit que tous les Hollandois étoient libres à *Derbent*, que dés qu'ils y entroient on n'avoit plus de droit sur eux; & que si le Roi de *Perse* savoit le mal qu'on avoit fait à des gens qui étoient ses bons amis, ses alliés, & avec qui ses sujets faisoient un négoce considérable, il ne doutoit pas qu'il n'en fût fâché, & n'en témoignât son ressentiment. Ainsi cet homme s'en retourna aussi avancé qu'il étoit venu; & depeur qu'à *Boynac* les esclaves ne se prévalussent de la réponse du *Sultan*, on les fit veiller de plus près.

L'Auteur tente la délivrance d'un de ses compagnons.

Aussi-tôt que je sus que ces deux hommes étoient arrivés j'obtins permission de les aller voir, & j'y allai avec mon Patron qui eut la même curiosité. Ce qu'il me dit en y allant, me fit naître un moyen de tirer de la ville d'où ces pauvres gens étoient échapés, un de nos autres compagnons nommé *Els Pieters*, & voici comment je m'y pris: Aprés avoir su d'eux une partie de leurs avantures depuis que je les eus quittés, je leur demandai en leur faisant un signe des yeux qu'ils entendirent, où étoit mon fils, s'il se portoit bien, & pourquoi ils ne l'avoient pas amené avec eux? Quoi! interrom-

pit

pit mon Patron, vous avez donc un fils esclave? Je lui dis qu'oui, & qu'il étoit entre les mains du Prince *Osmin*. Ce que les autres ayant confirmé, il promit de le racheter; & dès le lendemain, il envoya vers ce Prince un de ses Renégats, avec ordre de l'amener à quelque prix que ce fût; mais le pauvre garçon avoit été mené plus loin, ce que j'appris avec douleur, ne doutant pas qu'en le menant à *Ispahan* comme j'avois dessein de faire, il ne fût plus aisé de procurer sa délivrance que parmi les Tartares. Juillet. 1670.

La commodité de voir deux hommes qui faisoient partie de notre Equipage, & qui étoient mes compatriotes m'invitoit à les voir souvent. Tous libres qu'ils étoient, ces pauvres gens avoient du chagrin de ne savoir que devenir dans un pays où ils n'avoient nulle habitude; & pour les consoler je leur représentois le peu de sujet qu'ils avoient de s'affliger par la comparaison de leur état au mien, qui paroissoit être d'un homme libre, bien qu'en effet je fusse esclave, & sujet aux caprices d'un Patron, qui ne pouvoit manquer de prétextes pour me vendre à un autre, qui me meneroit peutêtre en un pays, où je n'aurois nulle espérance de recouvrer la liberté: Aulieu qu'ils pouvoient trouver place dans l'une des caravanes qui alloient delà à *Ispahan*, & de cette ville à *Gameron*, où ils trouveroient assés de gens de leur connoissance, qui leur fourniroient les moyens de retourner en *Hollande*.

Dans un entretien que nous eûmes ensemble, ils me contérent que le Prince *Osmin* n'étoit point sévére, & qu'il traitoit fort humainement ses esclaves qu'il ne vouloit pas qu'on enchaînat. Qu'il leur donnoit la liberté d'aller partout où ils vouloient; & que cette grande facilité les avoit incités à s'assembler plusieurs fois, pour convenir des mesures qu'ils pourroient prendre pour s'enfuir tous ensemble; mais que la plupart avoient opiné à demeurer comme ils étoient, depeur qu'en cherchant mieux, leur condition ne devînt pire. En effet quoiqu'ils fissent, il n'y avoit guéres d'apparence qu'ils pussent éviter l'esclavage, ni qu'ils en trouvassent un si doux, le plus grand de leurs maux étant d'aller couper du bois dans une des forêts voisines. Avec tout cela je m'étonnois qu'ils eussent pu demeurer en si beau chemin; & j'avouë que l'esclavage a si peu de charmes pour moi, que quelque doux qu'il fût, il n'est point de péril que je ne téntasse pour en sortir: joint qu'ils n'étoient qu'à quatre lieuës de *Derbent*, où il est vrai qu'ils

Juillet 1670. couroient risque d'être revendus; mais outre qu'ils pouvoient aussi avoir le même sort que celui des deux qui s'y réfugiérent, l'esclavage de *Derbent* n'est guéres moins doux qu'à *Boynac*. Ils avoient été pris par les Tartares du *Daguestan*, & nous par les Calmuques ou Kalmouchs; ceux-ci étant gouvernés par le Prince *Osmin*, & les autres par le *Semkal*. Ce dernier Prince avoit vendu un de nos compagnons nommé *Brak* pour trois ans, au bout desquels il retourneroit à son premier maître. Cependant le *Semkal* épousa la femme de *Brak* qu'il avoit violée en sa présence lorsqu'ils tombérent entre ses mains: il la fit vêtir en Princesse & la mit dans son *Haram*. Le pauvre *Brak* se voyant sans femme, ne songea plus qu'à prendre la fuite: & elle à qui ce nouveau rang ne plaisoit pas, trouva moyen de lui parler. Elle lui remontra *que la force ne desunissoit point les cœurs, & que l'union des volontés étant la seule véritable, elle étoit toute à lui quoiqu'elle fût alors dans la disposition d'un autre, puisque c'étoit contre son gré: c'est-pourquoi elle le prioit de ne la point abandonner, & qu'avec le temps ils pourroient trouver l'occasion de s'enfuir avec leur enfant.* Brak répondit, *que dans l'état où le Ciel les avoit reduits, ils seroient unis à cent lieuës delà comme ils étoient alors, puisqu'il leur étoit défendu de se voir & de se parler; joint que le Prince le pouvoit envoyer si loin qu'il n'en reviendroit peutêtre jamais: aulieu que s'il étoit à Derbent, il lui pourroit écrire, & trouver même l'occasion de la delivrer.* Nonobstant ces raisons, cette femme ne put consentir à la fuite de son mari, qui pour obvier aux inconveniens qu'il craignoit, alla je ne sais où, car on n'a jamais pu savoir où il étoit, ni s'il étoit encore vivant. Celui à qui le Prince *Semkal* l'avoit engagé pour trois ans, vint le chercher où nous étions, & nous en demander des nouvelles; nous lui répondîmes d'une maniére qui lui ôta l'envie d'y revenir; & même il fut mis en prison par l'ordre du *Sultan*; & il fallut pour en sortir qu'il prouvât solidement qu'il avoit acheté cet homme à beaux deniers contens, & qu'il ne l'avoit pas volé.

TROIS-

Juillet, 1670.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XXI.

L'Auteur & plusieurs autres esclaves attaqués par des voleurs. Autre rencontre de semblables gens qui le mal-traitent, & par quelle avanture il est délivré de leurs mains. Son voyage à Scamachi. Description de cette ville, & de quelques tremblemens de terre à quoi cette ville est sujette. Rencontre de deux Cordeliers & les bons offices qu'ils rendent à l'Auteur, lequel entre au service de l'Ambassadeur de Pologne contre l'avis son Patron.

LE vint neuviéme, je fus joint à un parti de cinquante esclaves que l'on envoya couper du bois dans un lieu dangéreux. On nous donna pour l'apporter deux charettes avec quatre bœufs, deux ânes & un cheval. Comme il y alloit de nos vies, plusieurs des prémiers de la ville qui se divertissoient de tout nous suivirent de loin, & se postérent sur une hauteur d'où ils nous voyoient en sureté. Dés que nous fûmes dans le Bois tous se mirent à travailler, excepté moi qui fus destiné à la garde des charettes, & à veiller contre les surprises. Quelque trois heures après qu'on eut commencé à couper, j'apperçus plus de trois cens hommes qui marchoient vers nous en bon ordre. A voir leur contenance, il étoit aisé de juger qu'ils n'avoient pas bonne intention; c'est-pourquoi je me hâtai d'avertir nos gens de leur approche, afin qu'ils se missent en état de se défendre & de résister. Quand les ennemis m'entendirent, ils tirérent sur moi plusieurs fléches, qui par bonheur n'eurent point d'effet; & depeur que celles qui les suivroient ne m'épargnassent pas de la sorte, j'abandonnai mon poste, & me joignis au plus vîte aux autres que je trouvai en défense, mais comme ils étoient inférieurs en nombre, ils prirent peu-après la fuite, laissant aux voleurs bœufs, ânes, chevaux, & charettes. Douze esclaves y demeurérent & il y en eut vint de bléssés, mais qui échapérent néanmoins avec le secours que nous leur donnâmes.

Bois dangéreux.

Toutes les Montagnes d'alentour sont pleines de voleurs qui les ren-

Juillet. 1670. rendent inacceſſibles; & bien-que le *Sultan* & le Roi de *Perſe* y aient ſouvent envoyé des troupes contre eux, ç'a toujours été ſans ſuccès, parce qu'ils ſe cachent dans des cavernes quils y ont eux-mêmes creuſées, & dont l'entrée ne ſe voit point. D'ailleurs ils y ſont en grand nombre, & la plupart ſont des déſerteurs, qui quoique bons ſoldats, ont plus d'inclination pour une vie libre & ſans contrainte, que pour des troupes dont la licence eſt limitée. Cependant comme tout le bois de la ville vient des montagnes, & que c'eſt l'ouvrage des eſclaves, il y périt toutes les années grand nombre de ces pauvres gens.

Autre avanture de l'Auteur.

Le lendemain je menai paître le bétail de mon Patron: Le lieu où j'allai pour cela étoit éloigné de la Ville, & preſque auſſi dangéreux que les montagnes. J'y fus tout le jour ſans avanture; mais ſur le ſoir étant prét à m'en retourner, je fus attaqué inopinément par trois voleurs, qui me liérent les mains derriére le dos & m'emmenérent avec mes vaches. Nous n'avions marché qu'un quart d'heure, lorſque nous fûmes rencontrés par huit bourgeois de *Derbent*. C'étoient des amis de mon Patron, leſquels m'ayant d'abord reconnu, chargérent ces voleurs qui malgré toute leur réſiſtance demeurérent ſur la place: Ainſi je fus encore délivré contre toute apparence des frayeurs mortelles où j'étois. Mon Patron voyant qu'il ſembloit que les avantures me cherchaſſent, eût la bonté de me promettre qu'il m'aideroit à en fuir les occaſions; & depuis ce temps-là il ne voulut plus que je ſortiſſe de la ville. Ainſi je puis dire que mon eſclavage étoit moins rude, que la condition de la plupart des perſonnes libres. Outre que mon Patron étoit naturellement doux, il avoit l'Ame grande, & payoit au centuple le moindre bien qu'on lui faiſoit; la mémoire du péril d'où j'avois eu le bonheur de le tirer, lui faiſoit dire en toute rencontre qu'il ne me quiteroit point, qu'il ne m'eût fait ſentir combien il m'avoit d'obligation: en-effet c'étoit ſa penſée, mais mon impatience le prévint, & l'empêcha de me faire tout le bien qu'il m'avoit promis, ainſi que nous verrons par la ſuite.

Comme il cherchoit depuis long-temps une occaſion ſure & commode pour aller à *Scamachi*, où l'un des tremblemens de Terre qui ſont fréquens en ce pays-là, avoit renverſé ſes maiſons l'année mil ſix cens ſoixente ſept, il réſolut de prendre celle qui ſe préſenſentoit. Quelque jours avant ſon départ, il m'avertit de lui préparer

parer tout ce qu'il faloit pour son voyage; & le premier jour de Septembre nous joignîmes une Caravane de dix huit cens chevaux, d'un grand nombre de Chameaux, de plusieurs mules & autres bêtes de voiture, & ce que nous étions de gens sembloit une petite armée. Le premier jour nous traversâmes les trois riviéres, *Kurgaui*, *Kostar*, & *Sambur*. *Kostar* est plus grande que les deux autres: c'est elle qu'on trouve en plusieurs endroits dans les montagnes d'*Elbur*, où elle se partage en cinq bras fort larges, mais qui ont peu de profondeur. Le lendemain notre traite fut de huit lieuës. Un peu avant que d'arriver à un grand village nommé *Koctep* où nous logeâmes, nous vîmes un tombeau magnifique d'un Saint du Pays, & il y a presque toujours quantité de pélerins qui y font leurs dévotions. Les habitans de ce village & des environs sont appelés *Padar*, ou voleurs, n'y ayant point de lieu dans la *Perse* où il y en ait davantage. Ces gens demeurent dans des hutes de dix ou douze piés de haut, dont la moitié est en terre, & le reste est fait en quarré & couvert de gazon.

Septembre. 1670.

Voyage de l'Auteur à Scamachi.

Le troisiéme, nous passâmes par *Niasabath* ou *Naisabath*, beau & grand village qui appartenoit aux anciens Médes, & qui se nomme aujourdhui *Surwan* ou *Schirwan*. Nous vîmes ce jour-là sur le grand chemin & dans les bois quantité de voleurs qui couroient par grosses bandes, mais fort inférieures à la nôtre, qu'ils eussent sans doute attaquée s'ils se fussent crus les plus forts. Toute cette route est si peuplée de ces sortes de gens, qu'il ne faut pas songer à s'y commettre qu'on ne soit aussibien escorté que nous l'étions; encore ne laisse-t-on pas d'y être souvent maltraité. Nous allâmes coucher à une village nommé *Muskar*, où je ne vis rien de remarquable.

Le quatriéme, nous donnâmes jusques à *Scabaran*, petite ville où l'on dit que croît le plus beau ris de toute la *Perse*. Son terroir est marécageux, & c'est à cela qu'on attribuë la quantité & la bonté des grains qu'il produit. Le ris n'y coûte d'ordinaire que deux liars la livre, & souvent il est à meilleur marché. Cette ville avoit autrefois de fortes murailles? mais aprésent apeine en voit-on les ruines, quoique les fours où *Aléxandre* fit cuire du pain pour son Armée soient encore presque tous entiers.

Le cinquiéme, nous campâmes proche la montagne de *Parmach* ou *Barmach*, selon quelques-uns. Cette montagne n'est pas éloignée de

Septembre. 1670. de la Mer; & ce qui la distingue des autres, c'est la grande quantité de *Naphté*, ou d'huile blanche & brune qu'elle fournit aux habitans. Le mot de *Barmach* signifie *doit*, & on lui a donné ce nom parce qu'elle est fort escarpée, & aussi droite qu'un doit étendu. Plus on y monte plus on a froid; de-sorte que sur le sommet on ne voit presque que de la glace. Il y a en quelques endroits de fort beaux restes des Forteresses qu'on y avoit bâties pour la défense du pays; & ce qui s'est le mieux conservé, c'est un puits fort profond qui est au milieu des ruines. Pour le *Naphté* que cette montagne produit, il coule au travers des rochers, & se décharge en quarante fosses que cette liqueur s'est creusées. De ces quarente, il y en a trois bien plus profondes que les autres, & d'où elle sort incessamment à gros bouillons. L'odeur en est extrémement forte, principalement de la brune qui vaut beaucoup moins que la blanche.

Puits de Naphté.

Le sixiéme, nous marchâmes par les hauteurs de cette montagne, & descendîmes sur le soir dans une agréable vallée où nous campâmes aux environs d'un village nommé *Bachal*. Outre le ris que le terroir y produit abondamment, il y croît aussi beaucoup d'orge, dont les habitans font des gâteaux à l'huile & au miel; nous en fîmes provision pour le reste de notre voyage, & nous en trouvâmes fort bien.

Le septiéme, nous couchâmes dans un village nommé *Cothani*: Les bâtimens en sont supportables, mais aux environs ce ne sont que haies, que brossailles, & que buissons, d'où nous vîmes sortir quelques lapins, & où l'on nous dit qu'il y en avoit quantité.

Le huitiéme, nous entrâmes dans la ville de *Scamachi*, *Samachi*, ou *Chamaqui*. Cette ville est cachée entre deux montagnes fort hautes qui en ôtent la vuë de loin. Elle est située dans la Province de *Schirwan* ou *Médie* ancienne, & a le Pole élevé d'environ quarente degrés & cinquante minutes. On va d'ordinaire en six jours de *Derbent* à *Scamachi*; un bon cheval y peut aisément aller en deux; & même une grande Caravane pourroit faire en quatre ou cinq jours ce que nous ne fîmes qu'en huit: Outre que nous faisions des traites plus petites que les ordinaires, nous passâmes deux hautes montagnes, & fîmes de fort grands détours que nous eussions pu éviter en passant par *Labatz* par où le chemin est plus court de deux ou trois journées, mais on y exige tant de droits, qu'on aime mieux marcher plus long-temps, que de s'exposer à les payer.

La

La ville de *Scamachi* étoit autrefois bien plus grande qu'elle n'eſt aujourdhui, & ce n'eſt même que depuis le Grand *Cha-Abas* Roi de *Perſe*, qu'elle a perdu toute ſa ſplendeur. Ce Prince craignant que le Turc qui lui faiſoit la guerre ne s'en emparât par ſurpriſe; ou qu'une Place de cette importance ne ſervît de retraite aux Mécontens de ſon Royaume, en fit raſer la partie Méridionale qui étoit la plus forte; la partie oppoſée qui ſubſiſte encore aujourdhui, n'étant nullement en état de lui donner le moindre ombrage. Ce qui en reſte eſt ſi mal gardé, & ſes murailles en ſi mauvais ordre, qu'on y peut aiſément entrer, quoique les portes qui ſont cinq en nombre, en ſoient fermées. Toutes les ruës en ſont fort étroites, & les maiſons, ou plutôt les hutes ne ſont que de terre & d'oſier, & de quelques planches couſuës enſemble. Le *Baſar* ou marché eſt à la partie Méridionale, & conſiſte en des ruës voutées où ſe tiennent les marchands de draps d'or & d'argent, de ſoie, de coton, & de fourures. On voit à côté de ce marché deux fort grandes places où les boutiques des étrangers forment pluſieurs allées. L'une eſt appelée *Cha-Carvanſera*, c'eſtadire Hôtel Impérial, où il n'y a guéres que des Moſcovites qui y vendent de l'étain, du cuivre, & des fourures de toutes les ſortes. L'autre place qui eſt nommée *Lesgi-Carvanſera*, ou l'hotellerie des Tartares, eſt le lieu où ces derniers s'aſſemblent pour étaler ce qu'ils ont volé, & ils y trouvent ordinairement le débit des hommes, des femmes, des enfans, des bêtes, & généralement de tous leurs larcins: On y voit même quantité de Juifs avec des habits, des couvertures, & autres nippes de coton, qu'ils ont achetées à fort vil prix, & qu'ils ne vendent pas de même.

Septembre. 1670.

Deſcription de Scamachi.

En me promenant dans la ville, je remarquai que les bâtimens en étoient tout neufs, dequoi ayant demandé la cauſe, on me dît qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire en cela, & que les tremblemens de terre étoient-là ſi fréquens, qu'ils n'avoient guéres le temps de vieillir. En-effet pendant l'année que j'y demeurai avec mon Patron, il y en eut pluſieurs, & juſqu'à trois en un même jour. Mais il y en avoit eu un en l'an mil ſix cens ſoixente ſept, qui avoit fait & un ravage & des dégats irréparables. Ce tremblement dura trois mois, & il fut d'abord ſi terrible, ſi promt & ſi violent, qu'il renverſa Tours, Egliſes, Maiſons, Rempars, & enſevelit en un moment plus de quatre vints mille hommes, ſans conter les femmes, les enfans,

Tremblement de Terre extraordinaire à Scamachi.

Octobre. 1670.

enfans, & les esclaves. Le pays d'alentour eut le même sort, & tous les bourgs & les villages furent abîmés le même jour. Plusieurs montagnes disparurent: les grands chemins s'ouvrirent, & sont demeurés depuis inutiles, en-sorte que les Caravanes sont obligées de prendre une route toute opposée. Le bruit, le fracas, & la chute des bâtimens & des montagnes furent si violens & si continuels, que ceux qui virent & entendirent ces desordres, à plusieurs desquels j'ai parlé, ne doutoient pas que le monde n'allât périr.

Entretien de l'Auteur & de deux Cordeliers.

Comme mon Patron avoit du bien en cette ville, & qu'il n'y étoit que pour relever ses maisons qui étoient tombées, apeine y fûmes-nous qu'il donna ordre qu'on y travaillât, & je fus du nombre des ouvriers, ausquels j'aidai depuis le huitiéme de Septembre jusqu'au vint huitiéme d'Octobre. Ce jour comme j'y travaillois, je fus mandé par deux Cordeliers, à qui il prit envie de savoir par quelle avanture j'étois tombé entre les mains des Mahométans. Lorsque je fus chés eux, ils me demandérent en Italien d'où j'étois, & quelle étoit ma Religion: Je leur répondis que j'étois Chrétien. Mais reprirent-ils, n'êtes vous pas aussi Luthérien? Je leur repartis que j'étois Catholique & Apostolique, & depeur qu'ils n'en doutassent, je leur débitai ce que je savois de l'Essence divine, & de nos principaux mystéres, en commençant par la Trinité, d'où je descendis à l'Incarnation du Sauveur, & à tous les autres qui sont compris dans le Symbole des Apôtres. Ils me firent l'honneur de me dire que ma créance étoit fort bonne, & qu'ils n'y trouvoient rien à redire; mais que le principal étoit d'y persévérer jusqu'à la fin, & de ne point écouter les supôts du Diable, tels qu'étoient les Mahométans, qui par menaces & par promesses tâchoient de séduire les Elus pour les entraîner avec eux dans le puits de l'abîme. Après m'avoir ainsi exhorté, ils voulurent savoir le sujet de mon esclavage: à quoi je satisfis avec la même exactitude. Ils en écoutérent les circonstances avec grande attention, & en parurent si touchés, qu'ils me promirent de ne rien omettre pour me tirer des mains des Persans: & dés lheure même ils allérent chés l'Ambassadeur de *Pologne* qu'ils priérent de me racheter. Je les quitai avec une joie inexprimable, & allai trouver mon Patron à qui je fis part de mon avanture. *Pensez-tu* dit-il, *être plus heureux chés l'Ambassadeur que chés moi? Te manque-t-il ici quelque chose? & ne ferois-tu pas bien mieux de me suivre à Ispahan, où pour les bons services que tu m'as rendus, je te mettrois gratui-*

gratuitement entre les mains de ceux de ta Nation? J'eusse bien voulu être à *Ispahan*, mais l'avis d'*Altine* me fit songer à m'y rendre par une autre voie; c'est-pourquoi je lui rendis grace de l'offre qu'il me faisoit, & lui témoignai que j'avois envie de me voir parmi les Chrétiens. *Hé bien* reprit-il, *à la bonne heure, contente ton envie, mais attens-toi à ne retrouver nulle part ce que tu laisses ici. Au-reste ne croi pas que l'Ambassadeur dont tu parles soit si bon Chrétien que tu penses: outre que ce n'est qu'un Georgien c'estadire un mauvais Chrétien, il est si brutal & si mal instruit, qu'aulieu de faire ce que son Maître lui a ordonné, qui est de convenir avec notre Roi des moyens de faire la guerre au Turc, il fait tous les jours cent extravagances, dont on a déja fait des plaintes à la Cour de Pologne.* Tout ce que mon Patron put dire ne fit nulle impression sur moi. J'étois las d'être chés les infidèles, & deplus je ne pouvois croire que l'Ambassadeur fût ce qu'il disoit: joint qu'en le suivant par la *Moscovie*, j'espérois être plutôt en *Hollande* qu'en prenant la route des Indes, par où il m'eût fallu passer indispensablement en allant à *Ispahan*. Ainsi je quitai mon Patron avec humble remerciment de la bonté & de la douceur qu'il avoit euës pour moi. Il me fit la grace de me dire qu'il avoit dessein de m'en donner des témoignages plus solides, si j'avois eu assés de patience pour le servir encore quelque temps: qu'il étoit sur le point de me remettre en liberté sans rien prétendre, & qu'il n'eût rien pris en-effet, s'il n'eût cru le Roi de Pologne assés puissant pour lui rendre les cinquente * *Abassis* que je lui avois coûté.

Octobre 1670.

Lorsque je me vis parmi les Chrétiens, je n'envisageai point de bonheur plus grand que le mien, dans la pensée que mon esclavage alloit finir; mais j'en étois bien éloigné, & je me repentis cent fois de n'avoir pas cru mon Patron. Mon nouveau Maître étoit bien fait de sa personne comme le sont tous les Georgiens, mais il avoit l'esprit mal tourné, & je ne sai comment il avoit gagné les bonnes graces du Roi de Pologne, qui l'avoit fait son Ambassadeur, quoiqu'il ne fût que Capitaine de Cavalerie, & malgré les brigues des Grands du pays qui aspiroient à cet emploi. Dés le prémier jour que je fus chés lui il me fit presque les mêmes questions que les Cordeliers m'avoient faites, & je lui fis à peu-près la même réponse: Ensuite il me fit apporter un grand verre de vin, & m'exhorta à bien espérer de l'avenir. Le même jour des Tartares du *Daguestan* lui emmenérent

* *Un Abassi vaut 18 sous six deniers de notre monnoie.*

Novembre, 1670. nérent deux jeunes Georgiennes d'environ seize à dix-sept ans. Comme elles étoient de sa Nation il feignit d'en avoir pitié, & protesta qu'il les achetoit pour les renvoyer à leurs parens, mais la suite fit voir que ce n'étoit pas son dessein, & qu'il les aimoit mieux auprès de lui que dans leur pays. Ces deux filles étoient extrémement belles, & presque les seules qui le servissent dans sa chambre. Lorsqu'il étoit yvre ou qu'il traitoit des amis intimes, il les faisoit danser, & vouloit qu'elles fissent en cadence des postures lascives dont auroient honte les plus effrontés.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XXII.

Mauvaises qualités de l'Ambassadeur. Sa haine contre les Polonois. Ceux-ci l'attaquent dans sa maison & croient lui avoir ôté la vie. Il guérit de ses blessures, & fait assassiner un Gentilhomme Polonois qui avoit part à l'Ambassade. Lui & son frére tâchent en-vain de se rendre Mahométans. Ancienne coutume des Arméniens de bénir la Riviere, & les Cérémonies qu'ils observent en la benissant.

LE deuxiéme de Novembre, le frére & la sœur de l'Ambassadeur suivis d'un grand nombre de gens tous lestes & fort bien faits le vinrent visiter. Depuis ce jour-là ce ne furent que dissolutions & débauches outrées que les infidèles regardoient avec étonnement, & que les Chrétiens les moins zélés ne pouvoient voir sans horreur. Je commençai dés lors à me repentir de n'avoir pas cru mon Patron; & comme cette vie infame n'étoit pas de mon gout, je souhaitai cent fois qu'il lui prît envie de me reprendre, ou que le Ciel me suscitât d'autres moyens de m'éloigner de gens si scandaleux. Les Amis intimes de l'Ambassadeur étoient ou Georgiens ou Persans; & quoiqu'il eût dans sa maison des Polonois de qualité, bien-loin qu'ils fussent de ses plaisirs, il n'omit rien pour les humilier, & pour les rendre méprisables. Lorsqu'ils eurent dépensé l'argent qu'ils avoient apporté, il leur ôta jusques au linge

& aux habits que le Roi leur avoit donnés pour faire honneur à son Ambaſſade; & quand ils le prioient d'avoir égard à leur miſére dont la honte retomberoit ſur la Nation & ſur le Roi même qui les avoit choiſis pour l'acompagner, il leur reprochoit que leur Nation ne méritoit pas d'être mieux traitée, & les menaçoit même de les vendre comme des eſclaves. Cette mauvaiſe humeur lui dura ſi long-temps contre eux, qu'il pouſſa leur patience à bout; & quoiqu'il fût difficile de l'approcher, étant partout environné de ſes Georgiens, un jour en ſortant de ſa chambre, ils l'attaquérent à leur avantage, & lui donnérent tant de coups de ſabre ſur la tête, qu'ils le laiſſérent comme un homme mort. En-effet pendant quelques heures il ne donna nul ſigne de vie. Il avoit dix-ſept plaies profondes, outre trois doits d'une main & la moitié de l'autre coupés. Son Chirurgien qui étoit habile, le penſa avec tant de ſoin qu'il le mit bientôt hors de péril. Quelque mal qu'il ſouffrît pendant qu'il fut entre les mains des Médecins & des Chirurgiens, il ne fut plaint que de ſes parens, & jamais homme ne fut plus haï qu'il l'étoit. Dés qu'il commença à ſe mieux porter, il s'aſſura des Polonois qui étoient dans la ville, & en chargea quelques-uns de chaînes, en attendant le dernier ſupplice dont il prétendoit les punir.

Novembre, 1670.

Un Ambaſſadeur de Pologne inſulté par ſes domeſtiques.

C'étoit quelque choſe de triſte que de voir tant d'honnêtes gens dont la plupart n'étoient point coupables, ſur le point de perdre la vie; & cependant tant de têtes ne ſuffirent pas pour appaiſer l'Ambaſſadeur. Il y avoit long-temps que ſon aſſocié à l'Ambaſſade étoit ſon ennemi parce qu'il étoit honnête homme, & qu'il pouvoit lui rendre de mauvais offices à la Cour. Pour l'en empêcher efficacement, il feignit de croire que l'attentat commis ſur ſa perſonne étoit un effet de ſes conſeils; qu'il en avoit des preuves aſſés fortes pour n'en point douter, & qu'en le laiſſant vivre il n'étoit point en ſureté. En débitant ces raiſons à ſes Confidens, il le fit avec tant d'ardeur, qu'il anima ceux-ci à ſe défaire de *Paniégros*, c'étoit le nom de ce Gentilhomme, & à le perdre ſans éclat, depeur qu'il ne trouvât les moyens de leur échapper. La nuit étant fort avancée lorſqu'ils formérent ce complot, ils jugérent l'heure commode, & allérent chés *Paniégros*, qu'ils maſſacrérent dans ſon lit. Certes, ce pauvre Gentilhomme méritoit un meilleur ſort: Outre qu'il n'étoit point coupable du crime qu'on lui impoſoit, il étoit doux, civil, honnête; c'en étoit trop pour être aimé d'un homme ſauvage

Un Gentilhomme Polonois maſſacré dans ſon lit.

vage

Novembre. 1670. vage & brutal. Quand l'Ambassadeur s'en vit défait, il fut moins âpre à poursuivre la mort de ceux qui étoient en prison, ce qui donna jour à quelques Seigneurs, & même au Kan de *Scamachi* de lui parler pour eux, & il leur fit grace en faveur de personnes si considérables.

Ces pauvres gens dénués de tout, & fort éloignés de chés eux ne sachant où aller lorsqu'ils sortirent de prison, retournérent chés l'Ambassadeur, qui les reçut au nombre de ses domestiques, mais d'une maniére si brutale, qu'ils jugérent bien qu'ils alloient être plus mal-traités qu'auparavant. En-effet il n'y avoit plus que les Georgiens qui l'approchassent; & les Polonois qu'on occupoit aux plus vils emplois de la maison étoient traités comme des bêtes, mais ils étoient bien plus mal nourris, car un d'entre eux eût eu de la peine à subsister de ce que l'on donnoit à huit.

Ces pauvres Polonois n'étoient pas les seuls mal-traités; il n'y avoit des domestiques de l'Ambassadeur que les Georgiens de favorisés, ces gens faisoient si bonne chére qu'il leur faloit un bœuf par jour, cinq ou six moutons, & des autres viandes à-proportion. Pour moi, qui n'étois pas du nombre de ces bienhureux, il me fallut chercher dequoi vivre ailleurs que chés lui, & sans le secours de mon vieux Patron, je ne pouvois éviter de mourir de faim; ce qu'il m'est aisé de prouver. Un jour l'Ambassadeur ayant acheté treize vaches, il me commanda de les mener paître dans les prairies voisines; comme je connoissois le mauvais ordre de sa maison, je crus bien que ma subsistence seroit mal assignée si je n'y pourvoyois moi-même: Je le suppliai donc d'ordonner qu'on m'y apportât dequoi vivre. *Dequoi vivre?* repliqua-t-il, d'un air de mépris; *prétens-tu donc que je te nourrisse? & dans l'âge où tu es n'as tu pas encore l'industrie de subsister par tes propres soins? Ecoute mon ami, tout le bien que je te puis faire, c'est de te conseiller de prendre à tort & à travers ce qui te fait besoin & de vivre sur le commun: Surtout je t'avertis que tu ne dois rien espérer de moi.*

Cette réponse fit sur moi le même effet qu'un coup de massuë, & me rendit comme stupide. Etant un peu revenu à moi, & me trouvant aussi avancé que si j'étois tombé des nuës, j'allai garder mes vaches le cœur saisi d'une amertume qui me fit trouver la vie ennuyeuse. Je passai ce jour sans manger & une partie du suivant, aimant mieux mourir de faim, que de vivre de larcin comme vouloit

loit l'Ambassadeur. Sur le soir je pensai que *Biram-Ali* cet honnête homme à qui j'avois sauvé la vie, pourroit encore avoir un reste de bonté pour moi. Je ne me trompai pas, dés que ce bon Patron me vit il eut pitié de ma misére, & fit ce qu'il put pour m'en tirer. Je n'eus que faire de lui dire que la faim étoit mon plus grand mal; il voulut d'abord que je mangeasse, & il le fit si obligeamment, que mon cœur serré de tristesse se r'ouvrit peu à peu, & recommença à aimer la vie. Après ce bon repas, pendant lequel il ne me dit rien qui pût l'interrompre, il voulut que je lui contasse comment me traitoit l'Ambassadeur? Plus cruellement que que ses chiens, lui répondis-je en soupirant, car ils ne lui rendent aucun service, & il a soin de les nourrir: Au lieu qu'il veut que je le serve, & que je cherche dequoi vivre ailleurs que chés lui. *Cela n'est pas juste* reprit-il, *mais il y a un peu de ta faute, & après t'avoir éclairci de la vie de cet homme, tu ne devois pas me quiter pour te donner à lui, qui comme je te dis alors est un mauvais Chrétien. Je sai bien que tu ne crus pas tout le mal que je t'en disois, ou plutôt il te suffisoit d'être avec des Chrétiens, mais présentement qu'en dis-tu? Je pense que tu doutes moins de ses débauches que de son zéle: & tu n'ignores pas qu'il n'ait envoyé son frére au Roi, pour en obtenir permission de se faire Mahométan; mais on sait à la Cour de quel esprit il la demande, & que c'est moins par un zéle de Religion, que pour éviter la peine duë à ses excès, & le supplice qu'on lui prépare s'il retourne en Pologne: Aussi a-t-il été réfusé, ni lui ni son frere n'étant pas propres à être Musulmans. Deplus on est las de ses scandales, & il a ordre de la Cour de s'en retourner auplutôt; je ne sai pas s'il obeïra, mais pendant qu'il sera ici, vien hardiment quand tu voudras dîner & souper avec moi, & soit que je sois au logis ou que je n'y sois pas, je donnerai si bon ordre à ta subsistence que tu ne manqueras de rien.*

Novembre 1670.

Je fus si touché de ce discours, que je n'y pus répondre que par quelques larmes que cet honnête homme ne put voir. J'admirai en m'en retournant la conduite du Ciel sur moi, & les effets sensibles de sa Providence, lorsque je pensois qu'il m'eût oublié. Avec tout cela je n'étois pas né pour avoir long-temps du repos; & au moment que je pensois à mon bonheur, il me vint dans l'esprit qu'il ne pouvoit pas être long, & qu'il ne dureroit qu'autant que mon bienfaicteur seroit dans lans la ville où il ne seroit pas long-temps. Cette pensée m'affligea de-sorte, que je résolus déslors de m'enfuir si l'occasion s'en présentoit, & je la trouvai quelques jours après par

Novembre. 1670.

L'Auteur résolu de s'enfuir.

le moyen d'une Caravane qui étoit prête à partir pour *Smirne*. Et pour le faire plus surement, un Arménien m'avoit promis de l'aller attandre avec moi à six ou sept journées delà ; mais ce projet ne réussit pas comme nous verrons par la suite.

Le quatriéme, ayant appris qu'un Ambassadeur que le Roi de *Perse* envoyoit au Czar, étoit proche de la Ville, je tâchai de le voir pour le prier d'écrire à son Maître en ma faveur, mais la foule des gens dont il étoit environné rendit mes efforts inutiles, si-bien que je m'en retournai aussi avancé qu'auparavant, excepté que je vis quatre Léopards & autant des Tygres, dont son Excellence avoit dessein de faire présent à l'Empereur.

L'onziéme je me trouvai à l'arrivée de *Butler* notre Capitaine, & de cinq de nos Compagnons. Ces derniers me firent de grandes caresses, mais le premier me reçut assés froidement, & me témoigna avec aigreur qu'il avoit du ressentiment que nous fussions partis sans lui. Il fit plusieurs autres reproches qu'il fondoit sur l'obligation que nous avions de lui obeïr, & de ne rien faire sans son ordre. A quoi je repartis que nous n'y avions pas manqué, & qu'il n'en pouvoit pas douter, s'il se souvenoit d'avoir défendu d'attandre personne depuis que les portes seroient fermées. Que s'il n'entendoit pas être compris dans cette défense, aussi l'en avions-nous excepté, puisque nous l'avions attandu jusques aprés Minuit: Que nous fussions demeurés-là jusques au jour si nous l'eussions pu sans péril. Mais qu'outre qu'il étoit & visible & inévitable en nous obstinant à l'attandre, nous avions cru puisqu'il tardoit si long-temps à nous venir joindre, ou qu'il avoit pris une autre Barque, ou qu'il lui étoit arrivé quelque accident qui l'en empêchoit. Il se rendit à ces raisons, & avoüa que nous n'étions pas si coupables qu'il s'imaginoit. Ensuite il promit de ne rien omettre pour nous revoir en liberté; & dés ce moment il y travailla avec tant d'ardeur que je m'abandonnai à ses soins, & perdis l'envie d'aller à *Smirne*, où je ne pouvois espérer que ma délivrance fût ni si promte ni si assurée que par le moyen de *Butler*. Je pris à bon augure qu'il fût arrivé ce jour-là qui devoit être celui de ma fuite, puisqu'un jour plus tard je n'eusse pas eu l'avantage que j'en espérois.

Aprés avoir meurement pensé aux moyens de nous délivrer, il crut que le plus court étoit de parler au *Kan* de *Scamachi*. Celui-ci lui promit de lui accorder sans reserve tout ce qui dépendoit de lui, mais

mais la suite fit voir que ce n'étoit pas son dessein, & qu'il étoit d'accord avec le Sultan de *Derbent* de ne relâcher aucun esclave. Ce dernier ayant su que plusieurs des siens s'étoient réfugiés à *Scamachi*, les suivit jusques-là, où il gagna le *Kan*, & le mit si fort dans ses intérêts, que nous n'en pûmes rien obtenir. Quoique ces barbares s'entendissent, & que nous sussions de bonne part qu'ils étoient bons amis, le *Kan* néanmoins prétendoit que nous lui étions fort obligés, parcequ'il avoit fait semblant devant ceux qui nous protégeoient de nous vouloir du bien; mais sans nous arrêter à des prétentions si frivoles, nous résolûmes de nous adresser directement au Roi, auprès duquel nous savions que les Officiers de la Compagnie qui demeuroient à *Ispahan*, avoient quelque pouvoir. Ainsi le Capitaine *Butler* ayant emprunté d'un Arménien dequoi faire son voyage à raison de vint-cinq pour cent, il partit pour la Cour de *Perse*. Novembre. 1670.

Le dixhuitiéme, *Jean van Termund* qui étoit connu de l'Ambassadeur de *Pologne*, demanda à Son Excellence qu'un homme de notre Equipage appelé *Christian Brant*, put être admis à la table de ses domestiques; ce qu'il obtint en s'engageant de le cautionner pour la dépense qu'il y feroit.

Cependant nostre Ambassadeur effrayé du supplice qu'il attandoit à son retour, cherchoit les moyens de l'éviter. Et quoiqu'on l'eût déja rebuté à *Ispahan*, il y envoya encore son frére pour demander la même grace, & on lui fit la même réponse, assavoir, *que les Musulmans ne se faisoient que de bons Chrétiens.* On ajoutoit de la part du Roi, *qu'il se hâtât de retourner auprès de son Maître, & que l'on s'étonnoit qu'il n'eût pas encore obeï au premier ordre qu'il en avoit eu.* L'Ambassadeur fut fort affligé de ce refus, principalement lorsqu'il sut qu'on avoit dépêché vers la *Pologne* un Courrier exprés pour informer de sa conduite. Le Roi de *Perse* en faisoit des plaintes dont il demandoit reparation; & c'est la coutume de cette Cour de ne rien dire aux Ambassadeurs quoiqu'ils fassent, & de s'adresser directement aux Princes qui les envoient, en-cas qu'ils fassent quelque chose indigne de leur Caractere. Celui dont nous parlons ne sachant plus à qui s'adresser, me demanda un jour si je croyois qu'il fût bien reçu en *Hollande*? Je lui répondis contre ma pensée, que les personnes de son mérite ne manquoient jamais d'y être honorées, & qu'il ne pouvoit prendre une meilleure ré-

Novembre. 1670. solution, que celle d'y aller par la prémiére commodité qui se présenteroit. Après une réponse qui me sembloit propre à faire ma Cour ce brutal me dit des injures & me renvoya rudement. Depuis ce temps-là je desespérai de sortir de ses mains que par une voie extraordinaire, aussi ne me souciai-je plus de lui faire parler pour moi, ni n'affectai comme de coutume de me présenter devant lui pour l'émouvoir à compassion, ne jugeant pas qu'il en fût capable, non plus que des autres vertus, ausquelles il sembloit qu'il eût renoncé. Ses remords étant continuels, il ne dormoit ni jour ni nuit; & ses incertitudes étoient telles, qu'il vouloit aller tantôt à *Constantinople*, tantôt à *Smirne*, & tantôt en un autre endroit. Avec tout cela il ne retranchoit ni de ses plaisirs ni de ses débauches: Il faisoit même des excès au préjudice du public, & il les faisoit impunément, le Kan à qui il avoit prêté quatre mille florins n'osant lui en rien dire, depeur qu'il ne les redemandât, ou dumoins les intérêts que ce dernier devoit payer tous les mois, ce qu'il n'avoit pas encore fait. C'est en cette vuë que le Kan fermoit les yeux à tout, & qu'il dissimuloit les desordres de l'Ambassadeur. Mais avec toute sa complaisance, il ne put empêcher ce brutal d'envoyer son frére à *Ispahan* pour avertir le Roi que le Kan étoit son débiteur; & comme c'étoit le plus grand affront qui lui pût arriver, celui-ci envoya un exprès pour le rappeler & promit de le satisfaire.

Le vint-deuxiéme, je rencontrai le Pilote de notre Vaisseau, qu'un Persan à qui il étoit venoit d'amener à *Scamachi*. Ce pauvre homme avoit tant souffert qu'apeine étoit-il connoissable: Son prémier Patron étoit un Tartare qui l'avoit traité fort cruellement: le second étoit encore pire; & son extrême dureté l'avoit souvent poussé à s'enfuir, mais toujours inutilement; & toutes les fois qu'on le reprenoit on le roüoit de coups, & dans cet état il falloit qu'il travaillât comme auparavant. Ce mauvais traitement l'avoit tellement défiguré, que je ne le reconnus pas sur la route de *Scamachi*, où il gardoit le bétail de ce brutal. Cette homme craignant que les moyens qu'il tentoit de le quiter ne lui réussissent quelque jour, résolut de s'en défaire; & il le vendit à l'Ambassadeur cent cinquante *Abassis* le même prix qu'il avoit coûté.

Janvier. 1671. Le premier jour de l'an mil six cens soixente & onze, on eut pour étrennes à *Scamachi* un tremblement de Terre, qui conster-

na

na toute la Ville. D'abord il ne fut pas violent, & ce ne fut les prémiéres heures qu'un frémissement supportable, mais ensuite les poutres craquérent & les murailles s'ébranlérent; puis tout d'un coup la Terre s'ouvrit & abîma quantité de bâtimens, sous les ruines desquels périrent une infinité d'hommes, de femmes & d'enfans. C'étoit quelque chose de pitoyable que d'entendre les cris de ceux qui avoient perdu dans ce desastre, les uns leurs parens, les autres leurs biens; & surtout de ceux qu'on avoit tirés à-demi morts de dessous les ruines: & ce qui augmentoit la desolation, c'étoit de ne voir sur le soir qu'un amas confus de pierres, de terre, & de bois, où l'on avoit vu le matin de fort belles maisons. La nuit le tremblement cessa, & recommença le lendemain avec la même impétuosité: On en craignoit avec raison les mêmes effets, mais le Ciel eut pitié des larmes de ce pauvre peuple, & fit cesser le tremblement & leur appréhension.

Janvier, 1671.

Tremblement de Terre.

Le sixiéme, il se fit une cérémonie annuelle dont nulle raison ne peut dispenser. Comme ce jour est d'ailleurs célébre par la rencontre de l'Epiphanie ou des Rois, l'Evêque la commence par chanter la Messe plus matin que de coutume; puis il fait un sermon sur un Texte pris dans l'Evangile de ce jour; à la fin duquel il annonce la bénédiction de la Riviére qu'on appelle *Chatsche Schuran*. Pendant le sermon de l'Evêque tous les Arméniens du Pays se rendent autour du lieu où se doit célébrer la Fête, avec la Croix & la banniere. Ceux-ci étant tous assemblés, le Kan à qui il firent un présent de mille ducats leur envoya ses soldats pour empêcher le peuple de les insulter. Ensuite il s'y rendit en personne avec son fils, notre Ambassadeur, & un Arménien qui avoit eu l'honneur d'être envoyé de la part du Roi vers le Czar. Sitôt que le Kan fut entré dans un belle Tente qu'on lui avoit dressée exprès, il envoya dire à l'Evêque qu'il pouvoit hardiment commencer la cérémonie: celui-ci fit un signe auquel des Arméniens tous nus sautérent sur la glace & la rompirent en plusieurs endroits, pendant que l'Evêque s'amusoit à lire & le peuple à chanter des Himnes, des Pseaumes, & des Cantiques. Lorsque la glace fut rompuë le peuple se tut, & l'on entendit le son des cloches, des cimbales & des trompettes, durant lequel l'Evêque avança vers l'endroit où l'eau paroissoit; & après y avoir répandu de l'huile bénite, il la bénit avec une Croix enrichie de pierres précieuses;

Riviére bénite par l'Evêque des Arméniens.

Janvier. 1671. & pour confirmer la bénédiction il la plongea par trois fois dans l'eau, fit la même chose avec sa Croce, & dit ensuite quelques priéres qui ne durérent pas long-temps. A peine les eut-il finies que le peuple accourut en foule, les uns pour boire de cette eau, & les autres pour s'en laver les piés, les mains & le visage. Et comme il y en a partout d'une dévotion singuliére, plusieurs se dépouillérent, & sautérent tous nus dans l'eau, le zéle & la ferveur les empêchant de sentir le froid qui étoit extrême. Pendant que ceux-ci avoient le plaisir de se plonger dans l'eau bénite, de jeunes filles chantoient des Hymnes à la loüange de l'Evêque; quelques-unes dansoient avec assés de modestie; & la plupart faisoient des postures qui choquoient la pudeur. Ici l'on voyoit des jongleurs; là des marchands de toutes les sortes, & partout des buveurs & des débauchés à toute outrance.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XXIII.

Le Frére & la sœur de l'Ambassadeur s'en retournent. Une pauvre esclave brulée avec le cadavre d'un Indien. Grand tumulte dans Scamachi pour la mort de deux hommes dont les meurtriers ne se trouvent point. Le fils du Kan reçoit le Calaat, & le Kan même quelques jours après. Nouvel ordre à l'Ambassadeur de s'en retourner en Pologne. Misére extrême de ses domestiques. L'Auteur reçoit de bons offices de son ancien Patron, & de tres-mauvais de l'Ambassadeur.

LE neuviéme, la sœur de l'Ambassadeur escortée de soldats Georgiens s'en retourna chés elle à *Tefflis* qui n'est éloignée de *Scamachi* que d'environ huit lieuës. Elle avoit à sa suite un grand nombre de domestiques, & sept Chameaux portoient son bagage. Le lendemain son frére prit la même route & mena avec lui le Chirurgien de l'Ambassadeur. Cet homme étoit le seul Polonois que son Maître pût souffrir, aussi lui avoit-il rendu un signalé service

vice, en le guérissant de plusieurs plaies qu'on jugeoit incurables. Janvier. 1671.
Le Prince de *Tefflis* qui aimoit les habiles gens ayant appris une cure de cette importance, eut envie de l'avoir, & le demanda à l'Ambassadeur qui n'osa le lui refuser. Comme ce Prince étoit généreux & qu'il ne vouloit rien pour rien, il ne le demandoit qu'à des conditions fort honnêtes; & outre qu'il auroit bien plus de gages qu'il n'en avoit à *Scamachi*, il offroit de lui donner la nourriture & le logement, quatre esclaves de chaque séxe, & deplus la fille d'un des plus riches bourgeois de la ville, dont il auroit le choix parmi celles de sa créance qui étoit Romaine. M'ayant communiqué ces offres, & demandé s'il pouvoit honnêtement quiter son Maître pour les accepter. Je lui conseillai de le faire avec d'autant moins de regret, que l'Ambassadeur étoit avare, ingrat, brutal, de mauvaise foi, & le plus dur de tous les hommes. Qu'étant sans crédit & sans amis, il n'en pouvoit rien espérer ni à *Scamachi* ni en *Pologne*, où apparramment il n'iroit jamais que malgré lui. Qu'au reste ce qu'on lui offroit étoit si extraordinaire, qu'il ne pouvoit le refuser sans être ennemi de son bien. Il goûta si bien mes raisons, qu'il ne balança plus depuis dans sa résolution; & le retour du frére de l'Ambassadeur s'offrant tout à propos, il le suivit jusqu'à *Tefflis*, , où le Prince lui fit bon accueil, & le mit d'abord en possession de ce qu'il lui avoit promis.

Le quinziéme, un fort riche Indien nommé *Tzouké* étant mort à *Scamachi*, son frére demanda la permission de le bruler. Le Kan fit d'abord le difficile; depeur disoit-il, de donner pié à des nouveautés si opposées aux coutumes du Pays. Cette raison étoit vrai-semblable, mais ce n'étoit pas l'essentielle: Comme l'Indien n'offroit pas assés; il faloit rendre la chose impossible afin qu'il donnât davantage. Après plusieurs difficultés, il obtint enfin ce qu'il souhaitoit moyennant cinq mille florins, & le lendemain il acheta une vieille esclave Chrétienne pour la bruler avec le cadavre de son frére. Je vis traîner cette pauvre femme au bucher où le cadavre étoit prêt à être brulé. Elle faisoit des cris qui étonnoient tous les assistans, dont le nombre étoit prodigieux. On la mena hors de la ville dans une campagne fort vaste, où l'on avoit fait de roseaux, & de toute sorte de menu bois, une petite hute d'environ douze piés en quarré. Les bramins qui l'accompagnoient lui donnérent un bruvage qui lui troubla d'abord les sens, & lui ôta

l'apré-

Janvier. 1671. l'appréhension que cet appareil lui pourroit causer. Peu-après elle s'assoupit, & l'on prit ce temps-là pour l'attacher sur une planche qu'on suspendit sur le bucher, où après avoir mis le feu, on laissa tomber cette misérable, sur laquelle on jeta quelques pots d'huile afin qu'elle languît moins, & qu'elle fût plutôt consumée. Le feu interrompit son sommeil, & lui fit faire des cris pénétrans, que le bruit des flutes, des tambours & autres instrumens empêchérent bientôt d'entendre. Quand les corps furent consumés les Bramins eurent soin d'en jeter les cndres dans la riviére.

Esclave Chrétienne brulée avec le cadavre d'un Indien.

Le vint & uniéme on trouva deux hommes morts sur le pavé, & les meurtriers s'étant échapés, toute la ville en fut émuë. Les veuves des défunts accompagnées de leurs parens enlevérent les corps & les portérent devant la porte du Palais du Kan, c'est la maniére en ce pays-là de demander justice. Ces gens pleurérent amérement durant deux heures, les uns ayant le bras droit nu, & les autres la moitié du corps. Les femmes qui hors delà ne paroissent point que voilées, avoient le visage découvert, par où l'on connoissoit qu'elles étoient parentes des défuns. Comme ils étoient du petit peuple, & que leurs parens n'avoient pas dequoi payer la Justice qui s'achéte en ce pays-là, le Kan ayant fait faire de légéres informations, fit porter les corps hors delà, & commanda aux parens de les enterrer. A cet ordre les cris & les regrets de ces pauvres gens redoublérent, & ils s'affligérent de la sorte deux ou trois jours & autant de nuits. De temps en temps ces cris étoient interrompus d'un morne silence pendant lequel ils sembloient prier avec beaucoup de dévotion. Dés qu'il fut certain que ces hommes avoient été massacrés, on les mit au nombre des saints suivant la coutume de ces peuples, & l'on ne voyoit plus que femmes courir à leurs tombeaux qu'elles baisoient par trois fois: & après avoir invoqué ces bienheureux esprits, elles attachoient à des bâtons plantés exprès, des morceaux d'étoffes de toutes couleurs.

Le vint septiéme, le fils du Kan reçut de la part du Roi de *Perse* une fort belle Robe*; & pour lui faire voir qu'il étoit de ses favoris, une des femmes de sa Majesté. Quelques-uns disent que ces femmes tirées du *Haram* pour être données aux Grands du Royaume, sont du nombre de celles qui ne plaisent pas fort au Roi. D'autres sont d'opinion qu'il ne les a jamais touchées, y en ayant plusieurs

Faveur singuliere du Roi de Perse

* *Les présens que le Roi envoie aux Gouverneurs de ses Provinces se nomment le Calaat.*

plusieurs parmi elles qu'il ne voit pas une fois l'année tant le nombre de ses femmes est grand. A quoi ils ajoutent que ce nombre augmentant tous les jours des plus belles filles du Royaume, il est impossible à un seul homme de les caresser toutes. Quoiqu'il en soit, le don de ces femmes est un faveur singuliére, & quand le Roi les auroit touchées, il n'est point de Seigneur de quelque qualité qu'il soit qui ne se croie fort honoré de les recevoir de sa main; & il y en a même qui s'en estiment davantage, parce qu'alors ils se considérent comme les beaux-fréres du Roi. Pour les femmes, il n'y en a guéres qui ne soient ravies de ce changement: tant parce qu'il les rend moins captives qu'elles n'étoient, que parce qu'elles espérent d'être avec leur nouveau mari moins seules que dans le Haram. Février, 1671.

Le premier de Février, le Kan fit assommer un homme pour des raisons que l'on ne sut point. Comme il n'y a point-là de bourreaux gagés comme parmi nous, il en fit faire l'éxécution par ses valets, qui aprés lui avoir lié les piés & les mains, lui déchargérent sur le dos quantité de coups de massuë; puis sur le ventre, sur l'estomac, sur les jambes, sur le visage, & sur la tête. A voir ce supplice de prés, il semble plus cruel & plus inhumain que la rouë, où le patient n'est frappé qu'en quelques endroits; au lieu qu'ici on lui brise les os partout avant que de l'assommer. La nuit suivante on fut tellement effrayé d'un tremblement de Terre que personne ne put dormir. D'abord quelques-uns s'imaginérent que le péril étoit moindre ailleurs, & coururent chés leurs voisins, mais la frayeur étant générale, ils retournoient chés eux, où il sembloit à tous momens que la Terre les dût engloutir. Le mal néanmoins ne fut pas long, & l'on en fut quitte cette fois à meilleur marché que les autres, n'y ayant eu que quelques maisons renversées, & quelques personnes accablées sous la chute de ces maisons. *Cruel supplice.* *Autre tremblement de Terre.*

Le deuxiéme, il vint de la Cour un Envoyé vers le Gouverneur, qui crut avec toute la ville qu'il lui apportoit un ordre du Roi d'aller rendre conte de ses actions. Mais cet Envoyé lui fit dire qu'il venoit lui faire des présens de la part de sa Majesté. Surquoi le Gouverneur qui sut en quoi ils consistoient, donna promtement ordre aux préparatifs nécessaires; & le lendemain de grand matin il alla à *Kalikleftan* qui est une Maison de plaisance à demi-lieuë de *Scamachi*. Il étoit monté sur un beau cheval, dont la housse étoit en broderie fine, & toute couverte de pierreries. La bride & les

Février. 1671. étriers étoient d'or massif, & tout le reste à proportion. Le Prince son fils n'étoit pas moin leste, ni tous les Seigneurs qui l'accompagnoient moins superbement habillés. Le gros de la Cour étoit suivi des principaux bourgeois de la Ville, & quand on fut proche de la Maison où étoit la Princesse, le Kan dépêcha un *Chater* ou Valet de pié vers l'Envoyé pour l'avertir de sa venuë. Celui-ci parut peu-après suivi de deux Gentilshommes qui portoient une robe de drap d'or: Pour lui il menoit par la bride le cheval de la Princesse qui étoit escortée d'un grand nombre de Gentilshommes: ceux-ci de plusieurs Cavaliers armés de fusils & de fléches. A une certaine distance le Kan & sa suite avancérent à pié. Et s'étant joints de part & d'autre, l'Envoyé présenta au Kan une boëte d'or de grandeur médiocre que celui-ci reçut avec un tres-profond respect. Ensuite il lui offrit la robe dont il se revêtit sur l'heure. Enfin il montra la Princesse, & le Kan la reçut avec plus de démonstration de reconnoissance & de respect qu'il n'avoit reçu la boëte & la robe: & dés qu'il lui eut baisé la main que la Princesse lui tendit, il remonta à cheval, fit son compliment à l'Envoyé qui se retira aprés avoir reçu un présent proportionné à celui qu'il venoit de faire; & quand il eut fait quelques pas à côté de la Princesse, dont le voile empêchoit de voir si elle étoit ou belle ou laide, il redescendit de cheval, & la mit dans une litiére, où le Kan d'un côté & son fils de l'autre, elle fut portée dans la Ville au bruit des trompettes, des timbales & d'autres instrumens; suivie de tous les Seigneurs dont nous avons parlé, & d'une foule de peuple incroyable.

Présent du Roi de Perse à un de ses Kans ou Gouverneurs.

Ainsi le Gouverneur se vit au comble de ses souhaits, au moment qu'il pensoit que son Maître le voulût perdre. Et l'avis secret que cet Envoyé lui fit donner de son arrivée lui épargna un chagrin mortel: la coutume de ses semblables qui ignorent le sujet qui meine les Envoyés du Roi, étant de songer à la mort, & de s'y préparer avec autant de certitude que s'ils avoient vu leur arrêt. En effet ces derniers ne paroissent guéres dans les Provinces, qu'avec ordre de couper la tête à ceux qui les gouvernent, & de la porter au Roi, dont l'autorité est si absoluë, que les plus innocens n'oseroient user de réplique, ni de la moindre résistance. Par ce moyen les Gouverneurs sont toujours souples, & se gardent bien de rien faire qui irrite le Roi. Que s'ils s'emportent à des excès de tyrannie

nie qui fassent blamer leur Gouvernement ; ils doivent tâcher d'étouffer les plaintes qu'on en fait par des présens qu'ils envoient aux favoris : Et si ceux-ci ne peuvent empécher que ces plaintes n'aillent jusqu'au Roi, ils sont punis du même supplice qu'on fait souffrir aux Gouverneurs. Février. 1671.

Le troisiéme, notre Ambassadeur dépécha un de ses Gentilshommes sur la route de *Moscovie*, d'où il étoit venu nouvelle que l'armée du Czar avoit batu celle des Cosaques ; pris vn de leurs principaux Chefs, & qu'elle marchoit vers *Astracan*. Ce Gentilhomme avoit ordre d'attandre à *Derbent* la confirmation de cette nouvelle, & si elle se trouvoit vraie, de donner jusques à *Moscou*, oùl'on crut qu'il alloit pour demander quelque grace au Czar pour son Maître.

Le dixiéme, un Gentilhomme Polonois & un Trompette de même nation buvant ensemble dans un cabaret, les fumées du vin échauffé-rent le zéle du prémier, & lui firent reprocher à l'autre son changement de Religion, pour entrer disoit-il, dans la maison du Gouverneur, dont l'autorité n'empêcheroit pas qu'il ne le traitât en toute rencontre d'infame Renégat. Ce trompette qui avoit du cœur, tira son sabre & dit à l'autre qu'il n'avoit rien fait qu'à bonne intention, mais que ce n'étoit pas à lui qu'il en devoit rendre conte. En même temps il lui en déchargea vint coups, que le zélé ne put parer avec le sien, & lui dit que c'étoit pour lui apprendre à laisser aux femmes les coups de langue, & à connoître combien pésent ceux des Musulmans, ausquels il ne croyoit pas qu'il lui prît envie de se froter.

Le dixhuitiéme, notre Ambassadeur reçut ordre pour la troisiéme fois de s'en retourner en *Pologne* ; & il répondit qu'il ne le pouvoit sans s'exposer à être pris des Cosaques qui occupoient la Mer Caspienne ; & qu'il ne seroit pas plus en sureté dans la Tartarie, où des sujets du Prince *Osmin* avoient déja insulté un Ambassadeur de Pologne. Sa réponse étoit bien fondée, & cependant c'étoit moins ce qui l'empêchoit d'obeïr aux ordres du Roi, que la crainte d'être obligé de laisser la tête sur un échafaut, ce qui ne lui pouvoit manquer. Ainsi ses pauvres domestiques voyoient leur éxil prolongé, & leur misére croissant tous les jours, plusieurs d'entre eux quoique Gentilshommes aimérent mieux prendre parti dans les Caravanes, & les suivre comme Valets, que de gémir plus long-temps auprès d'un tel tel Maître. De ce nombre fut un jeune bomme nommé *Pable Witski*. Il étoit d'illustre Maison & des plus mal-traités dans celle de l'Am-

Le Roi de Perse commande à son Ambassadeur de retourner auprès son Maître.

Février. 1671. l'Ambassadeur; ce qui l'obligea de prendre parti dans une Caravane qui alloit à *Smirne*, où il esperoit de trouver moyen de gagner son Pays. Quoiqu'il n'eût encore que dix-neuf ans, il sembloit qu'il en eût quarente tant il étoit sage & bien né; & c'est pour cela même que l'Ambassadeur le haïssoit, car il n'aimoit pas la vertu. Ce pauvre jeune homme chercha partout, & ne put trouver que quarente francs pour aller de *Smirne* en Pologne. C'étoit si peu de chose que ses amis en avoient pitié, & quelques-uns lui conseillérent de se désister d'une entreprise qui ne pouvoit lui réussir. Mais il repartit qu'il se résolvoit à toutes sortes d'événemens, & qu'il trouveroit la mort plus douce, que ce qu'il souffroit chés l'Ambassadeur. Comme il m'avoit toujours aidé autant qu'il avoit pu, j'écrivis au Consul de *Smirne* & aux Hollandois de ma connoissance le bien qu'il avoit fait aux esclaves de notre Nation, & que j'étois bien assuré que s'ils lui prétoient quelque argent, il leur seroit rendu infailliblement. Bien-qu'il n'y eût rien dans cette lettre qui méritât un remerciment, il en fut néanmoins aussi touché, que si je lui eusse rendu un service considérable.

Le dix-neuviéme, il se trouva chés l'Ambassadeur six assiétes d'argent à dire, & cette perte l'irrita de-sorte, qu'il menaçoit de bastonner tous ses domestiques, s'il ne lui trouvoient le voleur. Cette menace les intimida, & les fit hâter de jeter les yeux sur un d'entre eux qui n'étoit nullement coupable. Aussitôt qu'il fut dénoncé, on lui donna cent coups de bâton sur la plante des piés, nonobstant quoi il protesta qu'il étoit innocent du crime qu'on lui imposoit; & comme on ne l'en croyoit pas, on lui mit les piés auprès d'un grand feu tous meurtris qu'ils étoient; ce qui le pénétra de-sorte, qu'il avoüoit le fait ou le nioit à mesure qu'on l'en approchoit ou qu'on l'en retiroit. Après l'avoir tourmenté en-vain, sa constance à nier fit croire qu'il étoit innocent, mais il n'en fut pas plus hureux, & sans lui fournir les moyens de se guérir, on ne lui donna durant tout le temps qu'il ne put travailler, que dequoi languir miserablement.

Cependant le Chirurgien dont nous avons ci-dessus parlé avoit tant de confiance en moi, qu'il me donna avis du succès de son voyage, & du détail de ses affaires. Il me manda qu'il avoit été fort bien reçu du Prince de *Tefflis* qui lui avoit tenu parole: Et pour son mariage, qu'il avoit fait venir un riche marchand devant lui; qu'il lui

avoit dit qu'il avoit cherché un mari à sa fille unique, & que c'étoit un homme auquel il fioit ce qu'il avoit de plus cher au monde; c'est-pourquoi il ne doutoit pas qu'il n'acceptât son choix. Que ce marchand avoit paru d'abord fort surpris, mais qu'il n'avoit osé rien dire, l'autorité du Prince étant telle, que quoiqu'il commande il faut obeïr sur peine de la vie. Qu'il avoit seulement représenté que sa fille n'avoit que douze ans, & demandé par grace que la consommation du mariage ne se fit encore de deux ans: Ce que le Prince avoit accordé, à condition qu'en-cas que la fille vînt à mourir pendant ce temps-là, son Chirurgien héritât de tous ses biens qui se montoient à plus d'un million. En quoi j'admirai la tyrannie des Princes du pays, qui disposent comme il leur plaît de la vie & des biens de ceux qui sont nés leurs sujets. Et bien que ce jeune homme eût d'assés bonnes qualités, il étoit étranger, & ce marchand avoit un déplaisir sensible de ne pouvoir donner sa fille à un homme de sa connoissance. Février. 1671.

Le vint-sixiéme, un orfévre apporta les six assiétés qu'on avoit volées; il indiqua celui dont il les avoit achetées; & l'on vit par-là que l'innocent avoit été pris & puni pour le coupable, qui n'eut que quelques coups de bâton sur la plante des piés, encore lui laissa-t-on l'argent que l'orfévre lui avoit donné: aulieu que l'autre fut cruellement maltraité; & quoique domestique (car ce voleur ne l'étoit pas) apeine eut-il dequoi subsister tout le temps qu'il ne put marcher. *Autre femme brulée avec le corps d'un Indien.*

Le prémier de Mars, on fit pour le corps d'un Indien les mêmes cérémonies qu'on avoit faites au mois de Janvier pour un autre; excepté qu'avec celui-là on n'avoit brulé qu'une vieille; & l'on brula avec celui-ci une jeune fille bien faite qui alla d'elle même au bucher, & qui fit paroître autant de constance, que la vieille avoit témoigné de foiblesse & de desespoir, Mars.

Le deuxiéme *Biram Ali* mon ancien Patron eut la bonté de me demander si je voulois qu'il me menât à *Ispahan*, où il espéroit aller bientôt: Et je répondis que c'étoit ce que je souhaitois le plus, mais que je pourrois difficilement échapper à l'Ambassadeur, qui depuis quelque temps me faisoit observer plus sévérement que de coutume. Que s'il ne partoit pas sitôt, on se lasseroit de me veiller, & qu'alors je pourrois le suivre partout où il voudroit. Franchement reprit-il, je suis bien fâché que tu m'aies quité, ou plutôt de t'avoir

Mars. 1671. vendu à un si méchant homme ; mais assure toi de mon amitié ; & quelque part que j'aille si tu peux venir avec moi, je te ferai autant de bien que si tu étois mon enfant. Quel bonheur dans mon esclavage, d'avoir un homme de cette force pour ami ! j'avouë que ma peine étoit grande, mais elle étoit bien adoucie par les continuelles assurances qu'il me donnoit de sa bonté. Il me traitoit en-effet comme son enfant : & si je souffrois chés l'Ambassadeur la faim, le froid, des coups, des injures ; chés mon illustre bienfaicteur, je faisois bonne chére auprès d'un bon feu, & n'y avois que de la douceur toutes les fois que j'y allois. Et lorsque j'étois son esclave j'étois bien vétu & bien couché, aulieu que chés l'Ambassadeur j'étois presque tout nu ; & durant le froid qui fut extrême cette année-là, je couchois sur les carreaux sans quoi que ce soit pour me couvrir : Et si quelquefois je voulois entrer ou dans le poële ou dans la cuisine, on m'en empêchoit à coups de bâton. De-sorte que pour me chauffer il falloit que jallasse déterrer des morceaux de bois ensevelis sous les ruines des maisons, dont je ne pouvois venir à bout qu'avec une peine inexprimable. Enfin je n'eusse jamais cru que le corps humain fût capable de résister à tant de fatigues,

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XXIV.

De la maniére dont les Persans célébrent le prémier jour de l'année. L'Auteur reçoit nouvelles de ses Compagnons qui étoient esclaves à Boynac. Ancienne coutume de mener au Roi les plus belles filles du Royaume. Un Cosaque célébre dans l'Armée de Stenko-Radzin mené prisonnier à Ispahan. Mort violente d'un Persan en réputation de Sainteté. Noces fatales. De la grande Fète de Hussein. Pompe funébre d'un des fils du Kan.

Premier jour de l'an des Persans

SUr le minuit du premier jour de l'année qui commence en *Perse* le dixiéme du mois de Mars, & qui est appellé *Nourou*, on dechargea à *Scamachi* toute l'Artillerie ; & depuis cette heure jusqu'au

jusqu'au jour, on entendit des trompettes, des haubois, des timbales, & de plusieurs autres instrumens. Les trois ou quatre jours suivans le Kan régala toutes les personnes de qualité; & parmi les Bourgeois ce n'étoient aussi que festins. Ainsi la joie étoit générale excepté chés l'Ambassadeur, où bien-loin de se divertir les domestiques mouroient de faim. Ce galant homme leur faisoit faire pénitence pour expier disoit-il, les crimes que commettoient ces jours-là les Mahométans, ajoutant qu'il n'étoit pas juste que des Chrétiens se conformassent aux débauches de ces gens-là. Je riois du prétexte dont il couvroit son avarice, mais j'en eusse ri bien autrement si je n'eusse pas tant souffert: Ces jours où tous les habitans étoient crevés de bonne chére tous ses gens eurent si grand faim, qu'ils ne purent se dispenser d'aller supplier les Persans de souffrir qu'ils fussent leurs Parasites. Pour moi j'allai à mon ordinaire chés mon Bienfaicteur qui me reçut comme de coutume, & qui ne put s'empêcher de rire, qu'un homme qui avoit dépêché deux fois à la Cour pour en obtenir permission d'abjurer le Christianisme, fit le zélé en cette rencontre. Mars. 1671.

Le vint & uniéme, il me tomba entre les mains une lettre qui n'étoit point signée, & que je soupçonnai être d'un de nos Compagnons. En-effet j'appris peu-après qu'elle étoit de notre joüalier, qui se plaignoit de *Boynac* où il étoit esclave, de la dureté de son Patron, & qui prioit deux Chirurgiens Hollandois qu'il disoit être à *Scamachi*, de le racheter, avec promesse de leur faire rendre à *Moscou* ce qu'ils auroient déboursé pour lui. Je ne trouvai point ceux dont il parloit; & si je les avois trouvés, je ne crains pas de dire (tant j'étois las de mon esclavage) que je leur eusse plutôt parlé de ma délivrance que de la sienne,

Le vint-cinquiéme, un autre écrivit de *Derbent* à notre Ambassadeur pour le prier de la même grace, mais le pauvre garçon ne savoit ce qu'il demandoit, & je l'estimai bienhureux d'en avoir été refusé.

Le vint-sixiéme, deux Georgiens se batirent à coups de sabre dans la maison de l'Ambassadeur. Je ne pouvois goûter que d'un si grand nombre de domestiques nul ne se mît en devoir de les séparer; mais quelques-uns à qui j'en parlai, me répondirent qu'ils n'avoient garde de se mêler de leur différend, l'Ambassadeur ayant permis à tous ses gens de se faire justice & de se vanger comme ils pourroient.

Le

Avril. 1674.

Boules de feu tombées du Ciel.

Le trente & uniéme, la nuit commença par un grand tremblement de Terre accompagné du bruit du tonnerre & d'une infinité d'éclairs ; & ce qui augmenta la frayeur, ce fut de voir tomber du Ciel quantité de boules de feu, dont il sembloit que toute la ville dût être embrasée.

Le prémier d'Avril on reçut nouvelle de *Terki* que les Moscovites étoient rentrés dans *Astracan*, où l'on avoit puni exemplairement les Cosaques qui s'y étoient trouvés. Cette nouvelle réjoüit tous les habitans, d'autant plus qu'on la recevoit par une voie plus sure que plusieurs autres qui s'étoient trouvées fausses.

Les plus belles filles du Royaume menées à Ispahan.

Le deuxiéme, les Commissaires qui font sans cesse le tour du Royaume pour chercher les plus belles filles qui doivent remplir le Haram, arrivérent à *Scamachi*. Ils en avoient de toutes les Sectes, de tous les âges, & qui n'avoient même que deux ans. Ces Commissaires dés leur arrivée firent publier dans la Ville & dans tous les lieux d'alentour, que tous ceux qui avoient des filles depuis deux ans jusqu'à dix-sept, eussent à les mener huit jours après à *Scamachi*, sur peine de desobeïssance. Au bout de ce temps les Officiers choisirent les plus belles sans avoir égard à la pauvreté ni aux richesses de leurs parens, & les envoyérent au Roi, qui les fit mettre en son Haram, les unes pour être ses femmes, & les autres pour lui servir de simples concubines. C'étoit quelque chose de triste que de voir leurs parens affligés au dernier point, de perdre ainsi pour toujours leurs filles qu'ils avoient élevées avec tant de soin & de tendresse. Mais c'étoit un arrêt dont il n'y avoit point d'appel ; & la seule chose qui les consoloit, étoit de voir que cet ordre fût général, & que les riches & les pauvres eussent le même sort. Tout cruel qu'étoit cet arrêt, il fut favorable à un jeune homme qui recherchoit la fille d'un riche marchand de la Ville. Cette fille étoit jeune & belle ; elle aimoit son amant : Mais le pére ne jugeant pas que ce fût pour elle un parti sortable, ne pouvoit souffrir qu'il la vît. A l'arrivée des Commissaires il changea de sentiment ; & la peur de perdre sa fille, lui fit hâter le bonheur de ces deux amans ausquels il permit dés l'heure même tout ce qu'ils voulurent. Comme cette fille étoit fort belle, & qu'elle ne paroissoit point devant les Commissaires ; ceux-ci firent citer le pére à qui ils demandérent aigrement pourquoi il leur cachoit sa fille ? Il répondit que ce n'étoit pas son dessein, que sa fille n'étoit point cachée, mais qu'il ne la

croyoit

croyoit pas digne d'être menée au Roi qui ne demandoit que des pucelles: Que l'amant de sa fille l'avoit déflorée à son insçu, & que c'étoit la raison pourquoi il ne l'avoit pas amenée. Les Commissaires retinrent le pére, & envoyérent querir la fille à qui ils demandérent ce qu'elle avoit fait de son pucelage? Ce qu'en font celles qui ont un mari reprit-elle. Depuis quand étes-vous mariée repartirent les Commissaires? Il y a plus d'un an dit-elle, que je la suis d'inclination, mais en-effet il n'y a que deux ou trois jours. Elle étoit si belle & si à leur gré que ces Messieurs ne la pouvant croire sur sa simple parole, la firent jurer plusieurs fois sur ce qu'ils ont de plus sacré qu'elle ne mentoit point. Après cela ils la renvoyérent.

Avril. 1671.

Celles que l'on estima dignes de servir aux plaisirs du Roi, furent mises sur des Chameaux, une de chaque côté, & ainsi portées à *Ispahan*, où celles qui passoient douze ans entrérent dans le Haram: Les autres furent mises dans des Palais bâtis exprès, où des Matrônes les élévent avec beaucoup de soin. Au départ de la Caravane, des parens de ces jeunes filles je ne vis pleurer que les riches, car pour les pauvres bien-loin d'être tristes, ils avoient de la joie de voir leurs filles aller à la Cour, où ils espéroient par leur moyen être quelque jour avancés. Cette Caravane étoit nombreuse & escortée de tant de Troupes qu'on l'eut prise pour une Armée.

Jusques alors j'avois tenté tous les moyens possibles pour sortir d'esclavage, & y avois si mal réussi, que je ne savois plus à qui m'adresser pour cela. Un jour que j'y révois plus sérieusement que de coutume, il me vint en pensée que le plus court étoit d'écrire en Hollande; & je le fis par la voie de *Smirne* & de *Livourne*, avec bien du regret de ne le pouvoir par la Mer Caspienne, que la guerre des Cosaques rendoit inutile & mal-sure.

Le neuviéme, on eut un orage accompagné d'un vent impétueux, du bruit du tonnerre & de tant d'éclairs, qu'on crut que le monde alloit périr: & dans la grande consternation que cela causoit dans la Ville, il y eut des femmes dévotes, qui malgré le vent & la pluie coururent aux sépulcres de leurs parens, où elles firent des cérémonies dont elles usoient dans ces occasions, comme d'un moyen infaillible pour détourner les maux dont on croyoit être menacé.

Avril. 1671.

Le lendemain le beau temps revint apropos pour la solemnité d'une Fête que les Persans ont en grande vénération. Les Bourgeois se traitent ce jour-là comme le premier jour de l'an ; & tant qu'il dure toute la Ville retentit de toutes sortes d'instrumens.

Un des Officiers de Stenko-Radzin mené prisonnier à Ispahan.

L'onziéme, on vit à *Scamachi* un des Officiers de *Stenko-Radzin*, que celui-ci avoit envoyé avec trois autres au Prince de *Circassie* pour lui demander du secours, & pour l'assurer qu'en échange il épargneroit ses Etats & lui envoyeroit de grands présens. Dés que le Prince eut entendu cette proposition, il fit couper la tête à trois de ces Ambassadeurs, & jeter leurs corps aux corbeaux. Puis ayant fait embaumer ces têtes il les mit au cou du quatriéme qu'on avoit épargné, & lui commanda d'aller en faire de sa part un présent au Roi de *Perse*. Cet homme étoit vétu d'une veste de satin jaune, & quoiqu'il eût un colier de bois où l'on avoit attaché l'une de ses mains, il avoit la mine fiére, & sembloit mépriser les insultes qu'on lui faisoit. Etant arrivé à *Ispahan* on le chargea de fers dans une prison fort étroite ; & il en sortit peu-aprés en considération de certains secrets importans qu'il révéla au Roi. Depuis l'insulte qu'on avoit fait à la Cour de *Perse* aux Ambassadeurs de *Radzin*, on ne croyoit pas qu'il eût la hardiesse d'en envoyer à d'autres Princes ; & il est à croire qu'il ne l'eût pas fait s'il eût pu soutenir tout seul un fardeau si pesant, mais apparemment il étoit trop foible, & le besoin extrême qu'il avoit d'un bon second, lui faisoit tenter des moyens, qui tous fragiles qu'ils étoient pouvoient réussir par hazard.

Mort violente d'un Persan en réputation de Sainteté.

Le vint-cinquiéme, un yvrogne de Georgien tua un homme d'une vie austére, & que les Persans révéroient comme un Ange descendu du Ciel. Le meurtrier fut pris sur le fait, & mené au Gouverneur, qui sur la déposition de plusieurs témoins, le fit remettre entre les mains des parens du défunt, pour en faire ce qu'ils voudroient. D'abord ceux-ci lui mirent au cou le *Palenk* qui est un triangle de bois, lui liérent les mains, & le menérent au Meidan. Selon la loi du pays quand un homme a été tué, c'est à son frére s'il en a, ou à son plus proche parent d'éxécuter le criminel, ou d'en exiger une somme moyennant quoi il devient libre. C'est ainsi que plusieurs se sauvent, mais le Georgien neut pas ce bonheur. Bienque le frére du défunt ne fût pas des plus riches, il refusa de s'accommoder avec lui ; & dés qu'il put en faire justice, il

le

le perça d'un fer pointu & lui en donna tant de coups, qu'il le fit tomber à ses piés. Mai. 1671.

Le troisiéme de Mai au milieu des jeux & des ris d'une noce de conséquence le jeune marié qui se portoit bien au commencement du festin, tomba toutacoup en défaillance, & mourut un moment après entre les bras de son èpouse. On chercha la cause d'une mort si promte, & l'on ne douta point qu'il n'eût été empoisonné, mais on ne put deviner par qui. Ce tragique accident frappa si vivement la mére du pauvre défunt, qu'elle se saisit d'un couteau: s'en perça le sein comme une furieuse, & tomba morte sur son fils. Cette femme étoit une riche veuve qui avoit élevé ce fils avec une tendresse extrême: & comme il étoit fort-bien né, & fort-reconnoissant du bien qu'il en avoit reçu, elle s'y attacha de-sorte qu'elle ne put vivre sans lui. Il restoit une fille unique. qui croyant avoir tout perdu en perdant sa mére & son frére qu'elle aimoit tendrement, regarda quelque temps cette tragédie sans rien dire: puis elle éclata comme une insensée, & après mille imprecations contre ses ennemis, elle s'arracha les cheveux, se déchira les bras, le visage, le sein; & courut toute en sang sur une montagne voisine d'où elle se précipita. *Noces fatales.*

Le deuxiéme fut célébrée la fête de *Hussein* second fils d'*Ali*, qui souffrit la mort pour la défense de la succession de son pére. Le lieu de la bataille où il mourut est proche de *Babylône*, & les Persans l'ont en grande vénération. Cette fête est nommé *Aschur*, c'estadire *dix*, acause que *Hussein* fut poursuivi durant dix jours par ses ennemis. C'est pour cela que dix jours avant cette fête, les plus zélés s'habillent de bleu qui est leur deuil, se laissent croître la barbe & les cheveux qu'ils font raser en tout autre temps, & jeûnent tres-austèrement. Ces gens-là courent dans les ruës en faisant mille contorsions de corps & de visage, & criant incessamment Hussein, Hussein, Hussein, Hussein: ce qu'ils font avec tant de force que l'écume leur sort par la bouche. D'autres faisoient les mêmes cris aux portes des Mosquées; & des troupes d'enfans en beaucoup d'endroits de la ville; si-bien que quelque part qu'on tourne on en a la tête rompuë. Pendant ces jours-là dés que le Soleil est couché, on voit dans les carrefours des Predicateurs qui préparent le peuple à la dévotion de la fête qui se passa comme il suit.

Mai. 1671.

Description de la fête de Hussein.

Sur les sept heures du matin plusieurs Moullahs vétus de longues robes bleuës, & un bonnet blanc sur la tête marchoient deux à deux comme les moines leur Supérieur tenant un livre, où il lut d'abord en Arabe les belles actions de *Hussein*. Après cette lecture qui dura plus de demi-heure, tous les Moullahs chantérent ensemble d'une si étrange maniére que j'eusse voulu en être bien loin, tant ils étoient insupportables. De temps en temps ils prononçoient le nom de *Hussein* en élevant la voix, quelques-uns mettant les doits dans leur bouche pour faire plus de bruit & un sifflement plus aigu. Ces Moullahs étoient suivis des plus grands Seigneurs de la Cour; & ceux-ci de dix ou douze hommes qui portoient un brancar, & sur ce brancar une biére de trois à quatre piés de haut, & de cinq à six de long, où étoit étendu un homme qui représentoit le Prophéte, & à qui l'on avoit donné un bruvage pour le faire dormir tout le jour. Il y avoit autour de lui six jeunes garçons toujours pleurans, & crians Hussein comme des desespérés. Le bois du brancar étoit peint d'un feuillage d'or & d'argent, & couvert d'un fort riche dais, aux quatre coins duquel étoient des tours peintes & dorées. Aux côtés du brancar marchoient de jeunes hommes tous nus avec un petit linge, sur les parties que lon doit cacher. Ils s'étoient frotés tout le corps d'huile, & veautrés ensuite dans de la farine, ce qui faisoit un vilain effet. Les uns portoient de grosses massuës dont ils menaçoient sotement le meurtrier du Prophéte: Les autres avoient un caillou en chaque main, & les frappoient l'un contre l'autre, en faisant des grimaces & des contorsions ridicules, & criant à pleine tête Hussein Hussein. Ces enfarinés étoient suivis de six hommes un peu plus âgés qui avoient la, tête nuë, & chacun un sabre dont ils se frappoient les uns les autres & se faisoient des plaies si profondes, qu'il n'y avoit guéres d'apparence qu'ils en pussent guérir.

Après, suivoit un second brancard semblable au premier, où il y avoit aussi une biére, & sur la biére un Turban verd, autour duquel six jeunes hommes vétus d'une étoffe de même couleur lisoient dans l'Alcoran. Le troisiéme brancard étoit tout en sang. On voyoit sur le brancard deux petites biéres, & dans chaque biére un petit enfant qui faisoit le mort. Tous ceux qui accompagnoient ces deux enfans pleuroient & soupiroient fort amérement. C'étoit la représentation des deux enfans de *Hussein*; lesquels après la mort de leur

pére

pére, furent pris par le Kalife de Bagdat nommé *Yérid* qui les fit mourir. Ce brancard étoit entouré d'un grand nombre de Courtisanes, qui s'imaginoient en pleurant avoir rémission de leurs péchés. Le quatriéme brancard étoit peint comme le premier, & la biére couverte d'un brocart. On menoit ensuite quatre chevaux de main avec d'assés beaux harnois. Sur chaque selle étoit un turban tout brillant de pierreries; & aux côtés étoient attachés l'arc, les fléches, la rondache & le coutelas. Une foule de peuple suivoit avec beaucoup de modestie, la plupart ayant les yeux baissés, qu'ils élevoient de temps en temps vers le Ciel en prononçant le nom de *Hussein*. De cette maniére la procession alla vers le Palais du Kan, près duquel elle s'arrêta dans une grande place, où l'on avoit dressé comme un petit échafaut, cinq ou six piés plus bas que celui où s'assit le Kan. Au milieu de l'échafaut étoit une chaire couverte de velours noir, autour de laquelle se mirent tous les Moullahs, à la réserve de l'un d'entre eux qui s'assit dans la chaire, & fit un discours d'une demi-heure sur la mort de *Hussein*. Le discours fini, le Kan lui fit & aux autres quelques présens: aprés quoi ils firent tous ensemble des priéres pour sa santé. Après cette cérémonie qui dura jusques à Midi, on promena par la ville un homme de paille, armé d'un arc & dun carquois & monté sur un âne. Ce phantôme qui représentoit le meurtrier de *Hussein*, étoit chargé de malédictions partout où il passoit, pour avoir tué ce saint homme qui avoit fait tant de bien au Pays.

Mai. 1671.

Le seixiéme il y eut encore un tremblement de Terre qui ne fit guéres moins de fracas que les précédens. Le lendemain mourut un des fils du Kan âgé seulement de six mois, & on l'enterra comme il suit. Le corps fut mis dans une biére découverte, & porté sur un brancar par quelques Seigneurs de la Cour, sous un riche dais que d'autres portoient. Après, suivoient le Kan & son fils âiné; puis toute la Cour chacun en son rang, & un gros de Bourgeois aisés. On marcha de la sorte vers une petite Chapelle, où les Aumôniers du Gouverneur firent quelques largesses aux pauvres, & donnérent aux Moullas une bourse pleine de piéces d'or, depeur qu'ils n'oubliassent de prier pour l'ame du défunt. Ceux-ci aprés s'être prosternés plusieurs fois devant le corps, le mirent avec beaucoup de respect dans un tombeau de marbre blanc; que le Kan, son fils, & les Grands de sa Cour baisérent, puis s'en retournérent dans le même ordre qu'ils avoient gardé en allant.

Mai. 1671.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XXV.

Nouvelle assurée de la défaite de l'Armée de Stenko-Radzin. Femme surprise en adultére. Un fils assommé à coups de bâton à la priére de son pére. Grêle d'une grosseur prodigieuse. L'Auteur bien traité dans un Cloître de moines Arméniens. Une femme écorchée toute vive par son mari. Grand négoce d'esclaves de toutes nations à Scamachi. L'Ambassadeur reçoit nouvel ordre de se retirer en Pologne.

LE dix-neuviéme, on reçut nouvelles assurées de la défaite des Cosaques; qu'on les avoit chassés d'*Astracan*; & qu'il n'y avoit nulle apparence qu'ils s'en pussent relever, puisque leur Chef étoit prisonnier. Les lettres portoient que les Allemans & les Hollandois s'étoient signalés en cette rencontre; & que les Officiers du Czar en avoient rendu à Sa Majesté de si bons témoignages, qu'ils alloient être de la faveur, & que les Courtisans en avoient déja de la jalousie.

Le vintiéme, six étrangers parurent à *Scamachi*, où ils charmérent tout le monde par leur adresse. D'abord ils lutoient d'une maniére qui faisoit souvenir de l'agilité de *Thésée*; Aussi chacun d'eux se vantoit d'être ce Héros ressuscité. Ensuite ils faisoient les gladiateurs, & s'en aquitoient si dignement, qu'on les vit le dernier jour avec autant de satisfaction que le premier.

Le vint & uniéme, deux Gentilshommes de l'Ambassadeur furent surpris avec une femme Persane. Ceux-là furent mis en prison; & celle-ci fut menée chés l'Ambassadeur, à qui le Kan permit de la punir comme il voudroit. Mais le bon Seigneur étoit trop galant, & avoit l'ame un peu trop tendre, pour mal-traiter en cette femme un Séxe qu'il aimoit. Dés qu'il la vit, bien-loin de paroître ce qu'il étoit en toute autre occasion, c'estadire dur & brutal, il la regarda tendrement, & lui dit que si son mari n'avoit pas plus de fiel contre elle pour ce qu'elle venoit de faire, que lui de ressentiment

Adultére impuni.

timent, elle pouvoit dormir en repos. Cette pauvre femme fut si touchée de la grace qu'il lui faisoit, qu'elle lui répondit d'une profonde révérence, & d'un regard semblable à celui qu'elle en avoit reçu, L'Ambassadeur qui s'y entendoit la jugea digne de ses soins, & s'offrit fort obligeamment de parler pour elle à son mari. Il le fit à l'heure même, & tira promesse de cet homme qu'il pardonnoit à la coupable, & qu'il la traiteroit comme il avoit fait auparavant. Et comme les deux Gentilshommes n'étoient pas plus coupables qu'elle, on ne leur fit pas plus de mal: Ainsi la chose se passa plus humainement que de coutume, la fin de ces sortes d'histoires étant ordinairement tragique. Mai. 1671.

Le vint deuxiéme, un fils de famille reçut tant de coups de bâton dans tous les coins des ruës, qu'il expira entre les mains des bourreaux. Ce genre de supplice n'étonna pas ceux qui le virent, n'y ayant rien de plus commun en *Perse* & en Turquie; mais ce qui surprit ce fut d'apprendre que le pére de ce jeune homme étoit cause de son malheur par la raison qui suit. Le troisiéme jour de la Fête dont nous avons parlé ci-dessus, il étoit libre à ceux qui vouloient, de se bâtre à coups de sabre, & on le faisoit à toute outrance, jusqu'à s'estroppier les uns les autres, & quelquefois même jusqu'à la mort. Le Kan ennemi de ces desordres si préjudiciables au public, pour abolir cette coutume défendit à qui que ce fût de porter des sabres ce jour-là. De jeunes gens en murmurérent, & le plus emporté d'entre eux fut celui dont nous venons de parler. Aprés avoir dit contre le Kan ce qui se pouvoit de plus outrageux, il se mit en tête de lui écrire, & le fit en cette maniére. *De quelle autorité prétens-tu retrancher nos cérémonies? Penses-tu être au-dessus de ceux qui les ont instituées? Ou ne voudrois-tu point en introduire de nouvelles pour nous faire croire que tu es un Saint? Si c'est là ton dessein tu t'y prens de mauvaise grace, & rien n'est plus capable de nous persuader que tu n'es rien moins qu'un bon Musulman. Ton ordonnance est si impie, qu'il faut pour la faire être Chrétien ou sur le point de le devenir. Si cela est pense quelle estime tu t'es aquise, & quelle obligation les zélés ont de t'obeïr.* *Pére cruel & dénaturé*

Bien-que le Kan fût outré de cette insolence, il la traita d'un trait de jeunesse qu'il feignit de pardonner. Le pére du jeune homme qui avoit accès à la Cour découvrit cet emportement, & plus on le cachoit, plus il craignoit que le Prince ne le crût complice &

Mai. 1671. ne lui en fût mauvais gré. Pour ôter tout soupçon & se conserver dans ses bonnes graces, il le supplia de punir son fils comme il le méritoit, ou de lui permettre de le faire. Le Prince voyant le pére animé contre son propre fils, jugea qu'il faloit que le crime fût plus grand qu'il n'avoit pensé; ainsi depeur que son exemple ne corrompît les autres il le condamna aux coups de bâton qui lui ôtérent la vie. Le lendemain un autre jeune homme dont je ne pus savoir le crime, succomba sous la même peine.

Le vint-troisiéme, le Kan reçut par un exprès la confirmation de la défaite de l'armée des Cosaques; & l'on ajoutoit que *Radzin* avoit été mené à *Moscou*, où sa punition seroit exemplaire. Les grands chemins qui jusques-là avoient été deserts recommencérent à être peuplés, & l'on n'entendit plus parler que de voyages & de voyageurs. Entre ceux-là fut *Jean van Termund*, qui pour lui tenir compagnie racheta plusieurs esclaves, entre lesquels il y en eut un de notre équipage.

Grêle d'une grosseur prodigieuse. Le trentiéme fut remarquable par un orage extraordinaire. D'abord le Ciel parut tout en feu, & durant deux jours on ne vit qu'éclairs entrecoupés d'un bruit de tonnerre qui effrayoit les plus assurés. Mais ce qu'il y eut de plus incommode, c'est que d'heure en heure on étoit batu d'une grêle de la grosseur des plus gros oeufs.

Comme j'aimois les avantures, & qu'un de mes plus grands plaisirs étoit de savoir ce qui se passoit, partout où je n'étois point un jeune Vénitien qui venoit d'échaper aux Turcs me parut digne de mon amitié, & propre à m'apprendre de cette nation, ce que j'avois envie de savoir. D'abord je rencontrai en lui ce que je m'étois figuré, & dés le même jour qui étoit le sixiéme Juin nous nous promenâmes hors de la Ville, d'où nous éloignant insensiblement, nous résolûmes de coucher où nous nous trouvâmes; & le lendemain avançant toujours, nous gagnâmes un couvent dont les moines qui sont Arméniens, nous reçurent comme des Anges, principalement quand ils surent que nous étions Chrétiens, & esclaves des Infidèles. Soit par pitié ou pour apprendre des nouvelles dont ils étoient fort affamés, ils adoucirent notre peine par de fort bons repas que nous payâmes de ce que nous savions de plus beau & de plus curieux. Ils y prirent tant de plaisir, qu'il ne tint pas à eux que nous ne fussions plus long-temps leurs hôtes.

De

De notre côté nous n'étions pas encore las de leur bonne chére, & nous avions dequoi la payer, n'ayant pas encore débité tout ce que nous savions; mais il y avoit quinze lieuës delà à *Scamachi*, d'où nous étions absens il y avoit déja quatre jours, & nous craignions qu'on ne nous y trouvât à dire. C'est-pourquoi nous remîmes la partie à une autre fois, & retournâmes par une route opposée à celle que nous avions prise en allant. A quelque trois lieuës du couvent, nous trouvâmes de pétits sentiers qui nous menérent insensiblement sur une haute montagne, où il y avoit un grand Lac de plus de trois lieuës de circuit. Nous le regardâmes quelque temps avec d'autant plus de plaisir, qu'on nous avoit dit qu'il étoit plein d'excellent poisson, à quoi nous prétendions gouter. Comme nous avancions toujours en nous entretenant des moyens de le pêcher, nous trouvâmes des lignes, & ce qu'il faloit pour y réussir. Et bien s'écria mon Camarade, le Ciel n'est-il pas de nos amis, & ne sommes-nous pas heureux d'avoir ainsi tout à souhait? Il n'avoit pas encore achevé, que j'apperçus dans des roseaux qui n'étoient qu'à six pas de nous, quatre têtes qui saignoient encore, & autant de corps à deux pas delà. A ce spectacle le frisson nous prit, mais il ne dura pas long-temps, car nous courûmes de si bonne grace que nous fûmes bientôt échauffés. Le sort de ces pauvres pêcheurs nous troubla tellement, que nous ne songeâmes le reste du jour, qu'à nous éloigner de ce lieu fatal, & à nous approcher de *Scamachi*, où nous arrivâmes sur le soir. Juin. 1671.

Le lendemain comme je révois aux tristes objets du jour précédent, & à tant d'autres cruautés qui se commettoient tous les jours, j'en appris une qui me fit frémir, & qui se passa comme il suit. Un bourgeois de cette ville ayant épousé une Polonoise qu'il avoit achetée, fit ce qu'il put pour s'en faire aimer; mais comme cette femme avoit pour lui & pour ses caresses brutales un aversion invincible, elle fit prier notre Ambassadeur de la cacher chés lui, & de la remener en Pologne où sa mére vivoit encore. Cette femme étant belle, & l'Ambassadeur pitoyable envers celles qui n'étoient pas laides, la chose s'obtint aisément. Elle fut quinze jours cachée, & l'eût été bien plus long-temps, sans qu'il se trouva des domestiques, qui pour faire dépit à leur Maître, indiquérent au mari de cette pauvre misérable le lieu où elle étoit. Celui-ci plein de rage court au Palais du Gouverneur, qui lui permet

Juin. 1673. de la reprandre & de la punir comme il voudroit. Et comme il étoit mal-aiſé de la tirer de ſon azile, il lui donna deux Gentilshommes qui la demandérent en ſon nom. Tout autre que l'Ambaſſadeur ſe fût mocqué de cette demande, & eût uſé du privilége que lui donnoit ſon caractére; mais pour lui, il étoit trop mou, & jamais homme ne fut plus lâche où il s'agiſſoit d'une belle action. Dés que les gens du Gouverneur eurent parlé, il fit ſortir cette pauvre femme qui fut menée chés ſon mari. Sitôt que ce boureau la vit, il la fit entrer en une chambre où l'on achevoit une croix & il lui dit que c'étoit pour elle, & pour celles qui l'imiteroient.

Cruauté inouïe. Après lui avoir dit ce que la rage lui ſuggéroit, il commanda qu'on lui ôtât juſqu'à ſa chemiſe, & dans cet état il la fit lier ſur cette croix, où il l'écorcha toute vive de ſes propres mains. Pendant l'éxécution, je me trouvai avec une foule de peuple à la porte de la maiſon où elle ſe faiſoit. Nous entendions les cris de cette pauvre deſolée, & jugions bien que ſon ſupplice étoit des plus rudes, mais comme il étoit inuſité, on ne le crut point ſi cruel. Ainſi la ſurpriſe fut générale quand nous vîmes jeter devant la porte la figure d'un corps humain. C'étoit quelque choſe de ſi affreux, que j'eus de la peine à croire mes yeux qui me diſoient que c'étoit celle que nous venions d'entendre ſe plaindre & qui jetoit encore des cris languiſſans. On eut tant d'horreur de ce ſpectacle que l'on fit mille imprécations contre cet infame boureau, qui ſe moquant des injures qu'on lui diſoit, fit entrer les plus emportés, & leur montra la peau de ſa femme attachée contre la muraille afin de rendre les autres ſages. C'étoit pouſſer la cruauté auſſi loin qu'elle peut aller; & ce qui me ſurprit le plus, ce fut de voir qu'il fût cruel impunément, & que la Juſtice fût ſi mal réglée en ce pays-là. Ses valets qui avoient jeté cette pauvre femme ſur le pavé, la traînérent peu-après hors de la ville, & la jetérent dans un buiſſon. Voilà le ſort des femmes de Perſe. Leur vie n'y tient qu'à un filet, & au moindre ombrage qu'en ont leurs maris, elles ne peuvent éviter une mort violente, ces barbares ayant ſur elles tout pouvoir de vie & de mort.

Extrême jalouſie des Perſans. Bien-qu'il n'y ait point d'hommes plus laſcifs que les Perſans, il n'y en a point qui excuſent moins les foibleſſes des femmes, ni qui les puniſſent plus ſévérement. Ils en ſont ſi jaloux, qu'apeine peuvent-ils ſouffrir qu'on les regarde toutes voilées, car on ne les voit point

point autrement; à-moins que ce ne soient des Courtisanes qui marchent par les ruës le visage tout découvert. Pour les autres, il faut dés qu'on frappe à la porte, qu'elles quitent tout pour courir dans leur appartement depeur d'être vuës des étrangers. Devant leurs domestiques bien-qu'esclaves, elles n'ont point de voile; & elles leur parlent sans scrupule pour leur marquer ce qu'il faut qu'ils fassent: De ces petites privautés naissent quelquefois de tendres intrigues, que les maris avec toute leurs précautions empêchent rarement. Les Rois, les Princes, & les grands Seigneurs sont peu sujets à ces concurrences, parce qu'ils font servir leurs femmes par des Eunuques, à qui dés leur enfance on a coupé ce qui les rend hommes; de-sorte qu'ils n'urinent que par un tuyau fait exprès. Ainsi ils ne sont nullement à craindre, étant d'ordinaire outre ce defaut les plus laids de tous les hommes. Le commun des hommes voudroit bien avoir de ces sortes de gens pour s'épargner l'inquiétude qu'ils ont d'ailleurs; mais ils coûtent plus à entretenir que les autres; joint que leur defaut les rend paresseux, mal propres au travail, & fort pesans. Et comme il y a peu de femmes esclaves, ils sont contraints de se servir d'hommes, qui ne manquent pas d'occasions d'en faire plus qu'on ne leur commande. Un jour étant dans la ville avec mon Patron, il m'ordonna de lui amener le plus beau de ses chevaux pour aller voir le Gouverneur qui l'attandoit. Je courus vîte pour lui obeïr, & en ouvrant brusquement la porte, je vis toute nuë une de ses femmes qui se baignoit voluptueusement dans une grande cuve. Comme cette vuë quoique sans dessein est un crime qu'on ne pardonne guéres aux esclaves, la peur du supplice à venir me fit monter le rouge au visage. La bonne Dame qui s'en apperçut & qui en devina la cause, me fit la grace de me rassurer. Hé! vous tremblez dit-elle, en riant; est-ce que je suis un objet terrible, ou craignez-vous que je vous rende un mauvais office? ôtez-vous cela de l'esprit, je ne fais de mal à personne. Ce raisonnement ne me déplut pas, mais je n'osois lui tenir tête, & l'heure n'étoit pas commode: je lui fis seulement une profonde révérence, & courus m'aquiter de la commission qu'on mavoit donnée.

Juin. 1671.

L'Ambassadeur se voyant pressé de partir par des ordres réïtérés, & n'ayant plus de prétexte pour s'en excuser, envoya son frére à *Ispahan* pour informer le Roi de la somme qu'il avoit prétée au Gou- Juillet.

 verneur

Juillet. 1671.

verneur ; & pour lui faire entendre la mauvaise foi de ce dernier, qui refusoit de lui payer, non seulement les intérêts dont ils étoient demeurés d'accord, mais même le principal. D'où il concluoit qu'il n'étoit pas juste de l'obliger à s'en retourner qu'on ne l'eût satisfait.

Grand nombre d'esclaves exposés en vente.

L'onziéme Juillet fut remarquable par la grande quantité d'esclaves qui furent exposés en vente. Outre toutes sortes de Chrétiens, il y avoit des Tartares de Circassie, qui n'étant pas Mahométans, sont aussi sujets à l'esclavage que les Chrétiens. La raison est que ces peuples & les Tartares du Daguestan sont des ennemis irréconciliables, qui ne cherchent que les occasions de se voler les uns les autres. Cette animosité naturelle est avantageuse à leurs voisins à qui ils donneroient de la peine, s'ils pouvoient s'accorder & unir leurs forces contre eux. Pour les Georgiens la plupart étoient mis en vente par leurs propres parens, qui voyant que leur nation est assés bien venuë en *Perse*, en dérobent le plus qu'ils peuvent, & les vont vendre à *Scamachi*. Il est vrai que les Georgiens ont de la bravoure & de l'adresse, & le Roi de *Perse* qui les connoît en tient d'ordinaire en sa Cour, & en fait un corps de Cavalerie. C'est aussi de ce pays-là que le Roi de *Perse* fait venir la plupart de ses femmes ; aussi sont-elles les plus belles de toute l'*Asie*, & une esclave de cette nation est toujours plus chére que de toute autre. Ce négoce d'esclaves & de marchandises volées, est ce qui fait fleurir les villes de *Derbent* & de *Scamachi*, où il s'en débite tous les ans une prodigieuse quantité. L'un & l'autre séxe y est visité depuis les piés jusqu'à la tête ; & ceux qui les veulent acheter leur ôtent jusqu'à la chemise, pour les considérer & les tâter aux reins & ailleurs, après leur avoir regardé aux dents comme on fait aux chevaux. Ensuite on les met en cent postures, pour voir s'ils n'ont point de defauts cachés : puis on les fait marcher, courir, sauter, tourner, & se tenir un pié en l'air. Ainsi quelque pitié que l'on ait de ces pauvres gens, il est difficile de ne pas rire des postures qu'on leur fait faire, particuliérement quand il y en a quantité, parce qu'alors de quelque côté qu'on se tourne, on voit cent choses ridicules qu'il est aisé de s'imaginer.

Le douziéme, notre Ambassadeur eut encore ordre de s'en retourner, & il répondit sans s'émouvoir qu'il ne le pouvoit que le Gouverneur ne lui eût rendu ce qu'il lui devoit, mais qu'il obeïroit aussi-tôt qu'on l'auroit satisfait.

Juillet 1672.

TROISIEME VOYAGE.

CHAPITRE XXVI.

Terrible & funeste tempête. Le Kan confirmé dans les bonnes graces du Roi. Mœurs & cérémonies des Banianes. Acte de Religion des femmes Persanes, & leur pieté envers les defunts. L'Auteur fait présent à son Bienfaicteur d'un petit Navire & d'une Galére qu'il avoit faits. Il sort hureusement d'esclavage; & sa délivrance est suivie de la continuation des bontés de son vieux Patron, & d'un beau présent de sa femme.

IL n'est point de contrées où les tempêtes soient si fréquentes qu'à *Scamachi*: On y a toujours quelque chose à craindre; & il semble que les Elémens y soient plus souvent en furie qu'en aucun autre endroit. J'en avois fait souvent l'expérience, mais jusqu'alors je n'avois rien vu de pareil. Ainsi le treiziéme Juillet je vis avec étonnement l'air tout en feu, d'où se détachoient de temps en temps des montagnes de flâme qui tomboient sur les maisons avec un bruit semblable à celui d'un coup de canon. En même temps on entendoit gronder le tonnerre d'une maniére si terrible, qu'il sembloit que tout dût périr: & pour comble d'ennui, on fut deux jours entiers dans cette appréhension mortelle.

A peine en étions-nous sortis que nous y retombâmes: & aprés avoir craint un embrasement général, nous nous crûmes sur le point d'être abîmés par un déluge; car il plut durant vint-quatre heures des torrens d'eau qui entraînérent plusieurs maisons & une infinité de personnes. Cependant l'air étoit enflammé; le bruit du Tonnerre effrayoit, & l'on ne savoit où s'enfuir tout le voisinage étant inondé.

Sur la fin de ce mois le Kan fut confirmé dans les bonnes graces de son Prince par la vuë d'un présent que sa Majesté lui envoyoit. L'Envoyé qui l'apporta lui en donna avis de cette Maison de plaisance dont nous avons déja parlé; & le lendemain il y alla suivi de

Aout. 1671. ſa Cour, des Grands du Pays, & des premiers Bourgeois de la ville. Il reçut ce préſent qui étoit une robe de drap d'or, avec la même cérémonie qu'il avoit reçu l'autre: & après s'en être vétu, il retourna dans ſon palais au ſon des trompettes, des cimbales & des haubois.

L'Eau, l'Air & le Feu s'étant déchaînés contre nous le mois précédent; celui-ci la Terre eut ſon tour. Elle trembla de telle ſorte, que pluſieurs maiſons furent renverſées, & tous ceux qui étoient dedans accablés ſous les ruines. Ce tremblement fut immediatement ſuivi d'un vent impétueux, & d'une pluie qui inonda la moitié de la ville. Ce jour qui étoit le dix-huitiéme, j'étois à un quart de lieuë delà, où m'avoit attiré la curioſité de voir les cérémonies des Banianes. Il y a toujours à *Scamachi* quantité de ce gens-là, dont les uns ſont Chérafs ou Changeurs, les autres Courtiers, par l'entremiſe deſquels les marchands vendent & achétent; & l'on tient que dans le négoce ils ſont & plus ſubtils & plus raffinés que les Juifs. Ce jour qui étoit une de leurs fêtes ils étoient allés à la Riviére, ſur le bord de laquelle étant à genoux, ils jetérent aux poiſſons quantité de ris & de féves: ils en firent autant ſur la Terre pour nourir les inſectes dont ils ont un ſoin ſingulier; & ils aimeroient mieux mourir que de tuer le moindre animal, non pas même une vermine: en quoi ils ſont tres-zélés obſervateurs de leur loi. Quand ils rencontrent ou un Chaſſeur ou un pêcheur, ils le prient inſtamment de ſe deſiſter de ſon entrepriſe; ſi l'on eſt ſourd à leurs priéres, ils offrent de l'argent pour le fuſil & pour les filets; & quand ils ne peuvent s'accorder, ils troublent l'eau pour épouvanter les poiſſons, & crient de toute leur force pour faire envoler les oiſeaux. En marchant il prennent bien garde que ce ne ſoit pas ſur les bêtes, & quand ils en voient qui courent riſque d'être écraſées, ils les portent bien-loin delà, & les mettent doucement à Terre depeur de les incommoder. Cette grande piété n'eſt pas ſeulement à l'égard des bêtes, elle s'étend à leurs ſemblables: & bienloin de ſe batre, ſi quelqu'un s'emporte contre eux, ils l'écoutent ſans répliquer, & ſe retirent froidement, ne retournant le voir que trois ou quatre jours après. Pendant cette fête qu'ils célébrent ſept ou huit fois l'année, ils n'allument ni feu ni chandelles, depeur que les mouches ne s'y brulent; & ce jour-là ils offrirent au Kan une groſſe ſomme, pour obtenir une défenſe générale d'en tuer aucune depuis

Mœurs & cérémonies des Banianes.

puis

puis le matin jusqu'au soir; mais ils n'obtinrent rien parce qu'ils n'offroient pas assés. Ces pieux Indiens sont si zélés pour leur Religion, qu'ils ne veulent ni boire ni manger dans les maisons des Raspoutes, c'est ainsi qu'ils nomment ceux d'entre eux qui vont à la guerre, & qui tuent les bêtes & mangent de tout à la reserve de la vache. Aout. 1671.

Nous avons dit ailleurs que les Persanes sont élevées dans une profonde ignorance, & cela est si vrai que la plupart ne savent pas les principaux points de leur Religion. J'en ai vu même qui confondoient le Prophéte avec l'Alcoran, prenant celui-ci pour Mahomet, & le Prophéte pour l'Alcoran: La raison de cela est que la plupart des maris qui devroient les instruire, s'aquitent mal de leur devoir, dans la pensée que l'obligation d'être bien instruits dans leur créance ne regarde que les hommes, & qu'il n'y a qu'eux qui doivent prier; ce qu'ils font trois fois le jour avec beaucoup de dévotion, assavoir le matin, à midi, & au soir. Ils commencent toujours leurs priéres par ces paroles, *Au nom de Dieu Tout-puissant*: Ensuite ils prient les Anges du Ciel d'empêcher les Diables de les approcher depeur qu'ils ne les distraient: puis ils finissent en cette maniére: *Loüé soit Dieu le Seigneur des Créatures, le Roi du dernier jugement. O Seigneur tu peux nous aider, c'est-pourquoi nous t'invoquons ô Dieu éternel & céleste. Fai-nous entrer dans le droit chemin, & nous éloigne de celui que tiennent les pécheurs, afin que nous puissions entrer dans la vie du Salut. Amen.* Pour les femmes, elles s'en rapportent à la foi de leurs maris, & je ne les ai jamais vuës ni prier, ni entrer dans les Mosquées. Le seul acte de Religion que je leur aie vu faire, étoit d'aller aux tombeaux de leurs parens; où après avoir fait des offrandes, elles se prosternoient, les baisoient par trois fois, & y faisoient toucher la haut de leurs têtes, & les côtés. C'est ce que j'ai vu plusieurs fois, particuliérement le vint-sixiéme du mois d'Aout, qui est de ces sortes de fêtes la plus célébre parmi les femmes.

Toute la piété des femmes de Perse se termine à visiter les tombeaux de leurs parens.

Le vint-septiéme je fis présent à mon Bienfaicteur *Biram-Ali*, d'un petit Navire & d'une Galére que j'avois faits en trois mois de temps de ma propre main. Le Navire ètoit monté de quarante piéces de canon, & la Galére de dix avec quarente deux rames. Ce présent fut fort à son gré, & même cru digne d'être présenté au Gouverneur, qui témoigna en être bienaise. Aussitôt qu'il les eut, il comman-

da

Aout. 1671. da qu'on m'allât chercher, & quand je fus en sa présence, *As-tu fait* dit-il, *ces deux bâtimens, & personne ne t'a-t-il aidé?* Après lui avoir répondu que je les avois faits tout seul, il voulut savoir s'ils se batoient l'un contre l'autre. Je repartis que cela arrivoit souvent entre les Anglois & les Hollandois, qui mettoient en Mer deux ou trois cens voiles, & se batoient sans se quiter, jusqu'à ce qu'un des deux partis fût entiérement ruiné. *Mais pourquoi* reprit-il, *les Chrétiens se font-ils la guerre, puisqu'ils suivent tous une même loi? Par la même raison* repliquai-je, *que les Turcs & les Persans se la font souvent les uns aux autres quoiqu'ils soient tous Mahométans. Il a raison* dit-il, en riant à mon Patron qui me fit signe de me retirer, *cet esclave a l'esprit présent.*

A mon retour chés l'Ambassadeur, je trouvai à la chaîne un pauvre misérable à qui on venoit de donner cent coups de bâton sous les piés pour avoir volé la coupe où l'Ambassadeur buvoit d'ordinaire. Cet homme qui étoit Georgien eut la hardiesse de lui dire comme on le bastonnoit, que c'étoit la faim qui l'avoit poussé à cette malheureuse action: Qu'il ne l'eût pas faite chés un Maître où il n'eût pas été réduit à cette dure extrémité; mais qu'il se croyoit tout permis chés ceux qui le devant nourir, ne lui donnoient pas même ce qu'on n'eût pas refusé aux chiens. L'Ambassadeur ouit ces justes plaintes, & sans en être ému il repartit qu'il avoit sa coupe & que cela lui suffisoit.

Le lendemain en me promenant dans la ville, je rencontrai un des Tartares qui m'avoient fait esclave. J'en eus tant d'émotion, que sans consulter si je devois ou ne devois pas me vanger, je lui déchargeai sur la tête un si grand coup de canne, qu'il tomba comme mort; & bien-que le sang lui coulât par le nez & par les oreilles, je lui en donnai encore quelques-uns qui ne lui firent pas plus de bien, & songeai ensuite à me retirer. A dix pas delà je fus arrêté par des passans à qui cet homme faisoit pitié; ils dirent qu'il faloit que j'allasse devant le Kan, qui m'apprendroit à faire de ces insolences. Je leur dis fiérement que cet homme étoit un voleur qui m'avoit fait esclave, mal-traité, vendu; & qu'enfin j'étois *Elchiadam*, c'estadire à l'Ambassadeur. Ces gens qui n'avoient nul intérêt à pousser la chose plus loin, me laissérent fort apropos, car un moment après je fus poursuivi par douze Tartares qui ne parloient que de m'assommer. La résolution où je les vis me fit quiter celle

celle de courir, pour m'enfoncer dans une maison, où je demeurai Septembre, 1671.
si long-temps qu'ils se lassérent de m'attandre. Delà je courus chés l'Ambassadeur où les Tartares me suivirent avec le blessé qu'ils portérent devant la porte. Là ils criérent comme des perdus que l'Ambassadeur leur fit justice puisque le patient ne m'avoit rien fait. Je fis voir le contraire, & plaidai si bien ma cause, que l'Ambassadeur me blâma de ne l'avoir pas tué: puisque si je l'avois fait on n'auroit point eu tant de bruit: mais enfin que j'y rémédiasse, & que je misse ces canailles en fuite. A ces paroles je sortis avec quelques-uns de mes Compagnons, & nous nous y prîmes de si bonne grace, qu'ils furent bientôt écartés. Ce que je trouvai de plus singulier, ce fut de voir que le blessé qu'on avoit porté là comme un homme qui n'avoit plus l'usage des piés ni des mains, en trouva pour s'enfuir aussi vîte que ses Compagnons. Depuis ce temps-là je n'ai point su comment il se portoit mais je souhaitois que mes coups lui eussent ôté l'envie de courir après les Chrétiens, pour les traiter comme des bêtes après les avoir pris.

Le même jour ayant appris que la Caravâne pour *Ispahan* devoit partir le trentiéme Octobre, j'en donnai avis à l'Ambassadeur, & le suppliai de se souvenir que c'étoit en ce temps-là qu'il m'avoit promis la liberté. Je m'en souviens répliqua-t-il, & je te la donne en me rendant le prix que tu m'as coûté. Je fus sur le point de repartir que ce n'étoit pas à ces conditions qu'il me l'avoit promise, mais je songeai qu'étant avare comme il l'étoit, il ne se souviendroit jamais de me l'avoir fait espérer d'une maniére plus génereuse; ainsi j'eus recours à mes amis, & le Sieur *Louis Faber* fut le premier qui s'offrit de bonne grace à me préter dequoi sortir de l'esclavage où je gemissois depuis si long-temps. L'Ambassadeur m'ayant fait dire qu'il se contenteroit d'un cheval qui lui fût sortable, j'en achetai un du pays qui fut trouvai beau des Connoisseurs, mais il ne plut pas à l'Ambassadeur, non plus qu'un second dont l'apparnce étoit encore plus belle. Las de tant de rebuts je m'adressai à son Ecuyer, & le priai de choisir lui-même. Vous faites bien me dit celui-ci de me demander mon avis; sans quoi peutêtre vous en eussiez acheté trente avec aussi peu de succès que vous avez fait ces deux-là. Comme la Perse ne veut point de nous, nous ne voulons rien qui en soit; laissez-donc-là les chevaux

Octobre. 1671. de Perse & cherchez-en un d'Arabie; quel qu'il soit si vous en trouvez, je ne crois pas qu'on le rebute. Ho, oui lui dis-je j'en sais-un, mais il est de beaucoup plus cher. Hé! quoiqu'il coûte reprit-il, il l'est moins que la liberté, allez mon ami amenez-le nous. Il dit ces mots en souriant & en me frappant sur l'épaule; ce qui me fit entendre qu'il avoit envie de ce cheval dont il connoissoit la bonté. J'achetai donc ce beau cheval qui me coûta bien plus que je n'avois coûté moi-même; & ce fut à ce prix que je me vis libre encore une fois. Pour les deux autres, je les rendis à leurs premiers maîtres qui furent contrains de les reprendre; la coutume du pays portant qu'on peut garder trois jours entiers les bêtes & les esclaves avant que de payer le prix dont on est demeuré d'accord.

L'Auteur recouvre la liberté.

Dés le dix-neuviéme d'Octobre je commençai à voir mes amis, & à remercier ceux à qui j'avois obligation : & comme *Hadgi Biram* étoit celui à qui j'en avois davantage, & peutêtre le seul qui m'eût empêché de mourir de faim depuis que je fus à l'Ambassadeur; lui & sa femme furent les premiers à qui je rendis mes devoirs. D'abord je ne le trouvai point, mais je ne laissai pas d'être fort bien-reçu de sa femme qui me commanda de m'asseoir après avoir su que j'étois libre. Le prémier quart d'heure de notre entretien roula sur la maniére dont l'Ambassadeur m'avoit relâché. *Et mon mari* dit-elle ensuite, *que vous a-t-il donné pour lui avoir sauvé la vie? Souvent sa table Madame*, lui répliquai-je, *sans quoi je n'eusse pu éviter de mourir de faim, l'Ambassadeur ayant refusé de me nourir. Cela ne suffit pas* reprit-elle, *pour un service de cette importance; voilà une petite bourse où vous trouverez dequoi rendre ce que vous avez emprunté. Servez-vous-en, mais ne dites pas que c'est moi qui vous l'ai donnée.* Comme je voulois lui en rendre grace, elle m'interrompit, & me pressa fort de lui aider à sortir d'un lieu où elle ne pouvoit plus vivre. Je m'en défendis le mieux que je pus; & quand elle vit que je m'obstinois à ne point faire ce qu'elle vouloit. *O Ciel*, s'écriat-elle, *serai-je donc toute ma vie avec les Infidèles, & ne reverrai-je jamais ni mes parens ni mes amis! Où irez-vous donc* poursuivit-elle, *quand vous quiterez Scamachi?* En lui disant que j'avois dessein d'aller à *Ispahan*, son mari entra & m'offrit de me défrayer sur la route. Il permit même à ma priére que deux de mes Compagnons rachetés par la Compagnie fussent toujours avec nous pendant le voyage,

ge, à condition néanmoins qu'ils feroient eux-mêmes leur dépense, à quoi leurs amis avoient pourvu. Depuis ce jour-là je ne vis plus ma généreuse bienfaictrice, le présent de laquelle consistoit en vint beaux ducats, & en onze diamans qui en valoient trois ou quatre cens. J'en payai le cheval que j'avois donné à l'Ambassadeur, & en eus encore beaucoup de reste. Il y avoit à *Scamachi* un homme de notre Equipage nommé *Willem Barentsen Klopper* que j'avois envie d'emmener, mais il étoit trop incommodé pour s'exposer à tant de fatigues, & il espéroit que l'Ambassadeur le meneroit en Moscovie, d'où il seroit plutôt en Hollande que par la route d'*Ispahan*. Un autre appelé *Meindert Meindertsen* que la Compagnie avoit aussi racheté, arriva le jour que nous partîmes, dans le dessein de se joindre à la Caravane; mais n'ayant pas assés de temps pour acheter ce qu'il lui faloit pour un Voyage de si longue haleine, il eut le déplaisir de nous voir partir sans pouvoir nous accompagner.

Octobre. 1671.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XXVII.

L'Auteur part de Scamachi. Mœurs & coutumes des Kasiliens. Description de la rivière d'Araxe L'Auteur insulté par trois voleurs; & une partie de la Caravane pillée. Continuation de la même route, & la description d'Ardebil.

LE trentiéme d'Octobre nous partîmes environ deux mille hommes, & la Caravane étoit composée de plus de chameaux que de chevaux. Vint de ces derniers étoient chargés des plus belles châtaignes du pays, dont *Hadgi Biram* mon Bienfaicteur vouloit faire présent au Roi, devant lequel il est défendu de paroître les mains vuides. Nous passâmes le premier jour des montagnes hautes & arides, après lesquelles nous entrâmes dans la Province de *Fakerlu*, pays stérile & désert dont nous nous hâtâmes de sortir. Le soir nous allâmes camper prés d'un village nommé *Kasili*, dont la situation n'est pas fort hureuse, toutes ses avenuës n'étant que

Novembre. 1671. plaines infertiles: de-sorte que ses habitans sont vagabonds comme les Tartares, allans de place en place, où ils ne demeurent qu'autant de temps qu'ils y trouvent dequoi subsister,

Le lendemain nous allâmes coucher à *Tzawar* ou *Tzawat*, c'est-à-dire *passage*; ainsi nommé, parceque c'est où il faut passer la riviére *d'Araxe*, mais auparavant il faut que chacun certifie qu'il n'est pas Turc, par un passeport dont on s'est pourvu au lieu d'où la Caravane est partie. Par cette précaution les Persans empêchent que les Turcs ne se servent de ces Caravanes pour entrer peuapeu dans le pays, dont ils pourroient enfin s'emparer. Après avoir passé la riviére sur un pont de bateaux gardé par quantité de soldats, nous dressâmes nos Tentes dans une plaine où il falut coucher, parcequ'il n'y a ni village ni Carvanseras. La riviére *d'Aras* ou *d'Araxe* perd son nom aux environs de *Tzawat*, où elle entre dans le *Kur* ou *Cyrus*, à la hauteur de trente quatre degrés & cinquante quatre minutes. Elle sort des montagnes qui sont entre *Schirwan* & *Mokan*, derriére celle *d'Ararat*, vers le Sud-Oüest, & la grande riviére de *Kur*, qui de l'Oüest-Nord-Oüest de la Georgie, s'y va décharger à quelques lieües de sa source. *L'Araxe* est profonde & rapide; & fait en son cours un si grand bruit, qu'on l'entend de plus d'une lieuë. *Carasu*, *Senki*, & *Kerni-Arpa*, sont trois Riviéres qui s'y vont rendre. C'est aux environs de *Carasu* qu'est sa plus grande profondeur, & près *d'Ardabath* qu'elle se perd avec un bruit terrible, dans la riviére de *Mokan*. Il y a dans ces deux riviéres quantité de poisson, & sur leurs bords de la reguelice de la grosseur du bras: on dit même qu'elle est meilleure que celle d'Espagne, d'Allemagne, & de Moscovie.

Riviére d'Araxe.

Le troisiéme jour nous fimes cinq lieuës. Nous vîmes de loin plusieurs hutes, où se retirent des voleurs qui rendent la route malsure. Ils sont en si grand nombre qu'ils ont souvent pillé des caravanes toutes entiéres.

Le quatriéme, nous passâmes près de *Balharu* & vîmes le long de cette riviére quantité de Tortuës. Il y avoit aussi des hutes semblables à celles du jour précédent, mais les habitans n'en sont pas à craindre. Ils sont néanmoins extrémement pauvres & apeine avoient-ils dequoi couvrir ce qu'il faut cacher. Avec tout cela ils étoient gais, & nous donnérent de ce qu'ils avoient pour tres-peu de chose. Ce jour-là nous fimes six lieuës, & couchâmes dehors, la plupart sur un tapis étendu par terre.

Le cinquième, la traite ne fut pas moins longue que celle du jour précédent, & nous campâmes près de quelques puits où nous prîmes de l'eau pour nos bêtes. Novembre 1671.

Le sixiéme, nous sortîmes de la plaine de *Makan*, où nous avions marché depuis le troisiéme, & nous trouvâmes au pié des montagnes de *Bethzirvan* ou *Bethzirum*. Après avoir passé dix ou douze fois une petite riviére qui coule en serpentant, nous allâmes coucher à un village nommé *Schechmurath*. En allant querir de l'eau pour nos bêtes, je fus attaqué par trois voleurs qui me pressérent tellement d'abord, que je vis bien qu'ils avoient envie de me dépêcher avant que l'on vînt à mon secours. Par bonheur il se trouva là une vieille muraille de laquelle je m'approchai, & commençai à me servir de mon épée avec toute l'adresse & toute la force dont j'avois besoin en cette rencontre. Je leur alongeois de si furieux coups qu'ils n'osoient pas trop s'approcher. Il y en avoit un qui faisoit de tres-grands efforts pour faire sauter mon épée, mais comme je veillois continuellement sur lui, il ne put me faire aucun mal. Comme je commençois à me lasser d'un si long combat, je fis un dernier effort, & ayant comme ramassé toutes mes forces, & fait une espéce de feinte, je portai à celui que je trouvois toujours en attaque, un si grand coup qu'il fut contraint de se retirer à quelques pas. Cependant les autres étourdis qu'un seul homme tînt tête à trois commencérent à se relâcher; ce qui me vint fort apropos, étant tout hors d'haleine & dans le dernier épuisement; & un moment après ils se sauvérent le plus vîte qu'ils purent, ayant apperçu de nos gens qui venoient à mon secours. *L'Auteur attaqué par trois voleurs.*

Le septiéme se passa à marcher par des hauteurs, d'où nous descendîmes le soir pour camper dans une plaine.

Le huitiéme, nous trouvâmes un Carvansera fort commode. Nous y arrivâmes de bonne heure, & y eussions reposé la nuit sans que nous y fûmes attaqués par des voleurs, qui prirent le temps du premier sommeil pour piller la caravane. Ils étoient en si grand nombre, & l'on dormoit si profondément, qu'ils avoient enlevé en trois endroits quantité de bales de prix lorsqu'on s'en apperçut. Depuis même qu'on fut éveillé on eut de la peine à les repousser, la nuit qui se trouva fort obscure favorisant leur dessein. Au-lieu de les poursuivre, on fut d'avis de décamper, & notre Cara- *Des voleurs font dans la Caravane un butin considérable.*

Novembre 1671. van-bachi ayant fait crier par les Chaoux qui sont les gardes des Caravanes qu'on sellât les chevaux, & que l'on chargeât les Chameaux, nous marchâmes vers *Tzanlu*, où étant arrivés sur le Minuit, nous y demeurâmes jusqu'au jour. Ce village qui est situé au pié d'une montagne a de fort belles avenuës, & des vivres à fort bon marché.

Le neuviéme, nous descendîmes la montagne de *Tzizetlu*: elle est fort rude & le chemin en est fort étroit. On voit au bas de cette montagne la riviére de *Carazu*, qui tire sa source du mont *Bakru* dans la province de Guilan, & se décharge dans *l'Araxe*. Et près le village de *Samian* il y a sur cette riviére un fort beau pont de pierre dure, de quatre vints dix pas de longueur, sur vint cinq à trente de largeur. Nous passâmes ce pont, & rencontrâmes peu-après le village de *Tzabédar*, où nous campâmes dans le dessein d'y bien reposer; mais la vermine dont toute la terre étoit couverte, nous en empêcha. Cette prodigieuse multitude étoit à mon avis causée par la grande quantité de fumier que les habitans font sécher, pour s'en servir aulieu de bois qui est fort rare en ce pays-là. Quoiqu'il en soit, je n'ai jamais eu de plus mauvaise nuit que celle que je passai-là; ni n'ai jamais eu plus d'envie de sortir de prison, que j'en eus de sortir d'un lieu, où tout n'étoit que poux & que puces.

Le dixiéme, nous passâmes proche de quelques sépultures qui méritent bien d'être vuës; & il y en a de ruinées qui montrent encore des restes du soin qu'on avoit eu de les enrichir d'un beau travail. A un quart de lieuë *d'Ardebil*, nous vîmes aussi le lieu où est le Tombeau de *Zeyd-Tzeybrail* pére de *Cha-Sefi*. De son vivant apeine l'avoit-on connu, tant il menoit une vie obscure; mais *Sédredin* sont petit fils eut l'adresse d'en faire un Saint: & il y eut d'autant moins de peine, que Sefi son pere l'etoit déja. Quand l'envie lui en prit, il publia qu'il savoit par révélation que son grand pére jouissoit au Ciel d'une vie bienheureuse; & qu'il ne pouvoit se dispenser de lui élever un Tombeau, comme il avoit fait à son pére: En quoi il avoit si bien réussi, que de toute la Perse on y alloit en pélerinage. Ensuite il fit chercher ses os, & transporter à *Kelcheran*, où ils reposent dans une fort belle Mosquée qui a des jardins & des cours, dans l'une desquelles il y a un grand bassin d'eau claire où l'on nourit de beau poisson ainsi que nous verrons en-

ensuite. Ces saints os à demi pouris, & qui avoient été confondus l'espace de plus d'un siécle avec une infinité d'autres, se firent néanmoins distinguer (si l'on en croit la Tradition) par beaucoup de miracles qui n'ont pas cessé depuis ce temps-là, témoin le grand nombre des pélerins qui y accourent de toutes parts. *Hadgi Biram* mon Bienfaicteur alla voir ce prétieux dépôt, & me permit de l'accompagner. J'étois vêtu à la Persienne, & il n'y avoit rien en moi qui ne sentît son Musulman. Cependant les Moullahs connoissant par inspiration que je ne l'étois pas, me refusérent comme à un profane la vuë de ces saintes reliques. Par bonheur mon Patron se souvint alors de je ne sai quoi qui l'empêcha d'entrer. Il remit la chose à une autre fois, & je ne desesperai pas d'être plus hureux que celle-ci. Ainsi nous suivîmes notre route, & arrivâmes bientôt aprés à *Ardebil*.

Novembre, 1671.

Situation de la ville d'Ardeuil.

Cette ville que quelques-uns nomment aussi *Ardeuil*, est au 83 degré 30 minutes de longitude, & au 40 degré 15 minutes de latitude. Les avenuës en sont agréables; & sont des allées de grands arbres, tous plantés en ligne droite & dans une juste distance. Elle est d'une grandeur médiocre, & assise entre des montagnes, la plus haute desquelles est appelée *Zébélalu*. L'air n'y est pas sain pour les étrangers, & principalement l'Eté, acause du froid qui y est causé par le voisinage des montagnes, dont les plus élevées sont toujours couvertes de néges. Dequoi la plupart étant mal instruits, y vont prendre le frais, & n'en retournent que pour se mettre au lit de la mort. Mon Patron me dit que toutes les fois qu'il y avoit été en cette saison, il y avoit perdu des esclaves, & même une fois jusqu'à trois; ce qui le fit résoudre à n'y aller plus que l'Hiver. Cet air froid est cause qu'il ne croît aux environs *D'Ardeuil* ni citrons ni oranges. On n'y voit pas non plus de vignes, quoique le terrior n'y soit pas mauvais, & on ne fait pas de vin qu'à plus de quatre ou cinq lieuës delà: la raison est qu'il n'y a point de lieu dans la Perse, où il faille apporter tant de précaution pour y en boire, par un effet de la superstition Mahométane; les Persans ayant une si particuliére vénération pour ce lieu-là, qu'ils croiroient pécher s'ils souffroient qu'on y en bût. Pour le blé, il y est fort bon, & en si grande quantité, qu'un pain blanc pesant quatre livres, n'y vaut qu'un sou de notre monnoie. Le pâturage y est admirable, & les seuls moutons qui s'en nourissent valent tous les ans au Roi

des

Novembre. 1672. des sommes tres-considérables ; de chacun de ceux qui passent sur le beau pont dont nous avons tantôt parlé, lui étant dû quatre sous ; & il en passe plus de cent mille tous les ans depuis Mars jusques à Septembre ; & si on les méne au marché on est obligé de payer le double. Sa campagne est fort agreable, & l'on y conte cinquante sept villages, dont je ne mets point ici les noms depeur dennuyer le Lecteur.

Description de la Ville. La ville est de grandeur médiocre ; & ses maisons sont bâties de terre comme dans toutes les autres villes de Perse. Les ruës y sont fort inégales, sales & étroites : excepté une qui est assés belle, & au bout, de laquelle est l'Eglise des Arméniens Au milieu de la ville passe une petite riviére, qui sortant des montagnes voisines prend son cours d'Orient en Occident. On la divise en plusieurs canaux pour arroser les jardins, qui sans cela seroient infertiles par les grandes chaleurs de l'Eté. En ce temps-là elle est fort petite, mais aux mois de Mars & d'Avril, où la neige commence à se fondre & à descendre des montagnes, souvent elle s'enfle de telle sorte, qu'elle pourroit inonder la ville, si elle n'étoit arrêtée par une digue qu'on a faite exprès : Particuliérement depuis le régne de *Cha-Abas*, sous lequel elle y entra avec tant d'impétuosité, qu'elle renversa des maisons où il périt des familles toutes entiéres. La liberté y est si grande pour les Courtisanes quelles occupent quatre ruës entieres. La plupart son fort spirituelles, & font à ce qu'on dit de bons Vers à la loüange *d'Ali* & de *Hussein* si célébres parmi les Persans. Les autres font des Airs qui se chantent devant le Roi ; & toutes contribuent au divertissement du public. On a planté en divers endroits de la ville de fort beaux arbres qui rejouissent la vuë, & qui la rendent plus agréable. Le Meidan ou la place du marché est grande, plus longue que large, & un beau Carvansera que le Kan a fait bâtir, répond sur un des côtés de cette place. Il y en a d'autres assés commodes en d'autres endroits de la ville, aux environs de laquelle on voit de beaux jardins ; principalement celui du Roi, où on se rend par une belle & longue allée de quatre rangs d'arbres, au bout de laquelle on découvre un grand portail qui y donne entrée.

Tombeau de Cha-Sefi. La Mosquée où est le sépulcre de *Cha-Séfi* est accompagnée de plusieurs bâtimens dont l'entrée donne sur le Meidan. La porte est croisée d'une grosse chaîne d'argent attachée à de grosses

bou-

boucles; & quand un criminel peut la toucher & entrer dans la prémiére cour, il est en sureté quelque crime qu'il ait commis. Des deux côtés de cette porte qui regarde le Meidan, on a bâti le long du mur des boutiques pour des marchans & des artisans. Novembre. 1671.

Delà on passe dans une cour qui est pavée de pierres plates. On y entre par une porte croisée comme l'autre de chaînes d'argent. Elle conduit sous un portique, où il y a de grands balcons, sur lesquels on voit plusieurs personnes que les mauvaises affaires ont obligé de chercher cet azile. Au bout de ce portique il y a deux portes l'une après l'autre, couvertes de lames d'argent. De celle qui est à main droite on va à une Mosquée où il y a quelques tombeaux de Seigneurs Persans. L'autre conduit à la Mosquée où sont les tombeaux des Princes de la Maison Royale. On y entre par une allée qui aboutit à la Nef, où des Moullahs qui sont les docteurs de la loi, lisent incessamment dans de gros livres. C'est au bout de la Nef qu'est le sépulcre de *Cha-Séfi*. Il n'est que de bois mais bien travaillé, & il est couvert d'une riche étoffe. Il y a autour du tombeau quantité de lampes d'or & d'argent, & six grands chandeliers d'un bois exquis couverts de lames d'argent & chargez de gros cierges qu'on n'allume qu'aux grandes fêtes.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XXVIII.

L'Auteur va voir le Tombeau de Zeyd Tzaïbraïl; & pour la seconde fois celui de Cha Sefi. Description de ces deux Tombeaux.

HAdgi Biram étoit fort devot, & ne perdoit point d'occasion de faire paroître son zéle. L'un de ses prémiers soins depuis que nous fûmes à *Ardenil*, fut de se préparer à la visite du sépulcre de *Zeyd-Tzaïbraïl*. Le douziéme de Novembre il fit un jeûne tres austére & se baigna plusieurs fois. Le soir je le priai de souffrir que je le suivisse à *Kelchéran* où je vis bien qu'il vouloit aller le lendemain. Il me répondit que cette grace n'étoit permise qu'aux Musulmans; qu'il ne tenoit qu'à moi de le devenir, mais qu'il n'oseroit

Novembre. 1671. m'y mener tant que je serois infidelle. Le lendemain il me demanda si je n'avois point perdu l'envie d'aller à *Kelchéran*, & lui ayant répondu que non, il repartit qu'il y consentoit pourvu que je ne parlasse point, que je fisse l'insensé, & surtout que je me gardasse de m'approcher trop près du Tombeau.

Description du tombeau de Zeyd Tzaïbrail. D'abord on rencontre un jardin, à l'entrée duquel mon Patron ayant fait ses priéres, il laissa son sabre, ses botines, & moi ma canne; & avant que de passer outre il donna quelque chose à un Moullah qui est toujours-là avec des livres. Nous entrâmes ensuite dans une cour, au bout de laquelle il y a une petite allée qui méne à la Nef fort richement tapissée, & autour de laquelle il y a des pupitres chargés de livres, & à certaines distances des chapelles, où les Docteurs ont des Disciples ausquels ils expliquent l'Alcoran. Au milieu de la Nef qui n'est pas grande est le sépulcre de *Zeyd Tzaïbrail.* Il n'excéde pas la hauteur d'un homme de moyenne taille, & paroît comme un grand cofre d'or massif dont les quatre coins d'enhaut portent quatre grosses pommes d'or. On le tient couvert d'une riche étoffe: & toutes les nuits il est éclairé de quatre lampes deux d'or & deux d'argent. Quand mon Patron s'en fut approché avec un tres-profond respect, un Moullah leva un peu de l'étoffe & lui permit de le baiser. Ensuite il fit une priére d'environ un demi quart d'heure; & après avoir reçu la bénédiction du Moullah, il se retira fort assuré que ses péchés lui étoient remis. A son retour il fit un festin où ses amis & lui commirent toutes sortes d'excès par où finissent d'ordinaire les plus devots pélerinages.

Il n'y a guéres de plus beaux bains dans toute la Perse qu'à *Ardeuil*; & il y en a quantité, qui étant toujours pleins, valent beaucoup aux propriétaires. A trois lieuës de la ville il y en a aussi

Bains chauds près la ville d'Ardeuil. beaucoup qui sont naturellement chauds, & dont l'eau bouillonne incessamment comme s'il y avoit un grand feu dessous. On croit en Perse comme en France que ces eaux guérissent les maux où les Médecins ne voient goute; c'est-pourquoi mon Patron qui sentoit une pesanteur dont on ne savoit point la cause, resolut d'y aller.

Le sixiéme il me demanda si je voulois l'y accompagner, & nous y fûmes tous deux à cheval suivis de trois de ses esclaves. La plus chaude de ces fonteines est appellée *Grandausch.* On la tempére com-

comme à *Bourbon*, mais les malades n'en usent pas avec tant de délicatesse; & les Persans se contentent de se faire froter jusqu'au sang sur le bord du bain, où ils se plongent jusqu'au cou lorsqu'ils croient que les pores sont assés ouverts pour donner entrée aux vapeurs de l'eau. Apres y avoir demeuré l'éspace d'une demi-heure, ils montent sur le bord du bain, où ils se font un peu froter & boivent un grand verre de vin: ensuite ils rentrent dans le bain & en ressortent comme auparavant jusqu'à cinq ou six fois; & s'habillent enfin promtement & courent à pié à leur Auberge où ils se mettent au lit. Voilà de la maniére que les Persans prennent les bains.

Novembre, 1671.

Le grand zéle de mon Patron ne lui permettoit pas d'être long-temps en repos. Il jeûnoit & prioit souvent, & hors les heures du négoce il donnoit la plupart du temps aux œuvres de piété. Quoiqu'il eût déja vu le tombeau de *Cha-Séfi*, il ne crut pas que ce fût assés d'une fois, il le voulut voir une seconde; & pour mériter davantage, il s'y prépara par un jeûne plus austére que le premier: Ainsi le vintiéme il fit sa Station, & comme j'étois encore avec lui, voici ce qui m'étoit échapé la prémiére fois que je le vis. De la premiére cour dont nous avons parlé dans l'autre Chapître on passe dans un beau jardin où il est permis de se promener, mais c'est un crime de toucher aux fruits ni aux fleurs. Il y avoit environ cinq ans qu'un Persan qui avoit trop bu en passant sous un arbre en coupa une branche avec son sabre pour l'essayer; il fut pris sur le fait, & mené sur l'heure au lieu du supplice, où l'on se servit du même sabre pour lui couper la tête. Il coule un ruisseau dans cette cour, où d'un côte sont les bains, de l'autre les greniers où l'on met le ris & le blé. De l'un des bouts de cette cour on va par une allée à une autre où sont les cuisines; c'est là qu'on distribuë tous les jours les aumônes royales. Il y a dans ces cuisines une trentaine de fourneaux pratiqués dans l'épaisseur du mur, avec autant de chaudiéres où l'on cuit des viandes & du pilau tant pour les pauvres que pour les Officiers de la Mosquée. Quand on a passé le portique qui suit la prémiére cour, on passe dans une petite, & à main gauche est le tombeau de *Cha-Séfi*. Mon Patron baisa le seuil de la porte qui est de marbre, & me dit à l'oreille qu'étant prophane comme j'étois, je me gardasse de marcher sur une pierre que tant de saintes bouches avoient baisées; & que c'étoit faire trop de gra-

Tombeau de Cha-Séfi.

Novembre. 1671. ce à un infidèle, que de lui permettre l'entrée d'un lieu comme celui-là. Nous passâmes ensuite dans une allée où il y a une fonteine dont l'eau vient de plus d'une lieuë: Delà nous entrâmes dans un petit dôme en octogone, où l'on ne marchoit que sur des tapis: il y avoit aussi deux grands chandeliers d'argent, & des deux côtés des Moullahs vêtus de blanc chantoient des hymnes en faisant les uns vers les autres de profondes inclinations. C'est dans ce lieu que *Cha-Séfi* demeura quarante jours & autant de nuits sans prendre aucune nouriture qu'un peu d'eau chaque jour. En sortant delà on trouve une porte toute couverte de lames d'argent: nous y laissâmes nos botines, & le Roi même y laisse les siennes. Au bout de l'allée où l'on entre ensuite on trouve une porte que *Cha-Abas* a fait couvrir de lames d'or, pour s'aquiter d'un voeu qu'il fit lorsqu'il marcha contre les Usbéks qui s'étoient révoltés dans la Province de Corassan. Cette porte conduit dans un lieu où il y a de chaque côté six Moullahs qui lisent dans des livres; & quatre lampes toujours ardentes, deux d'or & deux d'argent. Ensuite on monte trois marches d'argent, & l'on se trouve dans un lieu que mon Patron me fit croire par ses dévotions qu'il étoit plus saint que les autres. Eneffet en regardant un peu à côté je vis le tombeau de *Cha-Séfi* dont nous avons parlé à la fin du précédent chapitre. Après avoir fini ses priéres, on lui fit voir une grande sale qui devoit être la Bibliotéque, y ayant plusieurs livres, quelques-uns desquels étoient couverts de lames d'or & les autres de lames d'argent. Il y avoit aussi de la vaisselle de porcelaine, où l'on sert le Roi & les Grands Seigneurs qui visitent ce saint sépulcre; la sainteté du lieu où *Cha-Séfi* n'en avoit que de bois, ne permettant pas que l'on use de vaisselle d'or ni d'argent.

De cette sale on nous mena dans la Mosquée, où il y a douze tombeaux sans ornemens. Ce sont les tombeaux de douze Rois qui ont régné en Perse en l'ordre suivant.

1 *Cha-Séfi* fils de *Tzaïbrail.*
2 —— *Sédredin* fils de *Séfi.*
3 —— *Tzinid* fils de *Sédredin.*
4 *Sultan Aider* fils de *Tzinid.* Ces deux derniers furent écorchés tous vifs par les Turcs.
5 *Cha-Aider* Second.
6 —— *Cha-Ismael* fils d'*Aider.*

Ta-

Novembre, 1671.

7 —— *Tamas* fils *d'Ismael.*
8 —— *Ismael* Second fils de *Tamas.*
9 —— *Mahomet Choddabende* frére d'Ismael.
10 —— *Ismael Myrsa,*
11 —— *Hemse Mirsa.* } tous trois fils de *Choddabende.*
12 —— *Abas.*

Ce magnifique bâtiment a été fondé par *Cha-Sédrédin*, qui le fit bâtir sur le plan qu'un Architecte de Médine lui dit avoir reçu du Ciel. Il y a sur la porte en Caractéres Arabesques que *Tous ceux qui sont nets de cœur peuvent entrer dans ce saint lieu, & s'ils ont un vrai déplaisir d'avoir offensé Dieu, leurs péchés leur sont pardonnés.* On vient de toute la Perse en pélerinage à ce sépulcre, où il y a de grands revenus, qui croissent tous les jours par les riches offrandes qui s'y font; & par les pieux legs d'une infinité de dévots, qui mourroient à regret s'ils ne laissoient à ce saint lieu de grandes aumônes. On donne à chaque Bienfacteur une poignée d'anis bénit, avec un Billet qui certifié qu'ils y ont été, & ce Billet est d'un si grand poids, qu'on y a égard s'il leur arrive de méchantes affaires, même y allât-il de la vie.

Le plus clair de ces revenus est fixé sur le loüage de deux cens maisons, de neuf Hamans ou Bains, de huit Carvanseras, de ce qui dépend du Meidan: des magazins de la Galerie; & de cent boutiques dans le Bazar. Deplus il y a trente trois villages autour *d'Ardeuil* qui en relévent: cinq aux environs de *Sérab*: deux près de *Tabris*, & dans la ville cent boutiques & cent maisons. Tous les Carvanseras qui sont sur les chemins du Guilan, d'Astrarat & de Mokan, & la plupart des Bains de *Casbin*. Ce qui produit des sommes tres-considérables.

Ardeuil est renommée non seulement par ces sépultures royales, & par les pélerinages qui s'y font de toute la Perse, mais par le grand & premier abord des soies qu'on y porte de la Province de Guilan dont elle est voisine, & des environs de *Scamachi* qui en fournissent aussi beaucoup: ajoûtez qu'estant le grand passage de ces deux villes pour *Constantinople* & pour *Smirne*, il y aborde continuellement des marchands: aussi y a-t-il en tout temps de toutes sortes de marchandises.

Novembre. 1671.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XXIX.

Départ d'Ardeuil. La Caravane trouve sur sa route le Mont Taurus, la rivière de Kisilosein & Sultanie. Des antiquités de cette Place, & de la ville de Casbin. De la grande Fête du Chameau.

APrès nous être reposés quinze jours à *Ardeuil*, nous en partîmes le vint cinquiéme, & allâmes coucher à *Busum* petit village qui n'est qu'à quatre lieuës delà.

Le vint-sixiéme, nous ne marchâmes que par des montagnes rudes, & de si difficile accès qu'apeine les chevaux & les mules y pouvoient monter. Pour les chameaux, il falut qu'ils prissent un detour de trois ou quatre lieuës; encore ce chemin est-il incommode & plein de cailloux que les torrens y entraînent. Nous recontrâmes ce jour-là plusieurs grosses bandes de voleurs qui apparemment étoient bien fâchés de nous voir si forts & en état de nous défendre en-cas qu'ils voulussent nous insulter. Après avoir marché huit heures nous arrivâmes à *Sengoa;* c'est un gros bourg où il y a trois Carvanseras & de fort bon vin: j'en bûs avec d'autant plus de plaisir, qu'il ne faloit point-là tant de précaution qu'à *Ardeuil*, où il faut se cacher pour en boire, comme l'on feroit pour commettre une mauvaise action; & cette contrainte est un effet de la superstition des Persans qui ont une si grande vénération pour ce lieu-là, qu'ils croiroient pécher s'ils souffroient qu'on y bût du vin ouvertement.

Le lendemain nous marchâmes encore par des hauteurs presque aussi rudes que les montagnes du jour précedent; & sur le soir nous marchâmes dans une plaine assés fertile, & traversée de la rivière de *Kisilosein*, sur laquelle il y a un fort beau pont de pierre de taille: Nous y couchâmes tous à l'air, n'y ayant là ni aux environs aucun lieu dont on puisse s'accommoder.

Le jour suivant nous passâmes un pays bossu & desert, & après avoir marché quelques heures nous trouvâmes le mont *Taurus:* c'est un

un des plus fâcheux endroits que nous ayons trouvé. Ce mauvais chemin est suivi d'une vallée sauvage & affreuse, où il y a ordinairement quantité de voleurs. C'est delà que sortent les eaux dont est formée la riviére de *Kisilosein*. Elle est rapide dés sa naissance, & rencontrant partout dans son cours une infinité de rochers, elle fait un bruit surprenant. C'est une de celles qui arrosent la Province de Guilan; d'où elle sort après avoir fait de longs détours pour se perdre dans la Ner Caspienne: Près du village qui porte son nom, on la passe sur un pont de brique qui n'est guéres moins long que le pont neuf de Paris. A l'un des côtés de cette riviére on voit une bordure de ciprés & d'amandiers; l'autre est escarpé & plein de rochers, entre lesquels on marche dans des sentiers fort étroits, où les voyageurs ont besoin de toute leur attention pour éviter les précipices qui sont audessous. Il n'est point de chemin que les chameliers craignent plus que celui-là. Il est si rude qu'apeine les chevaux & les mules y peuvent monter, comment le pourroient les chameaux qu'avec une extrême fatigue. Il y en demeure souvent quelqu'un; & un des nôtres des plus forts de la Caravane, s'abatit sous sa charge, dont le poids l'eût fait culbuter, sans que ses sangles s'étant rompuës, ce qu'il portoit de plus lourd tomba & donna moyen de le sauver. Si ce chemin étoit incommode pour les bêtes, il ne le fut pas moins pour nous qui étions tous si fatigués, que nous eûmes bien de la peine à nous rendre à *Kyentzé*, qui est un gros bourg où il y a d'assés bons caravanseras.

Novembre. 1671.

Origine de la riviére de Kisiloseyn.

Le lendemain qui étoit le vint-neuviéme nous marchâmes d'abord par un chemin fort inégal: ensuite il fut un peu meilleur; & si nous n'eûmes pas tant de peine que le jour précédent, nous reposâmes aussi plus mal, les Carvanseras de *Hortzimur* où nous couchâmes étant fort mauvais, & la saison si rude que nous y souffrîmes beaucoup.

En sortant de ce village nous entrâmes dans une campagne stérile & mal habitée. Nous y marchâmes jusques à la nuit qui vint plutôt que nous ne pensions; c'est-pourquoi nous fûmes contrains de camper où nous nous trouvâmes. Outre que le lieu étoit incommode, que le froid étoit pénétrant, & que nous étions fatigués, il falut veiller toute la nuit avec les gardes de la Caravane, qui n'étoient pas en assés grand nombre pour avoir soin de tout. C'est un em-

Novembre. 1671. emploi fort rude en Hiver, & l'on auroit beaucoup moins de peine en marchant toute la nuit, que l'on n'en a en se reposant de la sorte.

Le lendemain qui fut le premier de Décembre nous traversâmes un pays uni, mais fort desert: Nous nous hâtâmes de le passer pour nous rendre à *Senkan* qui est une petite ville où les voyageurs sont commodément, & ils y trouvent à prix raisonnable ce qui leur fait besoin. Cette Place n'a rien de beau, & la plaine où elle est située est un bruyere continuelle qui n'a rien d'agréable. Elle étoit autrefois célébre par le grand nombre des marchands qui y abordoient de plusieurs endroits ; mais depuis qu'elle fut détruite par les troupes de *Tamerlan*, elle n'a pu se relever: & de tant de Mosquées que l'on y contoit avant sa ruine, il n'y en a plus qu'une entiére.

Decembre. Le jour suivant nous traversâmes un pays uni, ce qui nous donna lieu d'arriver de bonne heure à *Sultanie*. C'est une villace située

Sultanie. proche d'une haute montagne appellée *Keidar-Peyamber*. A voir de loin quantité de Tours & de Colonnes on diroit que cette Place est une des belles de Perse ; & de prés ce ne sont que de vieux restes de Mosquées, que le temps a presque détruites. Plusieurs Eglises des Chrétiens furent converties en ces Mosquées: & si l'on en croit les Arméniens, il y en avoit plus de cinq cens quand *Tamerlan* qui y passant avec son Armée, la fit réduire en l'état où nous la voyons. *Sultanie* eut pour Fondateur *Sultan Mahomet Choddabendé* un des plus grands Princes de son siécle, & des plus hureux qui aient monté sur le Trône des Persans. Aprés avoir joint à son Royaume la Province d'*Usbec* & une partie de la *Turquie*, il alla jusqu'aux *Indes* où il fit de grandes conquêtes. Il fit nommer ce lieu *Sultanie*, du nom que prenoient autrefois les anciens Rois de Perse, dont le *Grand Seigneur* s'est approprié, depuis que ceux-là l'ont quité pour

Reliques du Palais de Choddabende. le nom de *Cha*. Parmi les superbes reliques qui se voient là en tant d'endroits, il est aisé de distinguer celles du Palais de son Fondateur dont l'on a fait une Mosquée. Il est dans une enceinte de murailles de pierre dure, & l'on y voit encore quatre grosses Tours que le temps achéve de consumer. Le Tombeau de ce Prince y est enfermé entre trois grandes portes d'acier qui ne s'ouvrent que rarement. Le lieu où il est, est un petit dôme apeuprés comme un Chœur d'Eglise. Le voute est de briques blanches & bleuës, & des deux

côtés

côtés il y a des livres de deux à trois piés de longueur, la plupart écr'ts en lettres d'or. Les Persans disent que le tombeau est tout d'une piéce, & qu'il a été fait aux Indes où l'on y a travaillé sept ans. Il y a dans ce Palais vint piéces de canon de fonte tous montés sur leurs affuts, & quantité de boulets de marbre. C'est tout ce qui reste de l'artillerie qui servit autrefois à la défense de la ville. Vers le milieu de cette Mosquée s'éléve une Tour en octogene, autour de laquelle il y en a huit plus petites. Au pié de cette Tour est une fonteine d'eau claire, & derriére la Mosquée un parfaitement beau jardin & d'agréables promenades. Décembre. 1671.

Outre cette Mosquée il y en a encore une autre que *Cha Ismael* premier du nom fit bâtir sur la fin de son Régne. C'est un grand bâtiment dont la structure est tres-belle, & dont la façade qui est de trente à quarante pas, est relevée de six marches de l'assiéte du chemin. Il est revétu par-dehors de petits carreaux vernissés de différentes couleurs, & par-dedans orné de peintures à la Moresque, & de plusieurs chiffres Arabes en or à demi effacés. Il y a encore plusieurs restes de belles tours, & d'autres beaux ouvrages que les Persans abandonnent pour des raisons que je n'ai point sues. Sur le chemin de *Hamedan* environ à une demi-lieuë de la ville on voit une porte de trente piés de haut sur douze de large, qu'on dit avoir été une des portes de la ville lorsqu'elle étoit en sa splendeur. Si cela est elle est bien déchuë, car présentement c'est si peu de chose, qu'il est presque incroyable qu'elle ait été du nombre des plus belles villes de Perse. *Mosquée de Cha Ismael.*

La Caravane demeura cinq jours à *Sultanie* pendant lesquels étant vétu à la Persienne j'entrai dans toutes les Mosquées, & vis partout ce qu'il y avoit de plus curieux. C'étoit de l'avis d'un Moscovite qui parloit fort bien la Langue du pays & qui en savoit toutes les coutumes. Il me dit qu'en user ainsi étoit le plus seur pour les étrangers, qui faute de cela sont exposés à des avantures qu'on évite par ce moyen. Il ajouta que si je voulois faire le sourd il me feroit entrer où les Chrétiens ne sont point admis, & voir ce qu'il y a de plus saint parmi les Persans. Je suivis son conseil & m'en trouvai bien; aulieu que de riches marchands de Georgie & d'Arménie qui négligérent de se déguiser, ne purent voir aucun des Tombeaux dont j'ai parlé, quoiqu'ils s'offrissent de donner ce que l'on voudroit pour cela.

Décembre. 1671. Le septiéme Décembre nous poursuivîmes notre route, & trouvâmes d'abord un pays uni, fertile & plaisant qui dura tout le jour. Entre *Sultanie* & *Sillebec* où nous allâmes camper on découvre plusieurs villages où les caravanes peuvent s'arrêter commodément, y ayant dans la plupart de fort bons Carvanseras.

De ce village nous allâmes le lendemain à *Choramdeki*. C'est un gros bourg qui est traversé d'une riviére qui rend la campagne fertile, & dont les habitans reçoivent de fort grandes commodités.

Le jour suivant nous donnâmes jusques à *Casbin*; & dans ces trois jours de marche la Caravane se trouva si peu fatiguée qu'elle eût pu aller bien plus loin, si la commodité du lieu ne l'eût invitée à s'y arrêter. *Casbin* est au quatre vint septiéme degré trente minutes de longitude; & au trente sixiéme degré quinze minutes de latitude. Elle est assise dans une plaine fort unie mais stérile & sabloneuse, ayant à l'Occident le commencement des montagnes *d'Elwend* qui s'étendent jusques à *Bagdat*. Le Roi de Perse y tenoit autrefois sa Cour & c'étoit alors une belle ville, mais depuis qu'elle est à *Ispahan*, elle est devenuë une villace dont les maisons sont basses & mal bâties, à la réserve de sept ou huit qui accompagnent les jardins du Roi, & qui se ressentent encore aujourdhui de leur ancienne beauté. Elle n'a point de murailles, & plus de la moitié de la ville est en jardinages. Les ruës n'y sont point pavées, ce qui cause de grandes incommodités, car pour peu qu'il fasse de vent la poussiére créve les yeux; étant portée d'une ruë à l'autre.

Situation de la ville de Casbin.

Ismael fils de *Cha-Tamas* qui en faisoit autrefois son lieu de plaisance, y a fait bâtir le Meidan. C'est une place de deux à trois cens pas de long, & de cent cinquante de large. Il y a des portiques tout autour, & audessus des terraces qui dépérissent. Vis à vis de cette place il y a un fort grand verger plein de Grenadiers, de Citroniers, d'Abricotiers, & de plusieurs autres qui sont entourés d'allées de ciprès à double rang. Un peu audelà du Meidan il y a encore une grande place, sur les portiques de laquelle on a bâti de petites chambres de neuf ou dix piés de haut, de certaines briques cuites au Soleil. Elles sont occupées par des courtisanes qui vont tous les soirs au Meidan chacune accompagnée d'une vieille qui leur porte leur toilette, un oreiller & un couverture qui est d'ordinaire d'oüate ou de coton. Elles se placent à quelque distance l'une de

l'au-

l'autre, depeur que les plus éveillées ne débauchent les chalans des autres. Chacune a devant elle une lanterne qui sert au marchand pour lui aider à mieux choisir, & quand il a trouvé ce qu'il cherche, il convient du prix & emméne la Courtisane. Quelque étrange que soit ce commerce il y faut de la bonne foi, & il se fait avec tant d'ordre que nul ne le trouble impunément. Décembre. 1671.

Du côté de l'Orient est le cimetiére, & près delà une Mosquée où *Schec Besade* fils de *Hussein* est enterré. Ce lieu est parmi les Persans en fort grande vénération, & plusieurs d'entre eux mettent toute leur confiance au Saint qui y est enterré. Quand on veut s'assurer de la promesse de quelqu'un, on le fait jurer par ce saint sépulcre qu'il la tiendra, & ce serment est inviolable. On use du même moyen pour découvrir une vérité importante & qu'on ne peut savoir d'ailleurs; & si celui que l'on fait jurer prend ce saint sépulcre à témoin que la chose est comme il la dit, elle est cruë sans hésiter comme un texte de l'Alcoran. Outre cette Mosquée il y en a encore cinquante autres où les plus dévots vont tous les jours; & de quatre jours l'un à une autre qui est la principale. Il y a aussi de fort Beaux bains & en quantité.

Le neuviéme de ce mois je vis célébrer à *Casbin* la fête du Chameau. Les Persans disent que c'est en mémoire du sacrifice *d'Abraham*; & soutiennent que ce fut un chameau & non un mouton que Dieu envoya en la place *d'Ismael* qui devoit être sacrifié & non pas Isaac. Tois jours auparavant on avoit promené par la ville un des plus beaux chameaux qu'on eût pu trouver orné de fleurs selon la saison & de faux clinquans. Le quatriéme, la procession recommença de grand matin avec plus de pompe que les autres jours. Il étoit suivi de quelques Moullas qui prioient de temps en temps: & quand ils cessoient de prier on entendoit le bruit des trompettes, des tymbales & des tambours. La procession dura quelques heures, après lesquelles on le mena à une grande place, où chacun se hâta de lui couper ou de lui arracher du poil que l'on conserve comme une prétieuse relique, particuliérement les femmes qui sans cela ne croiroient pas que leurs couches pussent être hureuses. Après la priére des Moullas qui dura une demi-heure, le Daroga qui est comme le grand Prevôt prit un javelot & le lança contre le Chameau, qui en même temps fut porté par terre par des cordes qu'on lui avoit attachées aux piés. D'abord on lui coupa le Fête du Chameau.

Décembre. 1671. cou, & le reste du corps fut taillé en plusieurs portions qui furent données aux Chefs des Bourgeois. Ceux-ci les salérent pour l'année suivante, & firent cuire celles de l'autre année, pour servir de fondement au festin que chacun fit dans son quartier. Ces portions n'étant pas assés grosses pour suffire à tant de gens, & n'y en ayant guéres que pour les plus considérables qui sont bien glorieux d'en pouvoir manger, on les fait cuire avec quantité de ris, de mouton & de poules qu'on distribuë au menu peuple. Ce jour les riches font de grandes aumônes aux pauvres : les autres en font selon leurs moyens, & l'on voit partout d'assés grandes marques d'une dévotion extraordinaire.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XXX.

Suite de la même route par Sava, Kom, Cachan *&* *autres lieux.*

APrès nous être reposés huit jours à *Casbin*, nous en partîmes le dixseptiéme de Décembre & allâmes camper à *Membére* petit village accompagné d'un Carvansera. Nous marchâmes ce jour-là dans des campagnes assés fertiles, & traversées de quelques ruisseaux.

Le lendemain nous trouvâmes encore un bon pays, & après avoir marché neuf ou dix heures nous arrivâmes à *Areseng*. C'est un gros village où il y a plusieurs Carvanseras de terre, & qui sont bâtis comme une longue allée couverte. Au milieu coule une fort petite riviére, & les grenades, les oranges & les citrons n'y sont pas rares.

Le jour suivant nous marchâmes par des hauteurs, au bout desquelles nous nous arrêtâmes à un beau Carvansera nommé *Choskeru* qui est un assés bon gîte.

Sava. La marche du lendemain ne fut pas plus incommode, & l'on peut dire que de *Casbin* à *Sava* où nous couchâmes, le pays est assés bon. *Sava* est aussi une bonne ville dans une plaine fort belle & fort peuplée. Ses murailles sont de briques cuites au Soleil, & il s'en faut beau-

beaucoup qu'elle ne soit aussi grande que *Casbin.* On y vend quelques peaux d'agneaux dont on fait des fourures, mais ce négoce est trespeu de chose. Deux ou trois lieuës au tour de la ville le pays est assés bien cultivé, à la réserve d'un petit canton où la terre est rouge & stérile. Les Persans disent que c'est un effet de la colére de *Mahomet* qui l'a maudite parce qu'*Omar* y tua *Hussein* second fils de Mortus-Ali dont nous avons tant de fois parlé. Cet *Omar* a été selon les Turcs un des successeurs de *Mahomet:* mais les Persans l'ont en horreur, & disent que ce fut par usurpation qu'il lui succéda. Ceux-ci reconnoissent *Mortus-Ali* neveu & gendre de *Mahomet*, & tiennent que c'étoit à lui que la succession étoit duë. Le terroir de *Sava* produit aussi de fort beau tabac, & en une telle abondance, qu'il y en a dequoi fournir une grande partie de la Perse. Décembre. 1671.

De *Sava* nous allâmes le jour suivant à *Schac Ferabath.* C'est un fort grand Carvansera, qui pour n'être que de terre est néanmoins propre & commode. Plus il faisoit froid plus nous avancions, & j'appris de mon Patron que les voyageurs ont bien moins de peine en Hiver qu'en Eté, où ils ont à essuyer l'extrême chaleur d'un Soleil ardent, celle du sable qui ne l'est pas moins, & surtout d'un vent si enflâmé qu'il ôte la respiration.

Le vint-cinquiéme nous marchâmes sur des terres seiches & stériles excepté en approchant de *Kom* dont le terroir est bon & fertile. *Kom* est une fort grande ville dans un pays plat & uni. A l'entrée de la ville on passe sur un pont de pierre une riviére qui sort des montagnes d'*Elwend.* Ce pont ne sert guéres qu'en Hiver, car en Eté la riviére est toujours à sec, ou ne forme qu'un petit ruisseau. Assés près delà est une Mosquée que les Persans n'ont pas en moindre vénération que celle d'*Ardeuil.* C'est où est le sépulcre de la fille d'*Iman Hocen* fils d'*Ali*, qui selon les Persans succéda immédiatement à *Mahomet.* La grande porte de cette Mosquée répond sur le Meidan, où il y a un Carvansera où nous logeâmes, & des boutiques qui audehors ont quelque apparance. Un des côtés de cette place est comme fermé d'une muraille, pardessus laquelle on voit la riviére dont nous avons parlé, c'est assés dire qu'elle est fort basse. Sur le portail de la Mosquée il y a une inscription en lettres d'or à la loüange de *Cha-Abas.* Il n'y a rien de plus magnifique que cette Mosquée, mais j'eus le malheur de ne la point voir, n'ayant osé paroître quand mon Patron y alla faire ses dévotions. Les ruës de Kom.

Décembre. 1671. de *Kom* sont assés larges, & le long de la plupart régnent des portiques dont la commodité est grande en Hiver & en Eté. Les maisons ne sont que de terre, ainsi la pluie y est plus à craindre que le canon. La campagne est fertile en ris, en coton, en tabac, & en toutes sortes de fruits, particuliérement en grosses & excellentes grenades. Il y a des melons qui ressemblent fort aux oranges, & il est aisé de s'y tromper quand on n'en a point encore vu; l'odeur même en est agréable, mais le gout n'est pas des meilleurs. Il y a des concombres qui ont presque une aune de long sans être plus gros qu'ils sont en France.

Kom est plus marchande que *Sava*, & il n'est guéres de lieu où l'on fasse de meilleures lames d'épées & de sabres. Il s'y en fait un tres-grand débit, & l'on n'en a point à moins de cinquante florins; quelques-unes coûtent davantage. L'acier dont ces lames sont faites vient de *Niris* proche d'*Ispahan*, autour de laquelle il y a plusieurs mines de ce métal. Les habitans y sont doux, honnêtes & civils, mais ils ne sont pas trop fidèles, & ils volent si adrettement qu'il est peu d'étrangers à qui ils ne prennent quelque chose: Mon Patron y perdit deux fort beaux sabres qui lui avoient coûté vint ducats piéce, & moi une boëte à tabac, la seule chose qui fût échapée aux Tartares. Pendant les six jours que la Caravane demeura à *Kom* où les marchands achetérent grand nombre de sabres, un Grec renégat m'entreprit, & quelque part qu'il me rencontrât, ce qui arrivoit assés souvent, il me chargeoit d'injures disant qu'il ne pouvoit souffrir un chien d'infidèle comme moi. Un jour étant seul & moi aussi il m'insulta à son ordinaire; pour couper pié à ses insolences je lui donnai un souflet. Il se jeta sur moi avec furie le couteau à la main. Je le saisis de si prés que son couteau lui fut inutile: Et comme il faisoit toujours le méchant je l'abatis sous moi & lui ôtai son couteau. Je l'épargnai autant que je pus, mais voyant que mon avantage ne le corrigeoit point, ma bile s'émut insensiblement; & du même couteau, dont il avoit voulu me fraper je lui fis une Croix sur la jouë, en lui disant que je n'étois ni chien ni infidèle, mais que je faisois gloire d'être Chrétien, dont je voulois qu'un Renégat portât les marques. Le coup étoit hardi au milieu d'une grande ville où les Chrétiens sont les plus foibles, mais ce malhureux m'y força, joint que j'espérois me pouvoir sauver, dequoi je trouvai les moyens malgré les crieries de mon Renégat, au secours

duquel

duquel il accourut un tas de canailles, qui ne me trouvant point allérent avec lui chés le Daroga. Il lui promit de me punir, & peutêtre l'eût-il fait si ma partie eût été riche, mais par bonheur ce misérable n'avoit pas dequoi payer les poursuites: Ainsi j'en fus quite pour ne sortir qu'au départ de la Caravane; & ce fut pendant les deux jours que je fus caché que mon Patron alla voir la Mosquée de *Kom*. Janvier, 1672.

Le prémier de Janvier nous partîmes de cette ville & marchâmes les premiéres heures dans une grande campagne, & ensuite nous eûmes des sables jusques à *Kasmabat*. C'est un grand Carvansera éloigné de tous villages, où il falut passer la nuit.

De *Kasmabat* jusqu'à *Sensen* il y a neuf heures de marche; c'est un gros bourg où la Caravane s'arrêta; & comme il n'y a que cinq lieuës delà à *Cachan*, le jour suivant nous y arrivâmes de bonne heure.

Cachan est une grande ville & des mieux peuplées de la Perse à proportion de sa grandeur. Elle est assise dans une plaine, & ses murailles ne sont pas grand' chose. Elle est pourvuë de toutes les choses nécessaires à la vie; & son terroir produit de bon vin & de toutes sortes de fruits. C'est le lieu de toute la Perse où l'on travaille mieux en soie, & où il y a plus d'ouvriers. C'est là que se font les plus beaux brocars d'or & d'argent, & dans toute la Perse il ne s'en fait point de meilleurs. Tous les bâtimens y sont beaux, les Carvanseras fort commodes, & principalement celui que *Cha-Abas* a fait bâtir. Il est proche des jardins du Roi & c'est où nous étions logés. Ce Carvansera qui est magnifique, est bâti de brique & à deux étages. Il a quelque cent pas en quarré, & plus de cent chambres voutées, mais c'est dommage qu'il soit si mal entretenu. Jusques-là j'avois vu si peu de Juifs en Perse, que je fus tout surpris d'apprendre qu'il y en avoit à *Cachan* huit ou neuf cens familles; ce sont eux qui ont soin des vignes, & à qui les Chrétiens ont obligation du vin qui s'y boit. Outre le débit des étoffes il s'en fait encore un de cuivre qui vaut beaucoup aux habitans; car s'il remplit leur bourse il les garantit souvent de la mort; Du-moins jusques ici on n'a point trouvé de plus promt reméde contre le venin des scorpions qui sont là en grand nombre, que d'appliquer sur la blessure une plaque de ce métal. *Cachan.*

Une autre grande incommodité à quoi les habitans sont sujets, est

Janvier. 1672.

Sorte d'araignée tres dangéreuse au pays de Cachan.

est une espéce d'araignée que les Persans nomment *Enkurekan.* Ces insectes sont longs de deux pouces & rayés de brun sur le dos. En quelque endroit que leur venin tombe d'abord le patient s'assoupit, & quoi qu'on fasse il est impossible de l'éveiller, à moins que d'écraser ce petit animal sur le plaie; mais comme on le trouve rarement, on met sur le dos le blessé à qui l'on fait avaler autant de lait doux qu'il est possible. Ensuite on le met sur le côté dans une caisse suspenduë à quatre cordes; & après avoir fait faire à la caisse autant de tours que les cordes en peuvent souffrir, on les abandonne à leur mouvement qui fait vomir le malade & le guérit en partie, car il languit encore quelques jours après, & sent de petites douleurs causées par l'impression du venin qui n'est peutêtre pas tout sorti avec le lait. Il y a beaucoup moins de ces bêtes dans la ville qu'à la campagne où elles se cachent sous une plante nommée *Tremné* qui ressemble fort à l'absinthe. Il y en auroit bien davantage sans que les moutons leur font la guerre, ou plutôt les cherchent comme un morceau fort délicat, & qui ne leur fait aucun mal.

En sortant de *Cachan* où nous demeurâmes huit jours, nous fîmes trois lieuës dans une plaine après laquelle nous eûmes des sables jusques à un Carvansera nomme *Chatza-Cassim*. Il est tout entouré de ciprès, & si commode que nous ne pûmes nous résoudre à aller plus loin.

Le lendemain nous traversâmes un pays desert & aride, & cela dura jusques à *Natens* qui est une petite ville. Nous y logeâmes dans un fort bon Carvansera, & n'y fûmes pas des plus mal traités. A quelques lieuës autour de la ville le terroir est fort bon, & il y croît des raisins dont les habitans font d'excellent vin. On voit sur une montagne qui est à côté de cette ville une Tour de pierre de taille que *Cha-Abas* a fait bâtir en memoire de l'avantage qu'y eût un Faucon sur un Aigle contre l'espérance de ceux qui se trouvérent à ce duel. Toute la nuit & le lendemain il neigea si fort que nous ne pûmes marcher de trois jours. Pendant ce temps-là on se divertit à vuider les oudres qui se remplirent du vin de *Natens* en partant.

Le dix-septiéme nous passâmes plusieurs montagnes, après lesquelles il se trouva un Carvansera nommé *Dombi*. Nous nous y reposâmes quelque temps & donnâmes ensuite jusques à *Ruk*, petit village mais assés commode, où le mauvais temps nous obligea de nous arrêter les deux jours suivans.

TROIS-

Janvier. 1672.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XXVIII.

L'Auteur arrive à Ispahan où il visite ceux de sa Nation. Mort d'un de ses Compagnons. Description d'Ispahan Ville Capitale des Etats du Roi de Perse.

LE dix-neuviéme, nous nous rendîmes à *Ispahan* d'assez bonne heure; & dés que nous y fûmes mon premier soin fut de remercier mon Patron de toutes ses bontés; il me commanda d'en user à mon ordinaire, & me promit de me recevoir à *Ispahan* comme il avoit fait à *Scamachi* toutes les fois que je l'irois voir, & que quelque part qu'il fût j'y pouvois aller avec confiance. Ensuite il me fit mener au quartier des Hollandois, où le Sieur *Fréderic Bent* étoit premier Officier de la Compagnie, le Sieur *Kasenbroot* le second, & le Sieur *Hubert Balde* le troisiéme. Ils me reçurent bien & me traitérent toujours deméme pendant que je fus à *Ispahan*. En leur parlant de mes avantures il m'apprirent celles d'*Antoine Munster*. C'étoit un Lapidaire habile qui avoit plu à son Patron dont l'amitié & les bonnes graces lui coûtérent la vie. L'envie que celui-ci avoit de le retenir, l'incita à lui faire des offres fort avantageuses pourvuqu'il se fit Mahométan; & en-cas qu'il le voulût il lui promit une de ses filles en mariage & assés de bien pour vivre content. Ce jeune homme qui étoit zélé rejeta constamment ses offres, & protesta que quoique ce fût, ne pouvoit l'induire à changer la Religion où il étoit né. Quand le Patron fut bien informé de sa résolution, il le traita si cruellement qu'il perdit l'esprit. Dés que le Sieur *Bent* s'en apperçut, il obtint du Roi sa liberté, & fit ce qu'il put pour le guérir; mais tous ses soins furent inutiles, le pauvre garçon n'en revint point; & depuis qu'on l'eut tiré des mains de son persécuteur, il ne vécut plus que six jours. Il fut enterré honorablement, chacun se loüant de sa probité & de sa constance.

Histoire d'un des Compagnons de l'Auteur.

Le logis des Hollandois n'est pas fort loin du Palais du Roi: La situation en est assés belle, les chambres richement meublées, & les

Janvier. 1672. les magazins fort commodes. Il y a derriére un fort beau jardin, au milieu duquel est une fonteine à cascades. Les Hollandois font une assés belle dépense, & je puis dire sans les flater qu'ils font honneur à leurs Maîtres & à la Nation.

Ispahan ou *Isphahan* est au quatre vint dixiéme degré de longitude, & au trente deuxiéme degré quarante cinq minutes de latitude, dans la Province *d'Yerac*, qui fait partie de l'ancien Royaume des Parthes. Elle est assise dans une plaine de grande étenduë, partout fertile, mais beaucoup moins en quelques endroits que dans d'autres où l'eau est plus commune. Du côté du Midi elle a les montagnes de *Démawent*; & à l'opposite les montagnes de *Mazanderan* & de *Jeylac-Périan*. Cette ville qui est aujourdhui la plus grande de toute la Perse n'étoit autrefois qu'un village que le Grand Cha-Abas accrut, comme plus propre à tenir sa Cour que Casbin où il résidoit. Ses murailles ne sont que de terre & ses fossés sont fort profonds, fort étroits, & toujours à sec.

Du côté du Midi elle est arrosée de la riviére de *Senderu* qui sort des montagnes de *Démawend*, & qui se divise en plusieurs bras qu'on fait couler dans plusieurs maisons pour les necessités du ménage. A quelques pas delà on passe cette riviére sur un beau pont de pierre, qui conduit à un Canal, où *Cha-Abas* avoit entrepris de faire assembler plusieurs sources pour grossir la riviére. Il employa long-temps plus de mille hommes à cet ouvrage, qui néanmoins s'avança fort peu par la chute des pluies & des neiges qui obligeoient souvent les ouvriers à se reposer. Les Grands du Pays voyant que le Roi prenoit ce Canal fort à cœur s'offrirent à soutenir une partie de la dépense. On redoubla les ouvriers & on les hâta de telle sorte qu'il ne s'en faloit plus que deux cens pas qu'on ne fût où l'on vouloit être lorsque le Roi mourut. Son Successeur ne s'étant pas trouvé d'humeur d'achever ce pénible ouvrage, les Courtisans l'abandonnérent; & nul autre Roi depuis *Cha-Abas* n'a eu envie de le continuer.

Il n'est guéres de villes en Europe dont le circuit égale celui d'Ispahan, mais il en est peu si mal peuplées à-proportion de sa grandeur. De quelque côté qu'on y entre on voit les tours des Mosquées qui sont en grand nombre, & quantité de grands arbres dont chaque maison est environnée. Les ruës *d'Ispahan* sont fort étroites, fort sales, & fort obscures. Elles sont sales parce qu'on

qu'on y jette toutes les immondices dont la puanteur est si grande qu'on y seroit toujours malade si l'air n'y étoit aussi bon qu'il est. Et obscures acause des voutes pardessous lesquelles on va à couvert d'une maison à l'autre. Deplus on y jette les bêtes mortes, les bouchers y laissent le sang & les excrémens de celles qu'ils tuent, & l'on ne vuide que tres-rarement les égouts qui sont devant chaque maison. Janvier. 1672.

Les ruës d'Ispahan ne sont point pavées, autre grande incommodité dans toutes les saisons, la poussiére quand il fait chaud étant portée d'une ruë à l'autre: & quand il pleut la fange étant telle qu'on en a jusques au genou; aussi les riches y vont presque toujours à cheval. La Forteresse qui joint les murailles de la ville du côté du Midi, n'est accompagnée que de quelques méchantes tours de terre, & n'a rien de remarquable audehors. Pour le dedans, il y a de grandes richesses, & c'est où le Roi enferme les présens des Ettangers & des Gouverneurs de ses Provinces. *La Forteresse.*

Les maisons d'Ispahan sont fort écartées les unes des autres, & chaque maison a son jardin. Deplus elles avancent l'une sur l'autre, ce qui est toutafait choquant, ceux qui les font bâtir se souciant peu de la beauté pourvuqu'ils y soient commodément.

Le Meidan ou la grande place d'Ispahan est un des ouvrages du Grand *Cha-Abas*. Il a sept cens pas de longueur sur deux ou trois cens de largeur. Il a des portiques tout autour, à quelques pas desquels il y a un canal revêtu de pierres mal entretenu, mal rempli, & où il n'y a que de l'eau bourbeuse dont l'odeur est fort incommode. Ce Canal régne autour du Meidan, & d'espace en espace il y a d'assés beaux arbres que *Cha-Abas* y a fait planter. *Le Meidan.*

Au milieu de cette place il y a un grand mât planté, semblable à ceux qu'on plante en Europe, pour exercer le peuple à tirer au perroquet, & c'est apeuprés pour cet exercice. Quand c'est pour le peuple on ne met au haut de ce mât qu'un melon, qu'une pomme, ou quelque autre chose de peu de valeur: Mais si le Roi veut tirer lui-même ou faire tirer en sa présence, on y met un coupe d'or, & c'est avec la fléche qu'on doit l'abattre. Pendant que j'étois à Ispahan le Roi y en fit mettre une pour divertir les Ambassadeurs des Usbécs qui étoient en sa Cour. Sa Majesté y étoit sur un cheval dont le harnois étoit tout couvert de pierreries. Toute la Cour étoit fort leste, & les Tartares avoient des habits dont la richesse *Au milieu duquel il y a un grand mât planté.*

Janvier. 1672. chesse étoit surprenante. Comme la fête étoit pour eux, le Roi leur demanda s'ils prendroient plaisir à tirer eux-mêmes, & ayant répondu qu'oui, on les laissa tirer les prémiers. Ils firent chacun plus de vint courses & tombérent presque autant de fois, n'étant pas permis de tirer qu'apres avoir passé le mât, en se renversant sur la croupe du cheval, à quoi ils n'étoient pas accoutumes. Quand ils furent las de cet exercice, les Persans par ordre du Roi se mirent en devoir d'abattre la coupe, & de trois qui firent chacun une course le troisiéme l'abatit. On dit que c'étoit le fils d'un pauvre homme qui plut au Roi par cette action, en vuë de laquelle il l'éleva à de grandes charges.

Dans tous les endroits de cette place on voit des fripiers, des poulaillers & autres marchands & revendeurs, excepté du côté du Palais où il n'y a ni boutiques ni étalage, parceque c'est par où le Roi sort pour voir combattre des taureaux, des ours, des lions, & plusieurs autres sortes de bêtes que l'on méne là fort souvent. Dés que les bêtes sont aux prises il se fait de grosses gageures entre les spectateurs; & ceux qui gagnent donnent quelque chose au maître de l'animal qui a eu l'avantage. Tous les vendredis qui sont-là des jours de marché la foule est fort grande au Meidan; & l'on y méne des chameaux, des chevaux, des mulets, des ânes & autres bêtes de service.

La grande Mosquée d'Ispahan. Du côté du Midi est la grande Mosquée que *Cha-Abas* avoit commencée, & qui n'a été achevée que depuis sa mort. Elle est dédiée à douze Imans ou Saints de Perse; & pour y aller on entre d'abord dans une cour pavée de marbre, au milieu de laquelle il y a un grand bassin plein d'eau pour ceux qui veulent se laver avant que d'entrer dans la Mosquée. De la prémiére cour par deux escaliers de dix ou douze marches chacun & de fort beau marbre, on passe dans une seconde qui est plus grande & toute pavée: Et de celle-ci dans une troisiéme qui est quarrée & relevée en terrasse. Il y a quelques bâtimens dans cette cour, & l'un des côtés est occupé par la face de la Mosquée qui n'est pas desagréable. Ce sont trois grandes portes audevant desquelles il y a une muraille à hauteur d'homme; toutes trois couvertes de lames d'argent, & bien plus hautes & plus étenduës que les portes de la Mosquée de *Choddabendé* à *Sultanie*. Delà on passe sur un perron qui est tout couvert de nates fines. De chaque côté on trouve une allée qui méne à la

à la quatriéme cour, au milieu de laquelle il y a un beau bassin. Il se remplit par de petits canaux d'eau courante qui tombe dedans, & se vuide par d'autres canaux qui fournissent d'eau tout ce grand enclos. Ces allées conduisent à la Nef dont le vestibule est fort élevé, & la voute garnie de carreaux d'un beau vernis de toutes couleurs. La Nef est fort grande, & accompagnée des deux côtés de gros piliers de marbre qui supportent une haute voute dont la peinture est en Moresque d'or & d'azur. Janvier, 1672.

Revenons au Meidan & considérons l'un aprés l'autre les bâtimens qui l'environnent. Du côté du Couchant où est la porte du Palais du Roi, ce ne sont qu'orfévres, que Lapidaires & que Graveurs. Au Levant ce sont des selliers; à côté desquels on trouve des Libraires & des Bahutiers. Au Midi sont les Quincailliers: Et l'on voit au Nord sous les portiques des chambres pratiquées, où les Persans vont tous les matins fumer quelques pipes de tabac & boire du caffé. Au milieu de chaque chambre il y a un bassin plein d'eau courante, où chaque fumeur lave sa pipe, quand la fumée en a rendu la couleur desagréable. Les Persans ont pour le tabac une passion démesurée, & ils s'en font une habitude si tyrannique qu'ils ont de la peine à s'en passer dans les Mosquées. Ils boivent aussi beaucoup de caffé; & ils le boivent à ce qu'on dit malgré les femmes qui trouvent ce bruvage trop refraichissant pour leurs maris; & elles aiment bien mieux qu'ils péchent contre l'Alcoran en buvant du vin, que de les voir user d'une liqueur qui leur fait oublier leur Séxe. Le Té s'y boit comme en Europe, mais on y ajoute quelques herbes qui font perdre le gout du Té. Il y a du même côté un grand portail, audessus duquel est une horloge qui ne va point, & des deux côtés de ce portail on voit étalés des rubis, des perles, des émeraudes, des turquoises & quelques grenats. Une galerie régne tout autour, où tous les soirs se fait un concert de trompettes & des cimbales qui n'est pas de plus délicats.

Vers la porte du Palais du Roi & la porte d'*Ali*, on a rangé quelque soixente piéces de canon qui ont été apportées d'*Ormus* avec l'horloge dont je viens de parler. Cette porte est fort simple, & le seuil est d'une pierre que les Persans ont en singuliére vénération. Il y a audelà une cour qui sert d'azile aux criminels quelque crime qu'ils aient commis.

Pour ce qui est du Palais du Roi, il n'est pas des plus réguliers, à la

Janvier. 1672. à la réserve des *Divans*, dont l'un avance sur le Meidan. Ce Divan & un autre où l'on donne audience aux Ambassadeurs sont d'une grandeur raisonnable. Il y en a deux autres plus petits, mais qui sont de même structure. Toutes les nuits la chambre du Roi est gardée par trente jeunes Gentilshommes tous fils de Princes & de Gouverneurs, dont le *Kischiktzchi* ou Huissier de la chambre porte au Roi tous les soirs les noms. Il y a derriére ce Palais quelques jardins où l'on ne voit ni beaux parterres ni belles allées, ni rien qui approche des ornemens de France & d'Italie.

De l'autre côté du Meidan il y a une Mosquée qu'on appelle *Tzechil-Sutun* où il n'y a au milieu de la Nef qu'un pilier qui supporte quarante poutres. Ce lieu est encore un azile pour toutes sortes de malfaicteurs, qui dés qu'ils sont là outre qu'ils y sont en sureté, sont nouris des revenus de la Mosquée.

Les Dervis de Perse. Dans *Ispahan* comme en d'autres endroits de la Perse il y a des Dervis qui font vanité du mépris du monde: Ces gens-là cherchent toujours les lieux les plus beaux pour s'y camper, & sont si orgueilleux, que si le Roi passoit quand ils fument, ils ne se leveroient pas pour le saluer. Ceux d'*Ispahan* sont dans un des jardins du Roi qui leur a permis d'y bâtir. Ils vont deux à deux par la ville un jeune avec un vieux, les uns à demi-nuds; les autres couverts de deux peaux de bouc qui leur pendent devant & derriére, avec une grande ceniture de cuir large de quatre doits, & garnie en quelques endroits de petites plaques de cuivre. Leur coiffure est de même étoffe, & ils sont armés d'une hache dont le manche leur sert d'apui. Dans cet Equipage ils se proménent, & en criant de toute leur force ils amassent le peuple à qui le plus ancien explique la loi. Dans la chaleur de leur discours ils exaltent la Secte d'Ali, & dépriment Abou-baker, Omar & Osman que suiuent les Turcs, disant que ce sont des usurpateurs de la succession de Mahomet, & les meurtriers d'Ali que le Prophéte avoit declaré son vicaire. Ils s'emportent aussi fort souvent contre le culte & la Religion des Usbéks, qu'ils disent errer en plusieurs points comme les Turcs. Et parce qu'il y a à Ispahan grand nombre de ces Tartares qui ne sont pas toujours d'humeur d'entendre dénigrer leur loi; ces Prédicateurs ont permission de porter des haches pour se défendre en-cas qu'on les attaque. Quand ils ont prêché le vieux d'un côté, le jeune de l'autre tendent la main aux marchands & aux

arti-

artisans de qui ils reçoivent quelques aumônes, & sur le soir ils se retirent dans leur maison. Janvier. 1672.

Leurs devins.

On voit aussi au Meidan des diseurs de bonne avanture qui sont divisés en deux bandes. Celle qui se nomme *Ramlé* répond à ce que l'on souhaite en faisant rouler six ou huit dez marqués apeu près comme les nôtres. Les Faquirs font plus de grimaces, & ils usent pour deviner de trente ou quarente petits bois de la longueur du pouce dont l'un des côtés est écrit. Celui qui veut savoir l'avenir met quelque argent sur l'un de ces bois; le Devin le serre & lit dans un livre rempli de figures grotesques, à côté desquelles il écrit ce que l'Oracle lui a révélé. Sur les deux heures il s'y voit aussi des jongleurs; & sur le soir au même endroit des joüeurs de marionnettes qui se contentent de ce qu'on leur donne quand le jeu est fini.

De la porte d'Ali vers le Couchant on avance vers une autre porte qui donne entrée dans un Bazar où se vendent des draps d'Angleterre, de Hollande, de Venise, & d'autres endroits de l'Europe: Mais avant que d'y arriver on trouve des boutiques où il y a des ouvriers en cuir de roussi; des fourbisseurs, & des faiseurs d'arcs & de fléches. Et un peu audelà des marchands de bas, de chemises, & de caleçons. Les ouvriers qui travaillent en cuivre sont prés delà dans un Bazar, dans la moitié duquel on voit de toutes sortes d'utensiles; & dans l'autre des toiles peintes. Tout ce qui se vend dans ces Bazars, & ce qui s'étale au Meidan est gardé la nuit par des gens qui font la ronde tour à tour; ainsi il ne s'y perd jamais rien.

Du bout du Bazar où l'on vend les belles étoffes de l'Europe, on entre en un grand Carvansera, au milieu duquel est un beau bassin dont l'eau se répand en divers endroits par quantité de petits canaux. De celui-là on passe en quatre autres d'une prodigieuse grandeur, où les étrangers quels qu'ils soient sont commodément & au large.

Pour ce qui est du tresor du Roi, il est entre la porte d'Ali & la porte du Palais. Ce bâtiment est environné de bonnes murailles accompagnées de quelques bastions où l'on fait jour & nuit la garde. Dans la même enceinte est l'Arsenal, où il y a un tres-grand nombre de toutes sortes d'armes parfaitement bien entretenuës. C'est de ce côté-là que sont les couvens des Augustins & des Carmes déchaussés.

TROIS-

Janvier. 1672.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XXXII.

Suite du même sujet. Des peuples descendus des anciens Perses ; & des mœurs & coutumes des Arméniens.

APrés avoir parlé de ce qu'il y a de plus remarquable à Ispahan, voyons ce qui s'offre de beau en sortant de la ville. D'abord on trouve une grande allée coupée par la riviére de *Senderu ;* & cette allée, commence par un pavillon qui joint le derriére du Palais du Roi. Des deux côtés elle est plantée d'arbres en droite ligne, & ces arbres nommés *Tchinars* sont fort droits, & n'ont au-haut qu'une grosse touffe. Cette allée est croisée de plusieurs bassins ; & après mille ou douze cens pas on trouve un pavillon à double étage bien percé de toutes parts, où l'on va boire du Caffé. Des deux côtés de cette allée sont les jardins du Roi ; aussi est-elle nommée *Tcharbag*, c'estadire des quatre jardins ; & elle est coupée d'un pont de brique & de quelques pierres de taille. Les arches en sont fort basses, & il a quelque trois cens pas de long & vint de large. Quand l'eau est basse on passe au-travers de toutes ces arches par une porte que l'on a faite à chacune ; & en marchant sur des pierres que l'on a mises exprès pour passer sans mouiller le pié, on va d'un bout à l'autre en Eté, & cela n'est pas desagreable dans les grandes chaleurs. De ce pont nommé le pont de *Zulfa* ou de *Ciulfa* qui est une petite ville éloignée d'Ispahan vers le Midi d'une petite demi-heure, on avance quatre cens pas, au bout desquels on trouve dix marches qui donnent entrée à une maison qui est audevant de *Hézardguérib* qui est un jardin de mille arpens.

Ce beau jardin est sur une pente & consiste en plusieurs terraces où il y a de grands bassins & tres peu d'eau. Le milieu du jardin est coupé d'un grand canal qui reçoit l'eau de celui de Tcharbag : & de distance en distance on a des salons pour prendre le frais. A' quelque cent pas audelà du pont dont nous avons parlé, on entre dans une grande ruë qui conduit à Zulfa où demeurent les Arméniens.

Zulfa est une petite ville dont le séjour est plus agréable qu'il n'est

n'est à Ispahan, les maisons y sont plus riantes, & la plupart des ruës ont une rangée d'arbres, & un canal dont l'eau sert à les rafraichir. Les Arméniens qui l'habitent sont descendus d'une colonie que le Grand *Cha-Abas* tira de Zulfa ville d'Arménie pour rendre leur pays desert, & pour empêcher que le Turc ne se servît d'eux pour l'inquiéter. D'abord en sortant de leur Province ils demeurérent à Ispahan, d'où quelques temps après, le Roi les fit passer de l'autre côté de la riviére, & nomma le lieu qu'il leur assigna, du nom du lieu d'où il les avoit tirés. De grossiers qu'ils étoient lorsqu'ils sortirent de leurs pays ils sont devenus fort habiles depuis qu'ils sont en Perse, & ils se sont si bien avancés dans le négoce qu'ils sont presque tous à leur aise. Comme ils sont fort propres pour le commerce, le Roi s'en sert fort utilement pour le débit de ses soies; & il n'a jamais trouvé personne qui y ait si-bien réussi. Février. 1672.

Depuis Cha-Abas jusques aprésent les Arméniens ont eu l'avantage de posséder des terres en propre; & pour obvier aux injustices qu'on leur pourroit faire le Roi leur permet d'avoir un Chef de leur Nation qui les gouverne, & qui s'appelle *Kelonter*. Ils ont aussi un Archevêque, des Evêques, des moines & plusieurs Eglises où ils servent Dieu à leur mode avec autant de liberté qu'ils en avoient en Arménie.

Audessous du pont de Zulfa il y en a un autre de même structure que Cha-Abas II fit bâtir pour la commodité des Gaures qui sont audelà de la riviére. L'allée qui va d'Ispahan jusques à ce pont est plantée de chaque côté d'un beau rang d'arbres, & est apeu-prés de même longueur que celle de Tcharbag.

Les Gaures ou Guébres qui ont un quartier apart sont les restes des anciens Perses. Le feu qu'ils adorent est une portion de celui où leur Prophéte fut jeté par l'ordre d'un Roi qui le haïssoit. Le feu ne lui fit point de mal, & c'est en mémoire de ce miracle qu'ils le gardent & qu'ils l'ont en vénération. Ces peuples ne sont point circoncis, mais ils se lavent dans un bain de fleurs qui les rend agréables à Dieu. Ils ne coupent jamais, ni leurs ongles ni leurs cheveux, à moins que d'y être contrains par quelque fiévre ou autre disgrace. Ils jeûnent tres austérement, & célébrent leurs jours de fêtes avec grande solemnité. Leur prémier soin dés qu'ils sont malades est d'appeler leurs prêtres ausquels ils font une espéce de confession; & après leur mort ils sont portés hors de la *Gaures descendus des anciens Perses.*

 ville

Février. 1672. ville dans une grande place fermée de murailles, où on les lie debout à un pilier le visage vers l'Orient. Ils se retirent ensuite pour donner le temps aux corbeaux qui sont toujours-là en grand nombre, de leur marquer l'état du défunt en l'autre monde. Ils le croient bienhureux si cet animal se jette d'abord sur l'euil droit; & tout le contraire si c'est sur l'euil gauche; & alors ils s'en retournent tous melancoliques & sans se parler l'un à l'autre. Aulieu que quand l'euil droit est arraché le prémier ils font paroître une joie extraordinaire, & font bonne chere tous ensemble.

Les Gaures ont un langage qui n'a cours que dans leur nation; leurs habits même différent de ceux des Persans, & leurs coutumes sont assés bizarres pour n'être suivies de personne. Il y a des bêtes qu'ils estiment & d'autres qu'ils ont en horreur. Les prémiéres sont le bœuf & la vache: celui-là pour les grands services qu'il rend à l'homme en labourant la terre qui le nourrit. Et celle-ci acause qu'ils font de son lait un certain reméde qui les purifie, & qui leur sert à obtenir le pardon de leurs péchés.

Les bêtes qu'ils ne peuvent souffrir sont principalement les grenouilles parceque leur Prophéte en fut un jour incommodé; les serpens, les crapaux, les lézards, les couleuvres, les fourmis, les chats, & les souris. Et le sujet de cette aversion, est qu'ils croient que ces animaux ont été crées du Diable, qui s'en sert comme d'instrumens pour tourmenter les damnés. C'est par cette raison qu'ils les tuent, & qu'il croient ne pouvoir rien faire de plus méritoire pour leur salut, ni de plus agréable à Dieu.

Leur mariage se fait sans bruit, sans pompe, & sans éclat. Pour le conclure ils appellent un Prêtre à qui l'homme & la femme ayant déclaré la résolution où ils sont, il leur lave le front avec un peu d'eau qu'il a bénîte, & voilà le mariage fait. Chaque homme n'épouse qu'une femme, mais il en peut avoir plusieurs autres, dont il en épouse une en-cas que la prémiére soit sept ans sans avoir d'enfans; avec obligation néanmoins de la nourir comme auparavant.

Mœurs & coutumes des Persans. Pour les coutumes des Persans voici ce que j'en ai appris & même ce que j'en ai vu pendant le séjour que j'ai fait en Perse. J'ai remarqué que les Persans sont fort superstitieux, & qu'ils croient opiniâtrément que les lavemens extérieurs effacent leurs péchés. Toutes les fois qu'ils veulent prier ils se lavent la tête, la bouche & le visage:

visage: & quand ils se sont approchés des femmes ils vont aux bains qui sont souvent plus capables de les gâter que de les nettéyer, car comme toutes sortes de gens vont à ces bains, & qu'ils se lavent pêle-mêle, plusieurs contractent de vilains maux qui ne leur viennent que de l'impureté de ces lieux. Les hommes y vont le matin & les femmes l'après dînée, & parce moyen les deux Séxes ne s'y trouvent jamais ensemble. Toutes les personnes de qualité en ont dans leurs maisons. *Février, 1672.*

Habillement des hommes.

Pour leurs habits, ceux des hommes sont une veste qui leur descend trois doits audessous du genou; & sur cette veste ils ont une robe dont chaque côté croise sur l'autre jusques sous les bras où il est attaché. Ils ont pardessus une ceinture de soie & deux ou trois même selon leurs moyens. Leurs caleçons sont aussi de soie, & leur descendent jusqu'à la cheville du pié. Les riches ont pardessus la veste un justaucorps de drap fin ou de brocart doublé en Hiver de marte zébeline, ou de quelque autre belle fourure. Et j'ai remarqué que la veste, la robe & le caleçon ne sont jamais de même couleur. Ils n'ont pour chaussures que des pantoufles de chagrin ou de maroquin, parce qu'il faut les ôter souvent pour marcher sur les tapis; ce qui leur seroit incommode si leurs souliers étoient fermés comme les nôtres. Les gens de moyenne condition s'habillent de drap d'Angleterre ou de Hollande; & le petit peuple de toiles & d'étoffes grossiéres. Le turban est aussi conforme à la qualité de ceux qui le portent; & ceux des riches valent depuis cent jusques à quatre & cinq cens écus.

Habits des femmes.

L'habit des femmes ne différe guéres de celui des hommes, & il n'y a rien de particulier, excepté que leur ceinture tombe négligemment & ne serre pas leurs habits. Du bout de leur coiffure qui est comme une petite tour, pend à quelques-unes un voile de soie; & d'autres ont simplement les cheveux tressés qui leur descendent sur les épaules. Leur souliers sont de couleurs diverses, & les plus éclatantes sont toujours les plus à la mode.

Mœurs des Persans.

Les Persans aiment la dépense, & ceux qui ont le moyen d'en faire sont superbes dans leur Equipage, donnent dans le luxe avec excès, & se piquent d'avoir à leur suite quantité de valets. Ils sont fort hautains, sales en paroles & injurieux. Ils sont dissimulés, flateurs, vains & ambitieux. Ils aiment à recevoir des présens, & en font aussi volontiers. Ils aiment peu le jeu, & ce qu'ils gagnent ils

Février. 1674. le donnent aux pauvres. Pour les promenades ils s'en moquent, ne pouvant gouter le plaisir que nous prenons à marcher pour revenir sur nos pas d'un bout à l'autre d'une allée. Parmi eux la danse n'est point en usage, & l'on ne voit rien qui en approche, excepté certaines postures que font les courtisanes qui sont apelées aux festins. Il n'est pourtant point de nation ni plus souple ni plus subtile; & ni nos jongleurs, ni nos charlatans, ni nos danseurs de corde, n'égalent point ceux des Persans. Il n'est point de nation plus accoutumée au tabac, ni qui s'en puisse moins passer. Ils disent que sans cela ils n'auroient nulle joie au monde, & dût-il abréger leurs vies, ils aiment mieux vivre moins que de s'en priver. Outre le tabac ils ont encore deux ou trois sortes de bruvages qui troublent le cerveau, & ils en usent disent-ils, pour adoucir les amertumes de la vie, qui sans cela leur seroit souvent insupportable.

Les Persans qui se marient le font au hazard, & sur le rapport de certaines femmes qui disent aux parties ce qui leur plaît. Dés que le mariage est accordé, l'époux envoie à son épouse de largent & des étoffes, & lui assigne un doüaire sur son bien. Le jour des noces les mêmes femmes qui ont accordé les parties, meinent l'épousée au mari, qui la reçoit accompagné de ses parens avec lesquels il se réjouit, pendant que les femmes font le même dans une chambre apart. Voilà ce que j'ai pu recueillir de plus particulier des Gaures & des Persans : Il ne me reste à dire que quelque chose des Arméniens, ce que je ferai en peu de mots.

Leurs mariages.

J'ai dit plus haut que les Arméniens sont fort propres pour le négoce; & c'est acause qu'ils sont fort sobres, & qu'ils vivent d'économie. Quand ils vont en voyage ils portent toutes leurs provisions, des utensiles de ménage, & des matelas pour se coucher. Et ils ménagent si-bien ce qu'ils portent, qu'au retour des plus longs voyages ils en ont souvent de reste. Ces peuples nés pour le negoce n'étoient dans leur ancienne patrie que de pauvres pastres qui vivoient misérablement des fruits que la Terre leur produisoit; & qui outre la peine qu'ils avoient à la cultiver, n'en jouissoient que dans une crainte perpétuelle d'être mal-traités des Turcs & des Persans, qui faisoient des courses dans leur Province comme étant frontiére de ces deux Nations. Le Grand *Cha-Abas* voyant que les Turcs se pouvoient servir utilement des Arméniens contre lui, ruina presque tous leur pays; & fit de ses habitans des colonies qu'il

Mœurs des Arméniens.

qu'il envoya en plusieurs endroits de la Perse. Ceux-ci qui jusques-là n'avoient point reconnu leurs forces, se distinguérent bientôt des Persans par le genie tout particulier qu'ils ont pour le négoce. Le Roi en cette considération leur accorda de grands priviléges, entre autres celui d'être gouvernés par un Juge de leur nation, afin d'ôter à ses sujets les occasions de les maltraiter. Ce Juge est nommé *Kélonter*; & le Roi qui s'est réservé le droit de le nommer appuye de son autorité ses décisions & ses ordonnances. Février. 1672.

Le commerce des Arméniens s'étend si loin que la plupart savent plusieurs Langues, surtout la Turque, la Persienne, l'Italienne, la Françoise, qui leur sont presque aussi familiéres que celle qui leur est naturelle; & outre cela ils en ont une qui n'est suë que des Ecclesiastiques. Les femmes néanmoins ne parlent guéres d'autre Langue que l'Arménienne, parce qu'elles n'ont aucun commerce avec les étrangers, & qu'elles ne sortent presque jamais.

Du mariage des Arméniens.

Pour leur mariage, il se fait toujours par procureur, & il faut que les deux parties se fient au raport des parens qui s'accordent entre eux comme il leur plaît. Ensuite on célébre les fiançailles, qui consistent au don d'une bague de la part du garçon à la fille, & dans la lecture de l'Evangile faite par un Prêtre en présence de quelques vieilles qui servent de témoins. La veille des noces les deux parties s'envoient des présens; & le lendemain l'époux se rend de grand matin chés son épouse, d'où ils sortent quelque temps après parés de leurs plus beaux habits. Ils montent chacun sur un cheval dont les harnois sont ordinairement fort riches. Ils sont l'un & l'autre couverts l'époux d'une toile d'argent qui lui descend jusqu'à la ceinture; & l'épouse d'un grand voile blanc qui la cache toute excepté les yeux. L'époux qui marche le prémier tient en sa main le bout d'une longue écharpe, & l'épouse tient l'autre bout. Ils sont accompagnés de leurs parens & de leurs amis, les uns à pié, les autres à cheval, & de joüeurs de plusieurs sortes d'instrumens qui les suivent jusques à l'Eglise. Là ils vont au pié de l'Autel, où le Prêtre les fait approcher en-sorte, qu'il se peut servir de leur tête comme d'un pupître, où il appuye le rituel dans lequel il lit le formulaire du mariage. Aprés que l'époux & l'épouse ont donné leur consentement d'une maniére assés conforme à ce qui s'observe en Europe, on leur dit la messe qu'ils entendent. Delà ils retournent chés la mariée, où l'on se rejouit durant plusieurs jours avec assés de magnificence.

Février. 1673.

De la maniére d'enterrer leurs morts.

Sitôt qu'un Arménien est mort on le lave dans de l'eau bénite; on lui met ensuite une chemise qui n'a jamais servi : puis on l'envelope d'un grand drap depuis les piés jusqu'à la tête. Aprés, il est porté à l'Eglise, où l'on allume des cierges autour du corps qu'on laisse là jusqu'au lendemain. Dés le point du jour on dit la messe, après laquelle on porte le corps devant le palais de l'Evêque qui y jette de l'eau bénite, en disant tout haut un *De profundis* & quelques oraisons. Le signal donné pour l'enterrer, il est porté au cimetiére, où quand on l'a mis dans la fosse, l'Evêque dit en jetant sur lui un peu de terre: *Tu es de terre, & tu vas retourner en terre, demeures-y jusques au jour du Seigneur.* Sitôt que la fosse est remplie on retourne chés le défunt, où ses parens traitent ceux qui s'y rencontrent. Mais surtout les Prêtres & les pauvres y sont fort bien reçus, & plus on dépense en cette rencontre, moins on doute ordinairement du salut du défunt; c'est pourquoi il n'est point de pauvres qui n'engagent tout ce qu'ils ont pour faire ces repas funébres. Un des plus célébres parmi eux se fait la veille de sainte Croix dans le cimetiére commun, où chaque famille va passer la nuit sur la tombe de leurs parens, pleurant d'abord & faisant bonne chére ensuite. Et cette fête est si solemnelle, que les plus misérables trouvent ce jour-là dequoi bien boire & bien manger.

En géneral les Arméniens sont fort zélés pour leurs coutumes; & leurs cérémonies se font avec assés de pompe extérieure & de dévotion apparente. Etant la veille de mon départ fort occupé dés le matin à me disposer pour partir, j'entendis du bruit dans la ruë, où étant allé pour m'informer de ce qui causoit l'empressement du peuple qui couroit, on me répondit que c'étoit le jour que les Arméniens célébroient la fête de l'Epiphanie. Dans le dessein que j'avois de m'instruire de leurs mœurs & de leurs coutumes, je courus comme les autres, & trouvai au bout de la ruë un Officier du Roi, qui postoit des archers partout où la procession devoit passer. Cette cérémonie devoit être plus célébre que de coutume, une des Sultanes qui étoit Georgienne ayant eu envie de s'y trouver. Les femmes Chrétiennes de qualité étoient dans des balcons ornés en déhors de fort beaux tapis; & les femmes du commun étoient le long de la riviére, gardées par des archers afin que nul homme ne les approchât. Sur les neuf heures on vit paroître

roître les Ecclesiastiques des dix Eglises de Zulfa. Tous leurs ornemens étoient riches, & la plupart de brocart d'or. La chape du Patriarche étoit couverte de pierreries; & chaque prêtre portoit une croix d'argent, au-haut de laquelle il y avoit de grandes plaques de leton avec de petites sonnettes à qui on faisoit imiter en les remuant le son des cimbales. Le Clergé étoit suivi des principaux de Zulfa & de Tcharbag, & chacun avoit un cierge allumé. Cette procession dura plusieurs heures; & sur le Midi le Roi parut suivi de deux de ses Ministres, & d'une foule de Courtisans. Il demeura un demi quart d'heure vis à vis d'un balcon paré d'un brocard d'or de Venise; & c'étoit celui de la Princesse. Au bout de ce temps il envoya une grosse bourse au Patriarche & se retira. Le reste du jour il négea beaucoup, ce qui troubla la cérémonie; mais cela n'empêcha pas que les Arméniens, maîtres & valets ne bussent presque toute la nuit. Février. 1672.

Delà j'allai chés le Sieur *Bent* qui eut la bonté de me dire qu'il avoit arrêté des chevaux & des chameaux pour porter notre bagage, & qu'il avoit pris soin lui-même de nous pourvoir de biscuit, de chair fumée, d'oignons, de beurre cuit, de farine, de vin & de fruits secs. Après l'avoir remercié comme je devois, je pris congé de lui & allai songer à mon départ. Il faisoit alors si grand froid que la glace avoit trois piés d'épaisseur, ce qui ne s'étoit jamais vu; aussi la misère étoit fort grande, car comme le bois est rare en Perse, les pauvres gens sont à plaindre quand il fait froid.

TROIS-

Février. 1672.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XXXIII.

L'Auteur part d'Ispahan pour Gomron. Il est volé par un chamelier. Ses balots ouverts & pillés par des voleurs de grands chemins. Tombeau de la mere de Soliman. Autre Tombeau où l'on dit que sont les os de Noë, de sa femme, de ses enfans, & des enfans de ses enfans.

LE dix-septiéme de Février je pris congé de mon bienfaicteur *Hadgi-Biram*, qui dés les prémiers mots de mon compliment m'interrompit pour me dire qu'il ne vouloit pas que je me crusse son redevable : *Je t'ai fait quelque bien* dit-il, *mais qu'est-ce au prix du service que tu m'as rendu ? J'avois dessein de le reconnoître en te donnant la liberté, mais tu l'as mieux aimée d'une autre main que de la mienne, ou tu n'as pu te fier à ma bonne foi. Quoiqu'il en soit je te veux tenir ma promesse, voilà le prix de ta liberté ; si tu dois quelque chose tu le peux rendre de ces sept tomans.* Je m'attandois si peu à cette générosité que je ne savois que répondre. Depuis l'avanture du bain où il avoit pensé périr, j'en avois reçu des douceurs dont j'étois payé au centuple ; c'est pourquoi j'eus un peu de peine à revenir de ma surprise ; mais sans me donner le temps de répondre il m'embrassa, me souhaita un hureux voyage, & me dit plusieurs-fois qu'il prioit Dieu qu'il lui plût de m'acompagner. Ainsi je quitai mon Patron qui assurément avoit l'ame grande, & d'autres belles qualités qui ne sont guéres ordinaires aux Mahométans.

L'Auteur part d'Ispahan.

Ce jour-là nous fimes huit lieuës, & marchâmes depuis Ispahan dans un pays stérile & sans arbres, excepté vers *Mahiar* où le terroir est un peu meilleur & où nous allâmes loger.

Le lendemain nous eûmes à combattre un froid extrême, & deplus la neige qui étoit haute de cinq ou six piés. Outre ces incommodités nous en eûmes d'autres qui n'étoient pas moindres ; le chemin étoit rude, & si étroit, que nos montures s'abatoient souvent

ſous leurs charges, ce qui retarda beaucoup notre marche. Avec tout cela nous paſſâmes une montagne aſſés difficile, au pié de laquelle nous trouvâmes un village nommé *Caniſcha* où nous demeurâmes trois jours parcequ'il neigea tout ce temps-là. Février 1671.

Le vint-deuxiéme nous paſſâmes des montagnes longues & fâcheuſes, auſſi nous ne fîmes que ſix lieuës. Nous trouvâmes le ſoir au Carvanſera où nous logeâmes une fort grande Caravane qui alloit de Gomron en Perſe, où elle eſpéroit trouver le débit de quantité d'étoffes des Indes.

Le vint-troiſiéme nous marchâmes long-temps par une plaine, & ſur le ſoir par des chemins rudes & gliſſans, où quelques-unes de nos montures étant tombées, il y eut des caiſſes briſées. C'étoit à moi en qualité de *Caſil-Bachi* ou Chef de bagage de les faire raccommoder, & pour cela j'allai chercher au prochain village un charpentier qui me les remît en état. Enſuite je joignis les autres qui cependant s'étoient logés dans un fort beau Carvanſera, mais où je n'eus guéres de ſatisfaction m'y étant d'abord apperçu qu'on m'avoit volé mon argent. Je ne puis exprimer la douleur que cet accident me cauſa, ayant fait fond ſur ce que je venois de perdre pour le reſte de mon voyage. Quand ma ſurpriſe fut un peu paſſée je m'informai du fait, & trouvai que le voleur étoit un de nos chameliers. Deux de ſes fréres m'en donnérent avis; & ſur leur témoignage je lui dis vigoureuſement que je trouverois bien moyen de lui faire rendre ce qu'il m'avoit pris: Que j'avois de fort bons témoins, & que s'il étoit ſage il feroit ſans bruit & ſans éclat ce qu'il ne pouvoit éviter de faire par force. D'abord il parut interdit, & comme il ne répondoit rien j'appellai ſes fréres pour achever de le convaincre; mais aulieu de m'aider ceux-ci ſe liguérent contre moi, & niérent ce qu'ils m'avoient dit. Ce diſcours lui redonna cœur, & voyant que je n'avois point d'autres témoins que ſes fréres, il fit le méchant, il s'emporta, & jura qu'il ſe vangeroit de l'affront que je lui faiſois. En-effet un quart d'heure après il revint avec quelques autres, & ils ſe jetérent tous ſur moi avec tant de furie que je ne pus éviter d'être bien batu. Dans le triſte état où ils me laiſſérent je m'imaginois que quelqu'un devoit prendre mon parti; mais bien-loin de cela chacun ne ſongea qu'à dormir pendant que je révois à la bizarrerie de mon ſort.

D'un vol que l'on fit à l'Auteur.

Le lendemain tout incommodé que j'étois il falut ſuivre la Caravane

Février. [illegible]

vane. Sur les dix heures nous rencontrâmes un Exprès qui alloit de Gomron à Ispahan pour les intérêts de la Compagnie. Cet homme me dît que le Directeur étoit parti pour Batavia, dequoi je fus fort affligé, tant parce qu'il étoit un de ceux que j'avois plus d'envie d'y voir, que parcequ'il ne partiroit de vaisseaux pour le même lieu de plus de quatre mois, & que je serois obligé d'essuyer en les attandant les chaleurs de Gomron où elles sont insupportables. Après six lieuës de marche parmi les neiges & dans une plaine stérile, nous nous arrétâmes dans un Carvansera neuf & bien bâti.

Le jour suivant nous marchâmes jusqu'à Midi par de tres-mauvais chemins; & l'incommodité augmenta par la grande quantité de neige qui tomba le reste du jour. Quelques heures avant la nuit nous trouvâmes un Carvansera où nous n'eussions pas balancé à nous arrêter quand il eût été mal en ordre.

Le vint-sixiéme, le temps fut assés favorable, mais les chemins étant toujours également rudes, nous ne fîmes que six lieuës comme le jour précédent. Aulieu d'un puits nous en trouvâmes-là plusieurs; & ce qu'il y a d'extraordinaire c'est qu'il s'y trouve dequoi boire & dequoi manger. Nous y prîmes à la ligne quelque trente ou quarente carpes qui nétoient pas mauvaises, mais celles des étangs voisins dont nous voulûmes aussi gouter étoient encore meilleures.

Le vint-septiéme nous eûmes d'abord à essuyer deux lieuës de tres-méchant chemin dans des bouës continuelles. Après, nous passâmes une montagne tres-rude d'elle même, & qui l'étoit encore davantage par la rigueur de la saison. Partout le chemin étoit si glissant, que nos bêtes tomboient sans cesse; ainsi étant presque toujours occupés à les relever, nous ne pûmes faire que cinq lieuës. *Gusti* où nous nous arrêtâmes est un grand & bon village, mais le Carvansera est vieux & mal en ordre. Toute la nuit il neigea si fort que nous ne pûmes marcher le lendemain, & nous ne pensions pas que personne dût être en chemin: Cependant sur le Midi nous vîmes venir une Caravane qui pensoit loger où nous étions; mais n'y ayant pas de place pour deux, il falut qu'elle passât outre toute fatiguée qu'elle étoit.

Des voleurs pillent la Caravane.

Le vint-huitiême la neige cessa & nous partîmes de grand matin: Après avoir marché quelques heures une grosse bande de voleurs vint fondre sur la Caravane: Les nôtres surpris ou manquant de cœur me laissérent seul auprès des chameaux où ma présence

ſence n'empêcha pas les voleurs de ſe ſaiſir de ce que nous avions de meilleur. Dans la viſite que ces galans firent il y en eut un qui en ouvrant une caiſſe y fourra bruſquement la main ; il la retira encore plus vîte qu'il ne l'y avoit miſe, & en me regardant d'un euil furieux, chien de Chrétien dît-il, ne devois-tu pas m'avertir de ce qui étoit là-dedans : puis regardant ſa main toute graſſe des jambons qu'il avoit touchés, il fit des poſtures ſi groteſques que je ne pus m'empêcher de rire. Mon brutal qui s'en apperçut voulut ſauter ſur moi, mais je le reçus de ſi bonne grace qu'il ne s'y frota pas long-temps. Les autres indignés de mon audace vinrent tous furieux à ſon ſecours & ſe ſervirent de leur avantage. Quand ils me crurent mort, ils paquetérent ce qu'ils avoient pris & s'en allérent. Nos gens qui du Bois où ils étoient les virent ſe retirer me rejoignirent, & m'ayant remis ſur mon cheval, nous gagnâmes le mieux que nous pûmes un fort beau Carvanſera. Février, 1672.

Le dernier jour du mois nous marchâmes dans une campagne ſtérile, & allâmes coucher à un village nommé *Meſtzid*. Le Carvanſera où nous logeâmes étoit beau, ſpacieux & commode. Proche de ce lieu eſt le Tombeau de la mére de Cha-Soliman : Il eſt de fort beau marbre blanc & n'excéde pas la hauteur d'un homme de moyenne taille. Les femmes y vont en pélerinage ; & quelque mauvais temps qu'il faſſe, il y a toujours des zélées qui y vont faire leurs dévotions. Nous trouvâmes dans ce village quantité de bon fruits, entre autres des dates, des grenades, & d'autres rafraîchiſſemens qui ne furent pas épargnés pendant les trois jours que le mauvais temps nous obligea d'y ſéjourner. *Tombeau de la mére de Soliman.*

Le quatriéme du mois ſuivant après cinq lieuës de mauvais chemin nous nous arrêtâmes à *Siwa*. De ce village où il n'y a rien de remarquable nous allâmes le lendemain à un autre nommé *Mardaſch*. Nous y demeurâmes deux jours, pendant leſquels je liai partie avec un ami pour aller voir à deux lieuës delà un Tombeau fort renommé. On monte à la porte de la Moſquée par ſix grandes marches de marbre. Du veſtibule qui en eſt auſſi on entre dans la Nef, dont la voute qui eſt de carreaux verniſſés de toutes couleurs, eſt ſoutenuë de dix gros piliers hauts aproportion. Je penſois que le tombeau fût comme ailleurs au bout de la Nef, mais il étoit dans une cave dont des gardes défendoient l'entrée. Cette défence me fut ſuſpecte, *Tombeau que l'on dit être celui de Noé, de ſa femme, & de ſes enfans.*

Février 1672. pecte, & ne voyant point la raison pourquoi on dût cacher ce que la vuë ne pouvoit gâter je ne fis nul fond sur ce qu'on nous dit. Voici apeuprès ce que c'étoit : *Ces lampes* nous dît un Persan, *que vous voyez-là suspenduës, brûlent jour & nuit sur le lieu où sont gardées de saintes Reliques qu'on ne peut assés révérer. Ce sont les corps de Noë, de sa femme, de ses trois fils Sem, Cham, & Japhet; & des cinq fils de Sem qui sont Assur, Arphaxad, Lud, Aram & Elam : Il n'est rien de plus vénérable ; & si personne n'entre où ils sont, c'est que nul mortel n'est digne de les approcher. Ces dix corps sont là tous entiers, excepté quelques os d'Elam le fondateur de Persepolis nommée autrefois de son nom, & quelques-uns aussi de Noë, que l'on montre dans un plat d'or aux pélerins qui les veulent voir.* Après cette bonne instruction dont nous feignîmes d'être satisfaits, nous remerciâmes le Persan & sortîmes de la Mosquée.

Tchéelminar ou Château de Persépolis. Delà nous allâmes sur une montagne, sur la pointe de laquelle nous vîmes des colonnes qui forment une espéce de quarré. Nous donnâmes ensuite jusqu'à *Tchéelminar* ou *Tzilminar* c'estadire quarente colonnes, nombre aujourdhui fort diminué tant par les injures du temps, que par le peu de soin que les Persans ont d'entretenir les plus beaux édifices. Bienloin d'aimer les antiquités, ils les négligent de telle sorte qu'un fils n'achevera jamais un bâtiment quelque beau qu'il soit, que son pére aura commencé. Ces colonnes dont dix-huit sont encore debout ont quelque trente-huit piés de haut. Quelques-uns disent que ce sont les restes du Palais de Darius, & que Cirus a contribué aux frais d'un si superbe ouvrage: d'autres soutienent que ce fut Cha-Janischa qui le fît bâtir. Quoiqu'il en soit ces restes sont beaux & ont quelque chose de singulier. On y voit encore deux escaliers dont chaque marche qui est de marbre a trente piés de longueur, & la plupart d'une seule pierre. Quand on en a monté trente deux, on voit un espace quarré dont le pavé est aussi de marbre. Il est entouré de troncs de lions, de grifons, de chevaux, d'éléfans, & de quelques autres animaux que la vieillesse nous empêcha de reconnoître. De cet espace on passe en un autre plus grand que le prémier, & de quelque quatre-vints dix pas. On y peut entrer par huit portes de trois à quatre pas de large, à côté desquelles il y a quantité de statuës dont la beauté n'est pas encore toute effacée. On voit en quantité d'endroits de grands quartiers de marbre, des piéces de colonnes & de frises entassées les unes sur les autres ; &

dans un reste de muraille où est enchassée une pierre qui réfléchit les objets comme une glace de miroir, il y a quelques caractéres qui approchent fort de la figure des lettres Arabes; mais il faut bien qu'elles ne soient pas de cette Langue, nul jusques aprésent ne les ayant pu déchifrer. Il y a des piéces de statuës qui sont de Cavaliers armés les uns d'un arc & d'un carquois; les autres de lances, de rondaches, de sabres & de massuës. Leurs habits étoient tout différens de ceux qui se portent aujourdhui; & leur coëffure n'a nul rapport à la Sesse ou Toque des Persans. Mars. 1672.

Audessus de la grande porte se voit une statuë à laquelle il pend sur les épaules de longues tresses de cheveux. Une longue robe à grands plis lui descend jusques aux piés. Elle a une robe flotante & le bandeau royal sur le front. Ce Roi tient un Sceptre de la main droite; & de la gauche une grosse boule. Les voisins de Tchéelminar nous dîrent que cette statuë étoit de Salomon; mais apparemment ils se trompoient; & je la croirois plutôt d'Aléxandre qui s'attribuoit le titre de Conquérant de l'Univers. A côté de cette statuë il y en a d'autres sans ornement, & dont les robes ne sont ni si amples ni si longues. Les unes sont armées de lances: Quelques-unes ménent par la bride ou des chevaux ou des mules: & d'autres ont des vaches & des moutons qui semblent tous prêts à être offerts en sacrifice.

Après avoir tâché vainement de trouver ce que signifioient plusieurs autres statuës qui sont pêle-mêle dans cet espace, je passai dans un autre, où je vis celle d'un Roi qui d'une niche où il étoit sembloit adorer le Soleil, le Feu, & un Lézard représentés dans une muraille voisine, où il y avoit aussi des jeux, des batailles, & plusieurs sortes d'animaux. Il paroît sur toutes les statuës des restes de dorure, & partout des marques que ce Palais étoit un des beaux de l'antiquité. Mais si ces précieuses reliques ne suffisent pas pour le prouver il ne faut que lire l'histoire. Après nous avoir dit ce qu'il étoit du temps d'Aléxandre, elle nous apprend que sa chute est l'effet des exces & des débauches de ce Prince; voici apeu-prés comme elle en parle. „Etant de retour à Persépolis trente jours „après qu'il l'eut conquise il passoit les jours entiers en festins, „& y appeloit des Courtisanes qui n'avoient pris que trop de li„cence dans l'armée. Entre autres il y en avoit une nommée „Thaïs la plus fameuse de toutes, qui dans la chaleur de la bon- Quinte Curce l. 5. §. VII.

Mars. 1674. „ ne chére lui dit qu'il n'auroit jamais une si belle occasion d'obliger les Grecs que de mettre le feu au Palais du Roi de Perse, & „ que ceux dont les Barbares avoient brulé les villes attandoient „ de lui cette justice. Cet avis d'une Courtisane que les vapeurs „ du vin troubloient fut applaudi de tous les conviés, & le Roi „ n'en agréa pas seulement la proposition, mais il fut ardent à l'éxécuter: ça dit-il, vangeons nous & brûlons Persépolis. Ils se levérent tous de table, & étant yvres ils brulérent une ville qu'ils „ avoient épargnée ayant les armes à la main. Le Roi fut le prémier „ qui lança dans le Palais un flambeau ardent, & après lui les conviés, puis les Officiers, & enfin les Courtisanes. Ce Palais étoit „ presque tout bâti de cédre, où le feu s'étant pris d'abord, il s'épandit de tous côtés. L'armée qui n'étoit pas loin delà l'ayant apperçu, & croyant qu'il s'y fût mis par hazard, accourut au secours; mais comme ils furent près du Palais, & qu'ils virent que „ le Roi lui-même allumoit le feu, ils quitérent l'eau qu'ils apportoient, & y jetérent aussi du bois, & d'autres matiéres propres à l'entretenir. Tel fut le destin de cette ville, l'euil de l'Orient & le siége de son Empire, où alloient autrefois tant de nations „ emprunter des loix pour se policer; qui avoit été l'unique terreur de la Gréce; & qui ayant équipé une Flote de mille voiles, „ & assemblé ces armées prodigieuses dont l'Europe fut inondée, „ avoit couvert la Mer de vaisseaux, percé les montagnes, & les „ avoit rendu navigables. C'est une chose digne de compassion que „ depuis tant de siécles, cette misérable ville n'ait pu se relever de „ sa chute. Les Rois de Macédoine ont tenu d'autres villes que tiennent aujourdhui les Parthes; mais de celle-ci on n'en trouveroit „ aucun vestige, si l'Araxe ne nous en donnoit l'adresse; car il ne „ passoit pas loin des murs, & ceux du pays disent qu'il n'en étoit „ éloigné que de vint stades; ce qu'ils croient plutôt par conjecture qu'autrement.

A deux lieuës de Tchéelminar on voit encore des troncs de statuës couchées par terre; entre autres celle d'un Héros de Perse nommé *Rustan*. Elle étoit armée d'une massuë & beaucoup plus grande que nature. Comme j'admirois cette lourde masse, on me dit que *Rustan* étoit un des plus vaillans hommes qui eût jamais été, qu'il s'étoit signalé par quantité de belles actions, & que sa mémoire étoit révérée dans toute la Perse.

TROIS-

TROISIEME VOYAGE.

CHAPITRE XXXIV.

Suite de la même route jusques à Schiras dont l'Auteur fait la Description. Il part de cette ville avec des marchands qui sont insultés par des voleurs sur lesquels ils ont l'avantage.

LE huitiéme de Mars nous marchâmes par des plaines séches & desertes & allâmes coucher à *Alikom*: C'est un bon village où rien ne manque des choses nécessaires; & comme il n'y a pas fort loin delà à *Schiras*, le lendemain nous y arrivâmes de bonne heure: Dés que nous y fûmes je fis porter au magasin de la Compagnie les marchandises dont j'étois chargé & m'en fis donner un reçu. J'appris ensuite en me promenant dans la ville qu'il y avoit un Carme qui n'attandoit qu'une occasion comme la nôtre pour aller à Gomron; je fus bienaise de cette nouvelle, & pour m'en assurer de bonne heure j'allai à son couvent, où l'on me fit parler à deux fréres, dont l'un nommé *Fellisello* étoit Napolitain; l'autre Polonois & de Varsovie appelé Jadislau. Ces bons Religieux me reçurent parfaitement bien, & m'offrirent de si bonne grace une des chambres de leur couvent, que je ne pus la refuser.

Comme je ne songeois qu'à me reposer mes généreux hôtes ayant soin de me fournir de tout, on me vint dire que nos chameliers ne vouloient pas aller plus loin, & qu'ils avoient de bonnes raisons pour ne pas aller jusqu'à Gomron. J'eus peine à croire ce qu'on me disoit parceque ces gens étoient payés de la moitié de leur voiture, & il s'en faloit encore beaucoup que nous ne fussions à moitié chemin de Gomron. J'allai donc les trouver & tâchai de leur persuader à tenir leur marché; mais je leur parlai inutilement & je vis bien qu'ils appréhendoient que je ne les fisse punir du vol qu'ils m'avoient fait. Si nous avions été dans un de ces lieux où les Francs ont des Consuls j'aurois d'abord obtenu justice, mais faute de cela il me falut chercher d'autres voituriers que j'aurois eu peine à trouver sans le secours de mes Bienfaicteurs.

Quel-

Mars. 1671. Quelques jours après en me promenant hors de la ville je vis dans la riviére ces canailles qui se baignoient, entre autres celui qui m'avoit volé. A cette vuë mon sang s'émut, & le souvenir de tout le mal qu'il m'avoit fait après m'avoir volé mon argent m'échauffa tellement la bile, que je résolus de le châtier de son insolence. Comme il ne se défioit de rien, je le reçus au sortir de l'eau à grands coups d'une grosse canne que je portois exprès, & lui en donnai sans distinction sur la tête & sur le visage, ces sortes de gens ne méritant pas qu'on les traite plus humainement qu'ils traitent ceux sur lesquels ils ont l'avantage. Ces misérables ont si peu de cœur qu'aucun de ceux qui étoient dans l'eau n'osa en sortir pour le défendre: ainsi il porta seul la peine d'un crime dont il n'étoit pas le seul coupable. Après l'avoir roüé de coups & mis ses habits en piéces, je leur dis à tous qu'ils n'étoient pas quites, & que j'allois me plaindre au Kan qui assurément me feroit justice du vol qu'ils m'avoient fait. Aparemment ces menaces les épouvantérent, & je croi que dés l'heure même ils partirent pour s'en retourner, dumoins je n'en ai jamais oui parler.

Description de la ville de Schiras. Ayant encore dix ou douze jours à demeurer dans cette ville, je les employai à considérer ce qu'il y a de plus remarquable, & à visiter ses beaux jardins. Elle est située au soixente & dix-huitiéme degré quinze minutes de longitude: & au vint-neuviéme degré trente six minutes de latitude. Elle est dans une plaine de quatre à cinq lieuës d'étenduë & environnée de hautes montagnes où il ne croît rien. Il y reste si peu de murailles qu'on peut dire qu'elle n'en a point. Ses maisons ne sont que de terre, & ses ruës sont sales, étroites, & inégales. Il y a plusieurs Mosquées, mais la plupart mal entretenuës, parceque les Persans aiment mieux faire un bâtiment neuf que d'en relever un vieux. Vers le milieu de la ville il y a un puits, où si l'on en croit les habitans, l'eau monte pendant quinze années jusques au haut, & pendant quinze autres descend jusqu'au fond. Ce qu'il y a de mieux bâti sont trois bazars au milieu desquels il y a un fort beau canal. On y voit aussi une Mosquée où est le sépulcre d'un excellent Poëte nommé *Sadi*: elle a été fort belle, mais faute de réparation elle tombe en ruine. Un peu à côté de cette Mosquée on descend dans un puits fort large où il y a de fort beau poisson: on le peut voir sans le toucher depeur d'irriter le fameux *Sadi* auquel il est consacré. Un des plus beaux jardins

de

de la ville eſt celui où il y a un grand étang où l'eau deſcend d'un roc voiſin. Il y a ſur le roc une maiſon qui mériteroit qu'on l'entretînt mieux qu'on ne fait, mais comme j'ai dit ce n'eſt pas l'humeur des Perſans. Mars, 1672.

Du côté du Nord-Eſt il y a une longue ruë où ſe voit une Moſquée de belle apparance & fort réguliére. On trouve avant que d'y entrer une grande place au milieu de laquelle eſt un baſſin toujours plein d'eau. Depuis la Moſquée juſqu'à la montagne d'où l'eau coule dans ce baſſin, il y a une muraille qui ſert de clôture à de beaux jardins. Cette muraille eſt percée de pluſieurs portes bordées de ciprès; & audeſſus il y a des chambres d'où l'on voit les jardins.

Du côté du Nord-Oüeſt on entre en ſortant de la ville dans une grande allée qui aboutit à un jardin qui appartient au Roi. La premiére allée qui ſe préſente eſt toute plantée de beaux ciprès: il y en a auſſi de roſiers & de jaſmins qui conduiſent agréablement à un étang mieux entretenu que le reſte. Depuis ce jardin durant deux lieuës on ne trouve plus que des vignes qu'arroſe une riviére formée de pluſieurs petites ſources qui ſortent des montagnes voiſines. C'eſt de ce vignoble & des côtaux d'alentour que ſort le meilleur vin de Perſe; & il n'y a point auſſi de lieu où il ſe faſſe tant de confitures ſéches & liquides; car on en fait de toutes les ſortes, & tant d'eſſences qu'il y a trois verreries dans la ville qui ne font autre choſe que des vaſes & des bouteilles pour les mettre. C'eſt là que les Indiens qui ne mangent rien de ce qui a vie font proviſion de poires, de pommes, de prunes, de ceriſes & de concombres, dont ceux du pays font de ces aimables compôtes qui ne ſe trouvent point ailleurs. A une demi-lieuë de la ville on trouve du même côté ſur la pante d'une montagne un petit ermitage d'où l'on découvre le plus beau pays de toute la Perſe. Il eſt habité par un Dervis qui l'a choiſi comme un lieu fait pour le plaiſir. On voit encore aſſés près delà ſur le haut d'une montagne les ruines d'une Fortereſſe qui défendoit le grand chemin par où paſſent les caravanes.

A un quart de lieuë de la ville du côté du Couchant on trouve un petit cimetiére entouré de murailles où les plus zélés vont ſouvent faire leurs priéres près du tombeau d'un Philoſophe de la Nation. On voit un peu audelà un beau jardin dont les ciprès qui y ſont en quantité ſont d'une groſſeur & d'une hauteur extraordinaire. Et tant dans la ville qu'aux environs on ne voit partout que beaux jardins &

Mars. 1672. lieux de délices, où les habitans de Schiras semblent n'avoir rien epargné.

Départ de Schiras.

Quinze jours après mon arrivée dans cette ville, il se trouva une Compagnie de marchands, ausquels je me joignis après avoir pris congé de mes Bienfaicteurs, chés qui logent la plupart des Francs encore qu'il y ait dans la ville plusieurs bons Carvanseras. Après six ou sept heures de marche dans une plaine dont la plupart étoit infertile, nous trouvâmes un Carvansera où nous nous arrétâmes. A vint ou trente pas delà il y avoit un étang, où des Arméniens de la Compagnie jetérent leur filet & prirent de fort beau poisson. Le lendemain le temps fut si rude que nous n'osâmes nous mettre en chemin. Pendant que les autres se divertissoient je me retirai à l'écart outré de douleur & de chagrin de me voir sans argent, & hors d'espérance d'en trouver qu'au bout d'une route ennuyeuse, où sans cela je me préparois à beaucoup souffrir. Encore disois-je quelquefois, si le Pere Fellisello qui avoit affaire à Gomron eût pris cette commodité, j'aurois quelque ressource & pourrois fonder sur sa bonté, mais de tous ceux que je vois ici il n'y en a pas un de qui je puisse rien espérer. De ces pensées je passois au tort que les voituriers m'avoient fait, & ne m'occupai tout le jour qu'aux tristes réflexions que peut avoir un homme dénué comme je l'étois. Lorsque j'y étois le plus enfoncé je vis entrer ce que je souhaitois le plus; c'étoit le bon Pere Fellisello accompagné d'un François qui m'avoit fait du bien à Schiras, & témoigné qu'il étoit sensible à ma peine. Dés que je les vis mon chagrin cessa, & je ne doutai plus que mon voyage ne fût hureux. En-effet apeine étoient-ils entrés qu'ils me dîrent fort obligeamment que je pouvois disposer de ce qu'ils avoient, & que si je voulois accepter leur table, leurs provisions ne me seroient pas épargnées. J'étois si peu en état de rien refuser que je répondis que j'étois ravi de leur avoir cette obligation, que le Ciel peutêtre me feroit la grace de reconnoître quelque jour. Sans compliment dît le François commençons par voir si le vin de Schiras est bon, & en même temps ses trois valets en apportérent trois bouteilles que nous vuidâmes en attendant l'heure du souper. Après avoir bu de la sorte, je ne sentis plus ces pensées noires qui m'occupoient une heure ou deux auparavant, , tout mon chagrin étoit dissipé, & voyant que le Ciel prenoit tant de part à ma conduite je résolus de lui en laisser tout le soin. Ainsi je

passai

passai le reste du jour plus agréablement que je ne l'avois commencé; & après avoir bien soupé j'allai dormir sans inquiétude. Mars 1672.

Le lendemain nous marchâmes par un pays pierreux, & arrivâmes sur le soir à un village nommé *Dobba*. Les maisons de ce lieu se ressentent de la stérilité du pays, n'étant que de méchantes hutes faites de roseaux & de branches d'arbres revêtuës d'un peu de terre. Les habitans sont pauvres, & le Carvansera mal-propre & incommode. Nous ne fîmes ce jour-là que cinq lieuës.

Le jour suivant nous marchâmes entre des montagnes toutes revêtuës de palmiers dont les dates sont excellentes. Nous allâmes loger dans un fort beau Carvansera.

Le cinquiéme nous trouvâmes un pays tres-rude, aussi nous ne fîmes que cinq lieuës. De temps en temps nous voyions courir des boucs sauvages après lesquels nos gens perdirent quelques pas, & qu'ils trouvérent plus agiles qu'ils ne s'imaginoient. Chacun se pourvut chemin faisant de quelques brossailles, les nuits étant encore fort froides.

Le sixiéme aprés avoir marché huit heures par une vallée fort séche nous nous arêtâmes à *Skarim*. C'est un gros bourg où il y a plusieurs ouvriers en coton, qui se débite deux-fois la semaine aux paysans des environs qui le vont acheter. Nous y demeurâmes trois jours, moins pour la commodité du lieu que pour prendre un peu de repos.

Le dixiéme nous eûmes beau temps, & marchâmes jusques au soir dans un pays doux & uni. Il étoit planté de tres-beaux palmiers; & ce n'étoit partout que jardins accompagnés de belles maisons. Sur le Midi nous rencontrâmes une Caravane qui venoit de Gomron & qui alloit à Chamaqui. J'y vis un Persan que je reconnus pour avoir été mon voisin pendant que j'étois à Hadgi-Biram; ce qui me servit de prétexte pour le prier de se charger d'une de mes lettres pour lui. Un peu après les avoir quités nous passâmes entre deux montagnes, à l'entrée desquelles nous nous arétâmes dans un Carvansera aussi commode qu'il étoit beau. Nous ne fîmes ce jour-là que six lieuës, & ne laissâmes pas de nous retirer de bonne heure, pour être plus propres à supporter la fatigue du chemin que nous devions faire le lendemain.

Pendant la douceur du premier sommeil nous entendîmes un bruit sourd qui nous éveilla presque tous. Nous voulûmes voir ce

Mars, 1672. que c'étoit, & trouvâmes trente visages qui n'étoient pas des nôtres. Nous les prîmes pour ce qu'ils étoient, mais nous ne pensions pas qu'ils eussent un si mauvais dessein; c'estpourquoi nous nous contentâmes de préparer nos armes pour nous en servir en cas de besoin. Sur le Minuit ils se jetérent sur ceux qui étoient les plus proches d'eux, & en tuérent cinq avant que nous fussions en état de les repousser. La vuë de nos gens étendus sur les carreaux nous anima de-sorte que nous resistâmes en Lions. La furie des voleurs fut long-temps à se ralentir; mais enfin voyant que nos coups étoient plus pesans que les leurs & que nous ne reculions point, ils voulurent capituler. Nous profitâmes de leur peu de cœur, & bien-loin de les écouter nous le poussâmes si vivement qu'ils furent contrains de se sauver dans la chambre voisine, où ils s'enfermérent le mieux qu'ils purent. Aussitôt qu'ils y furent nous poussâmes contre la porte quantité de cailloux pour les empêcher de l'ouvrir sans notre permission. Il y avoit à cette porte quelques petites fentes par où nous en tuâmes & en blessâmes quelques uns à coups de fusil. Ils reconnurent alors qu'ils avoient malfait de s'enfermer, & ne voyant point de moyen de reparer leur faute, ils nous demandérent quartier. Nous répondîmes que s'ils se rendoient à discrétion on y aviseroit, mais que sans cela ils ne devoient rien espérer. Ces misérables y consentirent; on les laissa sortir un à un; & à mesure qu'ils sortoient on leur lia les mains; puis quand on eut chargé, on les fit marcher deux à deux jusqu'à un endroit qui pourroit passer pour une forêt de palmiers. Là on résolut de s'en défaire, & l'on s'y prit d'une maniére qui me fit horreur, les cruelles éxécutions des hommes les plus criminels n'ayant jamais été de mon goût. Encore que ces voleurs n'eussent nul dessein de nous épargner, il me semble qu'il suffisoit de leur ôter la vie, sans leur couper les mains, le nés, les oreilles & ce que la pudeur défend de nommer. On répondit à ces raisons que d'en user ainsi à l'égard de gens si coupables ce n'étoit point une cruauté, & qu'il les faloit mettre en etat d'effrayer les autres voleurs, qui sans cela se rendroient encore plus terribles aux voyageurs qu'ils ne l'étoient. Aprés les avoir ainsi mutilés on les pendit la tête en-bas à vint-sept arbres, chacun ayant autour du cou tout ce qu'on lui avoit coupé. Depuis ces palmiers le chemin fut rude, & nous ne trouvâmes jusques au gîte que des montagnes tres-fâcheuses tant à la mon-

Nos voyageurs sont attaqués par des voleurs.

montée qu'à la descente. La grande quantité de perdrix qui se trouvent dans ces montagnes poussérent le pere Fellisello qui étoit habile chasseur à prendre son fusil; en moins d'une heure il en tua six que nous apprétâmes à nôtre mode, & qui s'accordérent admirablement avec le bon vin de Schiras. Mars. 1672.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XXXV.

Suite de la même route jusques à Gomron. Description de la ville de Lar.

LE douxiéme, deux heures après que nous fûmes à cheval nous marchâmes par des montagnes si rudes, si escarpées, & dont le chemin est si étroit qu'il fallut mettre pié à terre. Surtout les descentes en sont dangéreuses, & l'on n'a à droite que des précipices qui font frémir. Nous prîmes pour les éviter une si grande précaution, & marchâmes si lentement que nous ne fîmes que cinq lieuës.

Le treiziéme il étoit grand jour quand nous commençâmes à marcher, aussi nous ne fîmes que trois lieuës, au bout desquelles nous trouvâmes un fort beau Carvansera dans un agréable bocage. D'abord que nous y fûmes le bon pére Fellisello ennemi mortel du chagrin acheta un agneau & ce qu'il put trouver de meilleur pour un repas extraordinaire: & depeur que nous ne fussions scandalisés de sa conduite, & de la bonne chére qu'il faisoit pendant le Carême, il nous dît que sa Régle bienloin de l'obliger à faire distinction de viandes, ordonnoit aux voyageurs de s'accommoder de ce qu'ils trouvoient: Aquoi il ajouta que c'étoit le jour de sa naissance; où il avoit accoutumé de se rejouir avec ses amis, & qu'il n'y avoit ni lieu ni saison qui pût l'induire à négliger une si loüable coutume. En disant cela il prit un verre & nous invita à l'imiter, afin de commencer la fête qui dura presque toute la nuit.

Le quatorziéme nous marchâmes dans une plaine où l'on trouve plusieurs citernes. Quelques-uns des nôtres ne pouvoient croire

Mars. 1671. re qu'il y eût du poisson, mais leurs propres yeux le leur persuadérent, car y ayant jeté la ligne ils en tirerent de fort belles carpes qui furent trouvées excellentes. La traite ne fut ce jour-là que cinq lieuës.

Le lendemain elle ne fut que de quatre. Après avoir marché partie dans la plaine & partie entre les montagnes nous trouvâmes sur le Midi une petite ville nommée *Bibri* où nous demeurâmes deux jours.

Le dix-huitième nous commençâmes la journée par monter une montagne haute & rude. Comme les perdrix y sont communes la fauconnerie y est en usage, & nous y vîmes quelques Gentilshommes qui avoient l'oiseau sur le point. Nous y trouvâmes aussi un vieillard qui vivoit en solitaire depuis plusieurs années. Il étoit tenu pour un Saint, & l'on voyoit bien à ses maniéres qu'il prétendoit l'être. Pour moi j'avouë que si la sainteté consiste à être sale, mal-propre & hideux, c'étoit un Saint du prémier ordre, car il avoit une barbe & des cheveux où depuis vint-cinq ou trente ans il n'avoit passé ni rasoir ni peigne. J'avois envie de l'entretenir, mais je lui trouvai si peu de raison que j'en fus bientôt las. Il eut pourtant l'esprit de me demander du tabac, & l'honnêteté de m'en remercier. Nous fîmes ce jour-là six lieuës, & allâmes loger dans un Carvansera accompagné d'une citerne dont l'eau est fort bonne.

Le dix-neuviéme nous marchâmes dans une misérable vallée bordée de palmiers, & où il y a quelques hutes dont les habitans sont fort pauvres. Ils paroissent néanmoins contens & semblent être fort peu en peine si le monde s'étend audelà du pays qu'ils habitent. Ils ont des troupeaux qui leur fournissent grossiérement le vivre & le vêtir, & ménent une vie fort sauvage. Nous eûmes ce jour-là un chemin fâcheux, & ne laissâmes pas d'arriver à Lar, où nous logeâmes tous dans la maison des Hollandois, les Carvanseras de cette ville n'étant ni propres ni commodes.

Description de la ville de Lar. *Lar* est la Capitale de la Province du même nom. Elle est entourée de montagnes, & d'une grandeur fort médiocre. Ses murailles étoient autrefois de brique cuite au Soleil, mais aprésent ce ne sont plus que de méchans restes qui ne peuvent servir de rien. Celles de la maison du Gouverneur sont mieux entretenuës: & c'est proche de cette maison qu'il y a deux grands Bazars tres-bien voutés & de pierre dure. On n'y boit que de l'eau de pluie qui ne tombant que

rare-

rarement ne peut être que tres-mauvaise. On la conserve dans des citernes qui ne s'ouvrent que par ordre du Gouverneur, & toute méchante qu'elle est il ne s'en perd pas une goute. Elle est si gâtée & si corrompuë qu'elle engendre entre cuir & chair des vers de deux aunes de long, & il n'y a guéres d'habitans qui n'en aient aux piés & aux jambes, où ils s'en gendrent plus communément qu'ailleurs. Mars. 1672.

Les habitans de Lar travaillent proprement en soie & font des ouvrages fort éstimés. Le jour la chaleur y est extrême, & les nuits y sont fraîches autant qu'en aucun autre endroit. Dans la ville & aux environs il y a grand nombre de palmiers; & dans les jardins & sur les montagnes quantité d'orangers. La forteresse est assise sur un rocher dont l'accès est fort difficile. Entre les bastions qui l'environnent il y a trois ou quatre tours où sont logés les soldats de la Garnison; & l'on voit rangèes sur le rempart de grosses piéces de canon que Cha-Abas fit venir d'Ormus après qu'il s'en fut rendu maître avec le secours des Anglois: A quelque cent pas de la Forteresse le Roi fait recueillir une certaine huile nommée en Persan *Mumaï Kobas* dont les effets sont merveilleux contre toute sorte de poison. Elle ne coule qu'au mois de Juin & en tres-petite quantité, c'est-pourquoi elle n'est distribuée que par ordre du Roi.

Le vint-deuxiéme nous partîmes de Lar & marchâmes par des montagnes rudes & stériles. Nous y tuâmes deux sangliers qui ne nous servirent de rien, acause de l'aversion que les Persans de la Compagnie en avoient: Les Aigles en firent leur profit & en moins d'une demi-heure ils les mangérent jusques aux os.

Le lendemain nous marchâmes long-temps avant jour par des chemins fâcheux, après lesquels nous arrivâmes à un village nommé *Farate.* Un peu audelà de ce village nous fûmes attaqués par des voleurs qui ne trouvérent pas avec nous ce qu'ils s'étoient imaginé. Nous les repoussâmes si vivement qu'ils prirent la fuite bientôt après. Il y demeura sept de leurs gens & deux des nôtres. Nous enterrâmes ces derniers, mîmes nos blessés sur des ânes, & allâmes coucher à un village nommé *Sarap.*

Le vint-quatriéme nous marchâmes environ sept heures dans de tres-mauvais chemins; nous en trouvâmes le reste du jour de moins rudes, c'est-pourquoi nous fîmes sept lieuës, au bout desquelles nous logeâmes dans un assés beau Carvansera. Apeine y étions-nous

entrés

Mars. 1672. entrés que nous y fûmes investis par cinquente ou soixente femmes, qui sous prétexte de vendre leur lait, nous firent des contes qui nous fatiguérent. Ces babillardes étoient si curieuses & si en train de caqueter, qu'il falut lâcher nos chiens sur elles pour les faire déloger.

Le vint-cinquiéme nous marchâmes entre des montagnes par des chemins pleins de gros cailloux & entrecoupés d'une riviére qu'il nous falut passer à gué, le pont sur lequel les voyageurs avoient coutume de passer étant alors rompu. Nous marchâmes long-temps ce jour-là & ne pûmes faire que cinq lieuës. Le Carvansera où nous logeâmes étoit incommode ; le pays stérile & sabloneux, où nous ne trouvâmes que des dates & tres-peu d'autres fruits.

Le vint-sixiéme nous marchâmes trois ou quatre heures par des plaines de sable ; le reste du chemin ne fut pas si ennuyeux, ainsi ce jour-là nous fîmes sept lieuës, & allâmes loger dans un Carvansera beau & commode. Il y avoit tout proche delà des pêcheurs qui nous apportérent du poisson & d'autres rafraîchissemens.

Le vint-septiéme nous ne fîmes que quatre lieuës par un pays de sable, où sans des guides des environs nous eussions pu nous égarer. Le Carvansera où nous logeâmes est bâti au bord de la Mer, d'où nous n'étions qu'à deux ou trois lieuës de Gomron.

Le lendemain nous nous y rendîmes de bonne heure, & j'allai tout droit chés les Hollandois, où je demeurai jusques au temps de mon départ pour Batavia.

Juillet. 1672.

TROISIÉME VOYAGE.

CHAPITRE XXXVI.

Description de Gomron. Départ de l'Auteur pour Batavia où il arrive hureusement. Il en part pour Bantam, où il s'embarque pour retourner en Hollande.

Gomron ou le *Bander-Abassi*, nommé *Bander* parcequ'il est la Clé du Royaume, & *Abassi* parceque le Grand Cha-Abas fut le premier qui le mit en réputation, est au quatre vint douziéme degré quarente-cinq minutes de longitude, & au vint-septiéme degré trente minutes de latitude. La ville est bâtie entre deux Forteresses l'une du côté du Couchant, & l'autre du Levant. Sous celle qui est du côté de terre les Portugais retiroient leurs Barques armées, & ils en avoient d'ordinaire jusqu'à vint-cinq ou trente. Elle a des murailles du côté de terre, & quelques redoutes vers la montagne. Il n'y a pas long-temps que ce n'étoit qu'un méchant village habité par des pêcheurs; mais aujourdhui elle est raisonnablement grande, & toute pleine de beaux magasins, audessus desquels on a pratiqué le logement des marchands. C'est-là qu'abordent les vaisseaux des Indes qui apportent des marchandises pour la Perse, pour la Turquie & pour une partie de l'Europe: & vers le temps que ces vaisseaux doivent arriver, il s'y trouve plusieurs marchands dont la plupart sont Arméniens, Indiens & Persans. Les François, les Anglois, & les Hollandois y ont leurs comtoirs & leurs maisons sur le bord de la Mer. Ce sont d'assés beaux bâtimens où ces trois nations n'ont rien épargné, principalement, la Hollandoise ainsi qu'on peut voir dans la Figure. Description de Gomron.

L'air de Gomron est si chaud & si mal-sain, que les Etrangers n'y peuvent guéres demeurer que trois ou quatre mois de l'année, assavoir Décembre, Janvier, Février & Mars. Les habitans qui y sont plus accoutumés y peuvent passer le mois d'Avril; mais après cela il faut qu'ils aillent chercher le frais dans les montagnes où ils demeurent cinq ou six mois. Le lieu que la plupart choisissent est nommé *Dadivan* à quatre ou cinq journées

Juillet. 1671. de Schiras. C'est un des plus beaux de la Perse, & dans quatre ou cinq lieuës de circuit, on ne voit qu'orangers, que citronniers, que grenadiers; & presque tous les orangers sont d'une grosseur prodigieuse: Le reste de la plaine est semé de ris & de blé; & ce qui contribuë à la rendre un lieu de délices, c'est une riviére qui la traverse, & dont l'on conduit l'eau par plusieurs canaux qui font quantité de petits étangs assés proches les uns des autres. Cette riviére abonde en poisson, & l'on y trouve des barbeaux, des carpes & des brochets. En suivant un petit chemin qui conduit sur la montagne, on trouve des cavernes qui pourroient tenir deux ou trois mille hommes; & c'est dés le pié de cette montagne que l'on commence à respirer cet air frais & doux qui invite les habitans de Gomron à aller manger dans cette plaine tout le profit de leur négoce.

Pour revenir à Gomron, ceux qui se hazardent à y demeurer pendant les chaleurs, s'exposent indispensablement à une fiévre maligne dont la plupart meurent bientôt aprés, les autres languissent quelques mois; & ceux qui en réchappent ont une jaunisse perpétuelle. Comme l'eau y est fort mauvaise, les habitans font du *Palepunsche*, qui est une boisson composée d'arrac, de succre & de raisins; & cette boisson est tres-dangéreuse principalement pour les Etrangers qui n'en usent guéres impunément.

Le terroir de Gomron ne vaut rien, & ce n'est partout qu'un sable brulé où il ne croît ni fruits ni légumes. Depuis qu'on y a fait un puits, où l'on a trouvé d'assés bonne eau, à force d'arroser quelques endroits aux environs, on y fait croître des laituës, quelques raves & un peu d'oignons; & ce qui rend le séjour de Gomron plus supportable, ce sont les fruits qu'on tire d'une Ile voisine appelée Kismich. Pour le poisson, on n'en manque pas; & ceux qui aiment les belles soles & les excellentes sardines, y ont dequoi se contenter.

Les habitans de ce pays-là sont fort basanés, & la plupart pour tout habit n'ont qu'une chemise Les femmes se parent de piéces d'or, d'argent ou de cuivre, dont elles font des colliers & des bracelets: Quelques-unes même en portent aux piés, & la plupart ont des anneaux aux oreilles & aux narines.

Arbre merveilleux. A une lieuë de la ville il y a un arbre merveilleux nommé *Lul* en Langue Persanne. Il y a sous ses branches qui paroissent comme une

une forêt, un Carvansera & une Pagode que les Banians y ont fair bâtir. Lorsque les branches de cet arbre sont parvenuës à une certaine grandeur elles se recourbent vers la terre où elles prennent racine, & deux ou trois ans après, forment un tronc & d'autres branches qui s'étendent comme les prémiéres. On voit dans la Pagode le tombeau du Saint qui l'a fait planter: Les Indiens y vont en pélerinage & l'ont en grande vénération. Le vieillard qui le garde est en odeur de Sainteté. Je mesurai ses cheveux & les trouvai de plus de deux aunes & demi de long. Etant entré pour peu de chose dans la Pagode, j'y vis sous un dais de soie un sépulcre peint & doré, autour duquel il y avoit des bouquets de féves. J'en voulus savoir la raison, mais mon guide me répondit qu'il ne lui étoit pas permis de révéler aux Infidéles les mystéres de sa Religion. Juillet. 1672.

Les dates & le poisson sont la nouriture ordinaire du peuple: mais pendant le temps du négoce les viandes ordinaires sont le mouton, les perdrix, les pigeonneaux, de toutes sortes de confitures & de fruits secs, & l'on y boit du vin de Schiras.

Depuis que les Persans sont devenus Maîtres d'Ormus avec le secours des Anglois, ces derniers ont droit à la moitié de ce qui provient de toutes les doüanes. Mais les Commis du Roi de Perse font en sorte, que de dix-huit ou vint mille tomans que vaut la doüane de Gomron, les Anglois n'en touchent que cinq ou six cens; ceux-là s'accordent secrettement avec les marchands pour ne pas déclarer le demi quart de leurs marchandises. Quoique les Hollandois ne payent point de doüane en Perse, néanmoins il n'y en a guéres qui ne soient obligés de faire un présent aux Commis, qui sans cela ne trouveroient jamais le temps de les expédier avant les chaleurs.

L'Auteur tombe malade à Gomron.

Aux mois de Juin, de Juillet & d'Aout on sent par intervales certains souffles d'un vent Sud-Oüest si chauds & si étouffans, qu'ils ôtent la respiration. J'eus le malheur de me trouver en ce temps-là à Gomron, & ne pus éviter d'y être extrémement malade. Après avoir long-temps trainé, je fis connoître au Directeur le péril où j'étois si je ne changeois d'air; & il permit qu'on me portât dans un vaisseau qui partoit pour Batavia. J'y fus fort bien traité, & cependant mon mal étoit toujours le même. J'avois une oppression continuelle dont je croyois ne pouvoir guérir que par la saignée;

Aout. 1672. née. Je priai le Chirurgien de me tirer du sang, mais il disoit que j'étois trop foible & que ce seroit hâter ma mort; ainsi je languis encore quelques jours, & après plusieurs instances on fit ce que je souhaitois. Je n'eus pas plutôt été saigné que je sentis du soulagement, & une médecine que l'on me donna sur le soir m'ôta la violence du mal. Je languîs encore quelques semaines, & ne me portai toutafait bien que lorsque je fus éloigné d'un si mauvais air.

Mascaté. Le prémier jour d'Aout nous fimes voiles, & tirâmes vers Mascaté, qui est une ville bâtie sur le bord de la Mer. L'accès en est fort difficile, étant située vis à vis de quelques rochers & au pié d'une montagne où les Portugais avoient trois ou quatre Forts. Il est à remarquer que Mascaté est une des villes du Levant, où les chaleurs sont les plus insupportables; le vent d'Oüest & de Sud-Oüest dont j'ai parlé y regnent comme à Gomron. Il est quelquefois si ardent qu'il brûle tout ce qu'il rencontre comme si la foudre y avoit passé: mais quelque dangéreux qu'il soit sur terre, lorsqu'on est en bateau sur quelque riviére & que ce même vent soufle, il ne fait de mal à personne.

En quelque lieu de l'Asie où l'on veuille aller, on trouve aisément des vaisseaux pour y passer, car outre ceux des Anglois & des Hollandois, les Arméniens, les Mahométans des Indes & les Banians en ont aussi sur lesquels on peut aller, & que quelques-uns aiment mieux. La plupart néanmoins ne s'y trouvent pas si assurés que sur ceux des Francs, parceque les Indiens n'entendent pas si bien la Mer, & n'ont pas de si bons Pilotes.

Le troisiéme d'Aout nous levâmes l'ancre, & le vint-deuxiéme nous fûmes à la vuë du Cap de Comorin, d'où nous prîmes la route de Ceylan, & ensuite de Batavia.

Le vint-huitiéme nous entrâmes dans le détroit de la Sonde, où des Javans nous apportérent du poisson, des noix de cocos, du pisang, des ananas & quelques autres rafraîchissemens qu'ils nous donnérent pour des cloux & autres petits morceaux de fer; & le trentiéme nous mouillâmes à la rade de Batavia, où mes prémiers soins furent de rendre graces à Dieu de m'avoir conservé dans les périls que j'avois courus parmi les Infidèles, & dans des régions si éloignées.

Le lendemain je descendis à terre & fus saluer Monsieur le Général que je remerciai de la bonté qu'il avoit euë de m'envoyer

dequoi sortir d'esclavage, ce que je promis de lui rendre aussitôt que je le pourrois, & dequoi je m'acquitai l'an mil six cens soixente & treize. Aout 1672.

Le vint-septiéme de Septembre je m'engageai au service de la Compagnie, & le quinziéme du mois suivant je fus sur l'un des six vaisseaux qui furent dépêchés vers Bantam, pour se saisir de tous les bâtimens François & Anglois qui se trouveroient de ce côté-là. D'abord il ne s'en trouva point, & pendant que j'y fus il ne se fit rien de remarquable. L'envie de revoir la Hollande se fortifiant à tous momens, j'écrivis delà à M. *Speelman* Conseiller, & au Sieur van *Hoorn*, pour les prier de faire en sorte que je pusse prendre la commodité de la prémiére Flote pour y retourner. Ils le firent obligeamment, & obtinrent sans difficulté ce que je souhaitois. En même temps l'ordre fut donné pour me remener à Batavia, où je m'embarquai dans un vaisseau nommé l'*Europe*, qui fit voiles avec cinq autres le quatriéme Février de l'an mil six cens soixente & treize.

Le cinquiéme nous nous trouvâmes à la vuë de Bantam; & le lendemain étant sortis du détroit nous fîmes route Sud-Sud-Oüest jusqu'à la hauteur de quatorze degrés; où nous prîmes à l'Oüest jusqu'à la hauteur de vint-huit degrés. Là nous remîmes au Sud jusqu'au trente deuxiéme degré, qui est la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, où nous arrivâmes le quinziéme Avril, & où nous trouvâmes des vaisseaux de notre nation qui nous apprirent les hureux succès de la France, & le triste état de nos Provinces.

Mai. 1673.

TROISIEME VOYAGE.

CHAPITRE XXXVII.

L'Auteur part du Cap de Bonne Espérance, & tombe entre les mains des Anglois qui lui ôtent ce qui lui restoit. Ceux-ci le ménent à l'Ile de l'Ascension; delà à Kingsal en Irlande, d'ou ils lui permettent de retourner dans son Pays où il arrive hureusement.

LE prémier jour de Mai le Gouverneur du Cap de Bonne-Espérance nous donna ordre d'aller à l'Ile de Sainte Hélene, qu'il avoit reprise sur les Anglois avec quelques trois cens hommes il n'y avoit que quatre mois. Nous fimes route dés le même jour, & les cinq autres nous suivirent huit jours aprés.

Le vint-uniéme nous y arrivâmes, & dés que nous eûmes doublé la pointe, sept vaisseaux Anglois fondirent sur nous, & firent une décharge si rude qu'ils nous mirent tous en desordre. Nous n'étions en tout que soixente hommes, & nous n'avions que six piéces de canon, qui ne suffisant pas pour rendre le change à nos ennemis, nous résolûmes d'accrocher un de leurs vaisseaux de quelque cinquante piéces de canon, qui nous suivoit avec un brulot. Tous se disposoient à bien faire; mais toutes les armes étant apportées il ne s'en trouva pas la moitié de ce qu'il faloit pour tout l'Equipage. Cependant les Anglois qui approchoient toujours & qui faisoient un feu continuel, vinrent malgré nous à l'abordage, mirent leur Beaupré dans nos grands Haubans, & usérent ensuite de tout l'avantage qu'ils avoient sur nous. Je fus fouillé jusqu'à dix fois, & toutes les dix fois je cachai si bien ce qui me restoit du présent de la généreuse *Altine*, qu'il échappa la prémiére heure aux ennemis; mais les traîtres revenant toujours, & lorsque l'un m'avoit quité l'autre me reprenant, je crus ne le pouvoir garder; & dans cette pensée je pris un Anglois à l'écart & en lui confiant mon trésor, voilà lui dis-je tout ce que j'ai; ce sont dix diamans d'un prix raisonnable dont je vous prie de vous charger jusques en Angleterre, où pour votre peine je vous promets de vous en laisser la moitié.

Cet

Cet homme ravi de se voir le dépositaire de la valeur de dix mille francs, fit de grands sermens qu'il me les rendroit, ajoutant qu'il mourroit plutôt que d'abuser de la confiance que j'avois en lui, & qu'ils étoient plus en sureté dans ses mains que dans les miennes. Cependant on brisoit les coffres, & les étoffes étoient pêle-mêle, chacun ne s'arrêtant qu'aux marchandises en petit volume. Pour mon Confident, il fut secret pendant quelques jours, mais dans une débauche il avoüa à un faux ami qu'il avoit mes diamans; celui-ci le dit au Capitaine qui se les fit rendre à grands coups de canne & qui nous ôta à tous deux l'espérance de les revoir. Ainsi je me vis denué tout, excepté de l'attestation que l'Ermite m'avoit donnée sur la montagne d'Ararat, triste & indigne fruit de tant de fatigues & de maux que j'avois soufferts dans mon voyage; & j'éprouvai à mon grand regret qu'où il s'agit de l'intérêt, les Chrétiens ne sont ni moins cruels, ni plus pitoyables que les Infidèles.

Mai. 1673.

Il y avoit huit jours que les Anglois étoient r'entrés dans Sainte Heléne presque sans y penser. Comme ils n'avoient point su que les nôtres les en eussent dépostés, ils y alloient attandre leurs vaisseaux qui venoient des Indes pour les escorter jusqu'en Angleterre; ainsi ils furent bien étonnés lorsqu'ils se virent chassés de la Baye à grands coups de canon. Cela les fit tirer à la Mer, d'où ils retournérent bientôt après & descendirent pour faire de l'eau. Le lieu où ils en prirent étoit si étroit, que cinquente ou soixente hommes eût mis toute leur Flote en déroute: mais les Hollandois n'avoient osé dégarnir leurs Places; si-bien que leurs forces étant dispersées, les ennemis étoient entrés dans les travaux, & avoient contraint le Gouverneur de sortir de l'Ile à des conditions honorables.

De quelle maniére les Anglois reprirent l'Ile de S. Heléne.

Des cinq vaisseaux qui nous suivoient il en parut deux le troisiéme Juin, lesquels ignorant ce qui se passoit vinrent droit à l'Ile, où les Anglois ayant arboré le Pavillon Hollandois, les autres avancérent vers la Baye, d'où je fis avec un grand linge tout ce que je pus pour leur marquer le péril où ils se jetoient. Mais j'eus beau faire, les nôtres ne prirent point garde aux signes que je leur faisois, ainsi je ne pus les empêcher de tomber dans le piége. Cependant deux Anglois qui m'avoient suivi sur le rivage ayant observé ce que j'avois fait, me donnérent tant de coups, que j'étois tout meurtri depuis les piés jusqu'à la tête. Dans cet état ils me traînérent devant le Gouverneur, à qui j'avoüai franchement que

L'Auteur mal-traité par les Anglois.

Aout. 1673. que j'avois fait ce que j'avois pu pour empêcher mes Compatriotes de tomber entre leurs mains ; Il ne le trouva pas mauvais, & au-lieu de me mal-traiter comme avoient fait ses gens, il dît que cela étoit naturel, & commanda qu'on me relâchât.

Ile de l'Ascension. Dés le lendemain les Anglois nous firent tous embarquer, & nous menérent à leur rendé-vous. Ce fut à l'Ile de l'Ascension, où nous arrivâmes le vintiéme Juin. Cette Ile est au huitiéme degré, & toute pleine de tortuës dont la plupart pésent deux où trois cens livres. On ne voit partout que rochers & que montagnes infertiles toutes couvertes de nids d'oiseaux. Ce lieu tout desert & affreux qu'il est nous eût été donné pour retraite s'il y avoit eu de l'eau douce ; mais par bonheur pour nous, ne s'y en étant point trouvé, ils résolurent de nous emmener avec eux, quoiqu'ils craignissent que le grand nombre de leurs malades ne nous fît entreprendre de nous emparer de leur vaisseau.

Le vint-troisiéme nous levâmes l'ancre & fimes route au Nord-Oüest: & quand nous fûmes sous la Ligne nous prîmes au Nord quart à l'Est jusqu'au quarente troisiéme degré, où nous fimes route au Nord-Est jusqu'au quarente-huitiéme degré. Puis au Nord-Est quart à l'Est jusques au cinquente uniéme & onze minutes. Là nous revirâmes vers l'Est jusques à vint minutes toujours au même degré, & nous trouvâmes à la vuë d'Irlande le vint-deuxiéme d'Aout. Le lendemain nous allâmes mouiller à *Baltemor*, où les Anglois nous mirent à terre, & permirent à chacun de nous de se retirer où il voudroit.

Le vint-septiéme nous commençâmes à marcher, & arrivâmes le vint-huitiéme à *Kingsal*, ville célébre & des plus belles de l'Irlande. Son port est grand, de bon fond, & de bon abri ; & il y avoit quand nous y passâmes plus de quatre vints beaux vaisseaux. De Kincsal nous allâmes à *Kurk*, où nous nous embarquâmes, & fimes voiles vers Kork, & delà à *Kou* petit village où nous mouillâmes.

Septembre. Le dixiéme nous partîmes avec un bon vent d'Oüest, & sur le Midi nous apperçûmes un petit bâtiment que nous reconnûmes pour un Hollandois qui venoit fondre sur nous. Comme le nôtre étoit bon voilier & qu'il avoit le vent en poupe, nous échapâmes à l'ennemi, & le lendemain nous allâmes mouiller à Bristol. Delà j'allai par terre à Londre, puis à Harwits & en Hollande, où j'arrivai le septiéme Octobre de l'an mil six cens soixente & tréze.

FIN.

TA-

TABLE

Par le moyen de laquelle les

RELIEURS

Verront les endroits où il faut mettre les

GRANDES FIGURES.

C O P I E

D'une Lettre écrite dans le vaiſſeau nommé l'Aigle, étant à l'ancre devant la ville d'Aſtracan. Le 24 Septembre vieux ſtile 1669.

LE vint-huitiéme du mois de Mai nous nous embarquâmes à Moſcou dans une petite Chaloupe, où nous deſcendîmes le long de la riviére d'Occa juſqu'au village nommé Dédenof. Nous trouvâmes dans ce village un Yac & un vaiſſeau que l'Empereur de Moſcovie y avoit fait conſtruire. Le ſixiéme Juin nous nous mîmes dans ces deux bâtimens, & arrivâmes le ſeptiéme devant Niſi-Novogorod, où l'Occa ſe joint avec la Wolga. La prémiére a du fond partout excepté deux ou trois endroits où nous heurtâmes le terrain. Des deux côtés elle eſt plantée d'arbres où notre Beaupré s'embaraſſa de telle ſorte qu'il falut l'y laiſſer. Le Gouverneur de Novogorod nommé *Maxim Ivanowitz Nachokkin*, fit tres-bon accueil à *Butler* qui commandoit ces deux vaiſſeaux; fut deux ou trois fois à ſon Bord, & lui envoya tous les jours des rafraîchiſſemens.

Le premier de Juillet nous entrâmes dans la riviére de Cazanka qui coule à cinq * chagerons de Cazan. Le Gouverneur de cette ville nommé *Jurien Patrovitz Troubieskoi* étoit bien-faiſant & civil; il reçut favorablement le Capitaine Butler, & le fournit de quelques vivres dont il avoit beſoin.

Le ſeixiéme nous levâmes l'ancre, paſſâmes quelques villes, & entre autres Camuſchinka. Cette derniére eſt fort petite, & n'étoit bâtie que depuis un an. Elle eſt ſur le bord d'une riviére dont elle a emprunté le nom; & qui ſe décharge dans le Tanaïs, demeure ordinaire des Coſaques qui ne vivent que de pillage.

Le trézième d'Aout nous nous trouvâmes à la vuë d'Aſtracan, que nous ſaluâmes le lendemain d'onze coups de canon, & de trois décharges de Mouſqueterie; après quoi nous levâmes l'ancre & donnâmes fond proche de la ville. On nous avoit dit ſur la route que les Coſaques croiſoient la Wolga, & nous apprîmes à Aſtracan.

* *Dans la Moſcovie on conte les chemins par chagerons, dont les cinq ſont un mille d'Italie.*

can que trois mille Moscovites les cherchoient pour leur donner chasse; & qu'on attandoit des nouvelles du succès de leur entreprise. Il y a trois ans que ces Cosaques firent de grands maux sur la Mer Caspienne; & depuis un an ils ont pris au Czar la ville de *Jaik*, où ils ont tué plus de huit mille hommes, & fait de grandes cruautés. De cette ville ils allérent en Perse, où ils en prirent trois dont les habitans furent traités comme ceux de Jaik. Leur Chef nommé *Stenko* ou *Stefan Radzin* prit il n'y a que quinze jours un vaisseau Persan chargé de prétieuses marchandises, & de quelques chevaux que le Roi de Perse envoyoit au Czar.

Le dix-septiéme le Vaivode vint à notre Bord, où il reçut nouvelle que les Cosaques reconnoissoient leur faute: qu'ils se remettoient sous l'obeïssance de Sa Majesté; & qu'ils avoient déja rendu les chevaux dont nous venons de parler. Cette nouvelle fut si bien reçuë, que le Vaivode nous commanda de décharger tout notre canon, & nous le fimes plusieurs fois.

Le dix-neuviéme il vint trois Cosaques qui demandérent audience au Vaivode en qualité d'Ambassadeurs. Ils étoient vêtus magnifiquement, & avoient à leurs bonnets quantité de perles & de diamans. Le Vaivode dit au plus jeune qui portoit la parole, que l'Empéreur faisoit grace à leur Général & qu'il oublioit le passé. Ces Ambassadeurs eurent l'audace de demander qu'on reçût leur Maître avec honneur; mais le Vaivode leur répondit que cela ne se pouvoit pour des raisons qu'ils n'ignoroient pas; & que quelque part qu'il allât lui-même ex qualité de Vaivode, il ne lui étoit fait aucun honneur extraordinaire. Ensuite il les mena chés lui, où ces Ambassadeurs murmurérent de ce qu'on tardoit trop à leur gré à leur apporter l'eau de vie.

Le vint-uniéme l'armée navale des Moscovites parut dés le matin. Elle étoit composée de cinquente trois bâtimens montés de plus de trois mille hommes, & chacun d'une ou de deux piéces de fonte. Sur les deux heures on vit aussi l'armée des Cosaques qui consistoit en vint trois voiles. Le soir le Vaïvode envoya deux cens Moscovites à notre Bord; & dés que l'armée fut devant la ville, elle fit une décharge de toute son Artillerie; & les Cosaques qui n'étoient qu'environ mille hommes, y répondirent par une décharge générale de toute la leur. Les Moscovites ayant redoublé, les Cosaques firent le même: Et ensuite nous en fimes une de deux

Vv 2 cens

cens coups de mousquet, & de tréze coups de canon. Quelque temps aprés les Moscovites en passant proche de notre vaisseau en firent une troisiéme, à laquelle nous répondîmes comme nous avions déja fait: & quand ceux-ci eurent passé, les Cosaques prirent le poste qu'ils venoient de quiter.

Le vint-deuxiéme les Cosaques remontérent la riviére, & s'éloignérent de telle sorte que nous les perdîmes de vuë. Dés ce moment on défendit de les fréquenter; & le même jour quelques-uns d'entre eux richement vétus allérent à Astracan, où le lendemain leur Chef se rendit. Le même jour il fut résolu que l'on garderoit dans la ville ses armes & son étendart. Cet homme est cruel & brutal principalement quand il est yvre; & alors son plus grand plaisir est de tourmenter ses sujets, ausquels il fait attacher les mains audessus de la tête, leur fait remplir l'estomac de sable, puis on les jette dans la riviére. Il est âgé de quarente ans, & jusqu'aprésent il n'a fait que des violences qui le font haïr. On dit qu'il a ôté la vie à plusieurs milliers de Moscovites; à plus de quarente mille Persans, & il en demeure d'accord.

C O P I E

D'une Lettre de David Butler, écrite à Ispahan le 6 de Mars 1671 touchant la prise d'Astracan.

LE prémier jour de Mars de l'an mil six cens soixente & dix, il vint un ordre de la Cour, portant que tout homme de Mer eût à se rendre à Moscou sur de grosses peines. Ceux de notre Equipage y obeïrent avec beaucoup de joie; & pour moi avant que de partir, je fus chargé d'équiper notre vaisseau, en-sorte qu'il ne lui manquât agreils, apparaux, ni vituailles; & deplus de faire une Barque qui pût servir contre les Cosaques si l'occasion s'en présentoit. Cette Barque fut prête & mise à l'eau au mois d'Avril. Le dixiéme de ce mois on fit un Corps de huit cens hommes moitié Tartares moitié Moscovites, que l'on envoya à Zaritza sous la conduite du sieur Lévonti Bogdonof. Cette ville qui est située sur le bord du Don ou Tanaïs, est à quatre vints lieuës d'Astracan. Quelques-uns croient que cette riviére entre dans la Wolga,

mais

mais leur opinion est mal fondée, & il faut aux Cosaques une grande journée de chemin pour porter de l'une à l'autre leurs Barques, qui ne sont faites que de gros arbres grossiérement creusés. Ces peuples parlent Moscovite, & ne différent qu'en tres-peu de choses des sujets du Czar.

Le vint-huitiéme l'on apprit par un prisonnier du parti contraire, que les Cosaques s'étoient emparés de Tzanitza, où la Garnison qui étoit de mille ou douze cens hommes avoit été taillée en piéces. En même temps on reçut nouvelle que les Tartares étoient divisés, & qu'ils se tuoient les uns les autres; sur quoi Bogdanof s'étoit retiré à Chornojar, ville de moyenne grandeur à cinquante lieuës d'Astracan. Dés qu'on le sut, le Gouverneur fit équiper tous les bâtimens qui se trouvérent aux environs, & les envoya à son secours sous la conduite d'Juan Rusinski Colonel Polonois, dont le Lieutenant eut aussi ordre de se tenir prêt pour marcher à la tête de cinq cens hommes, tous Polonois ou Moscovites à la réserve de quelques Allemans, d'un Capitaine Anglois nommé Robert Hem; & de Nicolas Schak mon Lieutenant que l'on avoit fait Capitaine. Un Lundi vint-cinquiéme Mai on dépêcha quarente Barques montées de deux mille cinq cens hommes la plupart tirés de la Garnison, à la réserve des cinq cens dont nous venons de parler.

Ce jour à la vuë de toute l'armée on pendit le prisonnier Cosaque dont nous avons parlé, après lui avoir fait souffrir des tourmens extraordinaires. Depuis ce temps-là on n'entendit dans la Ville que des murmures: on n'y parla que de révoltes, de mutineries, & de séditions. Pendant ces troubles un Envoyé de l'Empereur vers le Roi de Perse retourna de son Ambassade, & j'achetai de son Chirurgien des étoffes de soie, & quatre cens quatre vints peaux.

Le quatriéme Juin on apprit par un Gentilhomme que le même jour que les Moscovites commandés par le Colonel Simeun Juanowits, avoient paru devant Chornojaar, ils s'étoient mutinés sous prétexte que les ennemis étoient & plus forts & en plus grand nombre qu'on ne leur avoit dit. Et que les Officiers avoient tous été massacrés, pour leur avoir voulu remontrer de quelle conséquence il étoit qu'ils demeurassent fermes dans l'obeissance qu'ils leur devoient. Cette nouvelle allarma tous les habitans, & le

Cependant la garde se faisoit partout avec exactitude; & les Persans, les Circassiens, & les Calmoucs faisoient incessamment la Ronde au son des haubois & des timbales, marchans en cadence sur les rempars, avec une joie extraordinaire, & peutêtre hors de saison.

Le quinziéme j'allai manger à la table du Gouverneur; & après le repas il me fit présent d'une belle robe de satin, de deux haus-de-chausses, de deux chemises, m'offrit sa table fort civilement, & me remercia du bon ordre que j'entretenois parmi les cent hommes qu'il m'avoit confiés, & du zéle que je témoignois pour le service de l'Empereur.

Le dixneuviéme on reçut nouvelle que les Cosaques approchoient à grandes journées; & cette nouvelle fut confirmée par des pêcheurs & des paysans qui de toutes parts venoient dans la ville. Dans cette allarme on se mit en tête que nos gens qui s'étoient enfuis, aulieu de charger le canon suivant l'ordre qu'ils en avoient, n'avoient mis sur la poudre qu'un simple bouchon; ou qu'ils avoient mis le bouchon avant la poudre, & ensuite le boulet, ce qui revenoit à la même chose. Sur ces conjectures mal fondées le Gouverneur me fit appeler; les fit décharger en sa présence, & les trouva comme ils devoient être. Le même jour le maître de notre navire donna un avis ridicule pour la défense de la ville; & ensuite il fut posté à la porte *Wolnosentské*, où le frére du Gouverneur nommé *Michailo Simeunowits Prisovofski* avoit son quartier.

Le vintiéme le Gouverneur me fit Lieutenant Colonel d'un Régiment où je n'avois pas envie d'entrer; J'en fis néanmoins la fonction contre le gré du Colonel, qui s'imaginant que j'avois fait de grandes instances pour l'avoir, me dit un jour en présence du Gouverneur que ce n'étoit pas le temps des brigues, mais celui de songer à la défense de la Patrie. Le Gouverneur eut la bonté de le desabuser; & dés ce moment il s'offrit de m'en procurer la confirmation; dequoi je le remerciai, & le priai en même temps de ne s'en mettre point en peine. Le lendemain on fixa mon Poste près du quartier de ce Colonel & du côté que le Fort étoit le plus foible.

Le vint-deuxiéme les Cosaques commencérent à paroître; & dés ce même jour ils envoyérent un de leurs gens avec un Prêtre

Mos-

Moſcovite pour ſommer la ville de ſe rendre. Outre la lettre du Gouverneur il y en avoit une en Alleman pour moi, par laquelle on me conſeilloit d'empêcher mes gens de combattre, & de ne me mêler de rien ſi je voulois avoir la vie ſauve. Le Gouverneur déchira la lettre avant que de l'avoir toute luë; & dés l'heure même fit couper la tête à ces deux Députés.

Le lendemain quelque trois cens Barques des ennemis approchérent de la ville, & ſe postérent le long d'un vignoble qui n'en étoit qu'à demi-lieuë. Dès qu'ils y furent on mit le feu au quartier des Tartares: & ayant remarqué de deſſus le toit de la maiſon du Gouverneur où j'étois avec lui que quelques Barques de pêcheurs alloient & venoient ſur la riviére, je lui dis que cela ne ſe devoit nullement ſouffrir, & que tous pauvres qu'étoient ces gens-là, ils pouvoient avoir quelque intelligence avec les ennemis. Sur cet avis qu'il trouva fort bon il fit ruiner tous ces bâtimens; & de quatre rebelles qu'on venoit de prendre, il en fit pendre deux, & couper la tête aux deux autres.

Le vint-troiſiéme mon Colonel s'offrit encore fort obligeamment de me confirmer dans ma Charge, & je lui fis la même réponſe qu'auparavant. Le même jour nous fîmes diſtribuer aux ſoldats une tonne de forte biére & du tabac, dont un des Agens de l'Empereur nous avoit fait préſent. La nuit ſuivante après avoir fait le tour des rempars avec deux de mes gens, je me jetai ſur un matelas pour dormir une heure ou deux; mais je n'en eus guéres le temps, & l'on me vint bientôt avertir que les Rebelles venoient à l'aſſaut & qu'ils étoient à la porte *Woſnaſinſké*. Cependant ayant découvert un eſcadron qui s'avançoit, je fis faire feu de notre canon; & pendant ce temps-là *Thomas Bailli* Colonel Anglois armé d'une cuiraſſe me vint trouver avec pluſieurs Officiers Allemans, il m'avertit qu'ils étoient trahis, & que ſes ſoldats l'avoient bleſſé aux jambes & au viſage pour les avoir exhortés à bien faire, & à repouſſer vigoureuſement leur ennemi mortel.

Bienque la trahiſon fût viſible & que je n'en doutaſſe point, je feignis de ne pas croire que le mal fût tel qu'il le faiſoit, & lui conſeillai de retourner à ſon Poſte, où j'eſpérois qu'il trouveroit ſes ſoldats plus ſouples qu'il ne penſoit. Lui & ceux qui l'accompagnoient y allérent ſur ma parole; & trouvérent d'abord les ſoldats prêts à ſuivre leurs ordres; mais cette bonne volonté ne du-

ra pas long-temps, car une heure après on me vint dire qu'on les avoit tous massacrés; & au même temps qu'on m'en parloit, un Capitaine Alleman qui étoit tout proche de moi fut saisi par ses valets, lié & assassiné. Ce cruel spectacle effraya le Chirurgien qui m'accompagnoit; & pour se garantir des traîtres, se vouloit jeter malgré moi du-haut en-bas de la muraille; mais je l'en empêchai en lui disant que je savois un moyen plus seur de nous sauver. J'avois remarqué au bas de la Tour une ouverture fort propre à cela; je l'y menai avec son valet & deux hommes de notre Equipage & quand nous fûmes descendus, les sentinelles qui me connoissoient nous laissérent passer, le Chirurgien le premier & moi après, mais nous ne vîmes plus ni le valet ni les matelots. Sitôt que nous eûmes passé nous entrâmes dans l'eau jusqu'au cou pour gagner le quartier des Tartares qui étoit le lieu le plus seur pour nous; & essuyâmes chemin faisant quantité de coups de mousquet. Nous n'avions marché qu'un demi quart d'heure quand nous apperçûmes deux hommes que nous prîmes pour des Cosaques. Leur vuë allarma le Chirurgien, qui sans songer à ce quil faisoit tira son pistolet sur eux & se jeta tout éperdu dans la riviére. Cependant ces deux hommes étoient deux Officiers de la ville qui comme nous fuyoient la rage des soldats: & dés que je les reconnus, je dis au Chirurgien qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui, & qu'il pouvoit librement sortir du lieu où il étoit. Mais j'eus beau dire, mon Chirurgien ne répondoit point; c'est-pourquoi je me mis dans l'eau & l'en retirai à demi mort de la frayeur qu'il avoit euë. Lorsqu'il en fut un peu revenu nous continuâmes à marcher, & trouvâmes un quart d'heure après un petit bateau où dormoit un homme, que nous contraignîmes de nous mener de l'autre côté. Cet homme nous mena dans un hameau où il n'y avoit que des pêcheurs, ausquels nous contâmes ce qui se passoit. Puis voyant que ce lieu étoit trop proche de la ville pour y être en sureté, je proposai au Chirurgien & aux Moscovites de nous faire mener plus loin. Ceux-ci n'y voulurent point entendre, mais le prémier après quelque difficulté se laissa enfin persuader. J'avois sur moi quelque trente cinq francs monnoie de Hollande, dequoi j'achetai une Tente, dix livres de pain & une hache; & avec cela nous tâchâmes de trouver un plus seur azile. A deux ou trois heures delà nous rencontrâmes des Pêcheurs à qui nous contâmes notre

tre infortune & la ruine d'Astracan. Ils témoignérent y être sénsibles, & promirent de nous aider autant qu'ils le pourroient. Ils nous menérent dans leurs cabanes où nous trouvâmes un Colonel, deux Capitaines Moscovites, & quarente six soldats. Ces gens-là venoient de Terki & alloient à Astracan, dont ils ne savoient pas que les Cosaques fussent les maîtres: mais quand le Colonel le sut, il résolut de retourner d'où il venoit avec ses Capitaines, & laissa-là ses soldats. Ainsi nous nous mîmes tous cinq dans un même bateau, & nous fîmes mener vers la Mer sans nous éloigner de la côte depeur de trouver ce que nous fuyions. Sur la fin du jour nous vîmes une Barque qui tâchoit de nous approcher; & plus ils faisoient d'efforts pour cela, plus nous tâchions à force des rames de nous en éloigner: mais nous ramâmes inutilement; & nous tombâmes bientôt après entre les mains de nos ennemis. C'étoient les quarente six soldats dont nous avons parlé; lesquels indignés que leur Colonel les eût abandonnés, avoient résolu de s'en vanger. Nous étions si peu & si mal armés que nous ne pûmes leur résister, ni les empêcher de nous dépouiller presque tous nus; Aprés cela ils nous liérent les piés, & nous remenérent chés les pêcheurs où nous les avions laissés le matin. Là ils enfermérent le Colonel dans l'Eglise, & lui donnérent permission de prier Dieu tant qu'il voudroit; & pour nous autres, ils nous liérent plus cruellement, & nous veillérent toute la nuit.

Le lendemain ils nous menérent vers Astracan que nous apperçûmes sur les deux heures, & quand nous en fûmes environ à une portée de mousquet, ils se retirérent à l'écart pour partager ce qu'ils avoient pris à leurs Officiers & à nous. Pendant ce temps-là je crus qu'étant libres, nous pouvions courir à la Barque, nous jeter dedans, & nous mettre au large. Je m'en ouvris au Chirurgien qui pour rendre le parti plus fort, dît notre dessein au Colonel. Ce lâche croyant fléchir ses bourreaux en nous trahissant les avertit de veiller sur nous, & ils profitérent de son avis. Nonobstant cela je persistai dans ma résolution; & dis au Chirurgien que si la Barque m'avoit manqué j'avois encore des bras pour nager de l'autre côté de la riviére, d'où j'irois parmi les Tartares, où j'espérois être bien reçu. Un moment aprés je m'écartai & courus de toute ma force vers un endroit de la riviére qui n'étoit pas profond; Je n'allai pas fort loin sans être vu & poursuivi; &

ſur le point de me jeter dans la riviére, une pierre qui me fit tomber donna le temps à mes ennemis de me joindre. Ils ſe jetérent tous ſur moi avec tant de furie, & me donnérent tant de coups que je ne crûs pas en relever. Dans cet état ils me liérent les piés & les mains, & me jetérent comme une bête dans la Barque, où ils entrérent un moment après & nous menérent à Aſtracan. Avant que d'y arriver le Chirurgien leur offrit pour ma rançon cinq cens florins, & pour la ſienne deux cens cinquente. Ils répondirent qu'ils ne pouvoient ſe diſpenſer de nous mener à Aſtracan, mais qu'ils mettroient tout en uſage pour nous ſauver la vie. Sur les ſix ou ſept heures du ſoir nous entrâmes dans la ville, où nous fûmes d'abord menés devant Radzin Chef des Coſaques, qui étoit aſſis dans la ruë devant la maiſon de l'Evêque, buvant avec ſes Officiers, qui auſſi-bien que lui étoient yvres ou peu s'en faloit. Ce Chef demanda au Chirurgien qui il étoit; & quand il ſut ce qu'il ſavoit faire, il lui donna la vie & l'envoya penſer ſes bleſſés. Il me demanda la même choſe, & le Chirurgien répondit que j'étois ſon camarade. Mais que ſçais-tu continua-t-il en s'adreſſant à moi? Je ne répondis rien, parce que je m'en rapportois au Chirurgien qui avoit ſi bien commencé, & qui enfin m'abandonna; ainſi je demeurai tout ſeul aſſés réſolu à la mort que je croyois inévitable. Pendant que je me fortifiois dans la réſolution où j'étois de la recevoir avec fermeté, on interrogea le Colonel, qui fut condamné à être jeté du haut enbas d'une Tour nommée *Rooſcat*, d'où le Gouverneur & ſon Chancelier avoient auſſi été jetés, après avoir ſouffert ce que le Barbare put s'imaginer de plus cruel. Pour le reſte des Officiers, les uns furent taillés en piéces & les autres néyés.

Durant le peu de temps que je fus devant le Général, je n'entendis parler que de cruautés & de tortures, à quoi j'étois ſi accoutumé que rien ne fut capable d'ébranler ma réſolution; & comme j'attandois à tous momens l'arrêt de ma mort, Stenko me regarda fixement & commanda qu'on me donnât de l'eau de vie. Ce commandement vint fort apropos, car j'allois tomber en défaillance, & deux grandes taſſes de ce bruvage m'en empêchérent agréablement, & m'aidérent à me rendre à l'armée où il ordonna que l'on me menât.

En entrant dans un bateau qui étoit proche de celui du Général,

je

je fus reconnu par un ſoldat qui dît à la veuve d'un Officier que j'étois plus hureux que ſon mari puiſque j'étois encore au monde. Ce ſoldat le dît à quelques autres, & ceux-ci à un jeune Alleman, qui voyant le carnage que l'on faiſoit des Etrangers s'étoit jeté parmi les Coſaques, en apparence comme ami, quoiqu'il les haït en-effet. Dés que ce jeune homme fut où j'étois il me vint voir, me fit de grandes careſſes, & me proteſta en me quitant que s'il trouvoit l'occaſion de me ſervir, il l'embraſſeroit de tout ſon cœur. Je reçus comme je devois les témoignages de ſon amitié, mais je crus bien que ma vie ne ſeroit pas longue, le lieu où j'étois étant celui où à toute heure on néyoit quelques miſérables, au nombre deſquels je ne doutois pas que je ne fuſſe bientôt mis. Après avoir été deux jours dans cette appréhenſion mortelle on m'enferma dans une Tour, où l'on me lia les mains tantôt ſur le dos, tantôt aux piés, & d'une maniére ſi cruelle que la mort m'eût été plus douce. Le Chirurgien & le jeune Alleman dont j'ai parlé ayant appris l'état pitoyable où j'étois me vinrent voir; tâchérent de me conſoler, & m'aſſurérent que ce mauvais temps ne dureroit pas. Ha! leur dis-je, qu'il eſt aiſé de conſoler quand on ne ſouffre pas; & que ceux qui ſe portent bien ont peu de raiſon de s'étonner de l'impatience des affligés. Je fus quelque temps ſans rien dire, la violence de mes douleurs m'ôtant à tous momens l'uſage de la voix & de la parole. Auſſitôt que je pus parler, je les priai de faire en-ſorte qu'on abrégeât mes peines, & qu'on m'ôtât promtement la vie, la mort étant mon unique conſolation. Envain il m'exhortérent à attandre avec réſignation que le Ciel terminât mon ſort, je les ſuppliai de conſidérer que ma patience étoit à bout, & qu'abſolument je voulois mourir. Il étoit défendu parmi les Coſaques de parler pour un priſonnier; & nul ne l'oſoit faire qu'il ne courût riſque de la vie: cependant le jeune homme qui accompagnoit le Chirurgien ſortit dans la réſolution de mépriſer cet ordre, & de prier qu'on finît mes maux.

Une heure après qu'ils m'eurent quité, des Coſaques entrérent & me liérent plus ſévérement qu'on n'avoit fait les piés & les mains enſemble. Dans cet état ils me roulérent tout nu dans une foſſe, où les crapaux & pluſieurs autres ſemblables bêtes furent toute la nuit ſur moi. Je la paſſai à prier Dieu qu'il m'ôtat la vie, tant pour finir mes maux préſens, que pour éviter les ſupplices dont on me menaçoit.

Le lendemain mes deux amis me vinrent dire que le Général me demandoit. Ils m'ôtérent mes liens & me menérent devant lui. Après quelques paroles il m'ordonna de ſuivre Faber (c'étoit le nom du jeune Alleman dont j'ai tant parlé) & de demeurer avec lui juſques à nouvel ordre, J'y demeurai quatre ou cinq jours, pendant leſquels il ne ſe paſſa pas un moment que l'on ne fît mourir quelqu'un, ſoit en le coupant par morceaux, ou en le pendant par les piés.

Le troiſiéme de Juillet mes prémiers boureaux me tirérent de la maiſon de *Faber*, & me menérent ſur le bord de l'eau, où ils dirent qu'ils m'alloient jeter, ſi je ne leur payois les cinq cens francs que le Chirurgien avoit promis pour ma rançon. Le généreux *Faber* dit que l'on m'avoit tout ôté, & que je n'avois garde de leur donner ce qu'ils demandoient, mais qu'il les alloit payer pour moi. „Enfans dit-il, en les leur contant, voilà la rançon de mon ami, où „j'ai part auſſibien que vous puiſque je ſers le même Maître, mais „je vous céde mes prétentions; partagez le tout entre vous au„tres & laiſſez mon ami en paix. Il me remena enſuite avec lui, & continua à me traiter avec autant de ſoin que ſi j'avois été ſon pére.

Trois jours après on me remena devant le Général qui buvoit avec ſes amis dans la cave du Gouverneur; j'y vis entre autres trois Coſaques parés de mes habits & de ce que j'avois de plus beau. Je demeurai-là un quart d'heure pendant lequel le Général but pluſieurs fois à moi dont je ne lui ſus point de gré, craignant à toute heure qu'étant ſou & accoutumé aux cruautés, il ne commandât qu'on m'aſſommât. Dans cette appréhenſion je ne ſongeai qu'à me retirer, & le fis ſans bruit dés que je le pus.

Le neuviéme on ficha un croc à l'un des côtés du Segretaire *Alexis Alexiowits*; & dans cet état on le ſuſpendit avec le fils du Kan de Guilan à un poteau où ils expirérent quelques jours après. Enſuite on pendit par les piés contre la muraille du Château les deux fils du Gouverneur, dont l'un n'avoit que huit ans & l'autre ſeize. Le lendemain étant encore tous deux vivans, on détacha le plus jeune, & l'on jeta l'aîné du haut de la Tour, d'où quelques jours auparavant on avoit jeté ſon pére.

Le vint & uniéme le Général ſortit d'Aſtracan accompagné de douze cens hommes, & ſe fit ſuivre d'un nombre infini de petites

Bar-

Barques. Il laiſſa dans la ville vint hommes de chaque centaine ſous la conduite de deux Gouverneurs, tous deux de même nation & de même ville que lui.

Pendant ſon abſence on continua à maſſacrer comme s'il eût été préſent; & il n'y avoit point de jour qu'il n'en fût tué plus de cent cinquente. Ces cruautés qu'on exerçoit ſans diſtinction, me firent craindre que mon rang ne vînt, & dans cette crainte je fis une foſſe où je me cachois la plupart du temps, & d'où j'entendois jour & nuit les cris pitoyables de ceux que l'on exécutoit.

Le vint-deuxiéme on redoubla les cruautés, & l'on commença à en tourmenter un plus grand nombre que de coutume. Ce changement me fit frémir; & je commençois à deſeſpérer toutafait de mon ſalut quand le Chirurgien me vint dire qu'il avoit obtenu permiſſion de faire un voyage, & un paſſeport pour lui & pour un valet ſous la caution de mon Bienfaicteur qui répondit de ſon retour. Nous acordâmes que je paſſerois pour ſon valet; & dés ce moment je me préparai à le ſuivre dans la Barque de deux Banïans, qui aprés avoir été dépouillés avoient obtenu le paſſage libre.

Le vint-quatriéme je me fis razer la barbe & les cheveux, & le lendemain nous partîmes. Le jour ſuivant nous entrâmes en mer, & apperçûmes de loin trois Barques qui faiſoient la même route. Sur le Midi le vent ſe tourna au Nord-Eſt, & devint calme ſur le ſoir. Le vint-ſixiéme une des trois Barques nous joignit, & nous aprîmes qu'elle étoit chargée de ſel, qu'on menoit à Terki. Nous réſolûmes de la ſuivre, & nous paſſâmes tout le jour le long de quantité de roſeaux. Sur le ſoir ayant jeté l'ancre à une portée de canon de ces trois Barques qui nous ſuivoient, nous en vîmes deux venir à nous; & en abordant de chaque côté ils firent une décharge qui fit plus de peur que de mal. Nous étions au nombre de quarenté ſix, la plupart Banians, & quelques Tarrares, Perſans, & Bouchars; & les Corſaires n'étoient que dix-huit qui paſſérent dans notre Bord d'une maniére ſi terrible, que les Banianes penſérent mourir de frayeur. Dés qu'ils apperçurent les voleurs ils joignirent les mains, ſe j'etérent à genoux, & leur demandérent la vie d'un air qui témoignoit qu'ils avoient grand' peur de la perdre. Pendant qu'ils pleuroient on les dépouilla eux & nous, juſqu'à nous ôter nos proviſions: Et quand ils eurent tout viſité ils liérent le Chirugien, & le menacérent de la torture s'il ne leur indiquoit

quoit ceux qu'il savoit avoir de l'argent. Ces menaces l'intimidérent; il leur donna huit ducats & mon cachet que je lui avois donné en garde; & quatre double-ducats à lui qu'il n'avoit pu avaler; soit que son estomac fût plein, ou qu'ils fussent un peu plus massifs que cinquente deux ducats qu'il y avoit déja fait passer.

Après nous avoir dévalisés, les Barbares tinrent conseil, où les uns opinoient à nous ôtér à tous la vie, & les autres à nous la laisser; Ces derniers l'ayant emporté, il nous annoncérent qu'ils nous la donnoient à condition que nous tirassions vers la Mer, & protestant que s'ils nous trouvoient près de Terre ils nous jeteroient dans la Mer. Nous levâmes l'ancre pour leur obeïr, & un vent d'Oüest qui étoit violent nous mit au large de la Mer: Comme le vent augmentoit toujours nous ne la pûmes tenir longtemps, & nous mouillâmes sur trois brasses d'eau. Le trentiéme nous fîmes voiles; & le Pilote malgré nous ayant voulu ranger la Côte, nous découvrîmes deux Bâtimens, l'un desquels vint fondre sur nous avec tant d'impétuosité que nous ne pûmes l'éviter. Dés que les Banianes les virent ils recommencérent à hurler; mais les voleurs impitoyables sans avoir égard à leurs cris leur ôtérent le peu que les autres leur avoient laissé. Quand ils les eurent dépouillés, ils s'adressérent au Chirurgien pour lui demander quelle sorte d'homme ou plutôt quel Diable j'étois; il est vrai que j'étois affreux, m'étant barbouillé de noir & de graisse qui faisoient un vilain effet, & n'ayant pour coëssure qu'un bandeau sale comme les Banianes. Cependant les voleurs se jetérent comme des loups sur le peu de vivres qui nous restoient, & je portai ma main à la bouche en levant les yeux au Ciel pour les prier de ne pas tout prendre. Mes grimaces leur firent pitié, & ils convirent de nous en laisser en me faisant signe qu'ils m'entendoient. Ensuite ils prirent le Chirurgien & le mal-traitérent pour l'obliger à découvrir où étoit son argent, mais par bonheur il étoit encore dans son estomac, & il en fut quite pour quelques coups. Soit que les voleurs eussent du dépit de ne trouver pas ce qu'ils cherchoient, ou qu'ile ne crussent pas deux marchands Tartares qui juroient avoir tout perdu, ils les jetérent dans la Mer où ils se néyérent, & nous menacérent de la même peine si nous étions assés hardis que d'approcher de Terre. Après cette menace ils sortirent de notre Barque, & nous mouillâmes où nous étions sur trois brasses & demi de fond.

Le ſixiéme Septembre nous fîmes route au Sud, & rencontrâmes une Barque montée de Perſans qui venoient auſſi d'Aſtracan, & qui n'avoient eu aucune avanture parce qu'ils n'avoient pas été terre à terre comme nous. Dés qu'ils nous virent ils levérent l'ancre, & nous joignirent pour naviger plus ſurement. Le ſoir le vent tourna au Nord-Eſt; & ayant remarqué que nous prenions trop du côté de l'Oüeſt, j'en dis mon ſentiment qu'on ne voulut pas écouter, ce qui fut cauſe que le lendemain nous nous trouvâmes proche de terre, le vent étant à l'Eſt quart au Nord. Ainſi tout le jour malgré nous nous côtoyâmes le rivage; & ſur le ſoir le calme nous ayant ſurpris, nous nous ſervîmes de nos rames, & perdîmes de vuë l'autre Barque. C'étoit un mal pour nous, mais ce n'étoit pas le plus grand; nous avions faim, le pain nous manquoit, & nous ne ſavions où en prendre. Les Banianes qui ſont toujours fort bien pourvus dans leurs voyages, avoient eu l'adreſſe & le bonheur de cacher ſi bien leurs proviſions que les pirates tous fins qu'ils étoient n'en avoient trouvé qu'une partie; Ces bonnes gens voyant le beſoin où nous étions, nous firent part de ce qu'ils avoient, depeur que la néceſſité ne nous portât à quelque violence. Tous les matins après avoir jeté dans l'eau une partie de leurs proviſions pour nourir les poiſſons, ils nous donnoient deux petits gâteaux ſans levain, chacun grand comme les deux mains, & de l'épaiſſeur d'une oublie. C'étoit quelque choſe & preſque rien pour de miſérables affamés qui n'avoient que cela pour vivre: Ainſi nous languiſſions & traînions une vie mourante.

Cependant le vent n'étant pas bon pour la route que nous voulions faire, nous fûmes trois jours à l'ancre ſur une demi-braſſe de fond. Le vent étant tombé nous ramâmes, & chacun demeura d'accord de mettre en commun ce qu'il lui reſtoit de proviſions. Cette douceur pour ceux qui n'en avoient aucune, fut bientôt ſuivie d'une amertune qu'on n'avoit point prévuë; le bois de cuiſine manqua, & c'étoit un malheur pour ceux qui faiſoient quelquefois chauffer un peu de farine & d'eau pour étourdir la plus grande faim. Après y avoir un peu penſé je propoſai de couper le bois le plus inutile de la Barque: On en convint, on fit du feu, & ce petit ſecours nous donna moyen de languir plus long-temps que nous n'euſſions fait. Le dixiéme le vent étant Eſt quart à l'Eſt nous fîmes route au Sud, & rangeant la Côte tout le jour, nous mouillâmes

le soir sur cinq piés d'eau : cela me donna occasion de descendre à Terre où je trouvai des brossailles & quelque peu d'herbes dont les autres me furent bon gré.

Le lendemain nous levâmes l'ancre & allâmes toujours Terre à Terre jusques au soir qu'il falut ancrer à une lieuës de quatre ou cinq voiles que nous avions vuës tout le jour. Une heure après le vent fraîchit & les vagues entrérent toute la nuit dans notre Barque ; dequoi les Banianes effrayés poussérent de profonds soupirs qui nous firent pitié. La peur qu'ils avoient de périr nous obligea d'approcher de Terre quoiqu'avec une peine extrême, & nous ne l'eussions jamais pu, sans que notre Barque étoit plate & large de varangue.

Le trézième nous fûmes pillés pous la troisiéme fois, & comme nous fûmes surpris, le Chirurgien n'eut pas le temps d'avaler ses ducats : ainsi ils eussent été perdus si je ne m'étois avisé de les cacher dans le sable ; & n'ayant rien pour marquer l'endroit où ils étoient, je me jetai dans des roseaux qui étoient tout proche, & m'en couvris le mieux que je pus. Je n'y eus pas été un quart d'heure que les Cosaques m'y trouvérent, & leur mauvaise humeur me fit craindre un fâcheux succés. Pour l'éviter s'il étoit possible je contrefis le fou, & mes grimaces appaisérent un peu leur furie. Ils voulurent néanmoins savoir si je n'étois pas Alleman, & quand on leur eut dit que non, ils se contentérent de me traiter comme les autres à qui ils avoient tout ôté excepté le caleçon. Un quart d'heure après ils nous quitérent, & nous cherchâmes les ducats du Chirurgien, qui étoient si bien cachés qu'on eut de la peine à les trouver. Nous avions demandé aux Cosaques si nous avions passé *Tarku* ; mais ils eurent la dureté de ne nous pas répondre ; & quand il s'agit de lever l'ancre nous ne savions ni où nous étions, ni de quel côté nous devions tourner. Cependant nous étions tout nus, nous n'avions pas un morceau de pain, & ne savions comment sortir du triste état où nous étions.

Après avoir mangé quelques herbes que nous trouvâmes aux environs, nous fîmes route de grand matin le vent étant Est-Sud-Est quart au Nord, & cinq ou six heures après le vent s'étant tourné à l'Est-Sud-Est, il nous poussa à une lieuë de l'endroit d'où nous étions partis le matin. Nous fûmes contrains d'y mouiller le vent continuant à fraîchir, & les houles étant extrémement grosses.

Quel-

Quelques heures après nous apperçûmes sur le rivage trente Tartares qui nous firent signe d'approcher de Terre, & dés que nous les vîmes les Banianes se mirent à hurler d'une pitoyable maniére. Plus on tâchoit de les consoler plus ils se tourmentoient dans la crainte de l'esclavage où ils se croyoient prêts de tomber. Quand ils furent las de hurler, un des plus vieux d'entre eux se jeta dans l'eau, & s'alla jeter aux piés des Tartares qu'il pria tout en larmes, les mains jointes & à deux genoux de ne le faire point esclave. Pendant qu'il crioit & se tourmentoit on nous fit tous descendre à terre, où les autres Banianes joignant leurs cris à ceux du vieillard affligé, faisoient un terrible concert. Cependant les Tartares que ces crieries n'émurent guéres nous demandérent de l'argent, & c'est ce que nous n'avions point. Il en faloit pourtant, mais par bonheur ils ne demandérent que trente florins pour chacun de nous que les Banianes cautionnérent. Delà ils nous menérent par terre à une Baye éloignée de notre Barque de deux ou trois heures de chemin. Comme la route étoit difficile, & toute semée de petits cailloux fort aigus où il faloit marcher les piés nus, nous fûmes bientôt tout en sang. Mais quelque maux que nous eussions, la faim étoit le plus grand de tous; & j'éprouvai alors qu'il n'en est point de plus sensible. Dés que nous fûmes arrivés au hameau des Tartares où nous trouvâmes plusieurs Moscovites, je leur fis connoître le besoin que j'avois de manger. Entre ces derniers il s'en trouva deux que j'avois connu à Astracan, & ils ne m'eurent pas plutôt vu qu'ils me donnérent du pain & du poisson. J'en mangeai fort avidement, ou pour mieux dire je dévorai tout ce qu'on me donna. Mes bienfaicteurs voyant de quelle force je mangeois, me donnérent avis que c'étoit me perdre que d'y aller si âprement, & me voulurent arrêter au milieu de ma course; mais bien loin de les croire j'avalai le reste sans mâcher, & peu s'en falut que je n'étouffasse. D'un autre côté le Chirurgien n'en faisoit pas moins, & quelque avis qu'on lui donnât, il n'en profita pas plus que moi. Aprés avoir attandu trois jours que le vent fût propre pour aller à Tarku, nous résolûmes d'y aller à piés. La résolution étoit hardie parcequ'il étoit fort à craindre que les Tartares ne nous arrétassent en chemin: mais les provisions nous manquoient, & la faim nous faisoit horreur.

Ainsi nous partîmes le lendemain, & allâmes coucher à un village des Tartares de Circassie. Le lendemain nous arrivâmes de

bonne heure à Tarku, où le Chirurgien trouva un homme de sa connoissance à quil il promit huit ducats pour le mener à Derbent! J'y vis aussi un Agent du Czar Turc de nation & qui professoit le Christianisme. Il s'étoit sauvé d'Astracan où je lui avois souvent parlé, & il m'offrit fort obligeamment sa maison pour autant de temps que je voudrois. La résolution où j'étois de ne quiter point ma Compagnie m'obligea de le remercier, & le même jour je tombai malade de l'excès de bouche dont j'ai parlé, & fus deux jours à l'extrémité.

Le sixiéme Octobre nous partîmes; & aprés trois jours de marche dans un pays fort inégal, nous arrivâmes à un village nommé *Andre-Dérééfad* appartenant à un Tartare qu'on appelle le Prince *Chapelle*. J'y vis sur le dos d'un Persan mon justau-corps de velours qu'il dit avoir acheté à Tarku des Tartares du pays, qui l'avoient ôté à quinze Allemans qu'ils avoient faits esclaves. C'étoient les gens de notre Equipage qui s'étoient sauvés d'Astracan, & qui avoient eu le malheur de faire naufrage proche de Tarku. La seule fourure de ce justaucorps me coûtoit quarente ducats, & on me l'offroit tout entier pour cinq ou six que je n'avois pas, les Tartares m'ayant tout ôté.

De ce village où nous ne pûmes trouver les moyens d'aller plus loin, nous retournâmes à Tarku, où le Turc Chrétien dont j'ai parlé me présenta à un de ses amis qui me prit en sa protection pendant mon séjour dans cette ville. Quoique cet ami fût puissant, je n'étois pas trop en sureté dans une ville qui avoit tenu le parti des Rebelles, & dont les habitans avoient néyé un Député que le Gouverneur avoit dépéché vers Moscou. Quelques jours après le jeune Alleman à qui j'avois tant d'obligation arriva à Tarku avec un de nos matelots appelé *Karsten Brant*. Ils s'étoient sauvés d'Astracan trois semaines après nous, & n'avoient trouvé en chemin aucune mauvaise avanture. Il nous dirent que les Cosaques y étoient toujours aussi cruels qu'auparavant; que jour & nuit on y massacroit les personnes de mérite, & qu'ils ne croyoient pas que dans un mois il y restât un honête homme.

Comme je méditois les moyens de sortir d'un lieu où toutes sortes d'étrangers n'étoient pas trop en sureté, on me vint dire que le Chirurgien dans la chaleur d'une débauche avoit offert quarente francs pour nous faire mener à Derbent par une voie seure & commode. J'en eus quelques heures de chagrin, acause que le voi-

turier

turier à qui il avoit parlé n'acceptoit l'offre qu'on lui faisoit, qu'à condition que le Prince des Calmoucs qui résidoit dans ce lieu-là le lui permît; & il n'étoit pas apropos qu'il sût qui nous étions. Cependant la chose réussit mieux que nous ne pensions, & le *Semkal* (c'est le nom du Prince que je craignois) ne fit nulle difficulté de permettre ce qu'on souhaitoit.

Le vint & uniéme nous partîmes avec des gens de plusieurs nations, les uns desquel étoient à cheval & les autres en chariot. Le vint-quatriéme nous fûmes à Derbent & le lendemain à Boinac, où la plupart de nos matelots étoient esclaves. Je leur écrivis par notre guide, les exhortai à demeurer fermes dans leur Religion; & leur fis dire que j'alois travailler à leur délivrance: que si cependant ils avoient besoin de quelque chose, ils m'écrivissent avec confiance à Derbent, où j'espérois trouver moyen de subvenir à leurs besoins. C'est en substance ce que je mandois, & je le fis inutilement, le voiturier par qui j'écrivois en ayant usé de mauvaise foi.

En me promenant à Derbent le hazard voulut que je trouvasse deux de nos gens qui avoient été deux mois esclaves. Ils m'apprirent que dix jours après leur départ d'Astracan ils se trouvérent vers la Côte du Daguestan, où le vent étant trop forcé, & n'ayant plus de provisions, ils avoient pris le parti d'aller échoüer à quelques brasses du rivage où ils avoient enterré ma valise dans l'intention de l'envoyer querir de Derbent. Qu'ils avoient marché le prémier jour sans avanture, mais que le lendemain ils avoient été attaqués par vint deux ou vint trois Calmouks tous à Cheval, à la tête desquels étoit le frére du Semkal nommé Ali-Sultan qui commandoit à Boinac. Que ces Barbares avoient violé la femme de Corneille Brak, & dépouillé les hommes tous nus, qu'ils avoient attaché à la queuë de leurs chevaux, les faisant marcher à reculons l'espace de deux ou trois lieuës. Qu'en cet état on les avoit menés vers la Mer où ils avoient passé la nuit, & que les Tartares les avoient rejoints le lendemain lorsqu'ils pensoient en être quites, qu'ils leur avoient ôté jusqu'à la chemise sans excepter la femme de Brak & son enfant qui n'avoit que six mois. Qu'ensuite on les avoit menés les uns à Derbent, les autres à Boinac, & quelques-uns dont ils n'avoient point oui parler depuis, dans un village dont ils ne savoient point le nom. Que Jean Struys & deux autres étoient tombés entre les mains des sujets d'Osmin Prince Tartare; que le premier avoit d'a-

 bord

bord été troqué contre un cheval ; & depuis vendu à un marchand de Derbent cent cinquente Abassis, qui font environ cent florins monnoie de Hollande : & que pour eux, ils avoient pris si bien leurs mesures pour s'enfuir à Derbent qu'ils y avoient réussi ; & qu'ils avoient eu le bonheur d'y trouver un Prince humain, & de charitables Banianes qui les avoient fournis de tout. Voilà ce que j'appris de l'avanture de nos gens à qui l'on avoit dit qu'on m'avoit pendu par les piés dans la déroute d'Astracan, d'où ils croyoient qu'aucun étranger ne fût échapé.

Pendant mon séjour à Derbent je priai le Sultan de demander au Prince Semkal la liberté de nos gens : ce qu'il fit sans répugnance, mais ce fut inutilement, les interessés ayant formé des oppositions invincibles. Ensuite j'obtins permission d'aller à Schamachi où je pensois aller avec huit chevaux de loüage, mais je n'en pus trouver pas un, & je fus obligé de faire la moitié du chemin à pié.

Le vint-deuxiéme d'Octobre, Faber, le Chirurgien, un Enseigne, trois de nos gens & moi nous partîmes de Scabaran avec une Caravane qui alloit à Scamachi, où nous arrivâmes trois jours après. Nous y trouvâmes Jean Struys qu'un Ambassadeur de Pologne avoit racheté ; & je priai cet Ambassadeur de nous aider de son crédit auprés du Kan pour la délivrance de nos gens. J'en reçus de belles paroles, mais en-effet je n'obtins rien, cet homme n'ayant aucun zéle ni pour son Roi ni pour les Chrétiens.

Deux ou trois jours après le Kan m'ayant donné audiance, je lui remontrai l'injustice que les Calmouks faisoient à nos gens : Il me promit de s'en informer, & de faire pour eux tout ce qu'il pouroit ; mais sa promesse n'eut aucun effet. C'est-pourquoi je résolus d'aller présenter requête au Roi, auprès duquel je crus que notre Nation avoit quelque crédit. Pour y aller je pris d'un Baniane soixente & quinze Abassis, à condition de lui en donner vint-cinq de profit dés que je serois à Ispahan ; & si le payement étoit differé quelques jours, le Chirurgien qui étoit caution de cette somme s'obligeoit de lui en donner à Scamachi cent vint cinq.

Après avoir donné ordre à tout, & passé au Chirurgien une obligation de cent trente cinq francs qu'il m'avoit prétés à Astracan, je partis de Scamachi le quinziéme jour de Novembre avec un de mes canoniers nommés Corneille de Vries : Faber & le reste de mes gens étant demeurés en cette ville avec le Chirurgien.

Nous souffrîmes jusqu'à Ardeuil où nous arrivâmes deux mois

après

après des peines incroyables. Là les provisions nous manquérent, & n'y ayant trouvé personne de notre connoissance nous résolûmes d'aller à Tauris qui est à six journées d'Ardeuil. La nécessité où nous nous trouvâmes m'obligea de vendre ma valise & le peu de hardes qui me restoient, dequoi je fis six Abassis, & cinq que j'empruntai d'un Baniane, qui étoit justement la somme que demandoit le voiturier pour nous mener à Tauris.

Le prémier jour de Mars nous arrivâmes à Tauris, où j'allai d'abord chés les Capucins qui me reçurent favorablement. Outre cela ces bons péres me firent toucher quarente cinq Abassis pour les frais de mon voyage, dont je leur laissai une obligation. Il ne me restoit plus qu'à partir lorsque je me souvins que Tauris étoit l'ancienne Ecbatanne capitale de la Médie. Je voulus voir si elle ressembloit encore à ce qu'elle étoit en ce temps-là, & je trouvai que c'est encore une grande ville fort peuplée, où il y a toujours quantité de Turcs, d'Indiens, de Moscovites, & de Persans qui y portent de toutes sortes de marchandises, & principalement des soies de la Provincie de Guilan. Les vivres y sont à fort bon marché, & j'appris que les Arméniens qui s'y sont habitués se sont enrichis dans le trafic qu'ils entendent mieux que les Persans.

Comme vous étes fort curieux vous serez peutêtre bienaise d'avoir le plan de cette ville qui est assurément des plus belles de toute la Perse. Elle est située au quatre vint troisiéme degré trente minutes de longitude; & au quarentiéme degré quinze minutes de latitude dans une plaine presque toute entourée de montagnes. Le pays d'alentour est bon & fertile, & les légumes y sont excellentes. Il coule au milieu de la ville une petite riviére qui croît dans la saison des pluies jusques à faire de grands ravages. Comme elle est célébre par toute l'Asie pour le grand trafic qui s'y fait, ses Bazars qui sont couverts, sont toujours remplis de tres-riches marchandises; il y a quantité d'ouvriers en soie qui font de tres-belles étoffes. Les autres artisans comme forgerons, orfévres, tourneurs ont des Bazars apart; & il n'est point de ville en Perse où il se fasse de si belles peaux de chagrin, ni où il s'en consume une si grande quantité.

La plupart des maisons sont basses, & revêtuës audedans de terre détrempée avec de la paille hachée, & blanchie avec de la chaux. Ses Carvanseras sont beaux & commodes, & l'on y voit de belles Mosquées. Dans le Meidan ou la grande place il y en a une de

nul usage; & près delà une belle Eglise qui a servi aux Arméniens, & qu'on laisse aussi tomber en ruine. Mais la plus superbe de toutes est celle qui se trouve dés l'entrée du chemin d'Ispahan. La structure en est admirable, & l'on y monte par huit grandes marches. La porte est taillée dans une pierre blanche & transparente de vint quatre piés de haut sur dix ou douze de largeur; ce qui paroît beaucoup au milieu d'une façade de cinquente pas, revétuë de briques vernissées de différentes couleurs. Des deux côtés il y a deux tours extrémement hautes & qui ont le même ornement. Le Dôme où l'on entre par cette porte a quarente pas de diamêtre, & est appuyé sur douze piliers de cinq à six piés en quarré. Tout autour régne une balustrade de marbre blanc avec des portes pour passer d'un côté à l'autre. Il est revêtu audedans de ces belles briques vernissées qu'on voit en Perse dans la plupart des beaux bâtimens. Vis à vis de la porte on en trouve une autre, à l'un des côtés de laquelle on voit une chaire de bois de noyer couverte d'un dais & appuyée contre le mur. Il y en a une autre de l'autre côté, mais sans daix & sans ornement. Delà on passe dans un petit Dôme, où ce qu'il y a à mon gré de plus curieux, sont deux grandes pierres blanches & transparentes comme un verre. On me dît que cette pierre se trouve à quinze lieuës de Tauris, & qu'elle se tire d'un côteau qui est le long du Lac *Boumi*. On veut que ce soit une congélation de plusieurs sources qui sortent de ce côtau, & l'on dit même qu'il s'y trouve des reptiles tous entiers qui semblent y être enchassés. Voilà ce que j'ai vu de plus remarquable à Tauris que j'aurois fait scrupule de quiter sans vous en faire la description.

Nous en partîmes le quatriéme de Février, & arrivâmes à Ispahan (car je ne veux pas vous ennuyer par le froid détail de nos avantures) le dixiéme de Mars. J'y fus voir le Sieur *Bent* Chef du Comtoir de la Compagnie des Indes Orientales, & le Sieur Casenbroot son assistent qui me reçurent parfaitement bien. Ils ont fourni le canonier d'argent & d'habits, & l'ont envoyé à Gomron. Ils me promettent de faire tout ce qu'ils pourront pour la délivrance de nos esclaves; & j'espére que Dieu qui est le Pére des affligés bénira leurs soins & les miens, & qu'eux & moi verrons bientôt ces misérables hors des prisons des Infidéles. Cependant je suis &c.

DAVID BUTLER.

TABLE

Des choses plus remarquables contenuës dans ces voyages.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

Hus-

L.

M.

N.

O.

P.

Pit-

R.

S.

T.

V.

Y.

Z.

FIN.

RELATION
DU
NAUFRAGE
D'UN
VAISSEAU HOLLANDOIS,
Nommé Ter
SCHELLING,
Vers la Côte de Bengala;

OÙ

L'on voit des effets extraordinaire de la faim, & plusieurs autres choses remarquables, arrrivées à ceux qui montoient ce Bâtiment.



A AMSTREDAM,
Chés la Veuve de JACOB VAN MEURS.
1681.

AVERTISSEMENT.

LEs ſuites du Naufrage du Vaiſſeau nommé *Ter Schelling* ſont ſi particuliéres, qu'elles méritent d'être ſuës. On lit bien dans l'Hiſtoire détranges effets de la faim, juſques là que des méres ont eu le cœur d'ôter la vie à leur enfans pour ſe la conſerver; mais on n'y a point encore lu qu'un homme ait déterré des morts, ni ôté leur pâture aux vers pour ſe l'approprier. C'eſt ce que le Lecteur verra dans cette Rélation: Un de ces pauvres affamés qui nous en ont fourni le ſujet, trouve en ſon chemin un Tombeau qu'il eſt tenté d'ouvrir; il ſuccombe à la tentation, il ouvre ce Tombeau où il trouve un cadavre qui fait horreur tant il eſt difforme & rongé des vers. Cet objet tout affreux qu'il eſt bien loin de l'effrayer, lui plaît: il propoſe à ſes Compagnons de s'en ſervir contre le mal qui les tourmente; ceux-ci plus modéres, ou peutêtre en qui la faim n'avoit pas fait d'impreſſion ſi forte, l'en diſſuadent, & il ſe rend à leurs raiſons. La peine qu'il a à les croire nous fait voir ce que peut la faim, ou plutôt la peur de mourir; la ſeule paſſion qu'on a pour la vie étant ſeule capable de nous porter à ces terribles extrémités.

Je ne parle point de l'ardeur avec laquelle lui & les autres cherchérent pluſieursfois le corps d'un de leurs Compagnons qui mourut dans l'Ile où ils abordérent pour le dévorer. Cet empreſſement quoique furieux n'a peut-être rien de ſi ſurprenant que l'ouverture d'un ſepulcre où ils ne trouvérent qu'un reſte de cadavre. Je laiſſe auſſi apart les ſerpens, les charognes, les feuilles

d'arbres, l'herbe, les insectes, & la fiente des animaux qui leur ont servi de nourriture. Il s'est peutêtre déja vu de ces tristes exemples, & des rencontres aussi funestes que celle de nos voyageurs. Quoiqu'il en soit je ne pense pas que le Lecteur puisse me savoir mauvais gré de la Rélation que je lui donne: Si elle n'est pas gaie, les sujets les plus enjoüés ne sont pas toujours les plus utiles; & il n'est pas malapropos de faire quelquefois des lectures qui nous font connoître ce que nous sommes & ce que nous pouvons.



RELATION DU NAUFRAGE D'UN VAISSEAU HOLLANDOIS,

nommé *Ter* SCHELLING, *Vers la Côte de Bengala.*

NOus partîmes de Batavia avec les vaisseaux nommés *Wésop*, *Brouwers-haven*, & *Nieuwen-hove* le troisiéme de Septembre de l'année mil six cens soixente & un, & fimes voiles vers *Ongueli* dans le Royaume de Bengala. Notre vaisseau nommé *Ter Schelling* étoit monté de quelque huit piéces de canon; l'Equipage étoit de quatre vints cinq hommes, & sa charge d'argent monnoyé, de cuivre & de planches. *Départ du Vaisseau nommé Ter* SCHELLING.

Le vint-troisiéme notre Contre-maître nommé *Hillebrant*, étant descendu entre les ponts pour en tirer quelques cordages dont il avoit besoin, vit ou crut voir nager dans la Mer des personnes pales & défaites, & même quelques morts à flot. Au retour de ce lieu il parut à-demi troublé, & quand sa triste réverie fut un peu dissipée, il nous dît ce qui la causoit. Soit que sa vision fût réelle ou un pur effet de son humeur sombre, plusieurs en tirérent mauvais augure, & commencérent à se préparer à quelque chose de funeste. Pour lui, depuis ce moment-là il fut toujours triste & réveur, aulieu qu'auparavant il étoit gai & aimoit à rire. Sa mélancolie devint telle qu'il ne pouvoit souffrir ni gestes ni paroles libres; ni s'empêcher de nous exhorter à la priére pour détourner les maux dont il sembloit que l'Equipage fût menacé. Comme il y en avoit qui se moquoient de ses visions & qui en faisoient des railleries, il demandoit souvent à Dieu qu'il lui plût de faire voir à ces libertins ce qu'il avoit vu ou chose semblable; afin que cela les fit un peu rentrer en eux-mêmes, & réprimât leur libertinage. *Vision du Contre-Maître.*

Le huitiéme Octobre nous fûmes à la vuë de la Côté de *Bengala*, mais nous la vîmes sans la connoître, n'y ayant pas plus d'apparence que ce fût elle que les Terres de *Rakan* qui en sont proches. Dans cette incertitude nous gouvernâmes de ce côté-là, & donnâmes fond à deux lieuës de Terre, où notre maître de Navire nomme *Jacob Jansz Stroom* natif d'Amstredam fit mettre la chaloupe en mer, & dépêcha vers les habitans le Pilote, sept ou huit matelos & le sommelier qui savoit un peu la langue du pays pour s'informer de la nature du parage, & du nom des Terres que nous voyions. Nous savions que celles de Bengala sont semées d'écueils dangéreux où plusieurs vaisseaux avoient fait naufrage; mais nous n'avions pas les connoissances nécessaires de leur gisement, & sans cela nous ne pouvions les éviter. Depuis qu'on eut envoyé de nos gens à Terre nous les attandions d'heure à autre; & trois jours s'écoulérent en les attandant de la sorte. Au bout de ce temps nous craignîmes qu'ils n'eussent été ou dévorés ou faits captifs; & dans cette crainte nous levâmes l'ancre & cherchâmes un port où nous pussions nous en informer. Après avoir long-temps cherché, nous découvrîmes trois petites Barques qui venoient à nous du côté de Terre. Nous en fûmes fort réjouis, esperant que par leur moyen nous apprendrions des nouvelles de ceux que nous cherchions, & qu'ils nous aideroient à sortir de notre embaras. Ces Barques s'arrétérent à un jet de pierre de notre Bord, comme pour aviser ensemble s'ils devoient y entrer parce que c'étoit un navire de guerre. Après avoit balancé plus d'un gros quart d'heure, leur Chef que les autres nommoient *Orangkai* ou le Capitaine de leur village fit approcher sa Barque, & nous fit signe que les deux autres qui le suivoient étoient toutes pleines de poules, de pisang, de sorlaques, & d'autres fruits de leur terroir.

Nous lui fîmes entendre le mieux que nous pûmes qu'il n'avoit rien à craindre, & nos signes l'encouragérent. Sitôt qu'il fut dans notre Bord il fit approcher les autres Barques, & décharger leurs provisions qui nous vinrent fort apropos; & le Maître de notre navire le fit entrer dans sa chambre où il lui fit fort bon accueuil. Comme ils commençoient à s'entretenir du pays après avoir demandé des nouvelles de nos gens, notre vaisseau toucha contre un Terrain qui mit l'alarme dans l'Equipage. L'ordre que l'on mit pour nous relever ne se pouvant faire sans bruit, l'*Orangkai* s'épouvanta,

& crut

& crut que c'étoit un signal pour le maltraiter. Dans cette appréhension il ne songea qu'à s'évader & il le fit si adroitement que nul de nous ne s'en apperçut qu'après qu'il fut un peu éloigné. Il s'arrétoit de tems en tems, & nous pensions qu'il retourneroit, mais quand nous vîmes qu'il avoit oublié l'argent qu'on lui avoit conté, nous ne doutâmes plus que sa frayeur ne fût extrême; en-effet il ne revint pas, & quand notre vaisseau fut à flot, nous nous trouvâmes aussi avancés que nous étions auparavant. Dans l'extrémité où nous étions la plupart opinérent qu'il faloit attandre nos gens, & durant huit jours nous fîmes des courses autour du parage dans l'esperance de les retrouver; mais l'ayant fait inutilement nous nous mîmes au large & cherchâmes nos vaisseaux de Conserve.

Après les avoir long-temps cherchés nous allâmes heurter contre un banc d'où nous étant relevés, nous retombâmes sur un autre plus dangéreux que le prémier. Cela nous obligea de mettre notre esquif à l'eau, & de prendre la sonde tant pour savoir la profondeur du parage où nous étions, que pour connoître la nature & la qualité du fond. Fort loin aux environs nous ne trouvâmes que Basses & Batures, & partout si peu d'eau que nous ne savions par où passer. Déslors nous nous crûmes perdus, & tout l'Equipage s'affligea excepté les Pilotes, qui au plus fort du péril coururent à leurs tonneaux & burent à la santé l'un de l'autre. Cependant nous mouillâmes par l'avant & en croupiére; & comme la Mer étoit agitée & le vent forcé, nous ne pûmes empêcher qu'il ne se fît une ouverture à notre vaisseau, qui couroit risque de couler bas si nous n'eussions coupé le beaupré. Pour l'Esquif il fut abîmé, & un seul homme qui étoit dedans sauvé, avec le secours qu'on lui donna.

Ainsi nous étions sans esquif, sans chaloupe, hors de la vuë de Terre, & dans une Mer inconnuë. Ces malheurs étoient grands & suffisoient pour nous accabler, mais nous n'étions pas encore au bout, & peuaprès nous nous trouvâmes dans un état bien plus pitoyable. Comme nous songions aux moyens de reparer le desordre, un coup de vent rompit nos deux cables. Nous en jetâmes promtement deux autres, qui n'empêchant pas que le vaisseau ne heurtât contre le Banc, nous les coupâmes à coups de hache sur l'écubier & abandonnâmes les ancres. Et pour les voiles, outre que le vent avoit emporté le petit hunier, il falut mettre le vaisseau à sec,

& les avoir toutes pliées. Deplus le vent avoit si fort grossi la houle, que le navire faisoit eau par ses sabords, & il sembloit à tous momens qu'il dût se briser contre l'écueil. La consternation étoit grande, mais elle n'étoit pas générale: & tandis que la plupart songeoient à leur conscience & à prier Dieu devant lequel ils alloient paroître, les Pilotes se réjouyssoient, & chantoient le verre à la main que toute furieuse & terrible qu'étoit l'eau de la Mer, ils l'empêcheroient bien d'occuper le lieu où ils mettoient de l'eau de vie. Ainsi ces galans morguoient le péril & la mort même, qu'ils appeloient la terreur des ames communes; & le mépris de ceux qui la connoissoient en elle-même. Tandis qu'ils buvoient d'un côté, & que nous pryons Dieu de l'autre, un coup de vent nous poussa autravers des bancs, & mit notre vaisseau à flot. Nous commencions à bien espérer quand nous nous apperçûmes qu'il faisoit eau de tous côtés. D'abord nous fîmes joüer nos pompes, mais nous ne la pûmes épuiser, quoique nous fissions par horloge plus de cinq cens bâtonnées d'eau. Peutêtre néanmoins que nous y eussions réussi si tous nos gens qui étoient au nombre de soixente & dix eussent pu s'entre-aider, mais la plupart étoient si foibles qu'apeine pouvoient-ils marcher.

Cet inconvénient fut suivi d'un autre qui acheva de nous desoler; nul d'entre nous ne savoit la route; & ni le maître ni les pilotes ne savoient à quoi s'arrêter. Après plusieurs contestations ils se trouvérent d'opinion contraire, ceux-ci voulant aller d'un côté & le maître d'un autre, & son opinion fut suivie. Nous n'allâmes pas loin sans connoître qu'elle étoit la meilleure; aulieu que celle des Pilotes nous eût eloignés de la Côte. Encore que nous fussions en repos de ce côté-là, nous avions assés d'autres choses qui nous embarassoient, car nous étions gagnés de l'eau qui entroit dans le Navire, nous fûmes long-temps sans voir la Terre, & nous n'avions plus de provisions. Ajoutez que nous étions tous accablés de sommeil, de foiblesse & de lassitude. Nous étions dans cet état, lorsque celui qui faisoit sentinelle s'écria terre, terre, & qu'on n'en étoit pas bien loin. Cette bonne nouvelle donna cœur à tout l'équipage; chacun fit de nouveaux efforts, & commença à mieux espérer de l'avenir. Cette douceur ne fut pas de longue durée, & trois ou quatre heures après nous eûmes la marée contraire qui nous empêcha d'avancer; de-sorte que le soir nous fûmes contrains

de

de jeter l'ancre à trois ou quatre lieuës de terre ſur un fond de quatre braſſes. Ce dernier accident acheva de nous deſoler, car nous ne pouvions plus pomper, & l'eau nous gagnoit à vuë d'euil. Les plus robuſtes néanmoins ſe voyant prêts d'échoüer au port firent des efforts extraordinaires, & s'encourageant les uns les autres mirent la main à l'œuvre, dans la réſolution de couper le cable le lendemain pour nous approcher avec le flot le plus prés de Terre que nous pourrions. Mais apeine ſix horloges s'étoient écoulées dans ce travail, quon s'apperçut que d'un ſceau d'eau plus de la moitié étoit du ſable dont nous avions leſté, ce qui rompit toutes nos meſures.

Depuis ce fâcheux accident on ne ſongea plus qu'à s'abandonner à la Providence Divine; & toute reſſource nous étant ôtée, les uns cédérent à la violence du ſommeil, les autres y réſiſtérent, ne pouvant ſe réſoudre à fermer les yeux à la clarté qu'ils étoient ſur le point de perdre; & quelques-uns à qui ſe ſommeil & la mort faiſoient moins de peur que la faim, demandérent à manger avec tant d'inſtance, que le maître ordonna de donner à chacun un peu d'eau de vie & de chair fumée. Le ſommelier accoutumé à l'économie obeït avec peine; mais enfin s'y voyant forcé, il diſtribua ſi peu de l'un & de l'autre, qu'il ſembloit que nous euſſions encore une longue route à faire.

Cependant les veilles & les fatigues avoient tellement épuiſé nos gens, que pluſieurs devinrent troublés, & firent des extravagances dont on eût ri dans un autre tremps. Le cuiſinier monta à la hune & en deſcendit fort échauffé de la peine qu'il dît avoir euë à pêcher des plongeons dont il ſe vantoit de faire un régal qui feroit revivre les morts. Quelques autres ne pouvoient comprendre le péril où nous étions, ne ſe ſouvenoient plus du paſſé, & ne parloient que du profit qu'il prétendoient faire dans leur voyage. Dés que nous eûmes ceſſé de pomper, la grande vergue & celle d'avant que nous avions baiſſées ſe trouvérent remplies de plongeons qui étoient fort aiſés à prendre, & c'eſt où le cuiſinier qui avoit été le prémier à s'en appercevoir, les avoit pris.

De ceux qui reſtoient dans leur bon ſens pluſieurs firent cuire un reſte de féves nommées *Kitſeri* qui ſe trouvérent au fond du coffre d'un matelot qui repoſoit. On les mangea avec aſſés de tranquillité, quoiqu'on jugeât bien que ce ſeroit le dernier repas qui ſe

feroit. Peu de temps après il entra tant d'eau par le ſabord de la chambre du cuiſinier, où la violence des houles avoit fait une ouverture, qu'il falut faire des trous au tillac pour la faire couler à fond de cale, & on les reboûcha avec peine avec des plaques de plom garnies d'étoupe. Après cela les plus robuſtes furent contrains de ſe repoſer, n'y ayant plus moyen de vaincre l'envie qu'ils avoient de dormir. Pour moi qui juſques-là y avois pu réſiſter, je me laiſſai tomber ſur un coffre attaché ſur le tillac, ne pouvant me réſoudre de me mettre plus à mon aiſe dans un temps où je me croyois ſi proche de la mort.

Apeine avions-nous repoſé une heure, que les cris de ceux qui s'apperçurent les prémiers que le vaiſſeau panchoit d'un côté, nous éveillérent & nous firent voir le danger où nous étions. Ce fut alors que la confuſion augmenta, & que chacun trouva des forces pour ſe tirer de preſſe, ou pour chercher un lieu commode pour ſe mettre à nage dans la derniére extrémité. Et quand tout l'Equipage fut ſur les hauts de l'arriére il ſe trouva trois de nos matelots à dire: & il y avoit apparance qu'ils s'étoient néyés à fond de cale où ils dormoient profondément.

Nous fûmes deux heures dans cet état, la plupart à demi morts & n'ayant plus aucune eſpérance quand le vaiſſeau ſe releva. Ce changement nous ſurprit de-ſorte qu'apeine le pouvions-nous croire, & quand on en fut bien aſſuré, le cœur revint, & la triſteſſe fit place à la joie. Pluſieurs coururent à leurs coffres, ſe vétirent de leurs beaux habits & demandérent de l'eau de vie. On ne la leur épargna pas, & ce que l'on en but produiſit bientôt un plaiſant effet; d'autres débitoient leurs penſées groteſques: s'imaginoient être grands Seigneurs & ne parloient que de millions. Ces viſions étoient ſupportables au prix des excès des Pilotes qui continuoient à braver la mort & ſes ſuites. Soit que ce fût un effet du vin ou de la mauvaiſe compagnie, quelques-uns de ceux qui avoient pris plus de peine à s'ajuſter, allérent avec eux dans la Dunette, d'où ſortant de temps en temps le verre à la main & le chapeau ſur l'oreille, invitoient les autres à les imiter en chantant des chanſons profanes, & peu s'en falut qu'ils ne danſaſſent. Il y en avoit qui étoient plus mornes, mais qui ne laiſſoient pas de boire, afin diſoient-ils de s'aſſoupir, & d'être moins ſuſceptibles de l'émotion qu'on éprouve dans ces rencontres. Ceux-là gardoient

quel-

quelques mesures, mais d'autres plus brutaux se gorgeoient comme des cochons jusqu'à perdre le jugement, malgré les remontrances que les plus sensés leur faisoient.

Cependant la mort approchoit, & l'unique ressource étoit de faire une machine où nous pussions nous mettre quand le vaisseau nous manqueroit. Le maître charpentier s'offrit d'en faire une, & avec l'aide de quelques autres il prit les vergues, les mats & autres bois ronds dont-il fit un assemblage qui pouvoit porter quarente hommes. Nous étions davantage, mais les libertins se moquérent de notre précaution, & ne voulurent pas nous aider, sibien que faute de secours nous ne pûmes en faire une qui fût ni plus forte ni plus ample. La dureté de plusieurs de nos gens fut telle, qu'ils ne vouloient pas même préter ni les haches ni les couteaux dont nous avions besoin. Le sous-cuisinier fut un de ceux-là. Cet homme nommé *Guillaume Ysbrants* en avoit quantité, & bienloin d'en donner, il dissuadoit ceux qui en avoient de s'en défaire, disant qu'il avoit un moyen plus court & plus seur de sauver ceux qui le voudroient suivre. Enfin malgré ce cœur endurci, & les disciples des Pilotes qui continuoient à se divertir, nous vînmes à bout de notre radeau que nous attachâmes au vaisseau en attadant que l'on eût fait des avirons pour le conduire. Quand tout fut prêt on donna à chacun de ceux qui s'y voulurent mettre dix piéces d'argent qui étoient de mise au Royaume de Bengala, pour s'en servir dans leurs besoins lorsqu'ils seroient à terre. Avant que de se séparer il falut boire tout de nouveau, & l'on but si imprudemment, que la plupart perdirent le peu de raison qui leur restoit. Je voulus me mettre avec ceux qui sortoient du vaisseau, mais un ami m'en empêcha, il me dît qu'il n'étoit pas juste que je l'abandonnasse; & qu'il ne pouvoit me celer qu'il n'avoit pas bonne opinion de cette machine, ou plutôt de ceux qui la conduisoient parce qu'ils étoient presque tous ivres, & sur le point de se quereller; joint que la machine étoit à fleur d'eau & plus chargée qu'il ne faloit. Ainsi je restai dans le vaisseau avec le maître & quelques autres dont le nombre étoit fort inférieur au nombre de ceux qui en sortoient. Apeine ceux-ci avoient démaré, que plusieurs d'entre eux se repentirent de nous avoir quités & se mirent à nage pour nous rejoindre; si-bien qu'à leur retour nous nous trouvâmes au nombre de trente deux hommes; & à ce conte il faloit

qu'il y en eût quarente ſur le radeau, où ils tâchérent d'appareiller la voile de la chaloupe: mais outre qu'elle étoit trop lourde le vent tomba demi-heure après, ſi-bien qu'ils avancérent fort peu.

Quand nous les eûmes perdu de vuë on pria Dieu pour l'hureux ſuccès de leur entrepriſe, afin que ſuivant leur promeſſe les habitans nous vinſſent bientôt ſecourir. Après, le maître du vaiſſeau fit apporter un ſac de biſcuit de Zélande & un peu de chair fumée que lon mangea avec appétit. Pendant ce temps-là nous vîmes encore nos gens fort loin, mais ce ne fut que pour un moment, & depuis on ne les vit plus; ce qui nous fit croire que le radeau avoit coulé bas par quelque accident imprévu: à quoi il y a quelque apparence puiſqu'on n'a jamais pu ſavoir ce qu'ils étoient devenus. Les fortes conjectures que nous avions de leur perte ayant ruiné notre eſpérance (car nous faiſions fond ſur les bons offices qu'ils avoient promis de nous rendre quand ils ſeroient à Terre) nous ſongeâmes à faire un autre radeau; & quand il fut achevé, nous trouvâmes qu'il n'étoit propre que pour dix ou douze hommes. C'eſt-pourquoi nous prîmes d'autres meſures, & commençames par faire ſauter la hune du grand mât que l'on avoit déja coupé, & dépouillé de tous ſes agreils. Enſuite il nous faloit la vergue, mais comme elle étoit fort avant dans l'eau, embaraſſée de ſa voile & de ſes cordages, nous ne la pouvions dégager. Après avoir cru la choſe impoſſible, l'Ami dont j'ai parlé tantôt nommé Guillaume ou Willem Baſtians, ſe fit noüer une corde autour du corps, ſauta dans la Mer, & alla couper tous ces embârras qui nous empêchoient d'achever ce que nous avions commencé. Cependant la nuit & les houles nous incommodoient également; l'une par ſon obſcurité, & les autres par leur violence: ainſi nous étions à tous momens ſur le point de périr.

Comme la plupart étoient occupés à couper le mât d'avant qui étoit le ſeul qui fût debout, ſix de nos gens complotérent de s'évader ſécrettement ſur le radeau qu'on venoit de faire; & ſans ſe ſoucier de ce qui pourroit arriver aux autres, ils ſe mirent en devoir d'exécuter leur lâche deſſein. Ils avoient même déja coupé les deux cordes où il étoit attaché, & commençoient à s'éloigner du vaiſſeau, lorſque le mât que l'on coupoit tomba dans la Mer devant le radeau, & par ſa chute le fit retourner auprès du

tant la joie de se voir hors de péril les occupoit. Ainsi plusieurs qui y avoient le plus contribué se contentérent de tres-peu de chose ; & ceux qui avoient donné le moins se trouvérent les mieux partagés. Il y eut même tant d'indifférence à cet égard qu'il y eut de l'argent de reste dont nul ne voulut s'approprier ; c'est-pourquoi on le distribua à ceux qui n'en avoient point, étant fort assurés que de toutes les espéces que nous avions apportées, il n'y en avoit pas une qui n'eût cours dans le Royaume de Bengala. Aprés cette distribution il s'en trouva encore un sac dans un tonneau où il y avoit eu du biscuit qu'on ne daigna pas regarder ; & on l'eût laissé où il étoit, si notre maître de navire n'eût pris le soin de s'en charger.

Nous allâmes ensuite si près du rivage, que nous crûmes voir des pêcheurs qui étendoient leurs filets, & qui sembloient fort occupés à les faire sécher au Soleïl. A mesure que nous approchions nous vîmes d'autres hommes qui nous parurent vétus comme nous, & que nous prîmes pour l'autre moitié de notre Equipage. Ils avoient tous les mêmes habits, les mêmes chapeaux, les mêmes bonnets ; excepté quelques-uns qui n'étoient couverts que de toile à voile ; & quelques autres qui ne l'étoient que depuis la ceinture enbas. Ce fut ainsi qu'ils nous parurent avec des lunettes de longue-vuë, & tous ceux qui s'en servirent, crurent voir fort-distinctement ce qu'ils n'avoient vu qu'imparfaitement sans cela. La marée qui nous entraînoit ne nous porta pas de ce côté-là, & ne nous fit pas approcher de Terre aussitôt que nous souhaitions. Cette lenteur nous fit craindre que le succès ne fût pas encore bien certain ; & il y en eut un assés impatient pour vouloir tenter d'aller à nage vers le rivage, il le tenta en-effet, mais apeine fut-il dans l'eau qu'il se repentit de son entreprise & revint sur ses pas, soit que la frayeur l'eût saisi, ou qu'il se crût trop foible pour l'exécuter. Cependant on se souvint que les habitans de Bengala avoient une extrême aversion pour la chair de pourceau, & nous en avions encore de reste ; c'est-pourquoi nous convînmes de la jeter dans la Mer. Mais ce qui nous fit mal au cœur, ce fut de voir que l'on se défaisoit aussi d'un baril de biscuits qu'on pouvoit garder sans conséquence, & distribuer entre ceux qui étoient presque morts de faim, de fatigues, & de miséres. Plusieurs s'y opposérent, mais la plupart y consentirent par la raison qu'on alloit à Terre où l'on n'en auroit plus besoin.

Ainsi nous gagnâmes le rivage & sortîmes de la machine que nous abandonnâmes aux Courans. Dés que nous fûmes à Terre, le Maître du navire & dix ou douze autres des moins incommodés coururent à la découverte; les autres les suivoient de loin, & les priérent de se hâter de leur trouver un lieu commode pour se sécher, etant également pressés du froid & de la faim. En marchant nous nous entretînmes des maux que nous avions soufferts, & du bonheur que nous avions d'être sortis d'un si méchant pas. Nous en parlions avec autant de sécurité, que si nous eussions vu les habitans du lieu s'empresser à nous bien recevoir. Les uns disoient que ceux que nous avions vu en Mer, tant les Hollandois que les Mores ne pouvoient pas être loin delà. Les autres disoient que ces Mores étant à la pêche pour leurs maîtres, avoient fait rencontre de nos gens qu'ils avoient conduits dans leurs hutes, & que nous les pourrions trouver dans un bocage que nous voyions. En parlant de la sorte nous allions gayement à ce bocage où nous ne doutions pas que les habitans ne nous reçussent comme nous souhaitions : Mais notre opinion étoit mal fondée; en arrivant à ce bocage nous n'y trouvâmes ni hommes ni bêtes, ni voies, ni sentiers qui y conduisissent, ni la moindre marque qu'il eût jamais été habité. Quelques-uns des plus fatigués ayant fait fond sur le secours qu'ils pensoient trouver dans ce bocage, ne pouvoient croire ce qu'ils voyoient; & criant de toute leur force, s'imaginoient qu'on dût leur répondre, mais ils s'égosillérent en-vain, on ne leur fit point de réponse; & il falut continuer la marche par un bois sombre, épais, & peutêtre rempli de bêtes dont nous pouvions être la proie. Cette pensée jointe au mal présent, & aux fatigues précédentes acheva de nous accabler. Comme nous avancions le cœur serré, plein d'amertume, & nous demandant les uns aux autres ce que pouvoient être devenus le maître & ceux qui l'accompagnoient, nous les trouvâmes fort profondément endormis; & le besoin que nous avions d'en faire autant, nous obligea de les imiter.

A notre réveil nous nous entretînmens des Mores & des Hollandois que nous pensions avoir vus proche du rivage; & ne les trouvant point où apparemment ils devoient être, nous ne doutâmes plus que cette vuë qui nous avoit paru si distincte, ne fût une vision. Le jour étant fort avancé nous résolûmes de passer la

ni la même d'élicatesse ; & la faim nous pressa de-sorte, que l'odeur ne nous empêcha pas de la manger jusques au cuir.

A un grand quart de lieuës delà nous nous trouvâmes près d'une riviére, audelà de laquelle nous vîmes huit Mores arrêtés que nous prîmes pour des Bengalois. Nous fîmes déslors ce que nous pûmes pour la passer, mais sa trop grande profondeur rendit nos efforts inutiles. Une heure après elle nous parut plus guéable, & nous la passâmes en-effet avec autant de joie que si nous eussions été certains d'un hureux succès. Quand nous fûmes de l'autre côté ces Mores coururent audevant de nous, se jetérent à nos piés, les baisérent, & demeurérent long-temps à genoux, levant les yeux au Ciel en parlant, comme pour le prendre à témoin de leur innocence & de l'injustice qu'on leur faisoit. Ces gens qui étoient au nombre de huit, assavoir quatre hommes, deux femmes, & deux enfans, nous paroissoient fort affligés, mais nous ne les entendions point: & tout ce que nous pûmes faire en voyant floter certaine machine qui les avoit portés jusques-là, fut de comprendre que c'étoient de malhureux esclaves, que la dureté de leurs maîtres avoient obligés de s'enfuir.

Ces pauvres gens n'étant donc pas ce qu'il nous faloit, nous repassâmes de l'autre côté de la riviére, où après avoir fait bon feu, nous allâmes chercher la Tortuë que nous avions négligée & la fîmes cuire dans son écaille. Chacun ensuite en prit un morceau qui ne pouvoit pas être grand [car nous étions trente & une bouche] & le mangea de bon appétit, ou pour mieux dire le dévora. Et comme la faim nous pressoit encore, nous regretâmes les provisions que nous avions jetées dans la Mer, & nous nous dîmes les uns aux autres que nous étions justement punis de la folie que nous avions faite. Ces lamentations furent suivies d'un morne silence, & enfin de la priére, après laquelle on s'accommoda le mieux qu'on put pour reposer.

Le lendemain le maître avant que de marcher donna à chacun une tranche d'un fromage de trois livres qu'il avoit apporté du vaisseau ; & par l'ordonnance du Chirurgien qui étoit aussi notre Médecin, nous bûmes là-dessus une tasse d'eau à-demi salée, & nous en trouvâmes fort bien.

Après une marche de cinq ou six heures nous nous trouvâmes au bout d'une pointe de terre, qui nous fit connoître que ce lieu étoit une

une Ile, & qu'elle pouvoit être éloignée de la Terre ferme de huit ou neuf lieuës. Ces conjectures achevérent de nous troubler; & nous commençâmes à nous résoudre à mourir de faim & de misére dans un lieu stérile & desert. Nous ne voyions partout que des arbres les uns secs & les autres verds qui n'étoient chargés que de feuilles, triste & amére nourriture, dont néanmoins nous jugions qu'il faudroit nous contenter.

Nous nous arrétâmes sur cette pointe autant de temps qu'il en faloit pour nous déterminer; & nous convînmes que le plus seur étoit de retourner au lieu où nous avions passé la prémiére nuit dans cette Ile. En y allant nous passâmes proche de l'endroit où nous avions mangé la tortuë, dans l'espérance d'y trouver de ces *Léganés* dont nous avions parlé. Depeur de les effaroucher deux de nos gens armés d'une hache & d'un coutelas marchérent les prémiers & nous les suivîmes de loin. Ils revinrent bientôt aprés avec un de ces animaux que nous portâmes au lieu où nous avions résolu d'aller. Comme on y avoit laissé le Lecteur, on le chercha, on l'appela & tout cela ne servit de rien, car il ne parut ni ne répondit.

Nous cherchâmes ensuite un lieu commode pour y fixer notre demeure tandis que nous serions dans cette Ile; & nous jugeâmes qu'il valoit mieux que ce fût proche du rivage que vers le milieu du Bois, où nous serions tres-mal postés pour découvrir les bâtimens qui pourroient passer, la seule & unique espérance que nous eussions de sortir de ce triste lieu.

Ensuite on amassa du bois, on fit du feu, & l'on coupa le Leganés avec sa peau en autant de portions que nous étions d'hommes. Chacun prit la sienne & la fit cuire à sa fantaisie; les plus affamés presque point, depeur que le feu ne la diminuât, & les autres un peu davantage par la même raison, n'étant déja que trop petite à leur gré, acause que cet animal n'est que de la grandeur d'un chat. La chair en est fade & desagréable, mais la grande faim la fit trouver bonne, aussi bien que l'eau toute amére & salée qu'elle étoit. Demi-heure aprés on prit la Bible, car nous en avions encore deux, & le Pilote fit la priére; puis tour à tour on dormit auprés du feu, tous ne pouvant pas y être ensemble.

Le lendemain nous commençâmes la journée par prier Dieu qu'il lui plût nous regarder d'un euil de compassion, & finir des

mi-

devint plus libre, & nous commençâmes à nous relever, mais nous étions si foibles, qu'apeine pouvions-nous marcher.

Depuis ce moment-là nos forces ne revinrent plus; & soit que ce fût un effet de ces méchantes féves, ou du peu de nourriture que nous prenions depuis si long-temps, nous n'avions pas la force de porter du bois pour nous chauffer. Cette incommodité fut suivie de quelque dégoût pour les feuilles que nous avions trouvées si bonnes, & nous n'en pouvions plus manger qu'avec quelque sorte de répugnance, parcequ'après les avoir mangées, nous sentions dans la bouche une odeur forte comme de punaises qui nous étoit insupportable. Aulieu de ces feuilles j'essayai souvent de manger de l'herbe, mais je la trouvai encore pire, & il me fut impossible d'en avaler.

Nos forces diminuant toujours, & ne voyant nulle apparence de sortir de ce méchant lieu, on tint conseil, & l'on convint qu'il faloit faire un radeau pour aller dans une autre Terre; & l'on coupa de petits arbres qui étoient le long du rivage, & ausquels on ôta l'écorce, dont on se servit pour les assembler. Ce radeau ne se trouva propre que pour porter cinq hommes au-plus, & chacun vouloit être de ce nombre: car quoique l'ordre de ces cinq hommes fût de se hâter de revenir au secours des autres avec des rafraîchissemens; ce devoit être un avantage pour ceux-là, qui avant que de revenir prendroient apparemment le temps de se rafraîchir les prémiers. Pour nous mettre d'accord on s'en rapporta à l'avis du maître qui les nomma comme il lui plut, & qui leur conseilla de côtoyer l'Ile jusqu'à ce qu'ils fussent à la pointe où nous avions été; & que delà ils commençassent à faire la traversée; qu'en se laissant conduire au flot, il les pousseroit vers deux Iles, audessus desquelles ils trouveroient la Terre ferme, qu'il jugeoit ne pouvoir être éloignée de celle d'où ils partoient que de quelque huit ou neuf lieuës. Outre ces instructions il leur donna un Compas de route: Et après avoir pris des feuilles d'arbres pour se nourir, ils partirent le treziéme jour de notre arrivée en cette Ile & protestérent que si le Ciel faisoit réussir leur dessein, ils seroient bientôt de retour avec les choses nécessaires pour nous tirer de ce labyrinte. Ils avoient chacun une rame, mais nulle ancre ni autre chose qui pût arrêter la machine quand ils auroient la marée contraire. Ils partoient néanmoins pleins d'espérance d'un hureux succès, que nous

Cinq des Voyageurs envoyés vers la Terre ferme.

leur souhaitâmes en les priant de se hâter de venir à notre secours.

Dés qu'ils furent partis nous nous enfonçâmes dans le Bois ; où ayant cherché inutilement dequoi nous nourrir, nous fûmes contrains de nous contenter de nos feuilles d'arbres que l'on ne pouvoit presque plus avaler seules, & sans quelque autre chose qui adoucît une partie de leur amertume. Ainsi la faim nous pressa desorte que nous crûmes ne pouvoir mieux faire que de chercher le corps du Lecteur que nous croyions mort infailliblement, & nous eûmes un chagrin sensible de l'avoir cherché en-vain ; car aprés avoir mangé deux serpens impunément & sans en avoir été malades, nous ne pouvions croire que la chair humaine nous pût incommoder.

Ceux qui restent dans l'île proposent de tuer un des garçons de l'Equipage pour le manger.

L'envie de manger quelque chose plus solide que des feuilles d'arbres continuant de nous presser, il fut proposé de tuer un des garçons de l'Equipage ; mais grace à Dieu on n'insista pas, & ce fut un bonheur pour tous les autres, car si l'on avoit commencé il est certain qu'on eût continué à proposer la même chose, & même qu'on se fût tué ou par surprise ou par violence. Quoique la chose n'eût pas réussi, nous ne laissâmes pas de nous défier les uns des autres, & depuis ce temps-là on ne dormit plus qu'en tremblant, chacun ayant peur que les autres ne conspirassent contre lui, & ne prissent pour l'égorger le temps de son repos.

Sur le soir nous apprîmes que deux de nos gens qui avoient suivi par terre ceux qui étoient partis le matin par eau, les avoient joints le soir à la pointe, où ils avoient demandé avec tant d'instances qu'on les prît, que l'on n'avoit pu s'en défendre ; mais qu'auparavant l'on avoit joint à leur radeau quelques arbres.

Sur ces entrefaites quelqu'un vint dire qu'il venoit de voir un serpent d'une grandeur & d'une grosseur prodigieuse : qu'il n'avoit osé l'attaquer tout seul, mais qu'étant tous ensemble, il seroit aisé de l'assommer. D'abord chacun prit un bâton, & courut au lieu où il devoit être avec une joie incroyable. Nous tuâmes chemin faisant un léganés qui tomba d'un arbre à nos piés, & ravis d'avoir déja dequoi mêler avec nos feuilles, nous poursuivîmes notre route. Mais par malheur le serpent étoit disparu ; & nous eûmes le déplaisir de le chercher long-temps en-vain. Comme la perte fut sensible, il faloit pour nous consoler une bonne avanture, & nous

n'en

n'en voulions point de meilleure que la rencontre du cadavre de notre Lecteur. On le chercha avec autant d'empressement qu'on avoit cherché le serpent ; mais tous nos soins & nos souhaits étant inutiles, on partagea le léganés, dont les portions étoient si petites que sans le secours des feuilles d'arbres dont on mangea beaucoup, nous n'eussions pu dormir la nuit. Depuis ce repas on fut long-temps sans rien trouver ; & notre foiblesse étoit extrême, quand le Charpentier apporta plein son bonnet de limaçons. Ces petits insectes n'avoient ni cornes ni coquilles, & nous les prîmes pour des limaçons, faute d'avoir un nom plus propre à leur donner. Mais sans nous informer du nom, ni si c'étoit un aliment qui nous fût propre, nous nous fîmes mener au lieu où le Charpentier les avoit trouvés, & le dépeuplâmes de-sorte qu'il n'en resta pas un. Lorsque nous fûmes de retour nous les jetâmes en divers endroits qui nous parurent un moment après d'un bleu céleste : ce qui nous fit croire que ces insectes étoient pleins de venin, & qu'il n'étoit pas seur d'en user. Ce fut l'opinion de quelques-uns, mais la plupart raisonnérent tout autrement, & dirent que beaucoup de bêtes passoient pour venimeuses qui ne l'étoient qu'en idée. Témoins les serpens dont on disoit que le venin étoit si subtil & si dangéreux, & qui néanmoins ne leur avoient point fait de mal. Qu'après cette épreuve qui leur avoit si bien réussi, ils pouvoient sans risque en faire une autre ; & qu'au reste s'ils en avoient, le feu le pourroit dissiper.

Ce raisonnement l'emporta, nous convînmes tous d'en manger, & pour les cuire nous fimes un grand feu, sous les cendres duquel nous les mîmes ; & quand ils furent cuits, on les mangea, on les trouva bons ; & pour achever le régal, on but de l'eau à-demi salée, puis on songea à se reposer. Une heure ou deux après, le Charpentier commença à se trouver mal, & tomba enfin en défaillance. Dés que nous le vîmes en cet état, nous nous crûmes prêts d'y tomber, & cependant nous nous entretînmes de toutes les sortes de contrepoisons dont nous avions entendu parler. Tous ces discours furent inutiles, & l'on ne dît rien qui fût aisé à éxécuter, ainsi nous résolûmes d'attandre patiemment l'effet de ce fatal repas.

Demi-heure après nous tombâmes comme le Charpentier, & nous eûmes les mêmes symptômes. Durant deux heures nous sentîmes

tîmes dans les entrailles des douleurs aiguës, mais la plus grande étoit la difficulté de respirer, & nous étions si oppressés, que nul n'espéroit en guérir. Peuapeu néanmoins les plus grandes douleurs cessérent, mais la foiblesse continua; & dés que nous pûmes marcher la faim nous pressant comme de coutume, nous allâmes nous gorger de feuilles. Depuis que nous en usions nous ne savions ce que c'étoit que d'avoir le ventre libre, & pas un même n'avoit satisfait aux nécessités de la digestion. Nous ne laissions pas d'avoir des trenchées qui nous desespéroient; & quand nous les avions, ce qui arrivoit fort souvent, il n'y avoit point de tourmens que nous n'aimassions mieux souffrir. Après avoir fait inutilement ce que nous pûmes pour nous soulager, nous nous abandonnâmes à la divine providence, à qui sans cesse nous recommandions nos besoins.

Notre misére augmentant toujours, & sentant diminuer nos forces, nous nous assemblâmes pour conférer des moyens d'en sortir. Après que chacun eut dit sa pensée, il fut arrêté qu'à-moins que de faire une machine qui pût nous porter de l'autre côté, il faloit se résoudre à périr où nous étions. Tous opinoient que ce moyen étoit l'unique qui nous restât, particuliérement depuis que nous n'espérions plus le retour de nos Compagnons. Ceux qui les avoient observés assuroient que dés leur départ ils devoient avoir fait naufrage; qu'ils n'avoient pu surmonter la force des Courans, & qu'ils devoient être si loin de la Côte, qu'ils mourroient de faim infailliblement avant que d'en approcher. C'est sur cette opinion que l'on fondoit l'envie de faire un autre radeau; mais l'entreprise étoit difficile, & quand nous eûmes consulté nos forces, nous nous en trouvâmes incapables. Ainsi nous jugeâmes qu'il faloit céder à la nécessité, & avoir encore patience quelque temps, puisqu'aussi-bien le reméde dont on parloit n'étoit pas des plus assurés.

Aprés que chacun eut dit son avis, le maître du Navire dît que les feux de nuit se voyoient de loin, & qu'il jugeoit fort apropos qu'on en fît un grand sur le rivage, d'où il se faisoit fort qu'on le verroit de dix ou douze lieuës. On choisit pour cela un lieu entourré d'arbres secs qu'on entassa les uns sur les autres, & dont on fit un feu, qui selon notre supputation se pouvoit voir de plus de dix lieuës. Nous en fîmes durant quatre jours avec assés d'ardeur; mais au bout

bout de ce temps notre zéle ſe ralentit, ou plutôt les forces nous manquérent, & nul d'entre nous n'en eut plus pour un travail ſi rude. Le maître du Navire qui étoit grand, robuſte & fort ſain, écouta nos plaintes d'un ſang froid, mais il n'y eut aucun égard; & meſurant nos forces aux ſiennes, il voulut qu'on lui aidât à continuer ces feux, parconſéquent à porter du bois; & nous lui obeïmes avec une peine incroyable. Pour nous encourager il alléguoit pluſieurs exemples qui avoient réuſſi en d'auſſi fâcheuſes rencontres que celle où nous étions; qu'il faloit donc faire quelque effort pour tenter le même ſuccès, d'autant plus que nous n'avions point de reſſource plus aſſurée. On prit donc courage, on porta du bois, & l'on fit encore les jours ſuivans de ces grands feux; mais enfin les forces & le courage manquérent tout d'un coup; & quoiqu'il pût dire on ceſſa de travailler à un ouvrage dont on ne voyoit point l'effet qu'on s'en étoit promis.

Depuis ce temps-là on n'entendit plus que des plaintes & des regrets; la langueur étoit générale; & pluſieurs même ne pouvoient marcher ſans ſecours. Mon ami étoit de ce nombre; il étoit ſi foible & ſi abatu qu'il ne pouvoit ni parler ni lever la tête. Il y avoit entre nous deux une liaiſon ſi étroite, que j'endurois ſes maux & les miens, & j'étois doublement à plaindre, de voir ſouffrir un ami ſincére, & de ne pouvoir le tirer de peine. Dans ſes grands intervales d'abatement & de langueur je demeurois auprès de lui, & ſi je ne pouvois rien faire qui le pût ſoulager, je diſois pour le conſoler tout ce que je ſavois; & il m'avoüoit quelquefois que mes diſcours le fortifioient.

Un jour après nous être entretenus quelques heures du malheureux état où nous gémiſſions depuis tant de temps, il ſe leva gaiement & dît qu'il alloit à la chaſſe, d'où il eſpéroit ne revenir pas les mains vuides. Son eſpérance ne fut pas vaine, il apporta un crapaut de grandeur énorme que nous fimes bouillir dans un pot que nous avoient prété les Négres dont nous avons parlé Quand il fut cuit il m'invita à ſon feſtin, & je le remerciai d'abord acauſe du mal que nous avoient fait les féves & les limaçons; mais quand je vis que ces réfléxions ne l'épouventoient point, je crus le pouvoir imiter, & de concert nous allâmes querir des feuilles avec leſquelles nous le mangeâmes. La prémiére heure ſe paſſa enſuite avec quelque ſorte d'appréhenſion; mais enfin le *Feſtin de crapaut.*

cra-

crapaut ne nous fit pas plus de mal que les serpens, & ce fut pour nous une joie extrême, dans l'espérance de retrouver des uns ou des autres dont nous pourrions faire de bons repas.

Le lendemain le Charpentier se mit en tête de trouver le corps du Lecteur; & il chercha si exactement qu'il vit dans un arbre une des pantoufles du défunt. Il l'abatit avec son chapeau, & en nous la montrant d'un air gai, *bon courage* dît-il, enfans nous le tenons ou peu s'en faut & apparemment il n'est pas loin du lieu où j'ai pris ce que vous voyez. A cette nouvelle nous accourûmes, & un quart de lieuë alentour il n'y eut point de petit coin où il ne fut cherché; mais nous ne fûmes pas plus hureux cette fois que les autres; après avoir cherché quelques heures avec une ardeur incroyable, nous nous retirâmes si melancoliques & si chagrins que nous ne pouvions nous souffrir.

Cette mauvaise humeur qui ne nous quitoit presque plus étoit souvent suivie de certaines petites riotes qui altéroient la charité. Peutêtre qu'en un autre temps on eût tâché de les empêcher; mais dans ce triste & fâcheux état on souhaitoit que les querelleux s'échaufassent, & se batissent jusqu'à la mort afin d'avoir dequoi faire quelques bons repas. Par bonheur on n'en vint pas-là, & quelque démêlé qu'on eût, il se terminoit ordinairement par quelques petites injures. Un jour étant fort attentifs à l'un de ces petits differens, le Chirurgien qui étoit un des plus alertes, nous vint dire qu'il avoit trouvé des feuilles d'arbres bien plus agréables que toutes celles qu'on avoit mangées jusques-là. Elles étoient bonnes toutes cruës; mais étant cuites sous les cendres par petits pelotons, c'étoit encore toute autre chose. Lorsque nous en eûmes goûté, nous le priâmes de nous indiquer l'arbre qui les portoit: A Dieu ne plaise reprit-il, que je vous le montre; comme il est seul en son espéce dumoins que je sache,, si je vous disois où il est, dés la prémiére rafle il n'y resteroit pas une feuille, & je serois alors aussi avancé que j'étois avant que je l'eusse trouvé. Nous ne fîmes pas grande instance, car nous prétendions l'épier de-sorte, que malgré lui nous découvririons son trésor. Mais nos prétentions furent vaines, le Chirurgien fut plus fin que nous, & quelque soin que nous prissions, son arbre ne fut point visible.

Nous eûmes donc recours à notre reméde ordinaire qui étoit la pa-

patience. Nous nous y exhortâmes mon ami & moi en nous promenant sur le rivage, où notre promenade fut si longue, que nous parvînmes au lieu où étoit le Busle que nous avions trouvé mort le prémier jour que nous mîmes le pié dans l'Ile. La mauvaise odeur de cette charogne étoit telle que nous fîmes d'abord quelques pas pour nous en éloigner; mais la faim étant la plus forte nous nous demandâmes où nous courions, & si nous étions sages d'avoir encore ces délicatesses? Retournons di-je à mon ami, passons auprès de cette charogne, & apprenons à nous vaincre en toute maniére. Je faisois l'homme fort & il sembloit que je le fusse, mais ce n'étoit rien moins que cela: j'étois entraîné vers ce Busle par la violence de la faim; & je voulois tenter si en le voyant de plus près je pourrois me résoudre à y chercher dequoi l'éteindre. Mon ami me crut, nous retournâmes, & en regardant la charogne; que vous en semble lui dis-je en riant, l'odeur en est extrémement forte, mais pensez-vous que le goût en soit si mauvais? Pour moi, continuai-je, je m'imagine que si le feu y avoit passé elle ne feroit point de mal. Il ne crut pas d'abord que je parlasse sérieusement; mais quand il connut ma pensée, il dît tant de choses pour m'endissuader, que je fus obligé de feindre que je n'y pensois plus.

Nous nous éloignâmes donc insensiblement de ce lieu, & en cherchant attentivement quelque chose de plus sortable, nous gagnâmes la pointe de l'Ile qui avance le plus vers la Terre. Notre peine fut inutile, nous ne vîmes rien qui nous satisfît, & faute d'un mêts plus solide, nous dîmes pour nous consoler tout ce que nous savions.

Après avoir épuisé toutes nos raisons, nous nous sentîmes l'esprit aussi foible, & aussi peu disposé à soufrir la faim qu'auparavant. Ainsi nous quitâmes ce froid exercice, & nous remîmes à chercher tout de nouveau; sur quoi la nuit étant survenuë, nous nous rendîmes à jeun auprès de nos gens que nous trouvâmes occupés à faire un de ces grands feux dont nous avons parlé. C'est où le maître du navire mettoit toute son espérance, & le seul signal à son avis qui pût avertir que nous étions-là. Aussi étoit-il extrémement âpre à ce travail, & il portoit lui seul ce que quatre autres ne pouvoient traîner. Cet homme étoit si fort & avoit tant d'embonpoint, qu'apeine s'appercevoit-on qu'il eût jeûné aussi-bien que nous. Lorsque le feu fut aussi grand qu'on le vouloit, chacun soupa des feuilles d'ar-

d'arbres qu'il avoit amaſſées, & après avoir fait la priére, nous tâchâmes de mieux dormir que nous n'avions mangé.

Le lendemain deux de nos gens apportérent un petit *Léganés* qu'ils avoient trouvé à-demi mort. Sans s'informer d'où venoit ſon mal qui pouvoit être contagieux, ils le donnérent au maître car ils n'oſoient faire autrement; l'ordre établi portant que tout ce qui ſe trouveroit ſeroit partagé également. Juſques-là cet ordre avoit été aſſés bien gardé; mais en cette rencontre on commença à ſe relâcher, & l'équité fut mal obſervée; Ceux qui avoient pris cet animal dirent qu'il faloit conſidérer qu'il étoit fort petit; & que ſi on en vouloit faire vint & quatre portions, chacune ne ſeroit que de la groſſeur d'une noix: Que ſi peu de choſe ne feroit qu'aiguiſer l'appétit, qui n'étoit déja que trop violent, c'eſt-pourquoi il valoit mieux n'en faire que cinq ou ſix parts pour cinq ou ſix hommes qui furent nommés, & à qui on les diſtribua. De ces ſix favoris il n'y en eut un à qui l'injuſtice fit peur. Ce fut le Chirurgien qui donna généreuſement la moitié de ſa portion à ceux qui n'avoient rien eu. Ceux-ci affamés au dernier point, & outrés du tort qu'on leur faiſoit s'en plaignirent d'abord doucement, & peu-après, ils eclatérent, & reprochérent tous enſemble au maître, que pourvu qu'il fût bien il ne ſongeoit pas au mal des autres. Qu'au reſte il avoit fait cette loi, & qu'il devoit rougir d'être le prémier à l'enfraindre. Pour ſe défaire de ces importuns, le maître leur fit jeter la peau qu'ils demandoient avec inſtance. Ce fut néanmoins contre le gré de ceux qui avoient mangé la chair, & ils la céderent avec peine, mais enfin elle fut cédée. Celui à qui on la confia pour la partager alloit le faire de bonne foi, lorſque quelques-uns des plus affamés ſe jetérent deſſus, & la lui ôtérent par force. D'autres qui ne l'étoient pas moins, étonnés de cette violence ſe jetérent ſur ces derniers, & s'étant trouvés les plus forts eurent auſſi les plus gros morceaux. Pour mieux conſerver leur butin ils s'enfoncérent dans le bois où ils le mangérent en repos. Ceux qui eurent moins de précaution ou qui ſe fioient en leurs forces ſe virent bientôt aſſaillis par d'autres qui leur ôtérent une partie de ce qu'ils avoient. Ceux qui n'avoient encore rien eu ſe jetérent ſur ces derniers, qui gardérent ſi bien leur proie qu'on ne put la leur arracher. On commençoit à s'échauffer, & il eſt ſans doute que les coups euſſent ſuivi de près les injures, ſi ceux qui avoient arraché un peu de cette peau ne s'étoient hâté de l'avaler.

Lorſ-

Lorsqu'on ne vit plus rien à espérer de ce côté-là chacun courut ailleurs ; & l'un des plus âpres à chercher trouva les restes des deux serpens que nous mangeâmes les prémiers jours de notre arrivée en ce lieu. Les entrailles de ces reptiles étoient devenuës bleuës, gluantes, & s'étoient tellement gâtées, qu'on ne les pouvoit voir sans horreur. La moindre de ces circonstances dégoûta d'abord les plus affamés ; mais ce dégout ne dura pas : Et quand on vit qu'un de la Troupe en avoit mangé sans accident, & sans avoir usé d'autre précaution que de les laisser un moment sur les charbons, nous courûmes voir si celui qui venoit de faire un si bon repas avoit tout emporté, & nous trouvâmes un million de vers qui couvroient ce que nous cherchions. Nous écartâmes ces escadrons, & trouvâmes que leur pâture étoit bleuë comme de l'azur. Quelques-uns dirent que cette couleur étoit une marque d'un violent poison, & qu'ils aimoient mieux mourir de faim que d'en manger. Un autre repartit qu'ils raisonnoient comme des innocens qui ne savoient pas que le poison n'a point de couleur affectée. Que celle qu'ils voyoient étoit une impression de l'air qui agissoit différemment suivant la nature des sujets où il se rencontroit. Mais sans aller si loin reprit-il, comment voulez-vous que le poison qui de soi est mortel donne la vie à tant d'animaux qui n'ont point d'autre nouriture que ce que vous voyez. Croyez moi dit-il, mangeons-en & je vous répons du succès. Comme il achevoit ces paroles il se jeta sur ces méchans restes, qu'il prit avec une âpreté qui nous fit craindre qu'il n'en laissât point. Nous avions trouvé ses raisons si justes, ou plutôt la faim nous pressoit de-sorte, que nous ne pûmes nous résoudre à manquer l'occasion de l'apaiser en partie. Nous partageâmes donc avec lui ce petit tas d'ordures, & le portâmes au lieu où nous couchions. Quelques-uns de ceux qui avoient vu avec horreur ce que le prémier avoit mangé nous voyant revenir chargés de la même provision, nous demandérent si nous avions tout enlevé, & sans attandre la réponse, ils coururent sur les lieux pour en être plus assurés. Cependant nous fîmes de ces saletés une grillade que nous trouvâmes tres-excellente ; & nous la mangeâmes d'un air si content, que ceux qui peu-auparavant ne la pouvoient voir sans horreur, eurent un dépit sensible de n'être pas de notre écot.

Entre ceux sur qui notre joie fit le plus d'impression, il y en eut

un, qui oubliant qu'il faisoit cuire sur les charbons un peu de sa peau du *Léganés*, courut chercher de notre ragout. A dix pas delà il s'en souvint, & retourna pour prier quelqu'un d'en prendre soin; puis continuant sa pointe il se hâta de voir s'il trouveroit encore quelque chose; mais il retourna les mains vuides, parce que ceux qui étoient allés immédiatement après nous s'étoient hâtés de tout emporter. Le déplaisir d'avoir couru inutilement fut suivi d'un autre qui acheva de le desoler: l'ami à qui il avoit confié sa pitance avoit succombé à la tentation & l'avoit dévorée. Celui à qui elle appartenoit la redemanda à son retour; & quand on lui eut répondu que les charbons l'avoient consumée, il s'emporta contre son ami, lui fit des reproches sanglans, & peu s'en falut qu'il ne l'assomât.

Quand sa bile fut dissipée chacun alla de son côté, & s'empressa à trouver dequoi lui aider à avaler les feuilles d'arbres, qui sans quelque secours avoient de la peine à passer. Pour moi, lorsque je me vis seul, je m'enfonçai dans un marais où j'eus le bonheur de trouver de petits limaçons dont je remplis mon bonnet, mes poches, & les manches de ma chemise. Mes Compagnons me voyant chargé de ce précieux butin me demandérent où je l'avois fait. Je les satisfis, ils y volérent; & cependant mon ami & moi nous fîmes cuire sous les cendres une partie de ces animaux que nous mangeâmes, & que nous trouvâmes parfaitement bons. Tant qu'ils durérent nous ne cherchâmes point autre chose; mais nous étions si affamés que nous n'en eûmes que pour ce jour-là.

Le lendemain mon ami & moi nous allâmes encore en chercher, & en trouvâmes dans un autre endroit. Nous n'en primes que plein nos poches parceque la nuit s'avançoit; & nous étions si foibles qu'il nous faloit beaucoup de temps pour nous rendre auprès de nos Compagnons. Quand nous y fûmes, qu'aportez-vous-là dît le maître? Et quand il vit ce que c'étoit, ha, si reprit-il, que voulez-vous faire de ces ordures? Nous fûmes si surpris de l'entendre parler de la sorte que nous crûmes qu'il étoit troublé. Mais sans s'émouvoir de notre surprise, venez, venez dît-il, mes enfans, j'ai quelque chose de meilleur pour vous. Il nous montra au fond d'une manne de petits poissons qu'il nous abandonna en disant, que nous les mangeassions à la bonne heure sans nous informer d'où ils venoient. Ce n'est pas-là dequoi il s'agit répliquai-je,

ni dequoi nous sommes en peine ; de quelque part que ce poisson vienne il est le bien venu, & je prétens en faire un des meilleurs repas de ma vie. En même temps nous courûmes aux feuilles qui nous servoient de pain ; & nous choisîmes les plus grandes pour enveloper le poisson que nous fîmes cuire sous la cendre. Il est inutile de dire que nous le trouvâmes excellent, & que sans autre sauce que celle du bon appétit que nous avions depuis si long-temps, il fut trouvé plus délicat que le mieux apprêté & le plus exquis de tous les mêts dont nous eussions jamais mangé. Pendant le repas nous résolûmes mon Camarade & moi de ne rien omettre pour découvrir d'où venoit ce poisson ; & dés-qu'il fut fini nous allâmes trouver notre bienfaicteur, que nous priâmes de nous dire en quel endroit il l'avoit pêché. Il n'en fit pas de difficulté. Il dît qu'il avoit fait une fosse sur le bord de la Mer que le flux avoit remplie ; qu'à son reflux il l'avoit épuisée avec son chapeau ; & qu'il y avoit trouvé ce poisson. Je ne puis exprimer la joie que nous causa cette nouvelle, dans la pensée que si la chose avoit réussi une fois, nous pourrions avoir le même succès en usant des mêmes moyens ; cela étant nous éspérions que l'avenir seroit moins amer, & goûtions par avance un plaisir qui ne devoit être qu'en idée. En effet nous fîmes tout ce que nous pûmes, & dans aucune des vint fosses que nous creusâmes il ne se prit pas un poisson. Ce malhureux succès nous fit retomber dans notre prémiére détresse, car ayant fondé sur un mets plus solide que les feuilles d'arbres, nous ne pûmes nous voir réduits à y avoir recours qu'avec une peine inexprimable.

Le peu de secours que nous en tirions nous fit chercher quelque autre chose avec tant de soin & d'éxactitude, que nous trouvâmes mon ami & moi un gros crapaut dont la vuë nous réjouit. C'est une étrange chose que la faim : elle rend plaisans & agréables les objets les plus affreux ; & ce qui fait peur hors delà devient quand on en est saisi prétieux, utile & charmant. Dés que nous l'apperçûmes nous le prîmes sans aversion, & plus ménagers que l'autre fois, nous le mîmes sans le vuider & tel qu'il étoit sur les charbons ; d'où un moment aprés nous le retirâmes & en fîmes un fort bon repas.

Ce mêts fut trouvé excellent & n'eut aucune fâcheuse suite, *Ragout de crapaut.*
mais il étoit en si petite quantité qu'il ne dura guéres dans nos estomachs.

machs. Un quart d'heure après, la faim nous reprit, nous tombâmes dans la même peine, & n'y voyant point d'autre reméde que celui de sortir de ce triste lieu, nous résolûmes d'amasser le plus que nous pourrions d'arbres secs, & d'en faire un radeau qui pût nous porter en Terre ferme. Le maître ayant su notre dessein eut bien de la peine à y consentir. Il nous représenta le péril où nous nous exposions; puisque nos camarades, qui avoient tenté la même fortune y étoient demeurés: que nous ne pouvions pas espérer d'être plus hureux qu'eux puisque nous n'avions pas de meilleurs moyens d'en sortir; aulieu que dans peu de temps nous verrions peut-être passer le long de ce rivage quelques barques de pêcheurs où nous pourrions être reçus. Ces raisons étoient vraisemblables & nous en demeurions d'accord; mais le sort en étoit jeté, quoiqu'il arrivât nous voulions sortir de cette affreuse solitude, & le maître enfin nous permit de faire ce que nous pourrions pour cela.

Dés que nous eûmes son consentement nous coupâmes des arbres secs; & nous fîmes de leurs écorces de petites cordes qui servirent à les lier ensemble. Nous n'y avions travaillé que trois ou quatre heures quand nous commençâmes à éprouver que cet ouvrage excédoit les forces de quatre ou cinq squélettes qui à tous momens plyoient sous le faix, & que les autres ne voulurent nullement aider. Ceux-ci alleguoient que leur foiblesse n'étoit pas moindre que la nôtre; qu'ils avoient rendu vainement ce service à d'autres, & qu'ayant perdu toute espérance ils ne se soucioient plus de rien.

Le refus qu'ils firent de nous aider ne nous rebuta pas, nous continuâmes notre ouvrage, & plus nos forces diminuoient, plus nous nous hâtions de l'achever. Avec tout cela je ne croi pas que nous en fussions venus à bout, si deux des plus jeunes & des plus forts de l'Equipage ne s'étoient joints à nous. Leur secours vint si apropos que nous achevâmes le radeau à la réserve de tres-peu de chose à quoi le vif de l'eau nous empêcha de travailler durant quelques heures.

En attandant le reflux de la marée nous nous mîmes tous à fumer des feuilles autour d'un petit feu; & en fumant je pensai qu'on avoit souvent vu des Léganés acharnés après le busle, & que s'il y en avoit encore je pourrois en prendre quelqu'un. Je

pris

pris cette pensée pour une espéce de révélation ; j'allai me cacher derriére un arbre où j'attandis long-temps en-vain. Cependant je songeai que si le bufle étoit un ragout pour ces animaux, il faloit que sa chair ne fût pas encore si mauvaise que nous nous figurions. De ces réfléxions je vins aux effets ; & à l'un des endroits que je crus le moins gâté, j'en coupai un gros morceau & rejoignis mes Camarades.

Dés que l'on vit ma provision chacun ouvrit de grands yeux pour la regarder, & tous ensemble me demandérent confusément quelle chair c'étoit, où je l'avois prise ? & s'il y en avoit encore? Ils furent un peu surpris quand je leurs dîs que c'étoit de la chair du bufle, car jusques-là nul autre que moi n'avoit eu la pensée d'en venir à cette extrémité, mais quand ils virent que cette chair qui sentoit si mal, ne choquoit pas si fort la vuë, plusieurs y coururent à mon exemple & en prirent le plus qu'ils purent. Avant que ceux-ci fussent de retour je mis ma portion sur la braise, d'où la voulant tirer avec un bâton fait exprès, il ne se trouva qu'une humeur gluante qui ne pouvoit nous être utile.

Cette expérience me fit tout quiter pour courir à nos gens à qui je conseillai de laisser le gras & de ne couper que du maigre. En même temps nous mîmes tous la main à l'œuvre & en coupâmes quarente livres qui furent mises sur des arbres secs, comme étant plus propres à notre avis pour leur faire perdre une partie de leur mauvaise odeur. Nous en fîmes rôtir un morceau qui fut distribué également. L'odeur en étoit si mauvaise que plusieurs crurent qu'ils alloient crever, & cependant ils en mangérent & la trouvérent passablement bonne.

Comme toute la bande n'avoit pas été du régal, nous en portâmes une portion au rendez-vous & fîmes en sorte que le reste ne fût pas découvert. Nous la donnâmes au maître & lui dîmes que c'étoit du bufle. Il n'étoit pas dît-il, nécessaire de me dire ce que c'est, à l'odeur je l'ai reconnu ; de grace reprit-il, portez votre présent ailleurs. Comme il achevoit ces paroles je voulus m'approcher de lui pour lui dire qu'il n'étoit pas si mauvais qu'il s'imaginoit : mais il me dît que mon haleine étoit insupportable, que j'infectois l'air qu'il respiroit, & qu'il avoit déja mal au cœur. En disant cela il se retira, & alla chercher un autre gîte.

Les autres un peu moins délicats s'approchérent de nous, & nous prié-

priérent de leur en donner. Nous leur en donnâmes, ils en mangérent; & ces prémiers morceaux irritérent tellement leur appétit qu'ils sembloient être possédés. Lorsque les plus ardens eurent dévoré leur portion, ils vouloient de celles des autres: ceux-ci n'y vouloient point entendre; & ce refus mêlé d'aigreur émut une contestation qui nous fit craindre qu'ils ne se mangeassent les uns les autres. Pour les appaiser nous leur donnâmes de ce que nous gardions pour nous, mais cela ne fit que les enflammer, il leur en faloit davantage, & quoiqu'il fût nuit il vouloient aller où étoit cette charogne pour en manger tout leur sou. On leur représenta que la nuit étoit trop obscure, & que c'étoit pendant ce temps-là que les Kaimans & les crocodiles se promenoient sur le rivage. Ils se rendirent à cette raison, mais ils dormirent peu, nous nous sentîmes tous des effets de leur avidité, & il falut acheter la paix au prix de ce qui nous restoit. Aprés qu'ils eurent tout mangé quelques-uns d'entre eux s'assoupirent; les autres dîrent que la faim les tourmentoit plus qu'auparavant; & surtout il y en eut un qui dît que la nuit lui duroit un siécle, qu'il lui étoit impossible de reposer, & qu'il ne croyoit pas qu'il y eût un mal comparable à la faim qu'il sentoit. Cependant il avoit mangé plus de trois livres de cette charogne; & quelques heures avant la nuit la moitié d'un grand poisson qu'il avoit trouvé à-demi rongé sur le rivage. Ce poisson étoit si grand qu'il croyoit d'abord s'en nourrir deux jours; mais depuis qu'il y eut goûté, il n'en fit qu'un repas, & il assura qu'il eût pu en manger quatre fois autant. Ainsi cet affamé troubla par son inquiétude le repos de toute la bande; si-bien que dés le point du jour nous nous levâmes tous; les affamés pour courir au busle, & nous pour achever le radeau que nous avions commencé.

Quelque méchant & gaté que fût ce que nous avions mangé le jour précédent, il nous avoit donné des forces qu'on ne sentoit point quand on ne mangeoit que des feuilles d'arbres. C'est pourquoi démi-heure après que nous fûmes à notre travail, nous le quitâmes pour en faire quelques grillades qui achevérent de nous fortifier. Quelques heures avant la nuit notre radeau se trouva fait; & après nous être un peu promenés nous retournâmes vers nos Compagnons que nous trouvâmes tous occupés, les uns à mettre leur pitance à l'air, les autres à la tourner, quelques-uns à la faire cuire, & à la manger d'un air de gaieté qui eût fait venir l'appétit aux plus délicats.

Lors-

Lorsque le maître sut que que notre radeau étoit prêt, il nous remontra comme auparavant la grandeur du péril où nous allions nous exposer, puisque sans voiles nous ne pouvions aller à Terre, ni résister aux Courans sans ancre. Nous lui répondîmes qu'il n'y avoit rien de si dangéreux pour nous que cette Ile, où nous courions risque de mourir de faim dés que nous n'aurions plus de busle: que si nous n'avions ni voile ni ancre, nous nous sentions assés de forces pour résister aux Courans; & que nous espérions rencontrer quelques Bengalois qui nous recevroient dans leur Bord.

Après quelques autres raisons il nous souhaita un bon voyage, & consentit que nous menassions avec nous un jeune homme de l'Equipage qui parloit Portugais. Comme cette Langue est fort usitée dans les Royaumes de Bengale & d'Aracan, nous en espérâmes un grand secours & ne songeâmes plus qu'à partir. Sur ces entrefaites un des nôtres proposa de faire une ancre à crochet, & dit que pour cela il ne faloit que quatre petits bois crochus, qu'il lieroit si proprement avec des écorces de jeunes arbres qu'ils pourroient mordre le terrain. Cela se pourroit lui répliquai-je, si nous avions dequoi la faire aller à fond, mais comme vous savez il n'y a pas une pierre dans cette Ile. J'ai pourvu à cela reprit-il, nous remplirons de sable deux ou trois manches de chemises que nous attacherons à l'ancre, & vous verrez qu'elle nous rendra le méme service que si elle étoit de fer. Nous vîmes à cela tant d'apparence, que les uns allérent chercher de l'écorce, les autres des branches courbées, & en moins de deux heures notre ancre fut telle qu'on la souhaitoit.

Cet ouvrage ainsi disposé n'étoit encore qu'à-demi fait, il nous faloit vint brasses d'amares & nous ne savions où en prendre dix. Comme nous y pensions nous vîmes venir deux de nos gens chargés de lierre & d'écorce de jeunes arbres. Ils mêlérent l'un avec l'autre, & en firent une corde aussi longue qu'il la faloit.

Le lendemain nous prîmes congé de ceux qui restoient, dans le dessein de revenir bientôt à eux si nous arrivions à bon port. Ils nous souhaitérent un hureux succès, & vinrent avec nous jusqu'au rivage; où après nous être embrassés, nous nous mîmes huit sur le radeau, & gagnâmes la pointe de l'Ile qui regarde la Terre ferme.

 Là

Là nous fîmes encore une pause, nous nous y pourvûmes de feuilles d'arbres, nous y allumâmes du feu, & y fîmes encore un repas. Nous démarâmes ensuite, & peuaprès à force de rames nous nous trouvâmes assés loin de l'Ile. Dabord nous tâchâmes d'avoir la marée de côté, ce qui nous réussit assés bien; mais à mesure que nous avancions, il fut impossible de surmonter la force des Courans. Par bonheur il faisoit calme, ce qui nous donna lieu de nous servir d'un sachet de sable en guise de sonde. Par ce moyen ayant reconnu que la marée nous étoit contraire, nous jetâmes l'ancre sur un fond où le radeau ne pouvoit arer. Cependant la faim nous reprit & nous convînmes de manger; mais auparavant il fut arrêté que les provisions seroient partagées, afin que chacun ménageât la sienne, depeur que notre voyage ne fût plus long qu'on ne pensoit. On commença donc le repas dans le dessein de manger tres-peu: mais apeine eut-on goûté à la viande qu'il fut impossible à la plupart de s'empêcher de la manger toute. Quand ils se virent réduits aux feuilles ils eurent recours aux souhaits, & à prier Dieu de tout leur cœur que la corde rompît pour retourner à l'Ile, dont nous n'étions encore éloignés que d'une lieuë.

Leurs priéres furent exaucées, il s'éleva une tempête, dont le radeau fut si tourmenté que la corde rompit; les houles enlevérent nos provisions qui consistoient en quelques feuilles, & nous poussérent vers le même endroit d'où nous étions partis le matin.

Deux des plus jeunes de la troupe furent destinés à garder le radeau pendant que les autres allérent à terre. D'abord nous courûmes vers le feu que nous avions laissé en partant, & y trouvâmes une des femmes de ces Négres dont nous avons parlé. Dés que cette femme nous vit elle se jeta à nos piés; nous découvrit son corps tout meurtri & tailladé, & nous fit entendre que c'étoient ses gens qui l'avoient mise en cet état. Outre cela cette misérable n'avoit que la peau & les os; & nous jugeâmes que son sort n'étoit pas meilleur que le nôtre. Comme nous ne l'entendions point nous lui fîmes signe de se r'asseoir, & nous nous chauffâmes tous ensemble dans le dessein de nous reposer dés que nous le pourrions. Une heure après la faim nous pressa de telle sorte qu'il fut impossible de dormir. Ce qui acheva de nous desoler

ler

r'asseoir, & lui dis qu'il prît garde aux suites de son entreprise; que ces sortes de pensées étoient plutôt des tentations du Démon que des révélations divines: que cette femme étoit notre image, & que si c'étoit par révélation qu'ils entreprenoient de la manger, c'étoit une des plus chétives & des plus maigres révélations dont j'eusse jamais oui parler. Voyez-vous repris-je que cette femme n'est qu'une carcasse animée, & qu'un squélette couvert d'une peau, qui comme vous voyez n'a pas la mine d'être un mêts fort délicat; & quand cela seroit penseriez-vous en demeurer-là? non sans doute, vous voudriez avoir toujours la même pâture, & Dieu sçait si vos Camarades seroient surement auprès de vous? J'ajoûtai à ces raisons que dans deux heures nous pourrions aller vers le busle, où nous trouverions peutêtre encore dequoi nous rassasier; & que s'il ne se trouvoit rien, il leur seroit libre d'épargner ou de massacrer cette misérable.

Moitié par honte, moitié par un reste d'horreur qu'ils avoient pour cette action, ils dîrent qu'ils n'y pensoient plus & tâchérent de s'assoupir. Dés le point du jour ils se levérent & me sommérent de ma promesse. J'étois si foible que je ne pouvois presque marcher; & delà au lieu où étoit le busle il y avoit plus d'une lieuë. Je les priai donc de me dispenser d'une voiture si incommode; mais j'eus beau dire, ils voulurent absolument que je fusse de la partie, & il me falut les accompagner. Les quatre plus foibles demeurérent-là, & nous promirent cependant de faire une corde neuve pour amarer à un autre ancre que nous ferions aulieu de celle qui étoit perduë.

A vint pas delà Charles Dobbel retourna vers les quatre autres, & leur recommanda de prendre garde que cette femme ne leur échapât, étant résolu à son retour de lui faire passer le pas, en cas que le buffle fût tout mangé. Nous nous hâtâmes ensuite de nous rendre où étoit le buffle; & nous y trouvâmes beaucoup de chair, mais si gâtée que nous n'en pouvions approcher. Après avoir cherché la meilleure, & vu qu'elle étoit toute égale, nous en coupâmes deux ou trois morceaux que nous mîmes sur les charbons, & que nous dévorâmes avant qu'ils fussent à demi cuits.

Il vint pendant que nous les mangions deux de nos gens qui étoient demeurés avec le maître; & nous vîmes bien à leur contenance qu'ils alloient à la provision. Cela nous déplut infiniment, car

car nous craignions qu'ils ne prissent tout. Eneffet c'étoit leur dessein, & la suite nous fit bien connoître qu'ils ne vouloient pas nous en laisser. Après les avoir observés environ une heure, nous les joignîmes pour reconnoître leur intention. Lorsque nous vîmes qu'il ne restoit plus que les os, les larmes nous vinrent aux yeux, & nous nous dîmes les uns aux autres que nous méritions de mourir de faim, pour avoir attandu si long-temps à nous mettre en devoir de les empêcher de tout prendre. Il est un peu tard dît Charles Dobbel, pour avoir de la chair puisqu'ils n'y en ont point laissé; mais il reste encore un peu de la peau, tâchons de l'avoir de gré ou de force. En même temps il les pria de se contenter de ce qu'ils avoient, & de leur laisser ce qui restoit. Ho dît l'un d'entre eux d'un ton ironique ces messieurs-là ne sont ni sots ni dégoûtés: nous avons pris de la chair pourie, & nous leur laisserons la peau qui est ce qu'il y a de plus sain, & parconséquent de meilleur. Pensez-vous nous dît-il, que nous ayons travaillé pour vous? & que nous ayons pris la peine de tourner la bête, pour vous faciliter les moyens de prendre ce qui reste? Nous souhaiterions bien que vous ne manquassiez de rien; mais nous souhaitons encore moins de manquer nous mêmes; & si nous sommes condannés à périr ici, je vous déclare que je ferai tous mes efforts pour périr le dernier.

Le discours de ce babillard nous échaufa la bile, principalement à Charles Dobbel, qui sans se soucier de ces raisons voulut d'abord user de violence; mais je lui remontrai qu'il ne faloit pas aller si vîte, & qu'il ne faloit nous emporter que le plus tard que nous pourrions. Je leur dis donc que notre demande n'étoit ni injuste ni ridicule; que nous étions tous d'un même Equipage, Compagnons de même fortune; & qu'ils devoient avoir égard que nous allions hazarder nos vies aussi-bien pour eux que pour nous. Ces raisons furent méprisées, & Charles Dobbel indigné de ce procédé, allons nous dît-il Camarades, travaillons aussibien qu'eux, qu'avons nous besoin de leur permission? Chacun de nous tira son couteau, & nous leur ôtâmes leur proie.

Nos Voyageurs prêts à se batre pour la peau du busle.

Les autres qui étoient inférieurs en nombre se regardérent quelque temps comme pour s'animer l'un l'autre. Ils nous demandérent s'il étoit juste qu'ils eussent travaillé pour nous, & en disant cela ils levérent l'un une hache, & l'autre un couteau pour

nous

haute qu'il nous falut la passer à nage chargés du butin que nous avions fait sur ceux qui tenoient compagnie au maître.

Trois de ceux qui nous attandoient n'avoient point mangé depuis que nous les avions quités, & ils étoient si foibles qu'apeine pouvoient-ils se tenir debout. Le quatriéme à qui il restoit quelque chose, en fit bonne chére en leur présence, & eut la dureté de leur refuser aussi gros qu'une noix de chair de busle pour leur aider à manger des feuilles dont ils ne pouvoient plus user. Nous ne pûmes entendre sans indignation les justes reproches de ces affamés; nous reprîmes aigrement celui dont ils se plaignoient & lui remontrâmes qu'il mériteroit qu'on lui fit comme il leur avoit fait, mais que nous étions & plus tendres & plus pitoyables que lui, avec qui comme avec les autres nous voulions partager ce que nous avions apporté.

Après avoir fait de notre vol des portions égales, & que chacun eut pris la sienne, nous jugeâmes apropos de veiller tour à tour contre les surprises de nos ennemis, au nombre desquels nous mettions ceux à qui nous avions volé une partie de leur pitance: Et pour nous lier plus fortement les uns aux autres, nous jurâmes de faire les derniers efforts pour nous entreaider en-cas que l'on nous attaquât. Nous demandâmes ensuite ce qu'étoit devenuë la femme qu'on leur avoit laissée en garde, & nous apprîmes que peu-aprés notre départ elle s'étoit sauvée si subtilement qu'on n'avoit pu la retrouver. Nous souhaitâmes alors son retour, & résolûmes unanimement de lui ôter la vie & de la manger, quelque décharnée qu'elle fût.

Des Négres attaquent nos voyageurs.

Dés qu'il fut nuit la sentinelle fut posée & les sept autres se mirent à dormir. Apeine avions-nous reposé deux heures que notre sentinelle vit un Négre armé d'un gros bâton qui venoit doucement vers lui. Lorsqu'il le vit à la portée de son aviron il le lui rompit sur la tête, & de ce coup ce misérable tomba comme mort. Le bruit qu'ils firent nous éveilla, & ayant su ce que c'étoit, nous courûmes après les autres Négres, qui voyant leur homme abatu s'étoient enfoncés dans le Bois. Dés qu'ils sentirent que nous les suivions, ils firent en s'enfuyant un bruit que l'on eût dit être de vint personnes, quoiqu'ils ne fussent que sept ou huit. Aprés les avoir suivis en-vain nous retournâmes au lieu où leur camarade étoit tombé, & où nous pensions le trouver mort: mais nos conjectu-

jectures nous trompérent, ce malhureux s'étoit ſauvé, & il s'étoit ſauvé ſi vîte qu'il avoit oublié ſon bâton.

Nous raiſonnâmes ſur cette avanture, & ne doutâmes point que la femme qui s'étoit chaufée avec nous n'eût donné avis à ſes gens de ce qui ſe paſſoit parmi nous. Elle avoit remarqué à notre départ qu'il n'étoit reſté que quatre des nôtres, qui ſeroient peutêtre aiſés à défaire ſi on les ſurprenoit la nuit. C'eſt aſſurément ſur ce pié qu'ils étoient venus, mais par bonheur aulieu de quatre hommes ils en avoient trouvé huit, l'un deſquels veilloit à la ſureté des ſept autres.

Auſſitôt que le jour parut nous fîmes pour notre ancre une corde ſemblable à la prémiére, & quand nous fûmes prêts à partir, nous trouvâmes que le radeau étoit devenu ſi peſant qu'il ne pouvoit porter que ſix hommes. Il falut donc en renvoyer deux, & le ſort tomba ſur les deux plus jeunes, à qui nous promîmes pour les conſoler de revenir à eux avec un bateau dés que nous ſerions en Terre ferme.

En attandant que la marée nous fût favorable nous nous mîmes autour d'un petit feu, où une heure après nous entendîmes des cris réïtéres qui troublérent notre repos. Quelque frayeur que nous euſſions on jugea apropos de répondre; & un moment après nous vîmes revenir les deux jeunes hommes dont nous avions voulu nous défaire. Ils étoient ſi troublés qu'ils trembloient encore en nous diſant qu'ils n'avoient trouvé ni le maître ni aucun de ceux qui l'accompagnoient: Qu'ils les avoient cherchés non ſeulement où ils avoient accoutumé de paſſer la nuit, mais même en beaucoup d'autres endroits, & qu'apparemment il avoit paſſé quelques Barques où ils avoient été reçus. La répugnance qu'ils avoient à demeurer dans l'Ile nous fit croire qu'ils nous impoſoient; nous les prîmes donc ſéparément & leur fîmes des demandes dont les réponſes furent conformes. Cela nous fit réſoudre de demeurer-là juſqu'au lendemain pour aller nous-mêmes ſur les lieux, & de ne ſortir point de l'Ile que nous ne ſuſſions où ils étoient.

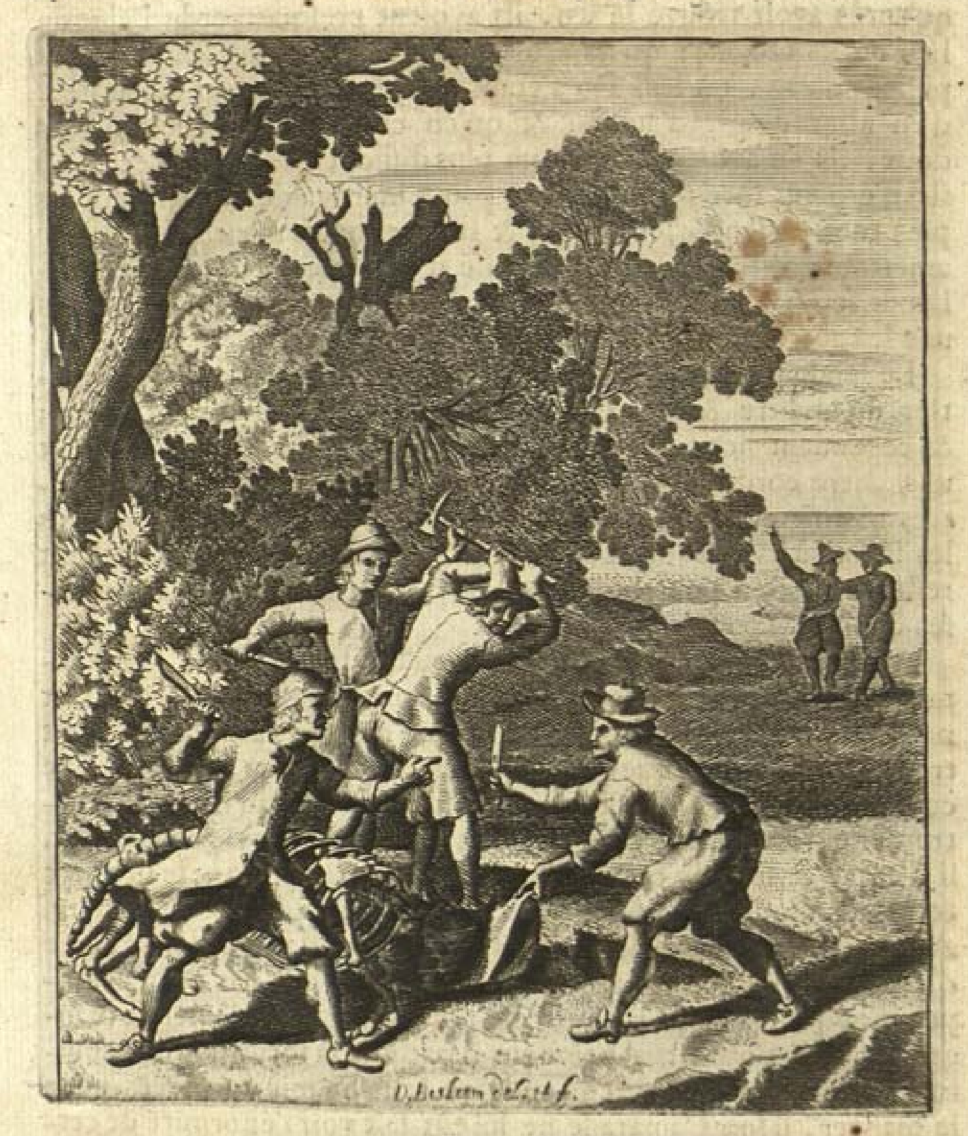
Sur le Minuit le flot étant propre à notre deſſein nous levâmes l'ancre pour aller vers les arbres ſecs, de quelques-uns deſquels nous avions beſoin pour renforcer notre radeau. Après avoir tourné dèmi-heure nous nous apperçûmes un peu tard que la ma-

qu'après avoir trouvé le feu, ils avoient presque perdu l'idée du lieu où ils étoient: qu'ils étoient tombés dans des fosses toutes pleines d'eau, où leur feu s'étant éteint, ils avoient été obligés d'en aller querir d'autre; & qu'en cherchant un chemin plus doux, ils en avoient trouvé un plus difficile que le prémier, d'où ils n'étoient sortis qu'avec une peine incroyable. Ils avoient les piés tout en sang, les jambes & la tête toutes meurtries, & une amertume d'esprit qu'il est malaisé d'exprimer. Nous les consolâmes le mieux que nous pûmes & après nous être encouragés les uns les autres nous tâchâmes de reposer.

Le lendemain nous envoyâmes deux de nos Camarades au quartier du maître & aux environs pour savoir s'ils étoient partis; & cependant nous cherchâmes dequoi refaire une autre ancre & une autre corde. Sur le soir nos gens rapportérent que les autres n'étoient plus dans l'Ile, & qu'après avoir cherché dans tous les lieux où ils pouvoient être, ils n'avoient trouvé qu'un méchant reste de poisson pourri; un peu de la peau du bufle, quatre gousses d'ail & un pot.

A ces indices nous reconnûmes qu'ils étoient partis, & commençâmes à croire qu'ils se ressouviendroient de nous. Cependant nos deux Députés nous contérent que chemin faisant ils avoient trouvé un tombeau que l'un des deux avoit ouvert par une simple curiosité à ce qu'il disoit, mais la suite fit voir qu'il avoit un autre dessein; car sitôt qu'il vit un cadavre que les vers rongeoient, il dit que le sort de ces insectes étoit plus hureux que le sien, & & qu'ils mouroit de faim pendant qu'il faisoient bonne chére. Après l'avoir regardé long-temps, il dit qu'il avoit grande envie d'ôter leur proie à ces animaux, & que n'ayant pas d'autre moyen d'éviter la mort, il ne voyoit pas qu'on pût le blâmer de manger de ce qui s'offroit. A peine eut-il parlé de la sorte, qu'il succomba à la tentation; il prit le cadavre & l'eût mis en piéces pour le manger, si son Camarade ne lui eût fait voir l'énormité de cette action. Il eut de la peine à l'en dissuader, mais enfin il en vint à bout; & de concert ils remirent le cadavre en Terre, & se hâtérent de s'en éloigner depeur que la faim ne fût la plus forte & n'achevât de les séduire.

Sitôt que nous ûmes le pot; nous y fîmes bouillir de l'eau, avec les restes du poisson dont nous avons parlé, & quantité de feuilles



uilles hachées. Après le repas on mit en délibération s'il ne valoit pas mieux demeurer dans l'Ile que d'en partir. La prémiére opinion étoit fondée sur la difficulté de résister à la marée qui étoit fort haute; sur la perte de nos deux ancres; & sur l'impossibilité d'en recouvrer une quatriéme, en-cas que celle que nous avions vînt à manquer. On ajoutoit que nos Compagnons étant en

en lieu de ſureté, ils auroient ſoin de nous, & qu'apparemment ils n'omettroient rien pour nous tirer promtement delà. Ceux qui avoient envie de partir diſoient que le ſecours dont on parloit étoit incertain; que ſur cette frêle éſpérance nous mangerions le peu que nous avions de reſte; & qu'après avoir attandu envain, nous ſerions enfin obligés d'avoir recours à nos propres forces, & de nous expoſer au péril que nous penſions fuir. Après une conteſtation qui dura une demi-heure on convint de s'en rapporter à l'opinion du plus ancien, & celui-ci dît qu'un plus long ſéjour dans cette fatale demeure acheveroit de nous conſumer: qu'il ne faloit que deux ou trois jours pour nous rendre incapables de conduire notre radeau; c'eſt-pourquoi il concluoit qu'il ne faloit plus différer. Ce dernier avis fut ſuivi: on employa le reſte du jour à renforcer le radeau, & le lendemain après avoir bien déjuné du reſte de la peau du buſle, & fait bonne proviſion de feuilles, nous nous mîmes ſur le radeau.

Nous avions fait d'une chemiſe une petite voile qu'un petit vent frès fit d'abord enfler, & en moins d'une demi-heure nous paſſâmes la fauſſe marée qui ſe fait ſentir ordinairement autour des Iles. Peu de temps après le vent tomba, & la voile étant inutile, nous nous ſervîmes de nos rames. Nous n'allâmes pas loin ſans avoir beſoin de manger; c'eſt-pourquoi nous jetâmes l'ancre, dont le ſuccès fut auſſi hureux que ſi elle eût été de fer. Quand nous jugions que la marée ne nous pouvoit nuire, nous la levions & mettions la voile; & de cette maniére nous nous éloignâmes de l'Ile juſques à la perdre de vuë. *Départ de l'Ile.*

Le lendemain nous découvrîmes les deux Iles dont le maître nous avoit parlé; & profitant des inſtructions qu'il nous avoit données, nous allâmes ſi loin que nous les paſſames auſſi. Six ou ſept heures après, nous crûmes voir la Terre ferme, & nous la voyions en-effet, mais nous en étions aſſés loin; & dés que nous la découvrîmes la marée nous devint contraire. Nous jetâmes donc l'ancre avec une crainte inexprimable que la corde ne vînt à rompre, car c'étoit ſur quoi nous fondions toute notre eſpérance; & durant ce temps-là un des plus affamés propoſa d'augmenter la pitance puiſque nous étions ſi proches de Terre. Bienque les autres fuſſent auſſi foibles que lui, ils ne furent pas de ſon avis, alléguant qu'il ne faloit qu'un coup de vent pour rompre la corde qui tenoit à l'ancre,

cre, & pour nous jeter en pleine Mer. Il falut donc se contenter de tres-peu de chose, & attandre paisiblement le succès de notre entreprise.

Comme nous n'avions point de Compas? le Soleil & les Etoiles nous servoient de guides, & par leur moyen nous distinguions de jour & de nuit les gisemens & situations de notre radeau. Le lendemain ayant vent & marée pour nous depuis le matin jusqu'au soir, nous approchâmes fort prés de Terre, mais nous ne pûmes gagner le rivage. Il falut jeter l'ancre & passer encore une nuit avec beaucoup d'incommodité & de crainte, les Courans étant fort rapides.

Le jour suivant le temps nous fut si favorable que nous prîmes Terre de bonne heure. Nous laissâmes le radeau à l'ancre, dans le dessein de le retrouver, en-cas que le pays où nous étions ne fût pas celui que nous cherchions. Après avoir marché quelque temps nous trouvâmes deux chemins, l'un qui étoit le long du rivage, l'autre, le long de la riviére de *Sondiep*, & ces deux chemins étoient opposés. Nous connoissions si peu l'un & l'autre que nous ne savions lequel prendre; & après avoir épuisé toutes nos raisons nous marchâmes au hazard vers la riviére & nous trouvâmes dans le bon chemin. La faim, le froid & les fatigues nous avoient si fort affoiblis, que nous ne pouvions faire vint ou trente pas sans nous reposer; ainsi nous avancions fort peu, & nous marchâmes plus de trois heures sans rencontrer personne qui nous pût mettre l'esprit en repos. Peuaprès nous vîmes des arbres dont il sembloit que les branches vinssent d'être coupées. A vint pas delà nous vîmes une Barque dont nous nous aprochâmes; & dés que ceux qui étoient dedans nous apperçurent ils vinrent vers nous. Cette facilité nous troubla; & nous ne pûmes les voir venir sans être appelés, que nous ne les crussions d'humeur à nous faire quelque avanie.

Nos Voyageurs en terre ferme.

Notre frayeur redoubla merveilleusement quand nous les vîmes descendre à Terre au nombre de six chacun le couteau à la main. Lorsqu'ils furent assés près de nous pour connoître que nous n'étions ni en état ni en humeur de les insulter, nous leur montrâmes nos bras décharnés, & un reste de la peau du busle. Quoiqu'il y en eût peu, c'en étoit assés pour empoisonner les moins délicats; aussi ces gens quelque brutaux & grossiers qu'ils fussent, firent cinq ou six pas en arriére en se bouchant le nez, & nous menaçant avec

leurs couteaux. A leurs geſtes nous reconnûmes qu'ils nous prenoient pour des gens de mauvaiſe foi, pour des hipocrites & pour des trompeurs. C'eſtpourquoi nous nous hâtâmes de leur montrer des feuilles d'arbres, & de leur faire comprendre par ſignes que c'étoit notre nourriture. Ils nous entendirent, ils ſe rapprochérent, & tous émus de compaſſion ils ſe frapérent la poitrine, & levérent les yeux au Ciel. Lorſqu'ils ſe furent radoucis nous leur marquâmes le beſoin que nous avions d'eux pour nous mener au prochain village. Ils conſentirent à nous faire cette amitié pourvuqu'on leur payât leur voiture. J'admirai dans cette rencontre combien les hommes ſont intéreſſés, & le peu de penchant qu'ils ont à s'entreaider les uns les autres. Ces Barbares nous voyoient tous nus, car nous n'étions couverts que de quelques méchans morceaux de toile: nous étions comme des ſquélettes, & n'avions nullement la mine d'avoir ni ſou ni maille. Deplus ces gens nous témoignoient avoir pitié de nous qui étions étrangers, affligés, & apparemment dénués de tout. Avec tout cela ſans argent nous n'en euſſions eu aucun ſecours; & nous vîmes bien que ſans ce metal la Terre ferme n'eût pas été meilleure pour nous que l'Ile Infortunée où nous avions ſi long-temps ſouffert. On convint donc de leur donner quelque choſe, & on laiſſa le ſoin au plus vieux de faire marché pour toute la bande. Celui-ci offrit une piéce qui revenoit à un écu de notre monnoie. Les Bengalois nous firent entendre qu'il leur en faloit dix, & qu'àmoins de cela ils ne pouvoient ſe détourner de leur ouvrage. On leur en offrit encore une, puis une troiſiéme; & tout cela n'étant pas capable de les ébranler, notre vieillard leur montra ſes poches vuides pour tâcher de leur inſinuer que c'étoit tout ce qu'il avoit. Cette feinte nous réuſſit, mais mal-apropos pour nos voituriers, à qui de bon cœur nous euſſions donné mille francs pour nous porter en quelque lieu où nous puſſions nous remettre un peu des fatigues paſſées.

Lorſque nous fûmes dans la Barque, nous leur fîmes ſigne de nous donner quelque choſe à manger; ils répondirent qu'ils ne le pouvoient ſans argent: on leur donna encore un écu; & pour cela le plus vieux d'entre eux nous mit dans un linge environ plein la main de ris, & un Piſang grand comme le doit. Chacun de nous étendit la main d'un air âpre & avide qui fit craindre au diſtributeur que ſa poignée de ris ne fût cauſe de quelque deſordre.

Il se retira donc & en fit huit portions égales. Il fit le même du Pisang qui est un fruit passablement bon; & quoique ce ragoût ne fût pas grand chose, nous le trouvâmes si délicieux au-prix des saletés que nous mangions depuis un mois, que nous en souhaitions plein la Barque; encore ne pensions-nous pas que ce fût assés pour nous rassasier. Les Négres s'étant apperçus que nous avions encore de l'argent profitérent de l'occasion; & cessant de ramer nous firent signe que nous n'avions pas assés donné, & que si nous voulions qu'ils avançassent il faloit encore quelques piéces. On leur en offrit une & ils donnérent dix ou douze coups d'avirons, après quoi ils se reposérent. On leur en donna encore une, ils firent les mêmes efforts, & c'étoit toujours à recommencer; eux ne se lassant point de demander, ni nous de donner, tant nous avions de peur de n'être pas assés tôt à Terre.

En nous reposant de la sorte nous vîmes passer deux autres Barques qui joignirent la nôtre & qui firent le même chemin. Leurs gestes faisoient assés voir que c'étoit de nous qu'ils parloient, & leur entretien dura long-temps. Ensuite ils descendirent à Terre comme pour résoudre plus commodément ce qu'ils feroient de nous. Ils contoient l'argent qu'ils avoient reçu, & nous regardoient d'une maniére qui nous fit craindre le succès de leur conférence.

Après avoir attandu une heure dans la Barque, deux de nos Compagnons en sortirent pour les prier de leur montrer où étoit l'eau douce. Dès que les Négres les apperçurent, un d'entre eux les prit par le bras, & les fit rentrer dans la Barque. Cette brutalité nous fit croire qu'ils n'étoient-là que pour résoudre des moyens de nous égorger pour avoir notre argent; & dans cette pensée nous nous disposâmes à la mort. Ce ne fut pas néanmoins sans peine, & sans trouver un peu étrange que le Ciel s'obstinât si fort à nous persécuter. Depuis que nous crûmes qu'ils avoient formé le dessein de nous néyer, il nous tardoit qu'ils ne l'éxécutassent; & il nous sembloit que la mort seroit infiniment plus douce que la faim qui nous tourmentoit. Enfin après avoir souffert durant deux ou trois heures ce que souffrent ceux qui attandent qu'on les vienne égorger, les trois Barques se séparérent & nos voituriers revinrent à nous, poursuivirent leur route, & pour une piéce d'un écu ils nous donnérent plein un pot d'eau dou-

ce.

ce. Nous en bûmes tous avidement, & avec d'autant plus de plaisir qu'il y avoit un mois que nous n'avions bu que de l'eau salée. Depuis que nous fûmes remplis d'eau, la faim ne nous pressa plus tant, & nos estomacs commencérent à nous donner un peu de repos.

Cependant nos guides nous firent entendre que vint de nos Compagnons étoient dans le prochain village ; & pour cette bonne nouvelle nous leur donnâmes encore un écu. Depuis ce moment ils se hâtérent de nous menér où ils étoient ; & en entrant dans le village deux de nos guides vinrent avec nous chés le Gouverneur, aux piés duquel ils mirent les trois écus dont nous étions convenus pour notre voiture, aprés avoir touché par trois fois de la tête & des mains la Terre, en disant *Salamabêta* c'estadire *paix soit avec vous*. Le Gouverneur nous reçut fort bien, & nous fit signe de reprendre l'argent qui étoit à ses piés. Nous lui fîmes comprendre que ses gens l'avoient bien gagné, & que nous ne voulions pas les priver de leur salaire. Ensuite il donna ordre à deux ou trois de ses domestiques de nous mener au logis de nos Compagnons, qui nous ayant apperçus de loin vinrent audevant de nous, & témoignérent une grande joie de nous revoir. Il y avoit cinq jours que ceux qui étoient demeurés dans l'Ile aprés nous étoient dans ce village ; & il y en avoit davantage que les cinq qui s'étoient servis d'un radeau aussi-bien que nous, y étoient arrivés avec le secours de quelques pêcheurs qu'ils avoient rencontrés.

Aussi-tôt qu'ils nous virent ils s'empressérent à nous bien traiter ; & peutêtre eussent-ils mieux fait de ne point donner à des gens qui avoient jeûné si long-temps, de tant de sortes de viandes & en si grande quantité ; car sans le pisang & le miel qui nous servirent d'entremêts & de medecine, je croi que nous eussions tous crevé. Cette opération fut si hureuse que toutes ces viandes ne nous causérent aucune incommodité ; & ce qu'il y avoit de singulier, c'est qu'encore que nous mangeassions beaucoup & souvent, nous avions le même appétit, & toujours également faim.

Deux jours aprés que nous fûmes-là, le Gouverneur jugea apropos d'envoyer les prêmiers venus au Bureau de la Compagnie, pour informer les Officiers du naufrage de leur vaisseau ; Et il leur fit dire par son Trucheman qu'ils ne manquassent pas de faire de grandes provisions, parceque le voyage étoit de plus de deux cens lieuës ;

qu'outre cela ils marcheroient cinq grandes journées dans un pays stérile & desert ; & que celui qu'on trouvoit ensuite, n'étoit guéres ni plus fertile ni plus habité. Cette nouvelle alarma ces pauvres gens, qui n'étoient encore ni bien remis de leurs fatigues, ni entiérement rassasiés : & il sembloit même que plus ils mangeoient, plus ils avoient envie de manger. Nonobstant cela il falut partir, & ils n'y répugnérent pas pour les raisons que nous avons dites. Pour nous qui étions les derniers venus, aprés avoir donné les trois ou quatre prémiers jours au répos & à la joie, je m'informai par quelle avanture nos Compagnons étoient sortis de l'Ile Infortunée, & l'on me conta ce qui suit.

Comment ceux qui étoient demeurés dans l'Ile, en sortirent.

Aprés nous avoir dit adieu ils se retirérent au lieu ordinaire, & comme il étoit tard ils tâchérent de reposer. Le lendemain s'étant apperçus qu'on leur avoit pris leurs provisions, ils en eurent autant de douleur que si on leur eût ôté la vie. Dans le fort de leur affliction ils levérent les yeux au Ciel, & demandérent à Dieu avec toute l'ardeur dont les affligés sont capables, qu'il les délivrât de cette misére. Chacun ensuite eut recours aux feuilles, mais ce ne fut pas sans gémir de se voir réduits à ce triste mêts.

Sur le soir il y en eut deux qui en s'entretenant de leur mauvais sort, se trouvérent insensiblement à la pointe de l'Ile d'où ils découvrirent des Pêcheurs. Dés qu'ils crurent en être vus, l'un des deux rompit une branche d'arbre où il attacha un morceau de toile pour servir de signal qu'il y avoit quelqu'un dans l'Ile. Les Pêcheurs s'approchérent, & baissérent la voile à un jet de pierre du rivage. Aprés un quart d'heure de consultation, ils s'approchérent un peu plus prés, & demandérent aux nôtres en Portugais quelles gens ils étoient. On leur répondit en la même Langue, & aprés avoir satisfait à tout, les Pêcheurs descendirent à Terre où ils attachérent leurs trois Barques. Ils étoient tous armés, les uns de dars & de javelots, & les autres d'arcs & de fléches ; & quoiqu'ils vissent bien que nos gens n'avoient pas la mine de les vouloir surprendre, ils usérent de précaution & leur demandérent leurs armes. Nos gens qui n'avoient que leurs couteaux, les jetérent à Terre sans hésiter & un des Négres les amassa. Ensuite ceux-ci s'approchérent, demandérent à voir les autres, & combien ils étoient ? Depeur que le nombre n'effrayât les Négres, les nôtres dirent qu'ils n'étoient que sept & qu'ils aloient les leur faire voir.

Ceux

Ceux qui les guidoient ravis de se voir sur le point d'être délivrés, éclatérent à l'entrée du Bois, & jetérent des cris qui causérent une équivoque. Leurs Compagnons qui les entendirent crurent qu'on leur crioit *arrête*, & que quelque bête étoit blessée. Chacun à ce bruit s'arma d'un bâton & courut de toute sa force vers le lieu où les voix se faisoient entendre. Quand les Négres les virent si ardens & si échauffés, ils s'imaginérent qu'ils étoient trahis, & dans cette surprise ils tirérent quantité de fléches dont nul des nôtres ne fut atteint. Ceux-ci se voyant attaqués par des visages qu'ils prenoient pour les misérables esclaves qu'ils avoient vus de l'autre côté deux jours après qu'ils furent dans l'Ile, se figurérent que la faim les avoit poussés-là, où trouvant nos gens à leur avantage, il les avoient voulu massacrer. Dans cette pensée ils s'animérent de telle sorte, qu'ils étoient résolus de les mettre en piéces quand leurs carquois seroient épuisés. Les deux qui étoient près des Négres s'étant apperçus de la méprise de leurs Compagnons, leurs criérent qu'ils se trompoient; qu'ils se désissent de leurs bâtons, & qu'ils approchassent hardiment. Ceux-ci obeïrent, & en approchant ils demandérent par signes aux Negres s'ils avoient dequoi manger, & qu'ils se hâtassent de leur en donner. L'un des Pêcheurs répondit en bon Hollandois que leurs besoins étoient évidens; qu'on leur donneroit ce qu'ils souhaitoient, mais qu'il faloit auparavant qu'on leur mît en main toutes les armes de l'Equipage, & on leur donna sans répugnance jusques aux couteaux.

Les Pêcheurs ne craignans plus rien, donnérent à nos gens un peu de ris cuit, qui fut mangé si avidement que les prémiers en demeurérent tout surpris. Cependant les nôtres impatiens de se voir hors delà, demanderent aux Négres s'ils vouloient bien les en tirer, & ceux-ci y consentirent pourvu qu'on payât la voiture, alléguans qu'ils étoient pauvres, & qu'ils ne pouvoient sans s'incommoder les porter à Terre pour rien. Comme les nôtres avoient de l'argent on fut bientôt d'accord du prix, & l'on convint de leur donner quatre écus pour chacun, puis les Pêcheurs s'occupérent tout le jour suivant à renforcer leurs Barques qu'ils disoient être trop légéres & trop petites pour tant d'hommes. Pour ce qui est des vivres, ils dirent qu'ils avoient assés de ris pour eux & pour les Hollandois; & qu'ils esperoient prendre du poisson en assés grande quantité pour rassasier les plus affamés. C'étoit la meilleure nouvelle

velle que puſſent apprendre ces derniers ; auſſi en eurent-ils une joie extraordinaire ; & dés ce moment il y en eut qui demandérent plein leur chapeau de ris, ce qu'ils obtinrent pour le pris d'un demi écu. Pendant que les Négres pêchoient, nos gens faiſoient cuire le ris qu'ils leur avoient donné ; & avant qu'il fût prêt, on leur apporta du poiſſon, & ce qu'il faloit pour l'apprêter. Le ſoir avant que de nous coucher, le maître ordonna ſecrettement que nos gens veillaſſent l'un après l'autre, pour empêcher que les Négres ne les inſultaſſent ; & ceux-ci de leur côté prirent la même précaution.

Deux jours aprés, les Pêcheurs les avertirent de ſe tenir prêts pour partir la nuit ſuivante ; & dès que l'on fut embarqué, les Pêcheurs ramérent avec tant de force, qu'ils furent bientôt à leur village. Dés qu'ils eurent mis pié à terre, ils menérent nos gens chés le Gouverneur, qui leur fit bon accueuil, & qui dépêcha deux ou trois Barques chargées de vivres vers ceux qui étoient ſur le radeau. Après avoir donné cet ordre, il les fit aſſeoir autour de lui ſur une grande nate, où les Pêcheurs mirent les armes dont ils s'étoient ſaiſis pour leur ſureté ; & l'argent donné pour le paſſage. Le Trucheman du Gouverneur leur dît de ſa part qu'il faloit qu'il les repriſſent ; mais ils ne reprirent que leurs armes, alleguans qu'il n'étoit pas juſte que ces pauvres Pêcheurs fuſſent fruſtrés de leur ſalaire. Dés qu'ils furent aſſis, un Eunuque dît que la plupart des femmes du Gouverneur avoient envie de voir les plus jeunes des Hollandois, & ils leur furent envoyés. Le lieu où ils entrérent eſt un grand eſpace diſtingué par pluſieurs petits appartemens, au milieu deſquels eſt une cour où l'Eunuque les fit entrer. Apeine y étoient-ils qu'ils furent entourés de ces femmes, dont les unes leur prenoient le nez ; les autres leur pinçoient les jouës. Celles-ci les déboutonnoient pour voir & toucher leurs eſtomacs : celles-là leur paſſoient doucement la main ſur le viſage en les regardant d'un euil tendre ; & il n'y en avoit pas une qui ne témoignât ſouhaiter que ces deux jeunes hommes demeuraſſent là quelques heures ; mais le fâcheux Eunuque ſortit & leur fit ſigne de le ſuivre. L'orſqu'ils eurent joint leurs Compagnons, ils furent menés tous enſemble dans l'Auberge des Etrangers. Le lendemain qui étoit un jour de marché le Gouverneur les alla trouver, leur chan-

Nos Voyageurs arrivent à un village.

changea leur argent en certaines petites coquilles qui est la monnoie du pays, & leur aida à acheter les choses nécessaires afin qu'on ne les trompât pas.

Le reste du jour fut employé à faire bonne chére; & sur le soir le Teneur de livre ayant mis le nez à la porte reçut un coup de pierre dont il fut fort incommodé. Celui-ci ayant fait ses plaintes, le Gouverneur se mit en colére & fit chercher le criminel, qui étoit un de ses domestiques. Après l'avoir aigrement repris, il lui fit passer une fléche autravers des narines; ensuite on lui attacha un tambour sur les épaules; & dans cet équipage on le mena devant la maison du blessé, où après avoir eu quelques coups de foüet sur les épaules, il fut banni à perpétuité. Voilà l'avanture des quinze hommes qui étoient demeurés dans l'Ile après nous; voici celle des sept qui s'étoient servis aussi-bien que nous d'un radeau pour en sortir.

Comment sept de nos Voyageurs quitérent l'Ile Infortunée, & les avantures qui leur arrivérent.

Comme ils n'avoient point d'ancre; durant cinq jours & autant de nuits il lutérent inutilement contre la force des Courans qui les jetérent contre un banc de sable. Ce banc occupoit un grand espace, où ils crurent d'abord qu'ils trouveroient de l'herbe & des feuilles dont ils pourroient vivre quelque temps, ne leur restant plus rien de ce qu'ils avoient pris dans l'Ile. Cette opinion ne leur dura pas, car après avoir bien cherché, ils ne virent en nul endroit qu'un peu de fiente de Busle qu'ils amassérent avec soin. Il y avoit deux jours qu'ils ne vivoient que de la mousse que le flot de la Mer fait naître sur le bois qui en est frapé. Ainsi leurs estomacs étant accoutumés aux ordures, cette derniére leur parut fort bonne, & ils ne se plaignoient que de n'en trouver pas assés.

Cette fiente leur dura trois jours, & au bout de ce temps ils se trouvérent tous si foibles, qu'ils ne pouvoient plus ni ramer, ni se tenir debout qu'avec peine. Un de la Troupe faisant réflexion sur la nécessité de mourir en ce triste lieu: *Que vous en semble* dît-il à quatre autres qui l'accompagnoient, *faut-il que nous mourions tous de faim? & ne seroit-il pas plus juste que quelques-uns fussent sacrifiés pour les autres? Il est vrai que la Loi ordonne d'aimer son prochain, & qu'elle défend l'homicide: mais est-il rien qui nous soit plus proche que nous-mêmes; & ce précepte de prohibition ne semble-t-il pas nous insinuer que tout est permis pour conserver l'être que la Nature nous a* *don-*

Proposition de manger quelqu'un de la Troupe.

donné ? J'ai pour garant tout ce qui a vie, les grans poissons mangent les petits, & le moindre petit insecte fuit par un instinct naturel les approches de son ennemi. La mort nous talonne s'écria-t-il ; *de tous nous ennemis, c'est le plus terrible & le plus cruel. Pourquoi ne lui pas opposer le seul obstacle qui nous reste ? Tuons les plus foibles d'entre nous, la Nature nous le conseille, & je ne voi pas que vous puissiez éluder mon raisonnement ?*

Faux raisonnement, faux principe, reprit un de ceux à qui il parloit, *la défense de tuer personne est si expresse dans la Loi, que nulle raison ne nous en dispense. Ces paroles* Tu ne tueras point, *sont formelles & ne souffrent nulle exception, & sans user de plus long discours pour vous faire voir que vous vous trompés, sachez que si vous continuez dans un si pernicieux dessein vous devenez l'ennemi de Dieu & des hommes.*

Cet honnête homme qui se nommoit *Adrien Raas* eut beau précher ce cœur endurci, ses raisons furent mal reçuës, & on lui opposa toujours que l'extrême nécessité n'étoit sujette à aucune loi. Les trois autres qui s'étoient trouvés à cette funeste harangue se laissérent persuader, & se préparérent tous ensemble à pousser à bout leur résolution. Adrien Raas qui s'en apperçut alla avertir les deux victimes de ce qui se tramoit contre elles. A cette nouvelle ces misérables se lamentérent de telle sorte que leur ami leur promit de les assister. Dés ce moment il les mena dans un lieu écarté, où il leur aida à faire d'eux fosses pour s'y cacher pendant la nuit, qui étoit le temps destiné à ce sacrifice sanglant. Par ce moyen leur dessein ne réussit pas ; c'estpourquoi ils prirent d'autres mesures & en usérent comme il suit. Trois des Complices voyant la peine qu'ils avoient à surprendre ceux qu'ils avoient envie d'égorger, jetérent les yeux sur un d'entre eux qui étoit grand, & dans lequel seul ils crurent trouver ce qu'ils perdoient dans les deux autres. Celui-ci étoit pénétrant & il vit bientôt à leurs maniéres que c'étoit à lui qu'ils en vouloient.

Déslors il se tint sur ses gardes, & sans faire semblant de rien, il les flata, les exhorta à bien espérer ; & leur dît qu'il ne doutoit pas qu'il ne passât bientôt quelques Barques ; & qu'alors la langue du Pays qu'il avoit apprise à Coromandel où il avoit été soldat leur viendroit fort-apropos. Cette ruse eut un bon succès, on crut qu'étant aussi habile qu'il disoit l'être, il méritoit qu'on le conservât. Adrien Raas qui etoit un homme de paix lui aida à

pousser sa pointe; & quoiqu'il sût que ce qu'il disoit étoit faux, il ne laissa pas de l'appuyer, & de dire qu'un tel homme étoit un trésor en pays étranger. Un des plus affamés voyant qu'on ne finissoit rien, & qu'on détruisoit tous ses projets. Hé bien dît-il est-ce là le fruit de tant de complots & de veilles, & ne mourra-t-il donc personne? qu'on raisonne comme l'on voudra, mais je déclare qu'il me faut un homme; & que je ne me couche point que je n'en aie fait un bon repas. Trois autres ayant dit la même chose, Adrien Raas leur remontra qu'ils alloient tomber par leur impatience dans un péché criant: qu'ils y pensassent sérieusement, & qu'ils attandissent encore un peu. Ce n'est déja que trop attandu, reprit un des plus déterminés, & les deux qu'on veut massacrer sont si peu dignes de la vie, que c'est péché de les laisser vivre. Adrien Raas voyant que ses remontrances ne servoient de rien leur proposa de tirer au sort, que nul de la Troupe n'én fût exemt, & il leur dît que celui sur qui le Ciel le feroit tomber, seroit jugé digne de mort. Sa proposition fut rejetée, & comme on cherchoit un autre expédient, il y en eut deux qui s'offrirent d'aller chercher Terre, d'où ils promirent d'envoyer du secours aux autres le plus promtement qu'ils pourroient. Cet avis plut à toute la Troupe, & pour rendre la chose plus aisée, ceux qui demeurérent sur le banc donnérent aux deux avanturiers presque tout leur argent; avec quoi ces derniers partirent & arrivérent inopinément à un village de Bengala. Comme ils ne savoient où il étoient & qu'ils ne pouvoient se faire entendre, ils ne purent indiquer le lieu où étoient leurs Compagnons. Cependant leur mal étant visible les habitans les traitérent bien durant deux jours, puis on les mit dans une Barque, où on leur fit faire trois cens lieuës pour être présentés au Général des armées du Grand Mogol.

Huit jours aprés qu'ils furent partis, les cinq misérables qui les attandoient virent passer des Pêcheurs assés près du lieu où ils étoient pour en être vus. Ces derniers s'étant approchés à la portée de la voix, les Hollandois pressérent celui d'entre eux qui s'étoit vanté de savoir leur Langue de leur parler, & il leur cria *paï*, *paï*; ces deux mots ne signifiant rien les Pêcheurs n'avancérent pas, c'estpourquoi les autres se repentirent de ne l'avoir pas mangé. Après lui avoir fait des reproches & l'avoir appelé

cent fois le plus fourbe de tous les hommes, ils se firent entendre le mieux qu'ils purent; & les Pêcheurs en s'approchant leur firent signe de se défaire de leurs couteaux avant que d'entrer dans leurs Barques. Aussitôt qu'ils y furent ils se batirent à qui auroit quelques poissons morts qu'ils apreçurent dans la Barque, & dans ce tumulte il leur tomba quelques sacs d'argent que les pêcheurs regardérent d'un euil d'envie. Incontinant après ils se saisirent de nos malhureux affamés, & après leur avoir ôté jusques aux dernier sou, ils en jetérent trois sur un banc de sable, & deux qui resistoient dans l'eau, en leur disant par ironie que ce bras de Mer étoit Bengala. Ces pauvres gens ainsi maltraités, dépourvus de tout, & hors d'espérance de sortir de ce fatal endroit, se couchérent sur le sable, où ils attandoient à tous momens que la mort vint finir leurs miséres. Après avoir été vint-quatre heures dans cette d'etresse, il passa d'autres Barques, qui apparemment étoient du nombre de celles que le Gouverneur dont nous avons parlé avoit envoyées audevant d'eux. Les Mores approchérent d'eux-mêmes, & firent signe à nos malhureux d'y entrer. Aussitôt qu'ils y furent on leur ouvrit un tonneau de miel qu'on leur abandonna. Ils étoient tous surpris de se voir si bien régalés; & cependant ils appréhendoient qu'on ne les laissât-là; c'est pourquoi la nuit ils remplirent leurs chapeaux de miel, qu'ils cachérent pour l'avenir en-cas que les pêcheurs ne voulussent pas les emmener. Leur crainte néanmoins fut vaine, le lendemain ils furent menés à Sondiep; où le maître & ceux qui l'accompagnoient arrivérent le même jour. Le Gouverneur du village où ils arrivérent les reçut favorablement; eut soin que rien ne leur manquât; & cinq jours après il leur conseilla d'aller porter aux Officiers de la Compagnie la nouvelle de leur naufrage.

Pour nous qui étions les derniers venus nous ne songeâmes qu'à nous reposer, ou plutôt qu'à manger, car jour & nuit nous dévorions & avions toujours la même faim. Notre bonne chére néanmoins n'étoit pas toujours égale, car comme il étoit défendu d'avoir du feu la nuit, nous ne pouvions manger que du ris & des œufs tout crus.

Après avoir été là cinq jours nous priâmes le Gouverneur de nous permettre d'aller à Bolwa où nos Compagnons étoient allés. Dabord il en fitd ifficulté, ne jugeant pas que nous fussi ons encore

assés

assés forts pour entreprendre un si long voyage; mais quand il vit que nous y étions résolus, il nous fit préparer trois Barques, l'une pour nous porter, & les deux autres pour notre escorte.

La nuit suivante nous arrivâmes à *Anam*, pauvre & misérable village où nous ne pûmes rien trouver. Delà nous renvoyâmes nos trois Barques, & en louâmes une autre jusqu'à Bolwa. A deux lieuës de cette ville nos guides nous menérent à Terre & nous firent faire à pié le reste du chemin. Pendant qu'ils allérent chés le Gouverneur pour l'avertir de notre arrivée, nous achetâmes du lait & & du ris que nous fîmes cuire dans un pot, qui nous fut prêté par des Mores qui parloient Portugais. Il étoit presque cuit losque nos guides revinrent nous dire que le Prince nous attandoit & qu'il faloit partir tout à l'heure. Cette nouvelle nous déplut, car nous avions une faim canine, & nous ne pouvions nous résoudre à laisser à des Etrangers ce que nous avions eu bien de la peine à apprêter. Nous prîmes donc le pot, & le portâmes tour à tour jusqu' à la porte du palais du Prince, où nous mangeâmes avant que d'entrer. Ensuite on nous mena où étoient nos vint Compagnons qui étoient partis long-tems avant nous, & demi-heure après nous fûmes tous ensemble introduits dans un salon où l'on voulut voir tout notre argent, afin de nous en tenir conte si nous étions volés en chemin. Ensuite on nous mena au logis qui nous étoit préparé; & par ordre du Prince on nous y servit d'un consommé nommé *Brensie* qui ne se voit que sur la table des grands du pays. Ce mêts se fait d'excellent ris, d'une oye fort grasse & de deux poulets, qu'on presse dans un linge quand ils ont bouilli deux ou trois heures. On ajoûte au suc ainsi séparé de plusieurs sortes d'épiceries; sur tout de la fleur de muscade, du girofle, du succre, du saffran & de la canelle. Ce consommé est si nourrissant, qu'en moins de trois ou quatre jours nous reprîmes notre embonpoint. Avec tout cela nos estomacs n'en étoient pas fort satisfaits, & ils eussent bien mieux aimé une viande moins succulente; mais il faloit nous laisser conduire, & l'on eût trouvé fort étrange que nous eussions préferé un peu de ris sec & du poisson cuit dans l'eau, à ce qui n'est que pour les personnes de la prémiére qualité.

Assemblée générale des Mores.

Cinq jours aprés que nous fûmes-là, les Etats du Royaume que le Prince avoit convoqués, s'assemblérent devant son Palais, où à mesure qu'ils arrivoient, on les voyoit s'asseoir à la mode des

Orientaux. Quand tous les Membres y eurent pris place, le Prince ſortit du Palais au milieu de ſes Gardes, les uns avec l'arc & la fléche, les autres avec le coutelas & le bouclier, & alla s'aſſeoir comme les autres. Ils furent tous dans cette poſture depuis le matin juſqu'au ſoir; & ce qu'ils avoient réſolu fut ſi peu ſecret, qu'une heure après le peuple en étoit informé. Je voulus ſavoir la raiſon d'une choſe ſi peu commune, & l'on me répondit qu'on ne faiſoit point-là de miſtére des affaires d'Etat, ſoit par coutume, ou par impoſſibilité. La raiſon eſt que les Chrétiens qui ſont là fort conſidérés compoſent la Garde du Prince; & bienque ces Chrétiens ne le ſoient peutêtre que de nom, car ce ſont des Négres qui ſont nés ſujets du Roi de Portugal; ils ſont néanmoins eſtimés ſi braves, qu'on a pour eux un reſpect tout particulier; Ainſi les Grands ſe font un plaiſir de leur amitié; & pour l'obtenir il n'y en a guéres qui ne leur diſent tout ce qui ſe paſſe au Conſeil. C'eſt par leur moyen que tout eſt ſu, car comme ces Gardes ont leurs amis; d'heure en heure on ſait dans le ville tout ce qui ſe fait à la Cour.

Le lendemain le Prince nous envoya dire qu'il nous étoit libre de partir & que les Barques étoient toutes prêtes. Comme c'étoit ce que nous ſouhaitions le plus nous partîmes demi-heure après, & arrivâmes fort hureuſement à Decka. Les Officiers de la Compagnie nous reçurent parfaitement bien. Nous leur contâmes nos avantures; & ils nous apprîrent le naufrage du vaiſſeau nommé le Wéſop vers les Iles des Ananans, où les habitans avoient mangé quarente hommes de l'équipage.

Lorſque nous eûmes fait connoître que nos forces étoient revenuës, le Commandeur nous fit apprêter une Barque pour aller à Ongueli où les Hollandois ont un contoir; mais une heure avant que de partir, le Commandeur reçut une lettre du Général du Grand Mogol, par laquelle il ordonnoit que nous allaſſions le trouver. Cet ordre étoit exprès, & quelque répugnance que nous euſſions à y obeïr, on ne put nous en diſpenſer. On diſoit pour raiſon que ce Général qui étoit puiſſant, menaçoit en-cas de refus, de faire eſclaves tous les Hollandois qui ſe trouveroient dans les Etats de ſon Maître, & qu'il ne falloit pas l'irriter.

Il fallut donc céder à la force, & en nous préparant à un voyage de plus longue haleine que le prémier, on nous dît que ce Général nommé *Nabab* étoit un homme à qui la Fortune avoit

tou-

toujours été favorable. Qu'il n'avoit jamais perdu de batailles ni levé le siége devant quelque place que ce fût: & qu'il avoit pris quantité de villes; défait des armées toutes entiéres, & rendu plusieurs Royaumes tributaires du Grand Mogol. Ces prospérités nous firent embarquer de meilleur courage pour suivre les guides qui avoient ordre de nous mener à l'armée que commandoit un si vaillant homme.

Durant trente jours nous allâmes tantôt par mer tantôt par Terre, & passâmes par plusieurs villes presque desertes, les habitans de ce pays-là ayant coutume en temps de guerre de quiter leurs maisons pour suivre l'armée quelque part qu'elle aille. Ces gens sont doux & de bonne foi. Ils n'ont ni ambition ni envie; & bienloin de chercher à s'emparer du bien d'autrui, ils ont peu de soin de leur intérêt & se contentent de peu de choses. Ils sont querelleux & injurieux, mais dans leur plus grande colére ils ne parlent jamais du Diable. Pour les sermens, ils n'en font point que dans les affaires d'importance; & ces sermens sont si inviolables, qu'on s'y peut fier y allât-il de tous les Empires du monde.

Le trente-cinquiéme nous allâmes à bord d'un des vaisseaux du *Nabab*, où nous trouvâmes quatre Anglois, quelques Portugais, & deux hommes de notre Equipage dont nous avons parlé. Delà nous allâmes mouiller près la ville de *Renguémati*, d'où nous joignîmes peuaprès l'armée du Mogol. Le Général que nous saluâmes dans sa Tente nous témoigna qu'il étoit bienaise de nous voir, & un moment après il nous fit donner une grande coupe pleine d'arrak pour boire à sa santé. Cette coupe étoit fermée d'une maniére assés difficile à trouver; aussi étoit-ce pour se divertir que le Général nous la fit donner. Lorsque nous nous en apperçûmes, nous la prîmes tous l'un aprés l'autre avec peu de succès; & nous étions sur le point de l'abandonner, quand il me tomba dans l'esprit que cette coupe n'étant que de bois elle étoit aisée à percer. Je la repris donc & y fis un trou avec la pointe de mon couteau. Comme elle étoit pleine jusqu'au haut, l'arrac en sortit impétueusement, & par ce moyen nous en bûmes tous, & usâmes de la liberté que le Nabab nous avoit donnée en disant, qu'il faloit bien boire & bien combattre. Cette boisson étoit si forte que nous en sentîmes bientôt les effets; nous devinmes gais, libres, &

Nos voyageurs joignent l'armée du Grand Mogol.

hardis avec le Général, qui nous fit dire que dans six mois il nous renvoieroit auprès de ceux de notre nation. Il nous accorda en même temps la jouyssance de tout le butin que nous ferions sur les ennemis : nous promit cinquente * roupies pour chaque tête de Portugais que nous lui porterions, & cent pour chaque prisonnier. Ensuite il dît à notre maître de navire qu'il le renvoyeroit vers ses maîtres pour leur donner avis de la perte de leur vaisseau; qu'il pouvoit prendre notre Chirurgien avec lui, & trois garçons de l'Equipage, qui étoient trop jeunes pour suivre l'armée. Cependant l'arrac nous avoit si fort étourdis, que sans considérer que nous étions dans la Tente du Général, nous pensâmes nous battre pour des oranges qu'on nous avoit servies, parceque quelques-uns en avoient pris plus que les autres. Le Général excusa notre impertinence, & se contenta de commander à son Chirurgien de nous emmener dans sa Tente pour y boire modérément.

Nos Voyageurs arrivent à un village.

Le lendemain le Général nous envoya trois cens roupies, & nous assigna certains bâtimens nommés Gourapes, chacun desquels étoit monté de quotorze piéces de canon & de cinquente cinq ou soixente hommes. Chaque gourape étoit appuyée de quatre Kosses: ce sont des bâtimens à rames qui ne servent qu'à remorquer. Ils sont montés de quatre vints hommes. Deplus il y avoit deux vaisseaux, chacun desquels étoit commandé par quatre Anglois; & une Galiote dont les Officiers qui étoient Portugais eurent ordre de nous céder leurs places. La Galiote & les deux vaisseaux avoient chacun cinq cens hommes, & huit Gourapes pour les remorquer. Il y avoit aussi un tres-grand nombre de gros bâtimens de Bas bord, dont la pouppe & la prouë étoient larges, & qui ne portoient point de mâts. Ces bâtimens avoient à prouë trois batteries, dont la plus basse étoit de deux piéces, qui portoient chacune trente-six livres de bale, la seconde de deux piéces, qui en portojent vint quatre, & la troisiéme de deux autres piéces qui en portoient dix. Ils avoient deux batteries à pouppe, chacune de trois piéces par bande, & chaque piéce de huit livres de bale. La plupart des Officiers étoient Portugais, & le Général avoit si bonne opinion des Chrétiens que pour peu qu'un Maure fût de Portugais, il lui donnoit quelque belle Charge surtout s'il se disoit Chrétien.

Il

* La roupie vaut 30 sous de notre monnoye.

Il y avoit encore plusieurs vaisseaux qui n'étoient chargés, que d'artillerie & de bonnes piéces de canon, afin que l'on n'en manquât pas. On y voyoit principalement de grands bâtimens distingués par petites hutes fort propres, pour les femmes des Grands qui suivoient l'armée. Le Général en avoit cinq cens: ses Conseillers trois cens; & ainsi des autres aproportion de leur qualité & de leurs biens. Toutes ces femmes étoient gardées par des Eunuques à qui l'on avoit tout coupé dés leur jeunesse, & qui avoient beaucoup de crédit auprés de leurs Maîtres. Une infinité d'autres bâtimens chargés de toutes sortes de vivres étoient dispersés dans l'armée, où toutes les choses necessaires étoient en abondance.

Dés qu'on eut ordre de marcher nous cherchâmes les bâtimens que l'on nous avoit assignés, mais j'eus le malheur de m'égarer avec un de mes Compagnons, & nous fûmes huit jours sans nous reconnoître. Ce petit malheur me donna lieu de voir de plusprès la Cavalerie & l'Infanterie qui étoient, celles-là de trois cens mille hommes, & celle-ci de cinq cens mille. Le Général étoit au milieu de la Cavalerie, & devant lui marchoient quantité de Trompettes, & de Timbaliers tous montés sur des éléfans. Il étoit suivi de vint de ces animaux, chacun desquels portoit deux petites piéces de canon, deux Canonniers & deux Chargeurs. Ensuite marchoient trois ou quatre mille Moscovites tous montés sur de beaux chevaux. L'Infanterie n'étoit pas moins leste que la Cavalerie, & il y avoit un tres grand nombre d'éléfans sur lesquels on disoit que le Général faisoit fond.

Plusieurs milliers de Chameaux chargés du bagage, étoient suivis de toutes sortes de marchands, d'artisans, de Courtisanes, les uns montés sur des chameaux & les autres sur de chevaux. On nous dît que ce grand Corps coûtoit tous les jours au Grand Mogol plus de cinq millions, dont la plupart étoient payés par les Courtisanes & par les marchands qui suivoient l'armée. Ce que je n'eus pas de peine à croire, parceque je savois qu'en ce pays-là n'y ayant rien à faire dans les villes pendant la guerre, les habitans étoient contrains de suivre l'armée, où par ce moyen on avoit de tout en abondance, excepté la boisson forte, dont l'usage étoit permis aux seuls Chrétiens, parceque les Maures pour peu qu'ils en boivent, sont cruels & sanguinaires.

Aprés une longue marche nous entrâmes dans le Kosbia, pays fi-

Le pays de Kosbia pris par l'armée du Grand Mogol.

ſitué entre les Royaumes de Bengala & d'Azo, dont le Géneral ſe rendit maître avec peu de peine. Le Roi d'Azo ſ'étoit figuré que les murailles de ſa Capitale étoient à l'épreuve de notre canon, & il ſ'y croyoit en ſureté ; mais il éprouva bientôt le contraire, nous prîmes ſa ville d'aſſaut, & lui-même fut fait priſonnier. On lui mit au cou un collier de fer d'où pendoient deux groſſes chaînes qu'on attacha à ſes deux jambes ; & dans cet état il étoit ſervi par quatre valets. Sitôt que le Roi fut enchaîné, on indiqua au Général certaines caves taillées dans le roc où étoient ſes tréſors ; le reſte fut mis au pillage, & nous penſions tous nous y enrichir, mais tous ſe trompérent dans leur opinion ; car outre que ces gens-là n'ont pour tout habit qu'un morceau de toile qui leur deſcend depuis la ceinture juſqu'aux genoux, ils avoient ſi bien tout caché, qu'il fut impoſſible de trouver chés les riches non-plus que chés les pauvres, autre choſe qu'un pot plein de ris, & une boëte pleine de chaux & de quelques feuilles qu'ils mâchent toujours afin d'avoir la bouche nette. Nous nous attandions ſi peu à cela, que nous eûmes bien de la peine à croire ce que nous voyions, & notre ſurpriſe fut d'autant plus grande, que nos gages ne ſuffiſant pas pour nous entretenir, nous avions fait fond par avance ſur le butin de Kosbia. C'eſt-pourquoi nous ne pûmes qu'avec un déplaiſir extrême nous voir réduits à nous contenter de dix écus par mois, les vivres étant extrémement chers, & n'ayant aucune reſſource. La raiſon pourquoi nous avions ſi peu, c'eſt que nous étions-là malgré nous, & que nous n'y étions que pour un temps ; aulieu que les Anglois & les Portugais qui ſ'étoient offerts d'eux-mêmes, & dont le temps n'étoit point fixé, touchoient vint-cinq écus par mois.

Quelques jours après, le Général fit propoſer à nos deux Charpentiers de lui conſtruire un beau vaiſſeau ſur un modéle qu'il leur montra : après quoi il leur promit de les remettre en liberté. Ils acceptérent la propoſition, ils furent envoyés à Déka, où il entreprirent la conſtruction du vaiſſeau qui plut au Géneral & celuici leur tint parole.

On nous demanda en même temps ſi quelqu'un de nous vouloit accepter le Gouvernement du Château d'Agra, & pour nous y inciter, on nous promit qu'on nous y traiteroit en Princes ; mais toutes ces belles promeſſes ne nous tentérent nullement, & quoiqu'on

qu'on dit que c'étoit un grand avantage, ce n'en étoit pas un pour des gens qui ne pouvoient vivre parmi les Maures, & qui craignoient que cet emploi ne les attachât en-sorte qu'ils ne pussent plus sortir du pays.

Comme le Genéral étoit un homme d'expédition, incontinant aprés la défaite du Roi d'Azo, il se hâta de passer sur les Terres du Roi d'Assam qui étoit un des principaux ennemis du Grand Mogol. On dit que ce Roi étant averti de sa marche plaignit le peu de jugement de ce pauvre vieillard, & qu'il s'étonnoit qu'avec huit cent mille hommes seulement, il entreprît de faire ce que n'avoient pu deux millions d'hommes. En-effet il sembloit qu'il y eût un peu de témérité dans notre entreprise & que l'exemple d'une si prodigieuse armée qui venoit de périr au même endroit où nous allions, dût intimider notre Genéral. Mais bienloin de craindre dans ces occasions, la difficulté du péril irritoit son courage: & depeur que l'eau qui inondoit tous les six mois plus de la moitié de ce Royaume n'arrétât ses projets, il avança à grandes journées, & se rendit avant ce temps-là où il avoit envie de se voir. Dés que nous fûmes dans le pays de l'ennemi, la consternation fut générale; & la bonne opinion que tout le monde avoit du Nabab, fit résoudre une infinité des sujets de l'ennemi à se jeter de son côté comme le meilleur & le plus sur: mais la chance tourna peuaprés, & la bonté de nos ennemis ne fut pas de longue durée.

Sur ces entrefaites les Anglois & nous ayant remarqué tous les signes d'une prochaine tempête, nous regardâmes avec attention si l'étoupe étoit bien poussée dans toutes les fentes du bordage de notre Bâtiment, & en bouchâmes toutes les jointures avec des planches, des plaques de plom, des pieces de bois, & d'autres matiéres propres à le tenir sain, étanché, & franc d'eau: Mais tout cela n'empêcha pas que notre Galiote ne pérît. Comme elle n'étoit point lestée les Courans la renversérent; & ce qui hâta notre perte, ce fut la sote & extravagante curiosité d'un matélot qui en étoit le Chef. Cet homme pour mieux éprouver ce que pouvoit ce bâtiment, voulut qu'on fit force de voiles & dés qu'on lui eut obeï la riviére nous engloutit. Il y avoit assés prés de nous des bâtimens qui eussent pu nous secourir si la coutume l'eût permis; mais en de semblables rencontres les Maures n'assistent personne,

non pas même leurs proches parens, ni leurs plus intimes amis. Par bonheur néanmoins il se trouva une femme forte & bien faisante, qui voyant cinq Hollandois sur le point de se néyer, approcha d'eux à force de rames, malgré deux hommes qui l'en empêchoient, & les reçut dans son bateau.

La largeur du Gange est inégale ; étant en quelques endroits d'une demi-lieuë, d'une lieuë, & d'une lieuë & demie : si-bien que lorsque le vent est grand, cette riviére a des lames & des houles comme la Mer. Il perit dans ce naufrage quatre Hollandois & vint-six Maures ; & j'eusse été du nombre de ces malhureux, si après avoir nagé inutilement plus de quatre heures vers la Terre, je ne m'étois trouvé auprès d'un vaisseau commandé par les Anglois. Dés que je me fus fait connoître, ils envoyérent à mon secours plus de soixente hommes qui me firent passer dans leur Barque, où ils m'échaufférent le mieux qu'ils purent. Ensuite on me mena au vaisseau où je trouvai un de nos gens de qui les Anglois avoient eu la même compassion. Le lendemain nous remerciâmes nos bienfaicteurs, & allâmes à l'armée où nous cherchâmes l'occasion de parler au Général.

l'Auteur sauvé par les Anglois.

C'étoit une assés fâcheuse nouvelle que la perte de sa Galiote, mais nous ne pouvions nous dispenser de la lui dire, car nous n'avions plus de retraite. Quand il la sut il s'emporta d'une si terrible maniére, que nous nous crûmes tous deux perdus. Après quelques reproches d'avoir laissé perdre ce qu'il aimoit, principalement son canon de fonte, il nous commanda de nous retirer, & de nous hâter de choisir tel bâtiment que nous voudrions, parcequ'on attandoit à tous momens la flote ennemie.

Nous fûmes si aises d'en être quites à si bon marché, que nous nous hâtâmes d'obeïr ; ainsi quatre de nos Compagnons choisirent une Gourape, & deux autres & moi une Barque montée de six piéces de canon.

Deux jours après notre Amiral alla audevant de l'ennemi, & toute la flote le suivit. Nous entendîmes en même temps le bruit continuel du canon, d'où nous inférâmes qu'on étoit aux mains du côté de Terre ; mais pour nous, il n'y avoit aucune apparence que nous en vinssions sitôt-là, les vaisseaux ennemis étant encore bien loin de nous, dumoins à ce que l'on croyoit. Quand l'Amiral eut mis la flote dans l'ordre où il la souhaitoit, le Chirurgien du Gé-

Généaal qui étoit de notre nation ému d'un zéle pour la patrie, nous exhorta à soutenir la bonne opinion qu'on avoit de nous ; & à remplir dignement l'idée qu'on avoit conçuë des Hollandois. Il nous représenta que si l'on en venoit aux mains, toute la Flote auroit les yeux sur les Chrétiens, & principalement sur nous qui avions parmi les Maures la réputation d'être braves. Qu'il importoit à la Compagnie que l'on eût de nous cette haute estime, & que nous aurions bonne part à la gloire des belles actions qui seroient faites en cette rencontre.

Aprés qu'il eut ainsi parlé nous résolûmes d'avancer pour chercher l'ennemi ; & quoique le vent fût forcé nous continuâmes notre route ; & trois ou quatre heures aprés nous heurtâmes si fort contre le terrain que notre gouvernail sauta. Peuaprés nous le recouvrâmes, & aprés l'avoir r'ataché nous poursuivîmes notre route. Durant deux ou trois heures nous ne fimes que ranger la côte, & sur le point de doubler le Cap nous apperçûmes la Flote ennemie qui consistoit en six cens voiles. Encore que nous la cherchassions nous fûmes extrémement surpris de voir si prés de nous ce que nous en croyions bien loin. Dés que l'ennemi nous eût reconnu il avança vers nous, & nous l'attandîmes avec assés de résolution, autant peutêtre par nécessité que par bravoure, le vent contraire nous empêchant de reculer. Pendant qu'il approchoit nous nous mîmes à table, & un moment aprés un plat de viande qu'on venoit d'y mettre fut enlevé d'un coup de canon, qui ne nous fit point d'autre mal que celui de nous ôter une partie de notre pitance. D'abord nous courûmes à notre canon, & depuis cette heure jusques à minuit, il se fit de part & d'autre un feu continuel. Une heure aprés que l'Ennemi se fut retiré, nous fûmes joints par un Bâtiment qui venoit à notre secours. C'étoit un Maure nommé le Prince Ménorcan qui avoit équipé trente vaisseaux pour le service du Grand Mogol. Ce Prince voyant que notre poste étoit dangéreux, nous commanda d'aller vers lui, & quand il sut que la chose étoit impossible, il nous fit remorquer par deux galéasses qui nous mirent au vent de l'Ennemi. Dés que nous eûmes jeté l'ancre il s'éloigna de nous & promit de revenir le lendemain avec toute la Flote. Il ne pouvoit pas être loin quand nous apperçûmes six voiles qui tâchoient de fondre sur nous. Il y en eut cinq qui ne purent surmonter la force des Courans ; & le sixiéme qui étoit peutêtre plus fin de

Petit choc de nos voyageurs & de quelques-uns des ennemis.

Nos voyageurs prennent un vaisseau sur l'ennemi.

de voiles, s'approcha, se vint mettre en travers du nôtre, & nous donna insensiblement le côté. Sitôt qu'il fut à notre avantage nous sautâmes dedans, & les ennemis nous l'abandonnérent, s'imaginant que nous fussions beaucoup plus de gens que nous n'étions. Ainsi nous eûmes le prémier vaisseau qui fut pris sur l'Ennemi, & les premices du butin. Lorsque nous l'eûmes dépouillé de ce qu'il avoit de meilleur, nous l'abandonnâmes aux Courans depeur d'en être embarassés.

Demi-heure après, huit ou neuf vaisseaux ennemis avancérent encore vers nous, & ce grand nombre nous intimida; c'est-pourquoi nous levâmes l'ancre, nous nous rendîmes au poste avancé qu'occupoient les Hollandois & les Portugais, & ils cessérent de nous suivre. Au point du jour nous trouvâmes que notre Amiral étoit encore à une demi-lieuë de nous. Toute la Flote dont les Portugais & les Hollandois avoient l'avantgarde, étoit en bon ordre, & avançoit vers l'Ennemi autant que le pouvoit permettre le peu de vent qu'il faisoit alors. Pour nous les Courans nous étoient contraires, c'est-pourquoi nous fûmes contrains de nous faire remorquer par des Maures qui descendirent à Terre. Cependant un Trompette & dix ou douze Cavaliers venant de la part du Général qui nous croyoit perdus sur de faux bruits qui avoient courus, nous criérent de loin par plusieurs reprises *Sauwas Hollandois*. Le mot de *Sauwas* signifie courage, & nous voyions bien à leur mine qu'ils le répétoient de bon cœur. Quand ils nous eurent joints ils nous apprirent que le Général avoit passé une mauvaise nuit sur le faux rapport que lui avoit fait un Maure de la perte des Hollandois, des Anglois, & des Portugais; mais qu'il l'auroit euë encore plus mauvaise, si son Conseil mieux inspiré, ne lui eût fait voir que cette nouvelle étoit peu vrai-semblable. Ils retournérent donc vers leur Maître, qui sachant ce qui se passoit, fit couper la langue au misérable qui lui avoit donné cette allarme, & foüeter d'un foüet nommé *Chamboc*, dont chaque coup fait dans la peau le même effet qu'un coup de rasoir.

Malgré la force des Courans, & le grand avantage que les Ennemis avoient sur nous, nous trouvâmes moyen de passer au vent de trois cens de leurs vaisseaux; & dés ce moment nous fîmes un feu continuel de notre canon. En quoi nous fûmes bientôt secondés des Anglois & des Portugais, & une heure après, de toute

la

la Flote. Lorsque l'Ennemi la vit approcher, il fit de si grands cris qu'il sembloit que tout dût périr. Il ne laissa pas de se bien défendre, & durant trois heures on se battit de part & d'autre avec une égale vigueur. Depuis ce temps-là cette grande ardeur se ralentit de l'autre côté ; les ennemis reculérent insensiblement, & comme on les poussoit toujours avec la même impétuosité, ils abandonnérent leurs bâtimens, & descendirent à Terre, où se voyant suivis de plus prés qu'ils n'avoient pensé, ils tâchérent mais vainement de se saisir d'une haute digue ; car nous les poussâmes si vivement, qu'ils demeurérent tous sur la place, l'ordre étant de faire main basse & de ne donner point de quartier. Nous prîmes trois cens de leurs Bâtimens, le moindre desquels étoit monté de soixente & dix-hommes ; & de tout ce grand nombre il ne s'en sauva pas cinquente que le Roi outré que ses ordres eussent été mal suivis, condanna au dernier supplice.

Victoire de l'Armée du Grand Mogol.

Ceux qui furent trouvés avec quelque reste de vie, furent attachés à des pôteaux, où les goujas les achevérent à coups de fléches. Ainsi périt cette nombreuse & puissante Armée, dont apeine resta-t-il un homme pour porter la nouvelle de la perte de tous les autres. Un des plus hureux fut l'Amiral, qui s'étant déguise afin de n'être pas reconnu, ne laissa pas de l'être ; On le fit prisonnier, mais le Général le relâcha à l'instance de quelques-uns de ses principaux Officiers. Pour le butin, il ne fut pas grand, & il ne consistoit qu'en poudre, en plom, & en quelques piéces de canon dont nous nous pourvûmes sans opposition suivant les articles de notre accord.

On dit que la faute de l'Amiral qui venoit de perdre la bataille étoit d'autant moins pardonnable, que ce Chef d'Armée avoit négligé les ordres de son Roi. Ce Prince lui avoit commandé d'aller avec ses six cens voiles nous attandre audessous de la ville de Goëati. C'étoit un poste aisé & commode pour nous couper les vivres & nous enfermer dans le pays ; mais il avoit mieux aimé suivre ses lumiéres, dans la pensée que les hurlemens de sa Flote nous épouventeroient, ce qui avoit mal réussi.

Les trois cens bâtimens qui avoient trouvé moyen de s'enfuir, eurent le malheur d'aller mouiller à un quart de lieuë du Général qui avançoit à grandes journées dans le pays. Aussitôt qu'il fut où ils étoient, il fit pointer de leur côté deux ou trois cens piéces de

canon, & en foudroya plus de la moitié; le reste passa de l'autre côté de la riviére où les nôtres les poursuivirent avec succès. Quelques-uns prirent des détours où les Maures les massacrérent.

La Flote ennemie étant dissipée, nous passâmes au pié d'un roc escarpé, où étoit bâtie une Forteresse de difficile accès. Elle étoit néanmoins abandonnée, mais c'étoit pour nous attirer plus avant dans le pays. Delà nous nous rendîmes à la ville de *Guéragan* d'où le Roi s'étoit enfui, & notre Amiral alla camper devant la ville de *Lokwa*, située quelque six lieuës audelà. Quelque temps après le Général commanda aux chefs de notre Flote de lui envoyer tout l'or & l'argent qui s'y trouveroit, & des provisions pour l'Armée. Et nos Chefs envoyérent sous une bonne escorte six bateaux, deux chargés d'or, & quatre d'argent; mais ces six bateaux eurent le malheur de tomber entre les mains des ennemis; qui dans la furie de la surprise en égorgérent la plus grand' part. Ils réservérent pour se divertir quelques Chrétiens, à qui ils attachérent sous les bras quantité de boûchons de paille mêlés de poudre, & quand ces boûchons étoient consumés ils en remettoient d'autres jusques à ce qu'ils expirassent. Le plaisir des Barbares étoit d'entendre les cris des patiens, qui divertissoient d'autant plus qu'ils crioient plus haut, & qu'ils témoignoient d'impatience. Ceux qui s'étoient sauvés dans le Bois, à force de marcher la nuit joignirent enfin l'Armée qui avoit déja de la peine à trouver dequoi subsister; & l'eau étoit déja si haute, que l'on étoit presque enfermé.

Le Royaume d'Assam est un pays fertile.

Nôtre campement étoit dans un lieu tout planté d'arbres fruitiers, & semé d'excellent ris. Les montagnes produisent le poivre, le bois d'Agra, de Sandal, & des simples qui sont vendus au poids de l'or. Pour ce métal il n'y est pas rare; & les éléfans y sont si communs, que le terroir tout bon qu'il est ne suffit pas pour les bien nourir; c'est-pourquoi ils sont toujours maigres.

Nous choisîmes dans ce bon pays un lieu propre pour nous retrancher, & coupâmes depeur de surprise tous les arbres d'alentour. Presque tous les jours il se faisoit des détachemens pour tenir la Campagne, & pour avoir des nouvelles de l'Ennemi. Ceux qui tomboient dans nos partis etoient cruellement foüettés, puis on leur coupoit la tête que l'on pendoit dans des panniers à des branches d'arbres. Lorsqu'ils étoient en trop grand nombre pour

être

être tous fais prisonniers, on coupoit la tête aux deux tiers ; & l'on pendoit au cou de chacun des autres deux de ces têtes qu'on leur faisoit porter au Camp. Là on les foüettoit cruellement, & quand on les jugeoit sur le point de rendre l'esprit, on leur coupoit la tête, puis on les pendoit comme les autres dans des panniers à des branches d'arbres. Quelques-uns étoient empalés. A d'autres on fourroit dans le corps quatre doubles crochets qui leur déchiroient les entrailles ; & dans cet état on les portoit aux lieux où fréquentoient les ennemis, afin que l'horreur du supplice les incitât à abandonner le plus foible parti.

Si ces supplices étoient cruels, ceux des ennemis ne l'étoient pas moins, car ils faisoient si long-tems languir dans les tourmens nos pauvres prisonniers, que les plus durs en avoient pitié. Après les avoir fait expirer en les maltraitant, ils les attachoient debout sur des radeaux faits exprès, & les poussoient de la sorte le long de la riviére ou vers l'Armée ou vers la Flote, où ils étoient pris de loin pour un renfort qu'on nous envoyoit, & de près ils produisoient un si triste effet dans les esprits, que la plupart ne les pouvoient voir sans abbatement & sans frayeur.

Pour ceux qui se rendoient d'eux-mêmes, bienloin de leur ôter leurs biens, ils étoient caressés & traités fort humainement. On reçut même des Ambassadeurs du Roi des Antropophages ou Mangeurs d'hommes, offrant le secours de son Armée contre les sujets du Roi d'Assam ; mais comme on connoissoit le peu de bonne foi de ces peuples, on ne voulut point accepter leurs offres, & on les assura de la protection du Mogol, en-cas qu'ils ne donnassent aucun secours aux ennemis.

Ces peuples avoient le regard affreux, la démarche fiére, le port terrible, & l'abord de gens qui sembloient dévorer les autres tous vivans. Eneffet ces peuples se nourrissent de chair humaine, & ils feroient scrupule d'enterrer leurs morts qu'ils destinent à un meilleur usage. Ceux qui sont malades ou qui languissent sont assommés & mangés, & c'est toute la charité qu'ils ont les uns envers les autres. Ils ne possédent rien en propre, & ce qu'ils volent aux étrangers ils le portent de bonne foi dans la masse commune où ils ont tous le même droit. Quand nous leur disions que leur vie étoit toute opposée à celle du reste des hommes, & que c'étoit quelque chose de dénaturé que de manger son semblable ; ils répliquoient que l'opi-

Mœurs des Antropofages.

nion

nion & la coutume faisoient trouver toutes choses bonnes ou mauvaises, & que nul homme ne pouvoit pécher en suivant celles qu'il avoit trouvées établies.

Il y avoit dans notre armée certains soldats dont la maxime est de ne reculer jamais, & de mourir plutôt que d'abandonner le poste qu'on leur a confié. Ceux qui meurent de cette maniére sont assurés de leur salut, aulieu que les poltrons sont infailliblimeut dannés. C'est cette créance qui les rend braves, en quoi ils ne sont peutêtre pas si barbares qu'on s'imagine, des nations plus polies étant coëffées ce cette opinion que le plus haut point de la gloire consiste à périr pour leur Prince. Le Général nous avoit dépeins si vaillans, que le seul bruit de notre nom lui valoit une Armée. Les ennemis qui se réfugioient parmi nous avoient tant d'estime de notre valeur, qu'ils nous faisoient place quand nous passions, & qu'ils avoient même du respect pour nos valets. Les Maures avoient la même considération; mais les intrépides dont j'ai parlé gardoient avec nous leur gravité; ils prétendoient dans les rencontres que nous leur cédassions le pas, & nous le cédions pour avoir la paix.

Aprés les Hollandois, certains Cavaliers Arméniens étoient les plus considérés, tant acause qu'ils étoient Chrétiens, que parce qu'ils avoient soin d'être toujours bien montés, & de se tenir en bon ordre. Notre réputation étant établie de la sorte, l'Amiral crut que nous étions les seuls capables de gouverner l'Artillerie. Il nous fit prier d'en prendre soin, & fit pour nous y inciter de fort belles promesses, mais qui ne nous tentérent point, les engagemens de ce pays-là n'ayant point de charme pour nous. Nous le priâmes donc de jeter les yeux sur quelque autre à qui cet emploi convint mieux qu'à nous qui ne savions pas assés la Langue pour nous faire obeïr, & cette raison le satisfit.

Les Maures choment la nouvelle Lune.

Chaque nouvelle Lune est un jour de fête pour les Maures, & cette fête commence par une décharge générale de l'Artillerie; aprés quoi on paye les soldats & ce paiement consiste en cinquante roupies ou vint-cinq écus pour chaque Cavalier; quelques-uns en ont cent; d'autres n'en ont que trente, que vint, & que dix. L'Infanterie a tres-peu de chose, & le prêt d'un fantassin n'est chaque mois que de quatre ou cinq roupies. Pour les forçats qui travaillent presque jour & nuit, on ne leur donne rien, ou ce qu'on leur donne est si peu de chose, que la plupart meurent de faim.

Ces

Ces forçats étoient des Indiens qui ne mangent rien de ce qui a vie; & leur superstition estoit telle, que quelque faim qu'ils eussent, ils aimoient mieux mourir que de manger ni chair ni poisson. Leur nourriture n'étoit que de ris, & quand il leur manquoit (ce qui arrivoit fort souvent) ils mouroient gaiement, ne doutant pas que ce genre de mort ne leur procurât la vie éternelle. Ces misérables ne parloient que du mépris de l'abondance, & des mérites de la disette. Ils ne pouvoient comprendre que ceux qui sont hureux dans ce monde, le pussent être dans l'autre; & dans cette pensée ils prenoient leur peine & leur misére comme une marque qu'ils étoient du nombre des Elus.

Les habitans du pays d'Assam sont une autre sorte de superstitieux qui adorent la vache, & qui parconséquent n'en tuent point en quelque extrémité qu'ils soient. On ne voit dans leurs temples que des figures de ces animaux, la plupart d'or & quelques-uns d'argent & de cuivre.

A trois heures du lieu où notre vaisseau étoit à l'ancre nous pillâmes un de ces temples où une de ces vaches d'or nous échut en partage. C'étoit pour ces pauvres payens une douleur amére que de voir enlever à leurs yeux leur plus chére Divinité, & cependant ils nous vendoient de ces animaux à tres-vil prix, car les plus belles vaches ne nous coûtoient que vint cinq ou trente sous. Quel aveuglement disois-je en moi-même! ces peuples vendent leur Divinité; il est vrai qu'il faloit promettre de ne les pas tuer, mais ils savoient bien le contraire; & quand on blâmoit leurs grimaces, ils demandoient si les Chrétiens n'en avoient point, & si leurs actions répondoient à la Religion qu'ils professent.

Comme notre vaisseau étoit éloigné de l'Armée, nous ne savions qu'une partie de ce qui s'y passoit; & quoique nous sussions que la misére y étoit grande, nous n'eussions jamais cru qu'il y fût mort tant de milliers d'hommes si la riviére ne nous les avoit amenés. L'eau fut si infectée par la prodigieuse quantité des morts que l'on y jeta, que plusieurs personnes en moururent; & il en fût mort bien davantage, si on ne s'étoit avisé de faire bouillir l'eau avant que d'en user.

Aprés un campement de trois mois l'eau ayant toujours été si haute qu'il étoit impossible de sortir de nos tranchées, l'ennemi crut que nous y étions affamés, & parconséquent qu'il étoit facile

de nous défaire. A la vérité la famine y étoit fort grande, & il y avoit plus d'un mois qu'on ne se nourissoit que d'éléfans, de chameaux, & de chevaux qui mouroient tous les jours faute d'avoir dequoi les nourrir. Les ennemis étant donc venus presque assurés de la victoire, notre Général commanda qu'on les laissât avancer comme si tout eût été mort, pendant qu'il fit prendre un grand tour à la Cavalerie pour les enfermer s'il étoit possible. Son stratagéme réussit; dés qu'ils commencérent à nous attaquer, notre Cavalerie leur donna le change; & de tous côtés ils furent surpris & battus de telle sorte, qu'il en demeura plus de vint cinq mille sur la place. Pour nous, nous n'eûmes que dix blessés, & depuis cette attaque les eaux baissérent si sensiblement, que nous eûmes ordre de nous tenir prêts pour livrer la bataille.

Pendant que l'on s'y préparoit, notre Général fit charger quelques chariots de vivres & les envoya au Roi d'Assam, auquel il fit dire que c'étoit un présent qu'il lui faisoit depeur qu'il n'en manquât. Que pour lui il en avoit beaucoup plus qu'il n'en faloit pour faire subsister son Armée plus de six mois. Le but de notre Général étoit d'alarmer le Roi d'Assam, qui méditoit alors de se retirer dans les montagnes, ayant perdu toute espérance de pouvoir résister. Ce Prince pénetra dans le dessein du Général, & vit bien que c'étoit une sommation tacite de se rendre à lui à discrétion; mais il n'avoit garde de s'y fier, & il connoissoit trop son ennemi pour en espérer aucune douceur. Il aima donc mieux lui répondre que sa Personne lui étoit trop chére pour la confier au hazard, mais qu'il étoit prêt de signer toute autre condition quelque onéreuse qu'elle pût être. Cette réponse fit connoître la foiblesse de l'ennemi, & le Général qui étoit outré qu'il l'eût insulté dans ses tranchées, songea à l'en faire repentir. Il proposa donc à son Conseil qu'il avoit dessein de donner bataille, & presque tous en étoient d'avis pourvu qu'on ne différât plus. Entre les plus hardis à ne rien celer de ce qu'il pensoient, il y en eut un qui dît ces paroles: *Seigneur* dît-il au Général, *quand nous sommes venus ici nous avions quatre Armées toutes lestes & en bon ordre, & maintenant il ne nous en reste pas une qui mérite de porter ce nom. De ce grand nombre de soldats qui composoient ces quatre armées, la plupart sont morts, le reste est malade ou languissant; & peutêtre que dans un mois ces malades ne seront plus. A quoi tient-il donc que dés aprésent nous n'allions droit à l'Ennemi? Attan-*

dons-

dons-nous que toutes nos forces soient dissipées ? & ne seroit-il pas plus glorieux à notre Monarque, & plus honorable à un Chef tel que vous Seigneur, d'aller insulter l'ennemi, que de languir ici où un plus long séjour ne peut être que tres honteux. Cet avis fit un bon effet, le Général se résolut d'aller trouver le Roi d'Assam en-cas qu'il refusât de signer les conditions suivantes: assavoir que ce Prince céderoit au Général la moitié de son Royaume, & la plus jeune de ses filles pour Concubine, deux mille éléfans; quelques millions d'argent contant; & ses plus beaux vaisseaux chargés d'excellentes racines dont le païs abonde, & qui sont là au poids de l'or. Quoique l'Armée du Général fût dans la derniére misére, son ennemi ne laissa pas d'accepter ces conditions; & cette paix inespérée nous ouvrit le chemin du Ciel lorsque nous nous croyions perdus, car il est certain que jamais Armée ne fut en plus mauvais état.

Dés que les eaux furent écoulées suffisamment, nous nous hâtâmes de plier bagage pour quitter ce malhureux poste, chargés de fatigues & de butin. Je dis chargés de fatigues, car il est certain que nous étions accablés de-sorte, que pour peu d'effort qu'eût fait l'Ennemi, nous n'eussions fait nulle résistance.

Pour les richesses, nous en étions assés bien pourvus, & nous avions ouvert des tombeaux où il y en avoit une quantité prodigieuse. La coûtume de ces peuples est d'enterrer avec leurs morts leurs plus beaux habits, leurs richesses, & la plupart de leurs valets qu'ils enterrent tous vivans sans que ceux-ci y trouvent à redire. Bienloin de s'affliger de leur sort, ces pauvres gens ont de la joie d'être trouvés dignes de suivre leurs Maîtres en un pays où dans trois jours ils espérent être grands Seigneurs, & joüir de certains plaisirs qui ne se goûtent point ici.

Notre Général fit ouvrir quantité de ces caves où l'on trouva des trésors immenses qu'il emporta, mais dont il ne jouït pas, car il mourut peu de temps après; & suivant la coutume de l'Empire du Grand Mogol, qui est que ce Prince devient héritier de tous ceux qui meurent sur ses Terres; les conquêtes du Général qui se montoient à plus de quatre millions, furent ajugés à ce Monarque. Voilà ce que j'ai vu de cette guerre contre le Roi d'Assam, & voici ce qu'en a écrit un Médecin de Montpellier qui étoit alors au Mogol. *Bernier Médecin de Montpellier.*

Le Prince Jemla ou l'Emir (c'est ainsi qu'il nomme notre Géné-

ral) s'étant signalé en plusieurs rencontres, & ayant chassé Sultan Sujah frére d'Auren-zeb du Royaume de Bengala, supplia le Mogol de lui envoyer sa femme & ses enfans, pour vivre avec eux dans un lieu qu'il avoit choisi, éloigné du bruit & de l'embaras dont son grand âge n'étoit plus capable. Il s'imaginoit que ce Prince dont il venoit d'affermir le Trône en chassant ses freres qui le troubloient dans la possession de l'Empire, ne pouvoit honnêtement lui refuser ce qu'il demandoit. Mais son opinion le trompa, Auren-zeb étoit pénétrant: il savoit que Jemla étoit les délices des soldats, & l'admiration de ses peuples. Qu'il étoit grand homme d'Etat; Grand Capitaine, & le plus riche de l'Empire. Il connoissoit son Ambition, & n'ignoroit pas qu'il aspiroit à voir *Mahmet Emirkan* son fils sur le Trône de Bengala.

D'un autre côté il songeoit qu'il étoit dangéreux de choquer un homme si puissant; ainsi depeur de l'irriter, non-seulement il lui accorda ce qu'il demandoit, mais même il le fit *Mir-Ul-Omrag*, dignité annéxée à la seconde personne de l'Empire. Et pour son fils, il le fit *Bacchis*, ou Général de la Cavalerie la troisiéme charge de l'Etat, mais qui demande que celui qui en est revêtu ne sorte jamais de la Cour. Ce coup étoit d'un homme rusé & consommé dans les affaires: il s'agissoit de couper pié aux projets du Prince Jemla; on ne le pouvoit plus surement qu'en le séparant de son fils; & celui-ci ne pouvoit être dispensé à meilleur titre de suivre son Pére, qu'en l'attachant à la Cour par une charge si éclatante. Jemla vit le but d'Auren-zeb, & ne trouvant d'abord aucun moyen de l'éluder, céda à la nécessité, en attandant que le changement des affaires lui donnât moyen d'avoir par force ce que ses ruses ne lui pouvoient faire obtenir. Ces deux grands hommes se craignoient, & comme ils étoient égalément forts, ils s'accabloient de civilités apparentes, pendant que l'un & l'autre tâchoient de fortifier leur parti sécrettement. L'année s'étant passée en dissimulations réciproques, Auren-zeb vit bien que l'Emir n'étoit pas homme à se reposer. Il jugea donc qu'il valoit mieux l'occuper audehors, que de lui donner le temps de troubler ses Etats; & pour le faire plus finement, il proposa à l'Emir de partir pour cette grande expédition dont celui-ci lui avoit autrefois parlé. C'étoit de marcher contre le Raja ou Roi d'Assam, dont le pays est au Nord du Royaume de Deka, qui est sur le Golfe de Bengala. Il

est

est vrai que l'Emir en avoit parlé à Auren-zeb, qui prévoyant l'éclat qui résulteroit de ses Conquêtes, forma d'abord des difficultés, à quoi depuis il ferma les yeux, pour éloigner l'Emir, dont il étoit embarassé. Quoique l'Emir ne doutât pas du dessein d'Auren-zeb, il obeït sans hésiter, & se disposa avec joie à la conquête d'un pays qui devoit achever d'établir sa réputation. Il s'embarqua donc avec son armée sur une riviére dont la source est dans ce pays-là; & aprés avoir fait environ soixente lieuës, il arriva au Château d'Azo, que le Raja d'Acham avoit ôté depuis long-temps au Roi de Bengala. L'Emir attaqua cette Place, & l'emporta quinze jours aprés.

Ensuite il marcha vers Chamdara frontiére du pays d'Assam, où un mois aprés il livra bataille au Roi d'Assam qui eut du pire. Ce Prince vaincu se retira dans sa Capitale nommée Guerguon, où l'Emir Jemla l'ayant suivi cinq jours aprés, il se sauva dans les montagnes de Lassa; & pour le faire plus commodément il ouvrit ses trésors dont l'Emir augmenta les siens.

Ces montagnes n'étant pas un lieu où l'on pût mener des armées, l'Emir n'y put suivre son ennemi; & pendant qu'il songeoit aux moyens de le surprendre, la saison des pluies vint, durant lesquelles tout le pays est inondé, excepté les villages qui sont bâtis sur des collines. Cette saison qui dura trois mois, borna les desseins de l'Emir, qui se voyant si à l'étroit tâcha vainement de se mettre au large, les eaux l'empêchant également d'avancer & de reculer. Ajoûtez à cela que le Raja fit enlever tous les vivres des montagnes, & mît par ce moyen l'Emir dans une étrange extrémité. Ce mauvais temps dura trois mois, pendant lesquels la faim, les fatigues, & l'incommodité du lieu ruinérent presque toute son armée. Il ne songea donc plus qu'à se retirer sans rien faire, & dans sa retraite il fut harcelé par les ennemis, qui profitant de l'occasion enfermoient des troupes entiéres dans des plaines de bouës, & ne leur donnient point de quartier. Nonobstant ces difficultés l'Emir retourna comme en triomphe, & se retira malgré eux chargé de gloire & de dépouilles. Son dessein étoit d'aller achever l'année suivante la Conquête de ce Royaume, que le Château d'Azo qu'il avoit fait bien fortifier tenoit en bride, & qui pouvoit tenir long-temps contre les forces du Raja. Mais apeine fut-il de retour à Bengala, que la disenterie desola le reste de son Armée & lui ôta

la vie. Par ce moyen Auren-zeb n'eut plus rien à craindre, & tout grand Comédien qu'il étoit, il ne put s'empêcher de dire que cette mort le réjouyssoit. Il dît même un jour au fils du Défunt en présence de toute sa Cour qu'il avoit perdu un pére; mais que pour lui il étoit défait d'un tres-redoutable Ami.

Après avoir été quinze mois entiers à l'armée du Grand Mogol, le Général de la Compagnie obtint enfin notre passeport & nous partîmes mal escortés tous ceux qui nous servoient étant morts, ainsi tous las & fatigués que nous étions, il nous falut ramer nous-mêmes. Dans quinze jours nous fûmes à Déka où nous vîmes le beau vaisseau que nos deux Charpentiers avoient fait pour le Général. Il étoit monté de vint-huit à trente piéces de canon, & ils avoient ordre d'en faire un autre qui seroit plus long de quinze piés, & dont l'étrave & l'étambord étoient déja dressés. Delà nous nous rendîmes à la Loge des Hollandois, où l'on nous reçut parfaitement bien, mais nous n'y fûmes pas long-temps, parce qu'il faloit prendre la commodité des vaisseaux qui partoient d'Ongueli. Après avoir fait 120 lieuës le long de la riviére, nous relâchâmes pour quelques heures à Cazimabahar que le grand négoce des soies a rendu fort célébre. Delà nous allâmes à Ongueli où est le principal comtoir de la Compagnie des Indes. Chacun y prit différens emplois, & le mien m'attacha de-sorte au service de ces Messieurs, que je ne pus être de retour en ma chere patrie que l'an 1673.

FIN.

In this Book

Some pages Missing

N.C

1.